MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

MÉMOIRES DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE

TOME LXXIX

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE EN AFGHANISTAN

TOME XII

BÉGRAM

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES ET HISTORIQUES SUR LES

KOUCHANS

PAR

R. GHIRSHMAN

AVEC LA COLLABORATION DE

MME T. GHIRSHMAN





LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1946

BÉGRAM

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES ET HISTORIQUES SUR LES KOUCHANS



MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

MÉMOIRES DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE
TOME LXXIX

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION ARCHÉOLOGIQUE
FRANÇAISE EN AFGHANISTAN
TOME XII

BÉGRAM

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES ET HISTORIQUES

SUR LES

KOUCHANS

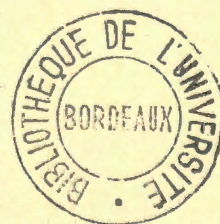
PAR

R. GHIRSHMAN

AVEC LA COLLABORATION DE

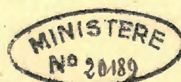
Mme T. GHIRSHMAN





LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1946



À LA MÉMOIRE DE

JOSEPH HACKIN

MORT POUR LA FRANCE

AVANT-PROPOS.

Les onze volumes des *Mémoires* de la Délégation archéologique française en Afghanistan ont fait et feront connaître les beaux résultats des recherches et des fouilles poursuivies, au prix d'un effort continu, par ses deux premiers chefs : MM. A. Foucher et J. Hackin. Depuis sa fondation en 1922 et jusqu'en 1940, la direction des travaux de la Délégation avait été confiée à deux savants, représentants des plus qualifiés et honorés de l'indianisme français. Les circonstances ont voulu qu'après la tragique disparition de Hackin, en 1941, on fasse appel à un iraniste qui, tout en s'étant consacré à des recherches sur le sol de l'Iran depuis de longues années, avait eu déjà l'occasion de travailler avec Hackin, en 1936, en Afghanistan.

Ce volume relate les résultats des travaux réalisés en 1941 et 1942 sur le site de Bégram. Les recherches, qui s'annonçaient particulièrement fructueuses, durent, malheureusement, être interrompues en plein rendement. M'étant rallié à la France Libre en 1940, j'avais été envoyé par elle en Afghanistan pour y prendre la succession du regretté J. Hackin. Là, je me suis trouvé, du fait de mon adhésion au mouvement de la France Libre, en butte à la suspicion, puis à l'hostilité de plus en plus marquée du gouvernement de Vichy qui décida de mettre fin à ma mission. Ma révocation fut signée : Pierre Laval.

Ainsi, la Délégation archéologique française, qui était la seule mission scientifique à continuer ses recherches malgré la guerre et toutes les difficultés qu'elle engendrait, dut fermer ses chantiers inachevés. Nous dûmes quitter l'Afghanistan malgré tout l'appui qui nous était apporté par la France Libre.

La plus grande compréhension a été manifestée à mon égard, en cette circonstance, par le Gouvernement afghan. LL. AA. RR. le Sardar Mahmoud Chah, Maréchal d'Afghanistan, Ministre de la Guerre, et le Sardar Mohamed Naïm Khan, Ministre

de l'Instruction publique, n'ont jamais cessé de me prodiguer des marques d'attention et Leur grand intérêt pour mes recherches, et je Les prie respectueusement de trouver ici l'expression de ma très vive reconnaissance.

J'adresse également mes sincères remerciements à LL. EE. M. Cornelius Van H. Engert, Ministre des États-Unis d'Amérique à Kaboul, Sir Francis Wylie, et M. G. A. Squire, Ministres de Grande-Bretagne à Kaboul, ainsi qu'à M. L. C. Griffin, Conseiller de la Légation britannique à Kaboul, et au Lieutenant de Vaisseau Robert Victor, Directeur du Centre français d'Information, à New-Delhi, pour leur soutien moral et l'aide qu'ils m'ont apportée dans mes rapports avec le Comité de la France Libre, à Londres.

Ma très profonde gratitude va à M. Alfred Foucher, Membre de l'Institut, Directeur en chef de la Délégation archéologique française en Afghanistan, et au regretté Paul Pelliot, Membre de l'Institut, Président de la Commission des fouilles en Afghanistan, qui ont bien voulu me faire l'honneur de me désigner comme successeur de J. Hackin à la tête de la Délégation archéologique française en Afghanistan, ce qui a été confirmé à l'unanimité par les Membres de la Commission des Fouilles, après la libération de Paris.

Qu'il me soit permis de dire combien j'ai été touché de l'amicale bienveillance que m'ont manifestée M. Pierre Jouguet, Membre de l'Institut, Conseiller culturel pour le Moyen-Orient, et M. Gaston Wiet, Directeur du Musée arabe du Caire, et de leur suggestion de me fixer en Égypte pour m'y occuper, en attendant la libération de la France, de la publication de mes travaux. M. Charles Kuentz, Directeur de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire, m'en a fourni le moyen en m'offrant largement l'hospitalité de l'Institut, la jouissance de sa belle bibliothèque, et la possibilité de les faire paraître dans la collection de ses *Mémoires*. Je le prie de trouver ici l'expression de ma grande reconnaissance.

Je garde le meilleur souvenir du concours et de l'aide que nous ont apportés M. Ahmed Ali Khan Kohzad, Directeur du Musée de Kaboul, et ses collaborateurs MM. Mohammed Aziz Khan, Kheir Mohammed Khan et Mohammed Ibrahim Khan, au cours de nos travaux et de nos déplacements.

Mes remerciements vont également à M. G. Mettler, le dévoué chef de l'Imprimerie

de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire, pour les soins qu'il a apportés à la publication de ce volume.

Je ne voudrais pas omettre de mentionner que si j'ai pu mener à bien mes travaux en Afghanistan, c'est grâce au dévouement sans bornes de ma femme, ma seule collaboratrice pendant les années de guerre, qui a exécuté toutes les planches de cet ouvrage, qui s'est occupée des relevés sur le terrain ainsi que du classement et de la restauration des objets trouvés, et à qui je dois l'index de ce volume.

Le Caire, décembre 1945.

INTRODUCTION.

Le rêve magnifique mais éphémère qu'Alexandre le Grand caressait de voir la fusion du monde occidental avec l'Orient se dissipa avec la mort du Conquérant sans que l'Univers en connût la réalisation.

Moins de deux siècles après la disparition du Macédonien, le monde iranien, qui fut son principal adversaire, passe à l'attaque comme s'il recherchait une revanche. A l'époque où, au IIe siècle avant notre ère, le *hinterland* des villes grecques de la côte Nord de la Mer Noire qui s'étend dans l'immensité des steppes de la Russie du Sud, se trouve conquis par les Sarmates, peuple iranien, une autre vague d'origine iranienne, venue elle aussi du fond de l'Asie centrale, se précipite vers les frontières du royaume gréco-bactrien. Les deux pointes de l'hellénisme les plus avancées vers l'Est se trouvent en danger sous la menace de l'Iran extérieur. Le sort de chacune d'elles fut toutefois différent. De même que les Scythes épargnèrent les riches *emporia* des Grecs de la Mer Noire, les Sarmates, tout en les encerclant, se contentent de les « sarmatiser » pendant des siècles avant de leur porter, à la suite des Goths, le coup de grâce, au cours du IIIe siècle de notre ère seulement.

Différent fut le sort du royaume gréco-bactrien qui, sous les coups des Sakas, succomba, faisant disparaître avec lui les derniers vestiges des conquêtes d'Alexandre en Asie centrale.

Les deux poussées ne s'abattirent pas comme des avalanches inattendues, telles les hordes d'Attila ou les cavaliers de Gengis-khan. Lentement, procédant par étapes, les Sarmates parcoururent les steppes, et, au Nord de la Mer Caspienne, les archéologues ont identifié leurs tombes datant du IVe et du IIIe siècles avant l'ère chrétienne. On n'a pas trouvé encore de vestiges des Sakas du temps de leur migration qui a été retracée, toutefois, par des annalistes chinois, et qui trouve son écho dans la fameuse réponse du roi gréco-bactrien Euthydemos à son ancien suzerain Antiochos III. Les deux mouvements furent-ils en étroite dépendance l'un de l'autre? L'hypothèse a passé il y a longtemps, dans l'esprit d'un savant [1]. Il faut croire que cette idée a beaucoup mûri depuis, puisque, au moment où nous écrivons ces lignes, deux études toutes récentes nous parviennent d'Amérique qui cherchent à l'étayer en abordant le problème par deux points différents [2].

Nomades les uns comme les autres, ces deux groupes d'Iraniens du Nord véhiculaient avec eux ce que permettait leur genre d'existence, réunissant un ensemble de particularités qui leur étaient

(1) E. Täuber, *Zur Geschichte der Alanen, Klio* IX (1909), p. 22.

(2) L. Bachhofer, *On Greeks and Sakas in India, J. A. O. S.*, 61 (1941), p. 223-250, et O. Maenchen-Helfen, *The Yüeh-chih problem re-examined, ibid.*, 65 (1945), p. 71-81.

propres. C'étaient un armement nouveau et inconnu avant eux dans les pays conquis, le harnais et surtout leur bijouterie. Que ce soient les peintures murales des tombeaux de Kertch ou les textes des historiens romains, les sources ne manquent pas pour donner une idée de ces guerriers sarmates bardés de fer avec leurs montures, portant une longue lance et une grande épée, et qui, avec une nouvelle tactique militaire semblable au « carré », relèguent l'arc et la flèche au second plan. Les multiples tombes découvertes en Russie du Sud permettent d'avoir un aperçu très poussé de l'ensemble de leur harnais, et en particulier de leur bijouterie où prime la polychromie, où le style animal cède la place aux motifs géométriques, et le métal à la pierre.

Les monuments figurés qui représentent les Sakas et les Kouchans, sont extrêmement peu nombreux, mais si rares qu'ils soient, ils permettent d'y reconnaître la même ornementation et les mêmes vêtements. Ainsi sur leurs monnaies, les rois « indo-scythes » sont armés d'une longue lance, portent la cotte de mailles, et à leur selle est accroché un long carquois qui remplaça le *gorytos* des Scythes; la statue de Kaniṣka, trouvée à Mathurā, fait connaître cette longue épée si caractéristique des guerriers sarmates, et, comme on le verra plus loin, la bijouterie kouchane trouvée par nous à Bégram complète très heureusement le tableau d'ensemble de la civilisation des envahisseurs des pays au Sud de l'Oxus, — civilisation qui offre une étroite affinité avec celle des Sarmates. Les tombes de ceux-ci en Russie du Sud ont livré un grand nombre de vases de verre polychrome importés de l'empire romain, et comme preuve du même goût pour les objets colorés chez les Kouchans, on peut invoquer les riches trouvailles faites à Bégram par J. Hackin : ces dizaines de vases de verre qui, comme ceux des Sarmates, provenaient des ateliers syriens et surtout d'Alexandrie. En ajoutant à cette énumération la mention des mêmes noms, que les sources occidentales donnent aux tribus des envahisseurs des deux régions [1], on se trouvera en présence d'un faisceau de faits susceptibles d'imposer silence aux scrupules.

Les deux branches sont donc inséparables. Elles appartiennent au même complexe, à la même famille des Iraniens du Nord qui, à la suite de grands mouvements intérieurs dans l'Asie centrale, furent mis en marche, éjectés dans deux directions différentes, l'une vers l'Europe, l'autre vers l'Yaxartes et l'Oxus. Le résultat de cette poussée en pince fut incalculable. On sait comment les Sarmates, et en particulier les Alains, emportés par les vagues de Goths et de Germains, tantôt rivaux, tantôt confédérés, participèrent aux conquêtes qui s'étendirent jusqu'en Afrique du Nord. Ceci n'est l'aspect que de la partie occidentale de l'immense cataclysme qui eut pour scène le continent eurasique.

La seconde branche de ce flot a joué un rôle aussi lourd de conséquences dans l'histoire de l'Asie antérieure et de l'Inde. Car, de fait, après avoir mis fin au royaume gréco-bactrien et barré la route à l'expansion des Parthes vers l'Est, elle force ces derniers à reculer davantage vers le Plateau iranien et, réalisant un empire sous la couronne des rois kouchans, forme la première force venant de l'extérieur, susceptible de réaliser l'unité politique d'une grande partie de l'Inde, — exploit qui plus tard ne fut obtenu que par les Mongols à qui succéda sans solution de continuité la couronne de Sa Majesté britannique. Depuis le second siècle de l'ère vulgaire et pendant une

[1] O. Maenchen-Helfen, *op. cit.*, p. 78 sqq.

suite de siècles, la formidable force de l'Iran extérieur — tantôt seul comme dans le cas de cette branche du Sud, tantôt allié à ses adversaires germains ou huns — se rue à travers les steppes eurasiques marquant de son passage le destin des vieilles populations qui se trouvaient sur son chemin.

Au cours de leurs conquêtes, les deux vagues atteignirent le monde romain. Là aussi, il ne semble pas que leur sort fût identique. Les Sarmates deviennent des adversaires redoutables pour les Romains qui, au IIe siècle de notre ère, non seulement les arrêtent sur le Danube, mais les rejettent de nouveau vers les steppes de la Russie du Sud. Les Alains forment alors un puissant royaume sur le Kouban et essaient d'atteindre les Romains du côté de leurs provinces orientales du Caucase où ils essuient un nouvel échec. La lutte se poursuivit, au cours de laquelle Rome soutint les villes grecques de la Mer Noire contre l'ennemi commun.

Le sort de la seconde branche ne l'a jamais menée jusqu'à la frontière même de l'empire romain, et, grâce à ce fait, ce n'est pas en adversaires mais plutôt en solliciteurs d'alliance avec les Romains — susceptibles de les aider dans leur lutte contre leurs ennemis — que se présentent les Kouchans, puisqu'il s'agit d'eux. Que savions-nous de ces derniers? Peu d'empires des temps anciens, ou du haut Moyen Age, à passé long et florissant, disparurent en laissant dans les annales de l'histoire moins de traces que le royaume kouchan. Quelques rares passages des annales chinoises, qui s'arrêtent peu après l'an 100 de notre ère; quelques brèves mentions sous le nom de Bactriens ou Indiens, dans les sources occidentales; peu de chose dans les textes écrits ou gravés de l'Iran; c'est tout ce que les quatre siècles d'existence de la monarchie kouchane ont légué à l'histoire des peuples de l'Asie centrale. Il y a un peu plus d'un siècle que les monnaies kouchanes révélèrent aux chercheurs que l'histoire de l'Afghanistan avait connu une longue période de grandeur et de prospérité. Puis vint la découverte — principalement sur le sol de l'Inde — des inscriptions, qui furent étudiées et discutées par une pléiade de grands savants comme Wilson, Lüders, Senart, Smith, Rapson, Sylvain Lévi, Foucher, Sten Konow. Mais la plus grande incertitude flottait sur la chronologie kouchane et en particulier sur la date de l'avènement du roi Kaniṣka. Il fallait attendre que commençassent des explorations méthodiques et des fouilles scientifiques pour qu'une nouvelle lumière fût projetée sur cette question si âprement discutée. Les recherches à Taxila ouvrirent la voie; toutefois, sur ce site d'importance capitale pour les périodes antérieures aux Kouchans, la ville, qui fut construite par ceux-ci (Sirsukh), disparut presque entièrement sous la charrue. Taxila vient d'être suppléée par Bégram-Kapiçi, capitale estivale kouchane où trois villes superposées, identifiées par nous, embrassent toute la période de l'histoire de leurs quatre dynasties allant du Ier à la fin du IVe siècle, c'est-à-dire, jusqu'au moment où les Kouchans sombrèrent sous les coups des nouveaux envahisseurs : les Chionites-Hephtalites.

Les magnifiques trouvailles de Hackin, à Bégram, dévoilèrent l'aspect international, si l'on peut dire, du problème et permirent d'approfondir la connaissance des rapports ayant existé entre l'empire kouchan et le monde occidental, l'Est romain en particulier. Il nous a été donné de réunir un ensemble de documents susceptible de caractériser la physionomie de la civilisation des Kouchans mêmes, et, ce faisant, nous n'avons fait que montrer la voie puisque le site de Bégram est loin d'avoir livré tout ce qu'il peut encore révéler sur ce peuple.

C'est l'archéologie, en l'occurence la stricte observation de la stratification du site, qui a fourni les bases qui nous ont permis de rechercher et de retracer la chronologie kouchane que nous exposons dans le chapitre v. C'est grâce à l'archéologie que nous avons pu déceler la parenté des Kouchans et des Sarmates, et tenter, enfin, pour la première fois, avec les sources écrites à l'appui, de poser les jalons de l'histoire de ceux-là. Embrassant une époque qui correspond à la fin du monde antique et se présentant en précurseur du Moyen Age, elle révèle une période de grands mouvements de peuples, d'idées et de formes. Elle fait comprendre pour quelles raisons politiques les Kouchans, ce peuple nomade venu des confins de l'Asie centrale, purent créer un empire allant de Merv à la vallée du Gange, et de l'Yaxartes à l'Océan Indien; elle éclaire la manière dont l'un de ses plus illustres souverains put obtenir cette « prodigieuse transformation qui d'une obscure secte indienne... fit l'une des grandes religions de l'humanité »[1], et permet de se rendre compte à la suite de quelles circonstances naquit cet art « gréco-bouddhique », qui fut par excellence l'art de cette religion.

« For me, écrivait Rostovtzeff, archaeology is not a source of illustration for written sources, but an independant source of historical information, no less valuable and important, sometimes more important than the written sources. »[2] Et pour finir, qu'il nous soit permis de citer le passage « d'une lettre confidentielle d'un excellent archéologue », qui, à propos des difficultés dans lesquelles se débattait le monde savant pour voir clair dans la chronologie kouchane, écrivait à de la Vallée-Poussin : « Je crains d'être incapable de trancher vos doutes avec le glaive du savoir. Je dois vous avouer que je partage votre embarras et que le problème chronologique des inscriptions du Nord-Ouest me semble devenir de plus en plus embrouillé... Je vis dans l'espoir que quelque jour une heureuse trouvaille nous apportera la lumière. Peut-être, grâce à ce vœu pieux, je renaîtrai dans la personne de l'archéologue qui fera cette désirable découverte, soit à Takshaçilâ, soit à Mathurâ. »[3]

C'est Bégram qui a répondu.

[1] A. Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhāra*, II, p. 418-419.

[2] *Iranians and Greeks in South Russia*, p. VIII.

[3] *L'Inde aux temps des Mauryas*, p. 345-346.

CHAPITRE PREMIER.

BORDJ-I-ʿABDALLAH.

A 600 mètres, environ, au Nord du site de Bégram que M. Foucher a appelé la « Nouvelle ville royale », à l'endroit où le Gorband et le Panjshir se rejoignent, se dresse un rocher, le Bordj-i-ʿAbdallah, sur lequel s'élevait l'« Ancienne ville royale » de M. Foucher (fig. 1 et pl. II, 2)[1]. Ce rocher surplombe au Nord et à l'Ouest les deux fleuves; une pente rapide descendant vers la rive du Panjshir le protégeait toujours à l'Est; comme une presqu'île, le Bordj-i-ʿAbdallah n'est relié qu'au Sud à la terre ferme.

Transformée en un point fortifié, l'« Ancienne ville royale » reçut des côtés Sud et Est des défenses : de puissantes murailles dont les restes se dressent encore et qui eurent pour but de compléter la protection offerte par la nature. Un large fossé bordait le rocher là où le cours des fleuves n'en empêchait pas les approches. L'aspect actuel de ce site ainsi transformé et fortifié permet d'y reconnaître la forme primitive d'un rectangle qu'on lui a volontairement donnée à l'époque où on a érigé sur la butte une forteresse ou une colonie militaire.

Il y a trois quarts de siècle environ, l'emplacement qu'enserre la muraille fut transformé en champs cultivables; un canal à ciel ouvert, long de près de 150 mètres, amène d'un petit village voisin l'eau pour l'irrigation. Le fait même que le site est labouré rendait très incertaine la possibilité d'y faire des fouilles. La difficulté a été écartée grâce à l'aide apportée par Ahmed Ali Kohzad, le directeur du Musée de Kaboul, et nous avons pu, en automne, alors que les terres restaient en partie en friche, obtenir du propriétaire d'y procéder à des sondages que nous nous sommes engagé à combler une fois terminés.

Le premier travail fut réalisé sur la moitié Est, à peu près en son centre. Un sondage de 150 m^2 devait atteindre le sol vierge à une profondeur de 2 mètres. Aucune trace de construction n'a été relevée et toute l'épaisseur du sol traversée par nous présentait des indices d'un bouleversement profond de tout ce qui pouvait représenter les vestiges des installations anciennes. Nous avions la très nette impression que les constructions qui s'élevaient jadis là avaient été rasées

[1] A. Foucher, *Notes sur l'itinéraire de Hiuan-tsang en Afghanistan, Études asiatiques publiées à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'École française d'Extrême-Orient, par ses membres et ses collaborateurs,* Paris 1925, I, p. 266 sqq.

ainsi que tout ce qui pouvait rester comme fondations ou murs; les pierres en particulier avaient été enlevées et emportées, en grande partie au moment où le site fut aménagé pour les cultures.

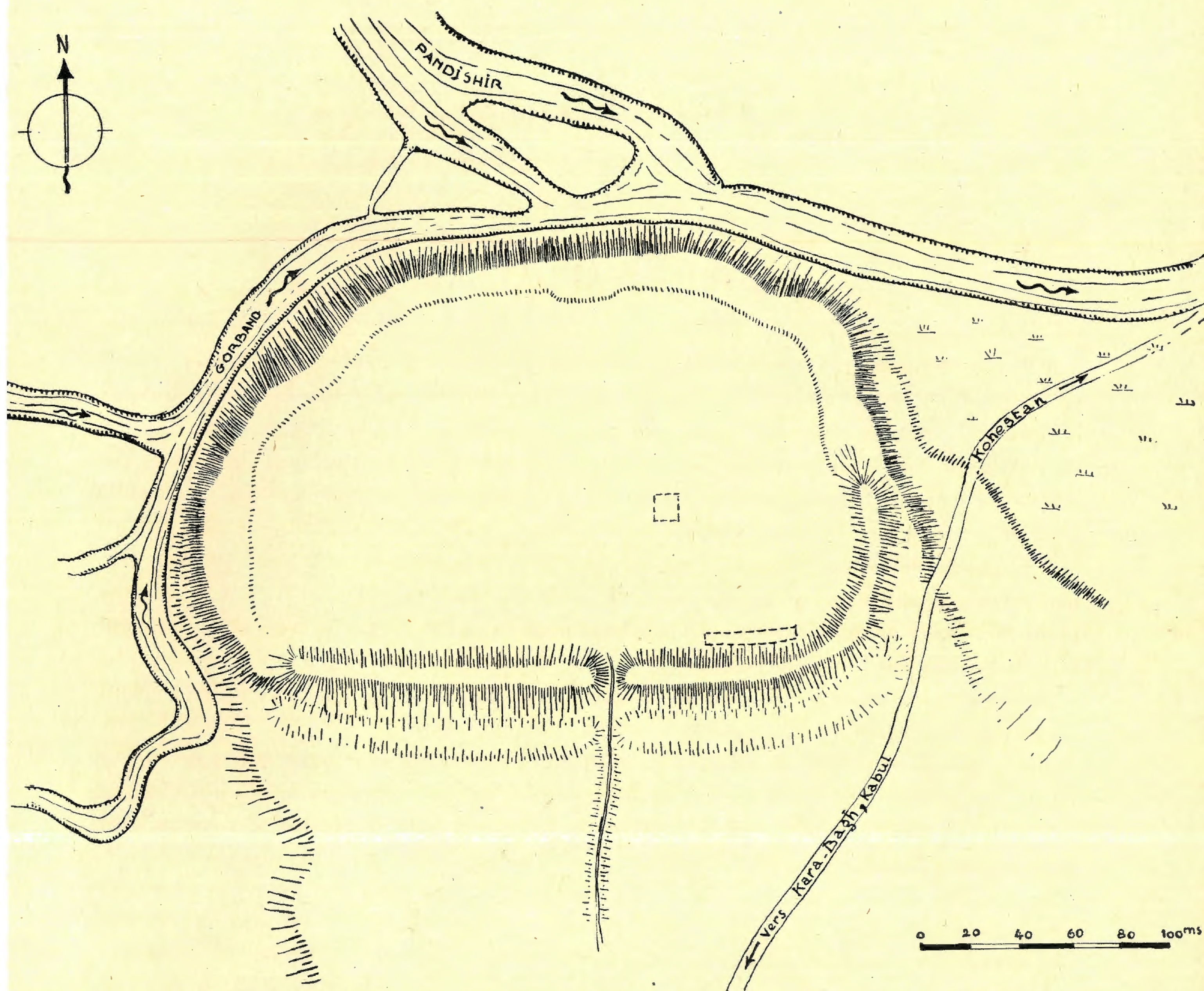


Fig. 1. — Plan de Bordj-i-ʿAbdallah.

Aujourd'hui encore, sur toute la périphérie du site, ainsi que dans sa partie médiane qui sépare les champs de deux propriétaires, les pierres provenant des anciens bâtiments sont accumulées en vrac.

Pêle-mêle, sans aucun ordre chronologique, furent trouvés quelques dizaines de tessons de céramique, dont les dates s'échelonnent depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'au haut

moyen âge — date attestée par des fragments de céramique islamique (pl. XXV et XXVI). Deux bas-reliefs de l'art gréco-bouddhique, incomplets (pl. V, 1 et 2), et une monnaie en argent de Khosroès II complètent l'ensemble assez modeste de nos trouvailles sur le Bordj-i-ʿAbdallah. La présence de ces vestiges permet de croire que si la ville subit des destructions assez profondes au cours de son existence, elle fut néanmoins, vraisemblablement, occupée à l'époque des rois gréco-bactriens, ainsi que pendant tout le temps que dura l'empire kouchan. Quant aux fragments de bas-reliefs gréco-bouddhiques, de même que le parasol d'un *stūpa* vu à cet endroit, il y a vingt ans, par A. Foucher [1], et les quelques fragments de schiste à moulure qui ornent encore aujourd'hui le *ziarat* [2] qui occupe l'angle Nord-Ouest du site, il se pourrait qu'on se trouve en présence de vestiges d'un *stūpa* qui, depuis l'Islam, aurait cédé sa place à cette tombe vénérée.

Notre second sondage fut pratiqué au pied de la muraille. Les résultats que nous y avons obtenus, quoique extrêmement limités du fait de l'exiguïté du terrain, et les observations relevées dans la coupure pratiquée au milieu de la partie Sud de l'enceinte, sont susceptibles de projeter un peu de lumière sur le passé de cette installation qui semble être la plus ancienne du site de Bégram.

La figure 2 représente ce qu'on voit (en coupe) aujourd'hui à l'endroit du mur Sud où passe le canal d'irrigation. Le mur d'enceinte, épais de 2 m. 80, en briques crues (0 m. 40 × 0 m. 40 × 0 m. 14), était posé directement sur le sol rocheux. D'après la configuration de ses restes, ce mur ne comprenait pas de tours. A huit mètres d'intervalle, on constate les assises d'un autre mur de même épaisseur, posé sur un lit de galets. Enfin, il existe des restes d'un troisième mur large de 1 mètre environ, toujours en briques crues, et qui est posé, comme le premier, sur le sol vierge. Devant le mur extérieur, on peut suivre le tracé d'un fossé.

A l'aide d'une tranchée pratiquée près de l'angle Sud-Est du site, nous avons eu la possibilité d'identifier une installation hydraulique sous les fondations de la muraille (fig. 3). Les éléments de cette conduite en terre cuite, longs de 0 m. 60 et à ouvertures respectivement de 0 m. 30 et 0 m. 24 de diamètre, étaient posés sur le sol dans une sorte de canal rectangulaire tapissé et couvert de pierres brutes. Sur un matelas de terre, qui le recouvrait, était placé un lit de briques cuites [3].

Le procédé de construction du mur d'enceinte de Bordj-i-ʿAbdallah diffère de celui de la «Nouvelle ville royale». Ici, le mur, élevé sous les rois gréco-bactriens, est posé sur un socle en pierre et comprend des tours rectangulaires. Ses briques, quoique de dimensions identiques à celles de l'enceinte de Bordj-i-ʿAbdallah, portent des marques comme on le verra plus loin. Ce mur de Bordj-i-ʿAbdallah ne peut être du temps de la seconde dynastie kouchane, qui adopte une technique différente et, tout en conservant le socle de pierre et le mur en brique crue,

(1) A. Foucher, *op. cit.*, p. 267, carte 2.

(2) Tombe d'un saint vénéré et lieu de pèlerinage.

(3) Il n'est pas sans intérêt de souligner l'analogie qui existe entre cette installation et celles des villes helléniques, Olbia par exemple, où les éléments de tuyaux mesuraient 0 m. 47 de long et 0 m. 17 de diamètre, et étaient placés dans des caniveaux tapissés de pierres et couverts de dalles. Cf. A. Karasev, *Sur l'alimentation en eau d'Olbia, Sovetskaya Archéologiya,* VII, 1941, p. 129 sqq. L'auteur attribue cette installation au IVe siècle avant J.-C.

introduit pour les murs d'enceinte des tours rondes. Il faut croire que les défenses de cette «Ancienne ville royale» ou Bordj-i-ʿAbdallah étaient antérieures à la conquête des rois gréco-bactriens et étaient soit du temps des Achéménides, soit du temps d'Alexandre le Grand. Or, pour les premiers, on possède quelques brèves indications des historiens anciens, et en particulier d'Arrien, qui dit que sept forteresses se dressaient le long du Yaxarte pour protéger le pays contre les attaques des nomades. Alexandre le Grand s'empara de six d'entre elles sans difficulté, car

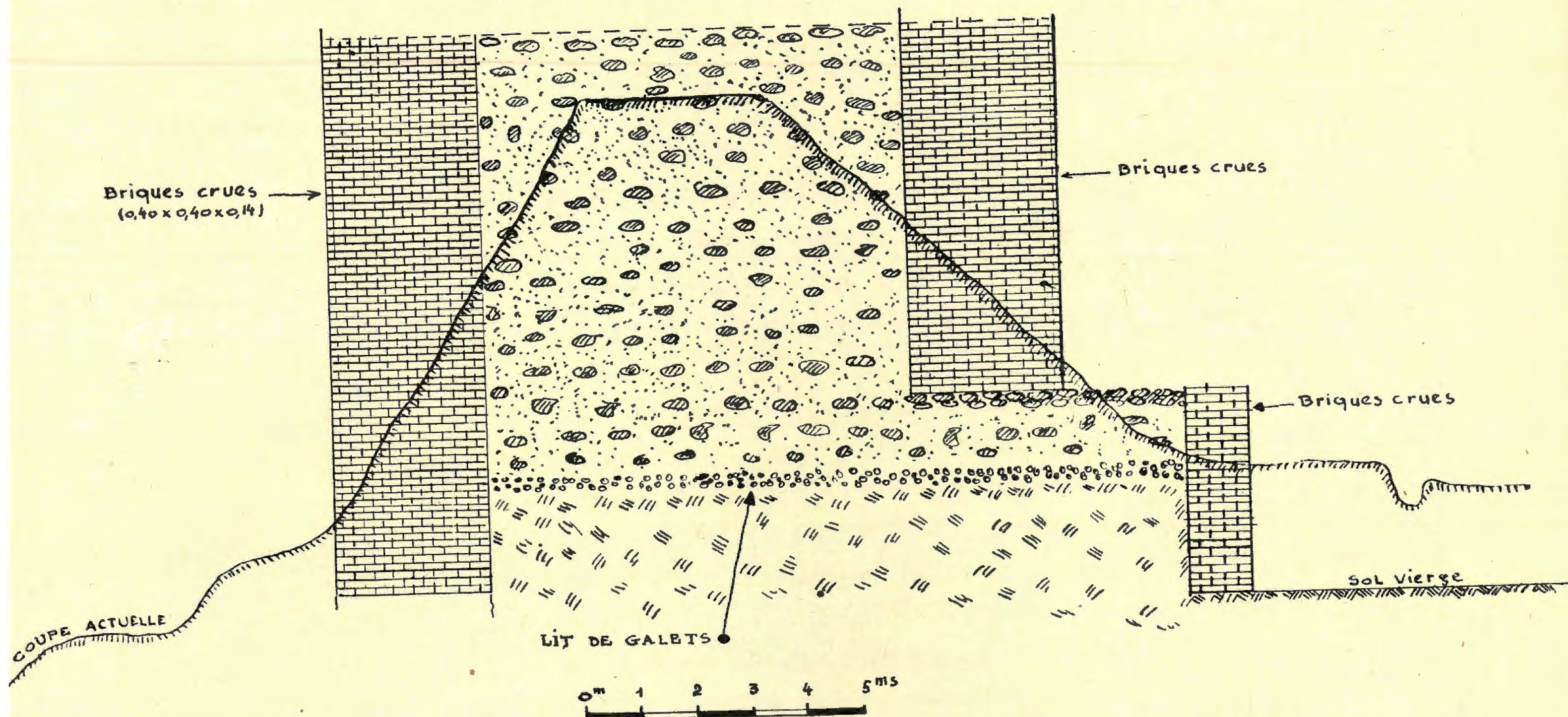


Fig. 2. — Coupe du mur d'enceinte de Bordj-i-ʿAbdallah.

leurs murs étaient en boue. Seule Cyropolis marqua une plus longue résistance, grâce à ses «hauts murs», qui, il faut le croire, étaient en briques crues [1]. L'armée macédonienne fut forcée de l'assiéger et ne s'en empara qu'après avoir pratiqué une brèche à l'aide d'une sape [2]. On peut ainsi conclure que la plupart des défenses des villes achéménides en Asie centrale étaient en pisé et que le mur d'enceinte de Bordj-i-ʿAbdallah a été élevé à une époque plus récente, époque qui serait, logiquement, du temps d'Alexandre le Grand.

On connaît l'usage répandu de la brique crue pour l'élévation des remparts en Grèce, où, au ve et au ive siècles avant notre ère, de «vastes enceintes urbaines» furent protégées par de tels murs qui résistaient mieux aux coups des machines de siège, tout en étant économiques et d'une réalisation rapide [3]. Cette dernière considération, qui ressort de l'observation faite sur le mur de Bordj-i-ʿAbdallah, fut, semble-t-il, une des grandes préoccupations d'Alexandre

[1] Arrien, IV, Chap. iii. — [2] Quinte-Curce, VII, 6. — [3] G. Fougères, art. *Murus* in Daremberg et Saglio, *Dict. des Ant.*, t. III, p. 2052.

le Grand pendant ses conquêtes en Asie centrale. C'est ainsi que les travaux les plus urgents à Alexandrie sur le Tanaïs (Yaxarte) furent réalisés par lui en vingt jours, après quoi les habitants y furent installés. Les aménagements hydrauliques de Bordj-i-ʿAbdallah diffèrent également de ceux de l'époque gréco-bactrienne ou kouchane, comme on le verra plus bas, ce qui aussi pourrait nous amener à l'hypothèse de l'attribution de ses défenses à l'époque où Alexandre réalisa ses conquêtes au Sud de l'Hindou-kouch. Quant à la forme générale du site en rectangle,

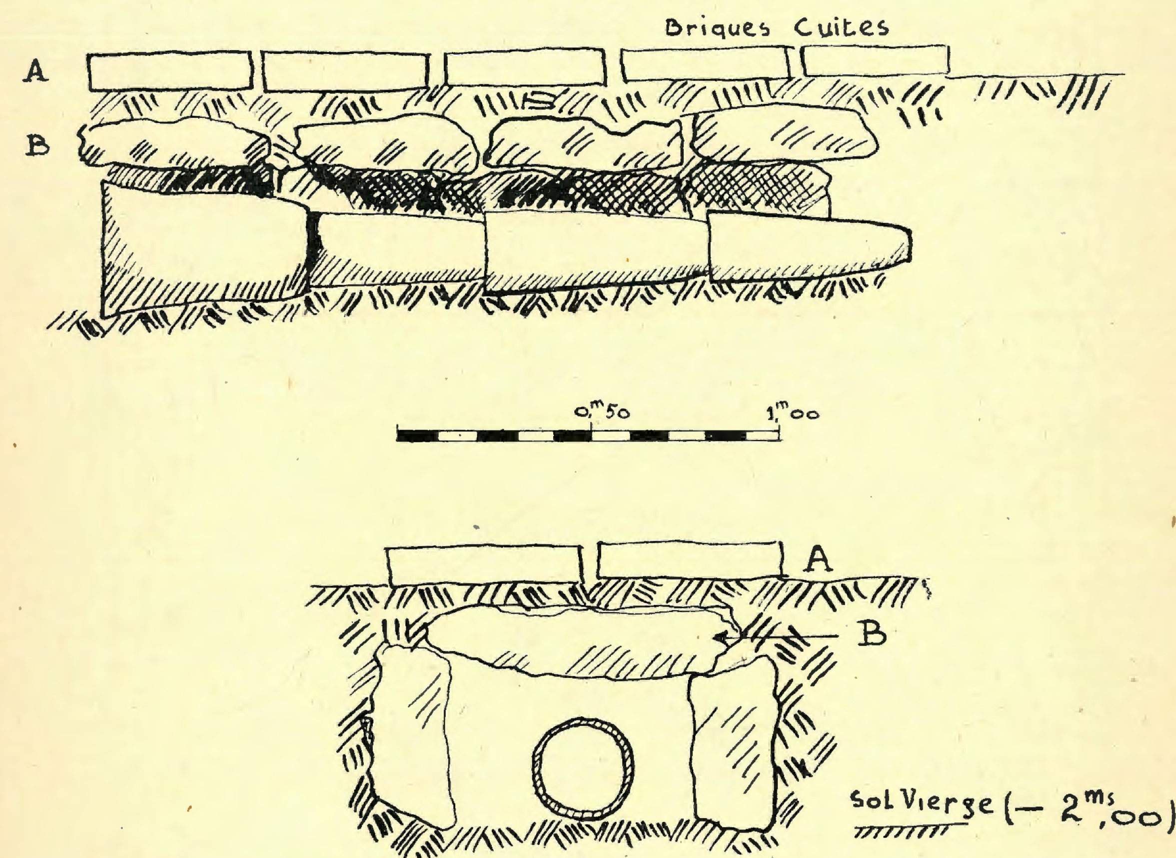


Fig. 3. — Installation hydraulique de Bordj-i-ʿAbdallah.

coupé probablement par deux rues qui le divisaient en quatre quartiers, elle est bien dans l'esprit des urbanistes hellénistiques et comme telle décrite par Polybe [1].

Sans doute, Bordj-i-ʿAbdallah servit depuis des temps immémoriaux de point fortifié dans un pays à population guerrière et turbulente. La topographie du terrain, vue du point de vue stratégique, a dû attirer l'attention d'Alexandre pour qui la surveillance des habitants — dont la ville s'étendait vraisemblablement dans le voisinage, près du fleuve — était une des préoccupations majeures. De plus, le contrôle des deux routes était d'une importance capitale dans ce coin des Paropanisades : l'une, celle du Sud, qui se dirigeait vers l'Alexandrie de Ghazni; l'autre, à l'Est, qui suivait, comme elle suit encore aujourd'hui, la rive gauche du Panjshir et

[1] VI, 31, 10.

se dirige vers Jelalabad, l'ancienne Nagara-Dionysopolis. La traversée du Panjshir, à quelque trois ou quatre cents mètres en aval du point de jonction des deux fleuves, se fait au pied du rocher qui domine le gué et la route.

Mais pour tenir le coin Nord-Ouest de cette province, à l'endroit où la chaîne du Pagman, qui borde à l'Ouest la plaine particulièrement riche du Kohdaman, rejoint presque à angle droit

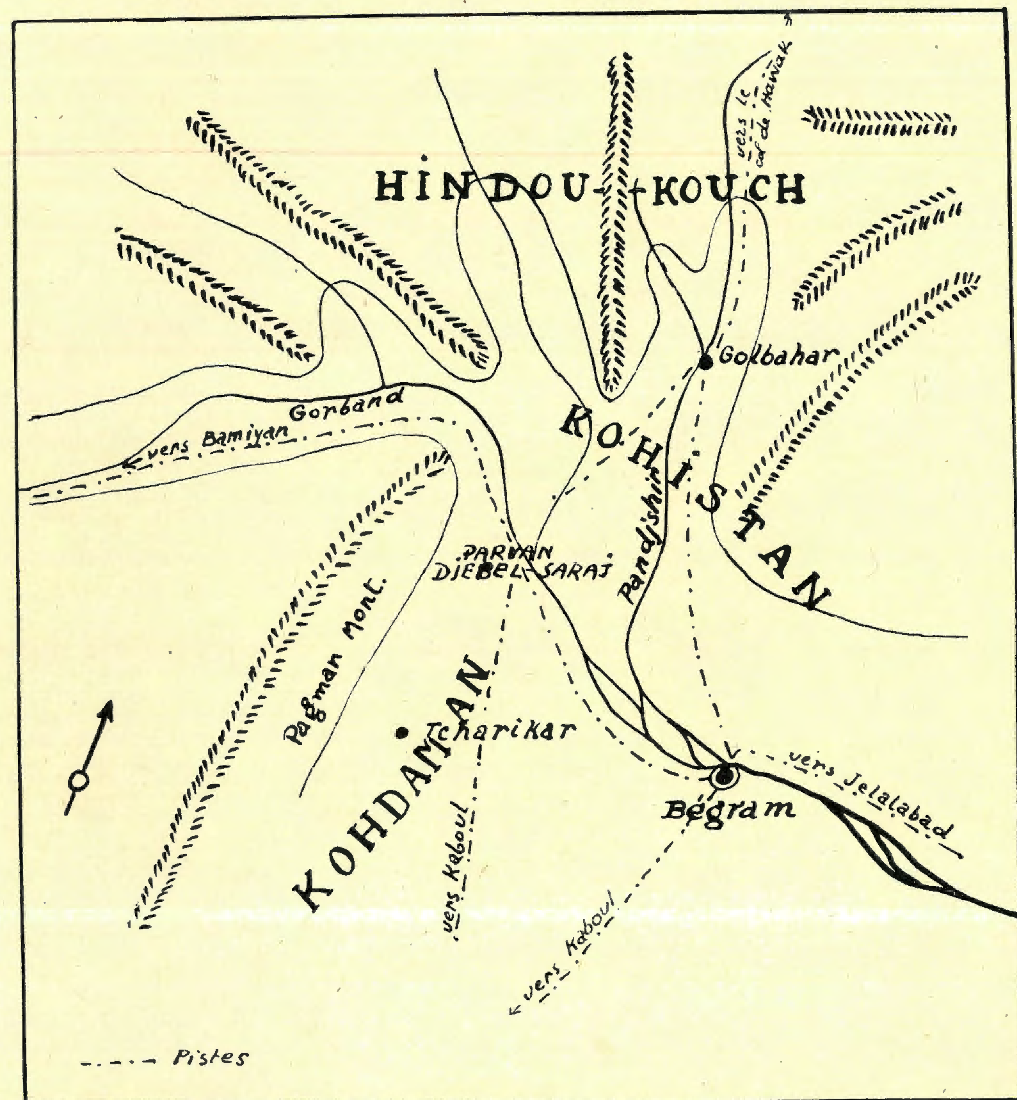


Fig. 4. — Carte de la région du Gorband et du Panjshir.

le majestueux Hindou-kouch, de l'autre côté des fleuves, la création d'un autre point fortifié s'imposait. Il devait contrôler les six passes qui faisaient communiquer la Bactriane avec l'Inde et l'Arachosie. C'est là, selon toute probabilité, et sur une éminence nommée Parvan (le Djebel Saraj d'aujourd'hui), que s'élevait l'Alexandrie du Caucase, dans ce triangle dont la base tournée au Nord est constituée par l'Hindou-kouch, et les deux côtés par le Gorband grossi du Salang, et le Panjshir grossi du Shoutoul (fig. 4). De là venait probablement son nom d'*Alasanda-dvīpa*

du *Milindapañha* ou « Alexandrie entre les deux eaux », près de laquelle, dans un village nommé *Kalasi*, est né le roi Milinda-Ménandre [1].

Dans ce triangle, qui contrôlait les trois routes principales [2] : celles du Nord, du Sud et de l'Est, la création de deux centres stratégiques, l'un à la base, à Parvan, et l'autre au sommet, à Bordj-i-ʿAbdallah, suffisait à Alexandre pour tenir fermement toute cette partie Nord des Paropanisades. Il serait étonnant que le Macédonien ait fondé là quatre villes ou colonies, à savoir : Alexandrie du Caucase, Nicée, Cartana-Tétragonis et Cadrusi, alors que, pour garder l'énorme frontière le long du Yaxarte et la défendre contre les Scythes, il ne créa qu'une demi-douzaine de forteresses.

W. Tarn reprend et démontre que, sous le nom de Cadrusi, il ne faut pas chercher une ville fondée par Alexandre, mais bien le nom d'un des peuples qui habitaient les montagnes de l'Hindou-kouch [3].

Une récente étude de M. Foucher semble avoir définitivement réglé la question de l'emplacement

[1] *Les questions de Milinda*, trad. L. Finot, p. 137 et note 86, où L. F. se range à l'avis de P. Pelliot (*J. A.*, 1914, p. 413) pour voir dans Alasanda Alexandrie d'Égypte.

[2] C'est ainsi que nous comprenons le terme τριοδοτις contre A. Cunningham, *The Ancient Geography of India*, I, p. 24. La déesse Hécate que le Zeus des revers des monnaies de Pantaléon et d'Agathocle tient dans sa main était la déesse des carrefours ou croisements de voies.

[3] *Greeks in Bactria and India*, Cambridge 1938, p. 99, n. 6. Le fait que le texte de Pline (VI, 92) est actuellement inintelligible, provient, semble-t-il, d'une inadvertance des scribes. Les plus anciens manuscrits de l'*Histoire naturelle* connus actuellement datent du IXe siècle, et la confusion est déjà commise depuis longtemps. En effet, on la trouve chez Julius Solinus : *Proximam Indo flumini urbem Caphisam, quem Cyrus diruit Arachosiam Erymantho anni inpositam Semiramis condidit. Cadrusium oppidum ab Alexandro magno ad Caucasum constitutum est* (Th. Momsen, *C. Julii Solini collectanea rerum memorabilium iterum recensuit*, Berlin 1895, 54, 2, p. 201), tandis que Cellarius voit en *Cadrusi* un peuple et reproche à Solinus de ne pas avoir compris le texte de Pline (J. Marquart, *Eranšahr*, p. 242).

Or, les anciens manuscrits latins sont rédigés en lignes variant de 25 à 35 lettres. Nous avons donc cherché une solution dans une tentative de reconstruire le passage en question tel qu'il a dû figurer primitivement, et voici comment se présente notre hypothèse :

TEXTE PRIMITIF

*1) .....*et a septemtrione Paropamisadas*
2) *Cartana oppidum sub Caucaso*
3) *Quod postea tetragonis dictum*
4) *Oppidum ab Alexandro conditum.*
5) *Hæc regio est ex adverso Bactrianorum*
6) *Cuius oppidum Alexandria a conditore dictum. Deinde*
7) *Syndaci, Dangalæ. Parapiani,*
8) *Cantaces, Maci. Ad Caucasum Cadrusi.*

Le copiste n'ayant pas eu de place pour le dernier mot de la ligne 6 qui est la plus longue, le met plus haut en marge. D'autre part, la ligne 4 fut sautée et ajoutée soit à la fin, soit en marge.

*1) .....*et a septemtrione Paropamisadas*
2) *Cartana oppidum sub Caucaso*
3) *Quod postea tetragonis dictum*
5) *Hæc regio est ex adverso Bactrianorum* *deinde*
6) *Cuius oppidum Alexandria a conditore dictum*
7) *Syndraci, Dangalæ, Parapiani*
8) *Cantaces, Maci. Ad Caucasum Cadrusi*
4) *Oppidum ab Alexandro conditum.*

Pour un copiste postérieur le mot *deinde* de la ligne 6 se rattache à la ligne précédente et le texte prend son aspect connu actuellement :

1) .....*et a septemtrione Paropamisadas*
2) *Cartana oppidum sub Caucaso*
3) *Quod postea tetragonis dictum*
5) *Hæc regio est ex adverso Bactrianorum deinde*
6) *Cuius oppidum Alexandria a conditore dictum*
7) *Syndraci, Dangalæ, Parapiani*
8) *Cantaces, Maci. Ad Caucasum Cadrusi*
4) *Oppidum ab Alexandro conditum.*

de la ville de Nicée [1], qu'il faut chercher non pas sur la rive droite du Panjshir, mais sur la rive gauche, sur le passage de la route de l'Inde. A l'endroit où celle-ci traversait à gué la rivière de Laghman, près de Mandrawar, sur la rive droite de cet affluent du Kaboul, et près de Karghaï sur la rive gauche, se dressent deux tertres dans lesquels M. Foucher propose de voir les restes de la Nicée d'Afghanistan. Tous les détails fournis par les historiens d'Alexandre : la marche du Conquérant dans la direction de l'Inde; sa rencontre avec les princes hindous, et la division de l'armée qui suivit les actions de grâces à la déesse Athéna — cérémonie qui se déroula à la porte de l'Inde — tous les détails s'accordent parfaitement pour corroborer cette solution qui dénote une connaissance approfondie du terrain.

La question de l'emplacement de Cartana ne paraît pas facile à résoudre : d'après Pline, la ville devait se trouver dans la partie Nord des Paropanisades. Son sobriquet *tetragonis* indique qu'il s'agit d'une ville indigène remaniée par Alexandre suivant des méthodes d'urbanisme hellénistique. C'était donc une ville à plan rectangulaire, protégée par un mur et coupée par deux avenues qui se croisaient au centre de la ville qu'elles partageaient en quatre quartiers. Partant de là, on pourrait tenter d'interpréter son nom par une traduction persane de *tétragonis* (*čahar tan,* « quatre corps ou quatre quartiers ») [2]. En dehors du passage cité par Pline, Cartana n'est mentionnée que par Ptolémée sous forme de Καρνάσα pour Καρσάνα [3], et son emplacement sur la carte du Venetus 516, publiée par Renou [4], indiquerait qu'elle serait l'une des villes les plus septentrionales de la région, ce qui s'accorde avec les données de Pline. On ne peut accepter l'hypothèse de Cunningham, qui identifie Cartana avec Bégram [5], qui est Kapiçi, comme l'a proposé depuis longtemps M. Foucher à qui les fouilles semblent avoir donné pleinement raison [6]. Kapiçi, sous la forme Κάπισα, est aussi mentionnée par Ptolémée [7]; les deux villes étaient donc différentes. Cartana devait se trouver, à en croire Pline, aussi près des montagnes qu'Alexandrie du Caucase, sur un cours d'eau que Ptolémée ne mentionne pas.

A son voyage de retour, Hiuan-tsang, après un séjour chez le roi de Kapiça, quitte ce pays pour traverser l'Hindou-kouch; le roi l'accompagne jusqu'à la ville de *Kiu-lu-sa-pang,* d'où le pèlerin, accompagné de porteurs donnés par le souverain, aborde la route difficile de la passe de Hawak [8]. Si on accepte l'hypothèse de Cunningham [9] de voir dans *Kiu-lu-sa-pang* Cartana, on devrait chercher celle-ci dans la vallée du Panjshir, sur la route que Hiuan-tsang suivit avant de franchir la passe de Hawak et atteindre Andarab, route sur laquelle les itinéraires des géo-

[1] *La Nicée d'Afghanistan, Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* 1939, p. 435-447 (avec bibliographie). Idem., *La vieille route de l'Inde, de Bactres à Taxila, M. D. A. F. A.,* vol. I, p. 31 sqq.; voir aussi O. Stein, art. *Nikaia, R. E. P. W.,* XVII, 243, 8.

[2] Autrement chez Tomaschek, art. *Cartana, R. E. P. W.* III, 1617.

[3] VII, 1, 43.

[4] *La Géographie de Ptolémée, L'Inde,* Paris 1925.

[5] A. Cunningham, *The Ancient Geography of India,* I, p. 20, 26 sqq.

[6] A. Foucher, *Notes sur l'itinéraire de Hiuan-tsang en Afghanistan, Études asiatiques publiées à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'École d'Extrême-Orient,* I, p. 266 sqq.

[7] VI, 18, 3.

[8] St. Julien, *Histoire de la vie de Hiouen-thsang,* p. 266.

[9] *Op. cit.,* p. 26 sqq.

graphes arabes mentionnent, au pied de l'Hindou-kouch, la ville de Čarpaya [1] à trois étapes de Hawak, et à une journée de la ville de Panjshir où se trouvaient les mines d'argent [2].

Les historiens et géographes classiques mentionnent une autre ville des Paropanisades, Ortospana, à nom d'origine iranienne, ville qui fut peut-être aussi remaniée par Alexandre le Grand [3]. Strabon cite la ville deux fois, toujours d'après Eratosthène [4]; Pline mentionne Ortospana d'après les bématistes d'Alexandre le Grand [5], et, d'après ces trois passages, on peut conclure que : *a*) Ortospana et Alexandrie furent deux villes différentes; *b*) la première se trouvait au Sud de la seconde, à une distance d'une journée de voyage. Par ailleurs, le second passage de Strabon semble parler de la route de Balkh à travers l'Hindou-kouch, qui est la plus facile tout en étant la plus longue, et qui, venant de Khoulm en direction Sud, traverse la passe de *Dandan-chikan* (« casse-dents ») et Bāmiyān, continue toujours vers le Sud jusqu'à Gerden Divar (où se fait le partage des eaux entre l'Helmand et le Kaboul), puis tourne à l'Est et, par Sar Tchechmé (source du Kaboul) et la belle plaine de Meidan, atteint la route venant de Ghazni. Cette dernière, qui va droit au Nord, laissait Kaboul à l'Est [6] avant la construction de la chaussée carrossable. Suivant tous les recoupements, la ville d'Ortospana devait se trouver à proximité de la capitale actuelle et vraisemblablement sur la route décrite. S'il en est ainsi, nous croyons pouvoir l'identifier avec le site que les habitants désignent aujourd'hui sous le nom d'Eskanderia ou Sikanderia, c'est-à-dire Alexandrie. Cette puissante colline, haute de plus de vingt mètres au-dessus du niveau de la plaine, se trouve dans les faubourgs Est de la petite ville de Saraï-i-Khwaja, située à environ 30 kilomètres de Kaboul, par la route carrossable, et à environ 19 kilomètres par l'ancienne piste des caravanes allant de Kaboul vers le Nord par la passe de Paï-minar. L'ancien site de même que le bourg moderne, qui se trouve à mi-chemin entre Kaboul et Tcharikar, sont au bord d'un petit cours d'eau, le Bar-i-ab, affluent droit du Panjshir, à l'Est de Kapiçi, et qui, « rivière intermittente, draîne le Koh-daman » [7]. La colline, qui recouvre une vieille et importante

[1] Istakhri, *B. G. A.,* I, ٢٧٩. — Muqaddasi, *B. G. A.,* III, ٣٤٦.

[2] W. Tarn, *op. cit.,* p. 99, place Cartana à Bāmiyān.

[3] Diodore de Sicile, XVII, 83, parle en dehors d'Alexandrie du Caucase « d'une autre ville à une journée de distance de cette Alexandrie. Il (Alexandre) a transféré dans ces villes (Alexandrie et cette autre ville) 7.000 barbares, 3.000 hommes de troupes irrégulières et les mercenaires de bonne volonté». Ceci expliquerait peut-être, pourquoi le site que nous proposons d'identifier avec Ortospana, porte aujourd'hui le nom d'Eskanderia ou Alexandrie.

[4] XI, 8, 9 ... « de Prophtasia à la ville d'Arachoti 4120 stades; 2.000 stades encore jusqu'à Ortospana, point où la route de Bactres se partage en trois branches; et enfin 1.000 stades jusqu'à la frontière de l'Inde».

XV, 2, 8 ... « mais parvenu à Alexandrie (de Herat), cette route bifurque et, tandis que l'une des branches, continuant droit par la Bactriane et la traversée de la montagne, vient tomber auprès d'Ortospana chez les Paropamisades à cette espèce de carrefour que forment les trois routes venant de Bactres, la seconde branche... ».

[5] *Hist. Nat.,* VI, 21, 6 — « de là (la ville des Arachosiens) jusqu'à Ortospana 250.000 pas; de là jusqu'à la ville d'Alexandrie, 50.000 pas (dans quelques exemplaires on trouve des nombres différents et cette ville est placée au pied même de Caucase); de là jusqu'au fleuve Cophès et à la ville indienne Peucolaitis, 227.000».

[6] Cette route de Mazar-i-Chérif jusqu'à Kaboul est décrite avec beaucoup de détails par le Dr Yavorsky qui fit partie de la première ambassade russe envoyée à Kaboul par la Russie en 1878-1879. Dr J. L. Yavorsky, *Le voyage de l'ambassade russe en Afghanistan et à Boukhara* (en russe), St-Pétersbourg 1882, vol. I, p. 151 sqq. (avec carte).

[7] A. Foucher, *La vieille route de l'Inde, de Bactres à Taxila, M. D. A. F. A.,* I, p. 34.

installation, permet de deviner le contour de l'ancienne muraille sans qu'on puisse toutefois affirmer le plan rectangulaire des cités hellénistiques (pl. III, 1 à 5). Le site est intact sauf à l'endroit où des paysans, en quête de terres à engrais, découvrirent un couloir voûté en briques crues qu'ils dégagèrent sur quelques mètres de profondeur (pl. III, 4). De cette colline provient une intaille en cornaline (pl. XVI, 2).

De là, par la piste caravanière, on atteint Kapiçi-Bégram en une seule étape. Après la traversée du gué au pied de Bordj-i-ʿAbdallah, on rejoignait la route qui longe la rive gauche du Panjshir en direction de l'Inde. Une autre voie se dirigeait droit au Sud vers Ghazni, comme le décrivent les auteurs cités plus haut, et bifurquait vers Balkh par Meidan et Bāmiyān. Ainsi la mention par Strabon d'un carrefour de routes près Ortospana se trouve aussi justifiée que pour Kapiçi ou Alexandrie du Caucase. Pline, qui utilise les bématistes d'Alexandre le Grand, parle d'Ortospana située près d'Alexandrie du Caucase, mais cette dernière ville n'est plus mentionnée dans les écrits d'Eratosthène (milieu du IIIe siècle avant notre ère). Faut-il en conclure qu'Alexandrie du Caucase n'existait plus du temps d'Eratosthène et qu'elle subit le même sort que plusieurs autres fondations d'Alexandre le Grand, qui furent détruites par les indigènes après la retraite des Macédoniens qui suivit de près la mort du Conquérant [1]? L'hypothèse n'est pas impossible [2] et, dans ce cas, il faut croire qu'après la destruction d'Alexandrie, le centre de la vie des Paropanisades s'est déplacé ou revint de nouveau à Ortospana qui resta la principale ville jusqu'à la nouvelle conquête du pays par les rois gréco-bactriens. Au cours du IIe siècle avant J.-C., ceux-ci rebâtirent la ville de Kapiçi en lui donnant l'aspect et le plan des villes hellénistiques, ce qu'ont confirmé nos fouilles, et y installèrent leur capitale. Sans doute, c'est à Kapiçi que se trouva le siège du gouvernement des vice-rois Pantaléon et Agathocle qui, sur le revers de leurs monnaies, représentent Zeus trônant tenant une statuette représentant la déesse Hécate τριοδῖτις, symbole du carrefour où se croisaient les trois routes. Que l'on doive voir en Zeus trônant la divinité protectrice de Kapiçi, c'est ce que prouve la légende en kharoshthī des monnaies d'Eucratidès [3]; et le fait qu'Hermaïos, le dernier roi gréco-bactrien, reproduit sur ses émissions Zeus trônant, confirme la longue durée de cette capitale sous les Grecs.

L'identification d'Ortospana, proposée par nous, semble trouver appui dans la mention de cette ville par Ptolémée [4], et la confusion entre Kaboul et Ortospana chez le géographe alexandrin

(1) C'était le cas d'Alexandrie de la Margiane (Merv), (Pline, VI, 47); aussi des deux Alexandrie sur l'Indus (Tarn, *op. cit.*, p. 168 et 243), comme d'Alexandrie-Eschaté en Ferghana (Tarn, *op. cit.*, p. 83, n. 3).

(2) W. Tarn, *op. cit.*, appendice 6, adopte un point de vue différent que lui impose son hypothèse de la ville double Alexandrie-Kapiçi coupée par une rivière. La thèse de la double ville se trouve en opposition avec la géographie de la région. Quant à l'existence d'Alexandrie du Caucase, au moins au cours du IIe siècle avant notre ère, l'argument que Tarn fait valoir en faveur de cette thèse est la mention par le *Milindapañha* d'Alexandrie près de laquelle naquit Ménandre. Mais la ville, même détruite, a pu continuer à garder encore longtemps son nom glorieux, surtout pour les Grecs, comme c'est le cas de nos jours encore pour les anciennes villes de Babylone, Assour, Our, Ctésiphon, Châpour et tant d'autres où on ne voit que des ruines ou même que des collines informes.

(3) P. Gardner, *The coins of the Greek and Scythic kings of Bactria and India*, pl. VI, 8 et p. 19; J. Marquart, *Eranšahr*, p. 280.

(4) VI, 18, § 5. — Κάρουρα ἡ καὶ Ὀρτόσπανα, le premier nom vraisemblablement pour Κάβουρα.

a dû se produire du fait de leur proximité. Kaboul existait donc au IIe siècle de notre ère au moment où écrivait Ptolémée, comme elle existait au IVe siècle; la preuve en est fournie par la trouvaille d'un important lot de monnaies d'or et d'argent faite par J. Hackin et J. Carl sur le tépé Marenjan [1], mais elle n'arrive, semble-t-il, à supplanter Ortospana qu'après la destruction ou l'abandon de cette dernière ville. Or, ceci a dû se produire, semble-t-il, vers la fin du IVe siècle, à l'époque de l'invasion des Chionites-Hephtalites, car sur la surface d'Eskanderia, nous avons recueilli des tessons de céramique à décor estampé identiques à ceux de la dernière couche de Bégram-Kapiçi, ce qui pourrait suggérer l'attribution de la fin des deux villes à la même époque et, par conséquent, à la même cause. Ainsi Kaboul n'a dû prendre de l'importance qu'à partir du Ve siècle de notre ère, c'est-à-dire au temps où les Paropanisades se trouvaient entre les mains des Hephtalites, hypothèse qui se confirme par la récente trouvaille à Démazend — vieux quartier de la capitale — d'une tombe qui contenait un vase en céramique peinte avec une monnaie hephtalite en bronze à l'intérieur [2].

Quand Hiuan-tsang, sur son chemin de retour en 644, quitte le royaume de *Tsao-kiu-tch'a* (Zaboulistan) et sa capitale *Ho-si-na* (Ghazni), il arrive après cinq jours de voyage (500 *li*) dans le royaume de *Fo-li-chi-sa-t'ang-na*, d'où il passe dans le royaume de Kapiça [3]. Si le nom de *Fo-li-chi-sa-t'ang-na* reste encore à identifier, par contre sur sa capitale *Ho-pi-na* ou *Ho-pit-na* on a des précisions sûres. Vivien de Saint-Martin [4] suivi de Yule [5] cherchaient cette ville à l'emplacement du village moderne de Hopian, à quelque 5 kilomètres au Sud-Ouest de Tcharikar — identification difficile à accepter puisque la région où se trouve cette ville faisait certainement partie déjà du royaume de Kapiça. La thèse de Cunningham est plus exacte quand il propose, le premier, de voir dans *Ho-pi-na* la capitale actuelle, Kaboul [6]. Marquart partagea le point de vue de Cunningham et identifia cette ville avec *Hu-wen* du *T'ang chou*, siège du gouvernement chinois du premier des 9 *čou* qui furent établis dans le paysa près la conquête de 657-658 [7] et Chavannes lui a donné raison [8]. Toutefois, là où nous ne suivrons pas Marquart, c'est dans sa proposition de voir dans *Hou-wen* le جروين *Gurwin* des géographes arabes qui serait, d'après lui, le nom de l'ancienne citadelle de Kaboul [9]. Ne faudrait-il pas plutôt rapprocher *Hou-wen* du prākr. **Kou-wā*, ved. *Koubhā* [10] ou *Koubhāna* (Kophen) ou Kaboul, c'est-à-dire la «Terne», à cause de la couleur glauque et grisâtre de ses eaux sombres? C'est là un genre de dénomination courant dans l'onomastique géographique [11]. Ainsi, dans la première moitié du VIIe siècle, Kaboul est déjà la capitale d'un petit royaume situé entre celui de Kapiça au Nord et le Zaboulistan au Sud, et gouverné par un roi de la race des «Turcs» [12], qu'on croirait plutôt d'origine hephtalite.

(1) *J. A.*, 226 (1936), p. 289-290.

(2) Nous nous proposons de publier ces objets dans le volume suivant des *Mémoires* qui sera consacré aux Hephtalites.

(3) *Mémoires*, t. II, p. 187 sqq.

(4) *Ibid.*, p. 415-416.

(5) *J. R. A. S.*, 1873, p. 104.

(6) *The ancient Geography of India*, p. 34-35.

(7) *Eranšahr*, p. 288.

(8) *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 276.

(9) *Eranšahr*, p. 288.

(10) J. Marquart, *Untersuchungen zur Geschichte von Eran*, II, p. 247; S. Lévi, *L'itinéraire d'Ou-k'ong*, *J. A.*, 1895, p. 372-373.

(11) A. Foucher, *La vieille route de l'Inde, de Bactres à Taxila*, *M. D. A. F. A.*, I, p. 34.

(12) *Mémoires*, II, p. 190.

Aucun des noms de villes citées par les géographes occidentaux pour la province des Paropanisades étudiés plus haut, ne s'appliquerait à Bordj-i-ʿAbdallah, et il faut croire que si Alexandre le Grand a fortifié ce pic rocheux qui contrôlait le gué sur le Panjshir, le rôle qui lui fut attribué ne dépassait pas l'importance d'un poste militaire, ce que sa superficie modeste semble confirmer [1]. Autour de ce poste, se trouvaient les quartiers indigènes de la ville de Kapiçi, qui fut détruite par Cyrus [2], mais bientôt rebâtie sous Darius, puisque l'inscription de Bisoutoun mentionne la victoire qui y fut remportée par ce roi perse sur Wiwana, le chef des Arachosiens, et cite la ville sous le nom de *Kāpiša-kāniš* ou « ville de Kapisa » [3]. Jusqu'au IIe siècle avant J.-C., Kapiçi semble avoir joué un rôle secondaire, ne devenant capitale qu'avec la conquête des Paropanisades par les Gréco-bactriens. Si Pline la mentionne au passé, c'est que, probablement, il utilise pour la description de cette partie de l'Asie centrale, les sources anciennes datant du temps d'Alexandre le Grand, comme nous l'avons vu pour le cas d'Ortospana. Car, de fait, au moment où Pline rédigeait son œuvre (vers 77 de notre ère, donc sous Kujula Kadphisès), Kapiçi entrait dans la phase même qui fut certainement la plus brillante de son existence.

(1) Sa superficie représente à peine celle d'un camp romain.

(2) *Hist. Nat.*, VI, 92 — *Capisene habuit Capisam urbem, quam diruit Cyrus.*

(3) J. Marquart, *Untersuchungen zur Geschichte von Eran*, II, p. 180-181.

DESCRIPTION DES OBJETS

TROUVÉS AU COURS DE LA FOUILLE DE BORDJ-I-ʿABDALLAH.

Pl. XXV, B. A. 65..... Tesson de céramique (époque islamique?), couleur brun clair, décor moulé en relief. Larg. 5 cm. 3 ; long. 5 cm. 7.

Pl. V, 2, B. A. 70..... Fragment de bas-relief gréco-bouddhique. Dans le personnage à droite, il faut reconnaître Vajrapāṇi. Dans le registre supérieur, un brahmane tient les mains jointes en signe de respect et dévotion ; derrière lui, un autre tient le vase *kamaṇḍalu*, vase à eau, attribut par excellence de l'ascète brahmanique. Au registre inférieur, on distingue un autre brahmane.

La scène principale devait se trouver à droite de Bouddha qui manque, car Vajrapāṇi se trouve généralement derrière lui. Ce bas-relief représentait-il les « seize Po-lo-yen » ou seize brahmanes « dans le cœur desquels il y avait des doutes difficiles à résoudre » et qui viennent questionner le Maître [1] ?

Pl. V, 1, B. A. 71..... Fragment de bas-relief gréco-bouddhique représentant une femme. Il appartenait probablement à une scène du *Dīpaṅkara-jātaka* et représente la jeune fille qui vend des fleurs de lotus, seules disponibles dans la ville, au jeune étudiant qui les offrira à Dīpaṅkara, l'un des Bouddhas du passé [2]. La jeune fille tient les lotus dans la main droite et, dans la main gauche, le bras appuyé contre la hanche, la cruche ronde (*ghata*).

B. A. 82... Un dirhem de Khosroès II. Au revers : l'atelier d'émission *baba* ou Ctésiphon et l'année 31 = 619-620.

Pl. XXV, B. A. 106... Bol, terre rouge lisse ; à l'intérieur, au centre, un cercle évidé. Légère gorge autour de l'orifice avec une bande en peinture noire. Haut. 9 cm. 5 ; ouvert. 14 cm. ; pied 4 cm. Appartient, semble-t-il, à l'époque de la seconde dynastie kouchane.

(1) A. Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhāra*, II, p. 256. — (2) *Ibid.*, p. 274.

CHAPITRE II.

PLAN GÉNÉRAL DU SITE DE BÉGRAM.

LES DÉFENSES DE LA VILLE. — SON ARCHITECTURE.

Nos travaux, au cours des campagnes de 1941 et 1942, ont démontré que le site de Bégram comprend trois niveaux superposés. Le grand nombre de monnaies trouvées dans chacune de ces trois villes successives, nous permet de dater chacune d'elles avec assez de précision. C'est ainsi que la première ou la plus ancienne remonte à l'époque des rois gréco-bactriens, et fut occupée jusqu'à la fin de la première dynastie kouchane. La seconde ville date de la seconde dynastie des Kouchans dont le fondateur fut Kaniṣka. Enfin, la troisième ville fut habitée sous la troisième et la quatrième dynasties kouchanes, et son abandon correspond à la chute de la dernière. Les témoignages numismatiques permettent donc d'attribuer la fondation de la ville à l'époque de l'extension du royaume gréco-bactrien, qui se place au IIe siècle avant J.-C. L'emplacement exact des deux villes de Kapiçi, celle qui fut détruite par Cyrus et celle rebâtie sous Darius, reste encore inconnu. Il existe de fortes présomptions que les quartiers de ces villes se serraient autour de Bordj-i-ʿAbdallah, là où aujourd'hui il ne reste pratiquement aucun vestige des installations anciennes, toute cette aire étant cultivée depuis des siècles. Mais lorsque au IIe siècle, les rois gréco-bactriens conquirent la région au Sud des Paropanisades, ils ne rebâtirent pas la capitale provinciale sur l'emplacement de l'ancienne Alexandrie, mais refondèrent Kapiçi en l'agrandissant dans la seule direction que le terrain permettait, c'est-à-dire au Sud. Ainsi ils occupèrent tout le promontoire — long d'environ 600 mètres et large, à sa base Sud, de 450 mètres — qui, en pente douce, descend vers Bordj-i-ʿAbdallah, celui-ci surplombant le point de jonction des deux rivières (pl. XXIV). Tout en gardant le plan général des cités hellénistiques, le tracé de la ville est strictement subordonné à l'assiette ou à la configuration générale du terrain : un mamelon large au Sud et se rétrécissant vers le Nord où il est défendu par des rivières, tandis qu'à l'Est et à l'Ouest, deux ravins forment des obstacles naturels.

Le plus gros effort dans l'érection des fortifications, comme on devait s'y attendre, fut porté par les bâtisseurs de la cité sur le côté Sud où la nouvelle ville se trouvait de plain-pied avec la belle plaine de Kapiça qui s'étend sur une cinquantaine de kilomètres dans la direction de Kaboul. Là, nous avons eu le temps de dégager le tracé extérieur de la muraille Sud sur presque

toute sa moitié occidentale (pl. XXIV). Elle est posée sur un socle d'un appareil en pierres liées de boue, sans boutisses importantes, et uniformément haut de o m. 60 sur le côté Sud ; par contre, sous le mur Ouest, ce socle n'existe pas aux endroits où la formation du sol donnait une garantie suffisante de solidité. Le mur même, très érodé sur sa face extérieure, est fait avec des briques crues (o m. 40 × o m. 40 × o m. 12), dont chacune porte une marque tracée au doigt et ressemblant à la lettre grecque *theta* (pl. VII, 4).

La face extérieure du mur d'enceinte est composée de courtines longues de 17 m. 70 chacune, séparant des tours rectangulaires longues de 16 m. 60 et en saillie de 6 m. 70 sur la courtine (pl. IV, 2 et 3 ; fig. 5). De la face intérieure de ce mur, qui regarde les constructions de la ville,

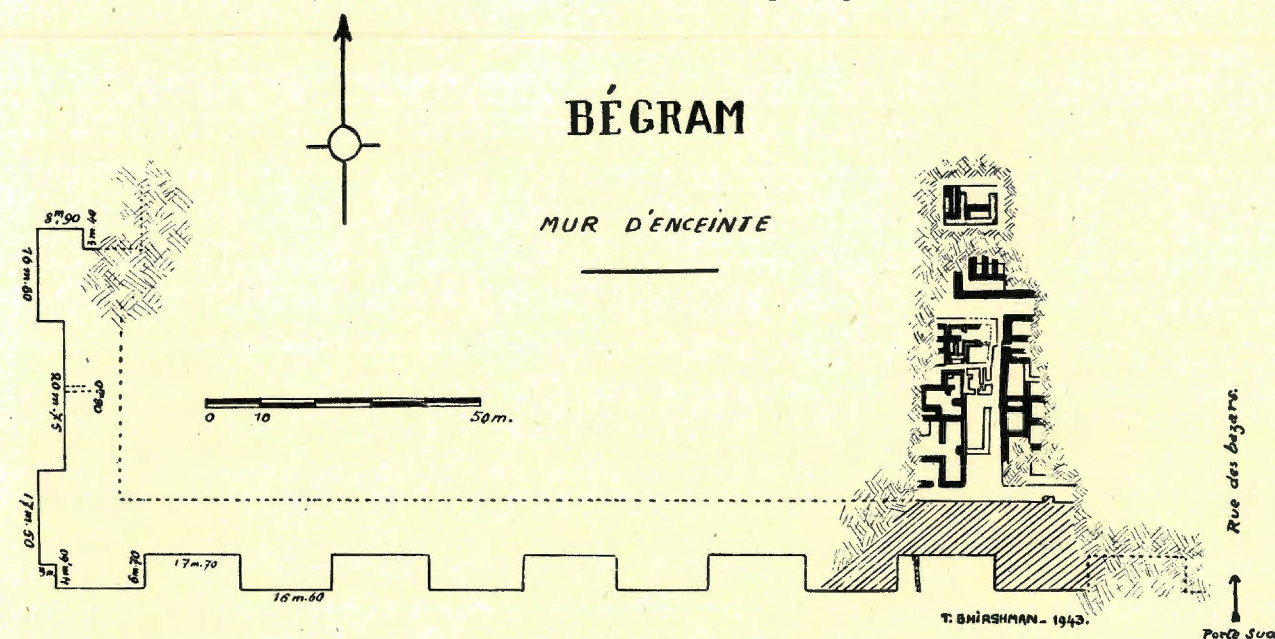


Fig. 5. — Bégram. Tracé du mur d'enceinte (partie dégagée).

nous n'avons dégagé qu'un tronçon d'environ 30 mètres (pl. IV, 4 et fig. 5) ; entre lui et les premières maisons d'habitation, se trouvait une ruelle dont la partie la plus étroite mesure 2 mètres, et qui, à un endroit, débouchait sur une petite place. Toute cette disposition semble avoir été conçue pour le déplacement des troupes de la défense.

L'arrêt brusque et inattendu de nos travaux ne nous a pas permis d'établir la composition du mur d'enceinte. Son épaisseur dépassant 10 mètres semble indiquer qu'il comprenait, comme il arrive souvent dans le monde méditerranéen ainsi qu'en Asie centrale, deux murs d'une épaisseur d'environ 3 mètres de large, séparés par un passage qui pouvait être couvert pour former le chemin de ronde.

L'angle Sud-Ouest de la ville était particulièrement bien défendu : là s'élevait un puissant bastion qui, sur la façade Ouest, mesure plus de 50 mètres de longueur (pl. IV, 1). Son extrémité Sud-Ouest est défendue par deux tours de dimensions normales (16 m. 60), qui se touchent et forment une « queue d'aronde ». L'angle Nord-Ouest, par contre, disparaît derrière une seule tour longue de 16 m. 60 et large de 8 m. 90, qui enrobe l'angle du mur (fig. 5). Ici aussi nous avons dû

suspendre le travail au moment même où nous abordions la question si importante de l'éclaircissement du tournant et de la direction du mur d'enceinte vers le bord du ravin et la rivière. Les traces des fondations en pierre sont visibles par endroits entre la pointe Nord-Ouest du site et le ravin, ce qui nous permet de marquer le prolongement supposé du mur avec une suite de croix (pl. XXIV) ; son tracé est en partie discernable sur la photographie aérienne de la planche I. Cette même photographie permet de se faire une idée de l'importance qui fut attachée par les ingénieurs à la défense des angles de la ville où, encore aujourd'hui, leurs vestiges sont beaucoup plus hauts que le reste de la muraille ; ceci est valable autant pour l'angle Sud-Ouest que pour l'angle Sud-Est de la ville. En effet, ils semblent se présenter sous une forme plus ou moins analogue, et le mur Est se dirige vers le Nord du ravin oriental tout comme le mur Ouest rejoignait le ravin occidental. Quelques restes de cette muraille orientale sont visibles sur la même photographie aérienne.

La principale porte d'entrée de la ville se trouvait au milieu du mur Sud, du côté de la plaine de Kohdaman. Elle donnait accès à la rue principale (pl. I, et XXIV), qui traversait de part en part la cité dans la direction Nord, pour aboutir, probablement, à une sortie au pied de Bordj-i-'Abdallah, près de la rivière et de son gué. C'est des deux côtés de cette avenue que Hackin et Carl dégagèrent une série d'échoppes, et ils donnèrent à ce quartier le nom de « bazars ».

Les défenses extérieures de Kapiçi ne se limitaient pas uniquement au mur d'enceinte flanqué de multiples tours et de puissants ouvrages aux angles. Le long du mur Sud, on relève des restes attestant l'existence de deux fossés parallèles entre lesquels une légère surélévation laisse présumer qu'il y avait là une levée de terre (pl. I et IV, 5). Il n'est pas aisé de dire si les fossés étaient remplis d'eau ou non — la première hypothèse toutefois n'est pas exclue, quoique la dénivellation entre la rivière actuelle et le plateau où est située la ville soit au moins de 15 mètres. Le canal à ciel ouvert, qui passe aujourd'hui au pied de la muraille et qui est la principale source d'irrigation de toute la contrée, prend son départ au débouché de la rivière de Gorband, dans la plaine, près de la chaîne de Pagman. Il pouvait avoir déjà existé dans l'antiquité et avoir alimenté les douves. On sait que l'utilisation des fossés dans la défense des villes grecques est assez récente et ne se généralise qu'à partir du IIe siècle avant J.-C., à la suite des perfectionnements apportés aux machines de siège. D'autre part, l'utilisation de la brique crue avec l'extraction de la terre nécessaire à sa préparation favorisait le creusement des fossés qui rendaient très difficile l'établissement des machines de siège à faible portée, d'où tendance à multiplier ceux-là. D'autre part, comme chacun d'eux, du côté de l'escarpe, présentait un angle mort pouvant servir d'abri à l'assaillant, on introduisit un système de défenses extérieures en galeries crénelées qui s'avançaient à travers les fossés et communiquaient avec les ouvrages avancés. Ces dispositifs n'ont pas été oubliés à Kapiçi, puisque des deux côtés de la route qui aboutit au Sud à la principale porte de la ville, on voit des levées de terre (pl. I), d'où les défenseurs pouvaient aisément, par un tir de flanc, tenir sous leurs coups les assaillants pénétrant dans l'aire des fossés. Cette partie des défenses communiquait avec la muraille extérieure élevée au Sud du second fossé, et qui longe tout le côté Sud de la ville, tourne le long du côté Est, puis semble se détacher de l'enceinte pour suivre le rebord supérieur du ravin (pl. XXIV). Il faut, semble-t-il, voir dans cette

muraille extérieure ce qu'on appelle dans l'art des fortifications le glacis, dont les pentes douces, tournées vers la campagne, rendaient les approches de la place forte difficiles. Si l'hypothèse est juste, ce glacis était relié au mur d'enceinte par les levées de terre qui encadrent l'accès de la porte et contrôlent les fossés. Nous ignorons encore si l'ensemble des défenses comprenait également des tours avancées dans la campagne environnante, destinées à servir de points de signalisation ou même, s'il le fallait, à recevoir le premier choc des assaillants. Les environs de Bégram abondent en buttes de toutes formes, et si dans les unes on peut deviner les restes de *stūpa* ou de monastères, d'autres recouvrent, peut-être, des tours isolées [1].

Comme on peut s'en rendre compte, la ville de Kapiçi, tant par le tracé de son plan général que par la variété du système assez poussé de ses défenses, présente un intérêt exceptionnel. C'est, sans doute, la première ville fouillée de l'Asie centrale qui offre des renseignements ne manquant pas d'importance sur l'urbanisme de la période gréco-bactrienne, puisque les Kouchans, après leur conquête de Kapiçi, ne semblent pas y avoir changé grand'chose, surtout dans les défenses de la ville. On ne saurait trop insister sur la nécessité de poursuivre les travaux de déblaiement du mur d'enceinte, des fossés et du glacis, et c'est une des premières tâches qui doit se présenter, à notre sens, à ceux qui nous succéderont à la tête de la Délégation archéologique en Afghanistan [2].

Sans doute, un travail très important reste encore à réaliser du côté du mur d'enceinte pour déterminer exactement son tracé général. Toutefois, dès maintenant, il nous est possible d'examiner le plan de la ville et celui de ses fortifications, à la lumière de ce qui nous est connu de l'époque contemporaine de la fondation de Bégram, que ce soit dans le monde méditerranéen d'une part, en Asie centrale de l'autre.

Le plan de la ville de Kapiçi répond, dans ses traits généraux, à ce qu'exigeait le tracé d'une ville hellénistique suivant le plan connu sous le nom de «Hippodam», c'est-à-dire un rectangle traversé de part en part par une artère des deux côtés de laquelle se groupent les parties les plus importantes de la cité. Tel qu'il se présente, le plan de notre site a une analogie frappante avec celui de Dura-Europos, une des villes hellénistiques les mieux connues de l'Asie antérieure grâce aux récentes fouilles de l'Université de Yale. Là comme ici, le côté le plus large et le plus exposé par la configuration du terrain, et qui regarde la plaine, reçoit la plus grande attention pour sa défense; ici et là, les deux côtés latéraux de la ville suivent les sinuosités des ravins ou des wadis; là comme ici, une acropole, centre militaire de la ville, se dressait, surplombant la rivière et défendant les approches de ce côté; là de même qu'ici, la porte principale se trouvait au milieu, ou à peu près, du mur tourné vers la campagne et d'où partait la rue principale de la ville pour la

[1] Il faut attendre la publication de la fouille de la mission Hackin sur une de ces buttes, à environ 2 kilomètres au Sud de la grande muraille, pour connaître la date et la destination de l'édifice dégagé qui semble être un point fortifié.

[2] Le plan que nous publions (pl. XXIV) n'est qu'un croquis à main levée qui ne peut donner qu'une idée générale du site. Un relevé avec instruments de précision, que, malheureusement, il ne nous a pas été possible de dresser faute de collaborateurs, s'impose. Il complétera certainement nos observations et apportera peut-être des rectifications à nos hypothèses. Ce plan ne serait pas limité à l'aire qu'enserre l'enceinte, mais serait poussé le plus loin possible dans cette plaine si riche en vestiges anciens.

traverser et aboutir près de la rivière [1]. Si cette analogie est due à une grande similitude de configuration du terrain des deux cités, elle est due également au fait que, vraisemblablement, les deux tracés furent faits par des ingénieurs occidentaux, à qui les principes d'urbanisme hellénistique étaient parfaitement connus. Cette hypothèse, qui paraît certaine pour Dura, semblerait également valable pour Kapiçi où, toutefois, l'adoption de certains procédés de défense, périmés déjà au IIe siècle de notre ère en Occident, mais bien en usage en Asie centrale, fait admettre une influence asiatique. En effet, le tracé du mur principal Sud de Kapiçi, à tours très rapprochées, de même que la forme des tours d'angle, dénotent un archaïsme qu'on chercherait vainement dans les plans des villes de cette époque en Occident. Les toutes récentes recherches réalisées dans l'ancienne Choresmie, c'est-à-dire le pays voisin de la Bactriane grecque, devenu vraisemblablement vassal des rois gréco-bactriens, sont susceptibles de présenter une solution de cet important et intéressant problème et faire comprendre cet archaïsme.

L'ancienne Choresmie présente actuellement un terrain de recherches idéal pour l'étude des changements intervenus dans les principes architecturaux de cette partie de l'Asie. Le pays, qui s'étend des deux côtés du cours inférieur de l'Oxus, était progressivement envahi par les sables qui rétrécissaient les deux bandes de terre habitables le long des deux rives du fleuve. Il en résulte que la plupart des villes et des villages anciens, dont les restes se trouvent le plus éloignés du fleuve, sont plus anciens que ceux qu'on trouve le plus près de l'eau. Les fouilles ont parfaitement confirmé cette hypothèse et permirent à S. Tolstov d'établir une sorte de schéma chronologique de l'évolution de certains procédés architecturaux, comme, par exemple, l'apparition de la tour des fortifications, les changements dans ses formes, l'évolution des plans des villes et des forteresses, l'utilisation de matériaux de construction différant suivant les époques [2].

C'est ainsi qu'au début de l'époque que le savant soviétique désigne sous le nom de «kang-kiu-kouchane», et qui, d'après lui, embrasse la période allant du IIIe siècle avant J.-C. jusqu'au Ier siècle de notre ère, les murs des plus anciennes citadelles ou villes fortifiées ne sont pas flanqués de tours; toute la défense est basée sur un grand nombre de meurtrières très rapprochées, principe exigeant des effectifs très élevés (Djanbasse-qal'a). Plus tard, mais toujours pour la même période, avec les murs de défense toujours munis de meurtrières, apparaissent les tours carrées distantes d'environ 18 à 26 mètres, et, à côté du plan carré ou rectangulaire des forteresses, on introduit le plan circulaire comme à Koï-krilgan qal'a (fig. 6) [3]. Là, la distance entre les tours est, à un mètre près,

[1] M. Rostovtzeff, *Dura-Europos and its art,* Oxford 1938, fig. 5; reconstitution de Dura à l'époque hellénistique par H. Pearson.

[2] S. Tolstov, *Les monuments choresmiens anciens de Kara-Kalpak, Annales de l'histoire ancienne* (en russe), 1939, p. 172-199. Idem, *Les antiquités de l'ancienne Choresmie, Ibid.,* 1941, p. 151-184.

[3] Rappelons à propos de ce plan circulaire des villes ou des fortifications, un plan analogue dans les villes du Fars. C'est le plan de Darabguird qu'on attribue à l'époque poparthe, ainsi que celui de la ville de Gor — la moderne Firouzabad — élevée par Ardeshir, le conquérant de Merv et de Choresmie. Il n'est pas sans intérêt de souligner que, à moins de plus amples renseignements, ces villes circulaires de l'Iran n'ont pas d'attaches certaines avec les principes d'urbanisme de la Perse ancienne — constatation qui dirigerait peut-être, sur une nouvelle voie, les recherches touchant l'introduction de ce plan circulaire en Iran. Pour les relevés de ces deux villes, voir Sir Aurel Stein, *An Archaeological Tour in the Ancient Persis, Iraq,* vol. III, 2, p. 155, plan 10 (Darabguird) et p. 119, plan 1 (Gor-Firouzabad).

celle que nous relevons dans les fortifications de Bégram, tandis que dans une autre forteresse choresmienne, Ayaz-qal'a n° 1, — celle-ci plus récente, puisque attribuée au IIe-IVe siècle de notre ère — les tours sont espacées de 10 mètres seulement (fig. 7). Parallèlement aux changements

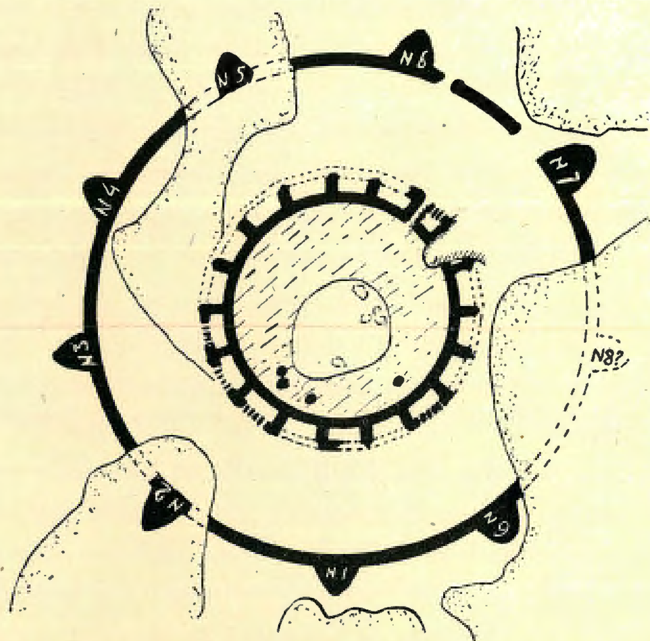


Fig. 6. — Koï-Krilgan-Qal'a (ancienne Choresmie). D'après S. Tolstov, *A. H. A.*, 1939, fig. 6, p. 181.

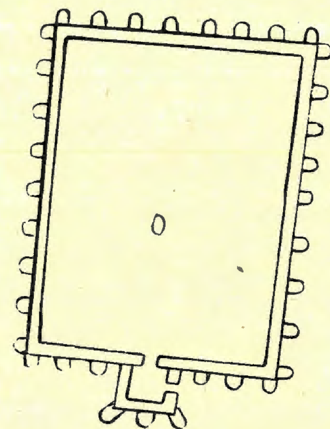


Fig. 7. — Ayaz-Qal'a n° 1 (ancienne Choresmie). D'après S. Tolstov, *A. H. A.*, 1941, fig. 7, p. 167.

signalés, on assiste à une série d'évolutions dans la forme de la tour d'angle. Le meilleur exemple illustrant les nouveautés introduites est présenté par la forteresse Kourgachine-qal'a où la défense des angles est assurée par trois œuvres différents :

a) meurtrières de biais;

b) deux tours rapprochées de trois mètres de l'angle, celui-ci faisant saillie entre elles;

c) les deux tours se touchant et l'angle étant absorbé par elles. Les tours se sont fondues ensemble, formant un plan en «queue d'aronde» (fig. 8).

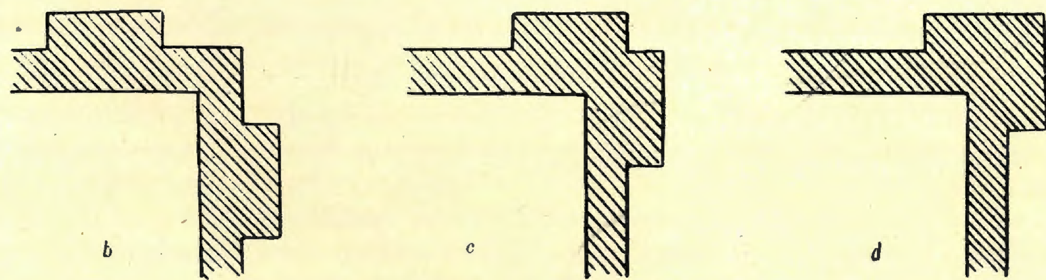


Fig. 8. — Plans de tours d'angle.

Le type *c* des tours, comme l'a souligné Tolstov, est connu depuis la haute antiquité en Mésopotamie, où il est représenté sur le plan que tient sur ses genoux Goudéa, le patési de Lagach (vers

le XXVe siècle avant J.-C.) (fig. 9), de même qu'à Semneh, en Égypte, où la tour est construite sous la XIIe dynastie [1], — et la différence de plus de deux millénaires entre la date des monuments de l'ancien Orient et de ceux qu'on vient de révéler en Choresmie, semble pleinement confirmer l'hypothèse que la voie suivie par les ingénieurs de l'Asie centrale, dans la recherche du perfectionnement des moyens de défense, fut certainement indépendante des acquisitions réalisées plusieurs siècles auparavant, en Asie antérieure ou dans la vallée du Nil.

La phase suivante dans l'évolution de la tour d'angle est fournie par la citadelle Bazar-qal'a, où deux angles sont défendus par des tours du type *c* et les deux autres par des tours d'une forme

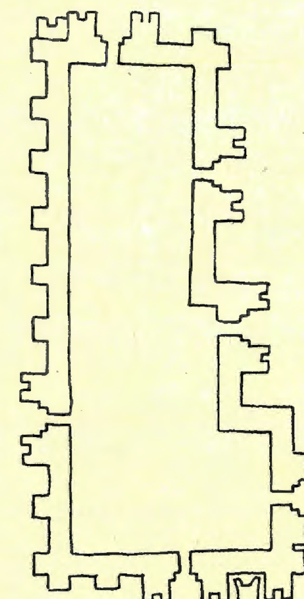


Fig. 9. — Plan du temple de Goudéa. D'après de Sarzec, *Découvertes en Chaldée*, II. pl. XV, n° 1.

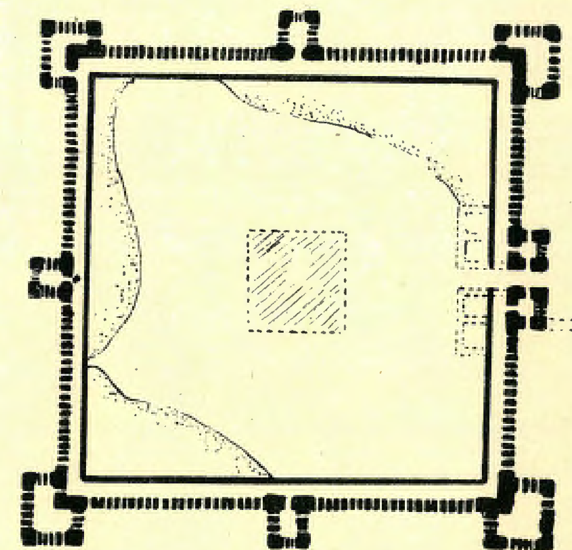


Fig. 10. — Angka-Qal'a (ancienne Choresmie). D'après S. Tolstov, *A. H. A.*, 1939, fig. 8, p. 183.

différente, dont l'axe correspond au prolongement de la diagonale de la forteresse; ce type *d* devient le seul employé à Angka-qal'a (fig. 10), mais conjointement avec le type *c* à Ayaz-qal'a n° 1 (fig. 7), comme à Bazar-qal'a. Notons également que la pratique de marquer les briques crues d'un signe tracé n'est pas inconnue en Choresmie où, à Djanbasse-qal'a, fut trouvée une série de neuf variantes de ces marques (fig. 11), que Tolstov désigne sous le nom de *tamgha* et dont certaines sont presque identiques à celle des briques de Bégram [2].

Cet exposé, peut-être trop détaillé, sur les villes fortifiées de l'ancienne Choresmie, amène à

[1] Lepsius, *Denkmäler*, t. II, pl. III; Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, vol. I, *L'Égypte*, fig. 285; Raymond Weill, *L'Art de la fortification dans la haute antiquité égyptienne*, *J. A.*, 1900, fig. 17.

[2] S. Tolstov, *op. cit.*, 1941, fait remarquer que les murs Sud-Ouest et Sud-Est de Djanbasse-qal'a ont des briques à marques différentes, ce qui, d'après lui, reflète chez les habitants de cette ville une organisation tribale dualiste ou la division de la tribu en deux fractions exogames. Ne serait-il pas plus simple d'y voir différentes équipes d'ouvriers chargés de la préparation de ces briques de construction?

la constatation que la forteresse Bazar-qal'a, contemporaine des fortifications de Bégram-Kapiçi, de même que celle d'Ayaz-qal'a, présentent les mêmes particularités dans l'usage simultané des deux variétés de tours d'angle. Ceci est d'autant plus important que la ville de Kapiçi est une fondation des rois gréco-bactriens qui étendirent leur suzeraineté sur la Choresmie avant d'avoir franchi la barrière de l'Hindou-kouch. D'autre part, ce type de fortification semble n'être plus en usage en Occident à l'époque qui nous intéresse. Faut-il en conclure que les tours d'angle qu'on trouve à Bégram seraient d'une inspiration venue d'Asie centrale? Dans ce cas, l'enceinte de Bégram révélerait un mélange, d'une part, des principes d'urbanisme hellénistique (plan de la ville), avec, d'autre part, des traditions locales venues des pays au Nord de l'Hindou-kouch ou de l'Oxus (fréquence des tours et leurs formes aux angles). Cet aspect hybride, perçu à travers ces quelques données d'ordre architectural, ne serait pas sans intérêt pour les études à venir sur la civilisation gréco-bactrienne. Sur celle-ci nous ignorons quasi tout sauf les magnifiques médailles émises par les princes grecs, ou les quelques rares objets conservés au Musée de l'Ermitage, qu'une récente étude cherche à attribuer aux ateliers gréco-bactriens [1]. Les liens, qui pouvaient rattacher les Grecs établis dans cet extrême Est avec le monde occidental, ont dû subir un relâchement notable, et l'envahissement des traditions locales a dû devenir sensible déjà au cours de la première moitié du IIe siècle avant J.-C., près d'un siècle après la constitution du royaume gréco-bactrien, et pas loin de deux siècles après la conquête de la Bactriane par Alexandre. Bégram paraît offrir les premiers éléments susceptibles d'aiguiller et d'étayer l'enquête dans ce sens, et qui aideront peut-être à mieux comprendre cette civilisation qui aurait passé par une étape intermédiaire avant d'atteindre sa phase gréco-indienne. Voulu ou non, le nationalisme cède le terrain à une coopération.

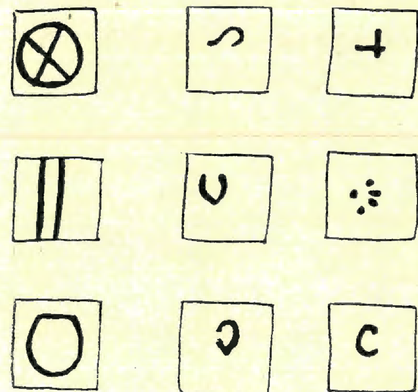


Fig. 11. — Signes sur les briques de Djanbasse-Qal'a (ancienne Choresmie). D'après S. Tolstov, *A. H. A.*, 1941, fig. 5, p. 163.

[1] C. Trever, *Les monuments de l'art gréco-bactrien*, Moscou-Léningrad 1940 (en russe). Un objet, entre les rares de l'époque gréco-bactrienne, qui puisse être attribué avec certitude à un atelier de cette époque, est susceptible de confirmer que les particularités des défenses de Bégram ne constituent pas une exception chez les architectes de ce royaume. Nous renvoyons à la représentation de cette phalère en argent qui comprend, au centre, un éléphant conduit par un indigène et qui porte sur son dos un palanquin en forme de forteresse d'où paraissent deux têtes de guerriers dont l'une est coiffée du casque d'Eucratidès. La largeur des tours, presque égale à celle des courtines, et les tours d'angle du type *d* décrit plus haut, illustrent l'identité des principes. Cf. J. Smirnov, *L'argenterie orientale,* Saint-Pétersbourg 1909, pl. CXX; C. Trever, *op. cit.*, pl. 1 et 2.

ARCHITECTURE DES TROIS NIVEAUX.

Peu de surface reste encore intacte de la ville de Bégram. Sur sa longueur Nord-Sud, qui primitivement mesurait environ 600 mètres, un sixième seulement, dans sa partie Sud, s'est conservé et est susceptible d'être exploré. Tout le reste a disparu sous la charrue qui exploite les quartiers de l'ancienne ville depuis des siècles. Cette transformation méthodique des ruines de l'ancienne cité en champs explique pourquoi Masson, le premier européen arrivé sur les lieux et qui manifestait un grand intérêt au passé du pays, put acquérir en quelques mois plusieurs milliers de monnaies.

Les fouilles archéologiques à Bégram furent commencées par Hackin et Carl en 1936, quand la Délégation s'attaqua au quartier des «bazars», situé de chaque côté de la rue principale. En 1937, un nouveau chantier fut ouvert sur la moitié orientale du site (pl. XXIV, A). On connaît les magnifiques trouvailles qui y furent faites par Hackin au cours des campagnes de 1937, 1939 et 1940. Lorsque, en 1941, nous avons été appelé à succéder à Hackin, nous ignorions tout de la date et de la stratigraphie du site. Ces renseignements, nous devions les obtenir nous-même par la fouille. Ainsi avons-nous décidé d'attaquer cette fois la partie occidentale qui était encore intacte (pl. XXIV, B). Parallèlement à ce chantier principal, nous en avons ouvert un autre au Nord et à l'Ouest de l'aire fouillée par notre prédécesseur, afin de vérifier les deux stratigraphies; les résultats obtenus confirmèrent et complétèrent les données du chantier B.

NIVEAU I.

Dans la fouille B (pl. XXIV), le sol vierge fut atteint entre 3 m. 70 et 4 m. 50. Sur ce sol, étaient posées des fondations faites de briques crues (0 m. 40 × 0 m. 40 × 0 m. 10), appartenant aux bâtiments les plus anciens du site. Dessus s'élevaient des murs en pierre d'un appareil soigné, composé presque uniquement de lamelles assez fines et sans grosses boutisses. Les fondations en briques crues sous les murs en pierre sont une particularité que nous rencontrons pour la première fois au cours de nos recherches en Asie antérieure; à notre connaissance, ce procédé n'a jamais, sauf erreur, été signalé dans cette partie de l'Asie. Dans certaines maisons, les soubassements en briques crues formaient de véritables sous-sols où se trouvaient des jarres pour réserves de provisions. Sur la figure 12, les numéros 7, 8, 9 et 10 sont ces sous-sols en briques crues avec des murs en pierre mal conservés. Ainsi, les maisons de la ville I étaient surélevées, formant étage, et, dans ce cas, il n'est pas sans intérêt de rappeler la description de la ville de Taxila, par Apollonios de Tyane, qui l'avait visitée vers 44 de notre ère. Son biographe, Philostrate, écrit que les maisons de Taxila semblaient n'avoir qu'un seul étage, mais qu'en réalité chacune d'elles en possédait un autre en sous-sol [1].

[1] Sir John Marshall, *Excavations at Taxila, A. S. I. A. R.*, 1912-1913, p. 8.

Ces soubassements en briques crues, qui formaient des sous-sols à Bégram, ne constituent pourtant pas une règle absolue. Dans la partie Sud dégagée par nous, sous les maisons les plus proches du mur d'enceinte (fig. 12, chambres 1, 2 et 3; pl. VI, 3, qui montre l'angle Sud-Est de la chambre 1), ils ne comprennent, par endroits, que quelque trois ou quatre assises de briques crues, ou même pas du tout, et les murs en pierre se trouvent posés directement sur le sol vierge. On se demande si la nature ou le profil du terrain, sur lequel on élevait les maisons, n'imposait pas cette variation dans les fondations, puisque le sol n'est pas uniforme et qu'il se présente tantôt en lit de galets, tantôt en gros grains jaunâtres que les ouvriers dénommaient «sol de montagne», ou alors en roc de formation calcaire. En règle générale, la largeur des soubassements en briques crues dépasse celle du mur en pierres de o m. 10 à o m. 12 de chaque côté.

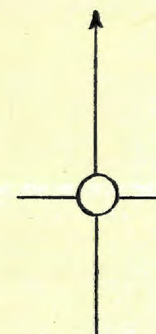
Les monnaies d'Eucratidès, Ménandre, Hermaïos, et d'autres rois gréco-bactriens, trouvées dans les maisons de cette couche, ne laissent aucun doute sur l'époque à laquelle furent élevés les bâtiments d'une architecture si particulière. Si celle-ci existait à Taxila à l'époque parthe, au moment où Apollonios de Tyane la visita, c'est que ce mode de construction à étage continuait d'être en faveur après la chute du dernier royaume grec, ou que — ce qui a été observé à Bégram — les maisons de l'époque grecque furent utilisées sous les dynasties plus récentes.

Les murs des bâtiments de cette couche I de Bégram ne se sont pas toujours conservés, comme il fallait s'y attendre, à la même hauteur : celle-ci varie beaucoup et atteint parfois deux à trois mètres. Leur particularité consiste dans le fait qu'à des intervalles réguliers ils se rétrécissent, laissant de petits rebords de o m. 05 à o m. 07 de largeur (pl. VI, 2 et 3). C'est ainsi que le mur Sud de la pièce 27 (pl. VI, 2) comprend deux rebords, l'un à o m. 90 et l'autre à 1 m. 70 du sol vierge, la hauteur totale du mur conservé étant de 2 m. 30. Il se peut que cette réduction progressive dans l'épaisseur du mur ait eu pour but de garantir une certaine solidité, les pierres étant liées avec de la boue. D'autre part, ces rebords pouvaient faciliter la pose du crépi, fait de terre mêlée de paille hâchée, et couvert ensuite d'une couche de badigeon blanc.

La ville de Kapiçi, à sa phase la plus ancienne, n'était pas entièrement couverte de constructions à l'intérieur des murs d'enceinte. Sur toute l'aire fouillée par Hackin dans la moitié Est (pl. XXIV, A) et élargie plus tard par nous, il n'existe aucune trace de bâtiments semblables à ceux que nous venons de décrire. Ces observations indiquent que, sous les rois grecs, cette partie de la ville n'était pas encore bâtie, et l'hypothèse (dont la confirmation ne viendra qu'avec l'extension des futures fouilles dans cette partie du site) ne paraît pas impossible si on se rapporte à l'aspect de la ville de Dura-Europos à l'époque hellénistique, alors que de larges espaces, libres de constructions, s'étendaient au Nord et au Sud de la voie principale qui la traversait [1].

Des installations hydrauliques de la première ville furent rencontrées sous les fondations de la pièce 27 (pl. VII, 6). Ce sont des tuyaux aux éléments en terre cuite posés dans d'étroits caniveaux creusés dans le sol vierge et couverts de pierres brutes de différentes dimensions (pl. VI, 4), dont le rôle était de protéger ces tuyaux fragiles contre la pression qu'exerçait sur eux le poids des murs. La direction de cette conduite est Nord-Sud; elle était certainement destinée à évacuer

[1] M. Rostovtzeff, *Dura-Europos and its art*, fig. 5.



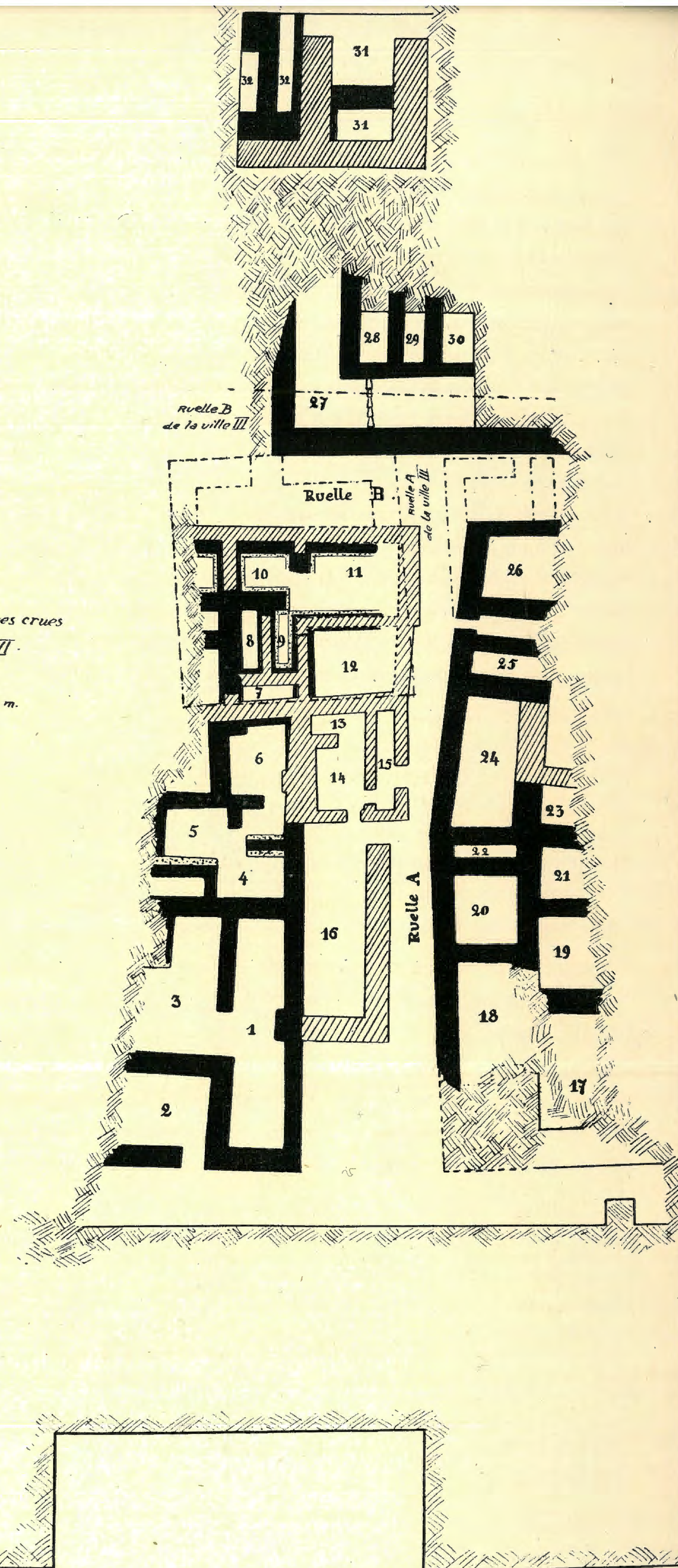


Fig. 12. — Bégram. Plan des maisons des villes I et II.

les eaux usagées vers le mur d'enceinte et peut-être même dans les fossés. Une installation semblable existait plus à l'Ouest, traversant le soubassement du mur d'enceinte près de la seconde tour dégagée.

Les maisons de cette ville I de Bégram ne furent pas abandonnées après la chute du dernier roi grec Hermaïos. Les monnaies des rois scytho-parthes et celles des rois de la première et de la seconde dynasties kouchanes illustrent la solidité et la longévité des édifices élevés par les architectes des rois grecs et prouvent que nombre parmi eux furent habités pendant près de trois siècles et demi. Ceci toutefois n'est pas une règle générale, puisque certaines maisons ne résistèrent que jusqu'à l'époque de la seconde dynastie kouchane sous laquelle la ville a dû subir certains remaniements.

La ville devait être divisée en quartiers séparés par des rues et ruelles qui se croisaient probablement à angle droit. Deux d'entre elles furent reconnues dans la partie fouillée par nous, l'une en direction Nord-Sud (pl. VI, 2; fig. 12, ruelle A), l'autre en direction Est-Ouest (fig. 12, ruelle B). La première, comme on peut se rendre compte d'après la photographie, est très étroite et irrégulière. Elle fait penser aux rues de Taxila dégagées par Sir John Marshall, dont l'aspect correspond à leur description par Apollonios de Tyane [1].

NIVEAU II.

Les transformations, qui caractérisent cette seconde ville de Bégram, ne sont pas uniformes et dépendaient surtout de l'état des bâtiments de la première ville au moment où, après une brève interruption, la seconde dynastie kouchane avec Kaniṣka monta sur le trône des Kadphisès. Le processus des transformations des habitations de la seconde ville se présente sous trois aspects différents :

a) Les maisons de la première ville, dont les murs avaient conservé presque leur hauteur initiale, continuèrent à être occupées, et ce sont leurs sols successifs, avec les monnaies qui s'y trouvaient, qui témoignent de cette continuité sans transformations apparentes. C'est le cas de la maison à pièces n° 27, 28, 29, 30 (fig. 12), dégagée en partie seulement, et dont la destination nous échappe. Ses murs, aussi bien extérieurs qu'intérieurs, entièrement faits de petites pierres, gardent encore leur hauteur de 2 m. 30.

b) Ailleurs, dans les maisons de la ville I, dont les murs en pierres, tout en restant assez hauts, étaient inutilisables, on surélevait ce qui en restait avec des lits de briques crues, ce remaniement correspondant à la surélévation du niveau du sol en terre battue. Ce cas a été observé dans la maison à trois chambres n° 13, 14 et 15 (fig. 12).

c) Enfin, sur l'emplacement des habitations du niveau précédent, qui n'étaient plus utilisables et dont les murs ne conservèrent qu'une très faible hauteur, d'une façon absolument indépen-

[1] Sir John Marshall, *op. cit.*, p. 8; Id., *A Guide to Taxila*, pl. XI.

dante du plan antérieur, on élevait, sous la seconde dynastie kouchane, une nouvelle maison. Dans ce cas, la technique et le matériau employés — que nous pouvons désigner comme spécifiques de la dynastie de Kaniṣka — se présentent de façon très différente de ce qu'on connaît à Bégram à l'époque antérieure. Le socle des nouveaux murs, haut de 0 m. 60, 0 m. 70, est fait en pierres avec boutisses, d'un appareil assez soigné. Au-dessus, était monté le mur proprement dit avec des lits de pisé d'une épaisseur variant entre 0 m. 30 et 0 m. 50 (pl. VII, 1), et le tout recevait un enduit en terre badigeonné de vert pâle. C'est le cas des chambres n°s 31 et 32 de la figure 12. De l'époque grecque, il ne reste ici que les parties inférieures des murs en pierres, hautes de 0 m. 30 à 0 m. 40, et les nouvelles fondations, à plan absolument différent et indépendant, coupent à angle droit les restes de la première ville. Ceci est d'autant plus intéressant à signaler qu'un bâtiment voisin (n°s 27 à 30) resta sans changement aucun depuis la fondation de la ville et jusqu'à la fin de la seconde dynastie kouchane.

Le nouveau procédé de construction des murs en pisé par couches, posés sur un socle en pierre, n'a pas de précédent dans la région au Sud de l'Hindou-kouch; au Nord, dans la Bactriane, nous ignorons tout quant aux procédés de l'architecture locale. La situation est bien différente au Nord de l'Oxus où les fouilles dans la Sogdiane et la Choresmie ont révélé l'existence de cette pratique qui, inconnue antérieurement, apparaît dans ces pays vers le IIe-IIIe siècle de notre ère. En Choresmie, au cours de la période «kang-kiu-kouchane» (IIIe siècle avant J.-C., Ier siècle après J.-C.), le pisé n'est utilisé qu'accidentellement dans les fondations des murs et son emploi ne devient courant qu'à l'époque qui suit [1]. Dans la Sogdiane, à Tali-Barzou, les murs en pisé n'apparaissent que dans la couche V que Grigorieff attribue au Ve siècle de notre ère [2], date qui pourrait être remontée car cette installation présente une série d'analogies avec la ville III de Bégram qui est du IIIe-IVe siècle. Enfin, dans le Sémirétchié, sur le site de Krasnaya retchka, à 32 kilomètres de la ville de Frounzé, à l'époque où le pays se trouve, au Ve siècle de notre ère, occupé par les Sogdiens, on constate l'apparition de maisons à deux ou même à trois étages, avec des murs en pisé [3]. Il est trop tôt, à notre avis, de tirer des conclusions de ces constatations. Une documentation, qui semble abondante, se trouve actuellement entre les mains des savants soviétiques et il serait prudent d'en attendre les publications définitives, avec une chronologie peut-être plus serrée, pour s'en servir comme d'une base à une étude géographiquement plus large. Il reste toutefois un fait acquis pour Bégram : le pisé n'apparaît dans l'architecture de ce site qu'avec l'avènement de la dynastie de Kaniṣka — dynastie qui, comme on le verra plus loin, eut des attaches certaines avec l'Asie centrale, ce qui, dès maintenant, autorise d'avancer l'hypothèse comme quoi ce procédé viendrait de cette partie de l'Asie. Soulignons aussi que le pisé ne remplace nullement l'appareillage en brique crue qui reste employé concurremment [4].

[1] S. Tolstov, *op. cit.* (1939), p. 184.

[2] G. Grigorieff, *Le site de Tali-Barzou, Travaux du département oriental du Musée de l'Ermitage,* II, Léningrad 1940, (en russe) p. 96.

[3] A. Bernchtam, *Aperçu archéologique de la Kirguizie du Nord,* Frounzé 1941, (en russe) p. 55 sqq.

[4] Les deux modes d'élévation des murs, en briques crues et en pisé (*parsas*), viennent d'être attestés dans les constructions des monastères bouddhiques de Shotorak, près Bégram (J. Meunié, *Shotorak, M. D. A. F. A.,* t. X, Paris 1942, p. 9). Cette particularité que nous connaissons à Bégram, à partir de Kaniṣka, semble étayer la thèse

La description de la ville II de Bégram serait incomplète sans la mention de notre chantier de la partie orientale du site — au Nord et à l'Ouest de l'aire fouillée par Hackin — ouvert dans la seule intention de recueillir des renseignements sur la stratification de cet endroit, afin de pouvoir établir une comparaison avec les installations reconnues par nous dans la moitié Ouest. Dans ce chantier, nous avons identifié deux couches superposées :

a) la plus ancienne, dont les fondations sont posées sur le sol vierge;

b) la plus récente, qui couvre les restes de la précédente et qui, à en juger par son architecture et les monnaies qui y furent trouvées, est la ville III de Bégram.

A la couche *a* appartient une série de cinq petites pièces étroites donnant sur une autre longue, qui paraît être une cour et qui est traversée dans la direction Est-Ouest par une conduite d'eau — sorte de collecteur des eaux usagées (pl. VII, 7 et fig. 13). Celui-ci, creusé dans le dur sol vierge, est tapissé de pierres et couvert de dalles à peine dégrossies mais ajustées en largeur avec l'intention évidente de permettre de les soulever pour curer le caniveau. Dans cette cour, furent trouvés plusieurs égrugeoirs. Ce fait, joint à la forme et aux dimensions des cinq petites pièces voisines, permet de considérer tout l'ensemble comme une réserve de vivres placée immédiatement au Nord du grand bâtiment où Hackin a fait ses découvertes, et qui fut, selon toute vraisemblance, un palais.

Dans sa publication sur Bégram, Hackin a donné la description des murs en briques avec leur socle en pierre de cet édifice d'où provenaient ses précieuses trouvailles [1]. Il ne nous reste qu'à souligner que l'architecture de ce bâtiment est profondément différente de ce que nous connaissons à Bégram des maisons de l'époque gréco-bactrienne. Par contre, les murs en briques crues (o m. 40 × o m. 40 × o m. 10), exécutés avec soin, et surtout l'appareil de pierres avec les grosses boutisses de leur socle, sont proches des constructions de l'époque parthe de Taxila, datées du Ier siècle de notre ère [2].

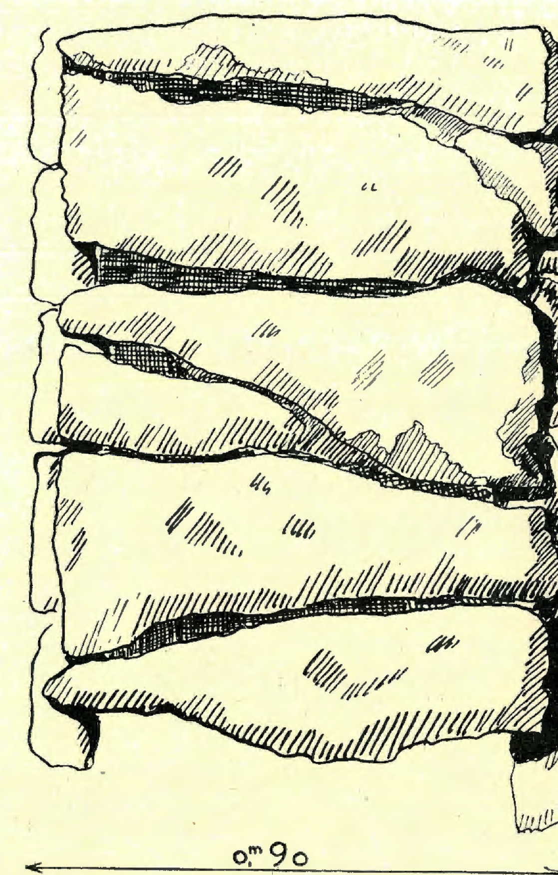
D'autre part, les seules monnaies, trouvées par nous dans la partie fouillée sur la périphérie de ce palais, étaient celles des Kouchans de la seconde dynastie, dont un lot de vingt-deux pièces de Huviṣka. Parmi les monnaies mises au jour par Hackin, et qui sont conservées au Musée de Kaboul, une seule est de Gondopharès, le reste appartient aussi aux Kouchans. Toutes ces preuves stratigraphiques, architecturales et numismatiques, incitent à attribuer la construction de ce palais à l'époque de la première, ou au plus tard à la seconde dynastie kouchane.

Sur les restes du palais et le recouvrant en partie, fut élevé, du temps de la IIIe ville, un château fort flanqué de tours rondes aux angles. La salle du palais, qui se trouvait près de la tour Nord-Est, fut dégagée par Hackin en 1939-1940, sauf dans sa partie Sud sur laquelle s'élevait cette tour (pl. VII, 5). Pour la dégager entièrement, nous avons rasé complètement la partie avancée de la tour et avons trouvé sur le sol, sous les fondations de celle-ci, un lot d'objets en bronze qui,

exprimée que c'est « vers le IIe siècle que Shotorak connut l'apogée de sa prospérité» (*ibid.*, p. 70), due, selon toute évidence, à Kaniṣka même.

[1] J. Hackin, *Recherches archéologiques à Bégram, M. D. A. F. A.*, t. IX, Paris 1939, pl. I, 1.

[2] Sir John Marshall, *A. S. I. A. R.*, 1912-1913, p. 13, fig. 1 *a*.



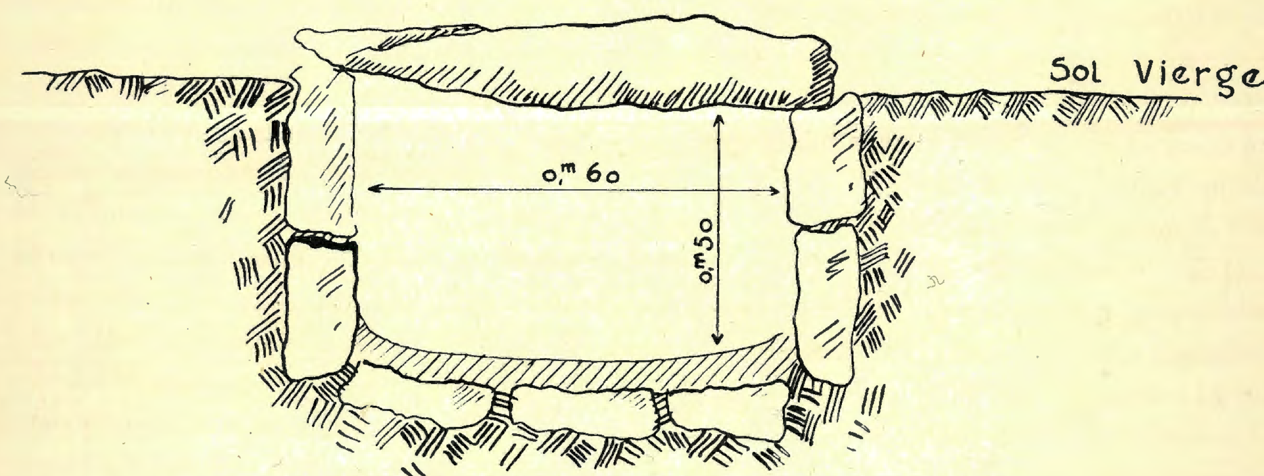


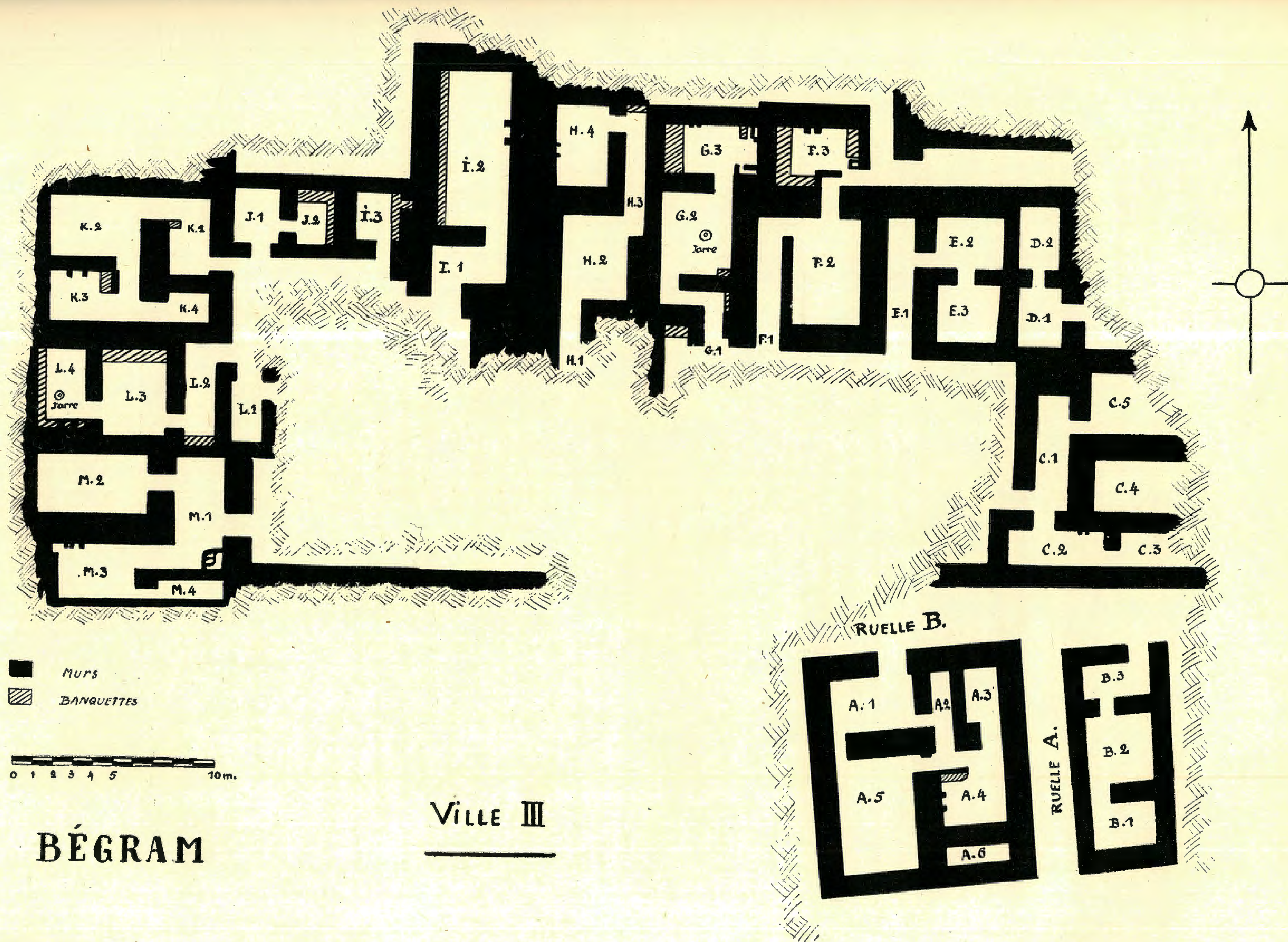
Fig. 13. — Bégram II. Collecteur.

primitivement, faisait partie de l'ensemble abandonné dans le palais et qui a été découvert en 1937-1940. Ces objets, dont la description est donnée dans le chapitre suivant, figurent sur les planches XII, XIII, XXXIII et XXXIV.

La vie dans la ville II de Bégram fut arrêtée après un cataclysme. Des traces de destruction et d'incendie furent observées dans certaines maisons. De fortes couches de cendres couvraient le sol le long du mur d'enceinte, sur la partie intérieure que nous avons dégagée, et laissent présumer que de durs combats y eurent lieu. Selon toute évidence, la ville subit un assaut et fut prise au cours d'une invasion. En effet, comme on le verra plus loin, c'est au cours de la conquête du royaume par Châpour I, que la ville de Bégram-Kapiçi tomba entre les mains du roi de Perse et fut partiellement détruite. La population a dû fuir, puisque la ville semble avoir été abandonnée pendant une période dont il n'est pas aisé de déterminer la durée, mais qui ne paraît pas avoir dépassé une ou deux décades. Puis, sur les restes de l'ancienne ville, disparue sous les décombres et une mince couche d'accumulations marquant ce court hiatus, fut reconstruite une nouvelle ville. Ce fut la troisième et dernière ville de Bégram-Kapiçi.

NIVEAU III.

Depuis sa fondation et jusqu'à la fin de la seconde dynastie kouchane, la ville de Bégram- Kapiçi passa par la période qu'on peut dénommer évolutionnaire. Les bâtiments élevés sur le sol vierge, avec leurs murs entièrement en pierres, présentaient une architecture qui, dans un pays où il pleut en automne et au printemps et neige en hiver, pouvait résister beaucoup plus longtemps que les constructions à murs de briques crues ou en pisé. Il s'ensuivit que même après la conquête de la ville par les Kouchans, et pendant toute la durée des deux premières dynasties, la majorité de ces maisons, comme il semble, restèrent habitées. Certes, quelques modifications furent introduites sous la dynastie de Kaniṣka; parfois même, les maisons de cette époque furent entièrement reconstruites, mais la ville et son plan général, de même que la disposition des quartiers, ne subirent pas de remaniements radicaux — du moins telle fut l'impression que nous laissèrent les parties dégagées par nous et qui, il faut le reconnaître, ne représentent pas une superficie très étendue. Sans doute, les quartiers de la ville non bâtis sous les rois grecs reçurent-ils de nouvelles constructions, comme le palais de la moitié orientale de la cité. Mais l'ensemble garda son homogénéité primitive. La rupture est nette entre cette ville et celle qui, après un abandon temporaire, fut élevée après la conquête perse. La nouvelle ou troisième ville se présente sans liens nets avec ce qui la précède. Sauf erreur, elle dut couvrir presque entièrement la surface comprise à l'intérieur de l'ancienne muraille, ressuscitant la vieille cité détruite et abandonnée, donnant un renouveau à sa longue vie due aux conditions politiques et économiques. La position géographique de la ville, son très long rôle de centre administratif du pays, la richesse de la plaine qui l'entoure, la proximité des rivières, telles furent les conditions qui incitèrent les habitants à y revenir, pour reconstruire leurs demeures. Les murs des nouvelles maisons s'élèvent



T. Ghirshman, 1942.

Fig. 14. — Bégram III. Quartier dégagé.

rarement sur les restes des murs anciens. L'orientation même des constructions subit une légère déclinaison vers le Nord-Nord-Ouest, comme le montre la photographie de la rue A (pl. VI, 2, à droite, et fig. 12).

Dans la partie dégagée par nous, les maisons d'habitation se groupent autour d'une vaste cour (fig. 14) et comprennent de deux à six chambres, la plupart en ayant trois. S'agit-il d'un ensemble réservé à une famille dont le chef occupait la demeure la plus vaste — on ne saurait le dire. L'entrée de chaque maison donne tantôt sur une antichambre, où parfois un «meuble» en pisé devait resserrer quelques provisions (fig. 14, M 1), tantôt sur un couloir assez étroit — l'utilisation de ce dernier ne dispensant toutefois pas de passer par la première pièce pour atteindre la suivante. Les plans de ces petites habitations varient — chacune présente son aspect particulier, mais le principe adopté presque partout est que les portes des chambres ne sont jamais dans l'axe. Dans un cas, pour éviter l'entrée directe dans la pièce, la porte est protégée par un paravent en pisé d'une épaisseur de o m. 20 à o m. 30 (pl. VII, 3 et fig. 15, F 3).

Les murs, en briques crues de o m. 38 × o m. 38 × o m. 08 ou o m. 40 × o m. 40 × o m. 10, étaient élevés sur des socles en pierre, hauts de o m. 60 à o m. 70 — procédé déjà connu aux époques antérieures. Toutefois, l'appareillage et le matériau de ceux-ci diffèrent dans cette ville III : ce ne sont plus des pierres non dégrossies extraites des carrières qu'on utilise, mais le plus souvent des galets provenant de la rivière toute proche, et dont l'approvisionnement était plus facile. Par contre, la solidité du soubassement en souffrait car les galets, privés des aspérités des pierres cassées et non taillées, ne pouvaient jamais former un ensemble très résistant. C'est pourquoi l'appareil des fondations des murs de la couche III est moins soigné et moins durable. Ceci fut observé au cours du dégagement de la maison A (fig. 14), où, primitivement, la chambre A 6 n'existait pas, et où la chambre A 4 allait jusqu'au mur Sud; mais son angle Sud-Est a dû s'affaisser au bout d'un certain temps faute de cohésion de la substruction, et pour renforcer ce mur, on a été obligé, non seulement de refaire le socle, mais, en pierres, une partie du mur (pl. VI, 1 en haut et à gauche). De plus, on a coupé la partie Sud de la chambre A 4, et l'étroit espace qui, sur le plan porte le numéro A 6, fut bloqué afin de consolider toute cette partie de la maison.

L'enduit des murs, en terre mêlée de paille hachée, était couvert de badigeon vert clair attesté déjà dans les maisons de la seconde dynastie. Pour la préparation de cette peinture, on utilisait, vraisemblablement, la poudre de la pierre verdâtre fréquente dans le pays, qu'on liait avec l'extrait de la racine d'une plante appelée *donbé-roba* ou *sitch*, ou avec du suc végétal, produit employé encore de nos jours dans le pays et qui ressemble à celui utilisé en Iran sous le nom de *serich*.

Bien que certains des murs se soient conservés parfois jusqu'à une hauteur de 1 m. 60 à 1 m. 70, aucune trace de fenêtres n'a été observée, et comme les chambres étaient disposées non pas le long de la façade mais en profondeur, et que les communications entre elles se faisaient souvent en chicane, l'éclairage ne pouvait venir de la porte d'entrée. Il faut donc en conclure que des ouvertures étaient pratiquées soit en haut des murs près du toit, soit dans le toit même, qui, vraisemblablement, était en terrasse — la région étant encore aujourd'hui riche en bois de construction : le peuplier en particulier.

Chaque maison ne possédait qu'une seule porte d'entrée. Dans la chambre du fond, sans communication avec l'extérieur, se trouvait, collée contre un des murs, une niche ressemblant à une cheminée dont les deux montants, en boue séchée enduite du même badigeon verdâtre, faisaient une saillie de o m. 20 à o m. 30 et se raccordaient en haut en demi-cercle, à environ 1 mètre du sol. Celui-ci, devant et entre les montants de la niche, était parfois tapissé de quelques dalles

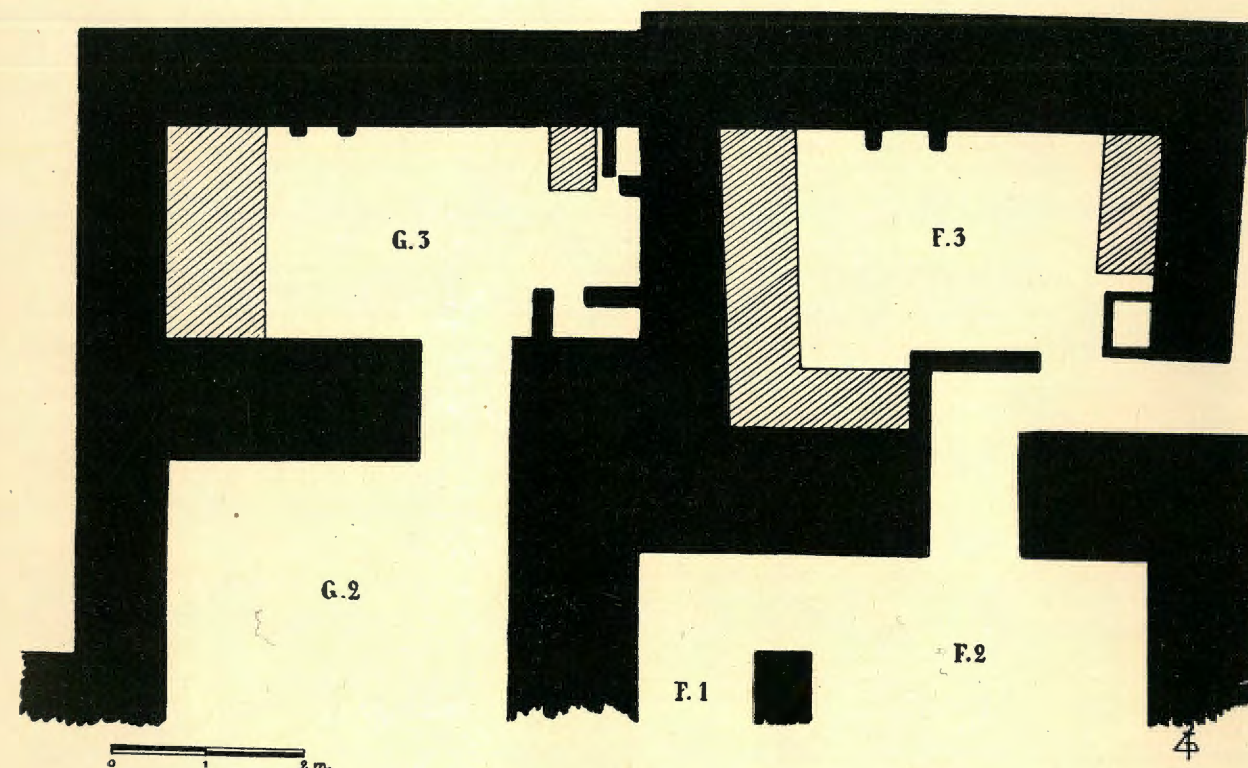


Fig. 15. — Bégram III. Détail des maisons F et G.

en pierre, le reste étant en terre battue (pl. VIII, 1 à 6 et fig. 17). En terre battue également étaient des banquettes qui couraient le long d'un, de deux ou de trois murs des chambres.

Nous donnons ici la description de deux maisons les plus caractéristiques afin d'éviter des répétitions inutiles :

MAISON F (FIG. 14).

Par un couloir F 1, long de 6 m. 50 et large de 1 m. 10, tournant à angle droit au fond, on pénétrait dans la première grande pièce F 2, qu'on pourrait désigner sous le terme de divan. Longue de 5 m. 40 et large de 3 m. 35, elle communiquait avec la chambre suivante par une porte de 1 mètre de large, pratiquée dans la paroi Nord. Le passage dans la chambre F 3 (4 m. 50 × 3 m. 10) était masqué par une sorte de paravent en pisé de o m. 85 de haut, disposé en chicane sur 1 m. 30 de longueur et o m. 80 de profondeur et o m. 20 d'épaisseur.

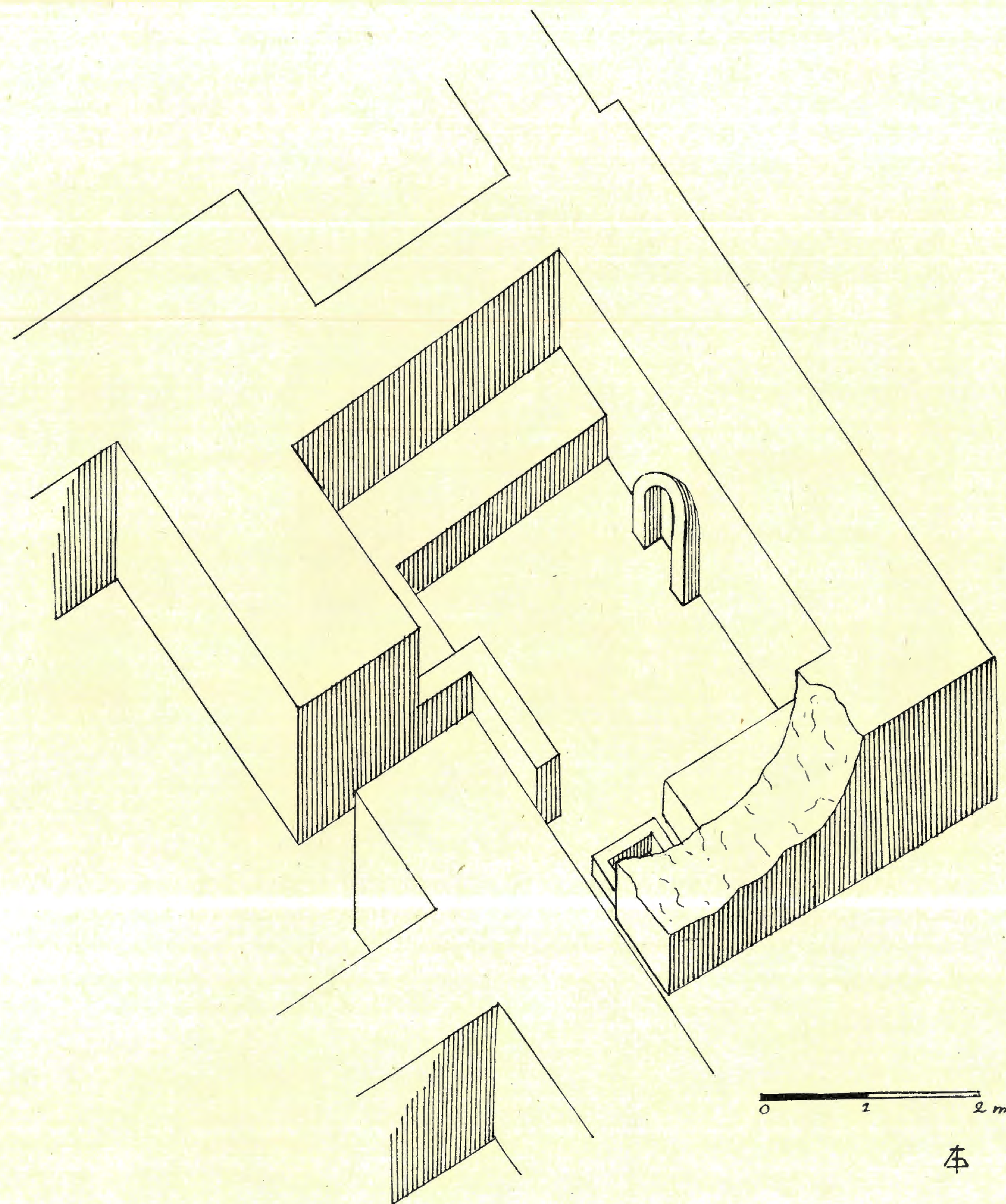


Fig. 16. — Bégram III. Chambre F 3. Vue isométrique (restitution).

On débouchait ainsi face au mur Est où était aménagée une porte vers l'extérieur, ou peut-être sur le dépendances. C'est le seul cas, parmi les maisons dégagées, où la chambre du fond possède une porte d sortie. Immédiatement à gauche de celle-ci (pl. VII, 3 et fig. 15 et 16), se trouvait, collée au mur Est d la chambre, une « caisse » en pisé suivie d'une banquette en pisé également, de 1 m. 45 de long, o m. 5 de profondeur et haute de o m. 50. Une autre banquette de même nature, disposée en angle, longeait tou le mur Ouest et le mur Sud jusqu'au paravent. Contre le mur Nord, était construite, en relief, une nich en pisé (pl. VIII, 1) ayant o m. 50 d'ouverture, 1 mètre de haut jusqu'au départ de la voûte et o m. 2 d'épaisseur, à l'intérieur de laquelle, dans chaque coin, se trouvaient collés deux cubes en pisé d o m. 10 de côté.

MAISON G (FIG. 14).

Par un couloir en chicane G1, long de 2 m. 20 et 3 m. 40 où, contre le mur Est, se trouvait une petite banquette, on entrait dans la chambre G2, longue de 4 mètres et large de 3 m. 60, qui avait comme mobilier une petite banquette en terre battue dans l'angle Sud-Est. Une porte pratiquée dans l'angle Nord-Est faisait communiquer avec la seconde pièce G 3 (fig. 15), longue de 4 m. 90 et large de 2 m. 50. Dans les angles Sud-Est et Nord-Est, se trouvaient deux réduits en pisé et près du second, une petite banquette en saillie. Une autre banquette était collée contre le mur Ouest, et près d'elle, une niche contre le mur Nord.

Notre première impression, au dégagement de la première des niches, était que nous étions en présence d'une installation de chauffage ou de cuisine. Une étude plus approfondie révéla que ces niches ne comportaient pas d'aménagement pour l'évacuation de la fumée. D'autre part, le « creux » de la niche ne portait pas de traces de fumée, le tablier et les montants non plus. Aucune présence d'ustensiles ou de déchets de cuisine ou de cendres n'a été observée; de même, il n'existait aucun support pouvant servir à la cuisson des aliments, ni aucun arrangement pour la préparation du pain ou pour l'évacuation des eaux usagées. Enfin, la profondeur même de ces dispositifs était trop faible pour servir d'âtre.

Les niches de Bégram ne constituent pas un agencement unique dans les maisons d'habitation de l'Asie centrale de cette époque. Au cours de ses recherches dans le Turkestan chinois, Sir Aurel Stein a eu l'occasion de constater leur présence dans plusieurs anciennes villes. A Dandan-oïlik [1], comme à Khadalik [2], à Endere [3], à Niya [4], à Lou-lan [5], à Miran, à Toun-huang et Chong-hassar [6], furent découvertes des installations exactement semblables aux nôtres, c'est-à-dire : une niche collée contre le mur d'une chambre où une, deux ou trois banquettes en pisé étaient aménagées le long des autres murs de la pièce. Sir Aurel Stein considère cette installation comme un moyen de chauffage et appelle ces niches *fire-places*. Toutefois, en donnant la description détaillée de l'une d'elles, celle d'Endere, le savant explorateur exprime son étonnement devant un dispositif

(1) *Ancient Khotan*, I, p. 275 et II, pl. XXVI.
(2) *Serindia*, I, p. 159 et fig. 46.
(3) *Ibid.*, I, p. 279 et fig. 72.
(4) *Ibid.*, p. 235 et fig. 71.
(5) *Ibid.*, p. 378 et pl. 24.
(6) *Ibid.*, p. 1162.

aussi primitif (toutes ces « cheminées » étaient dépourvues de conduites d'aérage) qui jure avec le confort observé dans les maisons [1].

De telles niches existaient dans l'ancienne Choresmie également où Tolstov en a rencontré bon nombre. C'est ainsi qu'à Techik-qal'a, dans la chambre 8, richement décorée de frises en panneaux de terre cuite, une banquette en pisé allait le long d'un mur, et, contre un autre, s'élevait une niche formée de deux montants en briques crues réunies en haut « probablement par

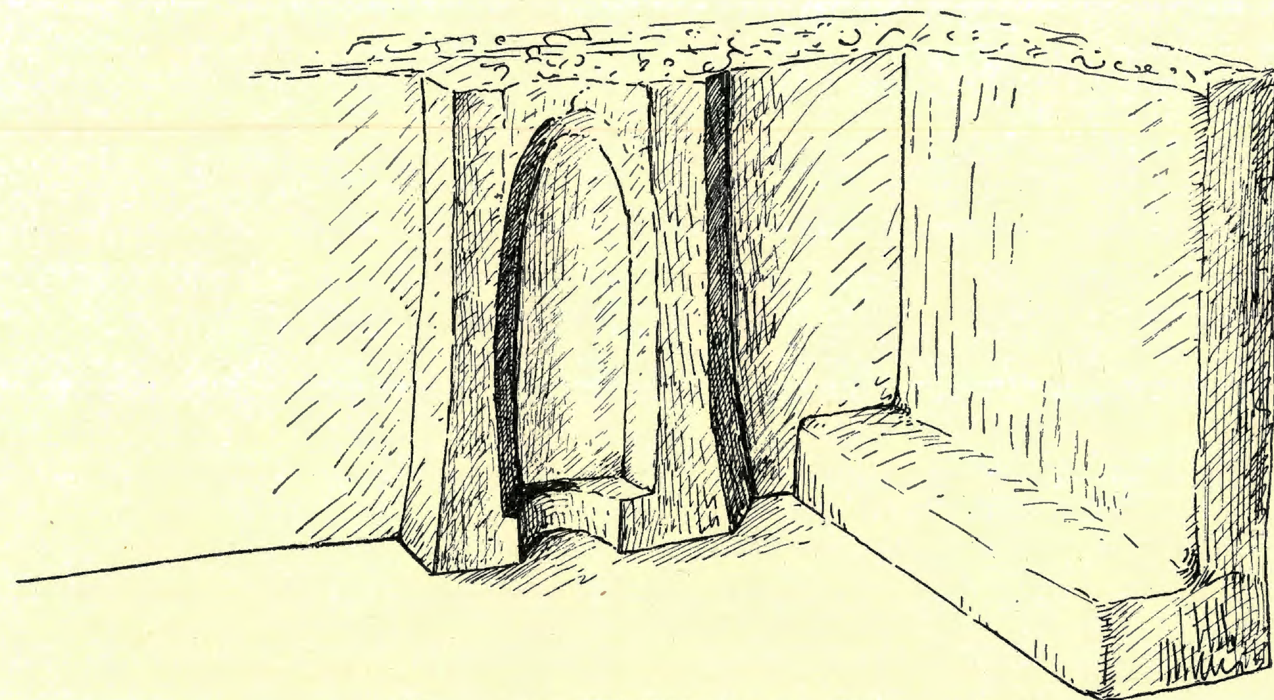


Fig. 17. — Bégram III. Détail de la chambre A 4.

une demi-coupole ». Tolstov croit voir dans cette chambre une pièce officielle de réception et interprète la niche comme une place d'honneur. Dans d'autres chambres du même bâtiment, réservées à l'habitation, le foyer destiné au chauffage et tapissé de briques crues, se trouvait au milieu de la pièce [2]. A Ayaz-qal'a n° 3, dans la chambre 4, le mur avait une véritable niche en creux marquée de deux pilastres, avec le sol surélevé de 0 m. 05 par rapport à celui de la pièce, et là aussi Tolstov considère cet arrangement comme une place d'honneur [3]. Soulignons également que cette même chambre possédait un foyer au milieu. Ainsi, le fait que se trouvaient dans la même pièce une niche et un foyer au centre du sol (probablement sous l'ouverture du plafond par où s'évacuait la fumée comme cela se passe encore de nos jours dans certaines régions du pays) oblige à les considérer comme destinés à des fonctions différentes. Nous connaissons celle du foyer; quelle serait celle de la niche? L'hypothèse de la place d'honneur, avancée par Tolstov, ne nous paraît pas probable, du moins pour les niches de Bégram III, qui sont très étroites et peu profondes; celle de la

[1] *Serindia*, I, p. 280 : « ... The trouble of smoke must have been considerable and in curious contrast to the standards of comfort otherwise observed. »

[2] S. Tolstov, *op. cit.*, 1939, p. 193-195 ; les chambres 3, 8 et celles autour de la cour.

[3] *Op. cit.*, 1941, p. 169.

chambre A 4 (fig. 17) avait sa partie inférieure découpée en demi-cercle. Par ailleurs, l'assistance étant assise sur les banquettes, le personnage honoré se serait trouvé, dans la niche, à un niveau inférieur, à moins qu'un siège en bois ne lui eût été réservé. Or, le dallage légèrement surélevé du sol des niches n'offre pas une surface suffisante pour l'installation d'un siège. On est donc forcé de chercher une autre explication et nous croyons que les trouvailles de certains objets dans ou à côté des niches, à Bégram, projettent la lumière voulue sur leur rôle. Près de chaque niche, et presque sans exception, se trouvait une lampe — simple godet en terre cuite, à bord pincé (pl. XIV, 8); parfois, elles étaient deux ou plus. Dans la chambre A 4, sur le dallage de la niche, gisait une figurine mutilée de cavalier (pl. XX, 7 et 9; pl. XLVI, B. G. 83); près de la niche de la chambre G 3, se trouvait un fragment de bas-relief gréco-bouddhique représentant une divinité du panthéon bouddhique, image soigneusement découpée dans un panneau plus grand (pl. XX, 8 et pl. XLV, B. G. 362); enfin, dans la chambre E 3, près du mur Sud raviné par les eaux et presque entièrement disparu, et où, par analogie avec toutes les maisons voisines, devait se trouver une niche, nous avons ramassé la statuette de la déesse Ardokhsho (pl. XVII, XVIII et XLV, B. G. 175). Ces objets de culte semblent se trouver ainsi en étroite association avec les niches près desquelles nous les avons recueillis, et les lampes qui voisinaient faisaient certainement partie de l'ensemble. Ces niches, dans ce cas, n'étaient-elles pas une installation pour l'exercice d'un culte, une sorte d'édicule où les fidèles, chacun dans sa propre maison, auraient exposé les images des dieux protecteurs devant lesquels brûlaient les lampes? Ainsi, on pourrait y voir une pratique semblable aux naos des Égyptiens ou, peut-être encore mieux, aux laraires des maisons romaines. Rappelons, à ce propos, les très importantes découvertes faites récemment à Palmyre par H. Seyrig qui identifia, dans les anciennes parties du temple de Bel, des niches peu profondes où l'on plaçait des images votives, et que Seyrig compare aux naos égyptiens. L'étude très poussée de l'ensemble du dispositif et surtout de son décor, amenèrent ce savant à identifier une influence certaine de l'Inde, ou plus exactement de cet art gréco-bouddhique où les représentations des pignons des *stūpa* offrent une grande analogie avec les niches de Palmyre [1]. Il nous paraît donc très plausible de voir dans les niches construites dans toutes les maisons de la ville III de Bégram, des sortes de chapelles privées installées dans les chambres habitées. Les futurs travaux à Bégram élucideront, croyons-nous, la question.

La terre a été largement utilisée dans la fabrication du mobilier des maisons de Bégram III. En dehors des banquettes des chambres à niche, d'autres, plus petites, furent identifiées tantôt dans les entrées (fig. 14, ch. K 1 et L 2), tantôt dans les couloirs (ch. H 3). Nous avons déjà cité le paravent de la chambre F 3 (fig. 15 et 16); il faut également citer d'autres « meubles » faisant peut-être fonction de coffres, que nous avons rencontrés dans les chambres F 3, G. 3 et M 1.

A la ville III de Bégram, appartient un château fort flanqué de quatre tours rondes aux angles, une sorte de *tetrapyrgia* (fig. 18), qui recouvrait, en partie, le palais abandonné de Bégram II, comme on le verra par la description des trouvailles faites sous la tour Nord-Est. L'emplacement

[1] H. Seyrig, *Ornamenta Palmyrena Antiquiora*, *Syria*, 1940, p. 282-291. Sur les rapports entre Palmyre et l'Inde : *ibid.*, p. 291, n. 1.

de cette habitation seigneuriale au-dessus de l'endroit où Hackin fit ses riches découvertes indiquerait aussi que le vaste ensemble d'où proviennent les ivoires et les bronzes fut un palais, car on connaît la prédilection des anciens pour l'érection de nouveaux temples ou palais sur les ruines des anciens.

Le château fort fut dégagé par la mission de Hackin. Il faudra donc en attendre la publication. Nous croyons toutefois ne pas déflorer celle-ci en parlant de ce monument au seul point de vue de l'architecture comparée. La date de cette construction qu'on distingue bien sur la photographie

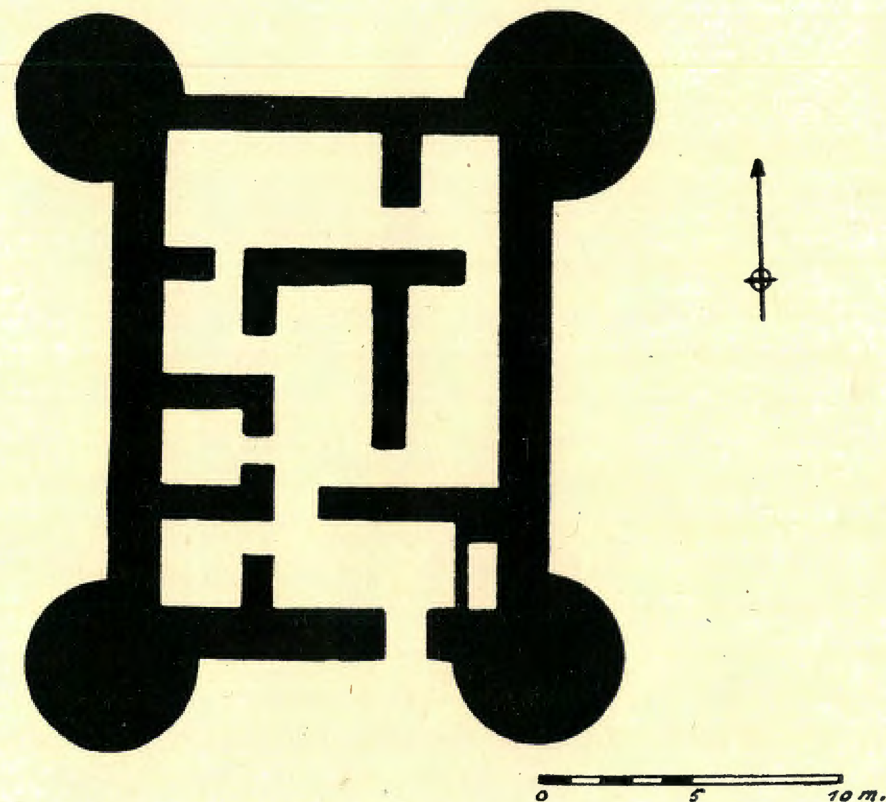


Fig. 18. — Bégram III. Plan du château fort.

aérienne (pl. I) fut confirmée par nos chantiers de comparaison ouverts au Nord et à l'Ouest de l'aire fouillée par Hackin, de même que par les monnaies provenant de ce château et qui sont conservées au Musée de Kaboul (voir ch. IV). Les fondations de ce puissant bâtiment sont en pierre dont l'appareillage est plus soigné que celui des socles des maisons d'habitation de la ville III, mais ne comporte pas ces boutisses qui caractérisent celles du palais de Bégram II. Les bases des tours d'angle atteignent près de 4 mètres de hauteur (pl. VII, 5), dépassant de plus de 3 mètres celles des murs qui réunissent les tours. Les murs de ce château fort sont construits suivant un procédé nouveau : des lits de blocs de pisé — connus déjà dans Bégram II — alternent avec des lits de briques crues; cet appareil ressemble étrangement à l'*opus mixtum* introduit par les architectes romains au IIIe siècle de notre ère, avec cette différence que, chez les Romains, le

pisé est remplacé par des pierres brutes liées au mortier, et les briques crues par des briques cuites. Pour notre part, nous ne connaissons pas encore d'autre exemple de ce procédé de construction, et il faudrait attendre l'extension des recherches en Asie centrale pour déterminer son origine. Aussi importante est l'apparition de la tour ronde qui flanque les angles du château. Cette forme de tour est connue depuis la haute antiquité, mais, bien qu'elle l'emporte sur les tours carrées par sa plus grande résistance et par l'avantage qu'elle procure aux assiégés de pouvoir tirer dans toutes les directions, elle était employée très rarement à cause des frais que demandait

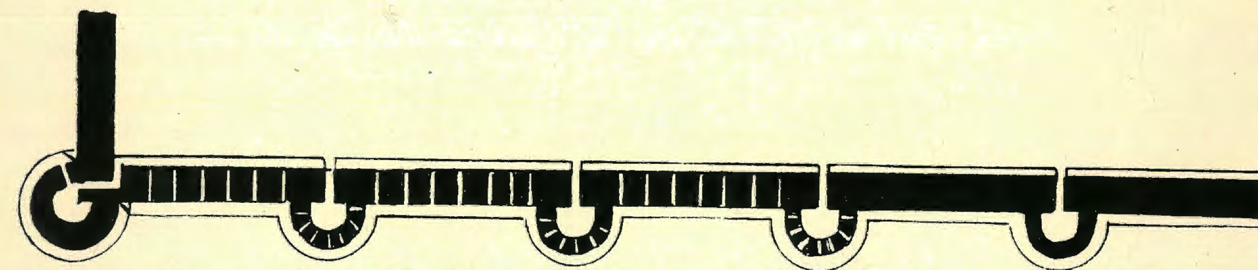


Fig. 19. — Fortifications de Sirsukh (Taxila). D'après Sir John Marshall, *A. S. I. A. R.*, 1915-1916, pl. X.

sa construction, contrairement à la tour carrée plus facile à édifier[1]. Il faut croire que le perfectionnement des machines de siège, à l'époque romaine, crée la nécessité d'en introduire, dans une mesure plus lagre, l'emploi en Occident. Quant à l'Orient, il semble que depuis le IIe-IIIe siècle de notre ère on lui donne définitivement la préférence plutôt qu'à la tour carrée.

Le plus ancien exemple de fortifications à tours rondes est fourni par le mur d'enceinte de Sirsukh (Taxila), nouvelle ville construite sous la seconde dynastie et, selon toute vraisemblance, par le roi Kaniṣka (fig. 19). Le château fort de Bégram III, plus récent d'au moins un siècle, reste parfaitement dans les traditions architecturales établies depuis la seconde dynastie, mais ce qui est susceptible de surprendre, c'est la présence d'une demeure seigneuriale fortifiée en pleine ville. Il faut admettre que la puissante muraille construite plus de quatre siècles auparavant par les rois gréco-bactriens, fondateurs de la cité, n'offrait plus, du temps des rois kouchans de la IIIe dynastie, la même sécurité, puisque le prince élève pour lui une petite forteresse dans la ville même. Tout porte à croire que le siège et la prise de Bégram par le roi Châpour I affectèrent non seulement un certain nombre de maisons, qui furent abandonnées, mais aussi l'enceinte : le niveau de la ville avait été surélevé avec la construction de la ville III, et la muraille, non restaurée et faite de brique crue, diminua de hauteur faute d'un entretien coûteux et inutile. Du temps de la IIIe dynastie kouchane, les défenses de Bégram perdirent de leur efficacité, et il n'y a rien d'étonnant à ce que la demeure du prince dans la ville même fût fortifiée.

Il ne serait pas sans intérêt, à propos de ce château fort, de remarquer les profonds changements qui se produisirent aussi dans l'urbanisme de l'ancienne Choresmie, à l'époque qui suivit la chute de la seconde dynastie kouchane. Tolstov signale que depuis le milieu du IIIe siècle de notre ère, quand la Choresmie devient indépendante du royaume kouchan et des Sassanides,

[1] A. de Rochas d'Aiglun, *Principes de la fortification antique*, Paris 1881, p. 18.

et avec l'avènement d'une dynastie nationale qui commence à frapper ses monnaies, les centres urbains qui dominaient la campagne disparaissent et sont remplacés par les châteaux forts des propriétaires terriens qui affaiblissent progressivement l'hégémonie de la ville. Celle-ci recule devant le château fort où habite le seigneur; la campagne se divise et s'émiette entre les mains des châtelains. Les demeures de ceux-ci passent, du point de vue architectural, par deux périodes successives et distinctes : d'abord elles sont couvertes d'un toit en terrasse entouré de murs dotés de meurtrières; plus tard (vers le VIe-VIIe siècle), avec le premier étage rendu à l'habitation, le rez-de-chaussée est transformé en un socle massif susceptible de résister aux machines de guerre [1]. Une autre particularité consiste dans l'apparition de la tour ronde ou ovale (fig. 20). Nous ne savons pas si les changements sociaux, intervenus en Choresmie au IIIe-IVe siècle de notre ère, eurent des répercussions sur la vie des pays au Sud de l'Oxus où se poursuivait la domination kouchane; toutefois, l'apparition dans la région de Kapiça de châteaux forts n'en reste pas moins significative, à cette différence près que celui de Bégram s'élève non pas dans la campagne au détriment de la ville, mais dans la ville même.

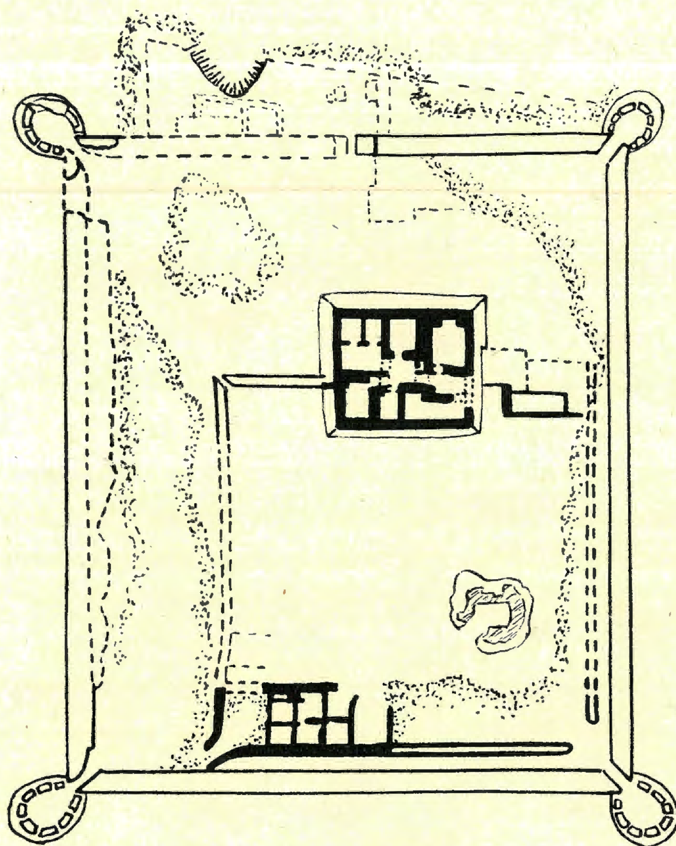


Fig. 20. — Techik-Qal'a (ancienne Choresmie). D'après S. Tolstov, *A. H. A.*, 1941, fig. 15, p. 189.

Ainsi, l'usage de la tour ronde s'étend loin au cœur de l'Asie centrale. Elle apparaît également et persistera dans l'art de la fortification des Sassanides, mais pas avant, semble-t-il, le règne de Châpour I. En effet, la seule forteresse connue de son prédécesseur Ardeshir I, Qal'a-i-Dukhtar, située à l'entrée de la gorge de Firouzabad, est encore flanquée de deux tours carrées — quoique son mur d'enceinte dessine par endroits des saillants semi-circulaires [2] — mais Châpour I, qui, après sa victoire sur Valérien (260), élève une magnifique citadelle pour défendre Châpour, la ville qui porte son nom, adopte la tour ronde [3]. Celle-ci, sauf erreur, restera en usage en Iran pendant toute la période sassanide et même après la disparition de cette dynastie, puisqu'on la trouve dans les plus anciens châteaux forts arabes des Omeyyades.

La tour ronde fut donc introduite en Perse à une époque plus récente que chez les Kouchans

(1) S. Tolstov, *op. cit.*, 1941, p. 196-199.

(2) Sir Aurel Stein, *An Archaeological Tour in the Ancient Persis, Iraq*, vol. III, 2, p. 125, plan 4.

(3) Voir nos fouilles à Châpour, *R. A. A.*, t. X (1936), pl. XLIII *a*.

mais à peu près en même temps qu'en Choresmie. Quel fut alors le centre de sa diffusion? On peut présumer, que la Choresmie, s'inspira des Kouchans, mais chez les Sassanides l'idée paraît venir de l'Occident puisque les ingénieurs et les architectes romains, prisonniers des Perses, travaillèrent à l'embellissement de la ville royale de Châpour. Est-ce également de l'empire romain que cette tour arrive chez les Kouchans — introduite par les ingénieurs qui, avec les marchands et les artistes, pénètrent jusque dans l'Inde, puisqu'à l'époque de son apparition dans ce pays le plan des villes y change? Et la ville de Sirsukh, construite sous la dynastie de Kaniṣka, n'a plus rien de commun avec Sirkap, la Taxila hellénistique, ou avec Bégram ou Dura-Europos. Les plans des villes hellénistiques ne semblent plus être en vogue dans l'empire kouchan et on constate que Sirsukh est tracée au cordeau comme s'il s'agissait d'un camp romain [1]. L'influence romaine semble s'être exercée sur les Kouchans dans le domaine de l'architecture et, s'il en est ainsi, il n'est pas surprenant que Masson la reconnaisse expressément dans les restes de l'ancienne Termez [2].

La troisième et dernière ville de Bégram-Kapiçi ne porte pas trace de destruction; les quartiers dégagés par nous ne révèlent pas d'indice d'une occupation violente ou d'une prise de la cité par un ennemi. Bien au contraire, nous eûmes l'impression de nous trouver devant les restes d'une ville abandonnée volontairement par ses habitants fuyant devant l'envahisseur. Dans les chambres restaient *in situ* des jarres; devant les niches, des idoles; les objets représentant de la valeur furent emportés, d'autres enfouis sous le sol des chambres: comme ce lot de vases en bronze, soigneusement empilés et cachés sous quelque 15-20 centimètres de terre (pl. XXI, 7-12 et pl. XLV, B. G. 226, B. G. 230).

Parmi les monnaies trouvées dans les maisons de cette ville, aucune n'est susceptible d'être attribuée à une époque postérieure à la IVe dynastie kouchane ou celle des «Kidarites», ce qui permet de situer l'abandon de Bégram-Kapiçi à l'époque de l'invasion, au Sud de l'Hindou-kouch, des Chionites-Hephtalites. La vie ne reprendra plus à l'intérieur de l'enceinte. La ville de Kapiçi, qui fut visitée par Hiuan-tsang, près de deux siècles et demi après l'abandon de Bégram, reste encore à identifier; elle pourrait peut-être être reconnue dans l'ancien site plat mais étendu qu'on voit à environ 5 kilomètres au Sud-Est de notre enceinte, lieu dit *Goundé peiça* ou «colline des monnaies», en souvenir des nombreuses médailles anciennes trouvées par les paysans il y a plus d'un siècle, du temps où Masson se trouvait à Bégram, et d'où provient le tesson de céramique à décor estampé représentant deux chevaux ailés affrontés de notre planche L, G. P. 1.

(1) Sir John Marshall, *A. S. I. A. R.*, 1914-1915. — Map of Taxila, sheet no. 1 (face à la page 40).

(2) *Académie des Sciences U. R. S. S., Brèves communications*, Moscou-Léningrad, t. VIII (1940), p. 114.

CHAPITRE III.

DESCRIPTION DES OBJETS DES TROIS NIVEAUX.

Comme il ressort d'après la description de la « Nouvelle ville royale », trois niveaux furent identifiés par nous au cours de nos travaux sur ce site. Fondée sous les rois gréco-bactriens, au IIe siècle avant notre ère, la ville I a livré un certain nombre de monnaies de ces rois depuis Eucratidès jusqu'à Hermaïos. Cette même couche contenait quelques très rares pièces des princes indoscythes et de nombreuses de Gondopharès, ainsi que des monnaies des deux rois de la première dynastie kouchane et de Soter Mégas. Le niveau I correspondait ainsi à la période allant depuis le IIe siècle avant notre ère jusqu'au milieu du IIe siècle après J.-C.

Le niveau suivant, irrégulier et pas partout très homogène, correspond au règne de la seconde dynastie kouchane et embrasse environ un siècle allant du milieu du IIe au milieu du IIIe siècle après J.-C.

Enfin, le troisième niveau, le mieux connu puisque fouillé sur une aire plus étendue, est du règne des princes kouchans des deux dernières dynasties : la troisième et la quatrième, cette dernière appelée communément la dynastie des « Kidarites ». La vie de cette troisième ville a dû s'arrêter au cours du dernier quart du IVe siècle après J.-C.

Tout ceci est valable pour les installations successives reconnues sur la partie Ouest du site. Dans la partie Est, comme on l'a vu plus haut, les constructions de la période hellénistique manquent et ses plus anciens monuments ne remonteraient pas plus haut qu'aux Kouchans de la première ou de la seconde dynastie. Il n'y avait donc pas là de couche I et le niveau II engloberait la période allant, au plus haut, du milieu du Ier siècle après J.-C., jusqu'au milieu du IIIe siècle. Le niveau III se présente ici exactement sous le même aspect que dans la partie occidentale de la ville.

NIVEAU I.

CÉRAMIQUE.

Du fait des traitements différents de la pâte et de sa cuisson particulière, la céramique de cette période peut être groupée en deux classes : *a*) céramique gris-noire ou noire ; *b*) céramique rouge.

a) *Céramique noire et gris-noire.* — Cette poterie à couleur particulière est presque exclusivement limitée aux écuelles de formes variées, à décor en lignes incisées circulaires ou, rarement, ondulées. Certaines de ces écuelles, par le modelé de leur lèvre, laissent présumer que ce groupe représente des copies de prototypes en métal (pl. XXX, 1 à 11). La poterie de cette couleur ne doit pas constituer une nouveauté dans le travail des artisans locaux : des exemplaires de ce genre furent recueillis par nous au cours de nos fouilles de Nad-i-Ali (Seistan afghan), dans la couche pré-achéménide [1], qui se place vers le début du Ier millénaire avant J.-C., et marque une grande analogie avec la civilisation de la nécropole B de Sialk, près Kashan (Iran) [2]. Nous manquons de renseignements quant à la période qui s'étend entre cette dernière installation et le niveau I de Bégram, et qui correspond à environ un millénaire, mais il n'est pas impossible de présumer que nos exemplaires de Bégram descendent sans solution de continuité des produits locaux beaucoup plus anciens. Cette hypothèse se base surtout sur la faveur dont jouissait cette céramique gris-noire en Iran où elle apparaît au IVe-IIIe millénaire avant J.-C.

b) *Céramique rouge.* — Le premier niveau de Bégram a livré quelques rares tessons de poterie rouge très fine, à pâte particulièrement bien épurée, cuite à une température très élevée et couverte d'un engobe rouge — céramique qui se rapproche singulièrement des produits de l'époque hellénistique trouvés en Iran, en particulier dans les environs de Hamadan (dont quelques rares coupes à omphalos et à décor estampé firent leur apparition dans le commerce il y a quelques années).

La grande masse des poteries de cette période de Bégram est représentée par un produit commun, tantôt couvert d'un enduit, tantôt sans enduit, en pâte relativement pure, bien cuite mais sans caractère particulièrement artistique. Dans son ensemble, cette céramique, sortie des ateliers locaux et destinée à l'usage courant de la population de la ville, ne semble pas s'éloigner, dans ses grandes lignes, des traditions établies dans le pays, et ses variantes ne paraissent pas dues à des apports extérieurs.

Son décor est pauvre : il est constitué presque exclusivement d'incisions formant tantôt des lignes circulaires droites, tantôt des lignes ondulées (pl. XXXIII, 58 ; pl. XXIX, B. G. 334, 324, 441), ou, plus rarement, de dessins en arêtes de poisson (pl. XXIX, B. G. 403) ; ou de simples hachures (pl. XXIX, B. G. 393). Le décor en relief est rare et se présente sous forme d'un cordonnet simple (pl. XXIX, B. G. 243) ou orné (fig. 21), qui cerne l'épaule des jarres ; soit, et ceci plus fréquemment, en bouton flanquant une anse (pl. XXIX, B. G. 393). Un seul tesson d'un vase de forme sphérique constitue une particularité qui lui fait une place à part dans les produits des céramistes de cette époque : il s'agit du fragment d'un récipient moulé qui devait être couvert en entier d'un décor en relief comprenant, au centre, une étoile à cinq branches prise dans deux cercles de motifs différents. De cet ensemble central, partent en rayons des lignes droites séparées, aux quatre points cardinaux, par des tridents [?] (pl. XXIX, B. G. 247). L'anse est employée couramment (pl. XXIX, B. G. 393, 245, 246), de même que le tenon simple (pl. XXXIII, 57, 63, 67, 74) ou percé horizontalement (*ibid.*, 64).

Les formes de cette poterie, quoique variées, ne dénotent pas une grande ingéniosité chez les artisans.

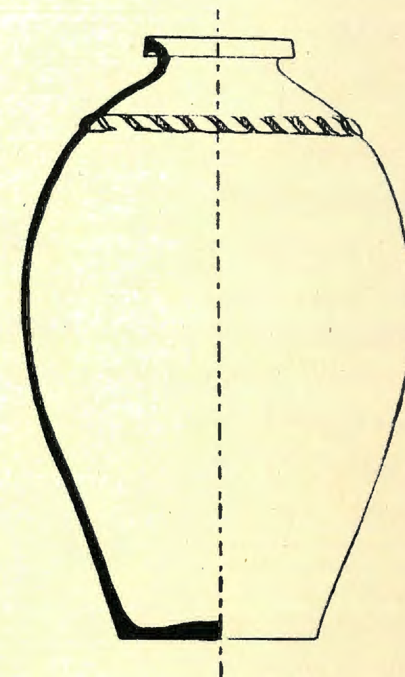


Fig. 21. — Bégram I. Jarre. Ech. 1 : 10.

Ecuelles. — Très nombreuses, elles constituent, avec celles en pâte gris-noire, la vaisselle la plus courante, de formes et de dimensions relativement riches en variantes (pl. XXX, 12-24 ; pl. XXXI, 31-34, 38 ; pl. XXXII, 53-56 et pl. XXIX, B. G. 323 et B. G. 402).

Jarres. — Fréquentes. De très grandes dimensions (pl. XXIX, B. G. 243 et fig. 21), elles se rencontraient dans les sous-sols des maisons et servaient à enserrer des provisions ou de l'eau. La grande variété dans ce groupe réside dans les formes des cols : les uns très simples à lèvre droite et épaisse sur toute sa hauteur (pl. XXXII, 49), ou s'amincissant vers le haut (*ibid.*, 48) ; d'autres à bourrelet débordant (pl. XXXII, 43 et 44). Ce dernier genre d'orifices restera longtemps en usage dans les installations les plus récentes de Bégram et constituera le trait particulier des jarres petites ou grandes de toute la période kouchane.

Pots. — Certains, à bords très évasés, paraissent être une imitation d'objets de même forme en métal (pl. XXIX, B. G. 244), sans anses (pl. XXIX, B. G. 324 et pl. XI, 8 et 12), ou à une ou deux anses (*ibid.*, B. G. 245 et B. G. 246).

Cratères. — Cette forme peut être considérée comme une des plus recherchées et des plus élégantes de la poterie de cette période (pl. XXIX, B. G. 326, B. G. 388 et pl. XI, 6). Le vase est muni d'une large ouverture et est posé sur un petit pied évidé en forme de bouton ; deux anses « atrophiées » sont collées contre l'épaule, perdant ainsi leur sens primitif et devenant de simples tenons. Le décor des cratères est toujours en lignes circulaires incisées à la hauteur des anses, enrichi parfois de lignes ondulées et de hachures (*ibid.*, B. G. 334 et pl. XI, 7).

[1] R. Ghirshman, *Fouilles de Nad-i-Ali, (Afghanistan)* *R. A. A.*, 1939

[2] R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk,* Paris 1939, vol. II, p. 26 sqq.

Gobelets. — Ne sont pas fréquents (pl. XXIX, B. G. 406).

Coupes à pied (pl. XXIX, B. G. 393, *a, b, c* et pl. XXXIII, 78). — N'ont jamais été trouvées complètes.

Théières. — De dimensions réduites, à bec de section ronde placé obliquement; l'épaule est munie parfois d'un tenon en pastille à incision à l'opposé du bec (pl. XXIX, B. G. 403 et pl. XI, 9); d'autres sont plus simples et sans décor (*ibid.*, B. G. 407).

Rhytons. — Un fragment de poterie (pl. XXIX, B. G. 405) semble appartenir à un rhyton.

Couvercles. — De profil convexe avec une large anse au milieu, ils portent généralement un simple décor incisé (pl. XXIX, B. G. 394, B. G. 441 et pl. XXXIII, 68).

Il faut faire figurer, dans cet ensemble, un objet en terre cuite assez fréquent à Bégram à toutes les époques, comme d'ailleurs à Taxila : c'est une sorte de pilon étranglé au centre, à partie supérieure plus petite (pl. XXXIII, 69), dont nous n'avons pu déterminer l'usage. En terre grossière, ils ne portent pas trace d'usure. Souvent, une inscription en kharoshthī est incisée sur la partie large (pl. XXIX, B. G. 444 et fig. 22), qui indique vraisemblablement le nom du propriétaire. Le musée de Taxila en possède plusieurs sans toutefois qu'aucun de ces objets ne porte d'inscription.

* * *

Une observation s'impose à la suite de cette revue de la céramique de Bégram I. Malgré le fait que la construction de la ville remonte à l'époque hellénistique, rien ne permet de relever, dans la poterie que nous venons d'étudier, une réminiscence même lointaine de l'art ou de l'artisanat occidentaux. Il est vrai que la majorité des objets doivent appartenir au début de la période kouchane, puisque cette ville resta habitée sous les Kadphisès, mais ceci ne diminue aucunement l'importance de la constatation. Faut-il croire que les ateliers de cette ville — fondée par les rois gréco-bactriens et habitée, ne fut-ce qu'en faible partie, par les descendants des Grecs — ne produisirent jamais de vases autres que ceux connus par la population indigène? Certes, la question du décor peint n'entre plus en jeu, le passage, en Grèce même, de la céramique peinte à celle à décor en relief, est un fait accompli depuis le IVe siècle avant J.-C., et Pergame avec Alexandrie éclipsent Athènes qui « avait remis en honneur la décoration plastique ». La vaisselle de bronze, finement ciselée, constitue le produit de luxe; la céramique à relief, copiée et souvent surmoulée sur les vases en métal, forme un produit courant en Occident. Le seul objet qui pourrait faire penser à cette technique et à son utilisation à Bégram serait le tesson décrit plus haut (pl. XXIX, B. G. 247). Quant aux formes mêmes des vases, aucun d'eux ne trahit une imitation sûre, même pas les cratères, puisque l'Orient les connaît déjà depuis Suse I, et la fréquence de l'emploi de cette forme fut attestée par nos trouvailles de la nécropole B de Sialk, du début du premier millénaire avant J.-C.

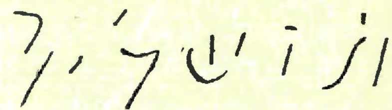


Fig. 22. — Bégram I. Inscription en kharoshthī sur un outil en terre cuite. (Voir pl. XXIX, B. G. 444.)

Il se peut que l'aire fouillée par nous, d'ailleurs assez restreinte, ne nous ait pas permis de réunir une documentation suffisamment large, toutefois, il ne serait pas sans intérêt de rappeler l'impression de Sir John Marshall sur les installations de Taxila de l'époque hellénistique, où, en dehors des médailles des rois gréco-bactriens, l'esprit grec se manifeste si parcimonieusement [1].

Ainsi on serait enclin à voir dans la majorité des formes de la céramique de Bégram I, une suite logique de tout ce qui la précéda dans ce pays, et qui fut le produit des potiers du temps des Achéménides et même bien avant. La solution toutefois se présente différemment aux savants soviétiques à la suite de leurs travaux sur les sites au Nord de l'Oxus. A Tali-Barzou, près Samarkand, la céramique interprétée comme étant d'inspiration occidentale, apparaît dans la couche III datée du IIIe-IIe siècle avant J.-C., et marque une rupture avec ce qui la précède dans les deux couches antérieures (T. B. I, datée entre 1000 et 500 avant J.-C., et T. B. II, du Ve-IVe siècle avant J.-C.). Une des particularités de la poterie nouvelle est la disparition des vases à pied; une autre est l'apparition des mascarons à l'attache des anses [2], quoique cette dernière pratique soit très courante sur les vases en métaux précieux chez les Achéménides. Certes on peut l'interpréter chez les Perses comme un emprunt à l'Occident, et cependant, l'usage de ces masques peints ou modelés sur la poterie remonte très haut sur le sol même de l'Iran. Les vases du mobilier funéraire des tombes de la nécropole B de Sialk en donnent la preuve [3].

OBJETS EN BRONZE.

Parmi les rares objets provenant de Bégram I, il faut citer une louche à manche droit se terminant par un anneau de suspension (pl. XXVII, B. G. 242), objet d'usage courant dans le monde méditerranéen. Les Romains, qui l'employaient au cours des cérémonies de sacrifices, l'appelaient *simplum*, mais le nom usuel était *cyathus* [4] ou louche servant généralement à puiser le vin dans le cratère où il était mélangé avec de l'eau, et à verser la boisson dans les coupes à boire et à libations. Pendant les banquets, c'est le maître de céans qui décidait du nombre de cyathes à verser dans chaque coupe. C'était une mesure qui contenait o lit. 0456.

Cet objet à mesurer et à verser le vin semble avoir eu à Bégram un usage courant puisqu'il fut trouvé dans une maison de la seconde ville aussi (pl. XVI, 16), et cette persistance dans son emploi strictement déterminé confirme, semble-t-il, les sources historiques (Panini), qui louent le vin réputé de Kapiça. Un tesson à décor estampé provenant de la troisième ville et représentant une jarre avec le pilon pour y écraser le raisin, avec de chaque côté deux grappes et deux oiseaux, illustre largement cette production de vin dans l'ancienne Kapiça. Aujourd'hui encore, toute la plaine de Kohdaman est connue pour ses vignobles dont les fruits sont exportés aux Indes.

(1) *A. S. I. A. R.*, 1930-1934, p. 150-151.
(2) G. Grigorieff, *Le site de Tali-Barzou, T. D. O. M. E.*, t. II (1940), p. 92-95.
(3) R. Ghirshman, *op. cit.*, vol. II, pl. X, 5; pl. XC, 8.
(4) E. Pottier, s. v. *Cyathus* in Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiquités*, I, p. 1675.

OBJETS EN FER.

Plus répandu que le bronze, le fer est employé pour la fabrication d'outils ou d'autres menus objets d'utilisation courante. Citons une faucille (pl. XXVII, B. G. 445), d'une forme qu'on appelle caucasique, et dont l'emmanchement se faisait à l'aide d'un rivet et de deux ailettes qui se rabattaient sur le manche en bois; des équerres avec clous destinées à renforcer les angles des boîtes ou des coffrets en bois (*ibid.*, B. G. 508, *a*); des rivets et de petites plaques (*ibid.*, B. G. 395) et des pitons (*ibid.*, B. G. 404).

OBJETS EN PIERRE.

C'est toujours la même matière, le schiste foncé à reflet bleuté si familier à chacun de ceux qui se sont occupés des sculptures de l'école gréco-bouddhique, qui fut utilisée pour la fabrication de différents petits objets comme ce couvercle (pl. XI, 11 et pl. XXVII, B. G. 333), appartenant probablement à une boîte dans le genre de celles qui renfermaient des reliques et qu'on découvre dans les *stūpa*. Un fragment (pl. XI, 10 et pl. XXVII, B. G. 327) semble avoir fait partie d'un grand plat ou d'une vasque. Enfin, l'objet qui figure pl. XI, 5 et pl. XXVII, B. G. 329 peut être interprété comme un de ces pieds moulurés des meubles bas qu'on voit sur les bas-reliefs de l'art gréco-bouddhique.

BIJOUX.

Bagues. — Se rencontrent soit en pâte de verre gris foncé (pl. XI, 3 et pl. XXVII, B. G. 421), soit en bronze (pl. XXVII, B. G. 97, *a*).

Épingles. — Les unes très simples sont en bronze (pl. XXVII, B. G. 490), d'autres à tête enroulée sont en plomb (pl. XI, 2 et pl. XXVII, B. G. 397 et B. G. 451); pour les gens plus aisés, l'ivoire aussi était employé, comme le prouve l'épingle à tête fourchue dont chaque branche est en forme de losange (pl. XI, 1 et pl. XXVII, B. G. 450).

Perles. — A côté de la cornaline, le cristal de roche et le rubis, on trouve des perles d'ambre (pl. XXVII, B. G. 97, *b*), d'ivoire (*ibid.*, B. G. 99), mais les plus fréquentes sont en pâte de verre, tantôt noire irisée (pl. XXVII, B. G. 98, *a*), tantôt jaune veinée de vert (*ibid.*, B. G. 494).

A ce groupe, rattachons des boutons (ou fusaïoles?) en albâtre blanc (pl. XI, 4 et pl. XXVII, B. G. 492).

FIGURINES.

Les figurines provenant du niveau I, quoique généralement incomplètes, représentent la partie des trouvailles la plus intéressante par le fait qu'elles semblent pouvoir éclairer les différents styles qui ont prévalu dans les arts mineurs. On peut tenter, suivant l'esprit qui anime ces œuvres de coroplastes, de même que d'après leur exécution, de déceler deux tendances distinctes :

a) les figurines où on peut percevoir une inspiration occidentale et, partant, admettre même que certaines furent peut-être importées; *b*) celles qu'il faut placer à coup sûr parmi les produits locaux avec tout ce que les traditions de l'art du pays imposaient pour satisfaire le goût de la clientèle indigène.

Nous attribuerons au premier groupe une tête féminine de figurine (pl. X, 1, 2, 3 et pl. XXVIII, B. G. 452; hauteur totale o m. 028, largeur o m. 016, épaisseur o m. 020; hauteur de la figure depuis le menton jusqu'à la naissance des cheveux o m. 02).

La tête s'est conservée jusqu'à la naissance du cou. Le bout du nez est abîmé; le menton porte aussi la trace d'un éclat. La terre cuite est pleine et a été faite au moule; la terre, quoique fine, présente quelques défectuosités : creux, saillants, inégalités sur le cou. Dans la cassure, la couleur est rouge pâle tournant au jaune; on relève, par endroits, des points brillants de mica. Primitivement, la tête portait un engobe rouge sur lequel étaient posés des coups de pinceau de peinture noire pour faire ressortir certaines particularités de la figure telles que les yeux. L'enduit a presque complètement disparu des parties saillantes; la même constatation concerne le noir qui n'est resté que dans les creux et surtout sur la coiffure.

La figure est de proportions normales. Le front, assez bas, est orné d'une couronne de cheveux primitivement composée de boucles dont les très légères traces ne se sont conservées qu'au-dessus de l'oreille gauche. Plus haut, les cheveux, serrés par un ruban peint en noir dont les bouts descendent le long du cou, sont réunis derrière la tête en un grand chignon, à partie supérieure ronde et aplatie, peinte en rouge, et rehaussé de deux traits noirs qui doivent représenter des rubans. Entre ceux-ci et le bandeau frontal, l'artiste a marqué une série de petites touches rouges de forme ovale qui figurent probablement des ornements du genre pendants en métal.

Les yeux sont grands, à arcades sourcilières pas très marquées, avec des traces de noir aux endroits des sourcils; le nez laisse deviner une ligne classique; la bouche est petite. Les joues pleines semblent légèrement assymétriques, celle de gauche paraît plus plate mais cette impression peut provenir de l'état général de conservation. Les oreilles cachées sous la masse des cheveux ne laissent voir que des pendants assez grands qui atteignent la joue à mi-hauteur. La tête marque un mouvement à droite, étirant le cou déjà long. La cassure à la naissance du col est lisse et concave, ce qui permet de supposer que la tête était rapportée et fixée sur le tronc sans tenon de bois ou d'os, technique appliquée aux figurines de dimensions réduites.

L'œuvre est nettement d'inspiration — sinon d'exécution — occidentale. Ses dimensions et son état actuel ne permettent pas de faire de comparaisons précises, cependant cette petite tête fournit quelques détails qui ne manquent pas d'intérêt. C'est ainsi que l'arrangement de la chevelure ne ressemble pas à ce qu'on en connaît sur les œuvres de la statuaire gréco-bouddhique, ni sur les têtes féminines grecques où les cheveux roulés sont placés plus bas, soit sur l'occiput, soit sur le cou, et dénotent en général plus de simplicité dans l'ensemble.

C'est vers la fin de la République et au début de l'Empire que la coiffure des Romaines présente la particularité d'encadrer le front d'un bourrelet de boucles se prolongeant jusqu'au-dessus des oreilles. Le reste des cheveux était réuni soit en catogan assez bas, soit en chignon compact, rond et aplati, au sommet de la tête. Derrière le bourrelet, se trouvait parfois un diadème dont les éléments en bronze ou en métal précieux imitaient des feuilles. Les pendants d'oreilles prolongeaient le bourrelet frontal et tombaient même jusqu'au cou. Dès l'époque des Flaviens, se manifeste une réaction contre les boucles et, depuis la fin du Ier siècle, ou le commencement du IIe, la mode passe aux nattes qui, en double ou triple diadème, ornent le front [1].

Il est difficile de ne pas reconnaître, en étudiant l'arrangement de la chevelure de notre petite tête, précisément la mode des coiffures romaines du Ier siècle de notre ère, avec sa couronne frontale, le chignon haut placé, le diadème avec des ornements imitant des feuilles, et jusqu'aux boucles d'oreilles descendant assez bas. Ainsi la date de notre figurine serait également du Ier siècle, déduction qui s'accorde parfaitement avec le niveau où elle fut découverte.

Il faut attribuer au même groupe un torse d'homme en terre cuite (pl. X, 4 et pl. XXVIII, B. G. 328; hauteur o m. 045; la plus grande largeur o m. 034). La tête, les bras et les jambes manquent. Faite de terre épurée et très bien cuite, la figurine porte des traces très visibles de modelage à la main. Un grand réalisme, une connaissance parfaite de l'anatomie humaine se dégagent de ce petit objet même très mutilé. Le mouvement des épaules, la poitrine robuste, la ligne qui la marque au-dessus de l'abdomen, le modelage de celui-ci, font preuve de l'habitude d'observation ainsi que de la force et de la sûreté de la main de l'artiste.

Il serait malaisé de se prononcer sur son origine ainsi que sur celle de la personne qui a pu réaliser cette petite pièce, vivante malgré tout, et les qualités qu'on est disposé à lui reconnaître ne seront certes pas invoquées comme raison suffisante pour lui refuser une provenance locale, ne serait-ce qu'en tant que copie d'une œuvre importée.

* * *

Au second groupe appartient une statuette en terre cuite de femme assise (pl. IX, 1 et 2; pl. XXVIII, B. G. 371; hauteur o m. 17, largeur o m. 11, épaisseur à la base o m. 08). La femme porte une tunique sur laquelle est jeté un manteau largement drapé couvrant le corps et formant devant, en bas, trois plis verticaux. Dans la main gauche, dont les doigts ne sont pas indiqués, elle tient, à plat sur la paume, une coupe peu profonde. Le bras droit replié

(1) R. Cagnat et V. Chapot, *Manuel d'archéologie romaine*, II, p. 386 sqq.; voir aussi E. Pottier, M. Albert et E. Saglio, s. v. *Coma* in Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiquités*, I, p. 1367 sqq.

est serré contre le corps et la main tient soit le pan gauche du manteau, soit la ceinture. On n'en distingue que le pouce dont les dimensions sont nettement exagérées. Le siège à dossier bas n'est visible que sous le coude droit.

Le corps est extrêmement plat; aucune sinuosité ne trahit le mouvement du dos; les seins sont à peine indiqués; on devine plus qu'on ne voit la rondeur des genoux. Toute la facture est rude, fuyante, sans recherche de détail. La terre employée manque de finesse; la surface, lissée à la main, de couleur pâle, est rugueuse avec des traces de menus morceaux de paille. La cuisson, très défectueuse, a laissé la partie médiane — visible dans la cassure au niveau du cou — de couleur gris-noire. La tête, n'existant actuellement pas, était rapportée et fixée à l'aide d'un tenon en os ou en bois dont l'emplacement est visible.

La statuette est modelée à la main et représente, selon toute vraisemblance, le travail d'un coroplaste local. Rien n'y fait sentir l'influence de l'art hindou, que ce soit dans le costume ou dans le modelé du corps privé de cette beauté plantureuse, chère aux artistes de l'Inde. On serait tenté de reconnaître, dans le sujet même, une réminiscence de l'iconographie occidentale en le rapprochant de l'image des Déméters et des Cybèles qui auraient pu inspirer l'artisan des Paropanisades. Toutefois, même si l'origine du sujet peut être reconnue comme étant du monde gréco-romain, l'exécution même est très contraire à l'esprit de l'art hellénistique. Dans cette silhouette rectiligne, schématique et géométrique, on chercherait en vain un mouvement, un désir de spiritualité, une trace de sensualité. En essayant de situer cette statuette dans le climat d'une école ou d'une tendance artistique, nous ne pouvons songer qu'au travail des coroplastes parthes à une époque déterminée. En effet, une récente étude a mis en lumière deux phases dans l'art des artistes iraniens au cours des siècles qui précèdent et qui suivent immédiatement le temps du Christ. La première période, qui date des deux derniers siècles avant notre ère, connaît des figurines tout imprégnées de sensualité hellénistique, et ses produits sont des «instruments de plaisir». Un changement très net se fait sentir au cours du Ier siècle de notre ère avec l'apparition des créations géométriques, dures, sévères, traits que nous reconnaissons dans notre terre cuite dont nous ne pouvons dire qu'elle représente une «belle femme, mais une déesse sévère» [1]. L'enquête de Rostovtzeff n'embrassait que les œuvres de la Mésopotamie et de la Syrie, tandis qu'avec notre statuette, nous sommes en droit de penser que les courants artistiques de l'empire parthe eurent une aire beaucoup plus étendue. Ceci paraît d'autant plus plausible qu'au Ier siècle de notre ère, date que nous assignons à cette terre cuite de Bégram, la domination politique des Parthes atteignit les confins les plus reculés à l'Est, touchant et dépassant même la vallée de l'Indus, préparant un sol favorable à cet élément qui, fort de son rôle dans la vie politique et économique dans cette partie de l'Asie, véhiculait en même temps les idées de deux mondes : iranien et hellénistique. Les découvertes faites dans la ville parthe de Taxila n'ont fait qu'affermir l'opinion de Sir John Marshall sur ce rôle d'intermédiaire des Parthes et même leur assigner une responsabilité dans les débuts de l'école gandhârienne [2].

(1) M. Rostovtzeff, *Dura and the problem of parthian art*, *Yale Classical Studies*, V (1935), p. 182. — (2) *A. S. I. A. R.*, 1930-1935, p. 151.

La statuette doit représenter, probablement, une des divinités féminines qui furent adorées dans cette ville de Kapiçi, à population d'origines et de croyances variées. Son aspect général fait penser à la représentation d'une Cybèle ou d'une Déméter qui pourraient avoir inspiré l'œuvre d'un artiste oriental, mais si tels furent ses prototypes, c'est certainement à une déesse orientale sous des traits occidentaux que les fidèles rendaient hommage. Et puisque nous croyons la statuette une œuvre de l'école parthe, c'est avec une divinité de la religion iranienne qu'on pourrait chercher à l'identifier, et, en premier lieu, avec Anahita, la plus importante du panthéon zoroastrien, déesse de la fécondité et de la beauté ainsi que des eaux, personnifiant le grand Yaxarte [1]. Elle supplanta de très bonne heure Aši, — une autre déesse des Iraniens de l'Est, comme elle, symbole de la fertilité et de la fécondité — et à tel point que, du temps des Sassanides, cette dernière n'est plus connue qu'au sein des prêtres. Les Yašt (5 126-129) donnent d'Anahita une description si détaillée avec sa couronne rayonnante, son vêtement en peaux de castors, son manteau tissé d'or et couvert de bijoux, qu'on la croirait d'une statue vénérée dans un grand temple. Son sanctuaire le plus important se trouvait à Bactres, « mère des villes » et « paradis de la terre », où était exposée son image ornée d'une couronne à huit rayons et cent étoiles [2].

On croit pouvoir reconnaître son image sur le revers des monnaies de Démétrios; pour une époque plus récente, Anahita est représentée sur les monuments sassanides, tenant dans la main gauche une cruche dont le contenu est répandu à terre en signe de procréation [3]. Toutefois, l'iconographie iranienne ne fournit pas, semble-t-il, d'exemple d'Anahita assise sur un trône et tenant une coupe, ce qui pourtant est proche du geste qu'elle accomplit sur le monument décrit.

La statuaire gréco-bouddhique ne connaît pas non plus d'image de divinité féminine ou de fée assise seule, tenant une coupe. On ne connaît, semble-t-il, qu'une statue, d'époque tardive, représentant Hariti, tenant un trident dans la main droite et un gobelet dans la gauche [4]. On verra, plus bas, combien longtemps cette divinité inférieure, sous les traits d'Ardokhsho, et empruntée par le bouddhisme au panthéon zoroastrien, reste en vogue, surtout aux IIIe et IVe siècles de notre ère, quand son image, sous l'aspect de la déesse Fortune à corne d'abondance, devient si familière autant par les monnaies que par les œuvres plastiques. Il se peut que la statuette de Bégram représente cette épouse « du génie à la coupe », qui, une amphore ou une coupe à la main, orne un plat de travail indien [5]. Mais dans ce cas aussi, comme l'a démontré A. Foucher, c'est le même « couple tutélaire », composé du génie de la richesse Pañcika et de son épouse Hariti qu'on doit reconnaître dans cette scène bacchique.

Anahita ou Hariti, Aši-Vanuhi ou Ardokhsho, c'est toujours vers l'idée de la fécondité, de la procréation, et, partant, de la richesse, qu'on doit se tourner en cherchant à reconnaître l'identité de la grossière idole de Bégram, modelée pour un adepte de Mazda ou un fidèle de la « Bonne Loi », habitant la ville de Kapiçi, par un artisan de cette même ville.

[1] H. S. NYBERG, *Die religionen des alten Iran*, Leipzig 1938, p. 261 sqq.

[2] CLEMENT Alex., *Protr.*, p. 57; DARMSTETER, *Sacred Books*, XXIII, p. 82; cf. W. TARN, *Greeks in Bactria and India*, p. 115, n. 3.

[3] Bas-relief de Tagh-i-Bostan.

[4] A. FOUCHER, *op. cit.*, II, fig. 487. On ne distingue pas si la divinité de la figure 379 tient une coupe, ce qui aurait donné à notre rapprochement plus de poids.

[5] *Ibid.*, II, fig. 390.

FIGURINE REPRÉSENTANT UN GUERRIER.

Cette figurine (pl. X, 5 et pl. XXVIII, B. G. 539), haute de 0 m. 10, en terre cuite couleur jaune pâle presque blanchâtre, ne provient pas de là fouille proprement dite. Elle a été trouvée près du ruisseau qui coule au Nord de la « Nouvelle ville royale » (pl. XXIV) et la sépare des champs qui s'étendent presque jusqu'à la rivière et couvrent actuellement ce qui, il y a quinze siècles, représentait la partie basse de la ville. Le lieu de sa provenance laisse présumer qu'elle appartenait au niveau I.

Restée très longtemps exposée aux intempéries, abîmée par les eaux et les vents, la figurine a perdu tous les détails de son exécution. Moulée, elle représente, posé sur un socle, un guerrier (romain?), dont la tête manque. Son bras droit replié tenait vraisemblablement une arme (lance?); le gauche disparaît derrière un très grand bouclier. Le soldat porte une courte tunique; ni la ceinture ni les chaussures ne sont discernables.

La seule particularité qui puisse apporter un peu de lumière sur les origines et la date de l'objet, est le bouclier, sa seule arme conservée. On sait que la forme en variait non seulement suivant les différentes armes, mais aussi suivant les époques. Le bouclier du personnage, de forme allongée et ovale, avec la partie médiane en tige saillante (*omphalos*) constituant son armature, est le *scutum* de l'armée romaine de la fin de la République et du début de l'Empire. Sa longueur était telle que le soldat pouvait aisément s'en protéger sans se courber beaucoup, ce que montre la figurine de Bégram. Un bas-relief du musée du Louvre, daté du Ier siècle de notre ère, présente un bouclier identique [1]. Cette date s'accorde parfaitement avec la plupart des objets sortis du niveau I.

[1] Marcel AUBERT, s. v. *Clipeus* in DAREMBERG et SAGLIO, *Dict. des Antiquités.*, I, p. 1254 et fig. 1651.

NIVEAU II.

CÉRAMIQUE.

La poterie de la ville II de Bégram ne marque pas, dans son ensemble, de changements sensibles. Les ateliers de Kapiçi continuent à produire la même céramique que par le passé — fait naturel et compréhensible — et si de menus détails nouveaux apparaissent dans certaines formes connues aux époques précédentes, on ne doit pas les interpréter autrement que comme une évolution normale dans l'art du céramiste. Toutefois, comme chacune des périodes de Bégram que nous analysons, le niveau II apporte dans le domaine de la poterie un trait particulier, une innovation qui le caractérise en propre et qui se traduit par l'apparition de la peinture, mais étroitement associée à une forme de vase strictement déterminée : le gobelet caliciforme.

Il faut noter, quant aux autres changements, la disparition presque complète de la poterie gris-noire : seule se maintient cette couleur rouge déjà dominante dans le niveau I. Le décor incisé se poursuit comme auparavant, sans que l'artisan lui accorde une faveur particulière (pl. XXXVIII, B. G. 342 et pl. XLIV, 75-87) ; le décor en pastillage n'a pas été rencontré et semble cesser, mais celui en relief est attesté, d'une façon d'ailleurs peu banale, sur une seule cruche (pl. XV, 6 et 7 ; pl. XLI, B. G. 465) ; un seul tesson également fait connaître un décor par apposition, sur la paroi lisse, d'un cachet ou d'un sceau, ce qui fait penser à la céramique romaine dite *terra sigillata* (pl. XXXVIII, B. G. 505)[1]. L'anse jouit d'une grande faveur et est attachée moins souvent au bord de la lèvre qu'à mi-hauteur du col ou de l'épaule.

Parmi les formes de vases, citons :

Écuelles. — Deviennent beaucoup moins fréquentes que dans le niveau précédent et sont remplacées, comme il semble, par des gobelets caliciformes dont le grand nombre trouvé indique une vogue particulière. Les formes des écuelles ne se distinguent pas de celles du niveau précédent : tantôt le vase est posé sur un petit pied en rondelle (pl. XLIII, 70), tantôt le fond est plat ou bombé. Le plus souvent, la lèvre déborde légèrement (*ibid.*, 65-70) ; le décor est incisé en lignes circulaires (*ibid.*, 68) ou très rarement peint (*ibid.*, 65, la lèvre seulement). Une autre pièce (pl. XV, 1 et pl. XLI, B. G. 67), trouvée près du mur d'enceinte, présente une forme sortant de l'ordinaire, avec son étranglement à mi-hauteur du corps, son fond bombé et ses bords qui, en s'évasant, s'amincissent. Trois bandes de peinture noire, de largeurs différentes, rehaussent le bord et la panse.

[1] Un décor semblable, toutefois, est déjà connu à Taxila, à Bhir, donc antérieurement à la fondation de la ville gréco-bactrienne de Sirkap (*A. S. I. A. R.*, 1924-1925, p. 48 et pl. VIII, *d* : jarre à cachette).

Il faut rattacher au même groupe deux très grands récipients, l'un à fond légèrement bombé (pl. XXXIX, B. G. 357, *a*) et l'autre conique (*ibid.*, B. G. 358, *c*), tous deux en pâte grossière et épaisse.

Jarres. — Très nombreuses avec une grande variété dans le modelé du col (pl. XLII, 1-31 et XLIII, 32-53), à lèvre simple (*ibid.*, 7, 8), ou débordante (*ibid.*, 2), coupée en sifflet (*ibid.*, 49), munie de nombreuses rainures.

Marmites. — Assez fréquentes, de préférence de forme sphérique, soit avec deux anses placées sur l'épaule (pl. XXXIX, 358, *a*), soit avec deux tenons collés assez bas (*ibid.*, B. G. 358, *b*).

Cruches. — D'un usage très répandu, destinées probablement au vin, à fond plat sans pied ou posées sur une rondelle, avec une anse (pl XV, 4 et pl. XLI, B. G. 151) ou avec deux anses (pl. XLI, B. G. 343, B. G. 344, B. G. 356, B. G. 152 et pl. XIV, 4) ; d'autres, sphériques, avec deux anses (pl. XIV, 6 et pl. XXXIX, B. G. 347) ou sans anses (pl. XIV, 5 et pl. XXXIX, B. G. 358, *d*).

A la même catégorie appartiennent deux vases qui méritent une attention particulière. L'un d'eux est une cruche de forme sphérique, en terre brune couverte d'engobe rouge foncé (pl. XV, 6 et 7 et pl. XLI, B. G. 465), à col évasé et à deux anses qui manquent. Son fond est décoré en relief de deux têtes d'animaux : une de bouquetin, l'autre de gazelle, avec ouverture pratiquée dans la gueule [1]. Ainsi, ce récipient peut être interprété comme une réminiscence du rhyton malgré sa forme en cruche. Soulignons la prédilection qu'on avait, autant dans l'Iran proprement dit que dans l'Iran «extérieur», pour le rhyton, qui est attesté chez les Achéménides comme chez les Scythes, de même qu'à Bégram, et aussi chez les Hephtalites, comme le prouve notre trouvaille dans une nécropole de cette époque que nous avons identifiée au Kohistan, au Nord de Bégram [2]. Quant au décor de notre vase, inspiré vraisemblablement par le travail en métal, il serait important d'établir avec plus d'exemples à l'appui, s'il ne représente pas une imitation de cette céramique décorée en relief, qui a connu une vogue et un «engouement prodigieux» dans l'Empire romain. Transportée par la voie du commerce, cette céramique fut trouvée dans les régions les plus éloignées de l'Empire.

Deux autres cruches sortent de l'ordinaire par leur forme élégante, avec l'anse développée, et surtout par leur bec pincé qui les fait placer dans la famille des *oenochoe* grecs (pl. XIV, 3 et pl. XL, B. G. 313 et B. G. 357). A Tali-Barzou, près Samarkand, des vases semblables, munis à l'attache de l'anse d'un mascaron en tête d'homme, ont été mis au jour dans la couche III datée de l'époque

[1] Un vase, attribué au IIIe siècle de notre ère, de forme approchante, avec deux ouvertures dans le fond, fut trouvé à Dura-Europos. N. Toll, *The green glazed pottery, The Excavations at Dura-Europos*, Final Report IV, Part I, Fasc. I, 1943, Fig. 16, 1935-519 et p. 30. Signalons également un autre vase à dispositif semblable appartenant au musée de Téhéran et provenant du palais de Golestan. C'est une bouteille sassanide en argent doré, décorée en relief de danseuses entre des motifs végétaux, et dont le fond bombé est orné de deux têtes de lions à gueules percées, munies d'un court tube pour l'écoulement.

[2] Cette nécropole sera publiée dans le prochain volume de ces *Mémoires*.

hellénistique [1]. La même forme de vases est attestée également à Taxila (Bhir), donc antérieurement à la conquête gréco-bactrienne [2]. Nous rattacherons au groupe des cruches un pot à fond plat, de forme très carénée, qui pouvait être employé comme cruche ou carafe (pl XV, 5 et pl. XXXIX, B. G. 355), et qui trouve aussi une réplique dans la poterie de Bhir [3].

Cratères. — Moins nombreux que dans le niveau précédent, restent néanmoins en usage sans changement (pl. XL, B. G. 198), si ce n'est le décor incisé (*ibid.*, B. G. 239).

Gobelets. — Nous avons déjà mentionné plus haut que les gobelets en forme de calice posé sur un pied assez bas furent le vase le plus usité par les habitants de la seconde ville de Bégram, ce qui se confirme non seulement par le nombre élevé d'exemplaires trouvés intacts, mais aussi par une très grande quantité de fragments de pieds (pl. XIV, 9 ; pl. XL, B. G. 348, B. G. 117, B. G. 150, B. G. 207, B. G. 107 et pl. XLIV, 94 à 111).

Portant un léger étranglement à mi-hauteur ou dans le tiers inférieur, ces caliciformes sont invariablement décorés de peinture noire mate, tournant au violacé ou lie-de-vin. Le sujet du décor, très simple, est formé de lignes circulaires dont la plus haute, posée vers la moitié de la hauteur, est ornée d'un triangle à languettes ou simplement de languettes formant triangle. On ne saurait interpréter avec certitude ce sujet qui imite peut-être une flamme, de même, du reste, qu'il n'est pas aisé non plus de déterminer l'origine de ce groupe même qui resta spécifiquement celui de la seconde dynastie kouchane. Sans attaches certaines avec la poterie de l'époque précédente, il ne sera plus en vogue chez la population de la ville III. Sa large utilisation est peut-être fonction de la diminution très nette de l'emploi de l'écuelle, et c'est, semble-t-il, tout ce qu'on peut avancer à son sujet actuellement.

A côté de ces gobelets caliciformes, il faut mentionner d'autres vases à usage analogue, comme ce « bocal à poisson » en terre rouge, décoré de trois lignes circulaires incisées et portant un trou au-dessus de la partie la plus large de la panse (pl. XIV, 7 et pl. XL, B. G. 91) — forme de poterie courante à Taxila. Élégant est un autre gobelet à pied plus soigneusement tourné et à paroi presque verticale, connu en Iran occidental à des époques bien plus anciennes (pl. XL, B. G. 443). Ajoutons enfin d'autres gobelets plus simples comme celui de la planche XIV, 2 et pl. XL, B. G. 115, ou celui qui se rapproche d'une coupe à pied (*ibid.*, B. G. 348).

Théières. — Restent en usage comme avant et ne subissent aucun changement (pl. XLI, B. G. 389 et B. G. 391).

Potiches. — Des petits pots sphériques décorés d'incisions, destinés peut-être à contenir fards ou huiles, sont soit sans anses (pl. XLI, B. G. 470), soit à deux anses (*ibid.*, B. G. 390). Un autre, en forme de flotteur, possède deux tenons percés verticalement (pl. XV, 2 et pl. XLI, B. G. 116); son décor est constitué par une peinture rouge qui court à la moitié supérieure où sont incisées quatre lignes circulaires et une ondulée. Un autre pot, à décor identique couvrant pareillement sa partie supérieure (pl. XLI, B. G. 174 *bis*), contenait une monnaie de Huviṣka.

[1] G. Grigorieff, *op. cit.*, fig. 6, v. — [2] *A. S. I. A. R.*, 1920-1921, pl. XV, 6. — [3] *Ibid.*, pl. XV, 11.

Lampes. — Depuis le niveau II, sont fréquentes; la plupart ont la forme d'une petite écuelle à lèvre pincée à l'endroit où se logeait la mèche (pl. XIV, 8 et pl. XL, B. G. 114). La même destination semble être assignée à une petite soucoupe portant des traces de fumée (pl. XLI, B. G. 488, *b*).

Supports. — Un fragment de grand disque, épais et lourd, avec au centre un bourrelet où se plaçait un vase. Le décor est en lignes ondulées, traits et croix incisés (pl. XXXVIII, B. G. 342).

Divers. — Un récipient de forme particulière, ovoïde en haut et à fond large et bombé, fermé, et muni en bas d'une ouverture bordée d'une lèvre qui devait recevoir un bouchon, devait avoir une destination déterminée (pl. XXXVIII, B. G. 314 et B. G. 358). Les ouvriers de Bégram prétendent que des vases de ce genre servent encore aujourd'hui dans la région de Jelalabad à la préparation du beurre. Faut-il voir dans ces récipients des barattes remplaçant les outres utilisées de nos jours encore par les nomades? A Taxila, des récipients semblables furent trouvés dans les installations beaucoup plus anciennes de Bhir [1].

Fig. 23. — Bégram II. Inscription en kharoshthī sur un outil en terre cuite. (Voir pl. XXXVIII, B. G. 169.)

« *Gourde de pèlerin* » (pl. XV, 3 et Pl. XL, B. G. 365). — Est une poterie utilisée en Iran depuis la période préhistorique.

Outil en terre cuite. — De même que dans la ville précédente, les potiers continuent à produire l'outil que nous avons décrit plus haut. Un de ceux qui proviennent du niveau II (pl. XXXVIII, B. G. 169), porte aussi une inscription en kharoshthī incisée sur le côté, qui donne probablement le nom du propriétaire, à en juger par la dernière lettre *sa* qui indique le génitif (fig. 23). Ajoutons, pour terminer la description des objets en terre cuite, un petit pain de forme rectangulaire, dont les quatre faces oblongues portent des incisions en nombre variable, et l'une d'elles une cupule (pl. XXXVIII, B. G. 197). Il se peut qu'il s'agisse d'un objet de jeu.

OBJETS EN BRONZE.

Il a été mis au jour au niveau II, également, un *cyathus* identique à celui que nous avons décrit précédemment (pl. XVI, 16 et pl. XXXVI, B. G. 153). Parmi d'autres objets de ce métal, il faut mentionner deux cupules dont une percée sur le bord (pl. XXXVI, B. G. 392, *a*) et l'autre avec des parties de fer collées contre la paroi (*ibid.*, B. G. 392, *b*); un grelot (pl. XXXVII, B. G. 489); un anneau à oreillette de fixation (*ibid.*, B. G. 556, *c*) et un fragment de spatule [?] (pl. XXXVI, B. G. 556, *a*).

[1] *A. S. I. A. R.*, 1920-1921, pl. XV, 17.

OBJETS EN FER.

De ce niveau II proviennent quelques armes comme cette tête de lance, en feuille de laurier, à soie de section carrée (pl. XVI, 17 et pl. XXXVI, B. G. 68), et quelques têtes de flèches de forme trilobée, les unes à douille (pl. XXXVI, B. G. 290, *c*), d'autres à soie (*ibid.*, B. G. 290, *a* et *b*). Leur particularité réside dans les barbelures qui, comme on sait, caractérisent les armes scythiques. Une autre tête de flèche, de forme conique (*ibid.*, B. G. 290, *d*), gardait autour de la soie des traces du bois de la hampe. Aux objets de toilette appartiennent probablement les ciseaux ou forces (pl. XVI, 18 et pl. XXXVI, B. G. 105) du type courant dans la civilisation romaine, formés de deux branches en U dont la partie courbe faisait ressort. D'après ses dimensions, notre objet pouvait servir pour couper les cheveux. Avec un outil (?) en forme de tige de section ronde, à tête sphérique (*ibid.*, B. G. 491), nous épuiserons l'énumération de nos trouvailles en ce métal qui est, semble-t-il, d'usage plus courant que le bronze.

OBJETS EN PIERRE.

A ce groupe appartient un couvercle de boîte ronde en schiste gris-bleuté, à partie supérieure légèrement bombée, portant au centre un bouton de préhension en saillie de 0 m. 005, et décoré d'une étoile à douze branches gravée (pl. XVI, 14 et pl. XXXVI, 424). Autour de ce bouton se développe le décor en segments de cercle pris dans trois lignes circulaires. L'ensemble avec l'étoile centrale devait figurer la fleur de lotus entourée de feuilles. Des couvercles semblables sont connus par les trouvailles de Masson dans le *stūpa* de Kotpur où la boîte contenait des monnaies de Kadphisès [1]. L'objet a été fait au tour, ce que les cercles de la face intérieure semblent indiquer.

Du niveau II provient également un pied de meuble (?) en pierre (pl. XXXVI, B. G. 442), plus ouvragé que celui du niveau I décrit plus haut. La pièce, qui n'est pas complète, est percée, de part en part, d'une ouverture où s'engageait une tige ronde.

BIJOUX.

Ni la céramique, ni les armes trouvées à Bégram ne révèlent le véritable aspect de la civilisation kouchane, quoique les armes, par la forme particulière de la tête de flèche à barbelure, présentent des réminiscences de l'armement scythique. La vraie source pour la connaissance des Kouchans réside dans l'étude de leur bijouterie, qui, quoique peu nombreuse, ouvre une page d'une importance capitale sur l'origine et la provenance de ce peuple, créateur d'un empire qui dura plus de trois siècles.

[1] A. Wilson, *Ariana Antiqua*, 1841, pl. III.

Le fait que la ville II de Bégram a livré plus de bijoux que celle qui la précéda et celle qui lui succéda peut s'expliquer par deux raisons. Il est incontestable que l'époque de la seconde dynastie kouchane, de laquelle date cette ville, est la plus riche et la plus brillante de toute l'histoire de ce peuple et qu'elle correspond à la période où le développement du commerce international atteint son plus haut degré — d'où accumulation de valeurs dans l'empire et enrichissement des sujets kouchans. D'autre part, les villes tombées à la suite d'un assaut, généralement pillées par l'envahisseur et, du moins en partie, incendiées par lui, gardent sous leurs décombres, malgré la rapine, une certaine partie des objets de valeur : les uns enterrés à la hâte par les habitants espérant les récupérer un jour, d'autres restant ensevelis sous les éboulis des maisons et des palais incendiés (ceci, semble-t-il, serait le cas de tout ce qui se trouvait dans les trois chambres découvertes par Hackin); d'autres encore perdus par les pillards ou détériorés par eux lorsqu'ils en arrachèrent les ornements en pâte de verre, sans valeur pour eux, pour s'approprier le métal précieux.

La première place parmi les bijoux de ce niveau revient au bracelet en or, non tant parce que c'est la pièce la plus riche, mais surtout parce que c'est l'objet le plus caractéristique, le plus représentatif de toute la série qui constitue un ensemble très homogène (pl. XV, 11 et pl. XXXVII, B. G. 85). En or massif, de 0 m. 07 de diamètre, 0 m. 003 d'épaisseur, et 0 m. 006 de largeur, le bracelet est plat à l'extérieur et légèrement bombé en dedans. Dans 46 alvéoles rectangulaires de 0 m. 004 sur 0 m. 003 étaient enchâssés 46 rubis taillés en plaques (dont 26 manquent). Pour donner plus d'éclat à la pierre et en augmenter le jeu, entre le rubis et le fond de l'alvéole, étaient placées de très minces feuilles d'or clair et brillant, technique attestée déjà dans la bijouterie mérovingienne où cette feuille est ondulée.

Le bracelet n'est pas un joyau hellénistique; il est, d'autre part, tout à fait étranger aux bijoux de l'Iran, que ce soient ceux du temps des Achéménides ou des Parthes. Son esprit est profondément différent de ce qu'on connaît comme bijouterie dans le monde méditerranéen ou dans l'Asie antérieure. C'est du côté de la Russie du Sud que les tombes du temps des Sarmates, depuis le IIe siècle avant notre ère, et surtout des premiers siècles après J.-C., livrèrent des produits de bijouterie avec lesquels notre bracelet a des affinités nombreuses et convaincantes. Cette conception d'un bijou dont la surface du métal précieux disparaît presque entièrement, ne laissant place qu'à la pierre précieuse, demi-précieuse ou la simple pâte de verre colorée; cette recherche de la polychromie chatoyante qui concentre sur elle seule tout l'attrait de l'objet, souvent au détriment de la valeur intrinsèque de la pierre; ce travail d'enchâssement des gemmes de façon à ne laisser entre elles qu'une mince séparation sans laquelle le sertissage serait impossible, — technique qui se rapproche du principe du cloisonné — tout cela se retrouve dans cette bijouterie d'un style si particulier que les Sarmates apportèrent avec eux en Russie du Sud.

Ce n'est pas les Kouchans qui influencèrent les Sarmates, ni ces derniers les artistes kouchans. Ce goût de la polychromie, cette prédilection pour les couleurs vives, cet attachement à la pierre rouge avant toute autre, cette ornementation géométrique simple, primitive, cette large utilisation de la pâte de verre multicolore qui remplace souvent la pierre, — les Sarmates et les Kouchans les connaissaient déjà dans les steppes de l'Asie centrale d'où ils étaient partis en se frayant

deux voies différentes. Ce style, que Rostovtzeff désigne sous le nom de nord-iranien [1], était déjà connu et développé avant qu'ils ne se fussent mis en marche, puisqu'il fut pratiqué par les Huns, leurs voisins, ce qui ressort des récentes découvertes des tombes hunniques sur le moyen Iénisséi et dans les monts Altaï [2], et qui prouve l'existence d'une unité culturelle entre les habitants des steppes.

Nous avons dit que la pierre rouge domine dans la bijouterie de ce style nord-iranien. Chez les Sarmates, c'était la cornaline ou le grenat, ou, pour une couleur plus pâle, le corail. Ceci est compréhensible puisque les centres qui les approvisionnaient des deux premiers étaient la Sibérie et l'Oural, riches en pierres semi-précieuses. Chez les Kouchans, par contre, c'est au rubis que va la préférence puisque le rubis est la richesse minière du Badakhshan où, à côté du lapis-lazuli, il est extrait encore de nos jours. On ignore à quelle époque remonte le début de l'exploitation de cette pierre précieuse au Badakhshan. En se basant sur le reliquaire de Bimaran, orné de ces pierres et où se trouvaient les monnaies d'Azès I, Tarn suppose que l'extraction du rubis commença depuis l'arrivée des Yue-tche, puisque les Grecs de l'époque hellénistique n'en connaissaient pas encore l'usage [3]. Cette mise au point du savant hellréniste est d'autant plus importante pour l'étude de la bijouterie kouchane, que, d'une façon absolument indépendante, elle confirme la recherche des conquérants scythes, sur le sol même qu'ils ont conquis, de la pierre rouge si prisée par eux.

Les artistes kouchans savaient tailler le rubis non seulement en plaquettes, mais aussi en lui donnant des formes plus artistiques. La preuve en est fournie par une minuscule tête d'homme sculptée dans un beau rubis, qui doit dater du IIIe-IVe siècle de notre ère (pl. XVI, 4) [4]. Haute de o m. 011 et plate derrière, cette tête dut être sertie dans un bijou, bracelet ou diadème, comme le camée de la couronne sarmate de Novotcherkassk [5].

Pendant tout le moyen âge et jusqu'au XVIIe siècle, le rubis du Badakhshan était très estimé sur les marchés de pierres précieuses. On connaît le passage que lui a consacré Marco Polo. La richesse des bijoutiers de Constantinople, décrite dans *Seyahat Nomesi* par Evlia Tchebeli, savant de la cour du sultan turc Mourad IV (1623-1640), se traduisait par de nombreuses gemmes parmi lesquelles se trouvaient des diamants de l'Inde, des rubis du Badakhshan, des turquoises de Nichâpour et l'« œil de poisson » du Soudan [6].

Non moins révélateur est un fragment de pendant d'oreille en or, bijou primitivement sphérique mais trouvé détérioré, d'une détérioration probablement volontaire (pl. XVI, 5 et pl. XXXVII, B. G. 241). Il n'en subsiste que la partie inférieure qui garde son décor représentant

(1) M. ROSTOVTZEFF, *Iranians and Greeks in South Russia*, 1922, p. 190 ; ID., *Une trouvaille de l'époque gréco-sarmate de Kertch, Monuments Piot*, XXVI (1923), p. 143.

(2) S. KISILEV, *Vingt-cinq ans d'archéologie soviétique* in *Vingt-cinq ans de science historique en U. R. S. S.* (en russe). Moscou-Léningrad 1942, p. 46.

(3) *Op. cit.*, p. 103.

(4) La tête est de la collection de Chah Abdallah Badakhshi qui nous l'a obligeamment communiquée ; elle provient de Boharak, ruines importantes au Sud de Faïzabad, situées non loin des mines de rubis. Ce site, d'où proviennent d'autres antiquités de la même collection, semble avoir joué un rôle important. Serait-ce l'emplacement de l'ancienne capitale des Yue-tche, au Sud de l'Oxus, qui devint plus tard celle des Hephtalites?

(5) M. ROSTOVTZEFF, *Iranians and Greeks*..., pl. XXVI, 1.

(6) TARBOUZOVA, *Travaux du département oriental du Musée de l'Ermitage*, t. III (1941), p. 313 sqq.

une fleur à cinq pétales où sont enchâssées des turquoises. La technique de sertissage y est différente de celle du bracelet : comme la feuille d'or est mince et inapte à contenir une alvéole, celle-ci est remplacée par un grènetis qui enserre les pierres. Ici aussi, l'esprit et la réalisation sont les mêmes que ceux qu'on connaît dans la bijouterie sarmate : même sujet floral très simplifié, même procédé de grènetis, et jusqu'à l'emploi des turquoises, celles-ci certainement moins nombreuses en Russie du Sud puisque, comme on le sait, les mines de cette pierre se trouvent près de Nichâpour dans le Khorasan persan où elles sont exploitées encore aujourd'hui. La frontière de l'empire kouchan passait non loin de là.

La petite bague en argent (pl. XVI, 1 et pl. XXXVII, B. G. 511), avec un rubis en châton entouré d'un cercle de grènetis, amène à une constatation analogue. Comme dans la plupart des bijoux de la Russie du Sud de cette époque, le faux grènetis y remplace le vrai : au lieu de grains soudés entre eux, c'est un fil de métal précieux divisé en minuscules sections en forme de boules — technique également chère aux artistes sarmates [1].

Près de la boucle d'oreille décrite plus haut, se trouvaient deux médaillons en pâte de verre, tous deux cassés. L'un, de forme ovale, en pâte de verre bleue, porte au milieu une inscription en kharoshthī en même matière mais de couleur jaune (pl. XVI, 9 et pl. XXXVII, 240, *a*). La fin de l'inscription, sur la moitié qui subsiste, permet de reconnaître les trois derniers signes ....-*Ta-Ma-Sa*. Il faut, semble-t-il, l'interpréter dans le même esprit que les deux autres signalées plus haut et y voir le nom propre du ou de la propriétaire, ce qui donnerait : «de... tama». Le second médaillon, trouvé également cassé mais que nous avons restauré (la partie centrale manque), est aussi en pâte de verre bleu-clair et représente en relief une fleur (de lotus ?) à six pétales (pl. XVI, 10 et pl. XXXVII, 240, *b*). Tous deux faisaient certainement partie de parures, et comme aucun d'eux n'est muni d'un trou de suspension, tous deux durent être fixés sur des montures en métal précieux dont on les a arrachés. L'explication de ces deux objets est une fois de plus donnée par la bijouterie sarmate, par ces broches rondes ou ovales qu'on a trouvées en grand nombre en Russie du Sud, qui sont caractéristiques des tombes sarmates et panticapéennes [2], et dont quelques-unes sont reproduites sur notre figure 24. Dans des montures généralement en or, ornées de motifs géométriques, ou, plus rarement, floraux, en grènetis et filigrane, étaient enchâssées des pierres semi-précieuses ou des pâtes de verre de couleurs différentes ; le centre recevait également soit une pierre, soit un médaillon en pâte de verre colorée. Les deux pièces de Begram entrent dans la même catégorie et renforcent davantage les liens déjà relevés entre les bijoux des deux peuples.

Du niveau II proviennent également sept petits disques en or, trouvés avec la monnaie en or de Kaniṣka (pl. XXII, 6). De diamètres variant entre o m. 016 et o m. 009, ces disques, découpés dans des feuilles d'or, sont munis chacun d'une bélière en fil d'or en forme de Ω aux extrémités aplaties pour la soudure (pl. XVI, 7 et pl. XXXVII, B. G. 422). Au premier abord, on croirait être en présence d'éléments d'un collier ; cette interprétation est contredite par la position des bélières qui sont fixées dans le sens horizontal, ce qui aurait tenu les disques

(1) M. ROSTOVTZEFF, *ibid.*, p. 127. — (2) M. ROSTOVTZEFF, *Monuments Piot*, XXVI (1923), p. 155.

une fois enfilés, de travers, et non pas à plat contre la gorge comme il sied aux éléments d'un collier. D'autre part, si vraiment ils avaient fait partie d'un collier, des perles auraient été nécessairement intercalées entre eux pour les séparer, sans quoi ils auraient glissé les uns sur les autres. Or, aucune perle ne se trouvait près de cet ensemble. Il faut donc chercher une autre interprétation de leur utilisation et, cette fois, comme plus haut, les bijoux sarmates donnent la solution. Des milliers de petites plaques en or furent trouvées dans les tombes de la Russie du Sud. Rondes, carrées, fleurdelisées, en croissant, la plupart de formes géométriques ou florales, plus rarement représentant des figures humaines, toutes ces plaques étaient destinées à être fixées sur les vêtements au moyen d'un fil passant par de petits trous (fig. 25)[1]. Les plaques de Bégram pourraient avoir eu la même destination, et on peut invoquer comme preuve de cet usage chez les Kouchans la statue d'un roi kouchan, qu'on croit être celle de Wima Kadphisès (trouvée à Mathurā avec celle de Kaniṣka), dont le vêtement est orné de plaques cousues sur le tissu[2].

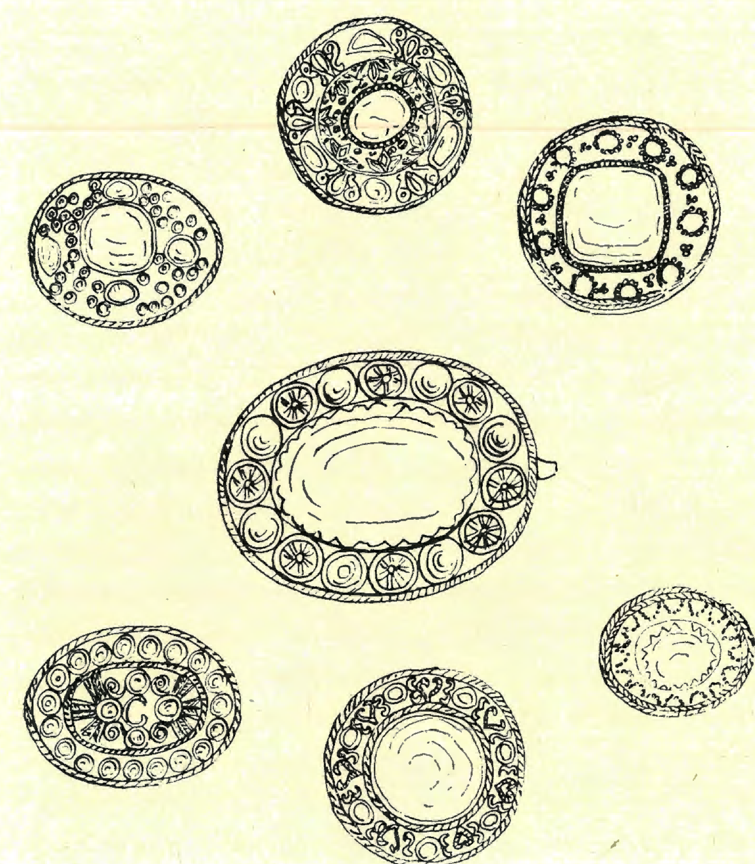
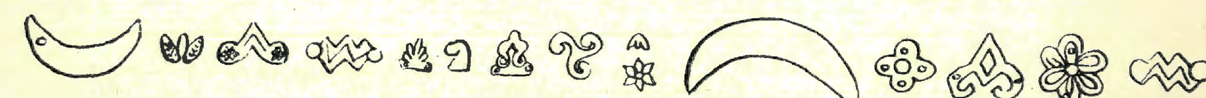


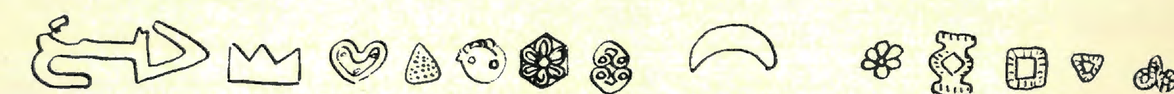
Fig. 24. — Broches sarmates. D'après M. Rostovtzeff, *Monuments Piot*, XXVI (1923), fig. 25.

Cette façon de rehausser l'éclat des costumes n'est pas une invention sarmate puisque les tombes scythes de la Russie du Sud livrèrent aussi de nombreuses plaques. Toutefois, ces dernières sont plus grandes et leur ornementation au repoussé, avec des scènes à figuration humaine et animale, diffère profondément de celles des Sarmates qui marquent une prédilection — comme c'est du reste le cas des Kouchans — pour les formes et les sujets géométriques ou floraux, et les décorent parfois de pâtes polychromes. Cette mode d'ornementation vestimentaire passa sans doute de l'empire kouchan aux Persans, leurs voisins de l'Ouest, et fut certainement à l'origine de la riche décoration en pierres précieuses cousues sur leurs étoffes, comme, par exemple, les cabochons fixés sur le manteau de Khosroès II de la scène de l'investiture du tympan de la grotte de Tagh-i-Bostan. La survivance de cette pratique, perpétuée par certaines tribus nomades, persiste jusqu'à nos jours sous forme de monnaies d'or et d'argent cousues sur les vêtements,

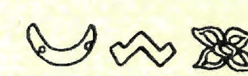
[1] *Ibid., passim; Iranians and Greeks*, p. 130, *passim*.

[2] J. Ph. Vogel, *Explorations at Mathurā*, *A. S. I. A. R.*, 1911-1912, pl. LIV; L. Bachhofer, *On Greeks and Sakas in India*, *A. J. O. S.*, 67 (1941), p. 249.

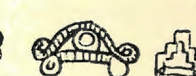






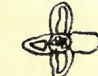




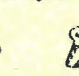






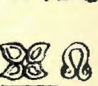
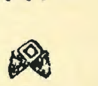


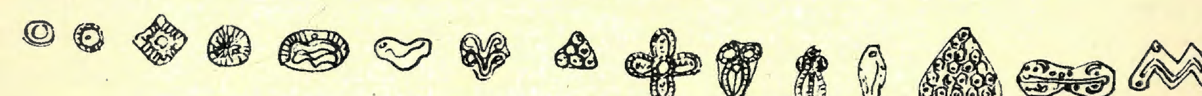


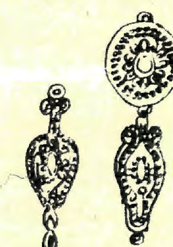




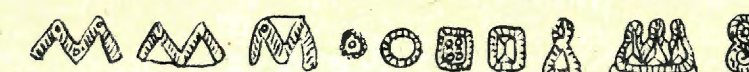










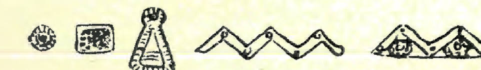




Fig. 25. — Plaques d'ornement sarmates. D'après M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks...*, fig. 17.

principalement sur ceux des femmes. Il n'est pas impossible que ces plaques aient influencé les artisans persans qui, à l'époque sassanide, tissaient de fils d'or et d'argent, et rehaussaient de pierres précieuses, des brocarts à sujets géométriques, floraux, animaliers et même humains — tissus décrits par les historiens arabes et persans, imagés sur les monuments sassanides tels que Tagh-i-Bostan (personnages prenant part à la chasse) et connus par certains exemplaires arabo-sassanides et byzantins.

Nous terminerons la description des bijoux du niveau II par la mention de quelques autres petits objets comme un bracelet en bronze de section ovale (pl. XXXVII, B. G. 212); une bague en bronze aussi, en forme de couronne de feuilles (*ibid.*, B. G. 90); un pendant en corail rose (*ibid.*, B. G. 556, *b*), matière recherchée aussi par les bijoutiers sarmates; une rondelle en ivoire décorée de postes gravées (*ibid.*, B. G. 69). Aux objets de toilette appartiennent trois épingles en ivoire et en os, l'une (pl. XVI, 13 et pl. XXXVII, B. G. 396) à tête aplatie, une autre (pl. XVI, 12 et pl. XXXVII, B. G. 185) se terminant en peigne, et la troisième (pl. XVI, 15 et pl. XXXVII, B. G. 104) en poing orné de bracelets, les doigts repliés — forme qui semble avoir été en vogue puisqu'une réplique, en ivoire également, fut trouvée à Taxila (Sirkap), dans la couche scytho-parthe [1], et une autre en Choresmie (Ayaz-qal'a) [2]. Notons aussi un cachet-amulette non gravé, en pierre noire, muni d'un trou de suspension (pl. XVI, 6 et pl. XXXVII, B. G. 52). Sa forme en trois étages, et la partie supérieure à angles surélevés, offre une étroite connexité avec les petits autels à parfums — très nombreux dans les tombes hellénistiques et gréco-romaines d'Égypte, à Alexandrie spécialement, datant des premiers siècles de notre ère, — et en particulier avec ceux qui trahissent comme notre objet une réminiscence architectonique [3].

Il nous reste à décrire une intaille ovale, en cornaline, longue de o m. 016 et large de o m. 011 (pl. XVI, 3 et pl. XXXVII, B. G. 423), sur laquelle est représenté Dionysos. Nu, comme sur la plupart de ses images imberbes, le dieu a le front ceint d'une bandelette de lin qui devait dissiper le «mal de tête que donnent les fumées du vin» et qu'on appelait μίτρα, mot appliqué aux bandes d'étoffe susceptibles de servir à volonté, comme le turban des Musulmans, de coiffure ou de ceinture [4]. Dans la main droite, il tient une grappe de raisin; sous le bras gauche, est passée une javeline. On sait que le thyrse occupe la première place parmi les attributs de ce dieu, mais il cache souvent un fer de lance avec lequel Dionysos combat, et sur les monnaies de Maronée, le dieu est représenté avec une grappe de raisin et deux javelots, attributs identiques à ceux de notre intaille [5]. Dans le Δορατοφόρος, le même dieu figure sur un autre cachet en cornaline (pl. XVI, 2), provenant d'Eskanderia, près Kaboul [6], d'une exécution plus finie que celui de Bégram, et qu'on attribuerait volontiers au travail d'un artiste local.

Parmi les représentations des divinités occidentales trouvées à Taxila et à Bégram, la première

[1] Sir John Marshall, *A. S. I. A. R.*, 1924-1925, pl. XII, 3.
[2] S. Tolstov, *op. cit.*, 1941, fig. III, 1, interprétée comme un stylet.
[3] C. M. Kaufmann, *Graeco-ägyptische Koroplastik*, 1915, pl. 38, N. W., 302-305. E. Siegling, *Ausgrabungen in Alexandrien*, I, fig. 79 et p. 241-242.
[4] P. Perdrizet, *Bronzes grecs d'Égypte de la collection Fouquet*, 1911, p. 15.
[5] F. Lenormant, s. v. *Bacchus* in Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiquités.*, I, p. 624.
[6] De la collection d'Ahmed Ali Kohzad à Kaboul.

place revient aux images de Dionysos. Après la belle applique en argent avec le buste de ce dieu barbu tenant une coupe, provenant de Sirkap [1], et une autre tête barbue en bronze, trouvée par Hackin, arrivent nos deux intailles. C'est qu'il faut croire que l'image de Bacchus devint familière dans cette partie de l'Asie depuis que les compagnons d'Alexandre y pénétrèrent. Tout dans cette contrée, entre l'Hindou-kouch et l'Indus, leur rappelait leur pays et le culte de ce dieu : la montagne, les sources, les plaines couvertes de vignobles, et jusqu'à ses habitants avec leurs processions aux flambeaux aux sons d'instruments de musique, et leur goût pour le vin. «Les preux Macédoniens, si loin de leur patrie, se sentirent comme chez eux et entourés de leur pays.» C'est ainsi que Nysa, lieu de naissance de Dionysos, localisé dans les contrées les plus diverses, comme la Thrace, la Carie, le Cappadoce, l'Arabie et la Palestine, se voit maintenant placé dans l'Inde, dans cette partie de la vallée du Kaboul où se trouve, probablement, la ville actuelle de Jelalabad, l'ancienne Nagara à laquelle les Grecs donnèrent le nom de Dionysopolis. La rivière déjà large y déborde sur les deux rives basses et forme des marais couverts de roseaux — endroit particulièrement propice pour y voir le lieu de naissance (Nysa a pour synonyme un nom qui signifie «né dans les marais») de cette divinité de l'humidité chaude qui développe la vie et la végétation [2]. Et, comme suite logique, surgit la légende de la première conquête de l'Inde par Dionysos, mythe postérieur à la campagne d'Alexandre et auquel l'iconographie hellénistique et gréco-romaine réserve l'image d'un Bacchus indien barbu.

* * *

Le tableau d'ensemble que brossent les bijoux de Bégram est suffisamment éloquent et convaincant pour reconnaître que le même style dans cet art, avec la même intensité et la même puissance, se manifeste aussi bien chez les Sarmates de la Russie du Sud que chez les Kouchans de l'Afghanistan actuel. La décoration barbare de rubis du bracelet, la boucle d'oreille à alvéoles en grènetis et à turquoises, la bague avec faux grènetis et rubis, les motifs centraux des broches en pâte de verre colorée, les plaques d'ornement d'or cousues sur les vêtements, ne laissent aucun doute sur la parenté des deux branches du même art. Quoi d'étonnant si parmi les trouvailles de Hackin à Bégram se trouvaient de multiples vases en verre opaque et coloré que les Sarmates, eux aussi, appréciaient hautement, et qu'on a sortis en grand nombre de leurs tombes. Là aussi on constate une identité de goûts. Certains des vases venaient des ateliers gréco-sarmates du littoral de la mer Noire, d'autres furent amenés par la voie du commerce des centres industriels de Syrie, et surtout d'Alexandrie. Les artisans de cette partie orientale de l'empire romain devaient certainement fabriquer des séries spécialement destinées à satisfaire le goût des clients lointains : ces «Iraniens du Nord».

De même que les Sarmates, les Kouchans devaient avoir deux groupes de ces produits en verre,

[1] Sir John Marshall, *A guide to Taxila*, pl. I. — [2] F. Lenormant, *ibid.*, p. 615.

les uns importés de l'Ouest, d'autres fabriqués sur place; l'industrie du verre a existé chez eux puisque la partie centrale de la broche portant l'inscription en kharoshthī fut coulée sur le sol kouchan. Déceler dans le lot des trouvailles de Hackin les objets importés et ceux de production locale, est une tâche qui s'impose à ceux qui étudieront ce magnifique ensemble et qui pourraient s'inspirer d'une première tentative qui vient d'être faite par Trever, dans l'ouvrage déjà cité, pour déterminer les particularités de la technique des verriers des centres gréco-bactriens. Pour bien comprendre ce même ensemble, l'étude des vases en verre trouvés dans les tombes sarmates s'impose également.

Les Iraniens de l'Iran extérieur, de cette Asie centrale où vivaient ces créateurs du style polychrome, en communiquèrent le goût à leurs voisins : les Huns d'une part, les Chinois d'autre part. On sait quel parti en tirèrent ces derniers dans le domaine de l'armement à la suite de la lutte avec ces nomades. Après avoir changé leur costume et adopté les mêmes armes, afin de combattre en égaux avec leurs adversaires, les Chinois prirent goût aussi à la verroterie multicolore que, déjà sous les Han, ils font venir de l'Orient romain (Ta-ts'in) [1]. Toutefois, ils n'ignoraient pas non plus, et appréciaient même, les objets en verre des ateliers de l'Asie centrale, puisqu'une ambassade commerciale, arrivée en Chine en 424, comprenait des artisans spécialistes du verre de cinq couleurs, qui devaient créer cette industrie en Chine même. Ces gens venaient du Tokharestan supérieur ou Bactriane qui, encore au VIIe et au VIIIe siècles, resta un centre d'exportation des produits de verre [2].

Ainsi, la Chine n'a commencé sa propre industrie verrière qu'au Ve siècle de notre ère, et, à l'époque de la seconde ville de Bégram (IIe-IIIe siècle de notre ère), elle importait la verrerie soit de l'empire kouchan soit de l'empire romain. Et, comme Bégram était un centre administratif important et, peut-être même, pendant une partie de l'année, le lieu de séjour des rois kouchans en même temps qu'un relai sur la Route de la Soie, on peut en déduire que dans l'ensemble des plusieurs dizaines de vases que la Délégation y a découverts, si une partie était destinée à la consommation locale, l'autre n'était qu'en transit pour la Chine.

Au moment encore si proche où Rostovtzeff publiait ses remarquables travaux de synthèse sur la civilisation des Sarmates, on ignorait que les Kouchans étaient, dans la même mesure qu'eux, attachés au style polychrome. Ces deux branches, appartenant au même stock racial, suivirent deux routes différentes, les uns allant vers l'Ouest, les autres vers le Sud et le Sud-Est. Mais chaque groupe accomplit une sorte de mission dans la propagation de ce style chez les peuples avec lesquels il entrait en contact. Il faut croire que le goût du « monde » des premiers siècles de l'ère chrétienne se portait plus que jamais vers ce style chatoyant et barbare. Les Sarmates, entraînés par les Goths, véhiculèrent leur art bien loin des steppes russes, et ses traces se rencontrent en Autriche et en Italie, en Normandie comme en Angleterre, en Espagne, et jusqu'en Afrique du Nord. La branche Sud de cette expansion iranienne propagea également ce goût puisque son in-

(1) Morin-Jean, s. v. *Vitrum*, Daremberg et Saglio, *Dict. des Ant.*, V, p. 937 sqq.

(2) N. Vesselovsky, *Notes sur l'industrie du verre en Asie centrale, Zapiskis Vostotchnogo Otdela*, VIII, 137-138, cité par A. Yakoubovsky, *Collections de l'Asie centrale de l'Ermitage*, in *Travaux du département oriental du Musée de l'Ermitage*, II (1940), p. 17.

fluence se fait sentir dans la bijouterie parthe de Taxila [1], dans l'orfèvrerie et le costume sassanides [2] et jusque dans les bijoux des riches marchands de Palmyre qui menaient le négoce avec les Kouchans de l'Inde [3].

OBJETS TROUVÉS SOUS LA TOUR NORD-EST DU CHÂTEAU FORT.

Dès notre première campagne, en automne 1941, après avoir constaté que la tour Nord-Est du château fort élevé sur la moitié Est du site, et appartenant à la ville III, recouvrait en partie la

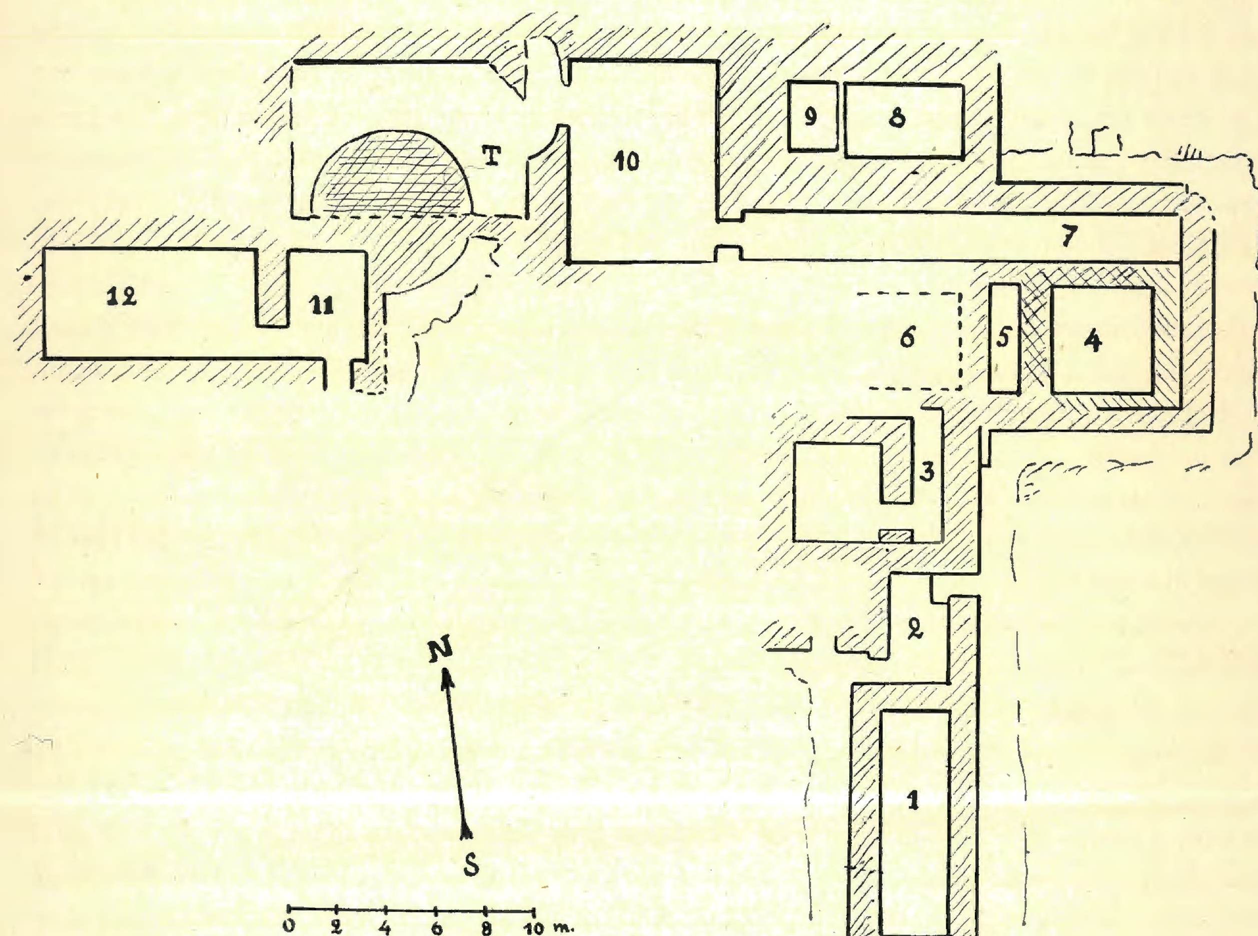


Fig. 26. — Plan des constructions dégagées à Bégram en 1937. D'après J. Hackin, *M. D. A. F. A.*, t. IX, 1939, pl. I.

chambre T où furent trouvés par Hackin un certain nombre d'objets gréco-romains, nous décidâmes de raser la moitié de cette tour afin de dégager cette chambre jusqu'à son mur Sud (fig. 26). Ceci nous permit de réunir un ensemble de bronzes qui, quoique loin d'égaler en richesse les découvertes antérieures, apportent néanmoins une contribution à la connaissance des rapports commerciaux entre l'empire kouchan et les pays d'Occident.

(1) M. Rostovtzeff, *Mon. Piot*, XXVI, p. 143, note 2.

(2) F. Sarre, *Die Kunst des alten Persien*, fig. 16.

(3) M. Rostovtzeff, *ibid.*, p. 157, note 1.

La pièce qui suscite un intérêt particulier est une statuette en bronze (pl. XII, 1 à 5 et pl. XXXIV, B. G. 9), qui représente un homme voûté ou bossu, à épaules tombantes dont la gauche est plus haute que la droite, à cou très court supportant une grosse tête penchée à gauche. Un large front dégarni, d'énormes oreilles décollées, un gros nez empâté, une bouche aux lèvres sensuelles, épaisses et sinueuses, sont les traits d'une caricature plutôt que d'un type ethnique. Le sommet du crâne, abîmé par l'oxydation, ne permet pas de déterminer la coiffure. La tête semble soit rasée sur le pourtour, soit avoir les cheveux très tirés et ramenés au sommet en chignon enroulé d'où une mèche tombe sur la tempe gauche.

L'homme est enveloppé dans une vaste toge, dont le pan droit est jeté sur l'épaule gauche d'où il descend le long du dos en lourds et larges plis, la pointe ornée d'un poids rond. Le bras gauche, qui maintient le vêtement, serre contre le flanc une double tablette; le bras droit ramené vers la poitrine est caché par le tissu. Le vêtement descend presque jusqu'à la cheville. Les pieds, légèrement écartés, portent des sandales à semelles épaisses qui font penser aux cothurnes des acteurs.

La pose du personnage et son expression trahissent la servilité, la soumission, le consentement, doublés de naïveté.

Il serait hasardeux et téméraire de chercher à identifier ce personnage, de le situer dans la société, ou de lui donner un nom qui devait certainement exister pour l'artiste qui l'a choisi comme sujet. Un fait qui semble certain est qu'on se trouve en présence d'un «grotesque», peut-être d'un de ces mimes de comédie, qui, depuis la fin de la République, égayaient les spectateurs romains. Nous pensons à ces scènes où, à côté de l'acteur principal, en apparaissait un autre, «parasite ou bouffon, reconnaissable à sa tête rasée et son allure niaise». Ils ne portaient pas, à l'encontre des tragédiens et comédiens, de masques, car c'est dans leur mimique que consistait leur art. Ne serait-ce pas, dans ce cas, une image du philosophe bossu, qui, sous le nom de Dossennus, se faisait voir dans des pièces d'improvisation?

Parmi les objets en bronze provenant d'ateliers du monde gréco-romain, qui furent trouvés par Hackin, cette statuette serait appelée à prendre une place à part. En effet, elle n'entre pas dans la catégorie des diverses représentations de divinités, telles que Jupiter, Dionysos, Harpocrate, qui étaient destinées à orner le «laraire» d'un Grec ou d'un Romain orientalisé, ou la demeure d'un oriental cherchant à imiter des habitudes occidentales. Elle n'a pas non plus la destination de ces pesons en forme de buste d'Athéna, qui, tout en étant un bibelot, avaient un rôle utilitaire [1]. Ce n'est qu'un objet de décor évocateur, fait primitivement pour égayer une demeure romaine ou alexandrine, et égaré, par le hasard des relations commerciales, dans la maison princière d'un potentat ou d'un chef kouchan, hier encore nomade.

Avec la statuette, se trouvaient deux pieds de griffon (pl. XIII, 2 et pl. XXXIV, B. G. 3) et un pied de biche (pl. XIII, 1 et pl. XXXIV, B. G. 2), similaires des objets trouvés déjà par Hackin. Ce sont soit des supports de lampes, soit des pieds d'autels à parfums, qui n'étaient que des répliques des tables et des guéridons du grand mobilier. L'oiseau assis (pl. XIII, 5 et pl. XXXV,

[1] J. Hackin, *Recherches archéologiques à Bégram, M. D. A. F. A.*, t. IX, pl. XXIV, 56; pl. XXV, 57 et 58.

B. G. 5) peut être considéré également comme une poignée ou comme un ornement de lampe. Quant à une série de petits objets : anse ciselée (pl. XIII, 8 et pl. XXXV, B. G. 1), fermeture, chaînettes et clous, toujours en bronze (pl. XIII, 3, 4, 7 et pl. XXXV, B. G. 8, B. G. 10, B. G. 11), ils appartenaient sans doute à un coffret de bois disparu. Enfin, trois objets en bronze sont, d'après nous, les ornements de bas de pieds ou, peut-être, de simples pesons (pl. XIII, 6 et pl. XXXV, B. G. 6, B. G. 7, B. G. 12).

Au même lot appartient un fragment de bulle en terre (pl. XIII, 9 et pl. XXXV, B. G. 13). Un côté porte l'empreinte d'une natte (?), l'autre deux empreintes de cachets représentant chacun un personnage nu.

NIVEAU III.

CÉRAMIQUE.

La troisième et dernière période de l'occupation de la «Nouvelle ville royale» a livré, elle aussi, une céramique qui, par certaines formes, constitue une suite logique de la poterie usitée antérieurement. Mais, de même qu'aux deux époques précédentes l'art des céramistes manifestait ses particularités en changeant les goûts et en introduisant des traits nouveaux, de même cette dernière époque marque ses propres préférences. Celles-ci sont très importantes et se traduisent par deux faits : *a*) disparition du décor peint; *b*) apparition d'un nouveau décor estampé qui devient de plus en plus largement utilisé.

Sur la surface des vases sortant du modelage, mais avant leur cuisson, le potier appliquait, souvent sur l'anse (pl. XLIX, B. G. 574, *b*), mais de préférence sur l'épaule, à l'aide d'une petite matrice en bois ou en tout autre matière gravée, une suite d'empreintes qui, généralement, en faisaient le tour. Les motifs qui figuraient sur les «cachets» sont d'une grande variété : allant du sujet géométrique simple, comme ce motif en fer à cheval (pl. XLIX, B. G. 514), ou en sorte de scarabée (pl. L, B. G. 513), ils passent par une série d'étoiles (pl. L, B. G. 538, pl. XLIX, B. G. 528, B. G. 534), dont certaines dérivent peut-être de la fleur de lotus, pour arriver à de riches sujets végétaux (pl. XLIX, B. G. 529, B. G. 533, B. G. 512, B. G. 516) et aboutir à des représentations d'animaux (pl. L, B. G. 468 et B. G. 526). Sur les deux derniers tessons, on reconnaît un bouquetin de montagne devant un arbre avec un oiseau sur le dos. Nous connaissons ce sujet dès les époques les plus reculées des civilisations iraniennes où il se trouve imagé sur la céramique peinte du IVe millénaire avant J.-C. [1].

A la même série appartient un motif plus compliqué (pl. XIX, 1 et pl. L, B. G. 506), représentant une jarre prise dans des rameaux de vigne se terminant par des grappes sur lesquelles sont perchés deux oiseaux. Du col, sort une tige surmontée d'un objet triangulaire. L'ensemble est clair, il s'agit de l'outillage utilisé pour la fabrication du vin : la jarre, le fouloir et le filtre. Car, dans cet objet triangulaire qui est placé au sommet du fouloir, il faut voir un de ces paniers à filtrer le vin, en forme de cône, que les Romains appelaient le *colum*. La scène reproduite ici n'était pas

[1] R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk*, t. I, pl. LXXXII, A 12.

étrangère aux artistes occidentaux, pour ne mentionner que la peinture de Pompéï (fig. 27); elle confirme une fois de plus la renommée dont le vin de la Kapicène jouissait dans l'antiquité — fait non seulement attesté par les historiens du Conquérant macédonien, mais aussi consigné dans les écrits du célèbre grammairien hindou du IIIe siècle, Panini, et transmis par la tradition orale chez la population du Kohdaman et du Kohistan d'aujourd'hui.

Mais le sujet le plus important est celui qui figure sur un tesson ramassé par nous à la surface du site de Goundé péiça, à environ 5 kilomètres au Sud-Est de la «Nouvelle ville royale», (pl. L, G. P. 1). Il représente un motif classique de l'iconographie sassanide : deux chevaux ailés affrontés dans une pose héraldique. Son importance est d'autant plus grande qu'elle confirme l'hypothèse de l'origine iranienne de tout ce décor estampé qui surgit chez les artistes de la troisième ville de Bégram.



Fig. 27. — Amour faisant le vin. Peinture de Pompéi. D'après Daremberg et Saglio, *Dict. des Ant.*, I, fig. 2190.

En effet, comme nous le verrons plus loin, la date de cette dernière installation embrasse la seconde moitié du IIIe et la majeure partie du IVe siècle de notre ère; nous étudierons plus bas le rôle que la jeune et nouvelle puissance sassanide joua dans ces confins orientaux du monde iranien. Nous savons, d'autre part, plus par l'argenterie et la toreutique sassanide que par les échantillons extrêmement rares de la céramique de cette époque, à quel point le décor en relief sur les vases était en honneur en Iran. Il n'apparaît pas sous cette dynastie seulement; à son avènement, il représente déjà une forte tradition chez les artistes de ce pays, ayant été largement usité sous les Parthes, que ce soit sur les vases vernissés ou sur les nombreux sarcophages en terre cuite. La question de son origine en Iran n'est pas encore claire : la céramique à décor estampé y est attestée, comme nous le faisons savoir plus haut, depuis l'époque hellénistique. Toutefois, le décor en relief sur les vases en bronze remonte à une époque antérieure aux Achéménides. Les plus anciennes installations des Iraniens arrivés sur le Plateau vers la fin du IIe ou au début du Ier siècle (la Nécropole B de Sialk et les tombes du Louristan un peu plus récentes) l'attestent, comme elles attestent la continuité dans la tradition des populations autochtones du pays, qui, depuis le Ve millénaire avant J.-C., manifestent un goût déterminé pour le décor peint sur la céramique. C'est du mélange de ce goût — qu'adoptent les nouveaux venus Iraniens — avec le décor en relief, qui se répand en Iran à la suite des grandes conquêtes du IVe siècle avant notre ère, semble-t-il, que se forme le penchant pour l'ornementation en relief de la poterie qui, sous les Sassanides, sera déjà une tradition iranienne.

Sa vogue s'étend en Asie sur une immense aire et embrasse une très longue époque. Nous avons reconnu sa présence sur le sol afghan, sur les collines de Hopian près Tcharikar, à Eskandéria près Saraï-i-Khwaja, et à Tir Andaz à 65 kilomètres au Nord de Kandahar, sur la route de Kaboul. Les savants russes trouvèrent une céramique identique sur le site de Tali-Barzou, dans la couche V, qu'ils datent du «sassanide postérieur», vers le Ve-VIe siècle [1]. Une céramique semblable, à décor estampé, datée de l'époque kouchane, a été reconnue récemment par Sir Aurel Stein sur les anciens sites de la vallée de la rivière Sarasvati, aux Indes [2].

[1] G. Grigorieff, *op. cit.*, p. 96 sqq.; pl. V et fig. 6, *j*.

[2] Sir Aurel Stein, *A Survey of ancient sites along the « lost » Sarasvati river*, *The Geographical Journal*, vol. XCIX, n° 4, avril 1942, p. 177 et 179.

Quant à la durée de ce mode de décor, les fouilles des sites islamiques de l'Asie antérieure et centrale datant des premiers siècles de l'Hégire apportent la preuve qu'il continua, avec ou sans solution de continuité, sous les nouveaux maîtres. Pour la première région, rappelons nos fouilles de Médaïn, près Telloh [1]; quant à la seconde, signalons de nombreux tessons à empreintes de forme ronde représentant des éléphants, des lions, des gazelles, etc., qui ont été trouvés sur le sol de l'ancienne Sogdiane, et qui sont conservés au Musée de Samarkand, tous « appartenant à la poterie antérieure aux Mongols » [2].

Le décor incisé reste, au cours de cette période III, très en faveur chez les artisans locaux. La ligne ondulée et les « virgules » occupent une place prépondérante (pl. LI, B. G. 330, B. G. 530, B. G. 570, *a* et *b*), de même que les arêtes de poisson (pl. L, B. G. 507, *a* et *b*). Sur ces deux tessons, on distingue les restes d'inscriptions tracées par le potier, dont celle du plus grand porte, après deux lettres, quatre barres qui semblent indiquer la dimension ou la capacité du récipient (?). Le décor en relief existe également sur un couvercle concave dont le pourtour porte des lignes et des cercles incisés, et le centre, en guise de tenon de préhension, un animal en relief (pl. XIX, 2 et pl. XLVI, B. G. 537). Le travail est certainement local, quoique la pâte est beaucoup plus claire que le reste de la poterie de l'époque. En règle générale, la céramique reste rouge, sauf quelques exemplaires qui réapparaissent en noir, mais en nombre très limité.

FORMES DES VASES.

Écuelles. — Nombreuses et de toutes dimensions, depuis la forme très simple en tronc de cône (pl. LII, 1, 6; pl. LIII, 44, 45), et une autre plus évoluée à pied légèrement débordant (pl. LIII, 36, 37, 48, 49), jusqu'à celle à un pied biseauté ou évidé (pl. LII, 3, 5); d'autres sont à fond bombé (pl. LIII, 40). Assez fréquentes sont de très grandes écuelles d'une facture assez grossière (pl. LII, 7; pl. LIII, 46, 50).

Jarres. — De préférence de forme sphérique (pl. LIV, 72; pl. LII, 11), mais aussi à paroi droite et fond bombé, munies de tenons non percés, à ouverture étroite (pl. XIX, 5 et pl. LI, B. G. 350), ou très large (pl. XIX, 7 et pl. L, B. G. 538). Les variations dans le modelé de la lèvre, signalées pour les jarres de la période II, se maintiennent (pl. LIII, 31, 32; pl. LIV, 53, 54, 64, 71).

Marmites. — De profil caréné, munies de deux anses (pl. LI, B. G. 493), ou sphériques à col simple, avec ou sans anses (pl. LI, B. G. 466, *a*).

Cruches. — On en rencontre en forme de bouteille, de travail très irrégulier (pl. XIX, 3 et pl. LI, B. G. 129), avec une anse (pl. LI, B. G. 468, *a* et B. G. 467), ou deux (*ibid.*, B. G. 469).

[1] R. Ghirshman, *Fouille de Médaïn*, in H. de Genouillac, *Fouilles de Telloh*, t. II.

[2] B. Veimar, *L'Art de l'Asie centrale* (en russe), Moscou 1940.

Cratères. — Restent en faveur et constituent la preuve de la persistance de ces formes de vases à Bégram, fait déjà signalé plus haut. Décorés toujours de deux ou trois lignes ondulées incisées, ils portent des anses à peine formées (pl. LI, B. G. 195 et B. G. 335).

Gobelets. — Les gobelets caliciformes à décor peint, ne sont plus en usage. Ils sont remplacés par des gobelets à petit pied, soit à ouverture évasée (pl. LI, B. G. 331 et B. G. 570, *b*), soit à paroi verticale (*ibid.*, B. G. 199). Leur pied est parfois plein (*ibid.*, B. G. 527). Munis d'une anse, ils ressemblent à une tasse (pl. LI, B. G. 571).

Rhytons. — A ce groupe appartient un petit animal dont la tête et les pattes manquent et qui porte une ouverture dans le dos et une autre sur le poitrail (pl. XLVI, B. G. 345).

Thières. — Avec ou sans anse, présentent les mêmes particularités que dans les installations antérieures (pl. LI, B. G. 487 et B. G. 332).

Lampes. — Trouvées en grand nombre, parfois plusieurs ensemble, devant les niches. Leur forme diffère peu de celles décrites plus haut, sauf une qui est carrée et a le bec rapporté (pl. LI, B. G. 560).

Couvercles. — Tantôt très bombés à anse développée (pl. LI, B. G. 572), tantôt plats à tenon central, et décorés d'incisions (pl. LI, B. G. 570, *a*), tantôt concaves décorés d'incisions et portant un animal en relief en guise de tenon (pl. XIX, 2 et pl. XLVI, B. G. 537). Les couvercles sont d'usage courant.

Divers. — Les grosses barattes continuent à être employées (pl. LII, 9) de même que l'outil en forme de pilon (pl. LII, 8). Un de ceux-ci (pl. XIX, 4 et pl. XLVI, B. G. 132) porte une inscription qui se termine aussi par le signe *sa* et dont la lecture serait « de Dhumritamitra » (?) (fig. 28), Les noms propres composés avec celui de Mitra sont fréquents dans les inscriptions en kharoshthī [1]. Il n'est pas sans intérêt de souligner l'évolution que subissent les signes de cette écriture à travers les siècles de son usage chez les Kouchans, comme le montrent les trois courtes inscriptions que nous donnons, qui proviennent toutes du même site et qui toutes furent gravées sur un objet analogue.

Pl. LI, B. G. 530 est un grossier mortier à paroi très épaisse, décoré de motifs incisés; *ibid.*, B. G. 520 est en terre séchée au soleil simplement. Nous ignorons sa destination.

FIGURINES EN TERRE CUITE.

Éléphants (Pl. XX, 5 et 6; pl. XLVI, B. G. 168, B. G. 248, B. G. 208). — Dans les maisons de la troisième ville, nombreuses étaient les figurines représentant des éléphants. Comme le montre une de celles que nous avons trouvées (B. G. 168), l'animal portait sur le dos une coupe.

[1] Sten Konow, *C. I. I.*, vol. II, p. 102, 108-109, *passim*.

D'autres, encore plus nombreuses, qui furent trouvées par Hackin dans un meilleur état de conservation, confirment ce fait.

Ce sont, selon toute vraisemblance, des figurines votives, et leur présence près des petites chapelles privées fait non seulement penser au rôle joué par l'éléphant dans les traditions bouddhistes, mais à l'importance qu'a prise la divinité la plus vénérée de la Kapicène, précisément sous forme d'éléphant.

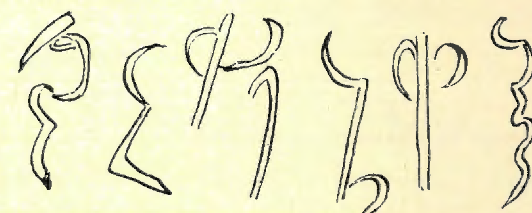


Fig. 28. — Bégram III. Inscription en kharoshthī sur un outil en terre cuite. (Voir pl. XIX, 4.)

Voici ce que Huian-tsang écrit au sujet du culte des habitants de Kapiça : « Au Sud-Ouest de la capitale s'élève une montagne *Pi-lo-so-lo*. L'Esprit de cette montagne avait pris la forme d'un éléphant; pour cette raison on l'appelle *Siang-kien* (traduction chinoise de *Pilousâra* qui signifie « solide comme un éléphant ») ... L'empereur Açoka fit élever sur cette montagne un *stūpa* qui porte le nom du dieu tutélaire de cette montagne. » [1] A. Foucher identifie ce *stūpa* avec le *Top-Dara*, le plus grand monument de la région situé sur les contreforts Est de la chaîne de Pagman, à une dizaine de kilomètres au Sud-Ouest de Tcharikar.

On peut se faire une idée de l'importance de cette divinité par le fait que l'empereur lui dédie un tel monument qui n'est pas le seul à évoquer ce dieu vénéré. D'autres témoignages, remontant aux temps de la dynastie gréco-bactrienne, doivent également être cités, et dans leur nombre, en premier lieu, les monnaies d'Eucratidès, qui, sur le revers, présentent Zeus trônant, avec, de chaque côté du trône, un protome d'éléphant et une montagne. La légende indique que c'est l'image de la divinité de la ville de Kapiçi [2]. L'éléphant imagé sur ces monnaies tient la trompe relevée et courbée en avant, exactement comme les deux têtes d'éléphant inédites, en or, trouvées par Hackin au cours de sa dernière campagne à Bégram, au printemps 1940. C'est ainsi que nous aurions le droit de reconstituer les têtes de nos figurines.

Pour les Grecs, la divinité de Kapiça était Zeus, ce qui se confirme non seulement par les frappes d'Eucratidès, mais aussi par celles de ses successeurs Pantaléon et Agathocle, par exemple, dont les revers représentent un Zeus debout tenant une Hécate à triple tête — allusion au grand carrefour où se trouvait la capitale. Mais pour les indigènes de tout temps, comme à l'époque où Hiuan-tsang traversa le pays, c'était un dieu sous l'aspect de l'éléphant qui était adoré. Ainsi on pourrait émettre l'hypothèse que ces figurines sont les images de la divinité locale, et qu'elles avaient peut-être, comme d'autres idoles, leur place dans les chapelles des maisons pour assurer aux membres de la famille la bienveillance du dieu. Quant à la coupe posée sur le dos de l'animal, elle pouvait être destinée aux offrandes faites par les fidèles.

De tout temps et chez tous les peuples anciens, l'art du coroplaste nous dépeint la vie religieuse ou sociale, et, si parmi les figurines on peut rencontrer des idoles destinées à honorer les

[1] St. Julien, *Mémoires de Hiouen-thsang*, t. I, p. 54.

[2] W. Tarn, *op. cit.*, p. 212 sqq.; R. B. Whitehead, *Catalogue of coins in the Punjab Museum, Lahore*, 1914, p. 26, note 1.

morts ou à amuser les enfants, la plupart, même quand elles nous parviennent mutilées et fragmentaires, font revivre la religion populaire. Dans notre cas, les petits fragments grossiers sont d'autant plus précieux que rien ne nous prouve que le grand art se consacra également à les imager.

FIGURINES DE CAVALIERS.

Dans la chambre A 4, dans la niche la mieux conservée de toutes les maisons de la ville III, se trouvait une figurine représentant un cavalier (pl. XX, 7 et 9; pl. XLVI, B. G. 83). Une autre, semblable, provient d'une des maisons dégagées près du chantier A (pl. XLVI, B. G. 541). Une dizaine d'autres figurines pareilles, provenant de la fouille Hackin, sont conservées au musée de Kaboul. Aucune n'est complète, et à la mieux conservée il manque la tête. Une trouvaille fortuite faite au printemps 1943 dans la vallée du Loghar, et entrée au musée de Kaboul, en permet la reconstitution exacte (pl. XX, 1 à 3 et pl. XLVI, Log. 1).

Le cavalier porte une coiffure pointue, caractéristique du monde nomade des steppes eurasiques, décorée devant d'un motif à trois branches, ressemblant à la haute coiffure du jeune homme en terre cuite d'Afrasiab, près Samarkand [1]. De longs cheveux sortent du couvre-chef et encadrent le visage, cachant les oreilles. Le menton est rasé, la lèvre supérieure ornée de longues moustaches. L'œil est grand ouvert, la bouche semble esquisser un sourire bienveillant; au cou, l'homme porte un torque. La tête, moulée séparément, était collée contre le corps modelé à la main — ce qui provoquait généralement une cassure lisse. Les bras n'ont jamais existé, ni le torse, et les jambes partent des épaules qui portent chacune, sur le devant, un cercle incisé, indiquant probablement la poitrine. Les jambes, se confondant avec les membres de devant de la monture, portent des incisions qui représentent soit les plis du pantalon, soit, ce qui paraît plus probable, les jambières des cavaliers iraniens.

La tête du cheval, modelée avec soin, atteint presque la hauteur du cou du cavalier qui semble monter l'encolure de la bête; le corps de celle-ci est traité sommairement et se termine par les deux jambes de derrière avec la queue. Dans certaines figurines trouvées par Hackin, le corps manque et les deux jambes de derrière partent de biais du dos du cavalier. La terre est fine et toujours couverte d'engobe rouge, mais le travail est grossier. Le nombre de ces figurines à Bégram, toutes de la même facture et représentant le même personnage, est trop élevé pour ne pas reconnaître l'intérêt particulier qui leur fut porté par la population de la ville. Quelle serait donc leur rôle qui justifierait cette vogue ou l'importance que leur attribuaient les Kouchans?

Retenons tout d'abord que la présence des figurines de cavaliers ne constitue pas une particularité propre à l'empire kouchan. Presque partout où les nomades de l'Iran extérieur passèrent, on trouve des images semblables. Les plus nombreuses sont celles qui furent laissées par l'armée perse qui stationnait à Memphis après la conquête achéménide de l'Égypte, et qui datent, comme il semble, des deux occupations par les Perses de ce pays, au ve et au ive siècles avant J.-C. [2].

[1] C. Trever, *Les Monuments de l'art gréco-bactrien*, Moscou 1940. — [2] F. Petrie, *Memphis*, I, p. 15 sqq., pl. XL.

Rostovtzeff a attiré l'attention sur ces cavaliers en insistant sur l'intérêt ethnographique que présenterait leur étude pour connaître la constitution de l'empire perse, autant à l'époque achéménide que parthe, puisque des centaines d'autres cavaliers semblables proviennent de Syrie et d'Assour, et sont déjà de l'époque parthe [1]. Perdrizet, en mentionnant ceux d'Égypte, aborde un aspect différent du problème et l'éclaire en disant qu'« elles (ces figurines) proviennent de quelque sanctuaire de divinité adorée particulièrement par les étrangers » [2].

En effet, on ne pourrait pas les traiter de jouets ou de simples ornements de maisons alors que c'est une armée perse, comprenant des cavaliers scythes, qui les a laissés dans le pays conquis. Que ce soit en Égypte, Syrie, Mésopotamie, ou en Iran, Afghanistan et jusqu'en Sogdiane, on les trouve partout où les cavaliers nomades iraniens habitent temporairement ou définitivement. Nous voudrions attirer l'attention sur la figurine provenant de Tali-Barzou V, couche que nous croyons être contemporaine de Bégram III (fig. 29), qui porte la même coiffure pointue que celle du cavalier de Bégram et qui est couverte d'un *bachlik*. La terre cuite sogdienne est traitée avec plus de détails : ainsi les bras sont modelés et les mains tiennent, l'une un poignard qui passe par la ceinture, l'autre une massue qui, sous les Kouchans, comme sous leurs successeurs hephtalites, devient une sorte de symbole de royauté, comme le montrent les monnaies. Les guerriers scythes, faisant partie de l'armée perse, ou devenus sédentaires comme les Kouchans, conservèrent donc cette image vénérée, qui, à notre sens, devait évoquer une divinité protectrice ou un ancêtre divinisé. Le cas ne serait pas isolé si l'on pense au dieu cavalier thrace, dont l'apparition, semble-t-il, doit beaucoup à l'arrivée des Galates, et dans lequel on voit le dieu national des Thraces guerriers et chasseurs. Certes, l'obscurité règne encore sur la valeur et le rôle de ces petites images et nous ne saurions avoir l'espoir ni la prétention de la dissiper. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que les vieilles survivances des religions antérieures restent souvent profondément ancrées dans les traditions des peuples convertis à une nouvelle religion. Sans doute, les Kouchans de la ville III de Bégram étaient-ils bouddhistes. N'est-il pas vraisemblable qu'aux images du panthéon de cette religion s'ajoutèrent celles de leurs vieilles croyances que seules ils connaissaient avant leur arrivée dans les plaines au Sud de l'Hindou-kouch?



Fig. 29. — Cavalier en terre cuite de Tali-Barzou V. D'après G. Grigorieff, *T. D. O. M. E.*, II (1940), fig. 6.

* * *

En terminant la description des terres cuites, mentionnons une figurine mutilée de femme (pl. XLVI, B. G. 574, *a*), ramassée sur la surface du site, qui semble appartenir à la couche III de Bégram.

[1] M. Rostovtzeff, *Dura and the problem of parthian art; Yale Class. Stud.*, V (1935), p. 188-189. — [2] *Les terres cuites d'Égypte de la collection Fouquet*, 1921, p. vi.

OBJETS EN BRONZE.

Sur le sol de la chambre A 5 (voir fig. 14), se trouvait un objet en bronze et fer dont la destination nous échappe (pl. XXI, 21 et pl. XLV, B. G. 103). C'est une grille circulaire en bronze, divisée en quatre segments dont trois sont munis chacun de six barres, de section triangulaire. Le cercle qui les encadre est également de section triangulaire. Une des surfaces de cette grille, formée des bases des triangles, est plate. L'autre, du côté des arêtes, comporte sur une partie du cercle un rebord vertical, et sur un point un rivet de fer traversant ce cercle, et maintenant deux des trois branches plates en fer d'un dispositif mobile. Ces deux premières branches sont fixées par une de leurs extrémités superposées; la branche inférieure, qui est la médiane de tout le dispositif, et qui était destinée à glisser au-dessus de la grille, se termine à l'autre bout par une tige sur laquelle est passée la boucle de la troisième branche, celle-ci devant actionner l'appareil. Entre la branche médiane et la grille subsistait un espace de près d'un centimètre.

Dans la chambre D 2 (fig. 14), à 0 m. 20 sous le sol de la maison, fut trouvé un lot de vaisselle en bronze. L'ensemble des six objets, soigneusement emboîtés les uns dans les autres, fut enterré, probablement au moment où les habitants, forcés de fuir la ville, cachaient tout ce qui représentait de la valeur et qu'il leur était impossible d'emporter. Dans une simple marmite (pl. XXI, 12 et pl. XLV, B. G. 226), décorée de quatre rainures circulaires, s'en trouvait une autre exactement de même forme mais un peu plus petite (pl. XXI, 11 et pl. XLV, B. G. 227). Celle-ci contenait deux écuelles, l'une à fond légèrement concave et à bord évasé (pl. XXI, 8 et pl. XLV, B. G. 229), l'autre à fond presque plat et à paroi plus droite (pl. XXI, 10 et pl. XLV, B. G. 230). Dans celle-ci se trouvait un moule, également en bronze (pl. XXI, 9 et pl. XLV, B. G. 231), comprenant une matrice «dormante» circulaire en métal, à bord légèrement relevé et à partie centrale bombée, et une matrice mobile munie d'un tenon de préhension plein. Concave, s'emboîtant sur la partie bombée de l'autre, elle ne laissait qu'un jeu de deux ou trois millimètres qui correspondait à l'épaisseur de l'objet en préparation. Les deux éléments du moule sont coulés et étaient suffisamment résistants pour façonner une cupule en feuille de métal chauffée. Les quatre récipients avec le moule étaient couverts d'une assiette de bronze (pl. XXI, 7 et pl. XXV, B. G. 228), à fond légèrement bombé, à large bord rabattu vers l'extérieur et décoré de deux rangs de perles au repoussé. Des assiettes semblables, sans décor ou ornées de perles, furent en usage chez les habitants de Taxila[1]. A ces objets, il faut ajouter une clochette à bélière (pl. XXI, 2 et pl. XLVII, B. G. 84) avec le battant fixé à une courte chaînette; et une cupule (*ibid.*, B. G. 558, *c*).

[1] Sir John Marshall, *A. S. I. A. R.*, 1923-1924, pl. XXVI, 1; *ibid.*, 1926-1927, pl. XXVII, 3.

OBJETS EN FER.

Les plus nombreux en ce métal sont les têtes de flèches, en majeure partie de forme trilobée, à soie et à barbelures (pl. XXI, 13, 15 à 19 et pl. XLVIII, B. G. 464, B. G. 75, B. G. 532, *a*); d'autres, plus rares, en feuille de laurier (pl. XLVIII, B. G. 559, *b*); ou coniques (pl. XLVIII, B. G. 575, *b* et pl. XXI, 14), ou lanciolées (pl. XLVIII, B. G. 463, *c*). Nombreux sont les clous de formes diverses (pl. XLVIII, B. G. 463, *c*, B. G. 559, *c*, B. G. 559, *d*, B. G. 575, *a*, B. G. 532, *b*, B. G. 559, *e*); des poinçons (*ibid.*, 463, *a* et *b*); des lames de couteaux (*ibid.*, B. G. 532, *c* et B. G. 463, *h*); notons également des pincettes (*ibid.*, B. G. 532, *d*); deux crochets (*ibid.*, B. G. 463, *f* et *g*); une cupule avec attache qui a peut-être servi de crapaudine, et une spatule (?) (*ibid.*, B. G. 463, *d*).

BIJOUX.

L'ensemble des bijoux trouvés dans cette ville est particulièrement pauvre. Les épingles en bronze (pl. XXI, 20 et pl. XLVII, B. G. 74), ou en plomb (*ibid.*, B. G. 154, *c*) sont très simples; celle en ivoire, a la tête travaillée : une petite boule intercallée entre deux disques (*ibis.*, B. G. 557); les bagues en argent (*ibid.*, B. G. 14) ou en bronze (*ibid.*, B. G. 558, *a*) sont d'une facture très ordinaire; les perles, nombreuses, sont pour la plupart en pâte de verre (fig. 30).

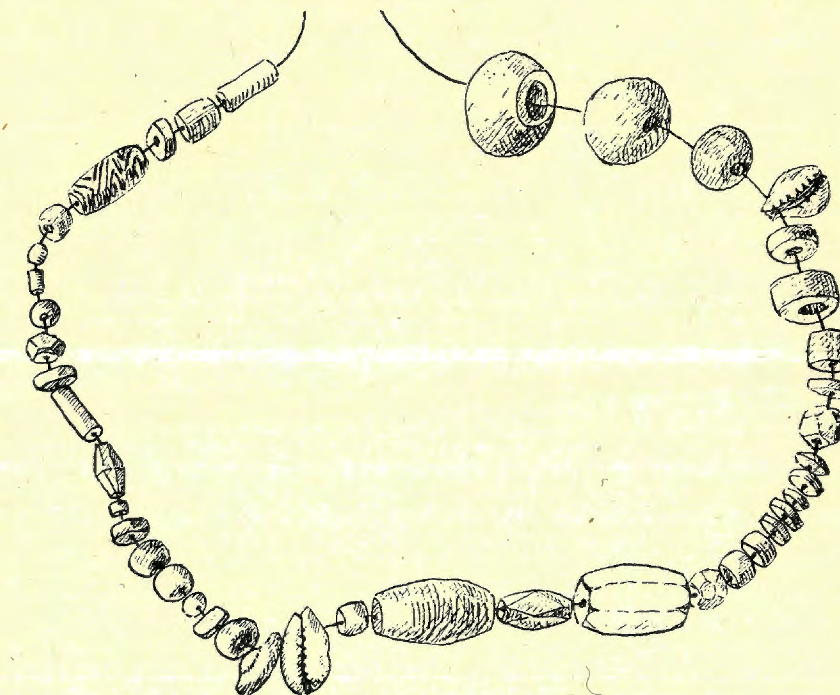


Fig. 30. — Bégram III. Perles. Ech. 1 : 2.

En partant de la grosse perle à droite :

1° pâte de verre grisâtre; 2° cornaline pâle; 3° pierre noire; 4° coquillage; 5° et 6° cornaline; 7° pâte de verre bleu-lapis; 8° coquille; 9° pâte de verre bleu clair, à facettes; 10°, 11° et 12° pâte de

verre verte; 13° et 14° terre cuite orange; 15° pâte de verre verte; 16° pâte de verre bleu mordoré; 17° pâte de verre bleu clair, à facettes; 18° cristal de roche transparent; 19° pâte de verre bleu azur, à facettes; 20° cornaline; 21° pâte de verre lapis-lazuli; 22° et 23° coquillages; 24° coquille taillée; 25° pâte de verre vert bouteille; 26° pâte de verre jaune; 27° pâte de verre blanchâtre irrisée; 28° pâte de verre bleu lapis; 29° et 30° pâte de verre bleu vert; 31° pâte de verre bleu clair; 32° et 33° coquille; 34° pâte de verre bleu pâle, à facettes; 35° pâte de verre bleu; 36° coquille; 37° et 38° cornaline; 39° pâte de verre noire incrustée de stries jaunes; 40° pâte de verre verte; 41° et 42° coquille.

DIVERS.

Cachet-bouton en bronze (pl. XLVII, B. G. 558, *b*); petit support en bronze également (pl. XXI, 5 et pl. XLVII, B. G. 154, *d*); un cachet non gravé, carré, à partie supérieure en pyramide tronquée, en pierre noire (pl. XXI, 1 et pl. XLVII, B. G. 61); un petit couvercle en pierre schisteuse grise (pl. XXI, 4 et pl. XLVII, B. G. 154, *a*); un fragment de coquille marquée de stries (pl. XLVII, B. G. 557, *a*), et de nombreux boutons ou fusaïoles en pierre schisteuse (pl. XLVII, B. G. 581, *a* à *f*); en pierre noire (*ibid.*, *g*); en pierre calcaire blanche (*ibid.*, B. G. 154, *b* et B. G. 581, *h*, *j*, *l*); en pierre brune (*ibid.*, *k*) et en bronze (*ibid.*, *i*).

OBJETS EN PIERRE.

Dans la chambre E 3 (fig. 14), fut trouvée une statuette en pierre schisteuse, le seul objet de l'école gandhārienne en ronde bosse provenant de notre fouille (pl. XVII, pl. XVIII et pl. XLV, B. G. 175). Elle représente la déesse Ardokhsho assise sur un trône. La tête ronde, à face bouffie, est trop grande pour son corps; les joues sont pleines, le menton lourd; les yeux taillés en amandes, aux globes soigneusement modelés, sont soulignés par deux bourrelets de paupières et surmontés de sourcils en larges arcs de cercle. Le nez, légèrement abîmé, est empâté; la bouche est marquée par des lèvres sensuelles qui s'allongent légèrement donnant l'impression d'un rictus de bienveillance de la divinité. Le col, court, est orné de deux torques.

Le visage est encadré de cheveux partagés d'une raie au milieu et repris sur les tempes dans un mouvement en arrière. Réunis au sommet de la tête, ils forment un haut chignon serré par un diadème ou un ruban, ce qui le fait ressembler à un *modius* ou un *calathos*, puis tombent sur le dos en disparaissant derrière le siège. Les bras nus portent chacun deux bracelets. Des doubles bracelets ornent aussi les chevilles, et, pour montrer celles-ci ainsi que les pieds chaussés de la déesse, l'artiste arrêta le vêtement plus haut que la partie médiane de la robe. Dans la main gauche, la déesse tient une corne d'abondance d'où sortent trois boules représentant des fruits; dans la droite, elle a une fleur de lotus à six pétales.

Le corps est trapu. Il disparaît sous un ample vêtement qui, toutefois, laisse deviner une forte gorge chère aux artistes de l'Inde. Une ceinture, placée haut, accentue davantage la proéminence des seins. Les plis du tissu forment un ensemble particulièrement conventionnel et contraire

à la réalité; ils partent de trois centres déterminés : sur la poitrine, ils descendent en demi-cercles concentriques s'élargissant vers le bas; du milieu du corps, ils tombent en lignes verticales et parallèles pour s'évaser légèrement au niveau du tabouret; sur les jambes, ils partent des genoux en rayons. Les pieds de la déesse sont posés sur un petit escabeau rectangulaire décoré de motifs en triangle. Le tout est placé sur un socle de 0 m. 015 de haut. La hauteur totale est de 0 m. 185; la plus grande largeur donne 0 m. 095; la figure avec la coiffure est de 0 m. 05.

La déesse est assise à l'européenne sur un trône massif à pieds moulurés, avec dossier, accoudoirs et tabouret. Les côtés extérieurs sont décorés, sous les bras du fauteuil, de deux panneaux de fleurons carrés formés de huit pétales chacun, et le dossier, de trois panneaux. Sur le trône est jeté un tissu qui enveloppe les accoudoirs et tombe en plis concentriques. Le siège n'est pas d'origine orientale. Sauf erreur, aucun monument de l'Inde n'est susceptible de nous familiariser avec un trône pareil. L'Iran non plus ne le connaissait pas, puisque, depuis les Achéménides, et surtout sous les Sassanides, on ne rencontre sur les monuments que des sièges sans dossier, ni bras, dont le rôle incombe aux coussins. Le trône bas, sur lequel figure Wima Kadphisès sur ses monnaies, est aussi un siège oriental, quoique le roi y soit assis à l'européenne. L'apparition du trône avec dossier et accoudoirs dans l'iconographie kouchane est relativement tardive, et ne daterait, à en juger par les monnaies, que du temps de Kaniṣka II, probablement second roi de la IIIe dynastie kouchane — ce qui nous amène à la fin du IIIe ou au début du IVe siècle de notre ère[1]. Dans les représentations d'Ardokhsho, la déesse est étroitement associée à ce meuble, tout comme sur notre sculpture.

On doit chercher, semble-t-il, l'origine de celui-ci en Occident où son image remonte à l'époque hellénique. C'était toujours un siège d'honneur, ce *solium* qui était réservé aux dieux et qui, à la basse époque romaine, s'enrichit d'incrustations de métal, d'ivoire et de pierreries[2]. De là, croyons-nous, vient le décor en panneaux de notre trône dont le sujet en fleurons carrés serait d'origine orientale, ayant eu, au cours des premiers siècles de notre ère, une vogue marquée sur une aire étendue, depuis l'Inde et l'empire kouchan[3] jusqu'à Palmyre[4] et l'Égypte[5].

On reconnaît sans peine dans l'image de la statuette la fée révérée des bouddhistes sous le nom de Hariti, mère de cinq cents enfants, qui, d'une divinité maléfique et ravisseuse d'enfants, devint bienfaisante en accordant aux humains des petits[6].

A côté des images où elle figure entourée de sa progéniture, les sculpteurs, sous une impulsion occidentale, lui donnèrent aussi l'aspect plus classique d'une déesse à corne d'abondance, en la représentant sous les traits et avec les attributs de la déesse Tychè ou Fortune. Compagne du dieu ou plutôt du génie de la richesse, elle-même symbole de la fécondité, la fée semble avoir eu une longue période de prospérité pour devenir, sous les souverains de la

[1] E. J. Rapson, *Sources of Indian history: Coins. Gr. d. Indo-Arisch. Philol. und Alt.*, II, 3, pl. II, 14.

[2] V. Chapot, s. v. *Thronus*, in Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiq.*, t. V, p. 278 sqq.

[3] Il figure sur la boucle de ceinture de Kaniṣka sur sa statue de Māt, près Mathurā, J. Ph. Vogel, *Explorations at Mathurā, A. S. I. A. R.*, 1911-1912, pl. LIII.

[4] H. Seyrig, *Ornamenta Palmyrena Antiquiora, Syria*, 1940, p. 306-307.

[5] J. Strzygowsky, *Koptische Kunst*, 1904, pl. XII, 7062-7064 (IIIe-IVe siècle).

[6] A. Foucher, *L'art gréco-bouddhique...*, II, p. 130 sqq.

IVᵉ dynastie kouchane, l'image exclusive du revers de leurs médailles, où l'inscription la mentionne sous le nom d'Ardokhsho. Le nom réel reste obscur, mais il y a bien longtemps déjà qu'on a proposé d'identifier cette divinité avec *Aši-vanuhi,* l'avestique déesse de la richesse [1]. Ce rapprochement paraît d'autant plus plausible que la «bonne Aši» est une divinité de la procréation, protectrice de la jeunesse en âge de se marier, et, par extension, des animaux pendant la période d'accouplement [2]. Cette *Ardvisura,* c'est-à-dire Anahita avec le titre de *vaχšº* — «génie» rattaché au mot *Ard-vaχš,* — jouit d'une faveur exceptionnelle sous les dernières dynasties kouchanes au IIIᵉ et IVᵉ siècles, précisément à l'époque où l'influence iranienne, venant du jeune et vigoureux royaume sassanide, se fait fortement sentir chez ses voisins orientaux. Car, d'après Herzfeld, Ardokhsho correspondait à cette jeune déesse qui fut le génie des frontières orientales du royaume [3]. Le mot iranien de *χᵘarr,* «gloire», fut traduit par les Grecs Τυχή et c'est sous la forme de Τυχή que les monuments contemporains de Dura reproduisent la déesse.

Les monuments connus de l'art gréco-bouddhique font souvent voir Hariti en compagnie de son époux Pañcika à qui elle emprunte parfois sa bourse. Il n'y a qu'une statue, trouvée au Cachemire, qui la montre seule, debout, avec ses deux attributs : la corne d'abondance remplie de fleurs et de fruits dans la droite, et la fleur de lotus dans la gauche [4]. A. Foucher la considère comme une réplique «Kaçmiri» de la Hariti gréco-bouddhique, et l'attribue à une époque tardive [5]. La façon dont son vêtement est agrafé, laissant le sein libre, ainsi que la technique du «linge mouillé» ne laissent pas de doute sur l'influence occidentale. Soulignons en même temps que la façon d'interpréter le bas des plis du vêtement est très proche de celle des bas-reliefs sassanides du IIIᵉ siècle, attestée à Naqsh-i-Roustem de même que sur les robes des danseuses de la mosaïque du palais de Châpour I, à Châpour, encore inédite.

De combien inférieur est le traitement des plis du vêtement de notre statuette, qui, descendant en lignes parallèles et concentriques, ou partant en rayons d'un point, sont tous de la même profondeur, tous pareils d'aspect avec un équilibre déconcertant, figés, stéréotypés, comme s'ils reproduisaient mécaniquement un modèle plusieurs fois répété. Ce n'est pas en étudiant la statuette de Begram que nous reconnaîtrons avec Georges Perrot que le «sculpteur du Gandhāra sait draper». L'art gréco-bouddhique, ou du moins la statuaire en pierre au IVᵉ siècle, est en plein déclin, cédant la place, d'une part, à la peinture, et, d'autre part, au modelage en stuc ou en terre armée et polychromée.

La statuaire gréco-bouddhique ne nous a pas encore révélé un type de Hariti-Ardokhsho assise seule sur le trône, que ce soit en bas-relief ou en ronde bosse, comme c'est le cas de la statuette de Begram. Sa date ne peut être antérieure au IVᵉ siècle, la couche où elle se trouvait étant des dernières décades de ce siècle. Elle est contemporaine des monnaies de Kidara, qui la présentent exactement de la même façon que le sculpteur dans son œuvre, à la seule différence près que dans sa droite, au lieu d'une fleur, elle tend une couronne rubanée, geste propre à

[1] Sir Aurel Stein, *Zoroastrian Deities on Indo-Scythian Coins. Indian Antiquary,* vol. XVII, part CCVII (1888), p. 28 du tirage à part.

[2] H. S. Nyberg, *Die Religionen des alten Iran,* 1938, p. 66.

[3] E. Herzfeld, *A. M. I.,* IX, 2, p. 157.

[4] A. Foucher, *op. cit.,* II, fig. 488 et p. 144-145.

[5] *Ibid.,* p. 604.

la Nikè. Ici, comme dans le monde gréco-romain, on se trouve en présence des deux notions de victoire et de chance «unies dans la personnalité de *Fortuna Victrix*», la corne d'abondance étant l'attribut de la *Tychè-Fortuna,* et la couronne de triomphe le principal attribut de la Nikè-Victoire romaine. L'image est connue par les revers des médailles des rois parthes (fig. 31), et sa réapparition sur les monnaies des derniers Kouchans n'est pas aisée à expliquer, puisque rien dans l'iconographie sassanide ne confirme la persistance de ce type de déesse syncrétisée. Les monnaies kouchanes la désignent sous le nom d'Ardokhsho, nom que nous acceptons pour la déesse à corne d'abondance et à fleur de lotus, quoique cette variante du type de la Fortune ne soit propre qu'aux monuments plastiques de l'art gréco-bouddhique, qu'ils soient en ronde bosse comme les statues du Cachemire et de Begram, ou plus nombreux, en bas-relief, où la fée se tient aux côtés de son époux.



Fig. 31. — Tychè couronnant le roi. Revers des médailles parthes. D'après J. de Morgan, *Numism. Orient.,* fig. 143, 7.

Les conditions de la trouvaille nous font croire que l'image de la déesse fut adorée dans une de ces niches-chapelles que nous avons rencontrées dans les modestes maisons de Begram III. Ceci ne semble avoir rien de surprenant si on invoque le résultat de l'enquête de A. Foucher qui prouve que la «première place dans la dévotion des classes moyennes du Gandhāra doit être assignée . . . à une ancienne ogresse . . . si universelle et profonde est l'emprise qu'exerce sur l'humanité le désir . . . de la progéniture» [1].

FRAGMENT DE BAS-RELIEF GRÉCO-BOUDDHIQUE.

Dans la chambre G 3 (fig. 14), près de la niche, se trouvait au sol un fragment de bas-relief (pl. XX, 8 et pl. XLV, B. G. 362), provenant, sans aucun doute, d'un monument bouddhique de la région tombé en ruine et désaffecté. En effet, c'est dans un panneau vraisemblablement mutilé que fut soigneusement découpée l'image d'une divinité dont les bords ont été retaillés et biseautés.

Le personnage est à droite, les mains jointes en signe de salut et de piété; la tête, vue de trois-quarts, est nimbée; les cheveux, relevés au-dessus du front en chignon, encadrent le visage et forment une suite de boucles. Le vêtement jeté sur l'épaule gauche laisse la droite nue par politesse. Le fait que la tête est auréolée peut indiquer qu'il s'agit d'une divinité. Les monuments gréco-bouddhiques sont suffisamment nombreux pour permettre de tenter une identification de celle-ci et peut-être même de toute la scène à laquelle elle appartenait primitivement.

On peut voir dans ce personnage une des divinités compagnes de Bodhisattva Çvētakētu qui «s'enquièrent respectueusement des conditions de la naissance dernière» [2]. Ou, en nous basant sur sa coiffure à chignon, reconnaître en lui le dieu Brahmā et, dans ce cas, on serait peut-être en présence d'un morceau de la scène de la «nativité» ou de la «descente du ciel de Trāyastrimçās».

[1] A. Foucher, *op. cit.,* p. 174. — [2] *Ibid.,* p. 288, fig. 145.

Cette recherche de l'identification de la scène reste, somme toute, d'un intérêt secondaire. Plus important paraît le fait que dans cette maison de Bégram III se trouvait un fragment de sculpture de l'école gandhārienne qui, réutilisé, provenait certainement d'un sanctuaire antérieur à la date de l'installation où il fut mis au jour. En fait, on reconnaît dans son exécution, malgré sa mutilation, des traits caractéristiques attribuables à la période classique de l'art gréco-bouddhique, qu'on décèle dans les proportions du corps bien observées, dans le modelage prouvant la connaissance de l'anatomie, dans l'œil à globe moyen et à paupière mince. De même, les plis du vêtement sont traités selon le procédé cher aux premiers artistes du Gandhāra en bourrelets qui semblent être inspirés de la technique du «linge mouillé» d'où dérivera l'assemblage des plis des vêtements des Bouddhas en séries de U superposés. La différence dans l'interprétation entre cette pièce et la statuette d'Ardokhsho décrite plus haut, que ce soit dans le traitement du corps ou du vêtement, est profonde. Un laps de temps assez long a dû s'écouler entre elles pour que les traditions de la belle époque se soient perdues et qu'un certain nombre de monuments soient tombés en ruines — ruines parmi lesquelles les habitants de Bégram III recherchaient des images pour en orner leurs maisons. La présence, dans deux maisons voisines, de deux monuments datant de deux époques de l'art gandhārien, évoque le chemin parcouru par cet art sous les Kouchans.

* * *

Puisque tout ou presque tout de ce qui a été mis au jour dans les trois villes superposées de Bégram date des quatre dynasties kouchanes, nous pouvons tenter de retracer la civilisation matérielle de ce peuple.

C'est vers les objets les plus humbles mais aussi les plus courants que nous nous tournerons en premier lieu : vers cette céramique si indispensable à la vie quotidienne de l'homme. Elle nous enseigne qu'une forte homogénéité avait régné tout au long de la durée de l'empire kouchan, ce qui n'exclut pas que chacune des trois périodes reconnues à Bégram ait eu ses propres particularités. Cette unité, qui trahit l'attachement du peuple à des formes déterminées de vases selon leur usage, existait toutefois déjà avant l'arrivée des conquérants et s'étendait sur une aire qui bravait les frontières géographiques, puisque les habitants de Taxila connaissaient ces objets et les employaient bien avant les Kouchans. La poterie, la vaisselle de bronze, les produits des coroplastes, forment une sorte de fond autochtone sur lequel s'ajoute et se greffe ce que les nouveaux venus apportèrent de l'extérieur. Qu'y a-t-il sur ce fond qui porterait des traces de la domination grecque? Rien, ou presque rien. Telle est l'impression que laisse l'étude des trouvailles de Bégram et telle fut la conclusion à laquelle arriva Sir John Marshall devant les objets mis au jour à Taxila.

Nous connaissons la part des Kouchans dans la phase suivante de cette culture, puisque, avec eux, arrivent de l'Asie centrale cette bijouterie géométrique et polychrome si particulière, et, probablement, certains perfectionnements dans l'armement : telle cette longue épée de Kaniṣka qu'on voit sur sa statue trouvée à Mathurā, et cette longue lance que portent, sur leurs monnaies, les rois scythes de l'Inde du Nord-Ouest, et les souverains kouchans.

Cet ensemble des traditions locales et des courants venus de l'extérieur ne permet ni de deviner ni de présager l'art gandhārien. Mais, ajoutons-y le lot des trouvailles de Hackin : tous ces objets qui, comme un flot dû au commerce, arrivent sur le sol kouchan — ces bronzes, ces médaillons de plâtre, ces vases de verre décorés de peintures, venant tous de l'Orient romain, et ces ivoires gravés ou sculptés par des artisans de Sānchī ou de Mathurā — et on comprendra que sur le fond d'une civilisation déjà composite ait pu naître l'école du Gandhāra.

Les conditions qui favorisèrent son éclosion sont multiples et favorables. Tout d'abord, c'est la fondation de l'empire kouchan par Kujula Kadphisès, événement qui, comme on le verra plus bas, se place vers le milieu du Ier siècle de notre ère. Ainsi, les débuts de l'art gréco-bouddhique ne pourraient remonter plus haut que la seconde moitié du Ier siècle. Pour que les traditions de l'art hindou fussent entrées dans sa composition, il faudrait, *a priori*, admettre que l'Inde, ou du moins une de ses parties actives, eût été intégrée dans l'empire kouchan. Or, la conquête de l'Inde est le fait d'armes de Wima Kadphisès et ne se termina qu'en 99. Ceci nous obligerait donc à descendre la date recherchée à la première moitié du IIe siècle de notre ère. On doit aborder maintenant la question de la religion bouddhique, puisque cet art essentiellement religieux resta, presque exclusivement, au service de celle-ci. Or, si nous ignorons à quel point les Kadphisès furent favorables au bouddhisme, nous savons, par contre, quel fut le rôle de Kaniṣka dans l'essor de cette religion qui fut élevée au rang de religion d'État. Nous connaissons maintenant la date de l'avènement de ce roi, qui est l'an 144 (voir plus bas, chap. V); donc, logiquement, cet art n'aurait pu prendre son essor qu'après cette date. Et, de fait, il se centralise tout d'abord puis se développe dans cette province du Gandhāra qui devient, avec l'avènement de Kaniṣka, le point de ralliement de toutes les forces de l'empire, et qui est appelée à jouer un rôle de premier plan : au point de vue administratif, avec sa nouvelle capitale Peshawar; au point de vue religieux, puisque ce roi l'enrichit de centaines de monastères et de *stūpa;* au point de vue économique, puisque située sur la route des échanges internationaux. «Le règne de Kaniṣka est le *terminus ad quem* au-dessous duquel il n'est plus possible de faire descendre l'apparition du type de Bouddha.»[1]

Ainsi, les considérations d'ordre historique et chronologique amènent à la conclusion que la production massive des œuvres d'art gandhāriennes ne remonterait pas plus haut que la seconde moitié du IIe siècle de l'ère chrétienne, et l'étude des monuments semble le corroborer parfaitement. Déjà, Kennedy[2] remarqua que rien dans les sculptures gréco-bouddhiques ne trahit la particularité des œuvres romaines du temps de Trajan et d'Hadrien où règne cette perspective qui permet de présenter les personnages sur des plans différents. Sur les bas-reliefs gandhāriens, on ne trouve que la superposition des figures par rangées, les unes au-dessus des autres, ce qui les rapproche de la technique des diptyques romains ou des sarcophages chrétiens du IVe siècle; leurs chapiteaux corinthiens avec les Bouddhas ne remonteraient pas plus haut que la première

[1] A. Foucher, *op. cit.*, II, p. 439. — [2] J. Kennedy, *Sidelights on Kanishka, J. R. A. S.*, 1913, p. 372, n. 1.

moitié du IIIe siècle. D'autres études révèlent que, si, d'une part, certaines draperies des Bouddhas dérivent de celles des portraits romains de la seconde moitié du IIe et de la première moitié du IIIe siècle, d'autre part, d'autres façons de disposer les plis des vêtements imitent les produits de l'art hellénistique oriental influencé par l'art romain, qui date de la même époque [1], ce qui expliquerait que certains éléments décoratifs de l'art gandhārien sont de même inspiration que ceux de Palmyre [2].

L'héritage d'art hellénistique laissé par les Indo-Grecs semble avoir joué un rôle bien réduit dans l'élaboration de l'art gréco-bouddhique, et ce ne furent pas les Parthes qui le stimulèrent. Cet art n'est pas une invention des artistes kouchans ni d'artistes indiens. Il est issu, pour l'essentiel, de cet art qu'on connaissait dans l'Orient romain et avec lequel les Kouchans se familiarisèrent grâce à cet extraordinaire essor du commerce qui se développe dès la seconde moitié du Ier siècle de notre ère et atteint son apogée au cours du IIe. Avec les œuvres d'art qui lui parviennent par le canal des échanges (et nous pouvons en admirer aujourd'hui un ensemble unique grâce aux découvertes de Hackin), le riche et puissant empire attire les artistes et les artisans qui viennent, les uns par mer d'Alexandrie, les autres par terre de Syrie ou de Séleucie, pour mettre à la disposition du roi ou de sa cour, de l'aristocratie terrienne, ou des riches marchands, leur art et leur habileté doublés de leur esprit d'adaptation. Découvrant sur le sol indien un art nouveau, ils le marieront avec celui de leur pays, et de leurs mains sortira cet art composite, comme plusieurs siècles avant eux, l'art gréco-scythe sortit des mains des artistes grecs des villes helléniques de la mer Noire qui travaillèrent à satisfaire le goût de leur clientèle scythe. Dans cet art hybride du Gandhāra, où on décèle aussi bien des courants occidentaux qu'orientaux, se reflète la formation composite de l'empire kouchan lui-même. Et si, sous le vocable «occidentaux» nous comprenons non seulement les formules de l'art gréco-romain, mais également celles de l'art iranien ou parthe enrichi par l'hellénisme, sous «orientaux» nous voyons tout ce que l'Inde a fourni comme apport, mais aussi ce que les Kouchans amenèrent avec eux de leurs steppes de l'Asie centrale. Repris par les artistes locaux, reproduit dans un nombre énorme d'œuvres, cet art évoluera vers une conception de plus en plus éloignée de ses prototypes occidentaux pour revenir à ses sources nationales et redevenir indien sous la dynastie des Goupta.

(1) B. ROWLAND Jr., *Gandhāra and late antique art : the Buddha image, A. J. A.*, XLVI (1942), p. 227-228.

(2) H. SEYRIG, *Ornamenta Palmyrena Antiquiora* et *Remarques sur la civilisation de Palmyre, Syria*, 1940, p. 289 sqq. et p. 333 sqq.

CHAPITRE IV.

ÉTUDE NUMISMATIQUE.

Nous avons déjà mentionné l'abondance des monnaies qu'on rencontre dans les trois niveaux superposés de la «Nouvelle ville royale» de Bégram. L'ensemble de nos trouvailles au cours des trois campagnes de fouilles se répartit de la façon suivante :

Rois indo-grecs :

	Pièces.
1. Eucratidès	19
2. Ménandre	4
3. Apollodotos	2
4. Hélioclès	4
5. Diomède	1
6. Antialkidès	1
7. Hermaïos	18
	49

Rois indo-scythes et indo-parthes :

1. Spalirisès	1
2. Azès II	1
3. Gondopharès	20
4. Abdagasès	2
5. Guda (?)	1
	25

Rois de la Ire dynastie kouchane :

1. Hermaïos avec Kujula Kadphisès et Kujula seul	59
2. Wima Kadphisès	26
3. Soter Megas	29
	114

Rois de la IIe dynastie kouchane :

1. Kaniṣka	44
2. Huviṣka	59
3. Attribuées à Huviṣka	2
4. Vāsudeva	8
	113

Rois de la IIIe et de la IVe dynasties kouchanes (toutes anépigraphes) :

Type I, Siva et bœuf	26
Type II, Ardokhsho trônant	16
	42

A ce nombre, il faut ajouter :

1 pièce carrée de Taxila, avec lion et éléphant;
1 pièce de Mir de Badakhshan;
1 pièce de Khosroès II, trouvée à Bordj-i-ʿAbdallah, et
34 pièces non identifiées à cause de leur mauvais état. Le total représente 380 monnaies qui se répartissent par campagnes :

	Pièces.
automne 1941	101
printemps 1942	263
automne 1942	16
TOTAL	380

D'autre part, nous avons eu la possibilité d'examiner au Musée de Kaboul les monnaies trouvées par Hackin au cours des travaux à Bégram en 1937 et 1938. Elles furent nettoyées par nos soins et identifiées. Voici ce qu'elles comprennent :

	Pièces.
Kujula Kadphisès	2
Wima Kadphisès	1
Soter Megas	4
IIIe et IVe dynasties kouchanes :	
Type I, Siva et bœuf	16
Type II, Ardokhsho trônant	17
Kouchano-sassanide	1
non identifiées	6
TOTAL	47

De plus, dans la liste des trouvailles de Hackin en 1939, sont mentionnées [1] sous les numéros :

Numéros.	
6	Kujula Kadphisès.
10	Non identifiée.
12-16	Vāsudeva.
20-21	Deux pièces percées d'un trou circulaire.
36	Époque kouchana (?).
45	*Idem.*
49	Non identifiée.
50	*Idem.*
115	*Idem.*
116	*Idem.*
117	Sar du Garjistān.
118	Non identifiée.
155	Gondopharès.
171	Non identifiée.
208	Wima Kadphisès.

Le total représente 20 pièces.

Nous n'avons pas pu les examiner. Toutefois, même incomplètes, ces sources sont importantes pour notre enquête concernant les installations de la partie Est du site où ces monnaies furent mises au jour. En fait, aucune pièce des rois indo-grecs n'a été trouvée par Hackin, et ceci semble confirmer les résultats de nos observations comme quoi cette partie de la «Nouvelle ville royale» de Bégram n'aurait été construite qu'après l'arrivée des Kouchans.

Le nombre de médailles trouvées par la Délégation à Bégram, au cours des fouilles de 1936 à 1942, quoique se chiffrant par centaines, peut paraître minime en comparaison des achats faits dans cette région par Masson en 1833-1835, qui se montent à plusieurs milliers [2]. La chose s'explique par le fait que Masson fut le premier à acheter des monnaies au Kohdaman et au Kohistan, chez les paysans qui avaient accumulé leurs trouvailles depuis des générations. D'autre part, toutes ces pièces provenaient non d'une superficie de quelques centaines de mètres carrés comme celle fouillée par la Délégation, mais d'une aire de plusieurs kilomètres embrassant aussi bien les sites anciens de la rive droite que ceux de la rive gauche du Panjshir. Certaines, comme celles de l'époque hephtalite, provenaient, d'après Masson, de Mahmoud Eraqui.

[1] Ce catalogue a été laissé par J. Hackin au Musée de Kaboul lors de son départ pour la «France Libre» en Angleterre, en 1940.

[2] Voir J. PRINCEPS, *Essays on Indian Antiquities*, 1858, I, p. 344 sqq., où sont reproduits les rapports de Masson avec la récapitulation des monnaies achetées par lui. A remarquer que le nombre relatif des monnaies de chaque roi présente une certaine analogie avec celles trouvées par la Délégation.

Or, sous ce nom on désigne encore aujourd'hui la région qui se trouve à l'Est de Golbahar, et en particulier la partie située sur la rive gauche, face à la montagne de Pahlavan, où, dans un endroit appelé Setq-Abad, nous avons nous-même identifié une nécropole du temps des Hephtalites qui sera mentionnée dans le volume suivant de ces *Mémoires*.

* * *

Nous ne donnerons pas la description de toutes les monnaies trouvées par nous, car la plupart sont des exemplaires connus et plusieurs fois publiés. Nous nous bornerons à faire connaître les quelques rares pièces inédites, susceptibles d'apporter une contribution à l'étude de l'histoire du pays, dont, jusqu'à maintenant, des tentatives de reconstitution n'ont pu être faites que grâce aux monuments numismatiques.

UNE MONNAIE DE SPALIRISÈS.

(Pl. XXII, 7 et fig. 32. B. G. 125. Niveau I.)

Drachme en argent. Poids 3 grammes; diam. 0 m. 019.

L'avers est anépigraphe. Il représente en haut et au milieu une tête royale parthe à gauche. Le front est ceint d'un bandeau royal qui se termine derrière par une boucle en crochet et deux rubans qui descendent presque jusqu'au bord inférieur de la monnaie. Les cheveux calamistrés

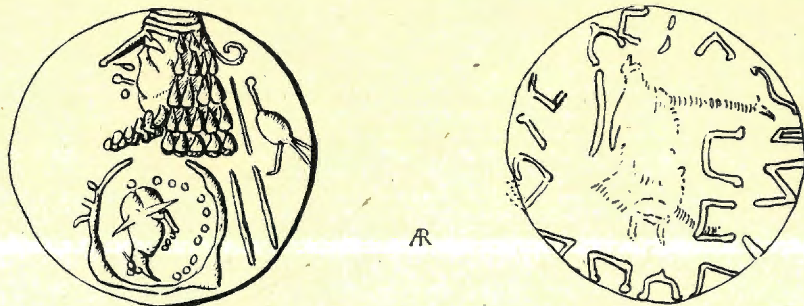


Fig. 32. — Bégram I. Monnaie de Spalirisès (voir pl. XXII, 7). Ech. 2 : 1.

et très longs sont coiffés en cinq rangées horizontales et superposées de boucles. Le nez est fin et long; les lèvres épaisses; une longue barbe à boucles est projetée en avant. La tête s'arrête à la hauteur du menton.

Sous cette tête, et deux fois plus petit, est figuré un buste de personnage imberbe à droite, portant le casque des rois indo-grecs. Il est compris dans un cercle de grènetis exécuté d'une façon très irrégulière et qui, après avoir atteint le haut de la tête, disparaît. Ce cercle est encadré d'un bourrelet touchant, en haut, la tête parthe, formant, en bas, à droite et à gauche, deux épaississements, et rejetant derrière la tête casquée trois protubérances superposées. Derrière la

tête parthe et près du bord, est représenté un oiseau qui, avec ses pattes et son long cou, semble être un échassier.

Le revers porte une inscription en grec très barbare. Elle commence à gauche et suit le bord de la pièce, laissant libre la partie centrale de la médaille : ΒΑϹ[ΙΛΕΟϹ] [Β]ΑϹΙΛ[Ε]ΟΝ [1] et en exergue : ϹΠΑΛΙ[ΡΙϹΟΥ] « roi des rois Spalirisès ». Au centre se trouvent deux lettres : ΠΩ.

La pièce est réutilisée. L'avers n'a conservé aucune trace de la frappe primitive et on distingue nettement que les deux têtes, frappées postérieurement et séparément, se trouvent dans deux creux produits par leurs coins respectifs. Le revers a été supprimé moins soigneusement et la partie centrale laisse deviner le sujet le plus fréquent des monnaies parthes; le roi assis sur le trône et tenant dans la main droite tendue un arc bandé. Celui-ci est en partie visible à l'emplacement de la lettre Ε qui manque dans ΒΑϹΙΛΕΩΝ. La monnaie réutilisée fut donc, à l'origine, celle d'un des rois parthes, et ce fait laisse supposer que Spalirisès se considère comme indépendant d'eux.

L'influence du monnayage arsacide dans la présentation actuelle de la monnaie est certaine. La tête parthe, comme d'habitude, est à gauche, sans qu'aucune légende l'accompagne. Sa coiffure, sa barbe, le bandeau, ne laissent aucun doute quant à son origine. Par contre, la disposition de la légende en cercle est à l'encontre des émissions parthes et trahit l'influence des frappes indo-grecques et scytho-parthes de l'Inde. Le mélange des traditions occidentales et orientales est manifeste, ce qui permet d'attribuer l'émission de notre monnaie à une région où ces traditions purent se rencontrer : sur les limites orientales de l'empire iranien, dans le Seistan selon toute probabilité.

L'exécution des coins ayant servi à la frappe de la monnaie est très irrégulière, Si la tête parthe montre de l'habileté et de la vigueur — ce qu'on peut attribuer à l'habitude du graveur de travailler sur un type déterminé — par contre, le buste inférieur est assez médiocre. Le travail y a été fait à la bouterolle et se rapproche de la façon de graver « par points » les légendes de certaines monnaies parthes. En effet, le menton et les lèvres du personnage ne sont indiqués que par des points en reliefs; trois autres points marquent le vêtement sur l'épaule droite. D'autres particularités laissent croire que l'artiste, appartenant au monde iranien, était peu familiarisé avec le mode vestimentaire grec car il représente le casque divisé au milieu, sans pointe ni cimier.

Si on cherche une similitude entre la tête parthe de la monnaie de Bégram et celles des émissions impériales, l'identification avec les frappes de Phraate IV (38/37 — 3/2 av. J.-C.) s'impose. On y distingue le même traitement des cheveux descendant en cinq rangées superposées, le même bandeau royal sauf la boucle en crochet. Et, ce qui rend surtout ce rapprochement valable, c'est l'oiseau à droite de la tête, puisque Phraate IV était le seul roi à représenter sur ses monnaies, derrière sa tête, un aigle tenant en son bec un anneau rubané [2], symbole de la royauté, qui figure si souvent sur les médailles et les monuments arsacides et sassanides. L'artiste provincial copia l'oiseau derrière la tête royale mais lui donna un aspect différent (un échassier au lieu d'un aigle), et sans diadème dans le bec. Celui-là prend déjà la forme de la boucle du bandeau royal que nous retrouvons sur les émissions des successeurs de Phraate IV.

[1] Avec O au lieu de Ω.

[2] W. Wroth, *Catalogue of the coins of Parthia*, London 1903, pl. XXI, 1, 2, 3; pl. XXII, 1, 2, 3, 4, 9, 10, 11.

W. Wroth publia sept pièces semblables à notre monnaie, toutes provenant des collections réunies aux Indes [1]. Le numéro 4 de la planche XXI serait, d'après lui, une pièce de Phraate IV portant en surfrappe la tête casquée. Nous ne partageons pas son point de vue, puisque la tête parthe de cette monnaie est identique aux deux autres reproduites sur la même planche XXI, 5 et 6, et que Wroth considère comme refaites. Ces trois pièces, ainsi que celle de Bégram, montrent la même barbe projetée en avant, ce qui est contraire à toutes les émissions de Phraate IV. Le numéro 4 de Wroth est une pièce refaite comme les deux autres. C'est son revers, proche par sa légende des monnaies de Phraate IV, qui lui suggéra son interprétation. Le cas des revers de ses deux autres monnaies (n°s 5 et 6), ainsi que de celle de Bégram, est différent : on connaît cette dernière qui n'a rien des frappes parthes. Les deux autres s'en éloignent aussi sensiblement comme, par exemple, le numéro 5, où le sujet central, au lieu de représenter le roi assis avec son arc, le figure debout sur le trône, ce qui est absolument insolite. Sa légende également est très barbare avec en haut : [BA]ΣΙΛ[ΕΩΣ], à droite [BAΣΙ]ΛΕΩΝ, 2e ligne [AP]ΣΑΠΟ|Y| ; à gauche [ΦΙ]ΛΛΛΗΧ[ΟΣ], 2e ligne ...]ΜΗΝΟΣ pour probablement KEKALOVMENOΣ [2]. Sur le numéro 6 ne sont visibles que les deux lignes du haut qui sont : [B]AΣΙΛΛ[ΩΣ] [B]AΣΙΛΛΙ[N], le reste a disparu (fig. 33).

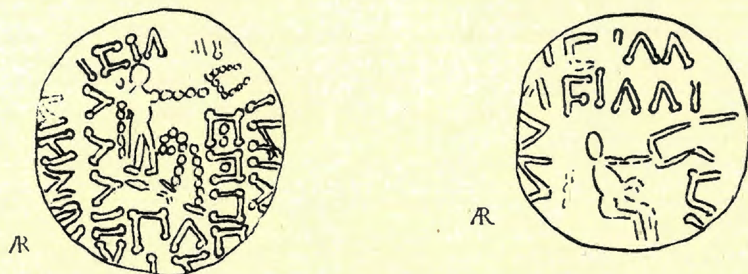


Fig. 33. — Revers des monnaies attribuées à Spalirisès. Ech. 2 : 1. D'après W. Wroth, *Catalogue of the coins of Parthia*, pl. XXI, 5 et 6.

L'avers du numéro 5 est identique à celui de Bégram, et quoique leurs revers soient différents, ces deux pièces ont dû sortir du même atelier monétaire puisqu'elles portent le même monogramme Π Ω, placé soit sous le trône (n° 5), soit devant. Ce monogramme, ainsi que celui des numéros 4 et 6, réduit à la seule lettre Π, ne se rencontre sur aucune des émissions de Phraate IV; la lettre Π seule est attestée sur une monnaie attribuée à Phraate V (3/2 av. J.-C. — 4 ap. J.-C.), fils et successeur de celui-ci [3], et qui doit provenir du même atelier que les pièces que nous venons d'étudier (voir en particulier la forme de la barbe). Elle est décrite par Wroth comme étant aussi d'une exécution barbare et appartenant, comme les précédentes, à la collection Cunningham réunie aux Indes.

Ainsi, il ressort que les huit monnaies à deux têtes surfrappées et superposées proviennent, selon toute évidence, d'un centre d'émission à particularités artistiques et à marques déterminées, situé sur les confins de l'Inde où elles furent frappées peu avant la fin ou plutôt après le règne de Phraate IV, et qu'elles furent émises, sur la foi de la légende de celle de Bégram, par Spalirisès. La variété de leurs revers ne constitue pas, semble-t-il, d'obstacle à cette hypothèse, chacune de ces médailles étant une réutilisation des frappes impériales parthes.

[1] *Op. cit.*, p. 114 et pl. XXI, 4, 5, 6. — [2] *Ibid.*, p. 66, n° 41 et n. 1 ; p. 165, n° 33 et note 1. — [3] *Ibid.*, pl. XXIII, 13.

On connaît trois groupes de monnaies de Spalirisès :

a) Av. Roi à cheval. Lég. BACIΛEωC AΔEΛΦOY ΣΠAΛIPIΣOY
℞ Zeus. Lég. : *maharajabhrata dhramiasa spaliriśasa.*
b) Av. Roi à cheval. Lég. : BAΣIΛEωΣ MEΓAΛOY ÞΠAΛIPIΣOY
℞ Zeus. Lég. : *maharajasa mahatakasa ayasa.*
c) Av. Roi à pied tenant une hache et un arc. Lég. : BAΣIΛEωN MEΓAΛOY ΣΠAΛIPIΣOY
℞ Zeus trônant. Lég. : *maharajasa mahatakasa spaliriśasa.*

D'après l'hypothèse généralement admise, Spalirisès fut le vassal de Vononès « grand roi des rois » de l'Iran oriental et s'intitulait « frère du roi » (groupe *a*), dont le nom n'est pas indiqué mais qu'on considère comme étant Vononès. Plus tard. et toujours sous Vononès, Spalirisès porte le titre de « grand roi » (comprendre vice-roi) et frappe avec son fils (?) Azès qui porte le même titre que lui. Tous deux règnent conjointement sur l'Arachosie (groupe *b*). Enfin, après la mort de Vononès, Spalirisès lui succède et émet des monnaies avec son titre de « grand roi des rois » (groupe *c*). Le fait que ce dernier groupe porte sur le revers un « Zeus trônant » — sujet des monnaies du dernier roi grec Hermaïos — laisse supposer que le royaume de celui-ci tombe sous la domination de Spalirisès.

Les monnaies du dernier type de Spalirisès sont souvent refrappées sur les monnaies de Vononès ce qui a fait admettre que : 1° le roi, dont Spalirisès dit être le « frère » (groupe *a*), est Vononès; 2° Spalirisès succéda à Vononès comme suzerain de l'Iran oriental [1]. Pour Tarn, après la mort de Vononès, Spalirisès s'empare du pouvoir, se proclame « grand roi des rois » et confère ce titre à son fils Azès, tous deux régnant conjointement [2]. De la Vallée-Poussin ne semble pas admettre la succession de Spalirisès à Vononès et croit que le successeur de celui-ci fut Orthagnès; quant à Azès, le fils de Spalirisès, il serait Azès II, successeur d'Azilisès [3]. Un point de vue très différent est présenté par Herzfeld qui, dans Spalirisès, voit le frère de Mauès; dans Azès I, Azès II et Azilisès, une seule et même personne, et qui, identifiant Vononès de l'Iran oriental avec Vononès I de Parthie (8-11 ap. J.-C.), arrive à la conclusion que de la masse des « roi des rois » et des « grand roi », il ne reste, avant Gondopharès, que Mauès et Azès qui auraient régné sur les conquêtes des Sakas aux Indes [4]. Tout en simplifiant une série de difficultés, cette théorie en suscite d'autres : selon elle il faudrait admettre que le royaume d'Hermaïos disparut sous Mauès; on ne pourrait pas expliquer comment Spalirisès, contemporain de Mauès (début du 1er siècle avant notre ère; 58 ou 30 av. J.-C., d'après Herzfeld), aurait pu surfrapper les monnaies de Vononès I (8-11 ap. J.-C.).

Le fait que la monnaie de Spalirisès de Bégram ne porte que la légende en grec laisse présumer que son émission était destinée au Seistan seulement; dans le cas contraire, elle aurait dû porter aussi une légende en kharoshthī. S'il en est ainsi, on serait en possession de la preuve qu'au moment de cette émission, Spalirisès régnait déjà au Seistan après avoir succédé à Vononès.

[1] E. J. Rapson, *C.H.I.*, vol. I, p. 572 sqq.; R. B. Whitehead, *op. cit.*, p. 92 ; J. de Morgan, *Manuel de numismatique orientale*, p. 372.
[2] *The Greeks in Bactria and India*, p. 347-349.
[3] *L'Inde aux temps des Mauryas...*, p. 268.
[4] *A. M. I.*, IV, 2, p. 95 sqq.

Le titre qu'il porte est moins important que celui de «grand roi des rois» de la série *c*, mais ceci n'implique pas nécessairement qu'il était vassal d'un «grand roi des rois» quelconque. En effet, le roi parthe Phraate IV, dont Spalirisès imite les frappes et réutilise peut-être même les monnaies, ne s'intitule pas autrement que «roi des rois». Depuis Mithridate II (123-88 av. J.-C.) et jusqu'à la fin de la dynastie parthe, un seul roi, Orode I (57-38/37 av. J.-C.), porte le titre de «grand roi des rois». Est-ce pour cette raison que Spalirisès n'utilisa pas encore son titre le plus haut que portent ses monnaies de la série *c*, ou est-ce parce que celui-ci était réservé à des émissions à circulation plus large, dans les pays de ses vassaux?

Il reste à identifier le personnage casqué qui, en surfrappe, figure en bas de la tête parthe. Il nous est difficile de partager l'opinion de Wroth qui interprète ces monnaies [1] comme étant celles de Sapadbisès, prince des Yue-tche, qui aurait : 1° imité les frappes de Phraate IV; 2° les aurait surfrappées à son effigie coiffée du casque grec. Cette interprétation attribuerait les deux images des avers au même prince. Pourquoi, dans ce cas, Sapadbisès ne surfrappe-t-il pas tout simplement les monnaies de Phraate? Puisqu'on est en présence de réfections complètes des émissions impériales parthes, il serait plus juste de voir dans les deux têtes les portraits de deux personnages différents. Le fait même que l'une d'elles est plus grande et est placée au-dessus de la plus petite semble dénoter qu'il s'agit d'un suzerain et de son vassal.

Connaissant l'existence de vice-rois et de co-régents sous les souverains de l'Iran oriental, on pourrait penser qu'il s'agit de l'un d'eux. Mais s'il est surprenant de voir un Scythe ou un Parthe représenté sous les traits d'un roi grec, il paraît difficile d'admettre que Spalirisès omit la légende en kharoshthī, car il est certain que ce vassal ne pouvait régner que sur des provinces où la monnaie bilingue était de règle.

Cette tête casquée représenterait plutôt un roi grec qui, son royaume annexé par Spalirisès, serait devenu le vassal de ce dernier. Ainsi on pourrait expliquer et le caractère des deux portraits et leur nature. Le seul roi grec qui pourrait figurer sur les émissions de Spalirisès est Hermaïos, le dernier souverain du petit état grec dont les possessions se réduisaient à la région de la vallée du Kaboul.

Si notre interprétation est juste, ces monnaies à surfrappe fournissent un renseignement précieux concernant la courte période de l'histoire des Paropanisades qui suscite tant de difficultés et où le sort d'Hermaïos est si discuté. Ce roi, cerné par les Scythes de l'Est et du Sud, menacé au Nord par les Kouchans, aurait accepté la protection de Spalirisès, le plus fort, probablement, de ses voisins, et, par cet acte diplomatique, aurait conservé son patrimoine. A la suite d'un accord de ce genre il serait devenu le vassal de Spalirisès qui le représente comme tel sur une série de ses monnaies qui, somme toute, ne sont peut-être que des médailles commémoratives. Et si Hermaïos figure non casqué sur ses émissions courantes, on connaît par contre de ses rares pièces où il porte cette coiffure d'Eucratidès [2].

La date qu'on attribuait au règne de Spalirisès, basée presque exclusivement sur l'étude de ses monnaies, et particulièrement sur la forme des lettres de leurs légendes, restait imprécise.

[1] *Op. cit.*, p. 114, n. 1. — [2] P. Gardner, *Num. Chron.*, 1887, p. 181; W. Tarn, *op. cit.*, p. 338.

La seule conclusion positive était que ce roi devait être postérieur à 40 av. J.-C. Les médailles à surfrappe permettent de la serrer de plus près : le fait que Spalirisès réutilise ou copie certainement les monnaies de Phraate IV indiquerait que ces émissions seraient de l'extrême fin du Ier siècle avant J.-C. — ceci pouvant être pris comme *terminus post quem*. D'autre part, la boucle du diadème, qui est représentée sur la pièce de Bégram, n'apparaît, comme nous l'avons dit, que sous Phraatacès (Phraate V) et continue à figurer sous les successeurs de celui-ci; ce fait permettrait d'abaisser encore la date de la médaille aux premières années du Ier siècle après J.-C., et cette attribution se trouve étayée par l'altération du mot [ΑΡ]ϹΠΠΟ[Υ] pour ΑΡϹΑΚΟΥ et [ΦΙ]ΛΛΛΗΧ[ΟϹ] pour ΦΙΛΕΛΛΗΝΟϹ, particularités attestées dans les émissions d'Artaban III (10/11—40 ap. J.-C.) [1]. Ces constatations amèneraient donc à la conclusion que la fin de l'indépendance d'Hermaïos se placerait vers l'an 10-15 de notre ère, précédant de peu d'années l'avènement de Gondopharès.

UNE MONNAIE DE GUDA (?).

(Pl. XXII, 13 *a*, *b*, *c*, *d*, B. G. 266. Niveau I.)

La pièce est en bronze. Les deux faces représentent une Nikè ailée à droite, tenant une couronne rubanée. Les deux légendes du recto et du verso sont identiques, rédigées chacune en kharoshthī et en grec.

à gauche : *maharajasa guda*; à droite : [ΒΑϹΙΛ]ΕΩϹ ϹΩΤΗΡΟ[Ϲ]

La médaille est unique. C'est la seule qu'on connaisse portant le même sujet sur l'avers et le revers, et la seule ayant des deux côtés la même légende qui, de plus, est bilingue. Son sujet est celui des revers des monnaies de Gondopharès; sa légende en kharoshthī correspond au début des légendes de ce roi. Mais au lieu que son nom figure en entier, il s'arrête au second signe sans traces de la suite, car, après, vient la légende en grec, elle aussi des émissions de Gondopharès. Soulignons que celle-ci n'a pas été surfrappée à la place où aurait dû continuer la légende en kharoshthī. La pièce fut frappée avec deux coins (puisque les deux frappes sont différentes), gravés tels qu'on les voit actuellement.

Cette constatation peut amener à émettre deux hypothèses :

1° Ou il s'agit d'un essai de coin (mal composé et portant une erreur du graveur), représentant le revers destiné aux émissions de Gondopharès. La monnaie, dans ce cas, donnerait une indication qui ne manquerait pas d'intérêt, à savoir : Gondopharès régna dès ses débuts sur Kapiçi où ses monnaies furent frappées;

2° Ou on serait en présence d'un essai du roi que notre légende mentionne et qui serait Guda, frère (?) de Gondopharès. Il ne serait pas impossible, dans ce cas, que Gouda eût réutilisé les coins ayant déjà servi et qui portent les titres de *maharaja* et de *basileos soter*.

[1] W. Wroth, *op. cit.*, p. 150, n. 1.

Guda n'est pas inconnu sur les monnaies. Son nom apparaît en étroite association avec celui de Gondopharès sur les émissions du grand roi des rois Orthagnès. Le revers des pièces de ce dernier, qui porte *maharajasa rajatirajasa gudavharasa gudana,* suscita de nombreuses controverses [1]. Cunningham voulait lire *gudavharasagarbha* et traduire par «frère de Gondopharès», ce que Whitehead refuse de reconnaître. Après l'étude de sept pièces semblables, celui-ci affirme que le nom de Gondopharès est partout pareil, quant à Guda, il est transcrit soit Gudana, soit Guḍa, soit Guda, soit Gudanasa. Whitehead ne partage pas non plus le point de vue de Fleet pour qui ces quatre variantes sont le nom tribal de Gondopharès. Par ailleurs, d'autres monuments que les monnaies confirment l'existence du nom de Guda qui, sous forme de *Gudasa,* figure sur une intaille et sur un socle de Chārsadda [2]. Rapson croit que ces monnaies datent du temps de Gondopharès, qui n'était qu'un vice-roi d'Arachosie, associé, sous la suzeraineté d'Orthagnès, à Guda, lequel était peut-être son frère [3]. On connaît aussi quelques rares monnaies, également d'Orthagnès, dont le revers mentionne *Gudranasa* ou *Gudanasa,* dans lequel il faut voir, apparemment, le même personnage que plus haut, mais où le nom de Gondopharès ne figure plus. Le nom de Guda y est précédé de ... *rajasa mahatasa* « du grand roi Guda»(?). Rapson considère que ces monnaies d'Orthagnès, avec Gudana comme subordonné, datent déjà du temps où Gondopharès avait succédé à Azès II comme suzerain de l'Inde du Nord-Ouest.

Ainsi, les monnaies portant le nom de Guda se présentent sous trois groupes :

a) Av. *Basileos Basileon Megas Orthagnes*
  ℞ *maharajasa rajatisrajasa guduvharasa gudana*
b) la monnaie de Bégram,
  Av. et ℞ *maharajasa guda* et *Basileos Soter.*
c) Av. *Basileos Basileon Megas* (?) *Orthagnes*
  ℞ ...*rajasa mahatasa gudrana*

Ce classement toutefois n'est valable qu'à la condition d'admettre Guda comme un personnage réel ayant occupé des charges de vassal. Ceci est mis en doute, à la suite de Fleet, par Sten Konow qui voit dans *Gudana* le nom tribal de Gondopharès et l'explique comme un adjectif à suffixe en *-ana* de *Guda,* d'une formation analogue à *Kouchana* de *Koucha.* Dans ce cas, d'après Konow, *guduvharasa gudana* doit être traduit « Gondopharès le Goudien » comme *Kaniṣka koṣano* = Kaniṣka le Kouchan [4].

Nous ne mentionnerons que brièvement l'hypothèse soutenue par Herzfeld qui identifie Orthagnès avec le *filius Vardanis* de Tacite, contre-roi légitime qui, avec l'aide du parti de Souren du Seistan (Gondopharès), aurait brigué le trône occupé par Vologès I (vers 55-58 ap. J.-C.). Gondopharès, d'après Herzfeld, souverain d'un puissant empire, aurait soutenu ses revendications, à la suite de quoi il frappa les monnaies du groupe *a* [5]. Une autre hypothèse, plus sédui-

(1) Exposées dans Whitehead, *op. cit.,* p. 155, n. 1.
(2) *A. S. I. A. R.,* 1902-1903, p. 167; voir Sten Konow, *C. I. I.,* vol. II, p. xlv.
(3) *Op. cit.,* p. 578.
(4) *C. I. I.,* vol. II, p. xlvi.
(5) J. Marquart, *Eranšahr,* p. 46, n. 7; E. Herzfeld, *A. M. I.,* IV, 2, p. 105.

sante, touchant le même Orthagnès, est avancée par Sten Konow pour qui ce nom, qui signifie « Victorieux» , ne serait pas le nom propre d'un prince ayant régné sur l'Iran oriental, mais une désignation honorifique de Gondopharès. Ceci ressortirait des légendes des monnaies du groupe *a* où le titre de Gondopharès (revers) est identique à celui d'Orthagnès de l'avers, ce qui doit exclure l'idée d'une subordination quelconque. Puisque les monnaies d'Orthagnès se rencontrent presque exclusivement au Seistan et dans la région de Kandahar, Konow croit à une campagne victorieuse de Gondopharès contre les Sakas de l'Ouest [1].

Les liens entre les trois princes Orthagnès, Gondopharès et Guda restent obscurs. Si on accepte l'hypothèse de Konow, de ces trois personnages il n'en restera qu'un seul, Gondopharès, et dans ce cas, c'est à lui qu'on attribuera la monnaie de Bégram.

CINQ MONNAIES INÉDITES DE KUJULA KADPHISÈS.

(Pl. XXII, 1 à 5. Musée de Kaboul. Provenance inconnue.)

Drachmes en argent. Les avers représentent une tête royale parthe à gauche ornée du diadème à boucle se terminant par deux rubans descendant derrière les cheveux. Ceux-ci forment, par des lignes ondulées et continues, la riche touffe si particulière des coiffures parthes. Le roi porte la barbe qui est figurée par des stries droites commençant au niveau de la moustache. La tête est comprise dans un cercle de grènetis. Les cinq pièces qui ne sont pas sorties du même coin, ayant chacune quelques particularités qui les distinguent, portent, dans un ovale à la hauteur du cou, une surfrappe : deux lettres en kharoshthī *ku-dju* (fig. 34), qui correspondent aux deux premiers signes du nom de Kujula.

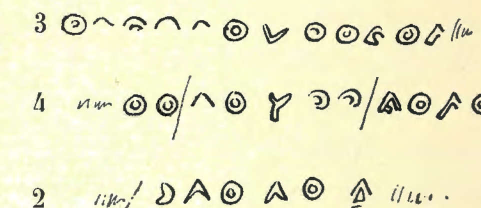


Fig. 34. — Légendes et surfrappes des monnaies de Kujula Kadphisès. Musée de Kaboul. (voir pl. XXII, 1 à 5.)

Les revers de ces émissions impériales parthes avaient été entièrement refaits. Après la disparition complète de leur sujet principal et de leurs légendes initiales, ils avaient été refrappés avec un nouveau coin dont la gravure imite d'une façon barbare le sujet des revers parthes : le roi armé de l'arc assis sur son trône, ainsi que le monogramme ᗅ. Leurs légendes sont disposées en cercle le long du bord avec les lettres tournées vers la périphérie de la monnaie, composition profondément différente des émissions parthes.

Les légendes des numéros 1 et 5 sont à peine visibles; ce n'est pas le cas des trois autres, qui sont identiques, se complètent mutuellement, et dont celle du numéro 3 est la mieux conservée (fig. 34).

N° 3 OZOVΛΛ ΚΑΛΔΑΠ[Α]
N° 4 [OZ]OVΛΛ ΚΑΛΔΑΠΑ
N° 2 [OZOV]ΛΛ ΚΑΔ[ΑΠΑ]

(1) *C. I. I.,* vol. II, p. xlvi.

Les têtes royales des avers des cinq pièces sont ornées d'un diadème à boucle, particularité qui n'apparaît sur les monnaies parthes, comme on l'a déjà vu, que depuis Phraatacès (Phraate V), mais la façon de traiter les cheveux en lignes ondulées continues n'est attestée qu'à partir des émissions d'Artaban III (10/11 — 40 ap. J.-C.)[1]. Après une courte période qui correspond au règne de son successeur Vardanès I, pendant lequel les deux façons sont employées simultanément : l'ancienne avec les cheveux en rangées superposées et la nouvelle en stries continues, la nouvelle est reprise sous Gotarzès (40/41 — 51), surtout sous Vologès I (51-77/78), et sous Pacorus II (77/78 — 109/110)[2].

D'autre part, le monogramme A ne se rencontre que très rarement sur les émissions parthes antérieures au Iᵉʳ siècle de notre ère, et devient fréquent seulement sur les monnaies de Pacorus II, en particulier sur celles en bronze qui portent les dates comprises entre 82 et 84 après J.-C.[3]. C'est vers cette époque, semble-t-il, qu'il faut placer les cinq médailles réutilisées par Kujula Kadphisès.

L'écriture de ces monnaies dérive de l'écriture grecque en usage sur les monnaies au Nord et au Sud de l'Hindou-kouch depuis la domination des rois indo-grecs. Caractérisée par l'emploi très fréquent de la lettre *o* qui reçoit plusieurs valeurs différentes (*a*, *u*, *h*, *v* et *oo* = *w*), la nouvelle écriture semble se former au cours des trois siècles qui suivent la conquête du royaume gréco-bactrien par les peuples d'origine saka, qui l'adoptent à l'usage de leur langue. C'est ainsi que sur les monnaies d'Heraüs (voir chap. VI et l'appendice) apparaît un nouveau signe qui doit exprimer le son *š* inexistant en grec, signe inventé, semble-t-il, par les Kouchans au moment où leur futur empire se trouvait déjà en voie de formation. Avec les cinq pièces de Kujula Kadphisès, on possède la preuve d'une nouvelle phase vers son achèvement. Il faut croire que l'usage de cette nouvelle écriture devance, au Nord de l'Hindou-kouch, dans cette Bactriane dont elle serait originaire, les régions situées au Sud. S'il en est ainsi, les cinq monnaies représentent des émissions destinées à d'autres régions que celles (Kapiça, le Gandhāra) où Kujula Kadphisès fait frapper ses médailles, à légendes barbares mais proches encore de celles de son prédécesseur, le dernier roi grec Hermaïos. Et puisque ces monnaies sont d'une facture parthe, elles devaient être destinées à la circulation dans les provinces du royaume arsacide conquises par Kujula Kadphisès. Peu après, sous Wima Kadphisès, la nouvelle écriture s'étend et semble pénétrer davantage sur les territoires méridionaux de l'empire kouchan, à en juger par les monnaies qui portent la transcription du nom Wima = OOHMO. Il faut croire que l'élimination ou plutôt la transformation définitive de l'écriture grecque est un fait accompli sous la nouvelle dynastie de Kaniṣka, vers le milieu du IIᵉ siècle de notre ère.

L'emploi de cette écriture s'étend sur plusieurs siècles. Officiellement, et sur les monnaies, elle remplace l'écriture kharoshthī qui reste en usage chez la population des régions au Sud de l'Hindou-kouch, au moins jusqu'à la fin du IVᵉ siècle. Adoptée à son tour par les Hephtalites, ces nouveaux maîtres de l'empire kouchan, l'écriture « gréco-kouchane » reste employée encore au VIIᵉ s. de notre ère et est attestée sur les monnaies « arabo-hephtalites » au Nord, sur celles des princes du Zaboulistan, au Sud. C'est elle que mentionne sous le nom de « tokharienne », vers 630,

[1] W. Wroth, *op. cit.*, pl. XXV, 7 à 12. — [2] *Ibid.*, pl. XXIX, 6 à 14; pl. XXX, 4, 5. — [3] *Ibid.*, p. 199, nᵒˢ 40 à 44.

Hiuan-tsang dans le passage de ses mémoires consacré à la description du pays de Tokharestan[1], et c'est en cette écriture qu'est rédigé le fragment de manuscrit trouvé par Sir Aurel Stein à Lou-lan, dans le Turkestan chinois, et publié récemment par F. Thomas[2].

* * *

Nous donnons la reproduction d'une pièce rare, en bronze, de Kujula Kadphisès, portant à l'avers son buste avec casque à volutes, et au revers un guerrier armé d'une lance et d'un bouclier, trouvée dans le niveau I (pl. XXII, 8), ainsi que d'une autre, carrée, en bronze, d'Azès II, provenant du même niveau (pl. XXII, 12). Les monnaies mises au jour dans la ville III, exclusivement en bronze et anépigraphes, appartiennent aux émissions de la IIIᵉ et IVᵉ dynasties kouchanes, et sont de deux types :

Type I, Av. Le roi devant l'autel.

℞ Siva et bœuf (pl. XXII, 9 et 10).

Type II. Av. le même.

℞ La déesse Ardokhsho trônant (pl. XXII, 11).

[1] St. Julien, *Mémoires de Hiouen-thsang*, t. I, p. 24. — [2] *A Thokhari (?) Ms.*, *J. A. O. S.*, 64 (1944), p. 1-3.

CHAPITRE V.

CHRONOLOGIE.

ÈRES ET DATES.

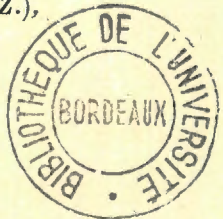
Nos récents travaux à Bégram ont révélé que la seconde ville, ou la couche II, qui, d'après les monnaies qui y furent trouvées, est de l'époque de la seconde dynastie kouchane, fondée par Kaniṣka, subit un arrêt brusque à la suite de sa prise au cours de la conquête du pays. Les traces de destruction qui ont été observées — près du mur d'enceinte, de fortes couches de cendres sont des indices certains de lutte et d'incendie — nous engagent à penser à une invasion suivie de l'abandon temporaire de la ville.

Les monnaies les plus récentes attestées dans cette seconde ville sont celles de Vāsudeva, le dernier roi de la seconde dynastie kouchane, dont la date généralement supposée était 220-230 après J.-C. Contemporain d'Ardeshīr I, le « fondateur » de la dynastie sassanide, il aurait pu être ce roi des Kouchans qui, d'après Tabarī, reconnut librement la suzeraineté du Sassanide lors des conquêtes perses des pays de l'Est[1]. Mais, la vérité sur l'étendue du royaume d'Ardeshīr ressort clairement aujourd'hui de l'inscription de Châpour I que la Mission de l'Institut Oriental de Chicago, sous la direction de E. Schmidt, a découverte sur les parois du monument de Naqsh-i-Roustem, appelé Kaʿba Zardusht.

Grâce à ce texte[2], dont l'importance pour la connaissance de l'histoire iranienne ne le cède en rien à celle de l'inscription de Darius I à Bisoutoun, on voit que le royaume d'Ardeshīr ne dépassa pas, à l'Est, la ligne allant de Merv, par Hérat, au Seistan. Son œuvre fut reprise par son fils et successeur, Châpour I, qui porta ses armes jusqu'au royaume des Kouchans et conquit *Puškabur*

[1] TABARI, I, ٨١٩, 13, rapporte qu'Ardeshīr conquit Gourgan, Abaršahr, Merv, Balkh et Khvārazm. Ailleurs (I, ٨٢٠, 1), il dit que les rois de Khvārazm et celui des Kouchans reconnurent librement la suzeraineté d'Ardeshīr, assertion qui a été rejetée par J. MARQUART, *Eranšahr,* p. 48. E. HERZFELD, *Paikuli,* p. 36 et *Kushano-sasanian coins, M.A.S.I.,* IV, 38, (1930), p. 32, accepte les deux passages de Tabarī. Par contre, AGATHANGE, p. 32, mentionne les pays des K'ušank' comme siège des Parthes non subjugués par Ardeshīr, cf. *Eranšahr,* p. 48, n. 2.

[2] Publication préliminaire par M. SPRENGLING, *Shahpuhr I The Great. On the Kaabah of Zaroaster* (K. Z.), *A. J. S. L. L.,* LVII, 4 (1940).



(le Peshawar moderne), capitale de la seconde dynastie kouchane [1], *Kaš, Sugd* et *Saštān*, dans lesquels Sprengling voit successivement : la partie Sud-Ouest de la Transoxane ou le Boukhara moderne; la partie Nord-Ouest avec Samarkand; et enfin le Tsatsène ou la région de Tachkend [2]. La province de Kapiça a donc connu l'invasion des Perses de Châpour I, et l'abandon de la seconde ville de Bégram ne peut avoir de raison d'être qu'à la lumière des précisions sur la marche victorieuse du roi des rois sassanide. Ce point de vue est amplement confirmé par les changements qu'on constate dans l'érection de la ville III, plus récente, ainsi que par l'introduction d'un art nouveau, en particulier de cette céramique portant un décor à influence sassanide certaine.

La date de la conquête de l'empire kouchan et de la prise de Bégram par Châpour I peut être serrée d'assez près : elle se place entre l'avènement de ce roi, qui eut lieu en 241 (son couronnement est de 242), et la seconde guerre contre Rome, mentionnée dans l'inscription [3], qui se passa en l'année 563 Sél. = 251-252 après J.-C. [4]. Entre les deux dates, et suivant le contexte de l'inscription, se place la constitution par Châpour I de son grand empire dont les limites orientales atteignirent le cours de l'Indus. Ainsi, la chute de la seconde dynastie kouchane aurait eu lieu entre 241 et 250 après J.-C.

Nous avons vu plus haut que les plus récentes monnaies attestées dans la seconde ville de Bégram sont celles de Vāsudeva, le dernier souverain de la dynastie de Kaniṣka, ce qui ressortait déjà de l'étude de la numismatique de cette dynastie. Ces observations ainsi que celles d'ordre archéologique se trouvent confirmées très heureusement par les sources historiques : le texte chinois du *San-kouo tche* [5] rapporte que «(le 5 janvier 230), le roi des grands Yue-tche, Po-tiao (*Puâ-dʿieu; P'o-tiao; *B'uâ-dʿieu = Vāsudeva?), envoya un ambassadeur offrir des présents; on donna à [P'o-]tiao le titre de «roi des Grands Yue-tche, apparenté aux Wei» [6]. Oldenberg s'opposa à l'identification Po-tiao = Vāsudeva, mais ses observations sont loin d'être convaincantes pour Lüders; Chavannes admet la possibilité de cette équation mais ne la croit pas nécessaire et remarque que le texte en question peut bien se rapporter à un autre Vāsudeva plus récent.

De ces controverses ne retenons que la possibilité de voir dans Po-tiao le nom de Vāsudeva; quant à l'hypothèse qu'il serait celui d'un autre que le second successeur de Kaniṣka, elle doit être rejetée. Certes, parmi les rois kouchans, il y en avait d'autres qui portaient ce nom, et ils étaient, vraisemblablement, au nombre de deux, mais ils appartenaient à la IIIe dynastie ou,

(1) *Ibid.*, p. 354-356. L'identification de Puškabur avec Kaspatyros d'Hérodote (Kaspapyros d'Hécatée), proposée par Sprengling, est difficile à accepter, la ville de Peshawar étant une fondation de Kaniṣka jamais mentionnée avant lui. Cette nouvelle capitale kouchane du Gandhāra remplaça l'ancienne qui était Puškalāvatī (voir plus bas chap. VI). Sur Kaspapyros et son emplacement, voir A. Foucher, *Satrapies orientales de l'empire achéménide, Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1938, p. 347 et la carte.

(2) Sprenling a raison de ne pas expliquer le *Kaš* de l'inscription par le Kaccha (Catch) au Nord de Kāthiāwār, qui aurait dû figurer avec *Xndstan* = vallée inférieure et embouchure de l'Indus, mentionné juste avant.

(3) M. Sprenling, *op. cit.*, p. 364-371.

(4) T. Nöldeke, *Tabari*, p. 31, n. 3; Land, *Anecd. syr.*, I, 18.

(5) P. Pelliot, *Tokharien et Koutchéen, J. A.*, 224 (1934), p. 40.

(6) A propos de ce roi, voir E. Chavannes, *T'oung pao*, série II, vol. V, p. 489; H. Lüders, *Sb. P. A. W.*, 1912, p. 830; Oldenberg, *N. G. G. W., Phil. Hist. Kl.*, 1911, p. 427 sqq.; J. F. Fleet, *J. R. A. S.*, 1913, p. 104.

comme on l'appelle communément, des «derniers Kouchans» [1]. Quant au roi Vāsudeva I, ses monnaies et les nombreuses inscriptions prouvent qu'il était le seul de la seconde dynastie (la date de l'ambassade de Po-tiao le confirme) à porter ce nom. Qu'il fût le dernier roi de cette dynastie, les sources historiques arméniennes le laissent entendre clairement.

D'après elles, après la victoire d'Ardeshīr I sur Artaban, le roi Khosroès I d'Arménie, qui appartenait à la famille arsacide, forme une coalition et déclare la guerre au Sassanide avec le but bien défini de restaurer les Parthes sur le trône de Perse. Il envoie aussi des émissaires au roi des Kouchans qui entre dans la lutte à ses côtés [2]. Le début de l'action des coalisés date de 227 après J.-C., trois ans après la victoire d'Ardeshīr sur Artaban. Deux ans plus tard (229), après les échecs subis par Khosroès, le roi des Kouchans abandonne la lutte que le roi d'Arménie continue seul pendant encore dix années. Le nom de ce roi kouchan, allié de Khorsoès, figure chez les annalistes arméniens sous la forme de Vehsadjan [3], nom à deux termes dont Vehsa n'est autre que le premier du composé Vāsu-deva. Quant au second terme, djan, on peut y reconnaître le titre de *Tchan-t'an* que Kaniṣka et plusieurs autres princes royaux portaient dans un certain nombre de textes chinois.

La première interprétation *Cinasthāna* ou *Cinastānarāja*, «roi du pays chinois» = devaputra Kaniṣka, proposée par S. Lévi [4], fut abandonnée par lui, à la suite des observations de P. Pelliot [5], en faveur d'un «titre royal dès Kouchans qui remplace celui de «roi» [6]. Ainsi, Vehsadjan, ou le roi Vehsa ou Vāsu, qui lutta entre 227 et 229 contre Ardeshīr I, et Po-tiao = Vāsudeva qui envoya en 230 une ambassade auprès de l'empereur chinois, sont le même personnage, le dernier roi de la seconde dynastie kouchane. C'est lui qui perdit son royaume à la suite de la conquête de Châpour I, événement qui se place entre 241 et 250 après J.-C.

Obtenant ainsi la date approximative de la fin de la seconde dynastie avec la disparition de son dernier roi Vāsudeva, on peut tenter d'établir la date du début de cette dynastie, autrement dit l'année de l'avènement de son premier roi Kaniṣka. Quelle fut la durée de cette dynastie?

Actuellement il ne reste plus de savants qui n'admettent que «les Kouchans depuis Kaniṣka datent de Kaniṣka», formule juste mais applicable, comme on le verra plus bas, uniquement à la seconde dynastie. Qu'une «ère de Kaniṣka» ait existé, l'inscription d'Ārā le confirme pleinement [7] : «du roi des rois, devaputra ... Kaniṣka, fils de Vājheṣka l'année 41...» [8]. On sait le nombre d'hypothèses que ce texte suscita [9]; toutes ces spéculations n'eurent pour résultat que de compliquer une question déjà peu claire. Or, la date que porte cette inscription est rédigée

(1) L. Bachhofer, *Herrscher und Münzen der späten Kushānas, A. J. O. S.*, 56 (1936), p. 429-439 et planche. Voir plus bas.

(2) M. K. Patkanian, *Essai d'une histoire de la dynastie des Sassanides... J. A.*, 6e série, VII (1866), p. 133-134.

(3) *Ibid.*, p. 142; Moïse de Khorène, livre II, chap. LXXII, trad. V. Langlois, *Histoire...*, vol. II, p. 117.

(4) *Notes sur les Indo-Scythes, J. A.*, 1896, p. 457; L. de la Vallée Poussin, *op. cit.*, p. 326.

(5) *B. E. F. E. O.*, III, p. 253 n.

(6) *Kaniṣka et Sātavāhana J. A.*, 228 (1936), p. 79 sqq.

(7) Une autre inscription, celle de Manamē Dheri, de l'an 89 de Kaniṣka, m'est malheureusement inaccessible. Si mon renseignement est exact, elle ne ferait que confirmer l'interprétation de celle d'Ārā.

(8) H. Lüders, *Sb. P. A. W.*, 1912, p. 825, place sans raison valable, dans la traduction, avant le premier mot et entre parenthèses : (*Während der Regierung*), ce qui fausse entièrement le sens et la date.

(9) Voir L. de la Vallée Poussin, *op. cit.*, p. 316 sqq. où bibliographie.

exactement dans le même esprit que celles des ères de Mauès et d'Azès, que nous étudierons plus bas. Elle ne mentionne pas le nom du roi régnant qui était Huviṣka et ne donne que l'année de l'ère par le nom de son fondateur. Son importance est d'autant plus grande qu'elle fait connaître le nom du père de Kaniṣka, ce qui permet, sur l'origine de ce roi, un nouveau point de vue que nous exposons dans le chapitre VI.

Les inscriptions de la seconde dynastie vont de l'an 1[1] de Kaniṣka, donc de la première année de l'avènement de ce roi, jusqu'à la 98e année, années qui se répartissent ainsi :

Kaniṣka, de l'an 1 à l'an 29 [2];
Huviṣka, de 29 (ou 33) à l'an 60;
Vāsudeva, de 74 à 98 [3].

Ainsi, d'après les inscriptions connues, la durée de cette dynastie serait au moins de 98 ans. D'autres preuves confirment qu'elle ne fut pas plus longue.

Sur des dizaines d'inscriptions en kharoshthī et en brāhmī qui furent trouvées dans l'Inde du Nord-Ouest et en Afghanistan, qui portent les dates des computs sur lesquels nous reviendrons, et dont les chiffres appartiennent aux Ier, IIe et IVe siècles de l'ère ou des ères, aucune n'appartient au IIIe siècle, si ce n'est celle de Dewai[4], de l'an 200, et celle de Kankālī près Mathurā, de l'an 299 [5]. La lacune entre les deux est de 98 années représentant la durée de la seconde dynastie kouchane qui avait son propre comput allant de l'an 1 à l'an 98. Sten Konow voyait juste quand il écrivait que l'ère de Kaniṣka suit la date de l'inscription de l'an 200 de Dewai [6]. Le hasard des découvertes fournit cette précision qui, à son tour, nous permet d'établir que l'an 1 de l'ère de Kaniṣka correspond à l'an 201 d'une ère antérieure. Quelle serait celle-ci? Puisque nous savons maintenant que, d'une part, la seconde dynastie prit fin entre les années 241 et 250 après J.-C., que, d'autre part, sa durée fut de 98 ans, et que ses débuts, ou l'avènement du roi Kaniṣka, tombent sur l'an 201 d'une ère antérieure, cette année 201 se placerait entre 143 et 152 après J.-C. (241-250 moins 98). Quel était le comput de cette ère antérieure?

Avant d'aborder l'exposé de notre thèse, nous croyons indispensable de mentionner ici l'inscription de Châpour I que nous avons trouvée à Châpour (Iran)[7]. Plus que toute autre, elle est susceptible de faire comprendre l'idée des ères et des computs telle qu'elle vivait dans l'esprit des hommes de l'Asie antérieure et centrale au cours des siècles qui précédèrent et suivirent l'avènement de l'ère chrétienne.

(1) Sten Konow, *Acta Orientalia*, VI (1928), p. 94.

(2) Voir dans le chapitre VI les raisons pour lesquelles Vāsiṣka, qui est mentionné dans les inscriptions de l'an 24 et 28, n'est pas inclus dans la liste des rois de la seconde dynastie.

(3) Les quatorze années qui représentent la lacune entre Huviṣka et Vāsudeva doivent, en majeure partie, être reportées au règne du premier qui fut très long.

(4) E. Senart, *Notes d'épigraphie indienne, J. A.*, 1894, p. 511-515; Banerji, *J. R. A. S.*, 1920, p. 203.

(5) V. Smith, *J. R. A. S.*, 1903, p. 13; J. F. Fleet, *J. R. A. S.*, 1913, p. 977-978.

(6) *Acta Orientalia*, V (1927), p. 37-38.

(7) R. Ghirshman, *Inscription du monument de Châpour I à Châpour, R. A. A.*, X (1936), p. 123-129.

L'inscription de Châpour est la seule qui soit connue portant trois dates différentes pour le même événement, qui était celui de l'érection du monument à Châpour I. On y lit :

1. Au mois de Fravartīn de l'année LVIII, du feu
2. d'Ardeshīr l'année XL, du feu de Châpour,
3. roi des feux [1], l'année XXIV...

Faisons abstraction de la mention du feu qui est une particularité sassanide zoroastrienne mais qui ne se trouve pas nécessairement dans toutes les inscriptions de cette époque : telles celles de Châpour II à Persépolis [2]. Quels sont ces trois computs?

La dernière date XXIV correspond à la vingt-quatrième année de règne de Châpour I, comput qui existait dans l'antiquité et qui est en usage encore de nos jours.

La deuxième, XL, est l'an d'Ardeshīr; mais puisque le monument fut élevé dans la vingt-quatrième année de règne de Châpour, Ardeshīr était déjà mort depuis vingt-quatre ans. Donc, si l'année 40, marquée de son nom, figure dans l'inscription, c'est qu'on se trouve en présence d'un comput ou d'une ère d'Ardeshīr. En effet, l'an 24 de Châpour I est l'année 266 après J.-C.; il est la quarantième année d'Ardeshīr; par conséquent, la première année du règne officiel de celui-ci serait 226 après J.-C., qui suit la date de sa victoire définitive sur Artaban (224) et correspond à son couronnement comme «roi des rois» [3]. Ainsi, Châpour I utilise à côté du comput des années de son règne, une ère qui part de l'avènement de son père Ardeshīr.

L'inscription mentionne une troisième date, l'année 58, que l'on comprend grâce à l'inscription de Kaʿba Zardusht, dont il est question plus haut, et qui fait savoir qu'Ardeshīr fut précédé de son père Pāpak et de son frère Châpour Pāpakān; tous deux n'étaient, comme on sait, que des princes vassaux d'Istakhr[4], régnant sur le Fars seulement, mais qui furent considérés par Châpour I comme ses ancêtres sur le trône sassanide. Ce troisième comput part, selon toute évidence, de l'avènement de Pāpak, premier prince de la famille sassanide, avènement qui précéda de dix-huit ans le couronnement d'Ardeshīr et qui tombe sur l'année 208 après J.-C.

Ainsi, il devient certain qu'en l'année 266 après J.-C., soit cinquante-huit ans après l'avènement de la dynastie sassanide, deux ères existaient conjointement dans cet empire : l'une ayant comme point de départ la première année du règne de Pāpak, premier prince de cette famille; l'autre étant celle du règne officiel d'Ardeshīr I. Cette période de chevauchement des deux ères

(1) Au lieu de «roi des prêtres», voir M. Sprengling, *A. J. S. L. L.*, vol. LVII (1940), 3, p. 339.

(2) E. Herzfeld, *Paikuli*, p. 121, de l'an II de Châpour II et p. 122, de l'an XLVIII du même roi. Depuis l'avènement du roi Ardeshīr, au couronnement de chaque roi, un feu portant son nom était allumé. Ce feu est représenté sur les revers des médailles de tous les rois sassanides avec inscription «feu de ...» suivi du nom du roi régnant. Depuis le roi Jāmāsp (497), la légende du revers comprend l'année de règne du souverain; à la lumière de l'inscription de Châpour I, cette légende doit être comprise : «l'année X [du feu du roi Y]».

(3) T. Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, 1879, p. 409 et 435. F. D. J. Paruck, *The date of the accession of Ardashīr Pāpakān, The Iran League Quarterly*, vol. XI (1940), n° 1, p. 27-32; S. H. Taqizadeh, *The Early Sasanians, B. S. O. S.*, XI (1943), p. 20 sqq.

(4) Sur leurs dates, voir F. D. J. Paruck, *op. cit.*, p. 27.

fut assez longue et ne prit fin, semble-t-il, qu'après la mort de Châpour I; c'est alors que l'ère d'Ardeshīr devint l'ère sassanide officielle et définitive [1].

Les Sassanides n'ont rien inventé en ce qui concerne les computs que nous leur connaissons grâce à l'inscription de Châpour et qui, tous trois, ont pour point de départ la première année de règne de trois princes différents. L'ère parthe partait exactement du même principe, de même que l'ère de Yezdegerd III qui a encore cours, de nos jours, dans la communauté des Parsis. Iraniens, Parthes ou Sassanides avaient le même usage que leurs proches parents les Scythes de l'Inde du Nord-Ouest. La Perse, depuis les conquêtes de Cyrus et de Darius I, « est introduite dans l'horizon de l'Inde d'où elle ne disparaîtra plus jamais » [2]. A l'époque des Parthes et de leurs successeurs sassanides, des contacts coutinuels existèrent plus que jamais entre les différentes parties du monde oriental, et ceci depuis la Méditerranée jusqu'aux lointains confins de la Chine. Sur cette immense aire, les hommes se croisaient au cours de voyages, d'ambassades ou d'affaires commerciales. Les grandes idées religieuses se propageaient loin de leurs pays d'origine, gagnant de nouveaux adeptes ou laissant des empreintes profondes sur les croyances et les cultes étrangers. Il est certain que la datation des documents officiels était aussi nécessaire que celle des documents commerciaux qui furent plus nombreux et circulèrent plus que les premiers. Le principe de l'établissement des computs ne pouvait rester ignoré des pays voisins ni n'être pas adopté par eux, d'autant plus que leurs habitants ou leurs dirigeants avaient des origines communes.

L'inscription de Châpour, qui est une dédicace gravée sur un monument érigé au grand roi, ne diffère pas, dans son essence, de ces dizaines d'inscriptions en kharoshthī ou en brāhmī qui commémorent, les unes la construction d'un *stūpa* ou de tout autre œuvre de piété, les autres le creusement d'un puits ou quelque autre réalisation d'utilité publique. Ce rapprochement entre l'Iran et ses voisins de l'Est s'imposait; il nous permet de comprendre précisément le problème si longuement et si âprement débattu des ères des inscriptions de l'Inde du Nord-Ouest. Et, en fait, non seulement le principe sur lequel elles sont basées est exactement le même que celui de l'inscription de Châpour, mais même la manière de les exprimer est identique.

Dans le nombre imposant des monuments épigraphiques de l'Inde du Nord-Ouest, on ne possède, à l'heure présente, qu'une seule inscription qui portât deux dates : celle de Takht-i-Bāhī, de la 26e année du règne de Gudasfara, ... de l'année 103 d'une ère non mentionnée. Mais grâce à deux autres inscriptions : celle du cuivre de Taxila « de l'an 78 ... du grand roi qui est grand, Moga » [3]; et celle de la tablette votive d'Āmohinī de l'an 72; et avec l'aide de l'inscription non datée gravée sur le chapiteau de Mathurā, on a pu établir, suivant les noms propres et les titres des mêmes personnages, que le texte de l'an 78 est plus ancien que celui de l'an 72. Il devenait clair que les deux dates correspondaient à deux computs différents [4].

[1] S. H. Taqizadeh, *Zur chronologie der Sasaniden*, *Z. D. M. G.*, vol. 91 (1937), p. 678-679.

[2] S. Lévi, *L'Inde et le monde*, 1928, p. 36. Sur l'influence de l'Iran sur l'Inde, voir V. Smith, *The Indo-Parthian Dynasties*, *Z. D. M. G.*, vol. 60 (1906), p. 68 sqq.; D. B. Spooner, *The Zoroastrian period of Indian history*, *J. R. A. S.*, 1915, p. 63 sqq.

[3] J. F. Fleet, *Moga, Maues and Vonones*, *J. R. A. S.*, 1907, p. 1013-1040 où bibliographie.

[4] Voir L. de la Vallée Poussin, *op. cit.*, p. 272 sqq. où bibliographie.

Dans la plaque de Taxila, où — par une identification qui recueille actuellement l'approbation unanime — il faut reconnaître dans Moga le roi Mauès, connu par les monnaies, on constate la même formule que celle que nous avons vue sur l'inscription de Châpour dans la mention d'Ardeshīr. Moga était certainement mort au moment de la rédaction de l'inscription de l'an 78 [1]. Si l'année est mentionnée à son nom, c'est qu'il s'agit d'un comput qui partait, par analogie, de son avènement. La tablette d'Āmohinī est heureusement suppléée par deux autres inscriptions : celle de Kalawān de l'an 134 d'Azès, et celle de Chir Stūpa, de l'an 136 d'Azès aussi. Sir John Marshall, qui les a découvertes, a vu avec justesse dans le mot *Ayasa*, Azès [2]. Ce roi donnera son nom à un comput. Une des objections, et non des moins importantes, des adversaires de l'interprétation de Marshall, est l'observation qu'un roi ne peut être mentionné sans ses titres [3]. Or, dans l'inscription de Châpour, ni Ardeshīr ni Châpour ne portent de titre dans le contexte concernant la date du monument. L'objection tombe et on voit que la seconde ère fut bien celle qui porta le nom d'Azès [4]. Il existait donc dans le Panjāb, à l'époque qui précéda l'avènement du roi Gondopharès, deux computs, tout comme plus tard il en existera un troisième qui partira de l'avènement de Kaniṣka et dont témoigne l'inscription d'Ārā, qui est rédigée comme celle de Châpour ou celle de Moga. Ils portaient les noms de Mauès et d'Azès, les deux premiers rois de la dynastie d'origine Saka qui comprenait, suivant les monuments numismatiques et par ordre chronologique : 1° Mauès; 2° Azès I; 3° Azilisès; 4° Azès II. Le point de départ de l'ère d'Azès est établi sans contestation [5] : c'est l'année 57 avant J.-C., comput qui, selon toute évidence, correspond à l'avènement d'Azès I, et qui eut une vie particulièrement longue. Quelle serait, dans ce cas, l'année du départ de l'ère de Mauès?

Les monnaies de ce roi indiquent qu'il précéda Azès I; on ne connaît pas d'autres princes de cette dynastie antérieurs à lui; d'autre part, ses premières émissions, nombreuses à Taxila, portent le modeste titre de « roi Mauès »; plus tard, il deviendra indépendant et prendra le titre de « grand roi Mauès » d'abord, pour finir par celui de « grand roi des rois » [6]. Si on ne possède pas de preuve certaine qu'Azès I fut son fils, il n'y a, par contre, aucune raison apparente de croire à une solution de continuité entre les deux rois [7]. Le départ de l'ère de Mauès précède celui de l'ère d'Azès de la longueur de son règne; l'année 95 avant J.-C., proposée par Marshall, serait la plus proche de la vérité et serait même, d'après nous, susceptible d'être abaissée [8].

[1] Déjà le chiffre 78 ne permettrait pas de voir en Moga un prince régnant encore. Le plus long règne connu était celui de Châpour II et il dura 70 ans (309-379), mais ce roi a été couronné avant sa naissance alors qu'il se trouvait encore dans le sein de sa mère. Or, Mauès fut le fondateur d'un nouveau royaume, ce que prouvent ses titres sur les monnaies, et il était par conséquent adulte.

[2] *The date of Kanishka*, *J. R. A. S.*, 1914, p. 973-986.

[3] J. F. Fleet, *ibid.*, p. 997.

[4] Sten Konow, qui s'opposa auparavant à cette identification, l'accepte dans *J. R. A. S.*, 1932, p. 949-965.

[5] Sir John Marshall, *J. R. A. S.*, 1914, p. 977, avec l'appui des monnaies et des évidences archéologiques observées à Taxila.

[6] Sir John Marshall, *A. S. I. A. R.*, 1914-1915, p. 27, 29, 30.

[7] Contre W. Tarn, *op. cit.*, p. 348-349.

[8] On sait que cette date, proposée par Sir John Marshall (*A. S. I. A. R.*, 1912-1913, p. 7; *J. R. A. S.*, 1914, p. 986), fut abandonnée par lui en faveur de celle de Rapson, *J. R. A. S.*, 1930, p. 193, qui serait *circa* 150 av. J.-C., la soi-disant date de l'incorporation du royaume du Seistan par Mithridate I (cf. E. J. Rapson, *C.H. I.*, v. I, p. 570). Nous acceptons l'année 95 avant

Il s'ensuit donc que la plaque de Taxila de l'an 78 de l'ère de Mauès serait de *c.* 17 avant J.-C., et la tablette de l'an 72 de l'ère d'Azès de 15 après J.-C. Analysons ces faits à la lumière de l'inscription de Châpour et nous verrons que l'ère de Mauès, partant de la première année de son règne, a cours encore quarante ans après l'avènement d'Azès I, qui devient le point de départ de la seconde ère, celle qui portera son nom. La situation est absolument semblable à celle qu'on observe au cours des premières décades de la dynastie sassanide : Mauès crée un royaume ; on compte les années depuis son avènement ; il est suivi d'Azès I qui, comme on sait, achève la conquête des derniers royaumes grecs du Panjāb et donne au royaume ses limites définitives. Son comput part de la première année de son règne et se poursuit après sa mort, de sorte qu'au cours des dernières décades du Ier siècle avant J.-C. les deux ères ont cours conjointement comme eurent cours simultanément les deux ères sassanides encore cinquante-huit ans après l'avènement de Pāpak et quarante ans après celui d'Ardeshīr. Ici et là prévaudra le second comput, c'est-à-dire celui du roi qui constituera définitivement le royaume. Chez les Sassanides la seule ère qui reste est celle d'Ardeshīr. Dans le Panjāb, c'est celle d'Azès, comme on le voit d'après la date de la tablette d'Āmohinī et d'après d'autres inscriptions dont nous ne citerons que les plus importantes :

1° L'inscription de Takht-i-Bāhī de Gondopharès, de l'an 103, est de 46 après J.-C. ;

2° L'inscription de Panjtār, de l'an 122, « pendant le règne du grand roi le Kouchan », (sous Kujula), est de 65 après J.-C. ;

3° L'inscription de Kalawān, de l'an 134 (sous Kujula), est de 77 après J.-C. ;

4° L'inscription de Chir Stūpa, de l'an 136 « du grand roi, roi des rois, le devaputra Khushana » (sous Kujula), est de 79 après J.-C. ;

5° L'inscription de Khalatse, de l'an 187 de « maharaja Uvimakav[thisa] » (sous Wima), est de 130 après J.-C. ;

6° L'inscription du vase en argent, de l'an 191, portant le nom de Jihonika-Zeionisès (après Wima), est de 134 après J.-C. ;

7° L'inscription de Dewai, de l'an 200 (après Wima), est de 143 après J.-C.

L'année suivante, 201 de l'ère d'Azès, était, comme on l'a vu plus haut, la première de Kaniṣka. *Elle correspond à 144 après J.-C.* (1) Une variante dans l'appellation de ces computs, qui se rencontre dans l'inscription de Shahdaur, « l'an 60 des Sakas ou (du roi) Saka », ainsi que dans celle figurant sur le vase de Jihonika — et qui fut reconstituée par Sten Konow : [*sa*]-*ka* (2) — non seulement ne s'oppose pas à la solution proposée pour les deux ères, mais encore, à notre sens, appuie l'hypothèse de l'origine saka de la dynastie Mauès.

J.-C. pour l'ère de Mauès afin de ne pas multiplier les dates qui, même à peu d'années près, ne sont pas absolument précises. Une toute récente théorie place les débuts de Mauès vers 160-155 avant J.-C., ce qui est certainement trop haut. J. Junge, *Saka-Studien, Klio,* Beiheft, XLI, 1939, p. 99. Sten Konow, *C. I. I.,* vol. II, p. xxi, propose l'année 88 avant J.-C. au plus haut.

(1) De toutes les hypothèses concernant la date de l'avènement de Kaniṣka, celle qu'exprima Marquart approchait le plus de la vérité (140 après J.-C.). Voir *Eranšahr,* p. 212, note 4.

(2) *J. R. A. S.,* 1932, p. 954 sqq.

La seconde dynastie kouchane, qui débuta en 144 après J.-C., dura quatre-vingt-dix-huit ans ; les règnes de ses trois rois se répartissent comme suit :

Kaniṣka, de l'an 1 à l'an 29 = 144 à 172 (?) après J.-C. ;
Huviṣka, de l'an 29 à 60 ou 74 = 172 à 217 (?) après J.-C. ;
Vāsudeva, de l'an 74 à 98 = 217 (?) à 241 après J.-C.

L'an 241 après J.-C., qui est l'année 98 de l'ère de Kaniṣka, ou 298 de l'ère d'Azès, est la dernière année de la seconde dynastie kouchane. La conquête de Châpour I met fin à cette dynastie qui sera remplacée par la IIIe dynastie kouchane ou celle des « derniers Kouchans » qui reprendra la datation abandonnée depuis Kaniṣka. Le plus ancien de leurs monuments épigraphiques est l'inscription de Kankālī à Mathurā qui porte de nouveau l'ère d'Azès — année 299 de *maharaja rajatiraja* = 242 après J.-C.

Cette troisième dynastie revient de nouveau au comput qui avait cours avant Kaniṣka et date ses monuments ainsi :

	après J.-C.
1° Inscription de Loriyān dans la vallée de Swāt (statue de Bouddha) . .	318 = 261
2° Inscription de Jamālgaṛhī	356 = 299
3° Inscription de Hashtnagar, près Peshawar (statue de Bouddha)	384 = 327
4° Inscription Skārah Ḍherī, près Hashtnagar (statue de Hariti)	399 = 342

L'ère qui commence avec le règne d'Azès I, soit 57 avant J.-C., eut une durée particulièrement longue. Après la fin de la dynastie d'origine saka, elle fut adoptée par celle des Parthes avec Gondopharès, et également, peu de temps après, par Kujula Kadphisès, premier roi kouchan.

Elle a cours le temps que dure cette première dynastie kouchane, jusqu'à la fin de Wima Kadphisès, qui se place peu après 130 après J.-C., et est maintenue pendant une courte période d'environ quatorze ans de solution de continuité entre la première et la seconde dynasties kouchanes. Un changement plutôt apparent que réel se produit à partir du règne de Kaniṣka : il est difficile de déterminer si la première année de ce roi tomba exactement en l'an 201 de l'ère d'Azès, ou si l'année 201 fut expressément choisie par Kaniṣka pour le début du nouveau comput. Ce qui paraît certain, étant donné les lieux des trouvailles des inscriptions au nom de ce roi, et leurs dates, c'est que la lutte commencée par Kaniṣka pour la reconstitution du royaume de Wima Kadphisès — désagrégé et tombé rapidement entre les mains de quelques princes locaux — avait certainement été entreprise quelques années avant la date qui marque officiellement le début de son règne. Était-ce voulu ? Dans ce cas, ce nouveau comput ne différerait de l'ancien que par l'absence des centaines, et ce serait une belle revanche pour les théories à centaines omises.

Avec la fin de la seconde dynastie kouchane et l'avènement de la troisième, l'ancienne datation réapparaît et sera maintenue jusqu'à l'an 342 après J.-C. qui marque, peut-être, la fin de cette dynastie.

Celle-ci fut suivie de la quatrième, la dynastie des « Kidarites » ou « Petits Kouchans », dont la durée est encore à établir. Toujours est-il qu'à partir de l'an 428 (= 372 après J.-C.), ou 461 (= 405

après J.-C.) [1], cette ère deviendra celle qui sera transmise, par tradition, par la tribu de Mālava. « L'appellation courante n'est pas une preuve d'origine. » Mais la date de sa nouvelle appellation revêt une grande importance pour la chronologie de la IVe dynastie kouchane, car on pourrait croire qu'elle devient une ère de la tribu de Mālava — non loin de Mathurā où furent trouvées la plupart des inscriptions des Kouchans — peu après la disparition du royaume fondé par Kidāra. On connaît les inscriptions de l'ère de Mālava depuis 405 après J.-C. jusqu'à 879. Par une spéculation tardive autour d'un roi mythique, Vikramāditiya, et datant déjà du IXe-Xe siècle, cette ère, qui fut « the reconing of the Mālavas, the years of the Mālavas lords, the Mālava time or era » [2], devient l'ère Vikrama, nom sous lequel l'Inde connaît l'ère commençant en 57 avant J.-C. Les dynasties se remplacent l'une l'autre; en se succédant elles renouvellent l'élément humain qui les représente. Mais le comput reste immuablement le même et chacune des dynasties se crée une tradition propre pour justifier le point de départ d'un calcul si ancien.

[1] J. F. Fleet, *J. R. A. S.*, 1913, p. 996 sqq. « The first instance of a connection of the name of the Mālavas with the era is found in the year 461 (expired) in A. D. 405... handed down traditionally by the Mālava tribe. »

[2] J. F. Fleet, *J. R. A. S.*, 1913, p. 997.

CHAPITRE VI.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DES KOUCHANS.

DÉBUTS DE LA DYNASTIE KOUCHANE.

Heraüs. — L'avènement de la dynastie kouchane est généralement lié au nom de Kujula Kadphisès, un des cinq yabgous vassaux des Ta Yue-tche, et chef d'une des tribus habitant le pays des Ta-hia. Ceci est dû au fait que les annales des Han postérieurs retracent l'activité de Kujula Kadphisès sans mentionner les événements qui le précédèrent pendant près d'un siècle. Or, le matériel numismatique, et avec lui les sources occidentales, permettent d'entrevoir que, si Kujula Kadphisès fut le véritable créateur de l'empire kouchan, il fut précédé d'un de ses parents, son père selon toute vraisemblance, qui avait nom Heraüs et qui est le premier prince kouchan que nous connaissions.

Les monnaies de ce prince se groupent en deux séries :

1° oboles dont l'avers anépigraphe montre le buste à droite, et le revers un personnage debout, vêtement court, jambières (?), les deux bras tendus, avec légende, à droite : Heraüs; à gauche : Kouchan (pl. XXIII, 4) [1];

2° tétradrachmes d'un intérêt particulier avec : à l'avers anépigraphe, le buste à droite, et au revers un cavalier qu'une Nikè couronne. La légende du revers, qui a suscité déjà des controverses quant à sa lecture, demande qu'on s'y arrête (pl. XXIII, 5).

Parmi les représentations des tétradrachmes que nous avons pu étudier [2], celle publiée par Rapson est un cas unique : primitivement sa légende comprenait ΤΥΡΑΝΝΟΥΝΤΟΣ ΗΙΑΟΥ et en

[1] La pièce que nous publions est du Cabinet des Médailles de Paris n° Y. 6399 et provient du « don Hackin ». La seconde lettre du nom du prince est nettement un P puisque la haste, en haut, forme un crochet, ce qui donne définitivement la lecture Heraüs et non Miaus.

[2] E. J. Rapson, *Indian Coins. Grund. d. indo-ar. Phil.*, pl. II, 1 et p. 9. A. Cunningham, *N. C.*, 1888, p. 47-58 et pl. III, 1 à 6; *ibid.*, 1890, pl. XII, 1 et 1 *a*. G. Bataille, *Notes sur la numismatique des Koushans, Arethuse*, 18 (1928), p. 19-34 et pl. III, 4. La récente publication de A. N. Zograf, *Monnaies d'Heraüs*, Tachkend, 1937 (en russe), ne m'est pas accessible. R. B. Whitehead, *Notes on the Indo-Greeks, N. C.*, 1940, p. 120 sqq. et pl. VIII, 11, mentionne l'ouvrage de Zograf ainsi que le compte rendu de S. Tolstov dans les *Annales de l'histoire ancienne*, 1939, p. 114-119. Le fait important souligné par Tolstov est que toutes les pièces d'Heraüs proviennent des régions au Nord de l'Hindou-kouch. Voir aussi W. Tarn, *Greeks in Bactria and India*, app. 17.

exergue ΚΟϹϹΑΝΟΥ « sous le règne du tyran Heraüs le kouchan ». Plus tard, et par une autre main, au-dessus du dernier mot, sur la matrice en fut gravé un nouveau, en lettres dont la forme est nettement différente et qui se lit : ΣΑΗΑΡΟ[Υ]. Seul A. Foucher a remarqué cette addition après coup [1]. La particularité dans ce mot sur la pièce de Rapson consiste dans le fait que la lettre Ρ porte, en bas de la haste, un crochet dont la présence est inexplicable (fig. 35). De là, certainement, proviennent les erreurs des graveurs postérieurs qui, à la place du Ρ reproduisaient un signe ressemblant à un *b* cursif sans en être un, puisque Bataille, pour la lecture du tétradrachme du Cabinet des Médailles que nous reproduisons (pl. XXIII, 5), hésite entre Ρ et *b* [2]. Du reste, ce dernier serait insolite car on s'attendrait à un Β capital.

Fig. 35. — Légendes du tétradrachme d'Heraüs. D'après J. Rapson, *Indian Coins*, pl. II, 1.

Ailleurs, à la place du Β on trouve ϹΥ qui doit être ΟΥ [3]. La question qui se pose est de savoir si c'est la légende initiale qui est juste, c'est-à-dire celle qui se lit sur la première pièce, et si les autres monnaies connues ne représentent pas des copies incomplètes et déformées où le même mot aurait été mutilé par les graveurs [4].

Le même terme se retrouve sur les drachmes d'Hyrcode [5] qui portent à l'avers le buste du prince à droite, avec légende ΥΡΚΩΔΟΥ, et au revers un guerrier debout de face, s'appuyant sur une lance de sa droite et tenant sa gauche sur la ceinture. La légende à gauche est : ΑΡΔΗΘΡΟΥ, et à droite : ΜΑΚΑΡΟΥ pour ΣΑΚΑΡΟΥ (pl. XXIII, 2), comme le prouve une autre monnaie du même prince et qui porte ΟΑΚΑΡΟΥ pour ϹΑΚΑΡΟΥ (pl. XXIII, 3) [6]. Ce dernier mot, attesté aussi sur le tétradrachme d'Heraüs, serait, à notre sens, un ethnique correspondant au mot *kouchan* des monnaies de celui-ci et, s'il en est ainsi, l'interprétation des légendes des monnaies d'Hyrcode serait « (monnaie d') Hyrcode, (fils d')Ardethr, sacarauque » [7].

(1) *L'art gréco-bouddhique...*, II, pl. IV et p. 398, « En post-scriptum entre les pieds du cheval : *saka* ».

(2) *Op. cit.*, p. 21 : « seule la lecture du B d'ΑΗΑΒΟΥ étant douteuse ».

(3) A. Cunningham, *N. C.*, 1888, pl. IV, 6.

(4) W. Tarn, *op. cit.*, p. 305 et 506-507, en suivant une voie différente de la nôtre, arrive à la conclusion que le premier tétradrachme d'Heraüs fut exécuté (ou dessiné) par les artistes de Kapiçi puis copié par les graveurs d'Heraüs.

(5) P. Gardner, *The coins of the Greek and Scythian kings of Bactria and India in the British Museum*, London 1886, pl. XXXIV, 8. Rapson, *op. cit.*, pl. II, 2.

(6) A. Cunningham, *N. C.*, 1889, p. 304, n. 32 et p. 310 ; P. Gardner, *op. cit.*, pl. XXIV, 9. Au sujet de la confusion entre Μ et Σ, voir W. Wroth, *Catalogue of the coins of Parthia*, p. 61, n° 5 ; également J. F. Fleet, *J. R. A.S.*, 1914, p. 416. La première lecture des tétradrachmes d'Heraüs fut donnée par P. Gardner, *N. C.*, 1874, p. 161-167 ; il y reconnaît la lecture ΣΑΚΑ maintenue dans son *Catalogue...*, pl. XLVII et acceptée par Oldenberg, *Ind. Ant.*, X (1881), p. 215 ; on trouve la même lecture sur la pièce publiée par R. B. Whitehead, *Cat. Lahore*, p. 163 et pl. XVI, 115. Une lecture différente fut proposée par F. Thomas, *Parthian and Indo-Sasanian Coins*, *J. R. A. S.* 1883, p. 74-76 et fig. 1 et 2 par A. Cunningham, *N. C.*, 1888, p. 48-50 et 1890, p. 114 : pour lui ΣΑΗΑΒ est le titre *tsanyu* ou *chanyu* « chef » ou « roi » correspondant à *devaputra*. J. Marquart, *Wehrot und Arang*, p. 87, n. 2, lit ΣΑΝΑΒ ou ΣΑΝΑΟΒ et y voit un ancien titre dont la traduction a donné le titre turc *tegin*. J. Kirste, *Orabazes*, *Sb. A. W. W.*, 1918, II, p. 55-57, lit ΣΑΚΑ, soulignant que les lettres N et K peuvent être représentées par un Η ; quant à la lettre B qui suit, pour lui c'est un *ve* iranien avec le sens de « et ». Les deux mots en exergue seraient un *dvandva* et auraient comme sens *sakakorsano*. W. Tarn, *op. cit.*, p. 505-507, se range à la lecture de Cunningham mais refuse l'interprétation de celui-ci et reconnaît que le mot « remains unexplained ».

(7) O. Franke, *Beiträge aus chinesischen Quellen zur Kenntnis der Turkvölker und Skythen Zentralasiens*, *Abh. P. A. W.*, 1904, p. 54 cite une forme (d'après Lucien) ϹΑΚΑΒΡΑΚΩΝ qui se rapproche des deux variantes attestées sur les médailles d'Héraüs.

D'autres drachmes d'Hyrcode portent à l'avers son buste à droite, avec la légende ΥΡΚΩΔΟΥ, et au revers un protome de cheval au galop volant, avec la même légende incomplète ΥΡΚΩ[ΔΟΥ] [1]. Elles sont des copies fidèles des émissions de son père qui est représenté sur ses hémidrachmes en buste à droite, avec la même barbe projetée en avant, et coiffé de la même calotte mais ornée d'un diadème de perles [2]. La légende, rédigée en sogdien (fig. 36), se lit ARTADR ; au revers, même protome de cheval, et légende en sogdien SaKARaV (pl. XXIII, 1). Les deux mots nous sont connus par les légendes grecques des drachmes d'Hyrcode.

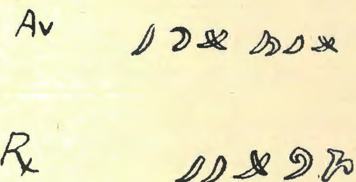


Fig. 36. — Légendes des drachmes d'Artadr (Voir pl. XXIII, 1).

Signalons enfin une autre drachme [3] avec, à l'avers, une tête du prince à gauche, et une légende en sogdien (fig. 37) ARATADR [4], et au revers un archer à droite, et une légende en grec ΛΙΙΛΞΩ/CANTI·X-ΒΑCΙΛΕΩC ΑΝΤΙΟΧ[ΟΥ].. On pourrait attribuer les sujets de cette dernière médaille à l'influence du monnayage parthe avec le buste tourné à gauche, et l'archer « scythique » à droite, dont le thème iconographique s'expliquerait par le revers le plus courant des monnaies arsacides montrant le roi assis sur un omphalos, et tenant un arc bandé.

Ainsi, les princes des Sacaraucae faisaient rédiger, sur leurs émissions, les légendes tantôt en grec, tantôt en sogdien, ou les deux à la fois. Or, si l'écriture grecque reste en usage dans la Bactriane après la chute du royaume grec, l'emploi de l'alphabet sogdien, dérivé de l'araméen, ne s'est jamais étendu au Sud de l'Oxus, ce qui permet de conclure que la région sur laquelle régnaient ces princes, et pour laquelle ils frappaient leurs monnaies, se trouvait à cheval sur le grand fleuve. Il existerait une certaine analogie entre ces médailles et celles des rois gréco-bactriens à légendes bilingues en grec et kharoshthī ; pour cette dernière écriture, la chaîne de l'Hindou-kouch formait la limite Nord de son expansion.

Fig. 37. — Légendes des drachmes d'Aratadr. D'après A. Cunningham, *N. C.*, 1889, pl. XIII, 3.

Qu'une fraction de la Bactriane fit partie du domaine de ces princes, le revers des monnaies d'Hyrcode et de son père l'indiquent, puisque le cheval fut, depuis les Séleucides, un symbole figurant sur les émissions destinées à ce pays ; ce choix est dû à la réputation de ses chevaux qui lui a valu le nom de Zariaspa ou « possédant des chevaux dorés » [5].

Le revers de la monnaie d'Hyrcode représente un guerrier copié sur les revers des émissions d'Azilisès [6], successeur d'Azès I, qui a dû régner dans le dernier quart du Ier siècle avant J.-C.

(1) P. Gardner, *op. cit.*, pl. XXIV, 12 ; J. de Morgan, *Manuel de numismatique orientale*, fig. 538.

(2) A. Cunningham, *N. C.*, 1889, pl. XIII, 17 ; P. Gardner, *op. cit.*, pl. XXIV, 13 ; J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 535.

(3) A. Cunningham, *N. C.*, 1889, pl. XIII, 3.

(4) La lecture des légendes sogdiennes proposée par Allotte de la Fuÿe, cf. de Morgan, *op. cit.*, p. 423 sqq., ne peut être maintenue.

(5) Fr. Spiegel, *Eranische Altertumskunde*, II, p. 553.

(6) J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 475 A (dans lequel Cunningham voit un des Dioscures).

La même constatation ressort de l'étude du revers d'Heraüs où le cavalier, le bras levé, sans lance, mais avec l'arc attaché à la selle, ne se trouve que sur les monnaies du même Azilisès[1]. D'autre part, la Nikè qui vole pour couronner le roi-cavalier est certainement le sujet imité des émissions de Phraate IV qui, avec son fils Phraatacès (Phraate V), sont les seuls à se faire représenter sur les avers, avec la ou les Nikès les couronnant[2]. Ce sujet, comme on peut le supposer, fut introduit après la victoire de Phraate IV sur Tiridate, en 27-26 avant J.-C. On est ainsi en droit de conclure qu'Hyrcode, prince des Sacaraucae, et Heraüs, prince kouchan, étaient contemporains et que leurs émissions datent du dernier quart du Ier siècle avant J.-C. Dans quelles conditions et pour quelles raisons Heraüs introduit-il sur sa monnaie l'ethnique d'Hyrcode puisqu'il est kouchan? La solution qui paraîtrait la plus plausible serait la conquête du royaume d'Hyrcode, dernier roi des Sacaraucae, par Heraüs qui mentionne son rattachement au royaume kouchan.

Passons maintenant aux sources historiques pour voir à quel point elles sont susceptibles de corroborer les conclusions auxquelles amène l'étude des monnaies.

On connaît les deux principaux passages des historiens occidentaux relatifs à la fin du royaume gréco-bactrien : Trogue Pompée (*Prol.*, XLI) dit que *Scythicae gentis Saraucae et Asiani Bactra occupavere et Sogdianos;* Strabon (XI, 8, 2) précise que la Bactriane fut enlevée aux Grecs par les nomades venant de l'autre côté de l'Yaxartes, parmi lesquels il cite les Ἄσιοι, Πασιανοί[3], Τόχαροι et Σακάραυλοι. Faut-il croire que les deux passages se complètent, et, d'après celui de Trogue, conclure que la coalition comprenait deux confédérations de hordes, à la tête desquelles se trouvaient les Asiani ou Ἄσιοι et les Saraucae (= Sacaraucae ou Σακάραυλοι ?). C'est entre elles deux que furent partagées les terres de la Bactriane et de la Sogdiane. De quelle façon? Marquart, suivi d'autres savants[4], proposait l'identification : les Sacaraucae = la Bactriane; les Asiani = la Sogdiane. Cette hypothèse ne paraît pas étayée par les sources historiques chinoises.

L'écrasement du royaume grec de la Bactriane se place entre 133 et 129 avant J.-C.[5]. Un an plus tard, en 128 avant J.-C., Tchang K'ien, envoyé par l'empereur de Chine chez les Yue-tche pour conclure avec eux une alliance contre les Hiong-nou, rejoint leur campement royal qui se trouvait dans la Sogdiane[6], au Nord de l'Oxus. A cette époque, les Yue-tche étaient *déjà* maîtres du pays au Sud du fleuve, région que les sources chinoises désignent sous le nom de Ta-hia dans lequel on veut généralement voir la Bactriane. Si les Yue-tche possédaient en 128 le pays des Ta-hia, il est difficile d'admettre qu'ils ne participèrent pas à l'invasion des nomades qui

(1) A. Cunningham, *N. C.*, 1890, pl. X, A, B, 1.

(2) W. Wroth, *Catalogue of the Coins of Parthia*, 1903, pl. XXII, 20; XXIII, 1, 12, 13.

(3) Sur ce nom, voir l'amendement de J. Marquart, *Eranšahr*, p. 206; G. Haloun, *Zur Üe-tṣï-Frage, Z.D.M.G.*, 91 (1937), p. 244, n. 2, et, en dernier lieu : W. Tarn, *op. cit.*, p. 292 sqq.

(4) *Eranšahr*, p. 205; Sten Konow, *C. I. I.*, p. xxii; Idem, *J. I. H.*, 1933, p. 6; E. Herzfeld, *A. M. I.*, IV (1931-1932), p. 26. G. Haloun, *op. cit.*, p. 260, n. 6, rejette avec raison cette hypothèse et souligne que le parallélisme dans le texte de Trogue (Sacaraucae = Bactrie; Asiani = Sogdiana) ressort plutôt du texte que de la pensée de l'auteur.

(5) G. Haloun, *op. cit.*, p. 249.

(6) Haneda Tôru, *A propos des Ta Yue-tche et des Kouei-chouang, Bulletin de la Maison franco-japonaise*, Tokio, t. IV (1933) p. 13-14.

mit fin à la puissance grecque, et dans ce cas, ils durent prendre part au partage que le passage de Trogue rapporte. Quel fut exactement ce pays des Ta-hia?

Le texte du *Ts'ien Han chou* dit qu'« à l'Ouest, ils (les Ta Yue-tche) battirent les Ta-hia et les soumirent. Ils eurent leur capitale au Nord du fleuve Wei comme cour royale... Les Ta-hia, à l'origine, n'avaient pas de grands chefs. Dans les villes et hameaux, ils établissaient souvent de petits chefs. C'était un peuple faible, craignant la guerre. C'est pourquoi, à la venue des Ta Yue-tche, tous se soumirent. Tous reçurent les envoyés chinois. Il y a cinq *hi-heou* : le premier est le *hi-heou* de Hieou-mi;... le second est le *hi-heou* de Chouang-mi;... le troisième est le *hi-heou* de Kouei-chouang;... le quatrième est le *hi-heou* de Hi-touen;... le cinquième est le *hi-heou* de Kao-fou... Les cinq *hi-heou* dépendent tous des Ta Yue-tche»[1].

Le texte du *Heou Han chou* dit : « Autrefois, les Yue-tche furent vaincus par les Hiong-nou; ils se transportèrent alors dans le Ta-hia et partagèrent ce royaume entre cinq *hi-heou* (yabgous) qui étaient ceux de Hieou-mi, de Chouang-mi, de Kouei-chouang, de Hi-touen et de Tou-mi»[2].

Si imparfaits que puissent paraître les efforts des savants pour identifier exactement l'emplacement de chacune de ces cinq principautés vassales des Yue-tche, l'accord semble se faire sur deux points principaux[3] : 1° les cinq yabgous occupaient une région allant de Wahān et de Čitral et ne dépassant pas, ou à peine, à l'Ouest, la vallée du haut Panjshir; 2° le yabgou le plus occidental était celui de Kouei-chouang ou Kouchan. Il en ressort que le pays des Ta-hia, subjugué par les Ta Yue-tche, n'était que la partie orientale de la Bactriane, le Tokharestan proprement dit[4]; donc, lors de leur arrivée, les Ta Yue-tche occupèrent la Sogdiane orientale et le Tokharestan ou Bactriane de l'Est. Ceci explique aussi pourquoi la ville principale des Ta-hia est Lan-che Tch'eng (*Che ki*), qui est pour le *Heou Han chou* la capitale des Ta Yue-tche; il faut la chercher au Badakhshān[5] puisqu'il faut croire que la limite occidentale des possessions des Ta Yue-tche n'atteignait pas Balkh.

Ainsi, on serait amené à croire qu'après la chute du royaume grec de la Bactriane, le partage

(1) Cité d'après Haneda Tôru, *op. cit.*, p. 8. La phrase, disant que les Ta-hia n'avaient pas de grands chefs mais des petits dans les villes et les hameaux, peut permettre de croire qu'ils acceptèrent les grands chefs imposés par les Yue-tche.

(2) Cité d'après E. Chavannes, *T'oung pao*, série II, vol. VIII (1907), p. 189-190.

(3) J. Marquart, *op. cit.*, p. 242 sqq.; E. Chavannes, *op. cit.*, p. 190, n. 1; J. de Groot, *Die Westländer Chinas in der vorchlistlichen Zeit*, p. 95; A. Herrmann, art. *Tocharen*, *R. E. P. W.*, 2e série, VI, 1638, « partie orientale de la Bactriane ».

(4) W. Barthold, *Iran* (en russe), p. 38; S. Lévi, *Le « Tokharien »*, *J. A.*, 1933, p. 5 : « c'est le pays proprement dit des Tokhares, le bassin du haut Oxus ». E. Chavannes, *op. cit.*, p. 187, n. 2 : « Ta-hia = Tokharestan ». La division de la Bactriane en deux régions a dû se maintenir très longtemps puisque Ibn Khordādbeh y fait une allusion en mentionnant ces deux parties : Balkh et Tokharestan ne formant qu'une seule province sous un seul marzban (١٨, 7 sqq.), cf. J. Marquart, *op. cit.*, p. 70. Si, par contre, on accepte Ta-hia = Bactriane, on serait amené à faire une rectification du texte du *Heou Han chou* et comprendre que les Yue-tche n'avaient pas partagé en cinq principautés tout le royaume, mais une partie seulement, cf. Marquart, *op. cit.*, p. 203 et n. 3; F. Hirth, *Nachworte zur Inschrift des Tonjükük*, p. 49; voir O. Franke, *Beiträge...*, p. 66.

(5) E. Chavannes, *op. cit.*, p. 187, note 2. J. Marquart, *Wehrot und Arang*, p. 86, insiste sur le fait que la ville principale de l'ancien Ta-hia était autre que Balkh et la cherche à Iškamiš. A propos des capitales des Ta Yue-tche, voir Haneda Tôru, *op. cit.*, p. 11 sqq.

entre les nomades vainqueurs fut fait non pas suivant une ligne allant d'Ouest en Est, c'est-à-dire suivant le cours de l'Oxus, mais du Nord au Sud, et que, de même que la Sogdiane, la Bactriane, c'est-à-dire le Turkestan afghan d'aujourd'hui, subit une division analogue. Les pays à l'Est de la ligne de démarcation furent occupés par les Ta Yue-tche dans lesquels on peut voir avec beaucoup de probabilité les Asiani ou Ἄσιοι des historiens gréco-romains. A l'Ouest, se fixèrent les Sacaraucae, occupant le Boukhara de l'Ouest, au Nord de l'Oxus, et, au Sud du fleuve, la Bactriane occidentale et la Margiane. Cette dernière, toutefois, fut très vite perdue par eux car, entre 124 et 115 avant J.-C., elle fut conquise par Mithridate II [1] et les Sacaraucae furent refoulés définitivement à l'Est et au Nord-Est où ils se fixèrent. C'est là que, d'après les rares passages des auteurs gréco-romains, on les retrouve pendant près d'un siècle allant de la fin du IIe à la fin du Ier siècle avant notre ère. Et, si Paul Orose dit (I, 2, 43) : *Ab oppido Cathippi usque ad vicum Saphrim, inter Dahas, Sacaraucas et Parthyenas, mons Oscobares, ubi Ganges fluvius oritur,* les points de repère cités par lui sont des villes attestées dans l'onomastique ancienne et moderne de l'Iran Nord-Oriental [2], et point n'est besoin, comme le fait Junge, d'accepter les Dahas et les Parthyenas dans le Nord-Est de l'Iran, et de chercher les Sacaraucae au Cachemire ou au Pandjāb : d'après lui, le mont Oscobares serait le Pāmir ou l'Himalaya [3], alors qu'il s'agit des montagnes du Khorasan [4] et de la région s'étendant à l'Est et qui était occupée par les Sacaraucae.

Le nom des Sacaraucae apparaît pour la première fois dans l'histoire au moment où l'invasion des nomades détruisit le royaume gréco-bactrien [5]. Sous sa forme transmise par les écrivains occidentaux (Σακαυράκοι, chez Lucien, *Makrob.* 15, Σαγαραῦκαι, chez Ptolémée, *Geogr.*, VI, 14, 14; *Sacaraucae* chez Paul Orose, I, 2, 43 et Σακάραυλοι, chez Strabon, XI, 8, 2, et *Saraucae* chez Trogue, *Prol.*, XLII), il ne s'accorde pas tout à fait avec celui qu'on lit en grec ou en sogdien sur leurs monnaies et qui est *Sakarau* ou *Sakarav*. La terminaison en *-ka* qu'on trouve dans les textes occidentaux peut être interprétée comme un « élargissement iranien en *-k-* » [6] comme *Tukhāraka pour Tukhāra [7], Bāhulaka pour Bahl ou Balkh [8]; ou Γάζακα (= Γάνζακα) pour Ghazni [9], un *-k* « post-vocalique » qu'on trouve dans *Ahuramazdak* ou *gayukmart* [10]. Les noms propres des deux princes ne laissent aucun doute sur leur origine iranienne : celui d'Artadr

(1) W. Tarn, *C.A.H.*, IX, p. 584-585; Idem, *The Greeks in Bactria and India*, p. 306.

(2) Voir articles *Cathippi* par Tomaschek, R. E. P. W., IV, 1788, et *Saphri* par Herrmann, *R. E. P. W.*, 2e série, I, 2322-2323.

(3) J. Junge, *Saka-Studien, Klio*, Beiheft, XLI (1939), p. 97 sqq.

(4) Kiessling, art. *Hyrcania, R. E. P. W.*, IX, 513.

(5) Voir à ce sujet J. Junge, *op. cit.*, p. 85, note 8, contre W. Tarn, *The Greeks...*, p. 277 sqq. et p. 291, qui croit trouver la mention des Sacaraucae dans Arrien. O. Wesendonk, *Kūšān, Chioniten und Hephtaliten, Klio*, 26 (1933), p. 337, croit reconnaître dans les Sacaraucae les *Sakaravaka*, et J. Marquart, *Das erste Kapitel des Gatha uštavati*, Rome 1930, p. 43 sqq., les *Saka-haumavarka*.

(6) R. Gauthiot, *J. A.*, 1911, II, p. 52.

(7) G. Haloun, *op. cit.*, p. 277, n. 1.

(8) *Bāhulaka vaṣayi*, « dans le royaume de Balkh »; passage d'un texte saka non publié de la collection P. Pelliot. W. B. Henning, *Argi and the « Tokharians »*, *B.S.O.S.* IX (1937-1939) p. 546. E. Schwentner, *Tocharisches, Z. D. M. G.*, 93 (1939), p. 37.

(9) Ptolémée, VI, 18, 4. E. Benveniste, *Le nom de la ville de Ghazna, J. A.* 226 (1935), p. 141-143.

(10) J. Kirste, *Sb. A. W. W.*, 1918, p. 40. Sur l'interprétation du nom des Sacaraucae voir Sten Konow, *C. I. I.*, vol. II, p. XX-XXI.

(ou Ardethr en grec) est un composé dont le premier terme est *arta* ou *arda* [1], et le second peut-être *ātur* ou *ādur*. Justi traduit celui d'Hyrcode par *wolfherzig* ou « à cœur de loup » [2].

Le premier nom permet de conclure que la religion des Sacaraucae était zoroastrienne; ceci devient d'autant plus plausible que leur territoire touchait immédiatement celui de Merv, grand centre de cette religion qui, au IIe et au Ier siècle avant notre ère, continuait de rayonner sur les pays voisins, et en particulier sur la Bactriane où les gains du bouddhisme ne devinrent appréciables qu'avec l'avènement de la dynastie kouchane et ses conquêtes au Sud de l'Hindou-kouch.

Occupant les régions au Nord et au Sud de l'Oxus, contrôlant les vieux pays du Boukhara et de la Bactriane occidentale, à population dense et riche, et celà au moment où le commerce naissant avec l'Extrême-Orient entraînait inévitablement une partie de leurs sujets à y jouer un rôle de plus en plus important, les Sacaraucae, voisins immédiats des Parthes, par la force des circonstances, ne pouvaient rester étrangers aux luttes qui, périodiquement, surgissaient pour la possession du trône des Arsacides, d'autant plus que ses prétendants sollicitaient leur aide. L'histoire ne nous a conservé qu'un épisode où leur nom fût cité : celui où, grâce à leur appui, Sinatrocès put devenir, en 77 avant J.-C., roi des Perses [3]; et nous suivrons Herrmann [4] en attribuant aux Sacaraucae un rôle prédominant dans la mort de Phraate II comme dans celle d'Artaban [5] — rôle qui fut le prélude de l'alliance et du soutien accordés à Sinatrocès — et qui a été décisif dans la lutte victorieuse de Phraate IV contre son adversaire Tiridate, en 27/26 avant J.-C.

La fin des Sacaraucae ne viendra pas des Parthes mais des leurs voisins orientaux, et Trogue, dans une brève mention, la retrace quand il écrit : *Additæ his res Scythicæ. Reges Tocarorum Asiani interitusque Saraucarum* [6]. A quelle date se place cet événement? Le dernier fait historique connu, relaté dans le livre XLII du *Prologue* de Trogue, est la victoire de Phraate IV sur Tiridate, en 27/26 avant J.-C., comme nous l'avons vu. Mais ce livre devait aussi comprendre la mention d'un autre fait connu et plus récent, à savoir : la remise par Phraate IV à Auguste des insignes et des prisonniers romains que Justin, l'abréviateur de Trogue Pompée, cite dans son livre XLII, V, 11, et qui eut lieu le 12 mai de l'an 20 avant J.-C. [7]. On se rend compte, même à travers son œuvre tronquée par Justin, que Trogue Pompée suivait strictement, dans son exposé, l'ordre chronologique des événements racontés; si son livre XLII se termine par *additæ his res scythicæ*, il ne pouvait y être question de faits historiques autres que

(1) *Arda* pour *arta* est déjà attesté dans l'inscription d'Artaxerxès I. Meillet-Benveniste, *Grammaire du vieux perse*, p. 24. Le nom de Arṭa ou Orṭa est attesté sur les monnaies du satrape Kharaosta qui se dit *Arṭasa putrasa* ou « fils d'Arta ». Il s'agit, d'après Sten Konow (*C.I.I.*, p. XXXV-XXXVI), d'une de ces familles de Sakas qui régnèrent dans le Nord-Ouest de l'Inde au début de l'ère chrétienne et qui y sont venus du Nord-Ouest.

(2) *Iranisches Namenbuch*, p. 13.

(3) Lucien, *Makrob.* 15.

(4) Herrmann, art. *Sacaraucae, R. E. P. W.*, 2e série, I, 1611-1620; autrement chez E. Herzfeld, *A. M. I.*, IV, p. 73-74, suivi de W. Tarn, *The Greeks...*, p. 306-307.

(5) Il est vrai que la mort d'Artaban, à la suite de ses blessures, est attribuée (Justin, XLII, 2, 2) à la guerre avec les Toghares, ou Tokhares. Mais il reste clair, à notre sens, que l'auteur, ou plutôt le compilateur, ne cite qu'un peuple parmi d'autres puisque la phrase précédente (XLII 2, 1), qui se rapporte au même événement, mentionne les adversaires d'Artaban sous le terme général de Scythes.

(6) *Prol.*, XLII.

(7) J. G. C. Anderson, *C. A. H.*, X, p. 263.

ceux s'étant passés après l'an 20 avant J.-C. et dont il ne prit connaissance que peu avant d'avoir achevé son œuvre; il en introduit le récit dans le chapitre où est traitée l'histoire de la Parthie et de ses voisins [1]. La fin des Sacaraucae a donc dû se produire après l'an 20 après J.-C.

Le passage de Trogue Pompée est assez explicite pour ne pas y reconnaître que la destruction des Sacaraucae s'est trouvée en étroite liaison avec l'avènement de la nouvelle dynastie des Asiani, rois des Tokhares, qu'on identifia avec raison avec les Kouchans [2]. Haloun a même proposé une correction de *asiani* en *cusani* [3], ce qui ne paraît pas indispensable si on reconnaît dans les Asiani des historiens occidentaux les Yue-tche des annalistes chinois, et si on s'accorde à voir dans les cinq yabgous des gens du même peuple ou de la même confédération [4]. Mais interpréter *interitus saraucarum* comme fin de la dynastie de Mauès, qui serait celle des Sacaraucae, ne nous paraît pas acceptable [5].

La date de l'avènement des Kouchans, ainsi que celle qui, la suivant de près, marqua la fin des Sacaraucae, correspondent exactement aux dates des monnaies d'Heraüs, le premier Kouchan, qui mit fin — comme le font comprendre ses frappes — au règne du dernier prince des Sacaraucae, Hyrcode.

L'écrasement des Sacaraucae ne paraît pas être le seul fait d'armes qu'on serait porté d'attribuer à Heraüs, et le passage cité par Trogue Pompée peut être compris comme une allusion à un changement survenu dans la dynastie qui régnait sur les Tokhares, autrement dit, qu'Heraüs mit fin à la vieille dynastie des Yue-tche (qui était à la tête de la horde depuis qu'elle s'était mise en mouvement pour quitter le Kan-sou) qu'avait connue Tchang K'ien lors de sa visite aux Yue-tche, alors qu'ils campaient encore au Nord de l'Oxus, et qui, plus tard, eut sa capitale dans le Badakhshān. Or, il n'est plus question de cette dynastie dans le passage des annales des Han postérieurs, rédigées vers 125 après J.-C., peu après la mort de Kujula Kadphisès, où elles retracent la carrière de celui-ci et où des détails précis sur son compte, jusqu'à son âge au moment de sa mort, ne manquent pas. Ceci permet d'admettre que cette dynastie n'existait déjà plus. La nouvelle dynastie, celle des Kouchans, la remplace avec Heraüs, mais les quatre yabgous ne reconnaissent pas la légitimité de cette succession et leur opposition à cette substitution ne sera brisée que par le fils (?) et successeur d'Heraüs : Kujula Kadphisès [6], comme le fait savoir l'histoire des Han postérieurs. Et si, « deux ans avant Jésus-Christ, la Chine a connu pour la première fois les sūtras (*king*) du Bouddha, par l'intermédiaire des Yue-tche » [7],

[1] Contre W. TARN, *op. cit.*, p. 306, qui place l'« anéantissement » des Sacaraucae vers 115 avant J.-C.

[2] A. HERRMANN, *op. cit.*, 1620; G. HALOUN, *op. cit.*, p. 256, n. 6; J. JUNGE, *op. cit.*, p. 102.

[3] *Op. cit.*, p. 253, n. 4.

[4] S. KONOW, *Beitrage zur Kenntniss der Indoscythen, Ostasiat. Zeitschr.*, 8 (1919-1920), p. 227, 231, 233, 236. Thèse différente chez Haneda TÔRU, *op. cit.*, p. 6, partagée par P. PELLIOT, *J. A.*, 1934, p. 38, n. 1.

[5] J. JUNGE, *op. cit.*, p. 103.

[6] A. CUNNINGHAM, *N. C.*, 1890, p. 114, a déjà proposé de voir en Heraüs le père et prédécesseur de Kujula Kadphisès. W. TARN, *op. cit.*, p. 506, n. 2, croit au grand-père. Nous nous rangeons à l'opinion de Cunningham pour les raisons suivantes : 1° les monnaies d'Heraüs, postérieures à l'an 20 avant J.-C., seraient, d'après nous, de la dernière décade du Ier siècle avant J.-C.; 2° la naissance de Kujula Kadphisès, mort à plus de quatre-vingts ans, peu après 91 après J.-C., dut avoir lieu vers l'an 10 de notre ère; 3° 12 oboles d'Heraüs furent trouvées par Masson dans le stūpa n° 2 de Kotpur avec 10 monnaies d'Hermaïos avec Kujula Kadphisès (A. CUNNINGHAM, *N. C.*, 1888, p. 50).

[7] S. LÉVI, *J. A.*, 1897, p. 20.

cet important événement dut avoir lieu sous le règne d'Heraüs dans lequel tout invite à voir le premier souverain de la dynastie naissante des Kouchans [1].

Les dernières années du Ier siècle avant notre ère furent témoins des grands et profonds remaniements survenus sur l'échiquier politique de l'Asie centrale, en particulier dans les pays du bassin de l'Oxus et de l'Yaxartes. L'affaiblissement de la dynastie régnante des Ta Yue-tche et son effondrement dû, comme on peut le croire, à l'avènement d'un prince de la tribu des Kouchans, leur ancien vassal, eut également pour résultat des changements au Nord de l'Oxus, dans les régions occupées par les K'ang-kiu. Ceux-ci, connus par les annales chinoises comme étant établis à cheval sur l'Yaxartes, avaient leur fraction Sud sous la dépendance des Ta Yue-tche [2], mais la décadence de cette dynastie eut comme suite l'affranchissement des K'ang-kiu, ce qui ouvrit la route à leur expansion plus au Sud, en direction de l'Oxus. La destruction de l'unité politique des Sacaraucae et l'occupation de leurs terres de la Bactriane occidentale par Heraüs laissa à l'abandon la fraction de leur horde qui occupa le Boukhara, et qui fut absorbée par les K'ang-kiu à puissance ascendante [3]. C'est à ce moment, croyons-nous, que se forma l'unité politique de la Sogdiane qui, du temps de Kujula Kadphisès, sera mentionnée comme un royaume déjà constitué et indépendant; c'est à ce royaume sogdien, qu'à notre sens, il faut attribuer les monnaies portant sur l'avers le buste du prince à gauche, avec une légende sogdienne, et sur le revers anépigraphe un archer à droite [4] — monnaies qui furent trouvées à Tali-Barzou près Samarkand, par les savants soviétiques qui les attribuèrent à l'époque située entre Heraüs et Kaniṣka [5].

A l'ancienne division Nord-Sud de ce bassin, datant du dernier quart du IIe siècle avant J.-C., et survenue à la suite de l'invasion des peuples nomades — et qui exprime la direction du mouvement des envahisseurs — se substitue, aux abords de l'ère chrétienne, une nouvelle démarcation des zones, cette fois suivant la ligne Ouest-Est et dans laquelle l'Oxus servira de frontière naturelle. Ce ne sont plus des éléments ethniques nouveaux, venus en conquérants du dehors, qui se substituent aux anciennes royautés. Les changements qui se produisent sont l'aboutissement des mouvements intérieurs de ces jeunes peuples habitant le bassin des deux fleuves depuis plus d'un siècle; ils se regroupent en entités plus cohérentes qui prennent l'aspect et la forme d'unités politiques à base plus solide qu'auparavant, et à stabilité plus durable, puisqu'ils subsisteront presque sans changement jusqu'au milieu du IVe siècle de notre ère, c'est-à-dire jusqu'au moment où une nouvelle invasion, celle des Chionites-Hephtalites amènera de nouvelles fluctuations politiques.

Ainsi, au Nord de l'Oxus, se constitua le royaume sogdien, et au Sud, celui des Kouchans

[1] Contre S. Konow, *The royal dates in the Niya inscriptions, Acta Orientalia,* II (1923), p. 131 : « Before Kujula Kadphidès there was no Kuṣana empire, and the Yüe-chi ruler through whom the Chinese came to know Buddhist Sūtras in B. C. 2, belongs to the pre-Kuṣana period, before the conquest of Kao-fu and An-si. »

[2] F. HIRTH, *The story of Chang K'ien, J. A. O. S.*, 37 (1917), p. 96.

[3] W. TARN, *op. cit.*, p. 307, sans toutefois partager son interprétation de la date proposée pour la fin des Sacaraucae, ce qui ressort de notre exposé.

[4] J. DE MORGAN, *op. cit.*, fig. 536, 537, 540, 541, 542, 543.

[5] G. GRIGORIEFF, *Le site de Tali-Barzou*, *T. D. O. M. E.*, 1940, p. 96.

qui, au début, sous son fondateur Heraüs, ne possédait que la plaine de la Bactriane — et encore sans la partie montagneuse de ce pays où, pendant quelques années encore, les quatre yabgous restèrent indépendants : jusqu'au moment où Kujula Kadphisès rattacha leurs terres à son jeune royaume.

PREMIÈRE DYNASTIE KOUCHANE.

Kujula Kadphisès. — « Plus de cent ans après cela [1], le *hi-heou* (yabgou) de *Kouei-chouang* (Kouchan) nommé *K'ieou-tsieou-k'io* (Kozoulokadphisès) [2] attaqua et vainquit les quatre autres *hi-heou* (yabgous) ; il se nomma lui-même roi ; le nom de son royaume fut *Kouei-chouang* (Kouchan). Il envahit le *Ngan-si* (Parthie) et s'empara du territoire de *Kao-fou* (Kaboul) [3] ; en outre, il triompha de *P'ou-ta* et de *Ki-pin* (Cachemire?) et posséda entièrement ces royaumes. *K'ieou-tsieou-k'io* mourut âgé de plus de quatre-vingts ans... »

*
* *

« Le royaume de *Kao-fou* est au Sud-Ouest des *Ta Yue-tche ;* c'est aussi un grand royaume. Les habitants ressemblent pour leurs mœurs à ceux du *T'ien tchou* (Inde), mais ils sont faibles et aisés à asservir ; ils sont marchands et ont des richesses privées considérables. Ils n'étaient pas toujours dominés par les mêmes maîtres : quand l'un des trois royaumes qui sont le *T'ien tchou* (Inde), le *Ki-pin* (Cachemire) et le *Ngan-si* (Parthie) devenait puissant, il s'emparait d'eux ; quand il s'affaiblissait, il les perdait ; jamais cependant le *Kao-fou* n'avait dépendu des *Yue-tche* et c'est pourquoi le livre des *Han* est dans l'erreur quand il le met au nombre des cinq *hi-heou* [4]. Plus tard, il tomba sous la dépendance du *Ngan-si* (Parthie) et c'est quand les *Yue-tche* eurent triomphé du *Ngan-si* qu'ils prirent pour la première foi le *Kao-fou.* »

L'étude de la monnaie de Spalirisès (voir p. 88 sqq.), avec sa date proposée, entraîne nécessairement la révision de la date du roi Vononès. On sait que, d'après les théories généralement acceptées, Vononès fut un souverain indépendant de l'Iran oriental, qui régna, d'après Smith, au dernier quart du IIe siècle avant l'ère chrétienne [5], et d'après Rapson, vers le dernier tiers du Ier siècle avant J.-C. [6]. Tarn [7], maintenant une thèse très approchante, place cette date au milieu du même siècle. Or, à la lumière des considérations que fournit la monnaie de Spalirisès, il est impossible de faire remonter Vononès plus haut que les premières années du Ier siècle de notre

[1] Voir au sujet de cette date (entre 25 et 50 après J.-C.), E. Chavannes, *Les pays d'Occident d'après le Heou Han Chou, T'oung pao,* série II, vol. VIII, p. 191, n. 1. Tout le passage cité est reproduit d'après cet ouvrage, p. 190 sqq. et fait suite à celui cité plus haut.

[2] Idem., p. 191, n. 2, sur l'identification de ce nom.

[3] Cette identification est à rectifier suivant A. Foucher, *De Kāpiśī à Pushkarāvatī, B. S. O. S.,* VI (1930-1932), p. 347. Le nom de Kaboul ne peut être mentionné avant le VIIIe siècle après J.-C. ; le *Kao-fou* ne peut être que le royaume de Kapiça avec Kapiçi comme capitale qui, pour cette époque, est le site de Bégram.

[4] Voir au sujet de cette remarque : E. Chavannes, *op. cit.,* p. 190, n. 1.

[5] V. Smith, *The Indo-Parthian Dynasties, Z. D. M. G.,* 60 (1906), p. 61 sqq.

[6] *C. H. I.,* vol. I, p. 573.

[7] *Op. cit.,* p. 344 sqq.

ère — ce qui correspond à la date du règne de Vononès I de Parthie — et par conséquent il faut voir dans le « grand roi des rois Vononès » de l'Iran oriental, le grand roi Vononès I. Nous ne sommes pas le premier à défendre ce point de vue exprimé déjà par Konow [1] et Herzfeld [2] qui, toutefois, arrivent à cette conclusion en suivant une voie différente.

La principale raison qu'on invoquait pour refuser l'identité des deux Vononès, était la différence des titres et surtout des monnayages. Or, en fait, on ne connaît pas d'émission de Vononès souverain de l'Iran oriental, car il n'existe, ou plutôt on ne possède que des émissions qui portent, au revers, les noms de ses vassaux, et qui furent frappées non par le souverain mais par ces derniers qui se disent : les uns, « frères du roi », d'autres, « neveux », et ne portent que le simple titre « roi » indiquant leur vassalité. Étaient-ils vraiment membres de la famille royale ou n'était-ce qu'une tradition de s'appeler ainsi comme cela se pratiquait dans les cours hellénistiques [3] — coutume conservée encore de nos jours par certaines familles royales d'Europe et d'Asie? Toujours est-il que sous le règne de Vononès I de Parthie (8-11 après J.-C.), les princes de l'Iran oriental obtiennent pour la première fois le droit d'émission, privilège que d'autres chefs d'État, vassaux parthes, détenaient déjà depuis longtemps tout en reconnaissant dans « le roi des rois » leur suzerain.

On peut entrevoir les conditions d'ordre intérieur et extérieur qui furent favorables à ce changement. Pour les premières, rappelons que les noms des princes vassaux de Vononès : Spalahora, Spalagadama, Spalirisa, de consonnance scythique [4], semblent indiquer, pour la première fois dans l'histoire de l'Iran oriental, l'entrée en scène de l'élément saka. Ceci n'est pas, semble-t-il, sans liaison avec le fait que le Seistan, — perpétué sous ce nom jusqu'à nos jours — est mentionné pour la première fois par Isidore de Charax vers l'an I de notre ère. Ainsi, on serait enclin de donner raison à Herrmann qui, à l'encontre de l'hypothèse souvent exprimée sur la pénétration des Sakas dans le Seistan par le Nord, vers le dernier quart du IIe siècle avant l'ère chrétienne, croit que l'infiltration s'opéra par le Sud-Est à travers la passe de Balan, et ne daterait pas de plus haut que vers l'an 30 avant J.-C., donc de l'époque où la dynastie indo-scythe, fondée par Mauès, était encore à l'apogée de sa puissance [5]. On serait donc en droit de penser que les princes vassaux sakas de l'Iran oriental eurent des accointances avec les membres de la famille régnante de l'Inde du Nord-Ouest — hypothèse qui semble trouver appui dans le fait que Spalirisès frappa des monnaies avec Azès, qui devint plus tard Azès II.

Quant aux conditions extérieures, on peut voir dans ce droit de monnayage accordé par Vononès, une sorte de concession qui lui aurait été imposée par la situation générale dans son empire : Vononès I, dernier descendant de la lignée masculine de la famille arsacide, élevé à Rome et étranger par ses mœurs à l'aristocratie parthe, fut détesté par elle parce que placé par les Romains. En butte à de grosses difficultés, pour gagner l'appui de ceux qui dirigeaient en son nom ses possessions orientales, il leur donna plus d'autonomie.

[1] *The eras of the Indian Kharoṣṭhī inscriptions, Acta Orientalia,* III (1924), p. 62 ; *Idem., C. I. I.,* vol. II, p. XLII sqq.

[2] *A.M.I.,* IV, p. 96 sqq. ; accepté par H. W. Bailey, *B.S.O.S.,* VII (1933-1935), p. 977.

[3] W. Tarn, *op. cit.,* p. 345, n. 7.

[4] E. Senart, *Notes d'épigraphie indienne, J. A.,* série 9, vol. VII (1896), p. 12 sqq. ; F. Thomas, *Sakastana, J. R. A. S.,* 1906, p. 208 sqq.

[5] A. Herrmann, art. *Sakastana, R. E. P. W.,* 2e série, I, 1809-1810.

La situation dut changer avec la chute de Vononès I et l'avènement d'Artaban III, premier représentant de la lignée féminine des Arsacides. Spalirisès, qui épousa la cause de celui-là, se proclame indépendant du trône de la Parthie, et prend lui-même le titre de « grand roi des rois », qui figurera désormais sur ses émissions [1].

Quelles furent les circonstances favorables à ce détachement de la couronne parthe, exemple qui quelques décades plus tard sera suivi par l'Hyrcanie? D'une part, Spalirisès pouvait certainement compter, en cas d'hostilité de la part du roi parthe, sur l'aide de son parent Azès II; d'autre part, la position du nouveau souverain Artaban III ne paraît pas avoir été d'une stabilité parfaite à cause de graves difficultés à résoudre dans la partie occidentale de son royaume. Le geste de Spalirisès n'est pas sans précédent et peut être rapproché des tentatives faites par ce même Artaban pour s'emparer du trône de l'Hyrcanie au cours des années 5-10 après J.-C., période particulièrement obscure de l'histoire parthe [2]. Quoi qu'il en soit, Artaban ne put briser l'entreprise de Spalirisès, de même qu'il ne put empêcher un peu plus tard la création, par Gondopharès, de son puissant empire. Il faut croire qu'il s'affaiblit considérablement tant en luttant pour garder l'Arménie qu'en défendant son trône contre les compétiteurs [3].

Spalirisès se présente ainsi comme le premier souverain autonome de l'Iran oriental, ce qui se confirme non seulement par son titre mais par la réutilisation et l'imitation des monnaies impériales parthes, ainsi que par ses propres monnaies qui ne portent pas de légende en kharoshthī et qui sont de ce fait destinées à la circulation dans le Seistan.

Dans cet empire allant du Seistan et l'Arachosie aux deux Panjāb, et descendant jusqu'aux embouchures de l'Indus — et partagé en deux royaumes : celui de Spalirisès à l'Ouest, et celui d'Azès II à l'Est — la seule enclave était le petit royaume de Kapiça, réduit, comme il semble, au cours supérieur du Kaboul, et où régnait le jeune Hermaïos, dernier descendant de la famille d'Eucratidès [4]. L'annexion de ce dernier royaume indépendant grec fut l'œuvre de Spalirisès durant son court règne [5].

Mais contrairement à ce qu'on cherchait à admettre — et la monnaie de Spalirisès en fournit une autre preuve — cette annexion ne signifie pas la disparition d'Hermaïos. Soit à la suite d'une

(1) Toutes les monnaies des vassaux de Vononès portent au revers des légendes en kharoshthī, ce qui prouve qu'elles étaient destinées à la circulation dans l'Arachosie sur laquelle régnaient ces vassaux. Et le Seistan? Aucune preuve numismatique comme quoi Vononès, le prétendu suzerain de l'Iran oriental, y régna, « probablement » (E. J. Rapson, *C. H. I.*, vol. I, p. 569), « certainement » (W. Tarn, *op. cit.*, p. 345). Toutefois, dès que Spalirisès, le seul des vassaux de Vononès qui lui succéda, prend sa place, on retrouve ses monnaies sans légende en kharoshthī au revers, visiblement destinées à la circulation au Seistan (notre monnaie à deux têtes), alors que sous Vononès I devaient circuler les émissions impériales parthes.

(2) Kiessling, art. *Hyrcania, R.E.P.W.*, IX, 507; W. Schur, *Orientpolitik des Kaisers Nero, Klio*, Beiheft XV (1923), p. 70 sqq.; J. G. C. Anderson, *C. A. H.*, X, p. 278, n. 3.

(3) Voir aussi M. Rostovtzeff, *C. A. H.*, XI, p. 112, n. 1, qui voit dans la création du royaume de Gondopharès le résultat d'un accord entre lui et Artaban.

(4) W. Tarn, *op. cit.*, p. 337, ne croit pas à cette parenté.

(5) Ceci est admis généralement, d'une part, sur la foi des revers à Zeus trônant des monnaies de Spalirisès, qui sont les revers des émissions de Kapiçi (H. H. Wilson, *Ariana Antiqua*, 1841, p. 315; E. J. Rapson, *C. H. I.*, vol. I, p. 574), et, d'autre part, sur l'interprétation du passage cité plus haut : « il (*Kao-fou*) tomba sous la dépendance du *Ngan-si* (Parthie) », expression qui justifie notre exposé qui suit; voir W. Otto, art. *Hermaios. R. E. P. W.*, VIII, 711, « il n'est pas exclu qu'il (Hermaïos) put être sous la suzeraineté, bien entendu de forme, des Parthes ». Même idée chez J. Marshall, *The date of Kanishka, J.R.A.S.*, 1914, p. 981.

action de force, soit en vertu d'un règlement « diplomatique » imposé par la situation géographique et politique de son royaume, Hermaïos reconnut la suzeraineté de Spalirisès et, devenant vassal du roi des rois de l'Iran oriental, continua son règne et poursuivit la frappe de ses monnaies. Cet événement dut se produire, comme il a été exposé plus haut, au cours de la deuxième décade du Ier siècle après J.-C., peu d'années avant l'an 19-20 — date présumée de l'avènement de Gondopharès qui succéda d'abord à Azès II dans l'Inde du Nord-Ouest, puis à Orthagnès, successeur de Spalirisès à la tête de l'Iran oriental. A ce moment, Gondopharès réunit sous une seule couronne les deux parties de l'empire qui étaient dirigées, avant lui, par deux membres d'une famille saka, remplaçant celle-ci par un élément nouveau de souche parthe. Nous ignorons les conditions de cette substitution; en tout cas, si on peut parler de l'avènement de la famille de Souren du Seistan, qui devient indépendante, c'est seulement à partir de l'accession au trône de Gondopharès.

La situation d'Hermaïos ne semble pas avoir subi de grands changements : Gondopharès règne *de jure* dans Kapiça, mais *de facto* Hermaïos reste roi et continue ses frappes. C'est ainsi que dans la ville I de Bégram, nous avons trouvé ses monnaies avec celles de Gondopharès [1]. Bien plus, le nombre élevé des pièces de l'un comme de l'autre, à Bégram, laisse croire que la vassalité du roi grec dura longtemps, peut-être pendant tout le règne de Gondopharès. Il est malaisé de conclure si le règne d'Hermaïos prit fin avant ou après la mort de Gondopharès, mais les observations concernant l'emplacement où ont été trouvées les monnaies d'Hermaïos, de Gondopharès et de Kujula Kadphisès, fournissent un élément assez fort pour faire admettre que le prince kouchan se trouvait chronologiquement en étroite connection avec les deux rois grec et parthe. Or, une des plus récentes théories veut, qu'entre la mort d'Hermaïos — qu'on propose de placer peu après 32 avant J.-C. — et l'avènement de Kujula Kadphisès qui s'empara du royaume de Kapiça (vers le milieu du Ier siècle après J.-C.), se soit passé près d'un siècle d'intervalle [2]. L'hypothèse est difficilement acceptable.

Les principales monnaies connues, portant le nom d'Hermaïos, se classent en trois groupes :

1° Avers : Buste du roi. Légende en grec βασιλέως σωτῆρος Ἑρμαίου « du roi Hermaïos, sauveur ».

Revers : « Zeus trônant » et légende en kharoshthī : *maharajasa tradatasa hermayasa* [3].

2° Avers : Buste d'Hermaïos avec légende en grec βασιλέως στηρος συ Ἑρμαίου.

Revers : Nikè tenant une couronne, et légende en kharoshthī : *maharajasa rajarajasa mahatasa heramayasa* « d'Hermaïos roi des rois, le grand » [4].

3° Avers : Buste du roi; légende en grec (omicron carré) βασιλέως στηρος συ Ἑρμαίου.

Revers : Héraclès avec massue et légende en kharoshthī « Kujula Kadphisès *Yavouga* kouchan ».

(1) Contre V. Smith qui, sur la foi des acquisitions de Masson à Bégram (trois monnaies de Gondopharès seulement), pensa que Gondopharès ne régna pas à Kapiça. *Z. D. M. G.*, vol. 60 (1906), p. 65.

(2) W. Tarn, *op. cit.*, p. 338 sqq.; p. 504. Hypothèse semblable E. J. Rapson, *C. H. I.*, vol. I, p. 561 sqq.

(3) *B. M. C.*, p. 62-66.

(4) *B. M. C.*, p. 172; *Lahore Cat.*, p. 85, nos 682-692. Il se peut que les monnaies de Taxila soient de ce type, *A. S. I. A. R.*, 1929-1930, p. 74 sqq. et n. 47 sqq.

Tarn refuse l'attribution des deux derniers groupes à Hermaïos; malgré le laps de temps qui, d'après ses dates, sépare Kujula Kadphisès d'Hermaïos, il les considère comme des émissions de celui-là, les rapproche des monnaies-pedigree d'Antimachos, d'Agathocle et d'Eucratidès [1], et n'y voit que des pièces de « propagande », de même que dans celles (groupe 2) où le nom de Kujula ne figure guère.

Cette interprétation est pourtant contraire à ce qu'on connaît des émissions propres à Kadphisès; certes, il imitait beaucoup et s'inspirait des modèles les plus divers. Ainsi : *a*) il copia les monnaies d'Auguste ou de Tibère — ces pièces qui dès le début du Ier siècle de notre ère inondèrent les marchés de l'Inde, apportées qu'elles furent comme marchandises par les bateaux venant d'Égypte [2], et y jouèrent « un rôle semblable aux thalers de Marie-Thérèse dans les pays de l'Islam » [3]; *b*) il imita et réutilisa les émissions impériales des rois parthes (voir p. 95 sqq. et pl. XXII, 1 à 5), vraisemblablement, à la suite de l'occupation de la Margiane; la partie Nord de l'Arochasie a dû être prise par lui non pas au roi parthe, mais à l'un des successeurs de Gondopharès; *c*) ses graveurs semblent s'être inspirés des monnaies des rois grecs de la Bactriane et de celles de la dynastie de Mauès [4]; *d*) enfin, Kujula imita les frappes d'Hermaïos à qui il succéda. Mais sur aucune de ces pièces il ne manqua de faire figurer, et exclusivement, son nom et ses titres, qui changent suivant l'extension de ses possessions et la croissance de sa puissance [5]. Pourrait-on affirmer, à la lumière de ces faits, qu'il eût cherché à frapper des monnaies (notre groupe 2) sans y faire figurer son nom ni à l'avers ni au revers, et ceci uniquement pour faire plaisir à ses sujets grecs [6]? Ses émissions qui, sur les deux faces, portent en grec et en kharoshthī son seul nom accompagné des titres, reproduisent exactement le sujet des frappes d'Hermaïos (groupe 3). Rien ne nous empêche de retrouver l'expression de son ascension dans l'emploi des titres qui se terminent par *maharaja rajatiraja* ou *maharaja rajatiraja khusanasa yavugasa* et auxquels il ajoute enfin celui de *devaputra* [7] qui est confirmé par l'inscription de Chir Stūpa de l'an 136 (= 79 après J.-C.).

Le règne d'Hermaïos, qui devait englober la majeure partie de la première moitié du Ier siècle de l'ère chrétienne, correspond à la période de la reprise intense des échanges commerciaux entre Rome, l'Inde et la Chine. Le *Périple de la mer Érythrée*, qui date de peu d'années après la mort d'Hermaïos, donne une idée de ces échanges qui ont dû se développer pendant son règne. D'autres témoignages le confirment : le grand nombre connu des tétradrachmes d'Hermaïos, émis du fait de l'exploitation des mines d'argent de la haute vallée du Panjshir, indiquerait le développement du commerce avec l'Ouest [8]. Parmi ses monnaies trouvées dans le Turkestan chinois [9], celles provenant de Khotān portent, à l'avers, une légende en kharoshthī : *maharajasa rajadirajasa mahatasa hermayasa*, identique à celle des revers du groupe 2 cité plus haut; et au revers,

[1] *Op. cit.*, p. 504.
[2] *Périple*, § 39, *passim*.
[3] W. Schur, *Die Orientpolitik des Kaisers Nero, Klio*, Beih. XV (1923), p. 57.
[4] A. Cunningham, *N. C.*, 1892, pl. XIV, 5 et 6 et p. 64; V. Smith, *Indian Mus. Catal.*, vol. I, pl. XI, 2.
[5] J. Marquart, *Eranšahr*, p. 208-209.
[6] W. Tarn, *op. cit.*, p. 504.
[7] A. Cunningham, *N. C.*, 1892, p. 66.
[8] W. Tarn, *op. cit.*, p. 338.
[9] *Ibid.*, cf. Sir Aurel Stein, *Serindia*, III, p. 1340.

une légende en chinois avec indication de leur valeur [1]. Telles sont les évidences dont on ne saurait diminuer l'importance : elles renseignent sur le nouveau rôle que le petit royaume de Kapiça fut appelé à jouer dans le commerce mondial contemporain.

La découverte des moussons, à l'époque d'Auguste, et le développement intense du trafic maritime entre l'Égypte et l'Inde, d'une part, l'exigence croissante pour les objets de luxe de la société de la Rome impériale, d'autre part, font se développer rapidement cette nouvelle route d'échanges, si bien illustrée par l'auteur du *Périple*. Les difficultés de passage par l'ancienne route terrestre, accrues avec les luttes intestines et les guerres extérieures parthes, encouragent les marins et les commerçants à emprunter la nouvelle voie. Le *Périple* donne un répertoire assez précis des marchandises importées et exportées. Or, la voie la plus courte allant des ports de l'Inde occidentale vers la Bactriane et la Chine remontait l'Indus, le Kaboul et le Panjshir, et, face à la ville de Kapiçi (Bégram), s'engageait dans la passe de Hawak pour déboucher, après six jours de marche, à Andarāb, sur le versant Nord de l'Hindou-kouch, et de là continuait vers l'Est. C'est la passe que prit Alexandre le Grand, en route vers ses conquêtes en Asie centrale; c'est elle que traversa Hiuan-tsang au retour de son long pèlerinage dans l'Inde; c'est l'itinéraire que décrivent les anciens géographes arabes [2] et qu'empruntent encore largement les caravanes qui passent aujourd'hui sous l'enceinte rongée par le temps de l'ancienne Kapiçi.

Il faut reconnaître que dans ces échanges commerciaux, le petit royaume de Kapiça entrait peu, ou point, avec les produits de son industrie ou de son agriculture. Son activité la plus lucrative consistait à assurer le transit de tout ce qui, des ports de l'Inde, remontait vers l'Asie centrale et qui, avec le flux inverse, descendait de l'Extrême-Orient vers les ports indiens. Les annalistes chinois le savaient parfaitement qui caractérisaient les habitants de Kapiça : « bons marchands » ayant « des richesses privées considérables ».

De même que la Hollande au XVIIe et l'Angleterre au XVIIIe siècle, le royaume de Kapiça apparaît, dès les premières décades de notre ère, comme un transitaire, un chaînon inévitable dans le commerce entre l'Orient et l'Occident, et c'est presque exclusivement dans le commerce de transit qu'il faut chercher, dès le milieu du Ier siècle de notre ère, la source de cette richesse de l'empire kouchan qui stimulera et favorisera l'éclosion de la religion bouddhique et les arts au service de celle-ci.

Mais pour faire le transit, il faut s'assurer la liberté des mers et des routes. Cette préoccupation marquera comme d'un fil blanc toute la politique étrangère des deux premières dynasties kouchanes, ce en quoi, il faut croire, elles n'ont fait que s'inspirer de l'exemple, d'envergure certes plus modeste, d'Hermaïos. En effet, le voisin du Nord de celui-ci était ce même *yavouga* de Koueichouang, ou Kouchan, qui contrôlait la passe et une bonne partie de la route sur laquelle s'engageaient les caravanes à la sortie du royaume de Kapiça [3]. Ce prince, dès les années 30-35 de

[1] *B. M. C.*, p. 172, n. 4; P. Gardner, *N. C.*, 1879, p. 274; J. de Morgan, *Manuel de numismatique orientale*, p. 163, fig. 450. A elles aussi, Tarn refuse d'être d'Hermaïos à cause de son titre de « grand roi des rois » (*op. cit.*, p. 338, n. 4).
[2] Istakhrī, *B. G. A.*, I, ٢٧٩; Muqaddasī, *B. G. A.*, III, ٣٤٦.
[3] Sir Aurel Stein, *Serindia*, I, p. 25-26, 45; J. Marquart, *Eranšahr*, p. 242-245. W. Tarn, *op. cit.*, p. 342 et note 4, cite pour la même identification S. Konow,

notre ère, était K'ieou-tsieou-k'io ou Kujula Kadphisès [1]; des relations amicales, voire une alliance avec lui, s'imposaient à Hermaïos qui y parvint, semble-t-il, par une politique habile. Des perspectives favorables devaient s'ouvrir devant les deux parties contractantes; car, si Hermaïos obtenait le passage assuré des caravanes, Kujula Kadphisès tirait aussi un profit de ce trafic, profit qui, avec le temps et grâce à l'appui d'Hermaïos, lui permit d'annexer les quatre autres chefs des Ta-hia et de rattacher sous son sceptre toute la Bactriane orientale avec ses routes jusqu'aux passes des Pāmirs; et ceci, tout en reconnaissant la suzeraineté, vraisemblablement nominale, du roi grec, celui-ci patronnant certainement l'unification des pays situés au Nord de son royaume. Ainsi, le royaume des Bactriens sur lequel règne leur propre roi, cité par l'auteur du *Périple de la mer Érythrée,* n'est autre que celui de Kujula Kadphisès [2], qui hérita de son prédécesseur la Bactriane occidentale et se rendit maître du pays des Ta-hia ou du Tokharestan proprement dit.

Là ne s'arrête pas, d'après nous, la collaboration entre Hermaïos et son vassal : grâce à l'aide de Kujula Kadphisès, il dut mettre fin à la suzeraineté des Parthes. Cet événement dut se produire peu avant, ou après la mort de Gondopharès, et il trouve son expression dans une nouvelle émission d'Hermaïos où figure la Nikè des monnaies de Gondopharès. Cette victoire ainsi que sa suzeraineté sur Kujula Kadphisès donnent le droit à Hermaïos de prendre un titre plus pompeux, et, vis-à-vis de la population indigène, de s'appeler «grand roi des rois» (notre groupe 2). Après la mort d'Hermaïos, Kujula succéda à son ancien associé et suzerain et devint lui-même roi de Kapiça qu'il libéra des mains des Parthes, comme le font savoir les sources chinoises. Le futur empire kouchan se trouve solidement établi des deux côtés de l'Hindou-kouch, aux abords du milieu du Ier siècle de l'ère chrétienne [3].

Dans l'extension de son royaume, qu'il poursuit après son accession au trône d'Hermaïos, Kujula Kadphisès dut éliminer les successeurs de Gondopharès qui régnaient sur les pays situés à l'Est de Kapiça. En effet, maître de ce dernier pays, Kujula paraît avoir réalisé ses premières conquêtes dans la direction de l'Est : l'inscription de Panjtār de 65 après J.-C. prouve qu'à cette date il s'était déjà rendu maître du Gandhāra et possédait probablement Taxila [4], qui ne faisaient pas partie du royaume d'Hermaïos. Ainsi, en réalisant une sorte de débouché sur la

C. I. I., p. LVI et DE GROOT, *Chinesische Urkunden zur Geschichte Asiens,* p. 100. A comparer E. CHAVANNES, *T'oung pao,* VIII (1907), p. 191.

(1) Ou K'ieou-tsieou-kie, P. PELLIOT, *Les noms propres dans les traductions chinoises du Milindapañha, J. A.,* 1914, p. 401 et n. 1.

(2) § 47. Sous la «plume» d'un pacifique marchand, la caractéristique du peuple bactrien (voir les Kouchans) ne fait-elle pas entrevoir les difficultés que les échanges commerciaux rencontraient dans cette partie de l'Asie centrale?

(3) Contre V. SMITH, *The early history of India*³ (1914), p. 206, et E. J. RAPSON, *Indian Coins, Grund. d. indo-ar. Phil.,* p. 16, 65, où la date de la victoire de Kujula Kadphisès sur Hermaïos est placée *circa* 20 après J.-C. Si la lecture de l'inscription de Gondopharès de l'an 103 est exacte, c'est-à-dire si *erjhana kapsasa puya* signifie « en l'honneur du prince Kapsa» (Kapsa = Kujula Kapsa), (L. DE LA VALLÉE POUSSIN, *op. cit.,* p. 369), la mort d'Hermaïos et sa succession par Kujula Kadphisès devrait dater d'un peu avant 46 après J.-C.

(4) V. SMITH, *The Śakas in Northern India, Z. D. M. G.,* 61 (1907), p. 420. — Prise de Taxila vers 60 après J.-C. Ma-touan-lin (A. RÉMUSAT, *Nouveaux mélanges asiatiques,* vol. I, p. 222) dit que Kujula «soumit pareillement les Yue-tha et le Ki-pin, et ..... devint même maître de l'Inde». Sous le nom de ce dernier pays, il faut comprendre le Gandhāra et Taxila où ses monnaies sont nombreuses.

voie navigable de l'Indus, il crée en même temps une base pour d'autres conquêtes dans l'Inde qui seront l'œuvre de son fils et successeur.

L'inscription de Panjtār revêt une importance d'autant plus grande qu'elle permet de projeter un peu de lumière sur la date du *Périple de la mer Érythrée.* L'année de sa rédaction, le Gandhāra ne se trouve plus sous un roi indépendant de celui qui règne sur les Bactriens, contrairement à ce que dit le passage cité plus haut [1]. L'an 65 après J.-C. doit être pris comme *terminus ante quem;* pour le *terminus post quem,* la mention des Parthes «qui se chassent les uns les autres» (§ 38) se réfère à la période qui suit la mort de Gondopharès (vers 50 après J.-C.), et qui précède l'occupation du delta par les Kouchans [2]. Ainsi, les sources de l'auteur du *Périple* concernant ces pays se placeraient entre 50 et 64 après J.-C. [3], ce qui nous amène à l'époque de Néron dont le nom est lié, comme on sait, à la reprise d'une politique intense dans la région de la mer Rouge. En fait, l'occupation romaine d'Aden, l'amitié voulue et recherchée avec les Himyarites, les intérêts romains dans le port de Leuké Komé et dans l'île de Socota [4] illustrent suffisamment la politique de cet empereur tendant au développement de la nouvelle route maritime de l'Inde, dont la fréquentation, du fait de l'intensification du commerce, contribua largement à la connaissance des côtes de l'Inde et de son *hinterland,* ce dont ne laissent aucun doute Pline et surtout Ptolémée.

Les sources chinoises attribuent à Kujula Kadphisès la conquête de P'ou-ta et de Ki-pin. Marquart, Franke, suivis de Konow [5] identifient le premier pays comme étant l'Arachosie du Nord, ce que Chavannes ne semble pas vouloir accepter malgré qu'il ne soit pas impossible que le premier roi kouchan ait été en possession de Ghazni — plateau qui défend les approches des vallées de Kaboul et de Kohdaman. Pour Ki-pin = Cachemire, le renseignement semble être exact puisque sous Wima Kadphisès cette province fait certainement partie du royaume kouchan.

Au Nord de l'Hindou-kouch et à l'Ouest de la Bactriane, Kujula Kadphisès se trouvait devant des problèmes qui ne manquent pas d'analogie avec ceux du jeune royaume kouchan dans l'Inde. Là aussi la politique vigoureuse de Néron et de ses conseillers fait sentir ses effets jusqu'à la rive Est de la mer Caspienne. En dehors de ses buts purement politiques dans le Caucase, tels que le maintien du prestige auprès des Albains, le désir de fermer les passes pour barrer la route aux Sarmates et de créer un cordon autour de l'Arménie, Rome entre en contact direct avec l'Hyrcanie et semble avoir conclu une alliance avec elle [6]. Dans ce rapprochement, l'intérêt économique n'était pas une raison secondaire pour les Romains; ils cherchaient, apparemment, à assurer le fonctionnement normal de la route commerciale qui traversait les deux mers, la Caspienne et la mer Noire. Les produits de Chine et de l'Inde descendaient l'Oxus jusqu'à

(1) J. MARQUART, *Eranšahr,* p. 210 et n. 3.

(2) L. DE LA VALLÉE POUSSIN, *L'Inde aux temps des Mauryas,* p. 265.

(3) Ces deux dates sont mentionnées par W. TARN, *op. cit.,* p. 148, note 4, comme étant proposées par M. P. CHARLESWORTH, *C. Q.,* XXII, 1928, p. 92. L'ouvrage cité nous est inaccessible.

(4) W. SCHUR, *Die Orientpolitik des Kaisers Nero, Klio,* Beiheft XV (1923), p. 46 sqq. Voir les observations de J. G. C. ANDERSON, *C. A. H.,* X, p. 881.

(5) *Acta Orientalia,* III (1924), p. 64.

(6) W. SCHUR, *op. cit.,* p. 66-67; alliance contestée par ANDERSON, *C. A. H.,* X, p. 884.

la Caspienne, la traversaient, remontaient le Cyrus, puis, après un transbordement de cinq jours, prenaient le Phase pour atteindre la mer Noire. Cette route, aussi encouragée par Néron que celle qui passe par la mer Rouge, était connue et utilisée bien plus anciennement : déjà sous Séleucus Nicator et son fils et co-régent, Patroclès explore la mer Caspienne, apparemment dans ce but ; on reconnaît ce trajet dans les récits de Strabon [1] comme dans ceux de Pline pour l'époque de Pompée [2].

En 58 après J.-C., l'Hyrcanie se déclare indépendante du royaume parthe et envoie une ambassade à Rome pour conclure une alliance. Quelque temps plus tard, Kujula Kadphisès annexe la Margiane, nouvelle conquête qui le place aux portes de la mer Caspienne, lui donnant en même temps le contrôle de la presque totalité du cours navigable de l'Oxus. Le royaume gréco-bactrien d'Euthydèmos englobait non seulement la Margiane mais aussi la rivière Ochus, qui est le cours inférieur du Hari-roud (l'actuel Tadjend), puisqu'elle se trouvait en territoire bactrien [3]. En 208 avant J.-C., la rencontre entre Antiochus le Grand et Euthydèmos eut lieu sur la frontière occidentale du royaume de ce dernier qui se retrancha dans le pays de Ghourian [4]. L'Ochus formait la frontière partho-bactrienne après la perte, sous Eucratidès, des territoires qui s'étendaient à l'Ouest du fleuve [5]. Entre 124 et 115 avant J.-C., Mithridate II s'empare de la Margiane, occupée, après la chute du royaume gréco-bactrien, par les Sacaraucae [6], et, dès lors, cette riche province fait partie du royaume des Arsacides. En 53 avant J.-C., les soldats romains, captifs des Perses après la défaite de Crassus, sont internés par Orode dans la Margiane [7]. La rencontre entre Vardanès et Gotarzès eut lieu en 43 après J.-C. *Bactrianos apud campos* [8], qui ne peut être que la Margiane [9], fief hyrcanien de Gotarzès.

Ptolémée [10] décrit la province de la Margiane comme étant particulièrement étendue : au Sud elle touche l'Arie sur toute sa longueur ; à l'Ouest l'Hyrcanie, qui s'étend jusqu'à l'embouchure de l'Oxus dans la Caspienne, et au Nord la Scythie, suivant une ligne qui va de cette embouchure jusqu'à l'endroit où l'Oxus touche la Bactriane. Jamais aucun historien ou géographe ancien avant Ptolémée n'avait donné à la Margiane une étendue si vaste. Et, cependant, malgré qu'elle eût été décrite comme telle par Ptolémée vers 150 après J.-C., on ne la croyait pas ainsi postérieurement à sa conquête par Mithridate II, et on cherchait à placer cette Margiane sous le règne de Diodote ou d'Euthydèmos [11]. Nous savons maintenant que Ptolémée rédigeait sa *Géographie* du temps de Kaniṣka ; sa source principale est Marinos de Tyr dont les données ne dépassent pas le premier tiers du IIe siècle

(1) XI, 7, 3.

(2) *Hist. nat.*, VI, XIX, 2.

(3) STRABON, XI, 11, 5.

(4) IDEM, XI, 11, 2 Ταπουρίαν rectifié par Gutschmid suivi de KIESSLING, *R. E. P. W.*, IX, 493, en τὰ Γουρίαν. Ghourian se trouve à mi-chemin entre Hérat et la frontière irano-afghane d'Islam-qal'a, région où le Hari-roud, serré entre des collines, change la direction de son cours pour le Nord. Pays accidenté et propice à la résistance, défendant Hérat qui, depuis la plus haute antiquité est l'emplacement de la bifurcation de deux grandes routes allant vers l'Est ; voir STRABON, XI, 8, 9.

(5) IDEM, XI, 11, 2.

(6) W. TARN, *C. A. H.*, IX, 595 ; IDEM, *Greeks...*, p. 89 ; E. HERZFELD, *Sakastana, A. M. I.*, IV, p. 16, place cet événement en 118.

(7) PLINE, *Hist. nat.*, VI, XVIII.

(8) TACITE, *Ann.*, XI, VIII.

(9) KIESSLING, *op. cit.*, p. 507.

(10) VI, 10.

(11) W. TARN, *op. cit.*, p. 89.

après J.-C. [1], ce qui suffit à couvrir presque entièrement les règnes des deux Kadphisès, qui prennent fin entre 130 et 144. A ce point de vue, rien ne s'oppose à ce qu'on voie dans cette Margiane la province conquise par Kujula et agrandie par empiètement sur l'Arie (qui, sous son successeur, appartint aussi aux Kouchans). La carte romaine, faite peu de temps après la proclamation de l'indépendance de l'Hyrcanie, ne connaît dans le Nord-Est de l'Iran que les *Hyrcanorum et Scytharum gentes* dont les derniers comprennent les Kouchans de Kujula. Bien plus : l'Hyrcanie est limitrophe des Bactriens [2] (qui ne peuvent être que les Kouchans), et leur frontière commune est formée par les monts Memarmali ou Menalins qu'il faut chercher dans la chaîne du Khorasan. Ainsi, il faut croire que ces « Bactriens » se rendirent maîtres de la vallée inférieure du Kāshāf-roud. D'autre part, Stéphane de Byzance cite une ville : « Raia entre l'Hyrcanie et la Scythie », qui se trouve dans la partie Sud-Ouest de la Margiane et est mentionnée chez Ptolémée sous le nom de Rea. Ici comme là, dans les Scythes on pourrait voir les Kouchans [3].

Maître de la majeure partie du cours de l'Oxus, Kujula Kadphisès fut inévitablement amené à des tentatives de rattachement à son royaume des terres de l'ancienne Choresmie. Une fois de plus, les sources historiques sont muettes sur ce pays à cette époque, mais la lacune vient d'être grandement comblée par les très importants résultats obtenus par S. Tolstov au cours de trois longues campagnes de prospections, d'explorations et de fouilles, qui lui ont permis de dresser un tableau particulièrement riche de l'histoire et des civilisations des pays situés le long du cours inférieur de l'Oxus. La conclusion de ce savant est que l'ancienne Choresmie, déjà au Ier siècle de notre ère, faisait partie du royaume kouchan. Ce point de vue est étayé par un classement des monnaies des rois de Choresmie, étude d'ensemble tentée pour la première fois et qui révéla que les plus anciennes monnaies de ce royaume ne sont que des copies fidèles des tétradrachmes d'Heraüs — fait important qui donne le droit d'admettre le voisinage des deux royaumes, c'est-à-dire de la Bactriane qui est en possession d'Heraüs, et de la Choresmie encore indépendante. Puis les émissions des rois choresmiens cessent et ne reprennent qu'au IIIe siècle, au moment du déclin, ou plutôt après la chute de la seconde dynastie kouchane. Pour cette période, les sites explorés ont donné un très grand nombre de monnaies kouchanes. Depuis le IIIe siècle, apparaissent de nouveau les frappes locales, et si leurs revers reproduisent le cavalier, imitation des émissions anciennes, l'avers porte les bustes des rois à droite, coiffés de différentes couronnes semblables à celles des rois sassanides depuis Ardeshīr I et Châpour I jusqu'à Hormizd IV (574-590) [4]. D'autre part, un certain courant « indo-bouddhique » dans l'art de la Choresmie ne peut s'expliquer, d'après Tolstov, que par l'entremise de l'art kouchan, révélant l'emprise de ce dernier — suite logique de la dépendance politique de la Choresmie [5]. Tolstov est même enclin à voir dans certaines forteresses à l'Est de l'Oxus, comme Ayaz-qal'a, des avant-postes de l'empire kouchan [6], tout en reconnaissant que la civilisation kouchane laissa des empreintes

(1) E. HONIGMANN, art. *Marinos, R. E. P. W.*, XIV, 1767.

(2) Paul OROSE, I, 2, 42.

(3) KIESSLING, art. *Hyrcania, R. E. P. W.*, IX, 511 sqq.

(4) S. TOLSTOV, *Monnaies des shahs de l'ancienne Choresmie, Annales de l'histoire ancienne* (en russe), 1938, 3-4, p. 120-145.

(5) IDEM, *Les antiquités de l'ancienne Choresmie, Annales de l'hist. anc.* (en russe), 1941, p. 160, n. 8.

(6) *Ibid.*, p. 166.

plus profondes sur la partie du pays située sur la rive gauche que sur celle de la rive droite [1].

L'Hyrcanie échappa à Kujula Kadphisès et garda son indépendance jusqu'au temps d'Antonin le Pieux (138-161), tout en restant, semble-t-il, dès le début, en bons rapports avec les Kouchans. Un passage de Tacite [2] fait savoir que les ambassadeurs hyrcaniens, venus solliciter chez l'empereur romain son alliance, et qui furent reçus par Corbulos, affirmaient qu'ils pouvaient rentrer chez eux sans passer par le territoire parthe si on les conduisait *ad littoria maris rubri*. Certains commentateurs considèrent ce passage comme une erreur et remplacent la mer Rouge par le Golfe Persique [3], ce qui est loin de donner une bonne solution. Cette ambassade des Hyrcaniens ne pouvait débarquer dans un port persan du Golfe Persique ou du littoral de la mer d'Oman sans risquer d'être interceptée par les autorités parthes contre lesquelles elle venait chercher une alliance avec les Romains. Si les envoyés hyrcaniens demandaient à être déposés dans un des ports de la mer Rouge, c'était pour s'y embarquer à destination de l'Inde et suivre ensuite la route qui, à travers les possessions de Kujula Kadphisès, devait les mener dans leur pays [4].

La Sogdiane ne semble pas avoir fait partie du royaume de Kujula Kadphisès, et ceci ressort du récit des campagnes de Kachgarie du général chinois Pan Tch'ao alors qu'il cherchait à réduire Tchong, roi de Kachgar. Au moment où le général commençait ses opérations contre celui-ci, le roi de la Sogdiane « envoya ses soldats d'élite au secours de Tchong et Pan Tch'ao n'a pu soumettre ce dernier. En ce temps, comme les Yue-tche venaient de s'allier par un mariage avec le roi de la Sogdiane, Pan Tch'ao chargea un ambassadeur d'apporter des présents considérables en étoffe de soie au roi des Yue-tche et de les inviter à faire des remontrances au roi de la Sogdiane; ce roi cessa alors les hostilités et se saisissant de Tchong, il revint avec lui dans son pays » [5].

On a le droit de conclure, à la lumière de ce récit mentionnant les événements de l'année 84 après J.-C., que le roi de la Sogdiane suivait sa propre politique, différente de celle de Kujula Kadphisès, et que, si ce dernier, sur la demande des Chinois, obtint qu'il en changeât, ce ne fut pas en tant que chef et suzerain, mais grâce aux liens de parenté l'unissant à son voisin du Nord. Du reste, le changement ne fut qu'apparent puisque peu après, Tchong réapparaît, toujours à la tête des troupes sogdiennes, faisant semblant de se soumettre. Pan Tch'ao dévoile son jeu et le fait décapiter (87 après J.-C.).

Il faut croire que la situation politique dans le bassin des deux fleuves avait beaucoup évolué depuis le passage, en 128 avant J.-C., du général Tchang K'ien, alors que la fraction Sud des K'ang-kiu — aux mœurs semblables à celles des Yue-tche — dépendait de ceux-ci. A la suite des bouleversements qui se produisirent à la fin du Iᵉʳ siècle avant J.-C. dans l'organisation du royaume des Yue-tche, deux nouveaux états se forment sur leur territoire : celui des Kouchans et celui des Sogdiens. Un siècle plus tard, la Sogdiane se trouve non seulement indépendante de

(1) *Ibid.*, p. 179-180.

(2) *Ann.*, XIV, xxv.

(3) Tacite, *Annales, Collection des Universités de France*, Assoc. Guillaume Budé, Paris (1925), t. III, p. 427, n. 1.

(4) C'est ainsi qu'on pourrait comprendre la suite du passage : ...*unde uitatis Parthorum finibus patrias in sedes remeauere*.

(5) E. Chavannes, *T'oung pao*, série II, vol. VII (1906), p. 230 ; voir également le rapport de Pan Tch'ao envoyé à l'empereur, en 78, où le K'ang-kiu (la Sogdiane) est cité indépendamment des Yue-tche (Kouchans), *ibid.*, p. 224.

son voisin du Sud de l'Oxus, mais assez forte pour appuyer les petits états de la Kachgarie dans leur lutte contre la Chine, et persister dans sa politique malgré l'intervention du roi kouchan. Point de doute que le royaume de Kachgar, nœud important des deux routes de la vallée du Tarim, et grand centre d'échanges commerciaux, représentait pour l'activité des Sogdiens un point trop vital pour qu'ils lui refusassent leur aide contre l'impérialisme chinois.

Nous avons suivi l'activité de Kujula Kadphisès dès son avènement et l'extension progressive de son royaume : maître de la Bactriane et de Kapiça à ses débuts, il entreprend sa première action dans la direction du Sud-Est et ajoute à ses possessions le Gandhāra. Puis, il s'assure de vastes régions à l'Ouest de la Bactriane [1]. Dans les deux cas, les intérêts économiques semblent avoir primé les autres considérations; pendant ses dernières années de règne, la politique de Kujula est très étroitement liée aux événements à l'Est de son royaume, dans cette Kachgarie par laquelle arrivait la précieuse soie de Chine. Mais, ici plus qu'ailleurs, des raisons d'ordre politique poussaient le roi kouchan à une intervention; il ne devait pas non plus ignorer la menace de « l'impérialisme » chinois, qui, par les conquêtes du général Pan Tch'ao, visait l'annexion des pays et royaumes situés de plus en plus à l'Ouest. «Si on tire parti des dispositions des habitants des villes grandes et petites, favorables aux Han, écrit Pan Tch'ao à son empereur, alors les Ts'ong-ling (Pāmirs) pourront être traversés» [2]. A l'Ouest des Pāmirs se trouvait déjà le royaume de Kujula Kadphisès.

Les récits chinois qui tracent le tableau des événements de la Kachgarie, au cours du dernier quart du Iᵉʳ siècle de notre ère, permettent d'entrevoir la personnalité de Kujula, ce prince asiatique rusé, calculateur sans scrupules, prêt à jeter le masque et à saisir les armes dès que son jeu est dévoilé. Dans ses rapports avec la Chine, Kujula fut moins heureux qu'à ses débuts alors que des services « intéressés », rendus à Hermaïos, lui ouvrirent la voie de la création de son grand royaume, et il termina sa longue et brillante carrière par un échec et une défaite cuisante. Mais devant la poussée chinoise vers les pays de sa couronne, alors qu'une lutte farouche et sanglante marque une fois de plus, sur le sol de la Kachgarie, la rivalité entre Chinois et Hiong-nou pour le contrôle des routes qui lui sont aussi précieuses qu'aux deux autres compétiteurs, Kujula ne peut rester neutre ni indifférent à cette lutte.

Sur la foi des événements rapportés par les annalistes chinois, certains savants ont cru à un arrêt provisoire du commerce entre l'Empire Céleste et les pays d'Occident, arrêt qui aurait correspondu à la période se plaçant entre les années 24 et 87 après J.-C. [3]. Certes, la sécurité ne régnait pas en maître dans la Kachgarie [4]; mais, comme l'a déjà remarqué Anderson, le

(1) Kujula Kadphisès n'était pas en possession de « tout l'Afghanistan actuel», comme le croyait Wecker, art. *Indoskythia, R. E. P. W.*, IX, 1375 sqq.

(2) E. Chavannes, *Trois généraux chinois de la dynastie des Han orientaux, T'oung pao*, série II, vol. VII (1906), p. 226.

(3) E. Kornemann, *Janus*, I (1921), p. 55 sqq. ; E. Herzfeld, *A. M. I.*, IV, p. 89 sqq. ; Tomaschek, *Sb. K. A. W. W.*, vol. CXVI (1888), p. 736 sqq., ne semble pas partager ce point de vue.

(4) Voir par exemple, le décret publié par l'empereur en 95 après J.-C. «...à la fin de la période *yang-p'ing* (58-75 après J.-C.), les portes des villes restaient fermées en plein jour». E. Chavannes, *Trois généraux*..., p. 236 ; voir aussi le rapport de Pan Tch'ao, *ibid.*, p. 225.

commerce, du moins intermittent, n'avait jamais été suspendu[1]. Le témoignage de Pline[2] est d'une importance décisive quand il rapporte que de son temps (il est contemporain de Kujula Kadphisès, et la rédaction de son œuvre se place vers 77 après J.-C.) le commerce entre Rome et les contrées d'Orient, l'Inde, la Chine et l'Arabie, représentait une dépense pour l'Empire de cent millions de sesterces (plus de deux cents millions de francs or), dont la moitié allait à l'Inde où arrivaient les produits chinois. Le *Périple de la mer Érythrée* n'aurait pas mentionné les produits de Chine exportés — et ceci à deux reprises (§ 39 et 64) — précisément à l'époque où on voulait voir les rapports entre la Chine et l'Occident arrêtés. Rappelons aussi que les objets de céramique chinoise, datant du milieu du Ier siècle de notre ère, furent trouvés dans les tombeaux romains de la Rhénanie avec une monnaie datant du VIIIe consulat de l'empereur Vespasien, de l'année 77 après J.-C.[3].

Devant Kujula, les intérêts économiques dans cette partie de l'Asie centrale étaient aussi à l'ordre du jour qu'au Gandhāra ou dans la Margiane. En effet, dans la série des fluctuations politiques et militaires qui secouent la Kachgarie dans les différentes phases de la lutte entre la Chine, les Hiong-nou et les royaumes du bassin du Tarim, Kujula prend également une part active. Ses débuts sont prudents, ce qui permet à Pan Tch'ao d'écrire à son empereur que «les pays de ...Yue-tche (Kouchans), les Wou-souen (dans la vallée de l'Ili) et les K'ang-kiu (Sogdiane) désirent derechef venir se réfugier auprès de nous»[4]. Retenons également que le royaume de la Sogdiane et celui de Kujula sont mentionnés comme voisins occidentaux de la Chine, et le fait qu'en cette année (78 après J.-C.) ils sont cités séparément indiquerait l'indépendance de la Sogdiane. Kujula va même plus loin : il cherche à se rendre utile aux Chinois, il intervient, comme on vient de le voir, auprès du roi de la Sogdiane pour arrêter sa politique anti-chinoise; il aide même les Chinois à attaquer Tourfān et leur rend encore d'autres services[5].

Mais comment comprendre la réaction de Pan Tch'ao qui, au moment où, en 87[6], Kujula envoie à la cour de Chine un riche tribut comprenant des joyaux précieux, des lions et d'autres animaux, et demande une princesse de la maison des Han en mariage (probablement pour son fils Wima Kadphisès), arrête les embassadeurs et les renvoie en signe de refus ? Ce refus est d'autant plus surprenant que ce même Pan Tch'ao, sept ans auparavant (80), insista auprès de l'empereur sur la nécessité d'obtenir une alliance avec les Wou-souen «qui avaient une grande puissance militaire». Le prix à payer, Pan Tch'ao ne le cache pas à son souverain et évoque un précédent heureux : «l'empereur Wou (140-87 avant J.-C.) donna une princesse de sa famille en mariage à leur (Wou-souen) roi; quand régna l'empereur Hiao-siuan (73-49 avant J.-C.), il finit par tirer profit d'eux»[7]. Les Wou-souen de 80 après J.-C. étaient-ils vraiment plus puis-

[1] *C. A. H.*, X, p. 882.

[2] *Hist. nat.*, VI, XXVI et XII, XLI; voir aussi les témoignages de PLINE, *op. cit.*, VI, XX et XI, XXVI.

[3] E. CHAVANNES, *T'oung pao*, série II, vol. VI (1905), p. 511-512.

[4] E. CHAVANNES, *Trois généraux...*, p. 224.

[5] E. CHAVANNES, *op. cit.*, p. 232.

[6] Rectification de la date donnée par E. CHAVANNES *T'oung pao*, 1907, p. 177, n. 5.

[7] E. CHAVANNES, *T'oung pao*, 1906, p. 228.

sants que Kujula?[1]. On peut en douter, et Pan Tch'ao n'ignorait pas l'étendue du royaume de Kujula ni l'importance des forces dont il disposait. Mais il n'ignorait peut-être pas non plus que l'activité anti-chinoise du roi de la Sogdiane aurait pu ne pas exister si Kujula l'avait voulu. Le refus brutal de Pan Tch'ao avait certainement des raisons politiques qui laissent entrevoir soit des soupçons, soit peut-être même la certitude de l'intelligence de Kujula avec les ennemis des Chinois. Les événements qui suivirent immédiatement la rupture confirmèrent le bien fondé de la position prise par Pan Tch'ao.

Éconduit, Kujula Kadphisès rompt avec la Chine, lui déclare la guerre et envoie un corps expéditionnaire de 70.000 soldats sous le commandement de *Sie*[2] qui traverse les Pāmirs et s'engage dans la Kachgarie. Il aurait été surprenant qu'il entreprît une expédition semblable dans un pays éloigné de son empire sans être assuré d'un appui dans ce pays même. Cet appui devait venir de Koutcha avec qui «composa» Kujula Kadphisès. Mais Pan Tch'ao prévit cette alliance : dans une bataille qui lui fut favorable, il détruisit le détachement envoyé par *Sie* à Koutcha pour l'approvisionnement et coupa toute l'armée kouchane de cette base prévue. L'opération se termina par une déroute; le roi kouchan fut obligé de conclure la paix (91 après J.-C.), d'offrir des présents et de s'engager à payer annuellement un tribut.

Kujula Kadphisès ne survécut pas longtemps au désastre qui marqua la dernière grande entreprise de son règne. Âgé de plus de quatre-vingts ans, il dut mourir peu de temps après, laissant à son fils un vaste empire qui, au Levant touchait les possessions de l'Empire Céleste et l'Indus, et au Couchant les régions où planait l'aigle impériale romaine[3]. Dans le peu que l'histoire nous a légué sur son compte, on peut entrevoir la figure de ce «bâtisseur d'empire» qui, obscur yabgou d'une tribu semi-nomade, sut, en près de soixante années de luttes — et, reconnaissons-le, de réussites parfois audacieuses — atteindre une telle force et une telle puissance qu'il se crut en état de se mesurer avec la Chine. Son échec à la fin de sa longue carrière est peut-être moins dû à l'insuffisance de sa force, qui semble ne le céder en rien à celle de son adversaire, qu'à la personnalité de Pan Tch'ao qui, fidèle serviteur du trône, administrateur, organisateur et diplomate remarquable doublé d'un stratège de grande valeur, réussit, au cours d'un quart de siècle, à rendre à son pays les grandeurs de son passé et ceci avec le minimum de pertes en effectifs chinois grâce à l'application de sa formule : «se servir des barbares pour attaquer les barbares». «L'art de conquérir l'Inde à l'aide des Indiens ne date pas de Dupleix»[4].

[1] Voir sur l'histoire et la culture matérielle des Wou-souen des derniers siècles avant notre ère, une étude récente de A. BERNCHTAM, *Aperçu archéologique de la Kirguizie du Nord* (en russe), Frounzé 1941, p. 34-44. L'auteur croit à une dislocation des Wou-souen (non à la disparition) et à une rupture des contacts avec la Chine à partir de l'an 8 après J.-C., ce qui ne s'accorde pas avec le passage cité. Sur les débuts du déclin des Wou-souen au Ier siècle avant J.-C. voir G. HALOUN, *Zur Üe-tṣï-Frage, Z. D. M. G.*, 91 (1937), p. 253.

[2] S. LÉVI, *Le «tokharien B», langue de Koutcha, J. A.*, 1913, p. 330, propose de reconnaître dans ce nom le titre *Shāh* (Ṣāhi) d'un des vassaux du roi kouchan.

[3] Ne faut-il pas voir dans les émissions de Kujula Kadphisès où figurent le bœuf bossu de Puškalāvatī et le chameau de la Bactriane, une image symbolique des deux limites Nord et Est de son empire?

[4] A. FOUCHER, *L'Art gréco-bouddhique du Gandhāra*, II, p. 448.

Wima Kadphisès. — « Son fils [de Kujula Kadphisès] *Yen-kao-tchen* (Wima Kadphisès) [1] devint roi à sa place ; à son tour il conquit le *T'ien-tchou* (Inde) et y établit un chef pour l'administration. A partir de ce moment, les *Yue-tche* devinrent extrêmement puissants. Tous les divers royaumes les désignent en appelant (leur roi) le roi *Kouei-chouang* (Kouchan) mais les *Han* les nomment *Ta Yue-tche* en conservant leur ancienne appellation » [2].

Le chapitre CXVIII des annales des Han postérieurs fut rédigé peu avant 125 de notre ère [3]. Wima Kadphisès, tel qu'il apparaît d'après le passage cité, non seulement était encore en vie, mais se trouvait, au moment où l'auteur donnait des précisions à son sujet, à l'apogée de sa puissance. De fait, ce que nous pouvons recueillir sur lui confirme pleinement les données des sources historiques chinoises.

Après avoir hérité de son père un royaume dont l'étendue vient d'être retracée et dont la puissance ne semble pas avoir été affectée par l'échec de la politique orientale de la fin du règne de Kujula, Wima reprend dans ses grandes lignes l'œuvre de son père et continue le « rassemblement des terres ».

Parmi les pays de l'Iran oriental décrits par Ptolémée, figure l'Arie aux frontières extrêmement étendues : elle englobait les Parutai (Aparytai d'Hérodote [4]) embrassant ainsi une partie des Paropanisades ; les Aitymedioi, c'est-à-dire les habitants de Haetumant ou Helmand, dans l'Arachosie de l'Ouest, la Drangiane du Sud ou Sākastān, et aussi certainement la Drangiane du Nord. Dépassant l'Arie proprement dite, avec Hérat sa capitale, l'Arie de Ptolémée compte parmi ses villes *Siphara* qui est la ville de Saphrib d'Isidore de Charax ; *Taukania* qui est la Fociana de la Table de Peutinger ; *Ragaura* qui est la Ragan d'Isidore ; *Kapotana* ou le village moderne de Kabadan, à l'Ouest de Tourchiz, ainsi que *Soteira*, une fondation séleucide dans le pays des Parthes. Cette Arie empiète largement sur les pays voisins de l'Ouest tels que la Nessaia, l'Astauène et la Parthyène.

Kiessling, à qui nous empruntons l'identification minutieuse des limites de l'Arie de Ptolémée [5], remarque avec raison que ce pays ne pouvait pas être constitué avant le Ier siècle de notre ère qui marque, pour l'Iran oriental, une période de désagrégation et de réorganisation successives. On ne peut pas l'attribuer au royaume de Gondopharès, contemporain d'Artaban III (10/11-40 après J.-C.), de Vardanès (40-41) et de Gotarzès (41-50), alors que l'Arie faisait certainement partie du royaume parthe. Sa formation, ou plutôt l'extension de ses frontières doit dater de plus tard, non pas du temps d'un des successeurs indo-parthes de Gondopharès, comme le croit Kiessling, un de ces obscurs rois à règnes très courts, mais de la conquête de toutes ces

(1) J. Marquart, *Eranšahr*, p. 209, n. 4 ; P. Pelliot, *T'oung pao*, 1929, p. 201-203.

(2) E. Chavannes, *Les pays d'Occident d'après le Heou Han Chou, T'oung pao*, série II, vol. VIII (1907), p. 192. L'expression « à son tour » ou « de nouveau », qui a suscité tant de controverses et de discussions, est parfaitement logique ; elle fait allusion aux conquêtes indiennes de Kujula Kadphisès que l'inscription de Panjtar confirme. Nous donnons ici la traduction du même passage par P. Pelliot, *J. A.*, 224 (1934), p. 38 : « Les divers pays appellent tous [ce pays] le « [Pays du] roi de Koueichouang » ; les Chinois partant de l'appellation ancienne, [continuent de] dire les Grands Yue-tche ».

(3) E. Chavannes, *op. cit.*, p. 150.

(4) Voir la carte des satrapies orientales de l'empire achéménide, par A. Foucher, *Satrapies orientales de l'empire achéménide, Comptes Rendus, Acad. Inscr.*, 1938, p. 350.

(5) Art. *Hyrcania, R. E. P. W.* IX, 509-511.

terres par Wima Kadphisès. En effet, ses limites Nord-Est touchent le pays de Ghazni qui fut rattaché, comme nous l'avons vu, par Kujula Kadphisès. Dans le Nord-Ouest, l'Arie du temps de Wima Kadphisès rejoint la Margiane dont les frontières débordent aussi, comme celles de l'Arie, dans la direction de l'Ouest. Marinos de Tyr, qui fut la source de Ptolémée et qui rédigeait ses notes du temps de Wima Kadphisès, donne pour la Margiane et l'Arie l'étendue qu'elles avaient lorsqu'elles entraient dans le royaume de la première dynastie kouchane. Il faut croire que ni les Parthes sous Osroès II, dont les dernières années tombent sous le règne de Trajan, ni le petit royaume d'Hyrcanie, ni les successeurs de Gondopharès, ne purent s'opposer à la force d'expansion des premiers Kouchans.

Peu après, et suivant toujours, comme on pourrait le croire, la politique et l'activité de son père, Wima Kadphisès se tourne vers d'autres parties de l'empire de Gondopharès en pleine dislocation, vers ces possessions des Indo-Parthes qui ont échappé à l'annexion de Kujula Kadphisès. Là non plus, Wima Kadphisès ne dut pas rencontrer une très grande résistance, puisqu'en 99 après J.-C., la conquête de tout le Panjāb et de toute la vallée de l'Indus est réalisée et que ses possessions vont jusqu'à la vallée du Gange avec Bénarès, d'une part [1], et, d'autre part, l'Inde du Sud qui, sous le nom de royaume de *Tong-li*, figure parmi les conquêtes des Yue-tche mentionnées dans l'Histoire des Han postérieurs et dans le *Wei-lio* [2]. En effet, en 99 après J.-C., une ambassade du roi de l'Inde, qui ne peut être que celle de Wima Kadphisès, arrive à Rome, « probablement pour annoncer la conquête de l'Inde » [3]. Dion Cassius, qui relate la visite de cette ambassade [4], raconte que celle-ci arriva dans la capitale au moment où Trajan y rentrait après sa brillante victoire sur les Daces. Les envoyés indiens se trouvèrent ainsi témoins du triomphe et des jeux qui marquèrent à Rome le retour de l'empereur victorieux ; ils furent, semble-t-il, reçus avec honneurs, puisqu'ils assistèrent aux fêtes « assis avec les sénateurs ». On devine la profonde impression que ces ambassadeurs rapportèrent de Rome. Leurs récits du triomphe, et peut-être bien la représentation de celui-ci sur des œuvres d'art offertes à Wima Kadphisès par les Romains, firent naître chez le roi kouchan, conquérant de l'Inde, le désir de se faire représenter sur ses monnaies, lui aussi en triomphateur. C'est ainsi que nous serions enclin à interpréter sur ses monnaies d'or son effigie émergeant d'un char traîné par deux chevaux (fig. 38).

Des contacts directs diplomatiques si réussis ne pouvaient que renforcer les rapports commerciaux entre l'Inde des Kouchans sous Wima et Rome, d'autant plus que les échanges devaient être favorisés du fait du rétablissement, par Pan Tch'ao, de l'ordre sur la grande route passant à travers la Kachgarie. On peut se rendre compte de ces échanges, ne serait-ce que d'après la notice des annales des Han postérieurs qui fait savoir, dans un passage rédigé du temps de Wima Kadphisès, que l'Inde est en « communication avec le *Ta-ts'in* (Rome) ; aussi y trouve-t-on les

(1) J. Kennedy, *The secret of Kanishka, J. R. A. S.*, 1912, p. 681. A l'époque où écrivait Pan Yong (vers 120 après J.-C.), les Kouchans contrôlaient l'Inde jusqu'à Mathurā et le Jumnā.

(2) S. Lévi, *Kaniṣka et Śātavāhana J. A.*, 228 (1936), p. 88 sqq.

(3) Wecker, art. *Indoskythia, R. E. P. W.*, IX, 1375-1376 ; L. de la Vallée Poussin, *op. cit.*, p. 365.

(4) LXVIII, 15, cf. M. Reinaud, *L'empire romain et l'Asie orientale, J. A.*, 1863, p. 367.

objets précieux de *Ta-ts'in*» [1]. La contre-partie pour Rome, nous la connaissons déjà par Pline, qui ne semble pas approuver la mode vestimentaire des Romaines drapées dans la soie de Chine, « vêtement qui les montre nues » [2]. Les heureuses trouvailles, à Pompéi, d'ivoires sculptés importés de l'Inde et représentant une divinité féminine mineure ayant une ressemblance frappante avec les ivoires de Bégram mis au jour par Hackin, en sont une autre preuve, tandis que les produits du monde romain, faisant partie du même lot des découvertes de Bégram, illustrent largement ce que l'annaliste chinois comprenait par les *objets précieux de Ta-ts'in*. Grâce à la conquête de l'Inde, les ports de la côte occidentale se trouvaient entre les mains des Kouchans, où arrivaient les navires romains avec leur riche cargaison. Wima Kadphisès, le nouveau roi de l'Inde, supprime de ce fait les petits pays intermédiaires et l'océan seul le sépare de l'empire romain.



Fig. 38. — Monnaie de Wima Kadphisès. D'après J. DE MORGAN, *Num. Or.*, fig. 617, E.

Toutes ces grandes victoires de Wima Kadphisès provoquèrent certainement des changements profonds dans l'organisation intérieure de son royaume. Il ne gouverne pas lui-même ses nouvelles possessions de l'Inde : suivant des principes établis depuis les Achéménides, et adoptés sans grands changements par plusieurs de leurs successeurs à la tête des «empires», dans cette partie de l'Asie, Wima Kadphisès installe un vice-roi dans l'Inde. Les annales des Han postérieurs le font savoir à deux reprises, aussi bien dans le passage déjà cité que dans celui qui décrit l'Inde, et où on lit que les petits royaumes de ces pays dépendaient du roi des Yue-tche ; «les Yue-tche avaient tué le roi et avaient installé un chef pour gouverner cette population » [3].

On voit généralement, dans Soter Megas, dont les monnaies portent le même indice monétaire que les émissions de Wima Kadphisès, ce roi qui, au nom du prince kouchan, gouvernait les terres de l'Est. Rapson [4] voit en lui un satrape appartenant à cette lignée des *strategoi* qui régnaient sous les Parthes. Les données archéologiques relevées à Taxila lui attribuent comme date la fin du Ier siècle après J.-C. [5] ; à Bégram, où ses monnaies sont nombreuses (Masson en a acheté 695) [6], elles se rencontrent le plus souvent en compagnie de celles de Wima Kadphisès, et plus rarement avec celles de Kaniṣka. L'aire sur laquelle on trouve les médailles de Soter Megas est très étendue, allant de Mathurā à Peshawar et, il faut l'ajouter, jusqu'à Bégram. Ce fait, de même que le grand nombre de monnaies, ont fait croire à l'existence non pas d'un seul, mais de plusieurs princes vassaux du « grand roi des rois » des Kouchans, qui, sans changer la formule anonyme de la légende, l'auraient imité successivement [7].

Toutefois, toutes les terres conquises par Wima Kadphisès dans l'Inde ne furent pas placées, semble-t-il, sous le contrôle d'un seul pouvoir. Les annales des Han postérieurs mentionnent

(1) E. CHAVANNES, *T'oung pao*, série II, vol. VIII (1907), p. 193.
(2) *Hist. nat.*, XI, XXVI.
(3) E. CHAVANNES, *op. cit.*, p. 193.
(4) *C. H. I.*, vol. I, p. 581.
(5) Sir John MARSHALL, *A. S. I. A. R.*, 1912-1913, p. 44.
(6) J. PRINCEPS, *Essays on Indian Antiquities*, 1858, I, p. 344 sqq.
(7) R. WHITEHEAD, *Catalogue of Coins in the Penjab Museum Lahore*, I, p. 160.

un vaste pays au Sud-Est de T'ien-tchou ou Inde, qui s'appelle Tong-li [1] et dans lequel il faut reconnaître l'Inde du Sud [2]. S'il en est ainsi, Wima Kadphisès dut étendre sa suzeraineté sur les satrapes d'Oudjein, dynastie d'origine saka à qui revient la création du comput saka de 78 de notre ère. Un des princes de cette dynastie, le grand satrape Nahapāna, dont on connaît des inscriptions des années 42 et 46 (= 120 et 124 de notre ère), était contemporain de Wima Kadphisès [3], tout comme le « roi, grand satrape, fils de Ghasamotika (= Ysamotika) Castana » de l'inscription de l'an 52, ou 130 après J.-C. Celui-ci est le roi Tiastanès de Ptolémée, et il faut voir en lui le successeur de Nahapāna. « Son titre de *mahakshatrapa* et l'emploi du kharoshthī sur ses monnaies montrent qu'il dépendait d'un pouvoir septentrional et qu'il reconnaissait la suzeraineté des Kouchans [4] » autrement dit, celle de Wima Kadphisès.

On a cru à tort que c'est en se désintéressant de l'Inde, à laquelle il n'attachait pas une grande importance, que Wima Kadphisès remit le gouvernement de ce pays entre les mains d'un vice-roi [5]. Si ce roi kouchan dut prendre cette décision, c'est qu'elle lui fut imposée, probablement, par les circonstances qui l'obligèrent de rester éloigné pendant les années qui suivirent l'annexion de l'Inde. En effet, une fois sa conquête réussie et consolidée, Wima Kadphisès, suivant le chemin tracé par son père, se tourne vers les pays du Nord-Est, vers cette vallée du Tarim où son père avait subi un échec et où les Kouchans durent laisser des amitiés et des liaisons parmi les petits royaumes d'origine iranienne comme eux-mêmes.

Depuis la pacification de la Kachgarie par Pan Tch'ao et surtout depuis la paix forcée conclue par Kujula Kadphisès en 91 avec les Chinois, Wima Kadphisès semble, officiellement, s'acquitter à la lettre des clauses de cette paix, puisque les annalistes chinois stipulent que les gens de l'Inde (voir Wima), à l'époque de l'empereur Ho (89-105 après J.-C.), «envoyèrent à plusieurs reprises des ambassadeurs avec leur tribut et des offrandes » [6]. Le Kouchan ne cherchait pas, à l'époque où Pan Tch'ao était à l'apogée de ses brillantes actions en Kachgarie, à se créer des difficultés avec lui ; la bonne preuve en est le voyage en 97 de Kan Ying, le lieutenant de Pan Tch'ao, qui, pour atteindre le royaume parthe, dut nécessairement traverser le royaume de Wima Kadphisès.

(1) E. CHAVANNES, *op. cit.*, p. 194-195.
(2) S. LÉVI, *J. A.*, p. 32, 88 sqq.
(3) S. KONOW, *Some new facts about the eras of the Kharoṣṭhī inscriptions, Acta Orientalia*, V (1927), p. 34-35.
(4) L. DE LA VALLÉE POUSSIN, *op. cit.*, p. 292. Si on accepte que le royaume de Mambanos (Μαμβάνου) du *Périple* (§ 41) est celui de Nahapāna (P. BOYER, *J. A.*, 1897, II, p. 134-137 ; S. LÉVI, *J. A.*, 1936, p. 72), maître par intermittence du port de Barygaza ; et si Sandanès, de la même source (§ 51) — qui s'empare de la côte, ferme le port de Kalliena (Kalyan) et fait accoster les bateaux grecs à Barygaza — est Candana, qui n'est pas un nom propre mais un titre fréquent dans les textes bouddhiques sous la forme de Tchan-t'an, « associé à plusieurs personnages royaux» et «accolé au nom de Kaniṣka» (S. LÉVI, *op. cit.*, p. 75 sqq., donc pouvant aussi être appliqué à un autre roi kouchan), on se trouverait devant la très séduisante hypothèse de voir, dans ce passage des sources grecques, une allusion à la conquête par Wima Kadphisès du littoral konkanais, et probablement du royaume des satrapes d'Oudjein (S. LÉVI, *op. cit.*, p. 84 et 87, pense à Kaniṣka). Ainsi, la fermeture du port de Kalyan qui ne s'ouvre que sur le plateau de Deccan, et le transfert de tout le commerce vers Barygaza — relié par de bonnes routes avec la vallée du Kaboul et de là avec l'Asie centrale — serait dans l'esprit de la politique économique de Wima Kadphisès, soucieux de stimuler le commerce entre Rome et la Chine. Dans ce cas, il faudrait admettre qu'on serait en présence des plus récents faits relatés par l'auteur du *Périple*, puisque ces faits descendraient, à peu près, jusqu'avant 99 de notre ère, date à laquelle la conquête de l'Inde par Wima Kadphisès était déjà consommée.
(5) S. KONOW, *J. R. A. S.*, 1928, p. 139.
(6) E. CHAVANNES, *op. cit.*, p. 194.

Mais le temps travaille pour ce dernier : en l'an 100 après J.-C., Pan Tch'ao, vieux et malade, demande son rappel en Chine et deux ans plus tard il meurt. Cinq ans après, en 107 après J.-C., la révolte éclate partout en Kachgarie, les successeurs de Pan Tch'ao sont impuissants, et la Chine finit par supprimer le poste de « Protecteur général »; tout rapport cesse entre l'Empire et les pays de l'Occident [1]. Pendant douze ans, la Kachgarie est abandonnée par la Chine à elle-même. C'est seulement en 119 après J.-C. que, sur les instances de Pan Yong, le fils de Pan Tch'ao, l'empereur décide de rétablir une suprématie nominale de l'Empire du Milieu sur ces contrées, mais la reprise des actions militaires ne date que de l'an 124, quand Pan Yong, à la tête d'une petite armée de cinq cents soldats chinois, commence la poursuite des Hiong-nou, devenus de plus en plus arrogants. Héritier d'un nom qui fit trembler les royaumes de la Kachgarie pendant un quart de siècle, continuateur de la politique de son père, Pan Yong, un an après, possède déjà une armée de cent mille soldats, recrutés d'après les principes de Pan Tch'ao. En trois ans, la situation est rétablie, et en 127 la résistance de tous les pays est brisée, et ils reconnaissent la suzeraineté de la Chine; les Hiong-nou écrasés apportent, eux aussi, leur soumission.

Les annales des Han postérieurs relatant la reprise de la suprématie chinoise sur les « pays d'Occident », ne mentionnent pas d'actions ou de batailles avec les Yue-tche, mais Wima Kadphisès ne resta pas étranger aux événements qui se déroulèrent entre 107 et 124. Nous ignorons les raisons du silence des historiens chinois qui, pour la rédaction du chapitre sur les pays d'Occident, utilisèrent presque exclusivement le rapport de Pan Yong [2]; il se peut que Wima, tout en se mêlant de près dans les affaires de la Kachgarie, évita des entreprises brutales et ne chercha pas à entrer en lutte ouverte avec la Chine; son intervention semble avoir été plus discrète mais non sans profit pour lui, car tout porte à croire qu'il réussit pendant cette courte période à étendre sa puissance sur un certain nombre de royaumes, probablement les plus proches de ses frontières orientales.

C'est le passage du *Heou Han chou* traitant les questions dynastiques de Sou-le (Kachgar) qui permet d'entrevoir assez clairement la politique de Wima Kadphisès dans la partie occidentale de la vallée du Tarim [3]. Sous le règne de l'empereur Ngan, vers 114-116, le roi de Kachgar exile chez les Yue-tche son oncle maternel Tch'en-p'an qui fut pris en affection par leur roi. Ce roi, nous le savons maintenant était Wima Kadphisès; quant à son attitude vis-à-vis du prince exilé de Kachgar, elle ne diffère pas de celle des Romains envers les princes parthes, exilés ou otages à Rome, qu'on cherchait à placer sur le trône de leur patrie au moment propice, et dans la politique de qui on voulait s'assurer une position favorable. Et, en effet, quand après la mort du roi de Kachgar, sa mère, soutenue par son parti, cherche à mettre sur le trône un neveu du roi défunt, non seulement Tch'en-p'an, le prince exilé chez les Kouchans, trouve l'appui de Wima Kadphisès dans ses prétentions au trône de Kachgar, mais encore Wima l'intronise en l'envoyant avec une forte escorte de son armée. Les habitants de Kachgar, comme par enchantement, deviennent

[1] E. Chavannes, *Trois généraux... T'oung pao*, série II, vol. VII (1906), p. 246.

[2] Idem, *T'oung pao* série II, vol. VIII (1907), p. 150.

[3] E. Chavannes, *T'oung pao*, série II, vol. VIII (1907), p. 205. Sur l'importance de Kachgar pour le commerce, voir Tomaschek, *Sb. K. A. W. W.*, vol. CXVI (1888), p. 737.

pleins « de respect et d'affection pour Tch'en-p'an; en outre ils redoutaient les Yue-tche ».

Les sources écrites sont muettes sur d'autres pays voisins de Kachgar et sur leur attitude vis-à-vis de la puissance étrangère qui imposa un roi de son choix à ses habitants. La présence de troupes kouchanes à l'Est des Pāmirs pouvait bien avoir entraîné l'obédience d'autres principautés que le Kachgar. Toutefois, même si Wima Kadphisès marqua sur ce terrain un succès, celui-ci ne fut pas de longue durée, cependant que ses résultats furent, semble-t-il, d'une importance capitale pour l'avenir de Kachgar; car, les « sinologues s'accordent à placer en l'an 120 de notre ère l'introduction du bouddhisme à Kachgar » [1]. Cette évangélisation d'un pays du Turkestan oriental ne peut être séparée de l'action de Wima Kadphisès qui, de ce fait, se présente sous un jour nouveau comme propagateur de la Bonne Loi. Rien pourtant sur ses monnaies n'autorise l'idée de cette politique religieuse. Cette extension du bouddhisme était-elle due à la faveur du roi ou aux circonstances résultant de ses conquêtes? Toujours est-il que les moines bouddhistes y pénétrèrent en plus grand nombre que jamais; il semble toutefois possible de croire que l'intervention de Wima Kadphisès dans les affaires de la Kachgarie servit de stimulant permettant, à la longue, l'établissement, dans ce pays, du bouddhisme, venu, comme on l'admet généralement, via Gandhāra-Bactriane.

La reprise de toute la Kachgarie par Pan-Yong prit fin en 125 et Wima Kadphisès dut se replier, tout comme son père; Tch'en-p'an, son protégé, qui lui devait son trône, cherche, peu après (127), les faveurs de la cour de l'empereur en y dépêchant des présents, et, trois ans plus tard, envoie son fils au service de son maître chinois [2]. Ainsi les tentatives du second roi kouchan d'étendre sa puissance sur les royaumes du Turkestan oriental resteront, comme celles de son prédécesseur, sans suite. Cette tranche de la Route de la Soie leur échappa toujours.

Au Nord de son royaume, Wima n'a pas non plus, semble-t-il, dépassé la frontière établie par son père et qui suivait le cours de l'Oxus. Le *Heou Han chou*, rédigé, comme on sait, du temps de Wima Kadphisès, non seulement mentionne la Sogdiane comme un pays différent de celui des Yue-tche, mais indique que le royaume de Yen, voisin de celui des Yen-tsai ou des Alains, dépendait de la Sogdiane. Il devait se trouver au Nord de la mer d'Aral, là où passait la route commerciale la plus septentrionale et qui reliait l'Asie centrale et orientale aux installations grecques de la côte de la mer Noire et aux centres sarmates et gréco-sarmates [3]. Donc, déjà à cette époque, non seulement les Sogdiens formaient un état indépendant, mais avaient, parmi leurs voisins, des royaumes vassaux que traversait une des routes sillonnées par les caravanes appartenant à cette aristocratie commerciale sogdienne qui, avec l'enrichissement de ce pays, se forma à côté de la vieille aristocratie féodale [4]. Ainsi, on a tout lieu de croire que le *modus vivendi* établi entre le royaume kouchan de Kujula Kadphisès, d'une part, et la Sogdiane, de l'autre, ne subit pas de changement pendant le règne de Wima Kadphisès. La parenté qui liait la dynastie sogdienne à celle des Kouchans, ainsi que des intérêts commerciaux communs,

[1] A. Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhāra*, II, p. 643-644; Sir Aurel Stein, *Ancient Khotan*, p. 56.

[2] E. Chavannes, *T'oung pao*, sér. II, vol. VIII (1907), p. 206.

[3] M. Rostovtzeff, *C. A. H.*, vol. XI, p. 94.

[4] F. Rosenberg, *A propos des Sodgiens, Zapiski Kolleguii Vostokovedov*, I (1925), p. 85.

rapprochaient plutôt qu'ils ne séparaient la société sogdienne du puissant voisin du Sud qui pouvait être un associé mais non un suzerain. Et, si les sources écrites sont avares de renseignements quant aux relations entre les deux pays, les monnaies sogdiennes trouvées à Tali-Barzou (voir *supra*), et attribuées à la période antérieure à Kaniṣka, ne permettent pas de relever la moindre trace d'une influence des émissions kouchanes, étant nettement d'inspiration parthe, avec le buste à gauche, et au revers un archer.

Pour la première fois depuis les Achéménides [1], Wima Kadphisès reprend les émissions en or. De son père on ne connaît que des pièces en cuivre, et s'il est vrai que ce dernier ne chercha jamais à émettre des médailles en métal précieux, le fait pourrait s'expliquer par la circulation abondante de monnaies en or romaines, qui furent introduites par le commerce via l'Inde, et de celles, en argent, qui furent frappées par ses prédécesseurs indo-grecs et scytho-parthes [2].

Les pièces où Wima Kadphisès est représenté en buste, peuvent être considérées comme une imitation de celles de son père. C'est, en somme, tout ce qui reste comme lien entre leurs émissions. Quant aux autres monnaies, nous avons déjà exposé l'origine du sujet des *aurei* où le roi kouchan figure sur un char ; sa tenue varie : tantôt il est drapé à la romaine, tantôt vêtu de ce long vêtement à manches qui est la pièce principale du costume des cavaliers nomades. On le voit, soit assis à l'européenne sur un trône bas oriental, soit le buste émergeant des nuages. Sur les médailles en argent (on ne connaîtra plus après lui l'emploi de ce métal chez les Kouchans de la seconde et de la troisième dynasties) et en cuivre, il est en pied, sacrifiant devant un petit autel du feu, image qui se perpétuera non seulement sous toutes les dynasties kouchanes qui succéderont à Wima Kadphisès, et sous les princes sassanides qui régneront pendant une courte période à Balkh, mais aussi chez les Hephtalites, sur des émissions encore inédites [3]. Ses revers sont tous réservés à la représentation du dieu Siva, tantôt seul, tantôt avec son bœuf sacré, ou bien à son symbole, le trident.

On ne saurait suffisamment insister sur l'intérêt et l'importance de la période qui embrasse le règne des deux rois de la première dynastie kouchane : Kujula Kadphisès et Wima Kadphisès. Les conquêtes de l'empire romain en Orient, la connaissance des moussons, et, par suite, l'établissement d'une route maritime régulière vers l'Inde, l'intensification du commerce mondial entre l'Occident et l'Orient [4] brisent les cloisons plus ou moins étanches qui éloignaient les peuples,

[1] Sauf quelques rares cas sous les rois gréco-bactriens.

[2] J. Kennedy, *J.R.A.S.*, 1912, p. 685. Du temps de l'auteur du *Périple*, contemporain de Kujula Kadphisès, les monnaies d'Apollodotos et de Ménandre étaient encore en circulation dans les ports de l'Inde occidentale (§ 47).

[3] Nous nous proposons de les publier dans le prochain volume des *Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan*.

[4] Les trouvailles de Hackin, à Bégram, d'objets de l'époque romaine : verres, bronzes, stucs, etc., constituent, en majeure partie, les produits des ateliers alexandrins, comme le prouve le phare d'Alexandrie en verre transparent, reconnu comme tel par H. Seyrig, de même que notre statuette en bronze du genre grotesque si prisé par les Alexandrins. Ceci semble confirmer l'importance d'Alexandrie comme centre de production, de commerce et d'exportation regardant les marchés de l'Est. Et, de fait, déjà Dion Chrysostome, qui se trouvait dans cette ville au moment de la proclamation de l'empereur Valérien, en 69 de notre ère, donc à l'époque où Kujula Kadphisès était en plein essor, dit, en parlant de l'intensité du mouvement commercial dans cette grande capitale, y avoir vu des marchands bactriens, scythes, persans et indiens (cf. M. Reinaud, *J. A.*, 1863, p. 356, n. 2), et « le soin même que met Ptolémée à indiquer les divisions politiques de l'Inde, prouve à sa manière combien les marchands d'Alexandrie devaient suivre avec une curiosité intéressée ces changements qui affec-

et établissent de véritables relations internationales entre les quatre empires qui se partageaient le monde de ce temps : Rome, la Perse, l'empire kouchan et la Chine. Une politique d'alliance et de recherche d'équilibre se laisse entrevoir dans les démarches multiples et variées que la diplomatie de chacun de ces empires déploie pour devancer, contrecarrer ou déjouer les plans de son voisin. Et, au centre du tout, plane l'aigle romaine : c'est à elle que le jeune petit royaume d'Hyrcanie, à peine son indépendance proclamée, dépêche ses ambassadeurs, et d'elle qu'il sollicite une alliance ; c'est elle qui reçoit les ambassadeurs de Wima Kadphisès, conquérant de l'Inde, qui médite de nouveaux plans et recherche des contacts plus étroits. A peine Pan Tch'ao repousse-t-il Kujula Kadphisès de la Kachgarie qu'il dépêche à Rome, déjà sous Wima Kadphisès, son lieutenant Kan Ying afin de « reconnaître » l'empire parthe et l'empire romain. Que faut-il comprendre par cette « reconnaissance » à laquelle, certes, des questions de rapports commerciaux n'étaient pas étrangères, d'autant plus que la Chine et Rome tentaient d'établir des contacts directs et d'éviter « l'entremise onéreuse de courtiers » ?

Certainement, la recherche d'une alliance politique, inséparable, dans l'antiquité comme de nos jours, des relations économiques, n'était pas exclue des démarches de Kan Ying. Pan Tch'ao n'ignorait pas la puissance grandissante du royaume kouchan, et, par son ambassadeur, pouvait rechercher un allié susceptible de prendre à revers un adversaire éventuel. Il est vrai que pour la Parthie la période des grandes victoires sur les légions est passée, et sous les coups de ces mêmes soldats romains, Ctésiphon connut la honte de la reddition. Mais il n'est pas possible que Rome, en pleine force d'expansion, avec sa puissance militaire et ses richesses matérielles, connues certainement des Chinois (et les annales des Han postérieurs en fournissent une preuve suffisante), n'ait pas éveillé chez les hommes d'état chinois le désir d'un rapprochement utile. Kan Ying n'atteignit jamais Rome ; il y renonça au moment où, arrivé au bord du Golfe Persique, il fut effrayé de la longueur du voyage projeté, abandonnant ainsi le but poursuivi par son ambassade qui ne différait guère de celle qui, plus de deux siècles plus tôt, amena son prédécesseur Tchang-K'ien, premier ambassadeur de Chine, dans les « pays d'Occident » et en particulier chez les Yue-tche.

Trajan ne reçut jamais le délégué de l'Empire Céleste, mais l'écho de son voyage avorté dut, probablement, arriver un jour à Rome, car c'est de ce temps que date la véritable vague d'exotisme qui déferla sur la Capitale où l'intérêt pour la Chine ne le cédait en rien à celui manifesté pour l'Inde. Et si Juvénal raille une femme romaine, qui, « l'œil en feu, les idées exaltées, se jetait à la tête des soldats disant qu'elle leur apportait des nouvelles de Chine » [1], l'opinion publique, par la voix de Martial, attendait du jeune empereur Trajan des actions d'éclat dans les pays d'Orient où sa gloire devait égaler celle d'Alexandre [2]. Mûrissait-il vraiment des plans de conquête de l'Inde et de la Chine au moment où, la victoire sur les Parthes remportée, il descendait vers le Golfe Persique, y concentrait, semble-t-il, une flotte, étudiait minutieusement l'itinéraire et se renseignait sur l'Inde ? [3]. Si tels étaient ses projets, son destin fut de ne jamais les réaliser et le danger qui menaçait l'empire de Wima Kadphisès du côté de Rome fut à jamais écarté.

taient leur commerce avec les ports et avec l'intérieur du pays » (S. Lévi, *J. A.*, 228 (1936), p. 93-94).

[1] Satire VI, cf. M. Reinaud, *op. cit.*, p. 361-362.

[2] *Ibid.*, p. 365 sqq.

[3] *Ibid.*, p. 368 sqq.

INTERRÈGNE ENTRE LA PREMIÈRE ET LA SECONDE DYNASTIES KOUCHANES.

La dernière date connue de Wima Kadphisès est celle de l'inscription de Khalatse, de l'an 187 = 130 après J.-C. Une autre source chronologique, qui laisse apercevoir les changements survenus dans l'empire kouchan, est l'inscription de Jihonika, prince dans lequel, à juste titre, on reconnaît le Zeionisès des monnaies [1]. Il s'agit d'un vase d'argent en forme de canard, trouvé à Taxila, qui porte une inscription datée de l'an 191 = 134 après J.-C., et où Jihonika, satrape de Cukhsa, des environs de Taxila, se dit *maharaja* — «roi». En se basant sur les observations d'ordre archéologique de Sir John Marshall, d'après lesquelles un intervalle existait entre la fin de Wima Kadphisès et l'avènement de Kaniṣka, Sten Konow — et son hypothèse semble se confirmer — proposa de voir dans Jihonika-Zeionisès un des satrapes qui s'empara du pouvoir royal [2].

Si Jihonika devient, en effet, seigneur de la région de Taxila, son pouvoir ne semble pas s'étendre loin de cette vieille capitale : l'empire de Wima Kadphisès, après la mort de ce dernier, se divise en plusieurs parties, chacune avec un chef local aspirant, vraisemblablement, à réunir les autres sous son sceptre. C'est ainsi que, d'après Sten Konow, dans la région de Mathurā, à Wima Kadphisès succéda Vāmataksama [3]; on peut présumer qu'une fois le pouvoir central disparu, les satrapes d'Oudjein, rattachés par le roi kouchan depuis moins d'un demi-siècle, recouvrèrent leur indépendance. Le Cachemire dut rester avec sa dynastie qui, comme nous le verrons plus loin, était une des branches des Kouchans. Le Kapiça se trouvait peut-être sous le roi «Soter Megas».

En ce qui concerne le Nord de l'Hindou-kouch, les sources de provenance occidentale, rendent l'hypothèse exprimée très plausible, car vers la fin de son règne, Hadrien reçoit, à plusieurs reprises, des députés des rois Bactriens le suppliant de leur accorder son amitié [4]. Les démarches continuent après sa mort et l'avènement d'Antonin le Pieux; en 138, celui-ci reçoit les Indiens, les Bactriens et les Hyrcaniens, qui envoyèrent solliciter une fois de plus, l'amitié de

[1] J. Kirste, *Orabazes, Sb. K. A. W. W.*, vol. CLXXXII, p. 9, rapproche ce nom propre de Jihun = l'Oxus.

[2] S. Konow, *J. R. A. S.*, 1928, p. 139 sqq. Comme on voit, le savant norvégien a vu juste dans l'interprétation des événements politiques. Toutefois, la difficulté rencontrée par lui, et qui entraîna une fausse datation du vase de Jihonika, découle du fait qu'il croyait à tort que Sirkap, prise par Kujula avant 65 après J.-C., ne fut jamais habitée par les Kouchans. Or, nombreux sont les passages des publications de Sir John Marshall qui précisent que Sirkap fut habitée «down to the time of V'īma Kadphises» *A Guide to Taxila*, 1918, p. 78; «until the reign of Wima Kadphises» *A. S. I. A. R.*, 1912-1913, p. 23; «with Wima Kadphises the coins of Sirkap come to an end», *ibid.*, p. 44. Voir aussi *J. R. A. S.*, 1915, p. 196. Le vase de Jihonika prouve que Sirkap fut habitée jusqu'à l'avènement de Kaniṣka (voir *infra*). La seconde difficulté rencontrée par Konow fut l'interprétation du mot [*sa*]*ka* qui serait, d'après lui, le nom de l'ère de l'inscription, ce qui pourrait être exact, non pour l'ère de Mauès (abandonnée depuis plus d'un siècle avant l'inscription de Zeionisès), mais pour celle d'Azès. Voir l'interprétation de la date chez W. Tarn, *op. cit.*, p. 500-501, qui suit S. Konow.

[3] *J. R. A. S.*, 1932, p. 963.

[4] *Reges Bactranorum legatos ad eum amicitiae petendae causa supplices miserunt, Script. Hist. Aug.*, Aelii Spartiani, *Hadianus*, I, 21, 14. cf. M. Reinaud, *op. cit.*, p. 372, n. 2.

l'empereur [1]. Dans le premier passage, ce n'est plus un mais plusieurs rois de la Bactriane (voir Kouchans) qui envoient des ambassadeurs. Dans le second, il s'agit d'Indiens et de Bactriens qui envoient des délégués, séparément. Que pouvaient rechercher les princes de ces pays sinon l'appui de l'empereur romain, ou peut-être même son aide dans leurs luttes ou dans leur désir de refaire l'empire de Wima Kadphisès? Les précisions, si peu étendues qu'elles soient, et provenant soit d'Occident, soit des pays mêmes, s'accordent assez pour permettre de croire que l'empire kouchan passait nettement par une période de crise [2] qui, commençant peu après 130 après J.-C., à la suite de la mort de Wima Kadphisès, se prolongea pendant plus de dix ans et prit fin en 144, date de l'avènement de Kaniṣka. Avènement, mais non pas entrée en lutte, car Kaniṣka dut succéder au trône des Kouchans, non sans avoir eu à passer par des années de combats pour rassembler à nouveau les terres qui formaient avant lui l'empire kouchan, et qui formeront le sien. Et, puisque la caissette de Peshawar porte la date de l'an I de son règne, et les inscriptions de Sārnāth et de Mathurā l'an 3, il faut admettre qu'il passa une certaine partie des années de l'interrègne à combattre pour son trône.

SECONDE DYNASTIE KOUCHANE.

Kaniṣka et ses successeurs. — L'inscription d'Ārā est de l'an 41 de Kaniṣka, fils de Vājheṣka [3] ou Vāseṣka, en qui il faut voir le nom de Vāsiṣka des inscriptions de l'an 24 et 28, mais certainement pas le même personnage et voici pour quelle raison : la *Rājataranginī*, I, 168 dit : «ensuite régnèrent trois rois nommés Huchka, Djuchka et Kanichka, qui bâtirent trois villes désignées par le nom de chacun» [4]. Dans les deux noms qui précèdent celui de Kaniṣka, on reconnaît sans difficulté — et là-dessus il n'y a, semble-t-il, aucune divergence d'opinions — Huviṣka et Vāsiṣka. La grande difficulté qui s'est présentée à ceux qui se sont occupés de la question, était l'ordre dans lequel ces noms sont cités, étant donné que d'après les monnaies ou les inscriptions, la succession des rois se présente dans le sens inverse. On voulait l'expliquer par des règles de grammaire ou par l'exigence du rythme [5], ou bien on proposait de voir dans le Kaniṣka de la *Rājataranginī* le roi Kaniṣka III [6]. Nous ne pouvons suivre aucune de ces hypothèses car, d'après nous, le chroniqueur cachemirien cite bel et bien les premiers princes de la dynastie d'où est sorti Kaniṣka, et nous voyons dans ce Huviṣka le grand-père, et dans Vāsiṣka le père du «fondateur» de la seconde dynastie kouchane, le nom du père étant également donné par l'inscription d'Ārā.

L'Histoire des rois du Cachemire a légué d'autres précisions, non moins importantes, quant à cette dynastie. Le livre 8.3428 reprend la question et l'élargit en même temps, disant : «ensuite

[1] Aurelius Victor, *Epitome*, cf. M. Reinaud, *op. cit.*, p. 372, n. 3.

[2] «Un trou» entre Wima Kadphisès et la série qui commence avec Kaniṣka. L. de la Vallée Poussin, *op. cit.*, p. 314.

[3] H. Lüders, *Sb. P. A. W.*, 1912, p. 824 sqq.

[4] Trad. A. Troyer, vol. II, p. 19.

[5] J. F. Fleet, *J. R. A. S.*, 1913, p. 1006, n. 2.

[6] L. Bachhofer, *J. A. O. S.*, 56 (1936), p. 439.

régnèrent également trois rois Huchka et deux autres issus de la race Turuchka»[1]. Dans ce passage, Kalhana, l'auteur de la chronique, donne la composition complète des rois de toute cette seconde dynastie kouchane qui doit être comprise comme suit : 1° dans les trois Huchka, il faut voir les trois noms cités dans le livre 3.168 : Huviṣka, Vāsiṣka et Kaniṣka, appelés les «trois Huchka» d'après le nom du premier prince de la dynastie ; 2° les « deux autres issus de la race Turuchka» sont les successeurs de Kaniṣka, Huviṣka et Vāsudeva. Ainsi, Kaniṣka, connu par les sources historiques, les traditions et les monnaies comme le fondateur d'une nouvelle dynastie kouchane «à parenté ethnique certaine» avec la première dynastie, fut précédé de son père et son grand-père qui étaient, comme nous verrons plus bas, de petits princes vassaux[2]. Kaniṣka se présente exactement dans les mêmes conditions qu'Ardeshīr I, le fondateur de la dynastie sassanide, qui est considéré comme premier souverain de cette dynastie mais qui fut précédé de son père Pāpak et de son frère Châpour Pāpakān, tous deux princes d'Istakhr, comme le confirme l'inscription de Châpour I récemment découverte sur les parois du Kaʿba Zardusht à Naqsh-i-Roustem[3].

La *Rājatarangiṇī* ne parle ni de Kujula Kadphisès ni de Wima Kadphisès. Et pourtant, le premier, d'après les sources chinoises, conquit le Cachemire, et le second, certainement, posséda ce pays puisque l'inscription à son nom, de l'an 187 (= 130 après J.-C.), fut trouvée à Khalatse, dans le Petit Tibet. L'explication en serait, d'après nous, la suivante : au moment où Kaniṣka devint « roi des rois », deux générations formaient déjà la lignée à laquelle il appartenait depuis le moment où son grand-père Huviṣka devint roi du Cachemire. Ceci ramène le début de la lignée vers les années 70-80 après J.-C., en plein règne de Kujula Kadphisès. Et, puisque ce dernier conquit le Cachemire, et que, d'autre part, la *Rājatarangiṇī* désigne la dynastie de Kaniṣka sous le nom de Turuchka, la considérant comme étant celle du Cachemire mais d'extraction étrangère, on peut en conclure qu'après l'occupation de ce pays, Kujula Kadphisès y installa une dynastie vassale appartenant probablement à une branche latérale de la maison royale des Kouchans, à laquelle Kaniṣka et ses successeurs prétendent appartenir. S'agit-il uniquement de l'intronisation d'une dynastie ou de l'occupation du Cachemire par une partie de la tribu des Kouchans? La question n'est pas facile à résoudre[4]. L'importance de la position géographique du Cachemire fut aussi probablement prise en considération par Kujula Kadphisès, puisque les communications par des passes difficiles, mais malgré tout praticables, entre ce pays et le Turkestan oriental, d'une part, le Wahān et le Badakhshān, de l'autre, existaient comme elles existent encore aujourd'hui. Ce serait peut-être le moment de rappeler ici un rapprochement fait depuis longtemps par S. Lévi entre les Scythes χαραυναῖοι qui fondèrent la ville de χαύρανα[5], à la frontière septentrionale

[1] A. TROYER, *op. cit.*, vol. III, p. 559.

[2] Du temps de Kalhana, de même que sous son devancier Chavillakara, la vérité sur les premiers princes de la dynastie de Kaniṣka a dû être estompée puisque tous deux admettent que les trois Turuṣka ont régné simultanément (S. LÉVI, *J. A.*, 228 (1936), p. 120). Assertion qui ne pourrait qu'étayer notre interprétation.

[3] M. SPRENGLING, *A. J. S. L. L.*, vol. LVII (1940), p. 390.

[4] Déjà FLEET, *J. R. A. S.*, 1903, p. 334, a exprimé l'hypothèse que Kaniṣka appartenait à un clan ou à une maison régnante qui passa de Khotān au Cachemire, puis dans l'Inde.

[5] Ptolémée, VI, 15. § 3-4.

de l'Inde, le long de l'Emôdus (Himalaya) et le nom des Kouchans sous la forme de ΧΟΡΑΝΟ, comme on le trouve sur les monnaies de Kujula[1], pour tenter d'expliquer des liens que la tradition surtout cherche à créer entre Kaniṣka et les pays de la Kachgarie. Si l'hypothèse est juste, elle indiquerait, d'après Marinos de Tyr, d'une part, et la *Rājatarangiṇī*, de l'autre, que les Yuetche, qui, depuis l'avènement de Kujula Kadphisès portent le nom de Kouchans[2], occupaient déjà sous ce roi et sous son successeur Wima Kadphisès, les régions au Nord et au Sud de l'Himalaya[3].

Le nombre cinq des rois de la seconde dynastie kouchane mentionnés par Kalhana, et la reconstitution de leurs noms, obligent à reprendre la question de ce prince au nom de Vāsiṣka dont on connaît les inscriptions des années 24 et 28 de l'ère de Kaniṣka. La chronique du Cachemire semble ignorer son existence ; d'autre part, sur plusieurs milliers de monnaies connues de Kaniṣka et de ses successeurs, aucune n'est censée lui être attribuée. Mais puisque des inscriptions portent son nom, on doit, semble-t-il, voir en lui, non pas un prince ayant régné dans les mêmes conditions que Kaniṣka, Huviṣka et Vāsudeva, mais, vraisemblablement, un co-régent pendant les quatre dernières années du règne de Kaniṣka, comme c'était le cas, d'après certains historiens anciens, de Châpour I, prince héritier et co-régent à la fin du règne de son père Ardeshīr I[4].

Vāsiṣka, qui devait être le fils de Kaniṣka[5], portait le nom de son grand-père, ce qui répondait aux traditions ; il disparut, semble-t-il, peu avant son père, de sorte que son fils Huviṣka, qui porte le nom du premier prince de la lignée, succéda à Kaniṣka, son grand-père[6]. Huviṣka devait être très jeune à ce moment car son règne fut très long (de l'an 29 où 33 à, peut-être, l'an 74), ce qui se confirme aussi par la quantité écrasante de ses monnaies par rapport à celles des autres rois de cette dynastie. La co-régence de Vāsiṣka devient d'autant plus plausible que, suivant les traditions, la grande expédition de Kaniṣka pour la conquête de la région du Nord, la seule qui n'eût pas été sous son pouvoir, aurait eu lieu vers la fin de son règne, et c'est au cours de cette dernière guerre qu'il aurait trouvé la mort, étouffé par ses soldats[7]. La tradition

[1] S. LÉVI, *Notes sur les Indo-Scythes, J. A.*, 1897, p. 37, n. 1 ; voir une autre interprétation de Χαραυναῖοι Σκύδαι par TOMASCHEK, *Sb. K. A. W. W.*, CXVI (1888), p. 752.

[2] E. CHAVANNES, *T'oung pao*, série II, vol. VIII (1907), p. 192.

[3] J. KENNEDY, *J. R. A. S.*, 1913, p. 1056, voit dans les Kaspeiraioi de Ptolémée VII, 1, § 47, les habitants du Cachemire, ce qui paraît exclu à la lumière de l'étude de A. FOUCHER, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1938, p. 342, et la carte, n. 3 et la suite. Sur les liens qui unissaient les Kouchans à la population de la Kachgarie méridionale, en particulier à Khotān, voir S. KONOW, *Beiträge zur Kenntniss der Indoskythen, Ostas. Zeit.*, 8 (1919-1920), p. 227, 229, 231, 236 ; IDEM., *C. I. I.*, vol. II, p. LXXV-LXXVI.

[4] C'est ainsi que, d'après nous, il faut comprendre l'inscription de Vāsiṣka, de l'an 24 : « en la 24e année de règne du grand roi, souverain, roi des rois, fils des dieux (ce sont les titres et la mention du souverain régnant, Kaniṣka), le Shah (*Shahi*) Vāsiṣka (remarquer le terme différent employé pour le titre « roi »), dans le quatrième mois d'été... » Texte d'après DE LA VALLÉE POUSSIN, *op. cit.*, p. 353.

[5] C'est peut-être lui qui pendant sa régence établit sa résidence à Puṣkalāvatī ; cf. S. LÉVI, *J. A.*, 1897, II, p. 8, n. 3 et p. 42, n.

[6] Une inscription trouvée à Māt, près Mathurā, parle de *devakula* ou « maison de dieu », élevée par le grand-père de *maharaja rajatiraja devaputra Huviṣka* et qui fut restaurée pendant le règne de celui-ci. Ce grand-père, comme le prouve une autre inscription provenant du même endroit, fut certainement Kaniṣka (qui dans la 6e année de son règne érigea dans ce *devakula* la statue de Wima Kadphisès), et non Vāsiṣka, comme le croyait DAYA RAM SAHNI, *Three Mathurā Inscriptions and their bearing on the Kushana Dynasty, J. R. A. S.*, 1924, p. 399-406.

[7] A. FOUCHER, *L'art gréco-bouddhique du Gandhāra*, II, p. 419 et 643-644. S. LÉVI, *J. A.*, 1896, p. 483.

ne paraît pas sans fondement historique et se rapporterait aux années 24 à 28 (ou 29) de son règne, donc à 168-172/3 après J.-C.

L'origine cachemirienne de Kaniṣka [1] explique un grand nombre de faits qui, rapportés soit par l'histoire, soit par la tradition, rattachent ce roi au pays de sa naissance. L'installation du bouddhisme dans les royaumes Sud de la vallée du Tarim est postérieure à l'évangélisation de Kachgar et des villes de la route du Nord (120 après J.-C.) où il pénétra par le Gandhāra et la Bactriane. Par contre, dans la partie Sud, il venait directement par l'Uddiyāna et le Cachemire [2]. La date de sa pénétration, de même que le point de départ des missionnaires nous amènent au temps du règne de Kaniṣka ainsi qu'à son pays, le Cachemire. En effet, on sait d'après les sources en quel bastion du bouddhisme ce « Clovis » d'Orient transforma le pays : Kalhana fait allusion au rôle joué par ce pays dans l'activité des religieux quand il dit que « pendant le long règne de ces rois (Kaniṣka et ses deux successeurs), le pays de Kaçmir fut la plupart du temps entre les mains des Bauddhas, dont la force s'accroît par la vie errante » [3]. Ce renseignement s'accorde parfaitement avec celui rapporté par Hiuan-tsang et d'après lequel Kaniṣka donna le Cachemire aux religieux [4]. C'est, partis de là, probablement, et peu après l'avènement de Kaniṣka, en 148, qu'arrivent en Chine « les principaux missionnaires dont Ngan Che-kao », et ceux qui, en 170, toujours sous Kaniṣka, fondèrent un couvent à Lo-yang [5]. On connaît des contes d'après lesquels c'est toujours au Cachemire que se passent les pieuses actions du roi Kaniṣka [6], et c'est encore dans ce même pays qu'il réunit le grand concile [7]. Toute cette riche littérature de tradition à fond historique, probablement plus solide qu'on ne le croit, s'accorde à faire reconnaître les liens qui resserraient le roi kouchan au pays où régnèrent ses pères, qu'il ne cessa de considérer comme sa patrie et auquel il prodigua ses bienfaits. Son attachement au Cachemire serait peut-être aussi une des raisons, mais non la seule, pour lesquelles il transporta sa capitale à Peshawar, nouvelle ville fondée par lui et proche de son pays natal, abandonnant la capitale des premiers Kouchans, au Nord de l'Hindou-kouch.

Les armes en mains, et sans doute avec des succès intermittents, Kaniṣka fut obligé de reconstituer l'empire de Wima Kadphisès. Il ne s'est pas conservé de sources historiques pour cette partie de l'activité du nouveau roi, mais il en reste toutefois des traces dans les traditions; les inscriptions trouvées et les rares renseignements archéologiques sont susceptibles de les suppléer en partie. L'Inde fut certainement reprise dans les limites des possessions de Wima Kadphisès, peut-être même plus à l'Est. On connaît des inscriptions de lui, provenant de Sārnāth près Bénarès,

[1] Qui, dans une chronique universelle rédigée en arabe au cours du XIIe siècle, est mentionné sous la désignation: « roi du Cachemire ». S. Lévi, *J. A.*, 228 (1936), p. 100.

[2] L. de la Vallée Poussin, *op. cit.*, p. 321; Sir Aurel Stein, *Ancient Khātan*, p. 56; A. Foucher, *op. cit.*, II, p. 644, n. 2 : « Ce mode différent de propagation expliquerait le caractère différent des sectes dominantes au nord et au sud du bassin du Tarim. »

[3] *Rājataranginī*, I, 171.

[4] St. Julien, *Mémoires...*, t. I, p. 178.

[5] R. Grousset, *Histoire de l'Extrême-Orient*, I, p. 244-245. « Il est à remarquer que la plupart de ces missionnaires étaient des Iraniens, des Yue-tche établis en Kachgarie ou en Chine », *ibid.*, p. 246.

[6] S. Lévi, *Notes sur les Indo-Scythes*, *J. A.*, 1896, « le roi Tchen-tan Ki-ni-tch'a (*devaputra Kaniṣka*) » dans le conte de l'arhat K'i-ye-to à Ki-pin (Cachemire), p. 469 sqq.

[7] *Mémoires...*, t. I, p. 173 sqq.; voir S. Lévi, *J. A.*, 1896, p. 444 sqq.

et il se peut qu'il ait poussé jusqu'à Patna [1]. Au Sud, dans l'Oudjein, les satrapes ont dû reconnaître de nouveau sa suzeraineté, ce qui se confirme par son inscription de l'an II, trouvée à Sui Vihar, près Bahawalpur, au Nord-Est du delta de l'Indus [2]. Plus au Sud, Kaniṣka a dû se trouver en possession du grand port de Barygaza, puis de l'Ariakè, soit de la plus grande partie du littoral de Deccan qui, d'après Ptolémée (VII, § 6), commençait depuis Souppara. A Taxila, Kaniṣka rencontra, semble-t-il, une forte résistance de Jihonika-Zeionisès, et la ville ayant subi un siège a dû en souffrir. C'est pour cette raison, probablement, que, depuis sa prise par Kaniṣka, Sirkap fut abandonnée et une nouvelle ville, à peu de distance de l'ancienne, fut fondée par lui à Sirsukh où ses architectes élevèrent des fortifications à tours rondes. On peut croire que la prise de Kapiçi donna lieu à une résistance moindre qu'à Taxila, mais qu'il y eut lutte malgré tout, si on en juge par les nombreux remaniements qu'ont subis les maisons de l'époque antérieure. Au Nord de l'Hindou-kouch, Kaniṣka rétablit sans doute son pouvoir sur toute l'étendue du royaume de son prédécesseur mais non sans combat ici aussi; il faut, semble-t-il, accorder à la mention d'une guerre victorieuse contre les Parthes [3] une part de vérité; l'occupation temporaire des parties occidentales des terres kouchanes par les Perses, qui profitèrent de la dislocation du royaume kouchan après la mort de Wima Kadphisès, n'est pas exclue.

Les prétendues conquêtes de Kaniṣka dans le bassin du Tarim procèdent toujours de la même source des traditions vis-à-vis desquelles S. Lévi manifesta plus de confiance que certains autres savants [4]. Il nous semble, en effet, que ces traditions demandent à être revues et qu'on doit leur accorder plus de crédit. Le vaste pays qui correspond au bassin du Tarim, cette double route historique qui reliait le monde occidental à l'empire chinois, par où passèrent des armées, des missionnaires et des marchands, se transforma avec le temps en une sorte d'état tampon autour duquel s'allumaient les convoitises qui dégénéraient en luttes entre puissances voisines, au cours de périodes où le destin les menait au faîte de la puissance. Immense étendue morcelée par des oasis où se formèrent de petits royaumes florissants, cette région fut incapable, pour des raisons ethniques et géographiques, de former une unité politique durable. Abstraction faite de la force fuyante et instable des Huns nomades qui réussissaient, par moments, à étendre leur hégémonie sur une large part de ce pays, il faut compter, pour l'époque qui nous intéresse, deux compétiteurs : la Chine à l'Est, l'empire kouchan à l'Ouest. Déjà du temps du royaume gréco-bactrien, certaines sources présentent les rois grecs comme ayant étendu leur domination sur cette région [5]. Avec l'avènement des Kouchans, d'autres facteurs entrent en jeu : sous Kujula Kadphisès, comme sous son fils, les tentatives se succèdent de rattacher au moins la partie

[1] A. Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhāra*, II, p. 518. L'inscription de Kaniṣka la plus orientale est celle de Sarnath, S. Lévi, *J. A.*, 1936, p. 88.

[2] Cette inscription se trouvait dans une province soumise à Rudradaman, satrape d'Oudjein en 150 de notre ère, ce qui donne le droit de voir en lui un vassal de Kaniṣka : L. de la Vallée Poussin, *op. cit.*, p. 293-294.

[3] S. Lévi, *J. A.*, 1896, p. 479.

[4] *J. A.*, 1897, p. 10, n. 1 : « la tradition indienne, si souvent incriminée à la légère ». Mais voir A. Boyer, *J. A.*, 1900, p. 579, n. 1; L. de la Vallée Poussin, *op. cit.*, p. 320 : « il n'y a rien à faire avec ces histoires ».

[5] Strabon, XI, xi. Mais voir W. Barthold, *Le royaume gréco-bactrien et son expansion vers le Nord-Est*, *Izvestia Imper. Akad. Naouk* (en russe), 1916, p. 823-827, où ce savant réfute l'assertion de Strabon dont la source est Apollodore.

occidentale de la Kachgarie. Dès que le pouvoir central chinois commence à faiblir, et à la suite du retrait des forces et de l'administration chinoises, et des révoltes des royaumes de la vallée du Tarim, comme par un puissant appel d'air les troupes kouchanes apparaissent à l'Est des passes des Pāmirs. Au IIe siècle, moins que jamais les Kouchans se trouvèrent là en pays étranger, étant rattachés par des liens ethniques à cette population de souche iranienne à laquelle ils appartenaient eux-mêmes; maîtres de l'Inde, ils trouvaient des colonies indiennes installées dans les petits royaumes qui jalonnent la route; contrôlant d'une façon ferme les deux grands tronçons de la Route de la Soie : celui du territoire de l'Inde et celui de la Bactriane, ils trouvaient dans les commerçants de la Kachgarie des correspondants parlant un langage apparenté; adeptes d'une religion de plus en plus florissante, ils y retrouvaient des communautés de leurs coreligionnaires.

Pour le temps de Kaniṣka, les sources chinoises sont muettes quant à la position de l'Empire Céleste dans la vallée du Tarim, mais tout porte à croire que la situation politique dans ce pays ressemblait à celle qui suivit la mort de Pan Tch'ao. A partir de 132 après J.-C., «le prestige impérial tomba graduellement; les divers royaumes (d'Occident) devinrent arrogants et négligents; ils s'opprimèrent et s'attaquèrent tour à tour les uns les autres» [1]. Après cette date, les annales des Han postérieurs ne contiennent aucune information utile concernant la Kachgarie; les dernières traces de l'influence chinoise à Khotān disparaissent vers 152 après J.-C. [2]; de même la dernière date mentionnant la présence des Chinois à Koutcha est 158 après J.-C. [3].

Après la nouvelle refonte de l'empire, Kaniṣka, en continuateur de la politique de ses prédécesseurs, dut disposer de forces suffisantes et avoir resserré les liens avec les royaumes de Kachgarie pour entreprendre une action dans ce pays abandonné par la Chine. Les récits de Hiuan-tsang concernant les «otages chinois» contiennent trop de détails pour être rejetés en bloc comme fruit de l'imagination populaire [4]. Ce système des otages déguisés que nous connaissons à cette époque, cet envoi de princes des familles régnantes à la cour du puissant voisin devint un geste très courant à Rome comme en Chine. Au moment où cette dernière passait par une période de force, nombreux furent les seigneurs des petits royaumes de la Kachgarie qui envoyèrent leurs fils servir à la cour impériale chinoise. Alors que Kaniṣka est au sommet de sa puissance, la Chine affaiblie se retire, et les princes locaux, devant la menace du voisin de l'Ouest, s'empressent de lui prodiguer les mêmes marques de faveur et d'attention, quittes à

[1] E. Chavannes, *T'oung pao*, série II, vol. VIII (1907), p. 167.

[2] *Ibid.*, p. 167; S. Konow, *Acta Orientalia*, II (1924), p. 129.

[3] E. Chavannes, *Dix inscriptions chinoises de l'Asie centrale*, inscription n° 111.

[4] St. Julien, *Mémoires...*, t. I, p. 42. Les otages résidaient dans un monastère des environs de Kapiçi en été, et au Gandhāra en hiver. Or, un des monastères des environs de Kapiçi, d'après le *Hoeï-li*, I, 71, portait le nom de *Sa-lo-kia*, dans lequel Tomaschek, *Sb. K. A. W. W.*, vol. CXVI (1888), p. 745, voit *Saraka*= *Σηρική*. O. Franke, *Beiträge...*, p. 88, semble rejeter, comme légende, l'histoire des otages parmi lesquels figure le fils de l'empereur de Chine. La mention de celui-là est une exagération évidente, mais dans les autres, il faut voir, vraisemblablement, les enfants des rois de la Kachgarie; l'histoire de Tch'en-p'an de *Sou-le* (Kachgar), sous Wima Kadphisès, en donne le droit; voir aussi J. Marquart, *Eranšahr*, p. 283; Sir Aurel Stein, *Ancient Khotan*, p. 56 où *Sha-lo-chia*, **Shalaka*, **Sharaka* est *Sha-le* ou Kachgar.

changer de politique si les circonstances l'exigent, comme l'a fait le roi de Kachgar sous Wima Kadphisès.

Les tablettes administratives en kharoshthī, trouvées par Sir Aurel Stein à Niya, ne peuvent s'expliquer, d'après lui, que par l'influence politique des Kouchans [1]. Or, l'emprise sur la Kachgarie sous la première dynastie kouchane (si on peut parler d'emprise) fut de trop courte durée pour laisser des traces aussi profondes dans l'administration du pays, et elles ne pouvaient exister qu'à la suite d'une pénétration plus durable qui n'a pu se faire que depuis le règne de Kaniṣka. Les textes sont rédigés en cette écriture kharoshthī si couramment employée sous la seconde dynastie au Sud de l'Hindou-kouch et dans l'Inde du Nord-Ouest, parallèlement à celle dérivée de l'écriture grecque dans laquelle nous voyons l'«écriture tokharienne» de Hiuan-tsang, et qui avait comme aire d'expansion la Bactriane. Le fait vaut d'être retenu puisqu'il pourrait fournir une indication sur la route suivie par l'écriture kharoshthī dans sa pénétration à Khotān. Les liens qui rattachent les textes trouvés à Niya aux monuments épigraphiques connus sur le territoire propre des Kouchans sont très étroits : les noms des mois qu'ils portent sont d'origine iranienne et non chinoise; les titres des princes sont les mêmes que dans les inscriptions «indo-scythes et en particulier dans celles des Kouchans» [2]; l'emploi du titre de *devaputra* est propre aux Kouchans. On y voit la même absence de stéréotypie dans l'arrangement des dates, et si nous devons croire S. Konow, à qui nous empruntons toutes ces observations, les documents ne peuvent remonter plus haut que l'an 125 après J.-C., ni descendre plus bas que 220-265 [3]. Non seulement ce savant voit dans Kaniṣka le souverain des deux rois vassaux de Khotān : Vasmana et Amgoka, mais il croit que le comput du premier (on connaît des documents portant son nom datés de l'an 3 à l'an 10) serait celui de l'ère de Kaniṣka [4]. Ainsi, la question qui se poserait ne serait pas de savoir si Kaniṣka conquit ou non le bassin du Tarim ou sa partie Sud-Ouest, mais plutôt pendant combien de temps la domination de la seconde dynastie kouchane put se maintenir dans ce pays. Malheureusement les données sont trop peu précises pour établir un calcul sûr; le fait le plus important est l'expansion de Kaniṣka à l'Est des Pāmirs, ce qui semble avoir eu lieu au cours des premières années de son règne [5].

Il reste enfin à éclaircir quel était ce pays du Nord que, toujours d'après les mêmes traditions, Kaniṣka ne possédait pas encore et contre lequel il partit en guerre vers la fin de son règne pour n'en plus revenir? Et tout d'abord, à partir de quel point de son royaume faut-il chercher

[1] *Serindia*, I, p. 243; voir également S. Konow, *C. I. I.*, vol. II, p. LXXIII-LXXIV.

[2] S. Konow, *Acta Orientalia*, II (1924), p. 124.

[3] *Ibid.*, p. 134.

[4] *Ibid.*, p. 140.

[5] Si S. Konow a raison de croire que le troisième roi, Mahiriya, a recouvré l'indépendance, ce fait peut marquer la fin de la souveraineté kouchane sur le Khotān; puisque les deux premiers rois ont régné, le premier dix ans au moins, et le second trente-six ou quarante-six ans (S. Konow, *op. cit.*, p. 136), la fin de la suzeraineté des Kouchans se placerait cinquante-cinq ans après l'avènement de Kaniṣka, donc vers 201 après J.-C., dans la 27e année de règne de Huviṣka. Toutefois, deux difficultés dans l'hypothèse de Konow : 1° rien ne prouve que les trois rois régnèrent à Khotān (Rapson, *Kharoshtī Inscriptions*, part 3, p. 323-325, voit en Amgoka le roi de Lou-lan); 2° rien ne prouve non plus qu'ils se soient succédé, autrement dit que le comput utilisé pour dater les textes, soit le même.

ce Nord? Si c'est du Cachemire ou de l'Inde, ce serait la vallée du Tarim. Cette solution paraît difficile à admettre puisque 1° nous avons vu plus haut que, suivant les documents en kharoshthī trouvés par Sir Aurel Stein, au moins le Khotān pouvait avoir reconnu la suzeraineté de Kaniṣka, et ceci peu après son avènement; 2° si la conquête de la Kachgarie ne datait que de la fin de son règne, tous les récits concernant les «otages chinois» devraient être considérés comme de pure invention, ce qui paraît impossible. Mais peut-être ce «Nord» faut-il le voir par rapport à la Bactriane, dans lequel cas il s'agirait de la Transoxane ou ce pays des Sogdiens qui, pendant le règne des deux souverains de la première dynastie kouchane, put échapper à leur suzeraineté et garder son indépendance.

L'influence politique des Kouchans sur la Sogdiane, mentionnée déjà par Tchang K'ien dans son rapport (126 avant J.-C.), n'a pas dû diminuer avec l'extension de l'empire kouchan et le développement des relations commerciales. Ce n'est pas sans raison, d'après Istakhrī, qu'une ville de la Sogdiane portait le nom de Kouchaniya et, d'après Ibn Khordādbeh, le prince de la Transoxane — ou pays entre les deux fleuves — celui de Kouchanshah [1]. Encore au VIIe siècle après J.-C., les rois des petits royaumes du Ferghana et de la Sogdiane se réclamaient de la lignée kouchane [2]. Que des liens de parenté existaient entre les deux maisons régnantes kouchane et sogdienne nous le savons; suffisent-ils pour expliquer ces survivances dans les noms propres et les traditions?

Le rôle des Sogdiens dans le commerce entre la Chine et l'Occident est connu, mais les sources qui en parlent ne remontent pas plus haut que le Ve siècle. Or, déjà sous les premiers kouchans, l'activité des Sogdiens sur la route Nord de la Kachgarie devait être assez importante, et on peut admettre, avec beaucoup de probabilité, que le long de cette route ils commencèrent à fonder des colonies, tout comme des colonies indiennes se formèrent le long de la route Sud. La résistance du roi de la Sogdiane à l'expansion chinoise sous Kujula Kadphisès démontre l'intérêt et l'importance que les Sogdiens attachaient aux positions acquises par eux dans les royaumes de la Kachgarie du Nord.

Le bouddhisme, venant du royaume kouchan, pénétra en Sogdiane certainement longtemps avant Kaniṣka et se propagea sans résistance, à côté du mazdéisme autochtone de la population d'origine iranienne; la tolérance religieuse des Sogdiens vis-à-vis des croyances étrangères est souvent attestée à l'encontre du zoroastrisme officiel des Sassanides. La bonne preuve en est l'existence de ces *emporii* sogdiens en Kachgarie dont les riches marchands sogdiens étaient porteurs de toutes sortes de cultures, et en premier lieu des idées des quatre grandes religions : zoroastrisme, bouddhisme, manichéisme et christianisme, tout comme les émigrés syriens, qui créèrent leurs colonies dans la Rome impériale, devinrent les propagateurs du paganisme oriental, ou bien les Juifs de la Diaspora ceux de la prédication chrétienne. La tolérance de ce vieux mazdéisme de la Sogdiane, qui semble avoir eu tant de points communs avec le mazdéisme de la Bactriane, favorisera la création de quelque chose de très important sur le sol de l'Asie centrale, à savoir : un mélange du zoroastrisme autochtone avec le bouddhisme importé. Ceci semble se confirmer,

[1] F. ROSENBERG, *op. cit.*, p. 85. — [2] J. KENNEDY, *J. R. A. S.*, 1912, p. 675.

quant à la Bactriane, par la variété des revers des monnaies de la seconde dynastie kouchane, et, dans le panthéon tardif bouddhique des Sogdiens, par la présence de Zurwān qui y prend la place de Brahmā, et d'Ormazd qui remplace Indra [1].

Avec le bouddhisme en Sogdiane, où de riches zélateurs ne devaient pas manquer, se développe l'art qui fut à son service et qui, à l'époque de Kaniṣka, prend un essor particulièrement brillant, comme du reste l'empire kouchan lui-même. Les fouilles d'Airam, près Termez, ont révélé à quel point la période kouchane fut l'époque de la plus grande prospérité de cette cité du bord de l'Oxus [2]. A cette époque, l'ancienne ville s'entoure d'une importante enceinte qui englobe aussi deux monastères bouddhiques; un troisième fut identifié sur une colline voisine de Kara-tépé, moitié creusé dans des grottes décorées de peintures (ce qui lui a valu la comparaison avec Bāmiyān) [3], moitié construit. Un grand nombre de sculptures, de bas-reliefs ainsi que d'éléments architecturaux en pierre ou en stuc furent mis au jour, et l'observation de Masson disant que les sculptures de Termez portent une empreinte marquée de l'école de Mathurā est particulièrement intéressante et permet de les dater du temps de la seconde dynastie kouchane, ce qui se confirme par les monnaies de ce site dont les plus récentes sont de Vāsudeva. Enfin, pour la première fois sur le sol des pays du Nord de l'Oxus, fut trouvé à Termez un fragment de vase en pierre portant une inscription en kharoshthī [4]. Les liens religieux, culturels et artistiques [5] deviennent non seulement indéniables, mais ils paraissent, dans ce temps de la seconde dynastie, avoir été plus étroits que jamais. Toutefois, ceci ne paraît pas suffisant pour conclure à une dépendance politique de la Sogdiane, surtout à cause de la situation géographique de Termez, distante de la Bactriane de la largeur du fleuve, donc en faisant pratiquement partie — comme il en sera, à une époque plus récente, pour la rive droite de l'Oxus quand elle fera politiquement et administrativement partie intégrante du Tokharestan.

Les recherches des savants soviétiques en Sogdiane proprement dite, c'est-à-dire plus au Nord, complètent heureusement les données sur l'histoire de cette partie de l'Asie centrale. A Tali-Barzou, près de Samarkand, la vie dans la couche IV (attribuée au Ier siècle avant J.-C. — IIe siècle de notre ère) s'arrête brusquement et, après un hiatus qui serait de plus de deux siècles, reprend vers le Ve ou peut-être même le VIe siècle. Dans la couche suivante, T. B. V, apparaît une nouvelle céramique à décor estampé, nettement d'inspiration sassanide et à formes se rapprochant de celles de l'argenterie persane [6]. L'analogie entre ces deux installations de Tali-Barzou et des villes II et III de Bégram est frappante : ici aussi la vie de la seconde ville s'arrête brusquement et, après un hiatus, une nouvelle ville s'élève où apparaît exactement la même céramique qu'à Tali-Barzou V. Nous savons que la ruine de la seconde ville de Bégram est la conséquence de la conquête de Châpour I. Quant à l'hiatus qui sépare cette ville de la

[1] F. ROSENBERG, *op. cit.*, p. 87.

[2] M. MASSON, *Brèves communications... Académie des Sciences de l'U.R.S.S.*, t. VIII (1940), p. 113-114. Les monnaies kouchanes se trouvent sur toute l'étendue du site, le long du fleuve et à l'Est.

[3] V. AVDIEFF, *Études historico-archéologiques de l'Asie centrale* in *Vingt-cinq ans de science historique en U.R.S.S.*, 1942, p. 71.

[4] M. MASSON, *op. cit.*, p. 114.

[5] «C'est à un artiste de Puṣkarâvatî que le *Sûtrâlaṃkâra* confie encore la tâche d'aller décorer un monastère de Tachkend». A. FOUCHER, *op. cit.*, II, p. 644.

[6] G. GRIGORIEFF, *Le site de Tali-Barzou*, *T. D. O. M. E.*, II (1940), p. 95-97.

troisième, l'observation du terrain ainsi que les témoignages numismatiques ne permettent pas de l'évaluer à plus de quelques décades. Et, puisque, d'une part, dans sa grande inscription du Ka'ba Zardusht, Châpour I affirme avoir aussi conquis la Sogdiane, et que, d'autre part, on trouve à T. B. V la même nouvelle céramique qu'à Bégram III, on serait en droit de croire que la durée de T. B. IV fut plus longue et qu'elle alla jusqu'au règne de Vāsudeva, c'est-à-dire jusqu'au milieu du IIIe siècle, et que l'hiatus qui sépare T. B. IV de T. B. V est plus court que ne le croit le savant russe.

D'ailleurs, le site de Tali-Barzou ne paraît pas être le seul témoin de la conquête de la Transoxane par Châpour I; à Termez aussi, sur les restes de l'ancienne ville abandonnée du temps de Vāsudeva (quartier des métallurgistes), la vie ne reprendra qu'au moyen âge[1]. Ainsi, les recherches archéologiques s'accordent pleinement avec les sources historiques datant de l'époque même, et les confirment. Or, cette inscription de Châpour I, non seulement ne mentionne pas la Transoxane comme pays indépendant, mais au contraire stipule qu'elle faisait partie intégrante de l'empire kouchan dont la limite Est atteinte par l'armée persane fut Peshawar, et la limite Nord, le Boukhara, Samarkand et Tachkend[2]; témoignage de haute importance, prouvant que la Sogdiane, conquise sans doute par Kaniṣka, resta kouchane pendant près d'un siècle de la durée de la seconde dynastie. S'étendant de Merv à Khotān et à Sārnāth, et de l'Yaxartes à la mer d'Oman, tel sera le vaste et puissant empire que Kaniṣka légua à son successeur (fig. 39).

Les sources occidentales sont particulièrement avares de renseignements sur les rapports qui existèrent entre Kaniṣka et l'empire romain; et ceci reste d'autant plus surprenant que le règne du roi kouchan tombe en ce IIe siècle de notre ère où « la civilisation antique s'étend le plus largement dans l'espace et touche le plus grand nombre d'hommes »[3]. Jamais les échanges commerciaux entre Rome et l'Orient n'atteignirent l'intensité de cette période où les caravanes, et surtout les vaisseaux amènent aux Romains d'Italie et des provinces les produits de luxe orientaux : porcelaines, soieries, ivoires, pierres précieuses, épices, cotonnades, et livrent en échange ceux de l'industrie de l'empire et surtout l'or qui restera dans le royaume des Kouchans. Les transactions de ce métal précieux sont si importantes que jamais aucune dynastie, avant ou après, n'émit autant de numéraire d'or que celle de Kaniṣka et de ses deux successeurs.

Les sujets de ce roi prennent goût, eux aussi, aux produits de luxe romains, et les trouvailles de Hackin, à Bégram, représentant un ensemble réuni du temps de la seconde dynastie kouchane, illustrent ce fait comme jamais une fouille en Italie ne pourrait le faire, l'importation orientale à Rome ne comprenant surtout que des matières périssables. Leur consommation devient si grande, et le volume des échanges si important, que Rome cherche à se mettre en contact direct avec la Chine et à éviter cet intermédiaire kouchan qui prélève sur le transit à travers son territoire une part élevée de frais. Et on apprend de source chinoise que l'empereur de Ta-ts'in (Rome), nommé An-Thun (Marc-Aurèle), envoya une ambassade en Chine en 166 après J.-C., et que celle-ci, débarquant sur la frontière maritime, à Yy-nan (Tonkin), arrivant donc par mer,

[1] M. Masson, *op. cit.*, p. 114. — [2] M. Sprengling, *op. cit.*, p. 354-357. — [3] E. Albertini, *L'empire romain, Histoire générale publiée sous la direction de L. Halphen et P. Sagnac*, t. IV, p. 218.

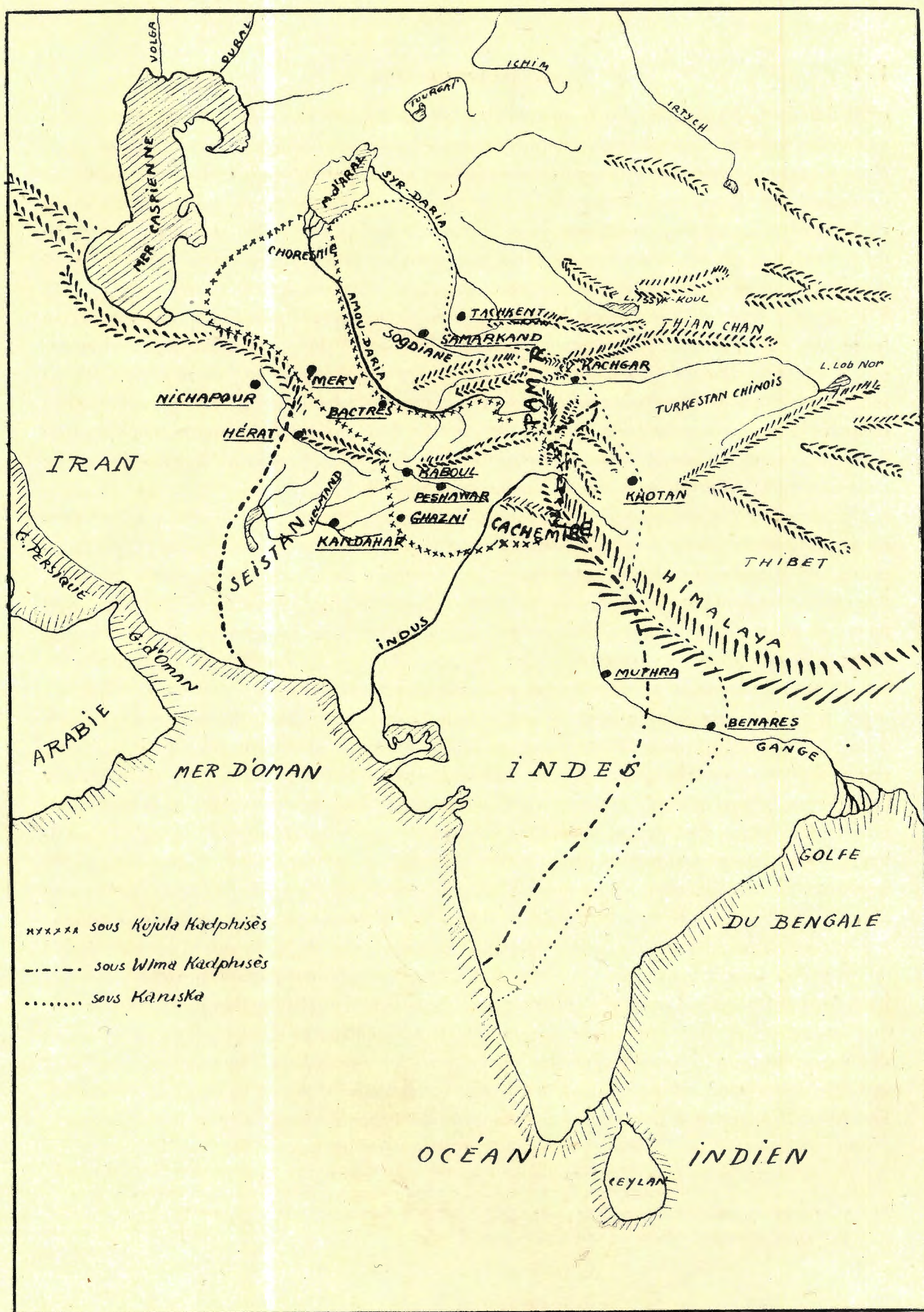


Fig. 39. — Carte de l'empire kouchan sous les deux premières dynasties.

offrit des dents d'éléphant, des cornes de rhinocéros, et des écailles de tortue [1]. Qu'importe si certains savants refusent de reconnaître dans ces sujets romains des envoyés de l'empereur, et ne les tiennent que pour de vulgaires commerçants — l'important est la recherche d'un moyen de contact direct, qui, semble-t-il, ne put être développé. Le commerce poursuivait la vieille route et les marchandises, venant de Rome par mer, remontaient l'Indus jusqu'à l'embouchure du Kaboul. Là, du temps de Kaniṣka, dans le tronçon de la route caravanière qui se dirigeait vers Kapiçi, il se produisit un changement important : la création de la nouvelle capitale à Peshawar, que la légende populaire cherche à rattacher à la conversion de Kaniṣka au bouddhisme et à l'érection du *stūpa* merveilleux, fit dévier le parcours vers la passe de Kayber, cette porte naturelle de l'Inde, et faisait remonter les caravanes le long de la rive droite du Kaboul, ainsi que le fait encore de nos jours la route qui relie Jelalabad à Peshawar [2]. Nous ignorons la vraie raison du déplacement de la capitale, mais il est certain que les marchandises débarquées sur le Kaboul, près Peshawar, et expédiées plus loin vers Kapiçi, évitaient au moins un gué : celui qui se trouve en amont du village Michin.

Marc-Aurèle reçut, lui aussi, une ambassade indienne qui « paraît avoir eu un grand retentissement » [3]. Elle était envoyée, vraisemblablement, par Kaniṣka qui régna onze ans après l'avènement de Marc-Aurèle, et était accompagnée par un certain Bardesane, originaire de Babylone, qui rédigea un traité sur le Destin adressé à Marc-Aurèle. « On y trouve un portrait des Brahmanes et des Bouddhistes qui est frappant de vérité et qui n'a pu provenir que des indigènes ». Cette ambassade était-elle chargée de traiter, en dehors des questions politiques et commerciales, les affaires religieuses et susciter un intérêt pour la religion officielle de l'empire kouchan?

Le règne des deux rois de la première dynastie kouchane, qui embrasse une durée de près d'un siècle, peut être comparé à une lente ascension au cours de laquelle cet empire se forma, se consolida et entra dans le concert des grandes nations qui, au cours du Ier siècle et du premier tiers du IIe, se partageaient le monde de l'époque. Avec Kaniṣka et ses deux successeurs, qui régnèrent aussi pendant près d'un siècle, l'empire atteignit son apogée où il sut se maintenir non seulement pendant le règne de Huviṣka, mais durant la majeure partie de celui de Vāsudeva. Pourtant la situation mondiale n'est plus la même que sous Kujula Kadphisès ou son fils : la Parthie, qui, déjà au début du IIe siècle, marque quelques signes de faiblesse, semble glisser de plus en plus vers une catastrophe. La Chine également entre, depuis la seconde moitié du IIe siècle, dans une période de troubles qui, avec le soulèvement populaire des « Bonnets jaunes » (184), n'est qu'un signe précurseur de la chute de la dynastie des Han postérieurs (220). Son épuisement en luttes intestines se manifeste par l'impuissance de contrôler désormais les régions excentriques, et de tenir, comme par le passé, les « barbares ». Depuis 132 après J.-C., la Chine abandonne ses possessions des « pays occidentaux » et ouvre la route à l'expansion kouchane. Des quatre grands empires, il ne reste, du temps de Kaniṣka et de ses successeurs,

[1] M. Reinaud, *J. A.*, 1863, p. 322 sqq.

[2] A. Foucher, *De Kāpiśi à Pushkarāvatī, B. S. O. S.*, VI (1930-1932), p. 345 sqq. et la carte de la page 343.

[3] M. Reinaud, *op. cit.*, p. 376-377. Sur une autre date de l'écrit de Bardesane, voir Osmond de Beauvoir Priaulx, *Indian embassies to Rome, from the reign of Claudius to the death of Justinian, J. R. A. S.*, XIX (1862), p. 289, n. 3.

que Rome et l'empire kouchan. Le monde semblait partagé entre celui-ci et la Rome des Antonins; la limite orientale d'expansion de cette dernière, qui correspondrait à la Parthie, marquerait le commencement de la zone d'expansion de l'empire kouchan : vaste ensemble des pays d'Asie, qui s'étendait jusqu'aux confins de la Kachgarie. Sur les contacts entre les deux empires, on ne connaît quasi rien, mais dans ce qu'on sait de leurs acquisitions et réussites, on perçoit trop de points communs pour ne pas tenter une comparaison.

L'industrie, l'agriculture et le commerce de l'empire au IIe siècle après J.-C., protégés par la paix romaine, atteignent une ampleur inégalée; et, avec tout ce que ses terres riches et variées produisaient, Rome devait pouvoir se suffire tout comme l'empire kouchan. Mais ni l'un ni l'autre ne se contentent plus de l'activité économique réduite aux limites de leurs possessions, malgré que les objets de luxe venant de Chine ou de l'Inde sur les marchés romains, ne fussent plus demandés que par un nombre assez restreint de sujets riches, portés à un confort de plus en plus grand et de plus en plus raffiné. Ce goût atteint les terres les plus éloignées de l'Asie centrale, et on constate que l'aristocratie kouchane ne recherche, elle aussi, que les objets de luxe : tous ces vases en verre peint, ces médaillons en plâtre ou ces statuettes en bronze que les fouilles de Hackin ont mis au jour à Bégram. Rome n'exporte rien d'Italie mais envoie les produits d'Asie mineure, de Syrie, d'Égypte, de même que l'empire kouchan transite la soie de Chine ou exporte les épices et les ivoires de l'Inde. Quant à l'extension de son commerce, l'aire de diffusion des monnaies de Kaniṣka, trouvées en Scandinavie et dans le pays de Galles, l'illustre suffisamment [1].

L'architecture romaine du IIe siècle subit une influence orientale, et, par un mouvement en retour, l'architecture kouchane s'empare des principes de l'architecture romaine qui se font sentir depuis Taxila jusque dans les ruines dégagées sur le sol de la Sogdiane. Et, si l'époque des Antonins ne connaît plus le grand art et se contente des œuvres d'artistes orientaux, réalisées à Athènes ou à Alexandrie, l'art kouchan est en pleine dépendance de l'Occident jusqu'à l'emploi d'artistes occidentaux, comme le prouvent la caissette aux reliques de Kaniṣka, qui est signée par un Agesilas, ou les fresques de Mirān, exécutées par un Titus.

La balance commerciale est défavorable à Rome : l'or avec lequel elle payait les produits orientaux restait aux Kouchans. Quoi d'étonnant dans ce cas, si on constate que le IIe siècle, et en particulier la deuxième moitié de celui-ci, correspond à la période la plus brillante de cet art que l'on désigne sous le nom de « gréco-bouddhique » ? « Pour que l'art puisse naître, grandir, se soutenir, se répandre dans une civilisation quelconque, il faut que la demande d'œuvres d'art par le public soit abondante et continue. » [2]

A l'époque de Kaniṣka, alors que le bouddhisme, élevé au rang de religion officielle, connaît un essor prodigieux sous le patronage du souverain; lorsque le commerce le long de routes sûres atteint un haut degré de développement; et quand les richesses accumulées n'attendent que leur emploi, les circonstances sont particulièrement favorables à la floraison de cet art imprégné des formules de l'art grec dans la mesure où celui-ci était au service de l'art romain. S'il

[1] J. Kennedy, *The Secret of Kanishka, J. R. A. S.*, 1912, p. 983.

[2] F. Lot, *La fin du monde antique et le début du moyen âge, Coll. L'Évolution de l'Humanité*, t. XXXI, p. 168.

en est ainsi, le problème se posera de savoir si vraiment cet art « kouchan » est une survivance tardive d'un passé déjà lointain qui connut l'art des gréco-bactriens, ou si, au contraire, il est le fruit d'un courant plus récent, plus frais, qui, depuis le Ier siècle de notre ère, venant de l'empire romain et passant par l'Iran ou traversant l'Inde, arrive aux confins de l'Asie centrale. Plus compréhensible parce qu'imprégné des traditions orientales, amalgamé, il s'épanouit, dans les ateliers surgis sur le sol du Gandhāra — ce cœur de la vie politique, religieuse et économique de l'empire — dans les plus belles œuvres de sa période de création qui ne sera pas longue : le IIIe siècle marquera déjà la stabilisation qui sera bientôt suivie de la décadence qui se manifestera après la chute de la seconde dynastie kouchane.

Ainsi, si Rome a été tributaire de l'Orient, l'empire kouchan fut fécondé par l'Occident qui, toutefois, ne fut pas le seul à s'offrir aux arts de la belle époque kouchane : les frontières Nord et Nord-Est de l'empire regardaient un autre monde, lui aussi ayant son art au service de sa vie nomade. De là, il faut croire, vint un autre courant qui se manifesta dans les arts mineurs et en particulier dans cette bijouterie kouchane ressemblant étrangement aux parures sarmates qui deviendront plus tard celles des Goths et des Germains.

Dans la science et la littérature, la Rome du IIe siècle assiste au déplacement du centre de gravité vers l'Orient, la langue grecque entrant en concurrence avec le latin. L'époque des Antonins connaît de grands esprits : Ptolémée, Plutarque, Arrien, Appien. Ne constate-t-on pas une éclosion semblable chez les Kouchans de la seconde dynastie avec les grands contemporains de Kaniṣka, comme Aśvaghoṣa : « poète, musicien, prédicateur, moraliste, philosophe, auteur dramatique, conteur, partout il invente, partout il excelle ; il évoque par sa richesse et sa variété Milton, Gœthe, Kant et Voltaire » [1] ; ou Mātrceta : « un nom glorieux dans la poésie sanscrite du bouddhisme » qui écrivit une *Épître au roi* adressée à Kaniṣka, poète lyrique qui introduit un nouveau genre littéraire, étranger à l'Inde, resté pendant très longtemps sans suite, mais témoignant « combien dans cette période privilégiée, l'Inde est étroitement solidaire du monde occidental » [2] ; ou, enfin, Nāgārjuna, auteur d'une œuvre semblable, l'*Épître au roi*, adressée à Śātavāhana, et qui est « le seul qui puisse disputer à Aśvaghoṣa le premier rang parmi les Pères de l'Église » et qui, d'après la tradition, est né du temps de Kaniṣka [3].

Et nous terminerons cette esquisse de rapprochement en évoquant les religions des deux empires : celle, d'une part, de la Rome impériale, qui, subissant une invasion des cultes barbares, entre de plus en plus dans la voie d'assimilation et de « syncrétisme » avec ce que l'Orient, triomphant dans l'art, l'architecture et la littérature, introduit en matière de religion pour détruire finalement le paganisme gréco-latin ; celle, d'autre part, des Kouchans, illustrée par les monnaies de Kaniṣka, ce bouddhiste fervent qui fait figurer, à côté de Bouddha, tout le panthéon riche et varié de la religion iranienne et n'exclut pas les images des divinités hindoues. Tolérance peut-être imposée par la variété des peuples qui, avec leurs croyances, entraient dans la composition de ce vaste empire kouchan, mais prélude aussi à une autre assimilation qui ne sera perceptible que plus tard.

[1] S. Lévi, *L'Inde et le monde,* 1928, p. 17. — [2] S. Lévi, *Kaniṣka et Śātavāhana, J. A.,* 228 (1936), p. 101 sqq., 114. — [3] *Ibid.,* p. 101 et 119.

FIN DE LA SECONDE DYNASTIE KOUCHANE.

L'année 226, date de l'avènement du roi Ardeshīr I, marque un tournant important non seulement dans l'histoire de l'Iran mais dans celle de toute l'Asie antérieure, sinon même de l'Asie centrale ; quant à l'empire romain, ce fut pour lui un malheur incalculable que « la révolution qui porta au pouvoir les Sassanides » [1]. Au cours d'une suite d'années de guerres, Ardeshīr, par une politique adroite, sut neutraliser toute tentative d'unité d'action de la part des petits princes voisins — comme lui, vassaux du roi des rois parthe — et les annexer l'un après l'autre. Il était déjà trop tard pour étouffer l'ambition d'Ardeshīr au moment où Artaban V, ayant compris enfin le danger, tenta d'intervenir. La campagne entreprise par le roi parthe contre le Sassanide lui coûte la couronne et la vie : selon une tradition, illustrée d'ailleurs par un magnifique bas-relief sur les rochers de Gōr-Fīrouzābād, première capitale d'Ardeshīr, celui-ci remporte une brillante victoire sur son adversaire et le tue de sa main. La couronne des « rois des rois » passe de la famille arsacide aux Sassanides.

A l'intérieur du pays, la résistance à la nouvelle dynastie fut rapidement surmontée et les grandes familles de la noblesse parthe s'inclinèrent devant le nouveau seigneur. A l'extérieur de la Perse, le réaction fut, par contre, bien différente : le roi d'Arménie Khosroès I, qui appartenait à une branche de la famille des Parthes, voyant dans l'ascension et les succès d'Ardeshīr une menace directe pour son royaume, et cherchant à « venger » son parent Artaban, se met à la tête d'une coalition dont le but est la restauration de la dynastie déchue. Il ouvre les portes du Caucase pour faire venir à son aide les princes scythes du Nord [2] ; il demande du secours à l'empereur romain qui « donne l'ordre à toutes ses provinces de lui porter aide » [3]. Les sources arméniennes lui attribuent des succès au début de cette lutte qui commence dès 227, mais, ne disposant, probablement, que de forces relativement réduites, et n'ayant pas trouvé l'appui des représentants des grandes familles perses, sauf celle des Karen, il envoie des émissaires chez le roi des Kouchans — qui était, comme on l'a vu plus haut, Vāsudeva, le successeur de Huviṣka — pour demander son aide. « Ton parent Vehsadjan Pahlav, avec sa branche de Garen Pahlav, n'a pas obéi à Ardeshīr, il répond à ton appel et vient à toi » [4], telle fut, d'après le chroniqueur arménien, la réponse de Vāsudeva.

Il est certain que l'entrée de Vāsudeva dans la lutte contre Ardeshīr ne peut être interprétée comme un désir de venger un parent tué, ou de restaurer une famille alliée détrônée à laquelle il était étranger. Vāsudeva, de même que Khosroès d'Arménie, devait redouter le jeune royaume

[1] V. Chapot, *La frontière de l'Euphrate, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome,* vol. 99, 1907, p. 386.

[2] M. K. Patkanian, *Essai d'une histoire des Sassanides, J. A.,* 1866, p. 142.

[3] Moïse de Khorène, livre II, chap. LXXII. — V. Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie,* 1867-1869, II, p. 117.

[4] Moïse de Khorène, *ibid.* Les historiens arméniens considéraient la famille royale des Kouchans comme appartenant à la troisième branche des Arsacides, assertion réfutée par T. Nöldeke, *Tabari,* p. 17, n. 5 fin. L'erreur provient de la confusion des noms Pahlav et Pahl (=Balkh) ; voir Patkanian, *op. cit.,* p. 118, n. 3.

sassanide déjà menaçant, et les forces kouchanes jetées dans la balance pouvaient la faire pencher en faveur des défenseurs de la cause parthe. Quant à la famille des Karen, restée seule fidèle aux Parthes — étant, par ordre d'importance, la branche suivant immédiatement celle des Arsacides[1] — elle avait le plus de droits sur la couronne de Perse et pouvait espérer, en cas de succès, en occuper le trône.

La coalition ne dura pas longtemps : la famille des Karen fut «taillée en pièces» et tous ses membres exterminés par Ardeshīr, sauf un garçon qui put échapper au massacre et trouver refuge à la cour du roi kouchan[2]. Après les premiers revers, les Romains abandonnent leur aide à Khosroès I, les Scythes rentrent chez eux et le roi kouchan, après deux ans de lutte, retire en 229 (?) ses troupes. Pourtant, les événements ne devaient pas le rassurer sur le danger que courait aussi son empire, et, visiblement, il ne renonce pas à la lutte : sa cour devient le refuge des représentants de la cause «légitimiste». Non seulement le seul survivant des Karen y séjourne, mais les deux fils d'Artaban V y trouvent l'hospitalité[3]. Marquart ne le croyait pas, à tort, semble-t-il, car, à la lumière de la situation telle qu'elle se présente d'après les sources arméniennes, la fuite des «prétendants» chez le roi kouchan est parfaitement logique, et les intrigues des héritiers d'Artaban contre Ardeshīr trouvèrent même un écho dans le *Livre des rois*[4]. Quatre siècles plus tard, le fils et le petit-fils de Yezdegerd III, dernier souverain sassanide, tenteront leur chance également chez les puissants de l'Est. Ils n'iront pas chercher aide et protection chez le roi kouchan dont l'empire aura vécu, ni chez le kagan des Turcs qui aura perdu depuis peu sa puissance, mais ils pousseront beaucoup plus à l'Est, jusque chez l'empereur de Chine à qui Vāsudeva lui-même s'était adressé[5].

En se retirant de la lutte, Vāsudeva comptait-il qu'Ardeshīr n'aurait pas de visées sur son royaume? Croyait-il qu'épuisé par la lutte avec Khosroès, le roi sassanide n'aurait plus assez de forces pour affronter un nouvel ennemi qui gardait les siennes intactes? Espérait-il, en attendant, trouver des alliés puissants? Toujours est-il que peu après s'être retiré de la coalition, le 5 janvier 230, il envoie une ambassade pour offrir des présents à la cour de Chine, et reçoit en échange le titre de «roi des Grands Yue-tche, apparenté aux Wei»[6]. Que pouvait rechercher Vāsudeva auprès de l'empereur de Chine si ce n'est son aide et son intervention — comme quelques siècles plus tard le feront les *Ṣāhi* de Kaboul contre les Arabes.

L'empereur semble avoir accueilli favorablement l'envoyé, et ses bons offices ne se limitèrent

(1) Patkanian, *op. cit.*, p. 128-129.

(2) Moïse de Khorène, chap. lxxiii.

(3) *Kārnāmak i Ardhashīr i Pāpakān*, cf. J. Marquart, *Eranšahr*, p. 48, n. 2. Le roi qui accueille les fugitifs est le souverain de Kaboul.

(4) Firdousi, *Le Livre des rois*, trad. Mohl, t. V, p. 266-269, où est décrite la tentative de la fille d'Artaban d'empoisonner Ardeshīr. Elle le fait sur l'insistance de son frère aîné qui «était dans l'Inde».

(5) Les écrivains persans affirment qu'Artaban, le dernier roi arsacide, avait quatre fils et, qu'après sa chute, deux d'entre eux, notamment le fils aîné qui s'appelait Bahman, s'enfuirent dans la vallée de l'Indus, cf. Reinaud, *Mém. Acad. des Inscr.*, XXIV (1864), p. 263, cité d'après d'Ohsson, *Tableau historique de l'Orient*, t. II, p. 1588 sqq. — «Les deux fils aînés (d'Artaban) s'enfuirent de la bataille et ne furent pas pris dans les lacets du malheur; ils arrivèrent dans l'Inde en versant des larmes, et il serait bon que l'on fît le récit de leur aventure». Firdousi, *Le Livre des rois*, trad. Mohl, t. V, p. 241-242. Les témoignages concordent puisque le roi de Kaboul et celui de l'Inde est le même Vāsudeva.

(6) P. Pelliot, *J. A.*, 224 (1934), p. 40.

pas uniquement à l'octroi d'un titre pompeux, puisque, d'après les sources arméniennes, le roi de *Djen* (Chine) intervint auprès de Khosroès I pour l'amener à faire la paix avec Ardeshīr[1] — démarche surprenante prouvant que l'aide chinoise à Vāsudeva ne dépassa pas des contacts entre chancelleries, et que la cour de Chine ne jugea pas opportun de faire pression sur le Sassanide, le premier responsable. Ces démarches restèrent sans suite puisque la lutte entre le roi d'Arménie et le roi sassanide se prolongea pendant dix ans et qu'Ardeshīr n'en sortit victorieux, paraît-il, qu'après un lâche assassinat de Khosroès par un nommé Anag, de la famille des Souren, à qui fut promise «la cité royale de Pahl et tout le pays des Kouchans»[2]. Ce succès d'Ardeshīr est illustré par le bas-relief de Salmas.

Après avoir éliminé le roi d'Arménie et rattaché à son royaume la Médie et la vallée du Tigre, Ardeshīr entreprend la conquête des Marches orientales. D'après Tabarī[3], de Sawad il se rendit à Istakhr, d'où, par Kerman, il arriva au Seistan et, après l'occupation de cette riche province, il remonta vers le Nord en conquérant Gourgan (où régnait Māhgušnasp, qui fut le maître de Dumbāwand, Ray, Tabaristān, Dēlum et Gēlān[4]) et Abrašahr, royaume frontière de l'empire kouchan, puis s'empara de Merv, de Balkh et de la Choresmie jusqu'aux «limites extérieures des pays de Khorasan; après quoi il retourna à Merv». Puis il rentre à Gōr, et c'est alors que viennent chez lui les envoyés des rois des Kouchans, de Turān et de Mokrān «pour annoncer leur soumission».

Déjà Nöldeke exprima des doutes sur la conquête par Ardeshīr de Balkh et de la Choresmie[5], et l'inscription de Châpour I lui donne raison puisque, parmi les rois vassaux d'Ardeshīr, elle ne mentionne que ceux de Merv, de Kerman et de Seistan, ainsi que le prince d'Abharšahr[6]. Nöldeke ne croyait pas non plus à la soumission des rois des Kouchans, de Turān et de Mokrān, invoquant avec raison qu'Ardeshīr ne porta que le titre de «roi des rois de l'Iran» (ou des Aryens) et que celui, plus large, de «roi des rois de l'Iran et de non-Iran» ne fut introduit dans la titulature sassanide que depuis Châpour I[7] et ses conquêtes qui étendirent largement le royaume hérité par lui de son père. Ceci paraît juste et se trouve confirmé par la même inscription. Cependant, une fois l'extrême limite orientale des conquêtes d'Ardeshīr établie, il devient surprenant de voir l'arrêt brusque des opérations militaires au moment même où les armées victorieuses du roi sassanide se trouvaient à la porte de l'empire kouchan, que ce soit à Merv ou au Seistan. Que s'est-il produit qui empêcha la poursuite de la conquête? Serait-ce un envoi d'ambassadeurs qui auraient présenté à Ardeshīr l'allégeance du roi kouchan et de ses deux voisins et peut-être vassaux — comme le rapporte Tabarī — démarche accompagnée peut-être d'une offrande de riches tributs et qu'évoque une tradition hindoue ayant trait à l'histoire d'un roi Junah, contemporain d'Ardeshīr Bābakān. D'après cette tradition, au moment où Ardeshīr s'approchait de Sirhind, Junah alarmé lui envoya des perles, de l'or, des bijoux et des éléphants,

(1) Zénob de Klag, *Histoire de Darôn*, *J. A.*, 1863, II, p. 425-426.

(2) Moïse de Khorène, livre II, chap. lxxiv, cf. Langlois, *op. cit.*, II, p. 117.

(3) T. Nöldeke, *op. cit.*, p. 17.

(4) J. Marquart, *Beiträge zur Geschichte und Sage von Erān*, *Z. D. M. G.*, 49 (1895), p. 637 et n. 5.

(5) T. Nöldeke, *op. cit.*, p. 17, note 3. Nous avons cité le passage d'Agathange qui parle du pays des K'ušank' non subjugué par Ardeshīr.

(6) M. Sprenling, *A. J. S. L. L.*, LVII (1940), p. 399-402.

(7) T. Nöldeke, *op. cit.*, p. 18, n. 1.

et incita ainsi Ardeshīr à retourner chez lui [1]. Le royaume très prospère de Junah, avec la capitale à Kanauj, la fondation par lui de villes sur le Jumnā, donc à proximité de cette ville de Mathurā où fut trouvée la majeure partie des inscriptions du temps de Vāsudeva, permettent, semble-t-il, d'entrevoir, à travers cette légende, une part de vérité historique rapportée sous une forme un peu différente par l'historien arabe. Un fait toutefois reste acquis : c'est qu'Ardeshīr ne dépassa pas personnellement la ligne Merv-Seistan, et que Vāsudeva, malgré sa position hostile à Ardeshīr depuis 227, arriva à conserver son empire presque intact jusqu'à l'entrée en lutte de Châpour I. Mais le retour d'Ardeshīr à Gōr, où il reçoit, paraît-il, envoyés et ambassadeurs, marque-t-il un abandon des opérations militaires? Dans ce cas, ne paraîtrait-il pas étonnant de voir le jeune roi Châpour, succédant à son père en 241, réaliser cette même année, en l'espace de quelques mois à peine, la conquête d'un ensemble aussi vaste de terres s'étendant du Seistan à l'Indus et de l'océan Indien à l'Yaxartes?

On ne peut passer sous silence, en parlant des conquêtes de Châpour I, le nom de Mani dont la vie et l'activité furent si étroitement liées à la personne du grand monarque sassanide, son protecteur. Les toutes récentes découvertes de textes manichéens, en langue copte, sont susceptibles de projeter, semble-t-il, une nouvelle lumière sur les débuts de ses relations avec le roi Châpour I, qui coïncident avec ceux de son ministère dans l'Inde et qui furent contemporains de la conquête du royaume kouchan [2]. Dans des passages biographiques d'un haut intérêt, Mani fait savoir qu'« à la fin des années d'Ardeshīr », il partit prêcher dans l'Inde où il arriva même à créer une communauté de fidèles. Il s'y trouvait en tout cas l'année de la mort d'Ardeshīr (241) quand le nouveau roi Châpour le manda. Il répondit à cet appel et se présenta devant le souverain dans la Susiane. Châpour le reçut avec beaucoup d'égards, l'autorisa de prêcher dans son empire, et ainsi il voyagea plusieurs années, faisant partie de la suite du grand roi [3].

Cette invitation suivie d'une autorisation d'une telle importance pour la vie d'un royaume à religion zoroastrienne officielle, et le fait d'attacher Mani à sa personne, impliquent nécessairement l'hypothèse que des relations existaient antérieurement entre le nouveau roi et le prophète. Ces contacts ne purent avoir lieu avant le voyage de Mani dans l'Inde puisqu'il quitta la Perse quand il avait à peine dépassé 20 ans (la date de sa naissance est 216/217). Par ailleurs, le « climat » sous le règne d'Ardeshīr devait être nettement défavorable à un jeune missionnaire propagateur d'une nouvelle religion, ce qui fut, probablement, pour Mani, une raison majeure pour quitter son pays et aller prêcher sa foi dans l'Inde. Il est hors de doute que Mani, qui resta dans ce pays entre 239 ou 240 et 241, ait assisté à sa conquête par Châpour, puisque l'Inde qu'il visita ne dépassa pas la vallée de l'Indus, comme le fait remarquer avec justesse

[1] V. Smith, *Invasion of the Panjab by Ardashir Papakan (Babagan), the first Sasanian King of Persia,* A.D. 226-41. *J. R. A. S.,* 1920, p. 221-226. Le passage est cité d'après Firishta, *History of the Rise of the Muhammadan Power in India,* où la source n'est pas indiquée.

[2] C. Schmidt und H. J. Polotsky, *Ein Mani-Fund in Ägypten, Sb. P. A. W.,* 1933, p. 1-89 du tirage à part; H. J. Polotsky, *Manichäischen Homelien,* 1934; Schmidt, Polotsky et Bohling, *Kephalaia,* fasc. 1-8, 1935-1937; C. R. C. Allberry, *A Manichaean Psalm-book,* 1938.

[3] *Ein Mani-Fund in Ägypten,* p. 47; *Kephalaia,* p. 15-16.

Henning [1]. C'est à ce moment, pendant sa campagne contre Vāsudeva I et le royaume kouchan, que Châpour dut connaître Mani. Il n'est pas impossible même de croire que le roi se l'était déjà attaché puisque Mani dit lui-même avoir assisté aux guerres de Châpour pendant son règne, en tant que faisant partie de sa suite [2].

Il faut donc admettre que la conquête du royaume kouchan eut lieu encore sous le règne d'Ardeshīr, puisque l'année de la mort de celui-ci, Mani retourne déjà en Perse pour se présenter devant le nouveau souverain. Réalisée par Châpour du temps de son père, cette conquête est attribuée par lui, dans sa grande inscription, à son propre règne; ceci ne pourrait être compréhensible qu'à la condition d'accepter l'assertion de certains historiens arabes, suivant laquelle Ardeshīr, à la fin de ses jours, passa le pouvoir à son fils qui devint co-régent [3]. Les monnaies aux effigies réunies du père et du fils, portant les noms des deux rois, sont des monuments suffisamment explicites pour écarter les doutes [4]. À la lumière de ces faits, on peut tenter de reconstituer les événements datant de la fin du règne d'Ardeshīr et du début de celui de Châpour, de la façon suivante : après avoir réalisé jusqu'à Merv ses conquêtes à l'Est, Ardeshīr rentre en Perse et laisse le commandement des armées dans ces confins de son royaume à Châpour qui devient co-régent. Le jeune royaume sassanide se trouve ainsi partagé entre Ardeshīr à l'Ouest — où, d'après Tabarī, ce roi rattache à sa couronne certains pays du littoral du Golfe Persique — et Châpour à l'Est, où la lutte contre Vāsudeva se poursuit. Au moment de l'occupation de la vallée de l'Indus où se trouvait Mani, Châpour entre en relations avec le prophète et l'attache peut-être à sa personne. Rentré en Perse après la mort de son père pour se faire couronner, Châpour y fait venir Mani, et c'est ainsi que celui-ci arrive dans la Susiane après avoir traversé « la Perse, la Babylonie et la Mesène » [5]. Cette reconstitution, qui n'est, certes, qu'une hypothèse, basée toutefois sur des sources écrites, explique et rend parfaitement plausible la visite de Mani au roi de Turān qui voit en lui le véritable Bouddha [6]; elle permet de comprendre les attaches que Mani laisse dans le pays des Kouchans où il tente de se réfugier en 276, lorsqu'il sent une menace de mort [7]; ainsi l'hypothèse de sa visite au Gandhāra ne paraîtrait nullement improbable comme elle le semblait à Henning [8]. Ceci expliquerait également comment Châpour I, qui succéda à son père en 241, aurait pu réaliser en quelques mois l'occupation du royaume kouchan dans sa presque totalité, puisque cette même année marque la fin de la campagne; enfin on comprendrait plus aisément le retour de Mani auprès de Châpour, la permission qui lui fut octroyée de prêcher et comment il put devenir un familier du roi.

[1] *Neue Materialien zur Geschichte des Manichäismus, Z. D. M. G.,* 90 (1936), p. 7.

[2] Mani emploie le terme *comitatus,* cf. *Ein Mani-Fund...,* p. 51, n. 1.

[3] Fr. Spiegel, *Eranische Altertumskunde,* III, p. 249; T. Nöldeke, *Études historiques sur la Perse ancienne,* p. 140; *Idem, Tabari,* p. 19. Maçoudi, *Les prairies d'or,* trad. Barbier de Meynard, II, p. 160.

[4] F. D. J. Paruck, *Sasanian Coins,* 1924, p. 315-316 et pl. III, 58 à 63. E. Herzfeld, *Kushano-Sasanian coins, M. A. S. I.,* n° 38, 1930, p. 32. S. H. Taqizadeh, *The early Sasanians, B. S. O. S.,* XI (1943), p. 13 sqq.

[5] *Kephalaia,* p. 16, l. 29-31. Ce retour, comme l'itinéraire l'indique, a dû se passer par voie de terre. Dans *Kephalaia,* p. 15, Polotsky semble abandonner l'hypothèse du voyage par mer; à comparer avec *Ein Mani-Fund...,* p. 47.

[6] W. Henning, *op. cit.,* p. 7 et note 2.

[7] H. J. Polotsky, *Manichäischen Homelien,* p. 44.

[8] *Op cit.,* p. 7 et note 2.

L'année officielle du règne de Châpour I dut commencer le 26 septembre 241, et son couronnement dut avoir lieu le 20 mars 242 [1], six mois plus tard. A cette date, la conquête du royaume kouchan est consommée, ce qui lui permet de riposter à l'attaque de Gordien. Quoique la majeure partie de cette conquête fut réalisée encore du vivant de son père, Châpour, en sa qualité de co-régent, l'attribue à son règne, ce qui est, somme toute, logique. D'après ce qui précède, le récit de la soumission des rois de Turān et des Kouchans, à Ardeshīr, ne s'opposerait pas tellement à la vérité historique; du reste, l'assertion d'Ibn-Khordādbeh non plus qui prétend que «le grand roi kouchan» fut le premier parmi ceux qu'Ardeshīr nomma roi [2]. Quant à la chute de la seconde dynastie kouchane et l'avènement de la troisième, cet événement dut avoir lieu entre le 4e mois de la saison des pluies de l'année 98 de l'ère de Kaniṣka (octobre-novembre 241 de notre ère), et le 2e mois d'hiver de l'an 299 de l'ère d'Azès (décembre-janvier 242/243 de notre ère) [3], date de la plus ancienne inscription connue de la troisième dynastie kouchane [4].

Un passage de Moïse de Khorène laisse supposer qu'une fois de plus Vāsudeva tourna son espoir du côté de l'empereur chinois en lui demandant son aide [5], et l'historien arménien raconte comment un différend surgit, au début du règne de Châpour I, entre celui-ci et *Djenpagour* [6], roi de Djen, c'est-à-dire l'empereur de Chine qui s'apprêta à déclarer la guerre à Châpour. Le conflit fut, paraît-il, évité grâce aux concessions faites par le roi de Perse, et le chapitre se termine par la description du pays de Djen « nation la plus pacifique». Si vraiment Vāsudeva fut la cause de cette tension, il n'arriva ni à sauver son royaume, ni même à reculer la date de sa chute.

Les traditions iraniennes conservent le souvenir d'une victoire remportée par Châpour sur *Pālēžak* le Touranien, près de la future Nichâpour qui aurait été fondée sur l'emplacement de la bataille. Châpour aurait également construit Pūšang et son pont sur le Hari-roud [7]. Le *Catalogue des villes*, § 15, qui mentionne la victoire de Châpour sur Pālēžak, précise qu'il s'agit de Châpour I. Marquart souligne que, d'après les historiens arabes, sauf Hamza, la fondation de Nichâpour est attribuée à Châpour II [8]. Herzfeld croit que c'est à Châpour I et place même cet événement dans l'année 252 [9]; plus tard, tout en maintenant son opinion, il fait une réserve avec la possibilité de l'attribuer à Châpour II [10]. Pour notre part, nous croyons que le récit se rapporte à Châpour II et voici pour quelle raison : au moment où Châpour I reprend la conquête des Marches orientales, ou plutôt de l'empire kouchan, la région de Nichâpour était déjà largement dépassée du fait des victoires de son père Ardeshīr. Le prince de cette province d'Abharšahr fait partie de la suite de ce roi, comme l'atteste la grande inscription de Châpour I.

(1) T. Nöldeke, *Tabari,* p. 412; en avril 243, d'après S. H. Taqizadeh, *op. cit.,* p. 26 et 41.

(2) *B. G. A.* VI, éd. de Goeje, p. 13.

(3) V. Smith, *J. R. A. S.,* 1903, p. 13, inscription nos 70 et 71.

(4) Je remercie M. Filliozat d'avoir eu la bonté de me faire connaître les correspondances entre les mois du calendrier hindou et les mois modernes.

(5) Livre II, chap. LXXXII, V. Langlois, *op. cit.,* II, p. 121-122.

(6) *Pagour* pour *bagpour* = *devaputra.*

(7) J. Marquart, *Eranšahr,* p. 49. Le nom de l'adversaire de Châpour est lu plus tard par Markwart *Pahl-ēčak* et interprété comme un hypocoristique de *Pahlav* (*A catalogue of the provincial capitals of Ērānshahr,* ed. by Messina, 1931, p. 53).

(8) *Eranšahr,* p. 49, n. 2.

(9) *Paikuli,* p. 41.

(10) *Kushano-Sasanian Coins,* p. 33.

Par contre, la situation sous Châpour II fut différente : pendant sa minorité, le roi kouchan, entièrement indépendant de l'Iran, profite, comme on le verra plus bas, de la situation trouble en Iran et fait une tentative, temporairement réussie, de récupérer les provinces occidentales qui lui furent arrachées par les Sassanides. Il dut occuper Merv et peut-être même dépasser la frontière d'Abharšahr. C'est ici que Châpour II dut livrer bataille et remporter la victoire qui lui permit, par la suite, d'annexer entièrement le royaume kouchan. Sur l'emplacement de la première victoire qui marquait, probablement, les débuts de son brillant règne effectif, il éleva la ville de Nichâpour aux destinées si réputées.

Sur l'étendue du royaume de Vāsudeva, tel qu'il se présentait vers la fin de son règne, on possède aujourd'hui deux sources : l'une chinoise, l'autre persane. La première est le *Wei Lio* dont le récit s'arrête avec le règne de l'empereur Ming (227-239) [1]. D'après ces annales «le royaume de *Ki-pin* (Cachemire), le royaume de *Ta-hia* (Bactriane), le royaume de *Kao-fou* (Kaboul), le royaume de *T'ien-tchou* (Inde), tous dépendent des *Ta Yue-tche*» [2]. Plus loin, en décrivant la nouvelle route du Nord, le texte dit : «...[la route] oblique vers le Nord-Ouest et ce sont alors les *Wou-souen* (vallée de l'Ili) et les *K'ang-kiu* (Sogdiane); ces royaumes existaient auparavant et n'ont pas été modifiés» [3]. Il semblerait donc que la Sogdiane ait été indépendante du royaume kouchan.

Or, dans la liste des pays qui entrèrent dans la composition de son empire, Châpour I cite, après les contrées conquises par son père Ardeshīr : 21) Tūgran, 22) Makūran, 23) Pāratān (près de la moderne Sarhad, à l'Est de Bampūr, près de Pahrah, Fahrah), 24) Hindustan, 25) Kūshān-šahr avec ses frontières allant de *Puškabūr* (= Peshawar) au Sud, jusqu'à *Kaš, Sūgd, Šašstān,* c'est-à-dire le Boukhara, la Sogdiane et la province de Tachkend, au Nord [4]. Ainsi, contrairement au *Wei Lio,* la Sogdiane entrait dans le royaume de Vāsudeva. D'où provient la différence qui ressort des deux sources dont la persane semble être la plus précise puisque Châpour I y relate lui-même sa campagne. Il faut croire que, puisque la composition du *Wei Lio* embrassait les vingt-six années qui s'étendaient entre la fin du règne de l'empereur Ming (239) et la fin de la dynastie des Wei (265), les changements intervenus dans les frontières du royaume kouchan — c'est-à-dire le détachement de la Sogdiane — après les victoires de Châpour I, et l'établissement de la troisième dynastie qui succéda à Vāsudeva, ont été introduits par les annalistes.

L'ordre de l'énumération des pays conquis par Châpour I peut servir d'indication sur l'itinéraire suivi par les armées victorieuses persanes qui, du Seistan envahissent les régions côtières puis, remontant, traversent l'Hindou-kouch et, après l'occupation de la Bactriane, passent sur la rive droite de l'Oxus. S'il en est ainsi, Châpour n'a fait que suivre l'ancienne route choisie par la plupart des conquérants de l'Inde et de l'Asie centrale venant de l'Ouest. Elle

(1) E. Chavannes, *Les pays d'Occident d'après le Wei Lio, T'oung pao,* série II, vol. VI (1905), p. 519-571.

(2) *Ibid.,* p. 538.

(3) *Ibid.,* p. 558.

(4) M. Sprengling, *op. cit.,* p. 353-358. Ce passage de l'inscription confirme les renseignements des géographes arabes d'après lesquels, géographiquement, la Sogdiane ne comprenait que la vallée inférieure du Zarafšān (R. Frye, *Sughd and the Sogdians, J. A. O. S.,* 63 (1943), p. 14-16). Ce pays a donné son nom à un royaume sogdien beaucoup plus étendu que le territoire propre de la Sogdiane, de même que la Perside ou Fars, donna son nom au royaume perse.

fut empruntée déjà par Cyrus qui, après la conquête du Seistan, remonta vers la vallée du Kaboul où il détruisit la ville de Kapiçi, et poussa vers le Nord où, dans les confins du monde scythe, il trouva la mort; Alexandre le Grand suivit le même itinéraire. Pour toutes ces opérations de grande envergure, la province du Seistan avec la vallée de l'Helmand inférieur devait servir de base, ayant été, jusqu'à sa conquête et sa destruction par Tamerlan, une région aussi riche et aussi fertile que les vallées des grands fleuves, comme celles du Tigre, de l'Euphrate ou du Nil. Plus au Nord, c'est le vaste grenier qu'est la Bactriane qui remplace le Seistan pour les conquérants des pays entre les deux fleuves. Et si Antiochus III, au cours de sa brillante expédition de 212-204 avant J.-C., destinée à restaurer la puissance séleucide, se dirige de Hérat vers le Nord et revient par Kaboul, l'Arachosie et le Seistan, c'est que son premier but était la lutte contre Euthydèmos, roi de la Bactriane, et la suppression de la «révolte des satrapes».

Le passage des armées de Châpour I vient d'être attesté dans la ville II de Bégram, cette vieille capitale du royaume de Kapiça, reconstruite et de nouveau ruinée par l'envahisseur; on le retrouve plus haut, à Termez, sur la rive droite de l'Oxus, où une partie de l'ancienne ville abandonnée du temps de Vāsudeva ne sera rendue à la vie qu'au moyen âge; c'est à lui enfin, qu'il faut attribuer, selon toute probabilité, la chute de la ville IV de Tali-Barzou, près Samarkand. Tantôt résistance suivie de la destruction d'une place forte, tantôt abandon d'une ville par sa population, tel a dû être le tableau des derniers jours de la seconde dynastie du riche royaume kouchan. Le butin amassé par Châpour et ses guerriers dut être immense s'il faut en juger par les richesses qui furent trouvées à Bégram par Hackin, et qui échappèrent au conquérant perse. Dans les trois salles d'une vaste construction, qui dut être une demeure de prince, étaient réunis et soigneusement entassés suivant leur nature, des centaines d'objets les plus divers, mais, chose curieuse, aucun d'eux, sauf deux petites appliques, n'était de métal précieux. Faut-il en conclure que les objets d'or et d'argent avaient été emportés dans la fuite, ou plutôt qu'il s'agissait, en l'occurence, d'un dépôt dans les réserves d'un palais, de marchandises destinées à des échanges, puisque la plupart des princes et des chefs politiques de l'Arabie et de l'Inde «pratiquaient le commerce pour leur propre compte et s'arrogeaient le monopole»[1]. Les riches marchands n'étaient-ils pas forcés d'offrir de précieux cadeaux aux princes pour «adoucir leur figure»?

TROISIÈME DYNASTIE KOUCHANE.

La victoire de Châpour I sur Vāsudeva met fin à la seconde dynastie kouchane restée au pouvoir pendant 98 ans. Le sort de son dernier roi est inconnu, mais si le royaume kouchan continua à exister, ce ne fut certainement pas sous son sceptre : trop de résistance fut manifestée par lui à l'expansion perse; il déploya trop de luttes et d'intrigues pour que Châpour lui conservât son trône. Le souverain sassanide a dû favoriser l'avènement d'une nouvelle dynastie que nous proposons d'appeler la troisième dynastie kouchane, sur l'origine de laquelle on manque de pré-

[1] VIDAL DE LA BLACHE, *Les voies de commerce dans la «Géographie» de Ptolémée, C. R. A. Inscr. et B.-L.* 1896, p. 466.

cisions mais qui, par une série d'indices, montre des liens avec les deux qui la précédèrent. Ainsi, d'une part, le retour au comput qui avait cours sous Kujula Kadphisès et son fils Wima, ainsi que certaines imitations des monnaies de ce dernier, soulignent, à notre sens, son rattachement à la première dynastie. Ceci est prouvé par toutes les inscriptions connues de cette nouvelle dynastie et dont la plus ancienne date déjà de la première année de son règne qui est l'an 299 (= 242/243 après J.-C.). D'autre part, les nouveaux princes kouchans se font connaître comme s'ils étaient les continuateurs de la lignée de Kaniṣka, puisque ce nom ainsi que celui de Vāsudeva sont les seuls relevés sur leurs émissions.

Si l'on peut obtenir quelques précisions quant aux noms, au nombre et à la succession des souverains de cette dynastie, c'est uniquement par l'étude numismatique. Dans leur ensemble, toutes les monnaies attribuées aujourd'hui avec certitude aux rois de la troisième dynastie, procèdent dans leurs grandes lignes des émissions de Vāsudeva I, successeur de Huviṣka. Néanmoins, par leur facture, leurs légendes et leurs formes, elles sont susceptibles d'être classées en trois groupes bien distincts qui se suivent chronologiquement.

1° Au premier groupe nous attribuerons les monnaies de Vāsudeva (Vāsudeva II), qui, par leur forme, leur exécution très soignée, leur modelage et leurs légendes, sont les plus proches de celles de Vāsudeva I[1]. L'avers porte le roi debout devant un autel, et le revers le dieu Siva avec le bœuf sacré.

Notons, toutefois, que malgré cette ressemblance, les particularités de cette série rendent impossible son attribution aux frappes de Vāsudeva I : c'est la forme de l'autel du feu plus petit et moins large, sans cornes et avec des traces de feu; c'est le trident rubané placé derrière l'autel — ce qui est une particularité des émissions de Wima Kadphisès; — c'est aussi la disposition de la légende qui, au lieu de commencer à gauche et en bas, comme sur les monnaies de la seconde dynastie, débute en haut et à droite de la tête du roi — tout comme sur les monnaies de Wima Kadphisès.

2° Le second groupe est représenté par les monnaies de Kaniṣka[2] (Kaniṣka II) : leur exécution au point de vue artistique marque nettement une régression; elle manque de cette netteté d'ordonnance qui caractérise les frappes antérieures; le modelage est moins bon; l'autel du feu est le même que sur les monnaies de Vāsudeva II, et le feu est plus marqué. Le sujet de l'avers est le même mais le bas du vêtement du roi est tantôt coupé droit, tantôt échancré; le revers s'enrichit d'un nouveau sujet représentant la déesse Ardokhsho trônant de face[3]. La légende, disposée comme dans la série précédente, paléographiquement offre des signes précurseurs des déformations de certaines lettres : ainsi le ᴧ devient de plus en plus circulaire ᴧ, et le N se rapproche déjà de Ⴙ. Dans le champ de l'avers, apparaissent des signes brāhmī[4].

[1] Nous renvoyons à la planche de l'étude de L. BACHHOFER, *Herrscher und Münzen der späten Kushānas, J.A.O.S.*, 56 (1936), p. 429-439, où sont réunies d'excellentes reproductions de toutes les séries. Le premier groupe de notre classification est représenté par les numéros 11 et 13 (Vāsudeva II de Bachhofer).

[2] *Ibid.*, n°s 7-9 (Kaniṣka III de Bachhofer).

[3] Copie d'une rare émission de Kaniṣka, LONGWORTH DAMES, *J. R. A. S.*, 1913, p. 957.

[4] Dans lesquels on veut voir l'indication des villes ou des provinces d'émission : *Ga* pour Gandhāra; *Pu* pour Puškalāvatī; *Na* pour Nagarahāra, etc. Nous croyons utile, à titre de comparaison, de mentionner ici l'étude sur les rois de la troisième dynastie publiée par BAÏ NATH PURI, *The Kuṣāṇaputra, Indian Culture,* VIII, n°s 2 et 3, p. 191 sqq., sans, bien entendu, pouvoir souscrire à son hypothèse.

3° Au troisième groupe appartiennent les pièces d'un roi qui porte de nouveau le nom de Vāsudeva (Vāsudeva III)[1]. Du point de vue artistique, elles marquent le déclin de l'art des graveurs : la disproportion entre la tête et le corps du roi est frappante ; le modelé a disparu ; l'enchevêtrement des caractères, des symboles et des attributs, entraîne des confusions. La légende n'est plus placée comme dans les deux groupes précédents, mais reprend l'ordonnance propre aux monnaies de la seconde dynastie, et, paléographiquement, suit le groupe 2 puisque la différence entre ᴧ et o a pratiquement disparu ; et les deux lettres seront exprimées dorénavant par un o, particularité qui restera caractéristique de cet alphabet jusqu'à la date de sa disparition qui suivra de peu la conquête de la Bactriane par les Arabes. La lettre Δ aussi prend, depuis les monnaies de Vāsudeva III, l'aspect d'un o. La forme même des monnaies change : elles sont plus larges et moins épaisses ; l'avers et surtout le revers s'encadrent d'une large bordure unie, et, ce qui, pour notre étude, revêt une importance particulière, ces médailles prennent la forme d'une cupule, et — comme l'a remarqué Bachhofer[2] — deviendront les prototypes des *aurei* que les princes sassanides émettront à Balkh à une époque qui, selon nous, suit immédiatement la fin de cette troisième dynastie kouchane.

La troisième dynastie comprenait donc, d'après notre hypothèse basée sur l'étude des monnaies, trois souverains. Leur nombre se trouve confirmé par la tradition indienne « si souvent incriminée à la légère » qui distingue deux groupes d'envahisseurs : les Sakas et les Tukhāras. Or, toutes les sources indiennes qui parlent des Tukhāras (qui sont des Kouchans) insistent uniformément sur le nombre quatorze de leurs rois[3]. Ce chiffre s'accorde parfaitement avec nos investigations et voici comment :

a) la première dynastie kouchane comprenait trois rois :

1) Heraüs
2) Kujula Kadphisès
3) Wima Kadphisès

b) la seconde dynastie comprenait cinq rois :

4) Huviṣka, le grand-père de Kaniṣka
5) Vāsiṣka, le père de Kaniṣka
6) Kaniṣka
7) Huviṣka
8) Vāsudeva

c) la troisième dynastie kouchane en comprenait trois :

9) Vāsudeva II
10) Kaniṣka II
11) Vāsudeva III

[1] L. Bachhofer, *op. cit.*, n°s 2 et 3 (Vāsudeva II de Bachhofer).

[2] *Ibid.*, p. 436.

[3] S. Lévi, *Notes sur les Indo-Scythes*, *J. A.*, 1897, II, p. 10, n. 1.

d) enfin la quatrième dynastie, qui est appelée parfois des « Petits Kouchans » ou des « Kidarites », comprenait trois rois :

12) Kidāra
13) Pīrō (Pērōz?)
14) Varahrān[1].

La titulature des monnaies de Kaniṣka II et de Vāsudeva II et III ne subit aucun changement par rapport à celle qu'on connaît par les légendes des médailles de la seconde dynastie. Comme les rois de celle-ci, chacun des trois rois de la troisième dynastie se dit « roi des rois kouchan », et l'usage de ce titre se confirme par les inscriptions contemporaines, comme celle de l'an 299 ; ils sont toujours des *devaputra,* désignation qui entre dans la composition du titre du roi kouchan dans l'inscription d'Allāhābād, et qui fut imitée sur les monnaies par les princes sassanides de Balkh, leurs successeurs, sous la forme de : *bago*. On pourrait en conclure que la victoire de Châpour n'était qu'éphémère et que l'empire kouchan reprit presque immédiatement son indépendance. Mais ce n'est pas ainsi, à notre sens, qu'il faudrait résoudre ce problème assez délicat, pas plus qu'admettre un point de vue opposé, c'est-à-dire que depuis la conquête sassanide, l'empire kouchan n'aurait existé que sous forme d'un petit état réduit non seulement à la vassalité du « roi des rois de l'Iran », mais aussi à celle d'un prince sassanide qui, en son nom, gouverna à Balkh[2]. Le *modus vivendi* entre le souverain de Perse et celui du royaume kouchan devait être établi sous une forme assez élastique puisque la grande inscription de Châpour I ne cite même pas le prince kouchan parmi ses vassaux, mais il serait logique de penser qu'une certaine suzeraineté avait été exercée par l'Iran sur son voisin de l'Est après des conquêtes aussi retentissantes que celles de Châpour[3]. Et si les modalités de la suzeraineté sur le royaume kouchan restent encore à établir, il est dorénavant impossible de croire qu'elle ait été exercée par l'entremise de princes sassanides installés à Balkh — ville désignée pour être leur capitale — et qui auraient été nantis de titres aussi importants que celui de « grand roi kouchan », ou encore « grand roi des rois kouchan ». De même que le roi Pērōz de ces monnaies était un prince autre que le frère de Châpour I, le « roi des rois » Hormizd n'est pas son fils et futur souverain de Perse. La même inscription de Châpour I s'oppose nettement à cette identification, ce qui a déjà été souligné par Sprengling[4], puisque Hormizd, le prince héritier, reste, du vivant de son père, « grand roi d'Arménie », et que Pērōz, le frère du roi, ne porte que le titre de *vispuhr* ou « prince royal », et ne détient aucune charge administrative[5].

Quelque relative que fût l'indépendance du nouveau royaume kouchan, il sortait de la tourmente bien affaibli avec des possessions réduites sensiblement. Les conquêtes des Sassanides et

[1] Pour l'identification des monnaies des rois de la dynastie kidarite, voir : M. F. C. Martin, *Coins of Kidāra and the Little Kushāns*, *J. R. A. S. B.*, vol. III (1937), p. 23-50.

[2] E. Herzfeld, *Paikuli*, p. 48 sqq. ; Idem, *Kushano-Sasanian Coins*, p. 32 sqq.

[3] Le point de vue de Sprengling (*op. cit.*, p. 401) disant que « Shahpuhr ... finishes off the Kushan Empire and incorporates it in its entirety in his Iranshahr » paraît dépasser la situation réelle.

[4] *Op. cit.*, p. 401-402. La date proposée par Sprengling pour ces monnaies est trop basse.

[5] *Ibid.*, p. 385-386 et 390-391.

la création par eux de petits états « tampons », d'une part, et, d'autre part, un lent réveil des peuples de l'Inde qui se traduira plus tard par l'avènement d'une dynastie nationale, et la tendance « autonomiste » des principautés rattachées et maintenues uniquement par la force sous la couronne kouchane — telles furent les circonstances qui amenèrent le vaste empire créé par Kaniṣka et ses prédécesseurs à des frontières plus réduites. Les pertes commencèrent par la Margiane que suivirent celles de la Choresmie et de la Sogdiane. La création du royaume que Châpour confia à son fils cadet Narsē, avec le Seistan, le Turān et l'Inde, prive l'empire kouchan de toutes ses possessions du Sud, du débouché vers la mer et de la vallée du moyen et du bas Indus. Le Cachemire n'appartenait plus, semble-t-il, au royaume kouchan sous la troisième dynastie, puisque la *Rājataranginī* ne mentionne plus ses trois rois [1]. Du côté des frontières Est du nouveau royaume, il n'est certainement plus question de sa suzeraineté sur la vallée du Gange; la plus ancienne inscription connue, celle de l'an 299 — qui est la première année de la troisième dynastie — provient encore de Mathurā, mais les quelques autres qui la suivent ont été trouvées dans la région de Peshawar et dans la vallée de Swāt, ce qui laisse supposer que le Panjāb oriental échappa, presque dès les premières années, au contrôle de cette dynastie. Et, en effet, on trouve la confirmation de la perte de l'Inde par le royaume kouchan dans le texte bouddhique traduit en chinois en 266 — ou plus probablement en 281 — et qui parle de Quatre Fils du Ciel : le Fils du Ciel de Tsin (Chine); le Fils du Ciel de T'ien-tchou (Inde) au Sud; le Fils du Ciel de Ta-ts'in (Asie antérieure) à l'Ouest; le Fils du Ciel des Yue-tche (Kouchans) au Nord-Ouest [2]. Pour son auteur, le monde est divisé entre quatre grands princes dont les royaumes correspondent plus ou moins aux quatre points cardinaux. Parmi eux figure le roi-devaputra de l'Inde, indépendant de celui des Kouchans. Mais un autre texte chinois signalé aussi par Pelliot [3] nous fait connaître les renseignements rapportés par une ambassade qui avait été envoyée vers 245-250 à Fou-nan pour obtenir des précisions concernant les navigateurs et les commerçants de l'océan Indien. D'après cette ambassade « dans les pays étrangers il y a trois abondances : l'abondance des hommes en Chine, l'abondance des joyaux au Ta-ts'in, l'abondance des chevaux chez les Yue-tche ». Ainsi, vers ces années 245-250, l'Inde faisait encore partie du royaume kouchan; conquise par Wima Kadphisès vers 99, elle fut perdue définitivement sous la troisième dynastie au cours du troisième quart du IIIe siècle de notre ère.

Mani n'ignorait pas non plus la « théorie des Quatre Fils du Ciel », apprise par lui sans doute dans l'Inde, puisqu'il légua, lui aussi, à ses disciples, un chapitre sur quatre royaumes sur la terre. Le premier royaume chez lui est sa patrie, la terre de Babylone, et royaume de son roi et protecteur : la Perse; le second royaume est l'empire romain, le troisième est le royaume des Axoumites; le nom du quatrième, transcrit en copte ⲥⲓⲗⲉⲱⲥ, qui serait Σίλις, n'est sans doute qu'une déformation du nom de la Chine. « Ces quatre grands royaumes se trouvent dans le monde. Rien ne les dépasse » [4]. Cette curieuse imitation, écrite entre 241 et 276, ne mentionne plus

[1] Autrement chez Bachhofer, *op. cit.*, p. 439.
[2] P. Pelliot, *La théorie des Quatre Fils du Ciel, T'oung pao*, 1923, p. 97-199; S. Lévi, *Devaputra, J. A.*, 224 (1934), p. 1-21.
[3] P. Pelliot, *op. cit.*, p. 121.
[4] *Kephalaia*, chap. LXXVII, p. 188-189. L'hypothèse des éditeurs qui voient en Σίλις le nom d'un fleuve, ne peut être retenue. Les recherches qu'a aimablement

ni l'Inde ni le royaume kouchan. La raison en est que, pour Mani, l'Inde qu'il a connue n'était que la vallée de l'Indus qu'il dut associer au royaume kouchan écrasé par son maître et souverain Châpour I, et qui n'existait plus comme « puissance mondiale ». Dans la version donnée par Mani, à la place des royaumes déchus, réapparaît le renaissant empire perse ainsi que le royaume des Axoumites qui, du fait du commerce mondial avec l'Orient, étendent leur pouvoir sur les côtes de la presqu'île arabique.

Si on jette un coup d'œil sur la carte, on se rend compte que le territoire soumis à l'autorité du roi de la troisième dynastie correspondait à peine à celui que Kujula Kadphisès légua à son fils. Toutefois, dans la composition de ce royaume entrent les provinces qui formèrent le noyau des fiefs kouchans deux siècles plus tôt. Au Nord, la vaste et riche plaine de la Bactriane avec sa partie montagneuse à l'Est, et, avec la ligne frontière à l'Ouest qui est peut-être déjà fixée près du Mervroud — où passera la frontière politique du royaume sassanide pendant toute la durée de cette dynastie (sauf pendant quelques rares et courtes périodes d'expansion à l'Est) jusqu'à la conquête arabe. Au Sud de l'Hindou-kouch, les Kouchans conservent probablement la partie montagneuse de l'Afghanistan central ainsi que les hautes vallées du Kaboul et de ses affluents, et peut-être même le plateau de Ghazni. Plus à l'Est, le Gandhāra leur reste, de même qu'une partie du Panjāb occidental. Par rapport à l'immense empire de Kaniṣka, le royaume de Vāsudeva II ou de Kaniṣka II porte en soi de graves signes de déclin. Mais, ramassé sur lui-même, aussi réduit qu'il fût, non seulement ce royaume n'accepte pas la déchéance mais il continue à poursuivre la lutte pour son existence, et, profitant même des moments de faiblesse de son nouvel adversaire, recouvre une indépendance entière.

Certes, après une défaite militaire aussi totale que celle que les Kouchans essuyèrent devant l'armée de Châpour I, il n'était pas question pour eux de reprendre cette lutte les armes à la main. Leur résistance se manifeste sur un plan autre qu'une lutte ouverte, et se traduit, d'une part, par des contacts qui semblent fréquents avec l'empire romain en conflit avec la Perse, et, d'autre part, par l'aide qu'ils cherchent à apporter à chaque mouvement intérieur perse susceptible d'affaiblir ou de miner le pouvoir central persan.

Les sources arabes prétendent que dans la onzième année de règne de Châpour I (vers 252 ?), le roi de Perse fut forcé d'arrêter le siège de Nisibis pour se rendre aux frontières orientales de son empire et, qu'après une courte absence, il rentra pour reprendre les opérations interrompues [1]. On ignore les événements qui exigèrent sa présence sur les confins du royaume kouchan, mais il est certain que l'interprétation qu'en propose Herzfeld [2] ne s'accorde pas avec les faits historiques rapportés par l'inscription de Châpour I. A peine une décade plus tard, on retrouve dans les sources occidentales la mention du roi kouchan de la troisième dynastie, sous un aspect nouveau : après sa victoire sur Valérien, Châpour I annonce ce succès aux princes

entreprises M. Ch. Kuentz, pour trouver la mention de la Chine dans les textes coptes, n'ont pas abouti. Faut-il croire que ce pays se trouvait exclu des horizons coptes ou plutôt de ceux d'un copiste de Fayoum? Le nom le plus proche de celui du texte, serait *Sêres; la permutation de *l* en *r*, à l'époque de la rédaction du manuscrit, paraît être attestée.
[1] T. Nöldeke, *Tabari*, p. 31-32.
[2] *Paikuli*, p. 45; *Kushano-Sasanian Coins*, p. 33.

et rois vassaux, celui d'Arménie et du pays des Cadusiens. Les rois qui n'ont pas reçu ce message envoient aux généraux romains des promesses d'aide pour libérer l'empereur captif [1]. Parmi ces « alliés » des Romains [2], la première place est occupée par le roi des Bactriens qui ne peut être que le prince de la troisième dynastie kouchane. Il ne figure pas parmi les vassaux ni même parmi les alliés de Châpour I, et si son alliance avec Rome n'est qu'une hypothèse, il n'en reste pas moins certain qu'il cherche à gagner les bonnes grâces des Romains en proposant ses services pour mettre fin à la captivité de Valérien — démarches qui n'aboutirent jamais, puisque, comme il semble, cet empereur finit ses jours prisonnier des Perses.

Encore une décade plus tard, et on rencontre de nouveau le roi kouchan dans les sources occidentales à propos de cadeaux qu'il offre à Aurélien lors du magnifique triomphe organisé à Rome, en 274, après la victoire sur la reine Zénobie. Là, les envoyés du roi kouchan (*Bactrani*) figurent à côté de ceux du roi des Indes, des Perses etc., ce qui confirme que l'Inde n'entre plus dans l'ensemble des pays sur lesquels règne le roi kouchan [3], ce que le discours de Tacite, successeur d'Aurélien, semble corroborer [4]. Geste surprenant de la part d'un roi kouchan dont le pays s'enrichissait par le commerce avec Palmyre qui était, comme on le sait, un centre de transit par le Golfe Persique pour l'Inde, aussi important qu'Alexandrie avec ses ports commerciaux de la mer Rouge. Si ce prince, malgré tout, fait « à mauvaise fortune bon cœur », c'est qu'il devait espérer tirer de l'amitié de Rome d'autres avantages plus pressants, et dans l'avenir, être récompensé des pertes subies.

La lutte ouverte par les armes contre le roi perse ne va pas tarder, et cinq ans plus tard, on trouve les Kouchans alliés aux Scythes et aux Gelles, soutenant Hormizd — l'Ormies des sources occidentales — révolté contre son frère, le roi Bahrām II [5]. La guerre fratricide semble avoir été longue. Bahrām, redoutant une attaque sur ses frontières occidentales, cherche, par l'envoi de présents, à détourner ou arrêter les plans de Probus qui préparait la guerre contre la Perse. Mais ces présents furent refusés avec hauteur par l'empereur qui, sans coup férir et sans renoncer à ses plans, semble avoir obtenu une trève favorable à Rome [6]. L'invasion des Sarmates, et sa mort en 282, empêchèrent Probus de réaliser ses plans, mais son successeur Carus, après avoir liquidé la menace sur le Danube, marche contre la Perse où la guerre fratricide continue toujours. Il traverse l'Euphrate, remporte la victoire sur l'armée perse, s'empare de Séleucie et occupe toute la Mésopotamie. Puis il traverse le Tigre, prend Ctésiphon, ce qui lui vaut le titre de « Particus Maximus » [7]. Carus veut poursuivre ses victoires plus à l'Est, mais sa marche est arrêtée par son assassinat en juillet 283. Bahrām II, pressé à l'Est et battu à l'Ouest, s'empresse de

[1] *Script. Hist. Aug.*, Trebelli Pollonis, *Valeriani duo*, XXII, 4 (7), 1. *Bactrani et Hiberi et Albani et Tauroscythæ Saporis litteras non receperunt sed ad Romanos duces scripserunt auxilia pollicentes ad Valerianum de captiuitate liberanduim.*

[2] M. Reinaud, *J. A.*, 1863, p. 383 sqq.

[3] *Script. Hist. Aug.*, Flavii Vopisci, *Aurelianus*, XXVI, 33, 4. *Præter captivos gentium barbararum Blemmyes, Axomitæ, Arabes Eudæmones, Indi, Bactrani, Hiberi, Saraceni, Persæ cum suis quique munerib*

[4] *Ibid.*, XXVI, 41, 10. *Illum Saraceni, Blemmyes, Axomitæ, Bactrani, Seres, Hiberi, Albani, Armenii, populi etiam Indorum ueluti præsentem pæne uenerati sunt deum.*

[5] Claudius Mamertinus, *Paneg.*, III, 17.

[6] H. Mattingly, *C. A. H.*, XII, p. 316.

[7] *Script. Hist. Aug.* Flavii Vopisci, *Carus*, XXX, 8, 1. *...contra Persas profectus nullo sibi occurente Mesopotamiam Carus cepit et Ctesifontem usque peruenit occupatisque Persis domestica seditione imperatoris Persici nomen emeruit.*

conclure la paix avec Rome, à qui il abandonne la Mésopotamie pour avoir les mains libres dans sa lutte contre son frère et les alliés de celui-ci. Après un long effort, il reconquiert de nouveau le Seistan à la tête duquel il place son fils — le futur roi Bahrām III — avec le titre de Σεγανσαά [1], et glorifie cette victoire en faisant exécuter un bas-relief sur les rochers de la gorge qui se trouve près de la ville de Châpour.

On ignore si, après la reconquête du Seistan, Bahrām II projeta une expédition punitive contre le roi des Kouchans, gravement compromis dans la révolte de son frère Hormizd. Elle ne dut jamais avoir eu lieu, puisque la pression de Rome continua à s'exercer sur l'empire perse, et, qu'en 288, Dioclétien obligea Bahrām II à abandonner toute prétention sur la Mésopotamie ainsi que sur l'Arménie [2]. Après la mort de Bahrām II, en 293, son fils Bahrām III lui succède mais pour une courte période de quelques mois seulement. Son avènement est marqué par une nouvelle révolte, celle de son grand-oncle Narsē, qui remporte une victoire et se proclame roi la même année. Le trône de la Perse passe définitivement aux mains de la branche cadette de la dynastie sassanide, événement qui est largement retracé par l'inscription de Paikuli.

Au moment où fut rédigée la grande inscription de Châpour I, donc peu de temps avant sa mort, Narsē est mentionné comme roi du Seistan, de Turān et de l'Inde, autrement dit comme régnant sur un large territoire allant des frontières orientales de Kerman jusqu'aux embouchures de l'Indus — pays arrachés par la conquête de Châpour I au royaume kouchan. Il dut occuper ce poste jusqu'à la mort de son père et peut-être même sous Hormizd I, mais fut remplacé, vraisemblablement, sous Bahrām I ou II, puisque tout porte à croire que Hormizd-Ormies, révolté contre son suzerain, était un successeur de Narsē au Seistan. On ignore sur qui s'appuya Narsē dans sa lutte pour la conquête du trône de son père, mais nous ne croyons pas nous tromper en avançant l'hypothèse qu'il pouvait avoir une alliance avec le royaume kouchan, royaume limitrophe des pays sur lesquels Narsē régna pendant plusieurs années. Les rois kouchans ayant perdu les débouchés sur l'océan Indien étaient forcés d'entretenir des relations de bon voisinage avec le prince sassanide, ce qui pouvait valoir à Narsē des amitiés personnelles à la cour de ces rois. Enfin, le royaume kouchan ne laissait passer aucune occasion de se mêler dans les affaires intérieures de la Perse quand l'enjeu pouvait être un affaiblissement du pouvoir central du puissant voisin ou l'avènement d'un nouveau souverain ami et allié. L'aide kouchane à Hormizd, révolté contre Bahrām II, ne pouvait être refusée à Narsē, révolté peu d'années après contre Bahrām III pour arriver au même but : conquérir le trône de l'Iran. Ceci paraît d'autant plus plausible que l'inscription de Paikuli, qui énumère à la fin tous les souverains des pays indépendants s'étant fait représenter pour féliciter Narsē, mentionne le roi kouchan à la place d'honneur, avant même le César de Rome [3]. De même que l'empire romain et son successeur l'empire de Byzance ne laissaient passer aucune occasion de s'immiscer dans les affaires dynastiques des rois de Perse, de même les voisins de l'Est, l'empire kouchan et son successeur le royaume hephtalite ne restèrent pas indifférents aux querelles et aux rivalités des princes sassanides, et cherchèrent, comme les Romains, à jouer leur rôle dans les moments difficiles pour le

[1] Agathias, IV, 24. — [2] *C. A. H.*, XII, p. 328. — [3] E. Herzfeld, *Paikuli*, p. 117.

pouvoir central iranien, et à soutenir leurs propres prétendants. On forcerait donc la vérité en affirmant que l'empire kouchan, après les conquêtes sassanides, cessa d'exister, ou, réduit à l'impuissance, commença une longue agonie de petit royaume vassal. Bien au contraire, son relèvement fut assez rapide; il remontait déjà au temps des premiers successeurs de Châpour I et continuait toujours, semble-t-il, après l'avènement de Narsē.

Remis sur le trône grâce à l'aide des Kouchans, Narsē, homme d'énergie comparable à son père Châpour I, se tourne vers le voisin de l'Ouest, et, profitant de l'absence de Dioclétien, occupé en Égypte, envahit la Syrie. Les succès le favorisent tout au début, mais sa campagne se termine par une défaite et un désastre au cours duquel il perd, comme Darius III à la bataille d'Issus, femmes et enfants. L'armée romaine, victorieuse sous le commandement de Galérius, s'empare de Ctésiphon, et l'ambassade envoyée par Narsē conclut un traité qui lui enlève la Mésopotamie, accorde à Rome le protectorat sur l'Arménie, et fait perdre à la Perse cinq petites provinces au delà du Tigre. En échange, Narsē ne reçoit que sa famille captive et rien de plus.

La défaite persane et le traité imposé par Rome illustrent la double victoire de celle-ci, militaire et diplomatique, et ce revers renforce la position du roi kouchan à qui la faiblesse des Sassanides permet de jouer sur l'échiquier politique un rôle plus important. Les Perses, redoutant leur voisin de l'Ouest, recherchent l'alliance du royaume kouchan, et c'est ainsi qu'il faut, d'après nous, expliquer le mariage du roi Hormizd II (301-309), fils et successeur de Narsē, avec la princesse kouchane, fille « du roi de Kaboul ». Ce mariage fut célébré comme un des plus grands événements du temps et le « trousseau de la mariée fut remarquable par sa splendeur ». Prince doux et juste, Hormizd II, à la tête d'un empire sorti diminué d'une guerre malheureuse, n'aspirait qu'à vivre en paix avec ses voisins. La paix avec Rome, conclue par Narsē en 298, dura quarante ans; l'alliance avec le royaume kouchan semble avoir été bien plus courte.

La mort de Hormizd II fut suivie de luttes intestines pour le trône, qui se terminèrent, d'après les traditions, par le couronnement de Châpour II avant sa naissance. On n'a pas de précisions concernant les trente premières années de son règne, mais puisque la guerre de revanche avec Rome ne commence qu'après cette période, il faut croire que ce jeune monarque avait d'autres préoccupations. Christensen pense avec raison à des difficultés intérieures et à la défense des frontières contre les Arabes [1]. Ceci ne fut que d'ordre secondaire : l'ennemi principal qui réagit vigoureusement fut le roi kouchan.

En effet, Tabarī [2] fait savoir que les « Turcs », dans lesquels on ne peut voir que les Kouchans, profitant de la minorité de Châpour II, se débarrassèrent de leur vassalité et passèrent à l'offensive contre l'empire iranien. Marquart a vu juste en reconnaissant les Kouchans, mais il se trompe en croyant que la collision fut provoquée par l'apparition des Chionites [3]. La Perse ne connaîtra la menace chionite qu'environ un quart de siècle plus tard et les motifs de l'agression kouchane furent très différents. Au début du règne de Châpour II, pendant sa minorité, le gouvernement se trouvait entre les mains de sa mère, assistée d'un conseil de grands; le pays se ressentait encore

(1) *L'Iran sous les Sassanides,* p. 229-230. — (2) I ٨٣٦, 15. — (3) *Eranšahr,* p. 50.

des défaites infligées par Rome; les compétiteurs n'étaient pas tous éliminés; bref, la situation d'ensemble était plus que jamais favorable à l'aspiration du roi kouchan (alors à l'apogée de sa puissance) de ramener, du moins en partie, les frontières de l'ancien empire kouchan à ce qu'elles étaient sous la seconde dynastie. Il n'est pas impossible que ses visées aient été dirigées simultanément contre deux régions annexées par les Perses depuis Châpour I : la riche oasis de Merv, au Nord-Ouest, d'une part, et les pays réunis sous le *Saghanshah,* de l'autre. On admet que la Sacastène se rendit indépendante pendant la minorité de Châpour II [1]. Il faut admettre l'annexion de Merv par les Kouchans, car nous avons déjà vu plus haut pour quelle raison il faut croire que les troupes kouchanes dépassèrent la frontière orientale de la province d'Abharšahr. Cette revanche du roi kouchan, qui était peut-être parent de Châpour II, rendit la troisième dynastie maîtresse d'un royaume plus vaste qu'il ne fut jamais sous d'autres rois de cette dynastie; et l'écho de cette puissance se retrouve dans la mention du souverain kouchan, avec tous ses titres pompeux de *daivaputra ṣāhi ṣāhānuṣāhi,* sous lesquels il figure dans l'inscription de Samudragupta, sur le pilier d'Allāhābād. Ce roi kouchan fait partie des souverains voisins du royaume Gupta « qui font au roi divers présents pour reconnaître sa suzeraineté, lui font hommage de leurs États, sollicitent ses ordres » — « formules orgueilleuses qui donnent un aspect de vassalité à des relations diplomatiques. Il s'agit d'États étrangers de complète indépendance » [2]. La date de l'inscription ne paraît pas être postérieure à l'an 340 qui serait, selon nous, la date présumée de la réaction de Châpour II, et coïnciderait, d'après certains savants, avec l'attaque de Samudragupta et l'annexion des dernières possessions des Kouchans dans le Panjāb [3]. Rappelons également que la plus récente inscription connue de la troisième dynastie est celle qui figure sur l'image de la déesse Hariti, trouvée à Skārah Ḍherī, près Hashtnagar, et qui est datée de l'an 399, qui est l'année 342 de notre ère.

Dans la guerre de Châpour II contre la troisième dynastie kouchane, qui fut la première entreprise importante du jeune roi, on peut percevoir trois étapes : la première fut la reconquête de Merv où fut installé le prince Pērōz avec le titre de « grand roi kouchan », par anticipation sur les victoires qui suivirent immédiatement et qui marquèrent l'annexion des territoires propres kouchans n'ayant jamais auparavant appartenu aux Sassanides. Ensuite, en effet, vient la conquête de la Bactriane et le transfert du siège du « grand roi kouchan » à Balkh, dont le titulaire devient le prince sassanide Bahrām à qui en succède un autre nommé Hormizd. Enfin, la conquête s'étend sur les régions au Sud de l'Hindou-kouch, et le prince sassanide prend le titre de « grand roi des rois kouchan ». La présence d'un roi kouchan vassal, conservant la région de Kaboul et de Peshawar, justifie, semble-t-il, ce dernier titre. On ignore si ce roi appartenait encore à la troisième dynastie ou non.

Toute la période de l'histoire afghane commençant par la guerre de Châpour II contre le royaume kouchan, et toute la période hephtalite jusqu'à la conquête arabe, feront l'objet de notre volume suivant des *Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan.* Si nous mentionnons

(1) A. Christensen, *op. cit.,* p. 231, n. 2.

(2) L. de la Vallée Poussin, *Dynasties et histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes,* p. 45.

(3) J. Kennedy, *The secret of Kanishka, J. R. A. S.,* 1912, p. 686.

rapidement son début, c'est uniquement en liaison avec l'histoire de la ville de Bégram qui continua à être habitée non seulement après les conquêtes de Châpour II, qui, semble-t-il, n'ont pas affecté beaucoup la vie de la cité, mais également sous la quatrième dynastie kouchane qui succéda, à Balkh, au règne des princes sassanides. La ville ne fut abandonnée par ses habitants que devant la menace de l'invasion hephtalite dont la vague déferla sur les versants Sud de l'Hindou-kouch, au cours des dernières années du IVe siècle de notre ère. Aux abords de l'an 400, les Hephtalites se trouvaient déjà à la frontière de l'Inde.

CONCLUSIONS.

Nous avons vu au cours de notre esquisse de l'histoire politique de l'empire kouchan, à quel point sa naissance et sa prospérité furent étroitement liées aux conditions politiques dans lesquelles se trouvait le monde aux abords de l'ère chrétienne et pendant les trois premiers siècles de notre ère. L'impuissance des petits états scythes qui se partagèrent entre eux la dépouille du royaume gréco-bactrien; la disparition du dernier petit royaume grec d'Hermaïos; la rapide décadence des héritiers de Gondopharès; la faiblesse menaçant de plus en plus l'existence de l'empire parthe; le morcellement des états de l'Inde, et enfin l'intervention, même intermittente, de la Chine en Kachgarie — telles furent les raisons qui favorisèrent l'ascension rapide et les succès du jeune royaume kouchan. La puissante personnalité d'un Kujula Kadphisès ou de son fils, la grandeur d'un Kaniṣka, leur permirent d'exploiter largement ces circonstances et de doter leur pays de vastes étendues. Ceci n'est qu'un aspect du problème, car si la situation politique formait un climat favorable, les conditions économiques du monde donnèrent aux Kouchans une prospérité jamais peut-être égalée par les monarchies qui les précédèrent ou qui vinrent les remplacer sur le sol de l'Afghanistan moderne. Pour ce côté de leur histoire, tout paradoxal que cela pût paraître, les destinées de l'empire kouchan étaient en étroite dépendance de celles de l'empire romain. Ce n'est pas par hasard que le royaume kouchan prospéra tant que le monde romain suivit une ligne ascendante. La décadence de l'empire romain est une des causes de celle de l'empire kouchan.

Nos connaissances ont certainement dépassé l'époque où, en se basant sur le classement des monnaies des empereurs romains, trouvées aux Indes, on croyait que le commerce entre ce pays et Rome déclinait depuis la fin des Julio-Claudiens [1]. Si, en effet, les monnaies des premiers empereurs jusqu'à Néron ont été trouvées dans l'Inde en beaucoup plus grand nombre que celles des princes postérieurs, la raison, à notre sens, doit en être cherchée ailleurs. Kujula Kadphisès, qui n'a pas fait d'émissions en métal précieux, acceptait la circulation de la monnaie romaine, et l'imitait même en bronze. La situation change depuis l'avènement de Wima Kadphisès : l'or romain, qui arrive dans l'Inde sous forme de monnaies impériales, est refondu et refrappé par les rois kouchans [2], exactement comme chaque nouveau roi sassanide faisait refondre

[1] R. Sewell, *Roman Coins found in India*, *J. R. A. S.*, 1904, p. 591-639.

[2] L'idée fut exprimée par A. Cunningham, *N. C.*, 1889, p. 277, et suggérée du fait du poids presque identique des *aurei* des Kouchans et des Romains.

et refrapper les monnaies de son prédécesseur. Ceci supprimait presque entièrement la circulation des pièces étrangères et, par contre, jetait sur le marché un nombre très élevé de monnaies d'or kouchanes, qu'on trouve encore aujourd'hui en Afghanistan et dans l'Inde du Nord-Ouest, que ce soit des émissions de la première, de la seconde ou de la troisième dynastie. Ainsi, la quantité élevée des *aurei* romains émis jusqu'à Néron, et le monnayage de l'or très étendu des rois kouchans depuis Wima Kadphisès, confirment plus qu'ils n'infirment le développement progressif des échanges mondiaux à la base desquels se trouvait le monométallisme or.

L'extension du commerce entre provinces impériales d'abord, avec l'Orient surtout, enrichit les citoyens romains et décentralise en même temps la fortune. Le bassin oriental de la Méditerranée connaît une prospérité remarquable au Ier et au IIe siècles de notre ère; les centres du commerce, comme Pétra, Palmyre, la Syrie, et surtout Alexandrie, se mettent en tête des échanges. « Sans les marchands alexandrins, le commerce de l'Inde n'aurait point existé. » [1] Une nouvelle classe de bourgeoisie se forme depuis les Flaviens et prend une part grandissante dans la vie du pays à côté des sénateurs et de l'ordre équestre qu'elle remplace progressivement. A cette bourgeoisie éclairée revient le mérite d'avoir été une des causes de cette floraison d'urbanisme qu'a connue Rome sous les Flaviens et les Antonins. Le féodalisme de la République s'effondre pour faire place à une nouvelle forme de capitalisme représenté par la Cité basée sur le commerce et tout ce qui en vit, c'est-à-dire l'industrie et l'agriculture. La vie spirituelle, intellectuelle et artistique se développe et forme cette civilisation « aristocratique, raffinée, délicate ». Les idées changent : l'activité industrielle ou commerciale, non seulement n'est plus mal vue chez les Romains du IIe siècle de notre ère, mais à Alexandrie, par exemple, l'entourage même du prince est engagé dans des entreprises commerciales et achète des bâteaux, des stocks de marchandises et fait partie des puissantes associations alexandrines de commerce [2].

Socialement, les habitants de l'empire romain de cette période sont divisés en deux groupes bien distincts : les grands et les petits, ceux qui gouvernent et ceux qui obéissent; sénateurs, équestres et bourgeoisie, d'une part; la classe moyenne des villes, les artisans, le prolétariat et la masse paysanne, de l'autre, ce dernier groupe étant privé de toute possibilité de s'élever [3]. Toute la société est régie par une administration forte mais humaine appuyée sur une armée nationale composée surtout de gens venus de la terre.

Nos connaissances sur la structure sociale et administrative comme sur la vie économique de l'empire kouchan sont particulièrement pauvres; il faut raisonner par analogie pour se faire une idée, même très imparfaite de ce qu'était la société kouchane sous Wima Kadphisès ou Kaniṣka. Selon toute probabilité, elle présentait les particularités d'une monarchie despotique orientale, semblable à d'autres monarchies créées par les peuples d'origine iranienne, comme l'empire achéménide, parthe ou sassanide.

Au sommet de la pyramide se trouve le « roi des rois », entouré de sa cour composée des représentants de la puissante classe féodale qui détient la majeure partie des terres. Les rois vassaux ou les satrapes — comme ceux d'Oudjein ou du Panjāb oriental — conservant parfois le droit

[1] M. Rostovtzeff, *The social and economic history of the Roman Empire*, Oxford, 1926, p. 147. — [2] *Ibid.*, p. 259. — [3] *Ibid.*, p. 128 sqq.

de monnayage, détiennent, sous le grand monarque, le gouvernement des différentes parties du royaume. Certains pays, comme le Cachemire et peut-être le Badakhshān — qu'on peut considérer comme fiefs de la dynastie — sont gouvernés, vraisemblablement, par des princes royaux. A certains moments, et à la suite de circonstances particulières, entre le grand roi et les rois vassaux, un vice-roi est instauré qui détient le pouvoir suprême, comme ce fut le cas sous Wima Kadphisès pour l'administration de l'ensemble des pays de l'Inde récemment conquis et rattachés à l'empire. Certains des rois vassaux se voyaient chargés du haut commandement de l'armée, comme ce *ṣāhi* à qui Kujula Kadphisès confia les opérations dans la Kachgarie contre les troupes chinoises de Pan Tch'ao. Le nombre des rois vassaux dut être particulièrement élevé du temps des Kouchans, si on doit en juger par les mémoires de Hiuan-tsang, mémoires plus récents, certes, que l'époque qui nous intéresse, mais qui illustrent la structure séculaire du pays. Ceci est dû en grande partie au morcellement poussé du pays en petites principautés — résultat logique du système de la grande féodalité qui fait de chaque ville plus ou moins importante la capitale d'un petit royaume. A un échelon plus bas, c'est un seigneur qu'on rencontre avec son château dominant soit un bourg, soit un village lui appartenant — organisation qui fit naître, deja sous les rois gréco-bactriens, la légende du prince grec régnant sur un millier de villes [1]. Ainsi se formait l'appareil administratif de l'empire, avec ses divers degrés, et ceci jusqu'au moindre village où, au bas de l'échelle, se trouvait un représentant du seigneur. Cette structure assurait le recrutement de l'armée en obligeant chacun des seigneurs à se présenter, en cas de guerre, avec un nombre déterminé de cavaliers ou de fantassins; elle assurait aussi, par la responsabilité du même seigneur, la régularité des opérations fiscales.

L'essor du commerce mondial, et en particulier de celui existant entre Rome et l'empire kouchan depuis le Ier siècle de notre ère, ne pouvait avoir les mêmes conséquences dans la vie sociale des deux états. Rome, avec ses industries développées, fut surtout exportatrice des produits de luxe manufacturés; l'empire kouchan, en grande partie, resta un pays essentiellement agricole et éleveur, comme l'est d'ailleurs encore de nos jours l'Afghanistan moderne. Certes, le Cachemire, comme il l'est aujourd'hui, était réputé pour ses tissus; le châle cachemirien, offert à Aurélien par Bahrām I qui s'était compromis par son alliance avec la reine Zénobie de Palmyre, fut si apprécié que l'empereur le donna au temple de Jupiter Capitolin [2]. L'Inde produisait et exportait des cotonnades; l'association de ses ivoiriers était particulièrement florissante à en juger par la porte qu'elle a offerte au *stūpa* de Sānchī; et la qualité de ses ouvriers, hautement appréciée dans le monde, se trouve confirmée par les découvertes faites à Pompéi et à Bégram. L'Inde exportait également les produits de ses pêcheries de perles ainsi que des pierres précieuses et des épices. Des mines du Badakhshān, comme on le fait de nos jours, on extrayait le rubis et le lapis-lazuli. Mais le rôle principal de l'empire kouchan consista à transiter des produits d'Extrême-Orient, de la soie de Chine en particulier, et il est peu probable, semble-t-il, que s'y soit développée la classe de cette bourgeoisie qui devint l'apanage de la société romaine des Antonins, ni que l'urbanisme du pays y ait pris un essor particulier.

[1] Strabon, XV, I, 3; Justin, XLI, I, 8; XLI, IV, 5.
[2] J. Kennedy, *The later Kushans*, *J. R. A. S.*, 1913, p. 1061; *Script. Hist. Aug.* Flavii Vopisci, *Aurelianus*, XXVI, 29, 1.

Une nouvelle classe, celle des marchands, a dû se former et centraliser des capitaux importants. On serait moins enclin de voir en eux des exportateurs des produits du pays que des propriétaires des moyens de transport. C'est leur organisation avec les batelleries et les caravanes qui devait servir d'intermédiaire, d'une part, entre les comptoirs des sociétés commerciales, ou les marchands alexandrins installés dans les ports de l'Inde occidentale, ou d'autres comme Maēs Titianus — ce négociant macédonien de Tyr (source principale des renseignements de Marinos de Tyr) — et, d'autre part, les marchands des royaumes de la Kachgarie qui assuraient le transit sur le dernier tronçon oriental de la Route de la Soie.

De même qu'en Sogdiane, une nouvelle aristocratie financière se forme dans l'empire kouchan à côté de la vieille aristocratie terrienne. On ignore son rôle dans la vie agricole et si, pareillement à la bourgeoisie romaine du IIe siècle, elle n'engageait pas les capitaux disponibles dans l'achat et l'exploitation de propriétés. Mais, formant la classe aisée des villes, elle faisait, en grande partie, vivre la foule des petits artisans qui peuplaient les bazars des agglomérations kouchanes, comme celui dont les échoppes se serraient des deux côtés de l'artère principale de Bégram qui avait été dégagée par Hackin et Carl au début des fouilles sur ce site. Là, travaillaient tous ceux qui fabriquaient les divers objets d'usage courant : potiers, tisserands, bijoutiers, forgerons, bref tous ces artisans que les bazars de certaines villes orientales, restées à l'écart des grandes routes, groupent encore aujourd'hui par corps de métier.

Hors des villes, c'était la nombreuse classe paysanne, attachée à la glèbe et ne pouvant probablement pas quitter librement un village pour un autre ou aller s'installer dans une ville sans l'assentiment du seigneur — servilité qui subsiste encore de nos jours dans certains pays d'Orient. La classe paysanne fournissait les ouvriers qui travaillaient dans les mines et les carrières, les chasseurs et les pêcheurs, les éleveurs de bêtes et les conducteurs de caravanes. A côté de toute cette population sédentaire, évoluaient, comme elles le font aujourd'hui, les tribus nomades, souvent très puissantes du fait que leurs chefs appartenaient à des familles apparentées à la dynastie. On ne sait rien sur l'état de l'esclavage sous les Kouchans sinon qu'il y avait les «belles vierges destinées au concubinage» que mentionne l'auteur du *Périple*, et qui figuraient parmi les marchandises apportées dans l'Inde par les commerçants romains [1]. La demande pour cet article ne diminue pas au cours des siècles qui suivent, puisque Ibn Khordādbeh mentionne les «esclaves femelles» à côté des eunuques et des garçons que les marchands juifs exportaient, au IXe siècle, d'Occident dans l'Inde [2].

Les marchands, cette nouvelle classe de la société kouchane, que nous nous garderons de dénommer bourgeoisie afin d'éviter une confusion avec celle de Rome, pouvaient-ils avoir une vie culturelle aussi élevée que celle de la bourgeoisie romaine sous les Flaviens ou les Antonins? Leurs biens accumulés étaient-ils mis aussi largement à la disposition de cette classe moyenne des villes, qui, dans l'Empire romain, profita grandement des embellissements des cités : bains, gymnases, théâtres, forums, construits avec les dons généreux des bourgeois éclairés de la Rome contemporaine? Il est difficile de l'affirmer puisque les recherches archéologiques sur les anciennes

[1] *Périple de la mer Érythrée*, § 49. — [2] *Le Livre des Routes et des Provinces*, trad. C. Barbier de Meynard, *J. A.*, 1865, p. 213.

villes kouchanes n'en sont qu'à leurs débuts. On possède toutefois un nombre déjà imposant d'inscriptions rédigées en kharoshthī ou en brāhmī, datant du temps de l'empire kouchan, qui évoquent des réalisations d'œuvres d'utilité publique telles que le creusement d'un puits, ou la construction d'une citerne. Une étude d'ensemble de ces textes pourrait éclairer davantage les problèmes concernant la vie sociale de l'époque. Si l'on peut parler de l'emploi des richesses privées des citoyens kouchans pour le bien de la communauté, il est certain que la plus large part allait aux œuvres pies.

C'est une tradition orientale, et iranienne en particulier, de glorifier les princes en évoquant les villes ou les sanctuaires fondés ou restaurés par eux. Rare était le roi sassanide au nom de qui n'était rattaché le souvenir de l'érection d'une nouvelle ville. L'Église ne fut pas oubliée et la meilleure preuve en est fournie par la grande inscription de Châpour I où le roi parle de la fondation de Feux pour commémorer le nom de chacun des membres de la famille royale, en commençant par le sien [1]. Ce qu'il appelle les Feux, ce sont les temples qui devaient abriter les autels où brûlait le feu sacré, et de ce fait on peut croire que le temple de la ville de Châpour, qui fait partie de l'ensemble du quartier des palais que nous avons récemment dégagé [2], est précisément le sanctuaire que mentionne l'inscription, et qui fut élevé pour glorifier le nom de ce roi sorti victorieux de la guerre contre l'empereur Valérien, dans la ville fondée par lui, qui portait son nom et où il finit ses jours [3].

Les rois kouchans, en particulier ceux de la seconde dynastie, furent, eux aussi, bâtisseurs de villes. On le sait par la *Rājataranginī* [4] comme par les traditions, et un peu par les recherches archéologiques. La plus importante fondation sous Kaniṣka est la ville de Peshawar où fut transférée la capitale de l'Empire. Les considérations politiques et administratives de l'époque exigeaient une capitale qui ne fût pas aussi excentrique que celle au Nord de l'Hindou-kouch. Située sur le tronçon Sud-Est de la Route de la Soie, Peshawar devait être appelée à devenir un entrepôt des marchandises qui remontaient vers l'Extrême-Orient ou arrivaient de ces contrées. On sait que cette nouvelle création a fait dévier la route vers Kapiçi. Une autre nouvelle ville, érigée sous Kaniṣka, et identifiée grâce aux fouilles archéologiques, est Taxila (Sirsukh), élevée à peu de distance de l'ancienne (Sirkap) [5] qui avait été détruite ou abandonnée, probablement à la fin de la période d'interrègne entre Wima Kadphisès et Kaniṣka.

Mais ces rois kouchans sont connus surtout par l'érection d'œuvres pieuses, de *stūpa* et de monastères. Sur cette dernière voie, ils furent suivis par leurs sujets et en particulier par ces marchands que le négoce international avait enrichis et qui, près des grandes villes servant d'entrepôt de marchandises, ou aux endroits de croisement des routes parcourues par les caravanes, faisaient construire de nouveaux monastères ou orner ceux qui existaient déjà. Que ce soit à Balkh ou à Termez, à Bāmiyān, Kapiçi ou Taxila, les centres religieux se trouvaient toujours en dehors du mur d'enceinte qui entourait la ville; leur nombre et leur importance ainsi que la

(1) M. Sprengling, *op. cit.*, p. 384 sqq.

(2) *Revue des Arts Asiatiques*, t. X (1936), p. 119 sqq.

(3) H. J. Polotsky, *Manichaische Homilien*, I, p. 42, où est décrite la mort du roi Châpour I dans la ville de Bîchâpour.

(4) I, 168-170.

(5) Sir John Marshall, *A Guide to Taxila*², p. 109 sqq.

quantité de moines qui les peuplaient, les témoignages des pèlerins, et surtout ceux de Hiuan-tsang, les illustrent largement. Les richesses qu'ils abritaient, en particulier les œuvres d'art, permettent d'admettre que des milliers d'ouvriers, tailleurs de pierre, maçons, sculpteurs, modeleurs, artistes peintres devaient, en foule, travailler à leur embellissement. Par qui étaient-ils payés sinon par ces riches marchands dont les dons généreux permettaient aux communautés religieuses bouddhiques de subsister et de se consacrer aux rites imposés et exigés par la religion officielle.

Toute la population d'origine iranienne qui habitait l'empire kouchan n'appartenait pourtant pas exclusivement à la religion bouddhique. Le vieux zoroastrisme, qui était la religion des gens de la Bactriane et de certaines régions au Sud de l'Hindou-kouch, devait se pratiquer, et si des cas de transformation d'un temple du Feu en sanctuaire bouddhique — comme celui de Nowbahār à Balkh — illustrent le triomphe du bouddhisme, d'autres devaient rester en fonction. Nous n'en connaissons actuellement qu'un, à vrai dire de l'époque parthe, qui a été élevé dans les environs de Taxila [1], mais d'autres, moins importants, semblables à ceux qui ont été découverts par les missions scientifiques soviétiques au Nord de l'Oxus [2], sortiront un jour du sol afghan au cours de fouilles. Depuis le milieu du IIIe siècle, à la suite du voyage de Mani dans le royaume kouchan où il put assez rapidement créer des communautés, ainsi qu'à la suite des conquêtes de Châpour I, se propage le manichéisme précédant de peu le christianisme. Parmi les vieilles religions de l'Inde, le sivaïsme semble avoir été particulièrement en faveur auprès des princes kouchans, si l'on en juge par les revers de leurs monnaies à image de Siva et de son bœuf sacré [3].

La situation politique du monde au milieu du IIIe siècle tranche profondément sur celle du siècle précédent. A Rome, déjà sous les Sévères, les réquisitions, les violences des soldats et les exactions des officiels atteignent sérieusement la bourgeoisie. Avec Maximien, la situation devient plus grave, la classe possédante est épuisée par les exécutions et les confiscations; les conditions économiques créées par les révoltes et les guerres civiles empirent, le commerce et l'industrie se ruinent, certains centres urbains disparaissent. Les empereurs meurent rarement de mort naturelle; depuis Caracalla, l'empereur ne s'appuie plus sur la bourgeoisie mais sur la classe inférieure qui grossit l'armée et l'administration. C'est la revanche de la classe des dépossédés sur la bourgeoisie, qui agonise sous les coups des fonctionnaires et des soldats, représentant

(1) Sir John Marshall, *op. cit.*, p. 100 sqq.; Ugo Monneret de Villard, *The Iranian Temple of Taxila. A Survey of Persian Art*, I, p. 445-448. Aristobule cité par Strabon, XV, I, 62, rapporte qu'à l'encontre du reste de l'Inde, le peuple de Taxila exposait ses morts aux vautours.

(2) S. Tolstov, *Antiquités de l'ancienne Choresmie*, *Annales de l'histoire ancienne*, 1941, fasc. I, p. 164 sqq., où l'auteur cite le passage d'Al-Birūnī où il est dit qu'en Sogdiane, pendant les fêtes zoroastriennes, les hommes se réunissaient dans des maisons du Feu où avaient lieu des repas collectifs. Des survivances des maisons du Feu attachées à des mosquées sont attestées chez les Tadjiks des montagnes. D'après Inostrantzeff, les maisons du Feu se trouvaient dans chaque village de la Sogdiane, et à Samarkand il y en avait sept. Les *grommes* ou maisons de réunion des hommes chez les Kafirs de l'Hindou-kouch, signalées par G. Robertson, *The Kafirs of the Hindu-Kush*, p. 479, 483-497, ne seraient, d'après S. Tolstov, qu'une survivance des «maisons du Feu» également.

(3) «... le sol du Gandhāra ne nous a pas livré tous ses secrets et parmi les «cent temples hérétiques», dont Hiuan-tsang avoue l'existence, on trouvera peut-être un sanctuaire brahmanique, voire même quelques *stūpa* jaina.» A. Foucher, *op. cit.*, II, p. 420.

le prolétariat des villes et la paysannerie des campagnes. En Chine, la révolte des « Bonnets jaunes», qui marque le début du déclin des Han, est suivie de la chute de cette dynastie. Les trois dynasties des Wei, Wou et Chou, se disputent la domination et le pays est plongé dans une guerre civile épuisante.

On ignore si l'état instable du monde eut des répercussions sur la vie sociale de l'empire kouchan de ce temps, mais on peut présumer que la tolérance religieuse dut épargner aux Kouchans les révoltes. Avec une industrie inexistante, l'empire ne dut pas connaître ce prolétariat des villes qui lève la tête à Rome. Enfin, le caractère patriarcal de la vie rustique que les pays à population iranienne ont conservé encore jusqu'à nos jours épargna, probablement, à la société kouchane, des secousses violentes semblables à celles de la Chine ou de Rome. L'empire kouchan dut ignorer cet antagonisme entre la bourgeoisie et le prolétariat et la paysannerie qui entraîna la crise à Rome. Son système social ne paraît jamais avoir dépassé cet état réduit composé du roi, de la cour et de sa suite, de grands propriétaires terriens, du clergé, de la masse des serfs ruraux et d'un petit groupe de marchands et d'artisans, qui caractérise la société romaine de l'Empire à son déclin [1], et qui fut à la base de la structure sociale de l'empire sassanide.

Mais l'empire kouchan souffre après avoir subi l'assaut de Châpour I. La victoire de celui-ci, non seulement prive les Kouchans de leur indépendance (qu'ils rétabliront du reste assez rapidement, animés par la pensée d'une revanche), mais encore leur porte un coup sensible : la Perse enlève une série de provinces kouchanes les plus vitales, prive le royaume de ses débouchés sur la mer, cherche à le transformer en un état purement terrien, « embouteillé ». La politique impérialiste des premiers Sassanides suivait un plan parfaitement coordonné : avant que Châpour I ne s'empare de l'embouchure de l'Indus et des ports importants de l'Inde, Ardeshīr annexe la Mesène et la Chorasène — deux royaumes qui détenaient tout le commerce avec l'Inde par le Golfe Persique. Ce n'est pas par hasard qu'un des fils de Châpour I fut désigné comme roi de Mesène [2]; cette nomination explique toute l'importance que le jeune royaume sassanide attachait à ce pays du fond du Golfe Persique. L'extension perse s'étale aussi sur la côte méridionale de la presqu'île arabique pour finir plus tard à la côte orientale de la mer Rouge. Aidés par les Arabes, les Sassanides créent une marine redoutable qui entre en concurrence avec la flotte romaine et fait disparaître, à la longue, le pavillon impérial des mers orientales.

Ce qu'on constate sur la route maritime du trafic international trouve sa réplique sur les voies terrestres au Nord du royaume kouchan : la Margiane est annexée, les Perses sont à la porte de la Bactriane; ils y contrôlent la route comme ils contrôlent la mer, et les marchands kouchans seront peu à peu évincés par les négociants sogdiens. Le royaume kouchan étouffe sous cette double pince. La conquête politique, suivie d'une pression économique exercée par les Sassanides à l'Est, trouve son pendant du côté des voisins de l'Ouest également, où, la longue lutte pour la Mésopotamie, les sièges prolongés de Nisibis, Charrhé, Amida, la prise de Palmyre par Aurélien, illustrent la politique romaine. Toutes les guerres entre Rome et les Sassanides ne visent pas uniquement des gains territoriaux ou la protection des frontières par des limites naturelles.

(1) M. Rostovtzeff, *The social and economic history of the Roman Empire*, p. 478. — (2) M. Sprengling, *A. J. S. L. L.*, 1940, p. 386.

Le but des empereurs romains est d'arriver au Golfe Persique, de tenir ses ports, de s'approprier les bases maritimes qui trafiquent avec l'Inde et grâce auxquelles il leur serait facile de protéger une autre voie maritime, celle qui part de la mer Rouge et que coupe la jeune marine arabo-sassanide venant précisément de ces mêmes bases du Golfe Persique. Ce n'est pas par hasard non plus que toutes les intrigues, d'abord, les opérations militaires, ensuite, entreprises par les rois de la troisième dynastie kouchane, ont pour théâtre le royaume du Seistan qui détenait les ports de l'embouchure de l'Indus. Que ce soit à l'Est ou à l'Ouest, la Perse détient, au détriment de ses deux voisins, les centres nerveux du commerce international maritime.

Si, donc, des rivalités pareilles entrent en jeu, si des guerres aussi prolongées et aussi coûteuses s'engagent, c'est qu'il existe un intérêt. En fait, cet intérêt est bien le commerce, et ce serait une grave erreur de le croire inexistant au IIIe siècle. Assurément, la bourgeoisie romaine, qui l'alimentait, a subi un choc terrible, elle agonise, mais elle n'a pas disparu car on ne peut faire disparaître et réduire à zéro des ressources accumulées depuis des siècles [1]. Du reste, une nouvelle bourgeoisie se forme à côté et copie les goûts de la précédente. Certes, les massacres de la population alexandrine par Caracalla en 215, les révoltes des Alexandrins et les sièges de leur capitale, la prise de Palmyre et sa destruction par Aurélien, affectèrent gravement le commerce romain. Sans doute, la demande pour les objets de luxe, la soie, les épices, est-elle en baisse, mais elle ne disparaît pas au IIIe siècle, comme elle ne disparaîtra pas plus tard non plus, ne serait-ce que pour satisfaire les commandes de la cour de Constantinople ou des Mérovingiens. Même au IXe siècle, lorsque la Méditerranée occidentale, à la suite des conquêtes arabes, deviendra un « lac musulman », lorsque l'Islam rompra l'équilibre et isolera l'Europe occidentale et arrêtera net la voie des échanges qui « n'avaient cessé d'être jusqu'alors », le commerce continuera toujours d'exister. Ce seront les marchands juifs qui, sous les Carolingiens, par la voie terrestre à travers les Alpes, continueront à pourvoir leur clientèle d'objets de luxe et d'épices — commerce à volume extrêmement réduit, mais « d'autant plus lucratif » [2]. « Parce que, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils naviguent, le commerce de la Chine et des Indes s'est imposé à la témérité de tous les trafiquants : il en fut ainsi dans le passé le plus reculé; il en est ainsi aujourd'hui : tant il est vrai que les lois de la civilisation dépendent de celle de la nature et que la société des humains est soumise aux conditions de la terre où elle s'agite. » [3]

Les mers orientales ne furent pas fermées au IIIe siècle; chacune des trois puissances : Rome, la Perse et le royaume kouchan combattent seulement pour que leur liberté leur soit gardée. Leur politique est bien différente de celle des Arabes qui, à la fin du VIIIe et au IXe siècle, après l'occupation de l'Afrique du Nord et de la Sicile, coupent la Méditerranée mais ne cherchent pas à maintenir le commerce arrêté et à remplacer la marine disparue. Dans l'océan Indien, chacun des compétiteurs, et en particulier Rome et la Perse, luttent pour leur propre hégémonie, pour que les voies du commerce restent exclusivement entre leurs mains.

Le commerce se fait donc toujours, sur une moindre échelle, mais il se fait. La preuve la plus flagrante en est la circulation de l'or sous les rois de la troisième dynastie, qui est une conséquence du

(1) M. Rostovtzeff, *op. cit.*, p. 411.
(2) H. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, p. 237.
(3) Gabriel Hanotaux, *in* A. Kammerer, *La mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie, depuis l'antiquité*, t. I, p. VI.

commerce, puisque «là où le commerce s'est conservé, l'or s'est conservé.... également»[1]. Quand la Perse de Châpour II annexe le royaume kouchan, pendant cette courte période elle passe de son système de monométallisme argent au bimétallisme argent et or, car Châpour II est le seul de tous les rois sassanides à émettre en nombre des *aurei* dont le poids égale celui des *aurei* romains; on constate le même genre d'émissions chez les princes sassanides qui règnent à Balkh[2]. Or, la drachme sassanide et le *denarius* romain constituaient le seul système monétaire en circulation en Asie occidentale et l'introduction de l'or dans le monnayage de Châpour II est la preuve que cette nécessité se présenta devant les Sassanides pour commercer sur le territoire kouchan. Ce même bimétallisme est maintenu par la quatrième dynastie kouchane qui succéda aux Sassanides dans la Bractriane d'abord, au Sud de l'Hindou-kouch peu après. Mais quand les Chionites-Hephtalites remplaceront la dynastie des Kidarites, ils n'adopteront que le système monométallique argent, comme celui des Sassanides, parce que l'Inde maritime leur est fermée et que leurs intérêts commerciaux sont tournés vers la Perse. Quant aux Indes, c'est la dynastie des Gupta qui y maintiendra le monnayage de l'or.

Les richesses trouvées dans le palais de Bégram, illustrent également l'état du commerce au cours de la première moitié du IIIe siècle. Certes, certains objets sont peut-être plus anciens que tout l'ensemble (le *terminus ante quem* est l'an 241 qui est celui de la conquête du pays par Châpour I), mais il serait utile de rappeler que l'art de l'empire romain au IIe siècle marque déjà une baisse; les artistes n'inventent plus de formes nouvelles et se contentent de reproduire ce qui avait été créé au Ier siècle[3]. Quant aux ivoires indiens, leur art si proche de celui de Mathurā semble aussi ramener leur date à la période de la seconde dynastie kouchane sous laquelle cette ville était un centre artistique très important et où furent trouvées la plupart des inscriptions de cette dynastie. Bref, on ne peut parler de la disparition du commerce oriental pendant le IIIe siècle; il devient plus difficile, son volume est certainement plus réduit, mais on lui porte toujours de l'intérêt. L'envoi d'une ambassade en Chine par Dioclétien, pour aplanir les difficultés et pour maintenir les relations d'échange[4], est significative.

Au IVe siècle, les Romains abandonnent la rivalité sur les mers orientales et achètent la soie chez les Perses pendant la période de paix, ou par l'intermédiaire des Éthiopiens en temps de guerre, commerce qui fit la fortune des Axoumites. Les empereurs de Constantinople font travailler la soie à Tyr, à Sidon, villes de la côte, et un fonctionnaire spécialement désigné est chargé des achats de soie pour le Gouvernement[5]. Les routes maritimes par la mer Rouge et le Golfe Persique, de même que la voie terrestre par le Nord, restent toujours ouvertes au trafic qui, malgré tout, se maintient.

La perte des provinces annexées par Châpour I, l'étranglement économique que les Sassanides exercent sur la troisième dynastie kouchane ne sont pas les seules conséquences de la conquête

(1) H. PIRENNE, *op. cit.*, p. 152.

(2) On connaît les monnaies d'or des rois sassanides, mais le nombre de ces émissions est insignifiant par rapport à celles de Châpour II; voir F. D. J. PARUCK, *Sasanian coins*, p. 31 sqq.

(3) M. ROSTOVTZEFF, *op. cit.*, p. 166.

(4) M. REINAUD, *Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale*, *J. A.*, 1863, p. 390-391.

(5) M. REINAUD, *op. cit.*, p. 404.

de la Perse. Comme par une brèche pratiquée dans un mur, pénètre vers le monde iranien de l'Est tout ce que la civilisation du plateau iranien occidental a su créer au cours de sa longue existence, et en premier lieu l'art sassanide. Que peut opposer à ces influences la civilisation kouchane qui, en conservant encore dans le domaine de l'orfèvrerie les vestiges de son art de l'Asie centrale, accepta déjà depuis ses débuts cet art hybride gréco-bouddhique — conséquence d'un compromis entre les deux courants, tous deux étrangers aux Kouchans, mais qui, si paradoxal que cela puisse paraître, réunis ensemble, constituent l'art qui caractérise quand même la civilisation kouchane. Au IIIe siècle, cet art entre dans sa phase de décadence pour subsister encore pendant tout le IVe et mourir d'épuisement au Ve siècle. A côté, se forme et commence à s'étendre une nouvelle formule de l'art qu'on a dénommé irano-bouddhique. On le voit alors dans les fresques de Bāmiyān; avec une expression plus sassanide encore, dans les fresques de Dukhtar-i-Nōshirwān, et plus commune dans le décor de la céramique. Il est encore mal connu et peu étudié sur le sol de l'empire kouchan qui ne fut pas le seul à l'accueillir. De même que les produits du commerce, il est transité par les sujets kouchans plus à l'Est, vers cette Kachgarie où les expéditions scientifiques des deux premières décades de notre siècle retrouvèrent ses traces. Les formules de l'art sassanide iront même plus loin : elles atteindront la Chine où elles se manifesteront sur les bas-reliefs de la dynastie des Wei.

L'emprise de la civilisation sassanide ne s'arrête pas là; elle pénètre un peu partout dans cette société kouchane qui, après la conquête de Châpour I, est de plus en plus exposée aux influences du voisin de l'Ouest, à population étroitement apparentée à celle de l'empire kouchan. C'est ainsi que même dans la religion bouddhique on constate la pénétration de certaines divinités du panthéon zoroastrien, comme la déesse Ardokhsho dont le culte fut si répandu sous la troisième et la quatrième dynasties, à en juger par les revers des monnaies de Kaniṣka II, de Kidāra et de ses successeurs, de même que par la statuette de cette divinité trouvée par nous, et provenant, vraisemblablement, d'une chapelle privée. Sans doute les influences sassanides s'affirment-elles davantage sous la quatrième dynastie kouchane, qui introduit le bimétallisme sassanide de l'époque, devient une alliée de l'empire Perse et envoie même ses troupes pour combattre les Romains. Kidāra et ses successeurs frappent des drachmes en argent qui sont copiées sur celles des rois sassanides; ils abandonnent pour ces émissions l'image du roi sacrifiant debout devant l'autel, sujet maintenu depuis Wima Kadphisès, et se font représenter en buste, tout comme les princes persans, et portent même des couronnes copiées sur les leurs.

On ne saurait trop insister sur le rôle primordial que l'empire kouchan joua pendant quatre siècles dans les destinées des peuples de l'Asie centrale. Après une rapide et brillante ascension sous la première dynastie, après la splendide période de la seconde, le déclin se manifeste déjà sous les rois de la troisième dynastie, et, avec la quatrième, faible soubresaut, la chute est consommée. On a pu entrevoir dans ce que nous avons exposé les raisons extérieures de cette chute, politiques et économiques. Malheureusement pour lui, des causes intérieures entraînèrent aussi ce royaume, dont l'impulsion initiale avait été si puissante, vers sa disparition définitive.

L'avènement des Kouchans marque la réalisation de l'unité de leur empire qui se substitue à la pluralité des états qui se trouvaient sur l'aire conquise par leurs armes. C'était un processus

diamétralement opposé à celui qu'a connu l'Europe occidentale à l'époque des invasions barbares, alors que la pluralité des états se substitua à l'unité de l'État romain[1]. Mais tandis que les barbares, en se substituant à la *Romania*, subissent l'empreinte de cette civilisation gréco-romaine — qui fut acceptée par tous les pays entrant dans l'orbite de Rome et formant autour de la Méditerranée une vaste unité scellée par la même culture, unie par la mer — les Kouchans ne trouvent rien de cohérent sur le sol qui devint leur empire, qui soit susceptible de constituer cette force intérieure, base inévitable et indispensable aux puissances durables. Au moment où Kujula Kadphisès de yabgou devint roi, deux siècles s'étaient écoulés depuis la destruction du royaume gréco-bactrien par une confédération d'envahisseurs. Qu'advint-il de cette civilisation qu'on croit non sans raison avoir été si brillante? Sans doute, les peuples scythes ne cherchèrent-ils pas à la détruire; bien plus, on peut supposer qu'ils l'adoptèrent dans la mesure où elle leur était nécessaire. Mais leurs forces furent-elles suffisantes pour la maintenir et la développer puisqu'un arrêt eut été une condamnation; l'état plus ou moins chaotique de l'organisation politique, avec le démembrement du pays en petits états qui suivit la disparition des gréco-bactriens, était-il favorable à la préserver? L'esprit de la civilisation kouchane telle qu'elle se présente avec ses installations de la plus belle époque — celle de la dynastie de Kaniṣka — ne permet pas de répondre affirmativement. En dehors de cet art gréco-bouddhique, dont on veut rattacher les racines à la civilisation gréco-bactrienne disparue, il n'y a rien ou presque rien qui pût témoigner des souvenirs vivants de la brillante culture hellénistique. Dans l'architecture, les maisons à hauts murs de pierre se voient remplacées par des constructions en couches de pisé ou en briques crues; dans le travail des coroplastes se maintiennent les traditions du monde iranien; dans la céramique se perpétuent, avec quelques légères modifications, les produits locaux antérieurs; enfin dans la bijouterie se manifeste un nouveau courant, arrivé avec le conquérant.

Ce dernier n'a pas apporté avec lui ce mortier si nécessaire pour cimenter les pays multiples et variés qui se groupent autour de la couronne. « L'empire romain ne connaît ni Asie, ni Afrique, ni Europe. S'il y a des civilisations diverses, le fond est le même partout. Mêmes mœurs, mêmes coutumes, mêmes religions sur ces côtes qui, jadis, ont connu des civilisations aussi différentes que l'Égyptienne, la Tyrienne, la Punique »[2]. De quoi disposaient les Kouchans, que pouvaient-ils offrir comme civilisation qui, pareillement à la civilisation gréco-romaine, eût été susceptible d'unir les parties disparates pour réaliser un empire cohérent? Une dynastie? Certes, mais elle ne vient même pas d'un territoire national comme celle que l'Italie fournit à l'empire romain, ou le Fars à l'empire sassanide. Elles s'épuisent vite ces dynasties kouchanes qui ne durent chacune qu'à peine un siècle, et dont deux : la seconde et la quatrième, viennent, semble-t-il, de régions extra-impériales, de l'autre côté des montagnes qui forment les frontières politiques de l'empire. Était-ce autour de la religion que les Kouchans eussent pu réaliser l'unité? Sans doute, le bouddhisme, surtout sous Kaniṣka, joua un rôle de point de rassemblement, mais à ses côtés, le sivaïsme pour les uns, le zoroastrisme pour les autres, ne cédèrent pas leurs privilèges séculaires que des religions nouvelles, comme le manichéisme, commençaient à revendiquer. Les langues

[1] H. Pirenne, *op. cit.*, p. 123. — [2] *Ibid.*, p. 2.

dans l'empire étaient aussi disparates que les religions et on chercherait en vain de ce côté un élément semblable au latin « qui fait jusque dans le courant du VIIIe siècle, l'unité de la *Romania* »[1]. Même l'écriture dans l'empire kouchan, si indispensable à une société dont le commerce est tellement développé, manque d'unité puisqu'au Nord de l'Hindou-kouch on écrit le tokharien, au Sud on utilise le kharoshthī, et à l'Est le brāhmī, sans oublier la possibilité pour les populations des régions occidentales de connaître et d'utiliser le pehlvi.

Les Kouchans, formant une minorité dans leur empire, n'eurent pas l'étoffe nécessaire pour transformer les peuples qu'ils dominaient, comme le firent les Musulmans ou même les Romains. Il n'y avait pas lieu pour eux d'admirer une civilisation susceptible d'être assimilée par eux, comme ce fut le cas des Germains installés en Gaule. Leurs rois n'ont donc été qu'« un point de cristallisation purement politique ». Autour d'eux, chaque élément, chaque partie de leur empire, conserve sa propre physionomie. Assurément, ils apportèrent avec eux leurs arts mineurs, en particulier cette orfèvrerie de couleur qui est la sœur de celle des Sarmates. Ils la firent peut-être même connaître à leurs voisins de l'Ouest où ses traces se rencontrent dans les ornements des Sassanides et peut-être même à Palmyre, tout comme les Sarmates qui, par les Goths et les Germains, l'introduisirent en Gaule. L'art mérovingien n'est que la version européenne de l'art sarmate né en Asie centrale[2]. La bijouterie kouchane se présente ainsi comme une branche sud-asiatique du même courant. Les Kouchans introduisirent certaines nouveautés dans l'architecture, et ces particularités semblent avoir été propres aux peuples de l'Asie centrale. Il n'est pas impossible même qu'ils aient connu un armement plus perfectionné et un art militaire supérieur. Mais ils manquaient de force et de moyens pour synchroniser la civilisation qui fut un atout si puissant entre les mains des Romains. Ce n'est pas de l'épuisement dû à une longue suite de luttes que succomba l'empire kouchan, comme ce fut le cas de l'empire romain ou de l'empire sassanide, l'un sous les coups des barbares, l'autre à la suite des guerres interminables avec les Romains. C'est du manque de cohésion qu'il s'écroula. Tant que ses voisins sont faibles, comme c'est le cas de la Parthie, ou lointains, comme la Chine; tant que le commerce mondial continue à les favoriser grâce à la situation géographique de leur empire, les Kouchans arrivent à se tailler une place, et non pas toujours la moindre, dans le « concert » des grandes nations de l'époque, et même de s'y maintenir. Empire strictement continental, tant qu'il est maître des débouchés sur la mer, sa force lui reste. Mais dès que la situation économique mondiale se gâte, dès que le voisin de l'Ouest se donne une nouvelle dynastie nationale, forte, pleine de dynamisme, et inspirée du souffle de l'impérialisme, l'empire kouchan chancelle sous les coups et cherche, malgré la perte de ses provinces maritimes, à résister, mais vainement. Il connaîtra quelques courtes périodes d'un relèvement politique éphémère : d'abord sous la minorité de Châpour II, puis sous la quatrième dynastie. Cette dernière, due, comme le proclament les sources chinoises, à la personnalité de Kidāra son fondateur, fut « projetée » à la surface par une nouvelle lame de fond, par cette vague d'envahisseurs chionites-hephtalites, venant de l'Asie centrale, qui, stimulant au début la création du royaume de Kidāra, l'achèvera

[1] *Ibid.*, p. 122. — [2] M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*, p. 185-186.

sous son second successeur. Battu d'abord, dans cette Bactriane d'où il repoussa les Sassanides, Kidāra se maintiendra, ainsi que ses successeurs, pendant quelques décades dans Kapiça et le Gandhāra, pour fuir ensuite vers les hautes vallées de Gilgit, en abandonnant ces deux riches pays aux Hephtalites. « Telle est la marche ordinaire de l'échiquier historique dans cette partie de l'Asie où, depuis les rois grecs de Bactriane, on voit toujours le vaincu du Nord refaire sa fortune aux dépens du Sud » [1].

Au moment où les Hephtalites, ces « barbares » qui briseront les *limes* de l'empire kouchan, viendront se substituer à lui, qu'aura-t-il à leur opposer en matière de culture? Auront-ils, les Kouchans, le moyen de les romaniser comme l'a fait Rome, ou de les siniser à l'exemple de la Chine? Aucun, ou presque aucun, en dehors de cette écriture tokharienne que les Kouchans héritèrent eux-mêmes et qu'ils léguèrent à leurs «successeurs», et qui restera, encore pendant des siècles, l'écriture officielle du monnayage hephtalite et, probablement, celle de leurs documents de chancellerie. Tout ce que nous connaissons de la civilisation des Hephtalites est tellement saturé d'éléments sassanides qu'on croirait les voir succéder à ceux-ci et non pas aux Kouchans.

L'empire kouchan eut aussi son rôle à jouer : grâce à lui, le bouddhisme eut une belle période de prospérité; par lui le monde de l'Extrême-Orient l'a connu et adopté. La société kouchane eut aussi son art qu'elle cultivait presque exclusivement au service de cette religion, sans que les racines de cet art se fussent nourries de sa propre chair — art dans lequel on chercherait en vain des traits nationaux. Au moment où le monde se sentait dans la nécessité d'un rapprochement mutuel, les Kouchans servirent de ce trait d'union qui permit aux Romains de connaître l'Inde et la Chine et réciproquement. Mais malgré tout, l'empire kouchan reste un des premiers parmi ces « empires des steppes », aux destinées plus ou moins éphémères, que les vagues successives venant de l'Asie centrale créèrent dans le monde durant une longue suite de siècles.

[1] J. Darmesteter, *La grande inscription de Qandahâr*, *J. A.*, 1890, p. 213.

APPENDICE I.

A propos de Þ [1].

Nous ne suivrons pas les savants qui, sur les monnaies d'Heraüs et dans le nom ethnique « kouchan », lisent ΚΟΡΡΑΝΟΥ ou ΚΟΡϹΑΝΟΥ. La lettre que nous transcrivons par un *ch* ou *š* est composée de deux éléments absolument identiques qui ont une ressemblance lointaine avec des *sigma* lunaires. On peut identifier ce nouveau signe d'une façon absolument certaine sur la pièce d'Heraüs, publiée par Rapson et étudiée plus haut (voir p. 109 sqq.) : les deux parties du signe ne sont pas des P puisque cette lettre figure dans le mot ΤΥΡΑΝΝΟΥΝΤΟΣ, et a la haste toute droite, placée en position inclinée, avec un point en haut; ni le *sigma* non plus qui, de forme normale, est attesté à la fin de ce même mot. Il se pourrait que nous fussions en présence d'une tentative de création d'un nouveau signe devant traduire le son *š*, inexistant dans cet alphabet grec que les nomades d'origine iranienne — envahisseurs de la Bactriane — héritèrent avec le royaume des rois grecs. Ce nouveau signe ϲϲ qui porte une certaine ressemblance avec le *š* des cunéiformes achéménides moins le clou horizontal ⊤⊤ (sans, toutefois, que cette ressemblance que nous signalons puisse être interprétée nécessairement comme une dépendance) est attesté pour la première fois sur les monnaies d'Heraüs datant de la fin du Ier siècle avant J.-C., et qui furent frappées au Nord de l'Hindou-kouch [2]; c'est donc à cette région qu'on serait enclin d'attribuer son invention qui n'a pas eu de suite.

Une création parallèle, et, comme on peut le croire, indépendante de la précédente, eut lieu à peu près à la même époque, au Sud de l'Hindou-kouch. Une autre lettre *š* fait aussi son apparition sur les monnaies d'un prince d'origine scythique, Spalirisès. Ici, comme on sait, la lettre qui devait compléter l'alphabet grec pour le son qui lui manquait prit la forme de Þ, c'est-à-dire d'un *ro* avec la haste s'élevant au-dessus de la boucle. Formée dans une région où le kharoshthī était d'un usage courant et où le grec était réservé aux cas officiels, on peut présumer que la forme de ce nouveau signe — qui devait, peut être, exprimer un son réunissant la valeur de *r* et de *s* — dérive en même temps des deux lettres des deux alphabets en usage : le *ro* grec, et le *sa* kharoshthī. L'emploi de Þ, semble-t-il, ne s'implanta pas d'une façon définitive et continue dès son invention : Spalirisès lui-même a sur ses monnaies tantôt le ϲ, tantôt le Þ, comme première lettre de son nom. Kujula Kadphisès, même après ses conquêtes au Sud de l'Hindou-kouch, n'utilise ni l'une ni l'autre de ces lettres créées l'une au Nord, et l'autre au Sud de l'Hindou-kouch, mais transcrit le nom « kouchan » par ΧΟΡϹΑΝ; sur les monnaies de Wima Kadphisès, ce nom ethnique ne figure pas, mais depuis Kaniṣka, le signe Þ fait partie intégrante de cet alphabet grec en usage en Asie centrale qui porte le nom d'« écriture tokhare », et dont l'usage ne disparaîtra pas avant le VIIIe siècle.

[1] Voir la bibliographie dans W. Tarn, *op. cit.*, Appendice 18, p. 508.

[2] Autrement chez Tarn, *op. cit.*, p. 305 et 506-507, qui croit voir en elles le produit des ateliers de Kapiçī. Le tétradrachme d'Heraüs conservé au Cabinet des Médailles (pl. XXIII, 5) et publié par G. Bataille provient de Shahr-i-Banu près de Tāsh-Kurgān, voir J. Hackin, *J. A.*, 226 (1935), p. 290-291.

LISTE DES ABRÉVIATIONS.

Abh. P. A. W.	= *Abhandlungen d. preuss. Akad. d. Wissenschaften zu Berlin.*
A. J. A.	= *American Journal of Archaeology.*
A. J. S. L. L.	= *American Journal of Semetic Languages and Literatures.*
A. H. A.	= *Annales de l'Histoire ancienne = Vestnik drevneï istorii.*
A. M. I.	= *Archäologische Mitteilungen aus Iran.*
A. O.	= *Acta Orientalia.*
A. S. I. A. R.	= *Archaeological Survey of India. Annual Report.*
B. E. F. E. O.	= *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient.*
B. G. A.	= *Bibliotheca Geographorum Arabicorum.* Edidit M. J. de Goeje.
B. M. C.	= *British Museum Catalogue of Coins.*
B. S. O. S.	= *Bulletin of the School of Oriental Studies* (University of London).
C. A. H.	= *Cambridge Ancient History.*
C. H. I.	= *Cambridge History of India.*
C. I. I.	= *Corpus Inscriptionum Indicarum.*
C. R. Acad.	= *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Compte-rendus.*
C. Q.	= *Classical Quarterly.*
Ep. Ind.	= *Epigraphia Indica.*
F. H. G.	= *Fragmenta Historicorum Graecorum.*
G. J.	= *Geographical Journal.*
Grund. d. Indo-ar. Phil.	= *Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde.*
Hist. Nat.	= *Naturalis Historia.* C. Plinius Secundus.
I. A.	= *Indian Antiquary.*
J. A.	= *Journal asiatique.*
J. A. O. S.	= *Journal of the American Oriental Society.*
J. A. S. B.	= *Journal of the Asiatic Society of Bengal.*
J. H. S.	= *Journal of Hellenic Studies.*
J. I. H.	= *Journal of Indian History.*
J. R. A. S.	= *Journal of the Royal Asiatic Society.*
Klio	= *Klio* (Beiträge zur alten Geschichte).
M. A. S. I.	= *Memoirs of the Archaeological Survey of India.*
M. D. A. F. A.	= *Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan.*
N. G. G. N.	= *Nachrichten v. d. k. Gesells. d. Wissenschaften zu Göttingen.*
N. C.	= *Numismatic Chronicle.*
Ost. Zeit.	= *Ostasiatische Zeitung.*
R. A. A.	= *Revue des Arts asiatiques.*
R. E. P. W.	= *Pauly-Wissowa-Kroll's Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft.*
Sb. P. A. W.	= *Sitzungsberichte der preussischen Akad. der Wissenschaften zu Berlin.*
Sb. K. A. W. W.	= *Sitzungsberichte der (kaiser.) Akad. der Wissenschaften in Wien.*
T. D. O. M. E.	= *Travaux du Département oriental de l'Ermitage = Gossoudarstveniy Ermitage. Troudi otdela istorii koultouri i iskoustva vostoka.*
T. P.	= *T'oung pao.*
W. Z. K. M.	= *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes.*
Z.D.M.G.	= *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.*
Y. Cl. St.	= *Yale Classical Studies.*

TABLE DES FIGURES.

Pages.

1 Plan de Bordj-i-ʿAbdallah 2
2 Coupe du mur d'enceinte de Bordj-i-ʿAbdallah 4
3 Installation hydraulique de Bordj-i-ʿAbdallah 5
4 Carte de la région du Gorband et du Panjshir 6
5 Bégram. Tracé du mur d'enceinte (partie dégagée) 16
6 Koï-Krilgan Qalʿa (ancienne Choresmie). D'après S. Tolstov, *A.H.A.*, 1939, fig. 6, p. 181.. 20
7 Ayaz-Qalʿa n° 1 (ancienne Choresmie). D'après S. Tolstov, *A. H. A.*, 1941, fig. 7, p. 167 .. 20
8 Plan de tours d'angle 20
9 Plan du temple de Goudéa. D'après de Sarzec, *Découvertes en Chaldée,* II, pl. XV, n° 1 21
10 Angka-Qalʿa (ancienne Choresmie). D'après S. Tolstov, *A. H. A.*, 1939, fig. 8, p. 183 21
11 Signes sur les briques de Djanbasse-Qalʿa (ancienne Choresmie). D'après S. Tolstov, *A.H.A.*, 1941, fig. 5, p. 163 22
12 Bégram. Plan des maisons des villes I et II 25
13 Bégram II. Collecteur 29
14 Bégram III. Quartier dégagé 31
15 Bégram III. Détail des maisons F et G 33
16 Bégram III. Chambre F 3. Vue isométrique (restitution) 34
17 Bégram III. Détail de la chambre A 4 36
18 Bégram III. Plan du château fort 38
19 Fortifications de Sirsukh (Taxila). D'après Sir John Marshall, *A.S.I.A.R.*, 1915-1916, pl. X. 39
20 Techik-Qalʿa (ancienne Choresmie). D'après S. Tolstov, *A. H. A.*, 1941, fig. 15, p. 189 .. 40
21 Bégram I. Jarre 45
22 Bégram I. Inscription en kharoshthī sur un outil en terre cuite (voir pl. XXIX, B. G. 4444). 46
23 Bégram II. Inscription en kharoshthī sur un outil en terre cuite (voir pl. XXXVIII, B. G. 169). 57
24 Broches sarmates. D'après M. Rostovtzeff, *Monuments Piot,* XXVI (1923), fig. 25 62
25 Plaques d'ornement sarmates. D'après M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks*..., fig. 17 63
26 Plan des constructions dégagées à Bégram en 1937. D'après J. Hackin, *M. D. A. F. A.*, t. IX, 1939, pl. I 67
27 Amour faisant le vin. Peinture de Pompéi. D'après Daremberg et Saglio, *Dict. des Ant.*, I, fig. 2190 70
28 Bégram III. Inscription en kharoshthī sur un outil en terre cuite (voir pl. XIX, 4) 73
29 Cavalier en terre cuite de Tali-Barzou, V. D'après G. Grigorieff, *T. D. O. M. E.*, II (1940), fig. 6 75
30 Bégram III. Perles 77
31 Tychè couronnant le roi. Revers des médailles parthes. D'après J. de Morgan, *Numism. orient.*, fig. 143, 7 81
32 Bégram I. Monnaie de Spalirisès (voir pl. XXII, 7) 88

Pages.

33 Revers des monnaies attribuées à Spalirisès. D'après W. Wroth, *Catalogue of the coins of Parthia,* pl. XXI, 5 et 6 90
34 Légendes et surfrappes des monnaies de Kujula Kadphidès. Musée de Kaboul (voir pl. XXII, 1 à 5) 95
35 Légendes du tétradrachme d'Heraüs. D'après J. Rapson, *Indian Coins,* pl. II, 1 110
36 Légendes des drachmes d'Artadr (voir pl. XXIII, 1) 111
37 Légendes des drachmes d'Aratadr. D'après A. Cunningham, *N. C.*, 1889, pl. XIII, 3 111
38 Monnaie de Wima Kadphisès. D'après J. de Morgan, *Numism. orient.*, fig. 617, E 134
39 Carte de l'empire kouchan sous les deux premières dynasties 151

TABLE DES PLANCHES[1].

Planche I .... Bégram. Vue aérienne de la « Nouvelle ville royale ». Photographie de Jean Carl avec le concours de l'aviation du Gouvernement afghan. Par autorisation spéciale de S.A.R. le Prince Chah Mahmoud, Maréchal d'Afghanistan, Ministre de la Guerre.

Planche II .... 1. Point de jonction des deux rivières Gorband (à gauche) et Panjshir.
2. Bordj-i-ʿAbdallah (au milieu), vu du haut des remparts de la « Nouvelle ville royale ».

Planche III .... 1 à 5. Site d'Escandéria, près Saraï-i-Khwaja.

Planche IV .... Bégram. 1. Mur d'enceinte, côté Ouest.
2 et 3. Mur d'enceinte, côté Sud.
4. Mur d'enceinte, côté Sud vu de l'intérieur de la ville.
5. Double fossé devant le mur d'enceinte, côté Sud.

Planche V .... Bordj-i-ʿAbdallah. 1 et 2. Fragments de bas-reliefs.
3. Conduite d'eau sous le mur d'enceinte.

Planche VI .... Bégram. 1. Vue de la fouille avec les trois niveaux du site.
2. Ruelle A vue du Nord. Dans le fond, le mur d'enceinte Sud. Voir fig. 14.
3. Constructions de la ville I.
4. Constructions de la ville I.

Planche VII ..... Bégram. 1. Appareillage en pierre et pisé de la ville II.
2. Maisons de la ville III.
3. Intérieur de la chambre F. 3. Voir fig. 14.
4. Brique marquée du mur d'enceinte.
5. Tour Nord-Est du château fort. Ville III. Voir pl. I et fig. 18
6. Installation hydraulique de la ville I.
7. Collecteur de la ville II.

Planche VIII ...... 1. Niche. Chambre F. 3. Ville III.
2. Niche. Chambre C. 2. —
3. Niche. Chambre A. 4. —
4. Niche. Chambre L. 4. —
5. Niche. Chambre M. 3. —
6. Niche. Chambre I. 2. —

[1] Les dimensions sont indiquées en centimètres.

Planche IX. .... Bégram. 1 et 2. Figurine en terre cuite représentant une déesse assise. Haut 17; larg. 11; épaiss. base 8. Voir pl. XXVIII, B. G. 371.

Planche X. .... Bégram I. 1 à 3. Tête de figurine en terre cuite. Traces de peinture rouge et noire. Haut. 27; larg. 19. Voir pl. XXVIII, B. G. 452.
4. Torse en terre cuite. Haut. 4,4; larg. 3,3. Voir pl. XXVIII, B.G. 328.
5. Terre cuite représentant un guerrier. Haut. 10; larg. 5,2. Voir pl. XXVIII, B. G. 539.

Planche XI. .... Bégram I. 1. Épingle en os. Long. 10,5. Voir pl. XXVII, B. G. 450.
2. Épingle en plomb. Long. 9,3. Voir pl. XXVII, B. G. 397.
3. Bague en pâte de verre gris bleuté. Diam. 2,3. Voir pl. XXVII, B. G. 421.
4. Fusaïole en albâtre. Diam. 3,2; haut. 1,5. Voir pl. XXVII, B. G. 492/*a*.
5. Manche ou pied de meuble. Schiste gris. Haut. 13. Voir pl. XXVII, B. G. 329.
6. Cratère en terre cuite, décor en deux lignes circulaires incisées. Deux anses. Haut. 14,5; ouv. 14,5. Voir pl. XXIX, B. G. 388.
7. Cratère terre rouge. Deux anses dont une à poucier; le pied manque. Décor en lignes incisées, circulaires, ondulée et encoches. En bas, une tresse en relief. Haut. 18,5; ouv. 19. Voir pl. XXIX, B. G. 334.
8. Pot terre brune, décor en lignes circulaires et ondulées incisées. Haut. 14; ouv. 8,5; base 5,3. Voir pl. XXIX, B. G. 324.
9. Théière, terre grise, tenon en pastille incisée. Décor en ligne ondulée et en arêtes de poisson incisées. Haut. 4,5; base 2,5. Voir pl. XXIX, B. G. 403.
10. Bord d'assiette en schiste, décor incisé. Long. 8,6. Voir pl. XXVII, B. G. 327.
11. Couvercle de boîte en schiste. Décor en cercles incisés. Diam. 5; côté inférieur 4,3. Voir pl. XXVII, B. G. 333.
12. Petit pot, terre brune. Haut. 7; ouv. 6; base 4,5. Voir pl. XXIX, B. G. 504.

Planche XII. .... Bégram II. 1 à 5. Statuette en bronze. Le haut de la coiffure abîmé par l'oxydation. Haut. 10,3; larg. aux épaules 3; larg. au pied 1,7. Voir pl. XXXIV, B. G. 9.

Planche XIII. ...... Bégram II. 1. Pied de lampe ou de brûle-parfum, en bronze, en forme de pied de biche. Haut. 14,6; larg. du sabot 3,2; larg. de la cuisse 6,2. Voir pl. XXXIV, B. G. 2.
2. Pied de lampe ou de brûle-parfum en bronze, en forme de patte de griffon. Haut. 7; larg. 7 et 4,2. Voir pl. XXXIV, B. G. 3.
3. Fermeture de coffret en bois (?). Bronze. Long. 6,6; larg. 2,2 et 0,4. Voir pl. XXXV, B. G. 8.

4. Chaînettes en bronze avec anneaux. Voir pl. XXXV, B. G. 11.
5. Poignée de vase ou de lampe en bronze en forme d'oiseau. Haut. 5; long. 7,7; haut de la tête 1,6. Voir pl. XXXV, B. G. 5.
6. Peson de balance (?) en bronze. Diam. 3,6; haut. 1,5; haut. du tenon 2. Voir pl. XXXV, B. G. 6.
7. Rivet, bronze et fer. Voir pl. XXXV, B. G. 8.
8. Poignée en bronze, décor ciselé. Long. 11; larg. 5. Voir pl. XXXV, B. G. 1.
9. Fragment de bulle avec deux empreintes de cachets. Long. 3,2; larg. 2,6; épaiss. 1,5. Voir pl. XXXV, B. G. 13.

Planche XIV. ...... Bégram II. 1. Baratte (?) en terre brune, décorée de deux lignes circulaires incisées. Haut. 21,4; larg. à la base 24. Voir pl. XXXVIII, B. G. 358.
2. Gobelet, terre rouge. Haut. 8,6 et 7,5; ouv. 8,5; base 3,8. Voir pl. XL, B. G. 115.
3. Cruche, terre rosée, bec pincé, deux lignes circulaires incisées, anse aplatie. Haut. 18; base 7; panse 15. Voir pl. XL, B. G. 357.
4. Cruche à deux anses, terre grise, décor en stries incisées. Haut. 11; ouv. 6,2; base 1,8. Voir pl. XLI, B. G. 152.
5. Cruche, forme sphérique, bourrelet autour du col, terre grise. Haut. 34; ouv. 13; panse 35. Voir pl. XXXIX, B. G. 358/*d*.
6. Cruche à deux anses, terre grise. Haut. 15,5; ouv. 5,1; panse 16. Voir pl. XXXIX, B. G. 347.
7. Calice en terre rouge, décor en lignes circulaires incisées. Un trou au milieu de la panse. Haut. 13,2; ouv. 7,6; base 7. Voir pl. XL, B. G. 91.
8. Lampe en terre marron, traces de feu. Haut. 3,6; ouv. 6,6; base 4. Voir pl. XL, 114.
9. Gobelet caliciforme, terre rouge, décor peint noir. Haut. 15; ouv. 12; base 4,8. Pl. XL, B. G. 150.

Planche XV .... Bégram II. 1. Coupe, terre rouge, décor en trois lignes circulaires noires. Haut. 7,2; ouv. 12. Voir pl. XLI, B. G. 67.
2. Petit pot terre rouge, moitié supérieure peinte en rouge foncé. Décor incisé en quatre lignes circulaires et une ondulée. Deux tenons percés verticalement. Haut. 7; ouv. 2,6; base 3,8; panse 9,3. Voir pl. XLI, B. G. 116.
3. Gourde de pèlerin, terre brune, enduit foncé. Haut. 12,5; ouv. 3,5; panse 8,5. Voir pl. XL, B. G. 365.
4. Cruche à anse, terre rouge, enduit couleur brique autour de l'orifice. Décor en trois lignes incisées à la naissance du col. Haut. 15,5; ouv. 10; base 8,2. Voir pl. XLI, B. G. 151.
5. Carafe, terre brune, travail irrégulier. Haut. 23; ouv. 8; base 12; panse 20. Voir pl. XXXIX, B. G. 355.

6 et 7. Cruche, forme sphérique, terre rouge, deux anses cassées. Le fond est décoré de deux têtes en relief; une de gazelle, une de bouquetin, les gueules percées chacune d'un trou d'évacuation. Haut. 17; ouv. 8; panse 15. Voir pl. XLI, B. G. 465.

Planche XVI....... Bégram II. 1. Bague en argent avec rubis serti dans un cercle en faux grènetis et flanqué de deux boules de même métal. Diam. 1,5. Voir pl. XXXVII, B. G. 511.

2. Intaille en cornaline représentant le dieu Dionysos nu. Provenant d'Eskanderia, près Saraï-i-Khwaja.

3. Intaille en cornaline représentant le dieu Dionysos nu. Long. 1,6; larg. 1,1. Voir pl. XXXVII, B. G. 423. Éch. 2 : 1.

4. Tête d'homme en rubis. Provenant de Boharak au Sud de Faïzabad, Badakhshān. Éch. 1 : 2.

5. Fragment de boucle d'oreille sphérique en or, ornée d'une fleur à cinq pétales avec turquoises serties dans des châsses en grènetis. Long. 2,4. Voir pl. XXXVII, B. G. 241.

6. Cachet-amulette non gravé, en pierre noire, en forme d'autel. Partie supérieure percée d'un trou de suspension. Haut. 1,9; larg. 1,1; Voir pl. XXXVII, B. G. 52.

7. Sept disques en or avec bélières soudées. Ornement cousu sur les vêtements. Diam. 1,6 et 1,4. Voir pl. XXXVII, B. G. 422.

8. Rondelle en os, décor gravé. Diam. 1,6. Voir pl. XXXVII, B. G. 69.

9. Fragment de médaillon de broche en pâte de verre bleue. Au milieu une inscription en kharoshthī, en même matière jaune. Larg. 2. Voir pl. XXXVII, B. G. 240/*a*.

10. Médaillon central d'une broche en pâte de verre bleu clair représentant une fleur en relief à six pétales. Diam. 1,7. Voir pl. XXXVII, B. G. 240/*b*.

11. Bracelet en or massif orné de 46 rubis rectangulaires de 4 mm. × 3 mm. (26 rubis manquent), sertis dans 46 alvéoles avec sous chaque pierre une mince feuille d'or clair brillant. Diam. 7; épaiss. 2 mm.; haut. 6 mm. Voir pl. XXXVII, B. G. 85.

12. Épingle en os, tête en peigne, tige décorée d'incisions. Long. 10,4; larg. de la tête 2,9. Voir pl. XXXVII, B. G. 185.

13. Épingle en os, tête aplatie. Long. 8. Voir pl. XXXVII, B. G. 396.

14. Couvercle de boîte ronde en schiste, décoré sur le pourtour de motifs incisés en feuilles de lotus, et au centre, sur le bouton de préhension, d'une fleur de lotus à douze pétales. Diam. 9. Voir pl. XXXVI, B. G. 424.

15. Épingle en ivoire à tête en forme de poing fermé orné de bracelets. Long. 10,8. Voir pl. XXXVII, B. G. 104.

16. Louche en bronze (*cyathus*). Long. 10. Voir pl. XXXVI, B. G. 153.

17. Fer de lance en bronze, à nervure médiane et à soie. Long. 8; larg. 3,5. Voir pl. XXXVI, B. G. 68.

18. Ciseaux en fer. Long. 12. Voir pl. XXXVI, B. G. 105.

Planche XVII...... Bégram III. Statuette en schiste représentant la déesse Ardokhsho. Haut. 18,5; larg. 9,5; prof. 6,5. Voir pl. XLV, B. G. 175.

Planche XVIII..... Bégram III. 1 et 2. *Idem.*, vue de dos et de profil.

Planche XIX....... Bégram III. 1. Tesson de grande jarre, terre rouge. Décor estampé représentant une jarre avec un fouloir, et un panier-passoire triangulaire. Deux oiseaux picorant les grappes de raisin. Bordure de la jarre décorée de lignes incisées. Dim. du tesson : long. 22, haut. 13, épaiss. 1,5. Diam. du médaillon 2,2. Éch. de la photographie, environ 3 : 1. Voir pl. L, B. G. 506.

2. Couvercle concave, terre gris-clair (fragment). Au centre un animal servant de tenon de préhension. Décor en perles et lignes incisées. Long. 12, larg. 9. Voir pl. XLVI, B. G. 537.

3. Carafe, terre rouge. Haut. 14; ouv. 3,5; panse 10. Voir pl. LI, B. G. 129.

4. Outil en terre cuite grossière rouge. Inscription en kharoshthī. Haut. 7; diam. 8 et 7. Voir pl. XLVI, B. G. 132.

5. Jarre, terre rouge. Trois tenons à trous ne traversant pas l'épaisseur. Décor en lignes incisées et encoches. Haut. 23,5; base 21; ouv. 14. Voir pl. LI, B. G. 330.

6. Pot, terre brune. Haut. 13; ouv. 11,3; base 7; panse 13,8. Voir pl. LI, B. G. 130.

7. Grande jarre terre rose. Décor estampé. Haut. 41; ouv. 56; base 50. Voir pl. L, B. G. 538.

Planche XX....... Bégram III. 1-3. Figurine en terre cuite représentant un cavalier. Haut. 13; larg. 6; épaiss. 5. Voir pl. XLVI, Log. I. Provenant de la vallée du Loghar, au Sud de Kaboul.

4. Rhyton en forme de petit animal, terre jaune. Long. 9; Larg. 5,5. Voir pl. XLVI, B. G. 345.

5. Figurine en terre cuite rouge, traces de peinture noire, représentant un éléphant avec une coupe sur le dos. Long. 11; haut. 7. Voir pl. XLVI, B. G. 168.

6. Figurine en terre cuite rouge, représentant un éléphant portant une coupe sur le dos. Long. 11; haut. 6. Voir pl. XLVI, B. G. 248.

7 et 9. Figurine en terre cuite jaune, peinture rouge, représentant un cavalier (tête manque). Haut. 8; larg. 5,5. Voir pl. XLVI, B. G. 83.

8. Fragment de bas-relief gréco-bouddhique représentant un personnage nimbé. Pièce découpée dans un grand ensemble, bords biseautés. Haut. 12,5; larg. 11; épaiss. 5. Voir pl. XLV, B. G. 362.

Planche XXI....... Bégram III. 1. Cachet non gravé, pierre noire. Voir. pl. XLVII, B. G. 61.

2. Clochette bronze, chaînette en fer. Haut. 2,8; ouv. 2,3. Voir pl. XLVII, B. G. 84.

3. Fusaïole schiste gris.

4. Couvercle, schiste gris-noir; deux lignes incisées sur le dessus. Diam. 2,6. Voir pl. XLVII, B. G. 154/*a*.

5. Petit support bronze. Haut. 2,8; diam. 2 et 1,8. Voir pl. XLVII, B. G. 154/*d*.

6. Fusaïole, schiste gris.

7. Assiette bronze, bord rabattu vers l'extérieur et décoré de deux rangées de perles au repoussé. Diam. 17,6; diam. du fond 10; haut. 2,8. Voir pl. XLV, B. G. 228.

8. Coupe en bronze. Diam. 16; haut. 4. Voir pl. XLV, B. G. 229.

9. Moule en bronze. Diam. 7,2; haut. 5. Voir pl. XLV, B. G. 231.

10. Coupe en bronze. Diam. 14,5; haut. 3,3. Voir pl. XLV, B. G. 230.

11. Petite marmite en bronze; décor quatre lignes circulaires incisées. Ouv. 14; haut. 10; panse 18. Voir pl. XLV, B. G. 227.

12. Marmite en bronze. Quatre lignes incisées. Ouv. 20,5; haut. 14,5. Voir pl. XLV, B. G. 226.

13. Tête de flèche en fer, trilobée, à barbelures.

14. Tête de flèche en fer, forme conique, à soie.

15. Tête de flèche en fer, trilobée, à barbelure et à soie.

16. Tête de flèche en fer, trilobée, à barbelures et à soie.

17. Tête de flèche en fer, trilobée.

18. Tête de flèche en fer, à barbelures et à soie.

19. Tête de javeline, en fer, trilobée à douille. Long. de l'arête 4,4; larg. 1,5. Voir pl. XLVIII, B. G. 75.

20. Épingle bronze. Long. 13,5; diam. 0,4. Voir pl. XLVII, B. G. 74.

21. Grille en bronze à 3 branches en fer. Diam. 14,4. Voir pl. XLV, B. G. 103.

Planche XXII..... 1 à 5. Æ. Cinq drachmes de Kujula Kadphisès.

Av. Buste du roi à gauche dans un cercle de grènetis. Anépigraphe.

℞. Roi assis sur un trône tenant un arc bandé. Légende en écriture «gréco-kouchane». Voir fig. 34. Musée de Kaboul; provenance inconnue.

6. AV. *Aureus* de Kaniṣka. Av. Roi devant un autel.

Lég. ÞAONANOÞAO KANHÞKA KOÞANO

℞. Déesse nimbée à droite. Lég. NANA

Bégram II.

7. Æ. Drachme de Spalirisès. Av. Une tête royale parthe à gauche, avec un oiseau derrière, et au-dessous dans un médaillon, une tête de roi gréco-bactrien à droite. Anépigraphe. ℞. Traces du roi assis sur un trône et tenant un arc. Pour la légende voir fig. 32. Bégram I.

8. Æ. Monnaie de Kujula Kadphisès. Av. Buste du roi à droite coiffé d'un casque à volutes. Légende grecque disparue. ℞. Guerrier coiffé d'un *causia*, armé d'une lance et d'un bouclier. Légende en kharoshthī abîmée par l'oxydation. Bégram I.

9 et 10. Æ. Monnaies de la III[e] dynastie kouchane.

Av. Roi devant un autel. Anépigraphe.

℞. Siva et bœuf. Anépigraphe. Bégram III.

11. Æ. Monnaie de la III[e] ou IV[e] dynastie kouchane.

Av. Roi devant un autel. Anépigraphe.

℞. La déesse Ardokhsho trônant. Cercle de grènetis. Anépigraphe. Bégram III.

12. Æ. Monnaie d'Azès II. Bégram I.

13. *a, b, c, d*. Æ. Monnaie de Guda (?). Av. et ℞. Nikè à droite. Légende bilingue en grec et en kharoshthī : BAC CΩTHPΩ et *maharajasa guda*. Bégram I.

Planche XXIII..... 1. Æ. Drachme d'Ardathr. Av. Buste du roi à droite. Barbe et moustache. Diadème. Légende voir fig. 35.

℞. Cheval au galop à droite. Légende voir fig. 35. Bibliothèque Nationale. Cabinet des Médailles, n° W. 1. Éch. 2 : 1.

2. Æ. Drachme d'Hyrcode. Av. Buste du roi à droite. Légende YPKωΔOY.

℞. Guerrier debout s'appuyant sur une lance. Légende à gauche : APΔHΘPOY; à droite : MAKAPOY. Bibliothèque Nationale. Cabinet des Médailles, n° 6491. Éch. 2 : 1.

3. Æ. Drachme d'Hyrcode. Av. Même buste, même légende.

℞. Même sujet. Lég. à gauche : [AP]ΔHΘP[OY]; à droite : OAKAPO[Y]. Bibliothèque Nationale; Cabinet des Médailles, n° 6489. Éch. 2 : 1.

4. Æ. Obole d'Heraüs. Av. Buste du roi à droite. Figure rasée. Diadème. Cercle de grènetis. Anépigraphe.

℞. Guerrier debout s'appuyant sur une lance. Légende à droite : [H]ΓAOY; à gauche : KOΓΓANOY. Bibliothèque Nationale. Cabinet des Médailles, n° Y. 6399. Éch. 2 : 1.

5. Æ. Tétradrachme d'Heraüs. Buste du roi à droite. Figure rasée. Diadème. Anépigraphe.

℞. Roi à cheval avec une Nikè le couronnant. Légende : [T]YΡΑΝΝΟΥΝΤΟC [HΡΑΟΥ], et en exergue : [C]ΑΝΑΒΟΥ ΚΟΡΡΑΝΟΥ. Bibliothèque Nationale. Cabinet des Médailles, n° Y. 6398. Don Hackin, acquis à Tash-Kurgan. Éch. 3 : 1.

Planche XXIV ..... Bégram. Plan général du site.

Planche XXV ...... Bordj-i-ʿAbdallah. Tessons de céramique. Profondeur entre 0 et 1 mètre.

B. A. 106. Bol, terre rouge lisse; incisions autour de la lèvre portant une bande de peinture noire. Haut. 9,5; pied 4.
B. A. 65. Tesson de céramique, terre jaune, décor moulé.
1. Fragment de marmite, terre grossière rouge, incisions.
2. Fragment de marmite, terre rouge terne, anse avec incisions.
3. Tesson de col de vase, terre rouge, décor incisé.
4. Tesson de fond de vase, terre rouge, décor incisé.
5. Bord d'écuelle, terre rouge, décor en encoches.
6. Tesson d'écuelle, terre rouge, décor incisé.
7. Tesson d'écuelle, terre rouge, décor incisé.
8. Col de vase, terre rouge.
9. Col de vase, terre rouge.
10. Col de vase, terre rouge.
11. Col de jarre, terre rouge.
12. Tesson de vase, terre jaunâtre.
13. Tesson de vase, terre rouge, décor incisé.
14. Tesson de vase, terre jaunâtre, décor estampé et incisé.
15. Tesson de vase, terre jaunâtre, décor incisé.
16. Tesson de vase, terre jaunâtre, tenon.
17. Tesson de vase, terre rouge, traces de fumée, décor incisé.
18. Tesson de vase, terre rouge, étoile estampée.
19. Tesson de vase, terre jaune, traces de peinture rouge.
20. Fond de vase, terre rouge.
21. Col de vase, terre rouge.
22. Bord d'écuelle, terre rouge.
23. Bord d'écuelle, terre rouge.
24. Bord d'écuelle, terre rouge.
25. Bord d'écuelle, terre rouge.
26. Bord d'écuelle, terre rouge.
27. Bord d'écuelle, terre rouge.
28. Bord d'écuelle, terre rouge.
29. Tesson de céramique émaillée islamique.
30. Fond de vase, terre rouge.
31. Pied de coupe, terre rouge.
32. Fusaïole taillée dans un tesson, terre jaune.
33 et 34. Versoirs, terre rouge.
35. Tesson de céramique émaillée islamique, couleur bleu-vert.
36. Tesson terre rouge, décor incisé.
37. Tesson terre rouge, décor incisé.
38. Anse, terre rouge, décor en pastillage.

39. Fond de vase en pierre noire.
40. Tesson, terre rouge, décor incisé.
41. Tesson, terre rouge, décor estampé.
42. Tesson, terre rouge, décor estampé.
43. Anse, terre rouge, décor en pastillage.
44. Bord d'écuelle, pierre noire.
45. Tesson, terre rouge grossière, décor incisé.
46. Tesson, terre rouge, traces de fumée, décor incisé.
47. Tesson, terre jaune, décor incisé.

Planche XXVI ..... Bordj-i-ʿAbdallah. Tessons de céramique. Profondeur 1 à 2 mètres.

1. Col de jarre, terre noire, décor incisé.
2. Fragment de jarre, terre jaune, triple tenon.
3. Tesson, terre jaune, peinture brune.
4. Tesson, terre jaune, peinture brune.
5. Tesson, terre rouge, décor peigné.
6. Tesson, terre jaune très polie, peinture rouge.
7. Tesson, terre jaune, décor incisé.
8. Pied de gobelet, terre rouge grossière.
9. Fragment de col, terre rouge, décor incisé.
10. Anse en torsade, tere rouge.
11. Bordure de vase en torsade, terre rouge.
12. Tesson, terre rouge, décor incisé.
13. Bord d'écuelle, terre rouge.
14. Col de jarre, terre rouge.
15. Bord d'écuelle, terre rouge.
16. Bord d'écuelle, terre jaune.
17. Tesson, terre jaune, décor esrampé.
18. Fond de vase, terre rouge.
19. Tesson, terre jaune, traces de peinture marron.
20. Départ d'anse, terre rouge.
21. Fonds d'écuelles, terre rouge.

Planche XXVII..... Bégram I. B. G. 421. Bague en pâte de verre gris bleuté. Voir pl. XI, 3.

B. G. 97/*a*. Anneau ouvert, bronze.
B. G. 97/*b*. Perle en forme de quille, ambre.
B. G. 99/*a*. Perle en pâte de verre noire irrisée.
B. G. 99/*b*. Perle en ivoire.
B. G. 494. Perle en pâte de verre jaune veinée de vert.
B. G. 490. Épingle en bronze.
B. G. 451. Épingle en plomb.
B. G. 397. Épingle en plomb. Voir pl. XI, 2.
B. G. 98/*a*. Perle en pâte de verre noire irrisée.
B. G. 98/*b*. Épingle en ivoire (tête cassée).

B. G. 450. Épingle en os. Voir pl. XI, 1.
B. G. 333. Couvercle en schiste. Voir pl. XI, 11.
B. G. 492 *a* et *b*. Deux fusaïoles en albâtre. Voir pl. XI, 4.
B. G. 395/*a*. Tige de fer.
B. G. 395/*b*. Plaque de fer percée de trous.
B. G. 508 *a* et *b*. Deux équerres en fer, traversées de clous. Traces de bois à la partie interne.
B. G. 404. Piton en fer.
B. G. 445. Fragment de faucille en fer.
B. G. 329. Manche ou pied de meuble en schiste. Voir pl. XI, 5.
B. G. 327. Bord d'assiette en schiste, décor incisé. Voir pl. XI, 10.
B. G. 242. Louche en bronze.

Planche XXVIII. ... Bégram I. B. G. 371. Figurine en terre cuite représentant une déesse assise. Voir pl. IX.
B. G. 452. Tête de figurine en terre cuite, traces de peinture noire et rouge. Voir pl. X, 1 à 3.
B. G. 328. Torse en terre cuite. Voir pl. X, 4.
B. G. 539. Figurine en terre cuite représentant un guerrier. Voir pl. X, 5.

Planche XXIX ..... Bégram I. B. G. 393. Anse de vase, terre rouge, décor en pastillage et incisé.
B. G. 393/*a*. Pied de coupe, terre rouge, décor incisé.
B. G. 393/*b*. Pied de coupe, terre gris-noire.
B. G. 393/*c*. Pied de coupe, terre rouge.
B. G. 405. Fragment de rhyton, terre rouge.
B. G. 407. Théière, terre rouge.
B. G. 403. Théière, terre rouge, décor incisé. Tenon incisé. Voir pl. XI, 9.
B. G. 406. Gobelet, terre rouge.
B. G. 246. Cruche à deux anses, stries circulaires, terre rouge.
B. G. 324. Pot en terre brune, décor incisé en cercles et ligne ondulée. Voir pl. XI, 8.
B. G. 504. Petit pot, terre brune. Voir pl. XI, 12.
B. G. 444. Outil en terre cuite. Inscription en kharoshthī. Voir fig. 22.
B. G. 323. Coupe, terre rose, stries circulaires.
B. G. 334. Grand cratère, terre rouge, décor incisé. Deux anses dont une ornée d'un poucier. Voir pl. XI, 7.
B. G. 388. Cratère à anses, terre rouge. Voir pl. XI, 6.
B. G. 326. Cratère à anses, terre grise.
B. G. 244. Bocal, terre rouge, cercles incisés.
B. G. 245. Cruche à anse, terre rouge, engobe gris.
B. G. 402. Grande écuelle, terre rouge grossière, stries incisées.
B. G. 394. Couvercle de jarre, terre rouge, décor incisé.

B. G. 247. Tesson de vase à décor moulé, terre rouge.
B. G. 243. Grande jarre, terre rouge, décor en tresse.
B. G. 441. Couvercle de jarre, terre rouge, décor incisé.

Planche XXX ...... Bégram I. 1. Écuelle, terre grise bien cuite.
2. Écuelle, terre grise poreuse.
3. Écuelle, terre noire.
4. Écuelle, terre noire.
5. Écuelle, terre noire.
6. Écuelle, terre grise.
7. Écuelle, terre grise.
8. Écuelle, terre grise.
9. Écuelle terre grise à l'extérieur et noire à l'intérieur, décor incisé.
10. Écuelle, terre noire, décor incisé.
11. Fragment d'écuelle en pierre noire.
12. Écuelle, terre rouge brique, le bord peint en noir.
13. Écuelle, terre rouge.
14. Écuelle, terre violacée.
15. Écuelle, terre rouge.
16. Écuelle, terre brune.
17. Écuelle, terre rose.
18. Gobelet, terre brune.
19. Gobelet, terre rouge, décor incisé.
20. Fond d'écuelle, terre rouge, enduit rouge foncé.
21. Pot terre brique, enduit rouge brun.
22. Col de jarre, terre rouge.
23. Gobelet, terre rouge.
24. Fond d'écuelle, terre brune.

Planche XXXI .... Bégram I. 25. Col de vase, terre rouge.
26. Fond de pot, terre jaunâtre, enduit rouge.
27. Fond de jarre, terre brique, enduit brun.
28. Fond de jarre, terre brune grossière.
29. Fond de jarre, terre brune grossière.
30. Fond de jarre, terre rouge foncé.
31. Fond de grande écuelle, terre rouge.
32. Fond de jarre, terre rouge.
33. Fond de jarre, terre brune grossière.
34. Fond de grande écuelle, terre rouge.
35. Col de jarre, terre jaunâtre.
36. Col de jarre, terre rouge.
37. Col de jarre, terre rouge.
38. Col de jarre, terre rouge.
39. Bord de très grande écuelle, terre rouge, stries incisées.

Planche XXXII..... Bégram I. 40. Col de jarre, terre rouge grossière, anse.
41. Col de jarre, terre rouge, enduit blanchâtre.
42. Col de jarre, terre rouge, stries incisées.
43. Col de jarre, terre brune, enduit noir.
44. Col de jarre, terre rosâtre.
45. Col de jarre, enduit rouge.
46. Col de jarre, terre brune.
47. Col de jarre, terre rouge.
48. Col de jarre, terre rosâtre grossière.
49. Col de jarre, terre rose.
50. Goulot de cruche, terre rosée.
51. Goulot de cruche, terre rouge.
52. Fragment de cruche à anse ornée de pastillage, terre rouge.
53. Fragment d'écuelle, terre rouge grossière.
54. Écuelle, terre rouge.
55. Fond de pot, terre brune grossière.
56. Grande écuelle, terre rouge grossière, décor en gros bourrelets.

Planche XXXIII.... Bégram I. 57. Tesson de grande écuelle, terre brique, décor en tresse.
58. Tesson de grande écuelle, terre rouge, décor incisé.
59. Fond de pot, terre jaunâtre, enduit violacé, décor incisé.
60. Tesson, épaule de jarre, terre rouge, décor incisé.
61. Tesson, terre rouge, décor incisé.
62. Tesson, terre jaunâtre, décor en tresse.
63. Tesson, terre jaune, enduit chamois; tenon et lignes incisées.
64. Tesson, terre rouge grossière, tenon percé horizontalement.
65. Versoir, terre rouge.
66. Lampe, terre grise.
67. Tesson, terre brune, tenon non percé.
68. Couvercle à anse, terre rose grossière.
69. Outil en terre cuite percé d'un trou, terre rose grossière.
70. Col de cruche, terre rose, décor incisé.
71. Fragment de col de cruche avec départ d'anse, terre rose.
72. Tesson, terre brune.
73. Tesson de jarre, terre rose grossière.
74. Tesson de jarre percé au-dessus du tenon.
75. Tesson de grosse écuelle, terre rouge.
76. Tesson de grosse écuelle, terre jaunâtre.
77. Tesson de grosse écuelle, terre rouge, stries incisées.
78. Pied de coupe, terre jaune.

Planche XXXIV.... Bégram II. B. G. 2. Pied de lampe ou de brûle-parfum en bronze, en forme de pied de biche. Voir pl. XIII, 1.

B. G. 3. Pied de lampe ou de brûle-parfum en bronze, en forme de patte de griffon. Voir pl. XIII, 2.
B. G. 9. Statuette en bronze représentant un personnage debout tenant des tablettes. Voir pl. XII.

Planche XXXV...... Bégram II. B. G. 5. Poignée de vase ou de lampe, en bronze, en forme d'oiseau. Voir pl. XIII, 5.
B. G. 6. Peson de balance (?) en bronze. Voir pl. XIII, 6.
B. G. 7. Peson de balance (?) en bronze. Voir pl. XIII, 6.
B. G. 12. Anneau à bords moulurés, en bronze.
B. G. 13. Fragment de bulle avec deux empreintes de cachets. Voir pl. XIII, 9.
B. G. 8. Fermerture de coffret, en bronze. Voir pl. XIII, 3.
B. G. 1. Poignée en bronze ciselé. Voir pl. XIII, 8.
B. G. 10. Rivets en bronze avec rondelles.
B. G. 8. Rivets et chaînette en bronze avec plaques en fer. Voir pl. XIII, 7.
B. G. 11. Chaînettes et anneaux en bronze. Voir pl. XIII, 4.

Planche XXXVI.... Bégram II. B. G. 556/*c*. Spatule (?) en bronze.
B. G. 392/*a*. Cupule en bronze.
B. G. 392/*b*. Cupule en bronze avec fragments de fer.
B. G. 105. Ciseaux en fer. Voir pl. XVI, 18.
B. G. 442. Manche ou pied de meuble, en schiste.
B. G. 424. Couvercle de boîte, en schiste. Voir pl. XVI, 14.
B. G. 153. Louche en bronze. Voir pl. XVI, 16.
B. G. 491. Tige en fer se terminant par une boule.
B. G. 290/*d*. Tête de flèche à soie, section ronde. Fer.
B. G. 290/*c*. Tête de flèche trilobée, à barbelure. Fer.
B. G. 290/*b*. Tête de flèche trilobée. Fer.
B. G. 290/*a*. Tête de flèche trilobée. Fer.
B. G. 68. Fer de lance en bronze, à nervure médiane et à soie. Voir pl. XVI, 17.

Planche XXXVII... Bégram II. B. G. 511. Bague en argent avec rubis serti dans un cercle de faux grènetis et flanqué de deux boules en métal. Voir pl. XVI, 1.
B. G. 90. Bague en forme de couronne de feuilles, en bronze.
B. G. 241. Fragment de boucle d'oreille sphérique en or, ornées d'une fleur à cinq pétales avec turquoises serties dans des cercles de grènetis. Voir pl. XVI, 5.
B. G. 69. Rondelle en os gravé. Voir pl. XVI, 8.
B. G. 240/*a*. Fragment de médaillon de broche en pâte de verre bleue. Au milieu une inscription en kharoshthī en même matière jaune. Voir pl. XVI, 9.

B. G. 240/*b*. Médaillon central d'une broche en pâte de verre bleu clair représentant une fleur en relief à six pétales. Voir pl. XVI, 10.
B. G. 422. Disques en or avec bélière soudée. Ornement cousu sur les vêtements. Voir pl. XVI, 7.
B. G. 423. Intaille en cornaline représentant le dieu Dionysos nu. Voir pl. XVI, 3.
B. G. 52. Cachet-amulette, non gravé en pierre noire, en forme d'autel. Partie supérieure percée d'un trou de suspension. Voir pl. XVI, 6.
B. G. 556/*b*. Pendentif en corail.
B. G. 556/*a*. Anneau bronze.
B. G. 489. Grelot bronze.
B. G. 104. Épingle ivoire à tête en forme de poing orné de bracelets. Voir pl. XVI, 15.
B. G. 396. Épingle en os, tête aplatie. Voir pl. XVI, 13.
B. G. 185. Épingle en os, tête en peigne, la tige décorée d'incisions. Voir pl. XVI, 12.
B. G. 212. Fragment de bracelet en bronze.
B. G. 85. Bracelet en or massif orné de 46 rubis rectangulaires (4 mm. × 3 mm.; 26 rubis manquent) sertis dans 46 alvéoles avec sous chaque pierre une mince feuille d'or clair brillant. Voir pl. XVI, 11.

Planche XXXVIII... Bégram II.
B. G. 197. Jeu (?), en terre cuite.
B. G. 342. Fragment de support de vase en terre rouge, à décor incisé.
B. G. 169. Outil en terre cuite. Inscription en kharoshthī. Voir fig. 23.
B. G. 505. Tesson de céramique rouge à décor estampé.
B. G. 314. Baratte (?) en terre rouge, décor incisé.
B. G. 358. Baratte (?) en terre brune, décor incisé. Voir pl. XIV, 1.

Planche XXXIX.... Bégram II.
B. G. 347. Cruche à deux anses, terre grise. Voir pl. XIV, 6.
B. G. 355. Carafe, terre brune, travail irrégulier. Voir pl. XV, 5.
B. G. 346. Pot, forme sphérique, terre rouge.
B. G. 358/*b*. Marmite, terre rouge, tenons non percés.
B. G. 358/*a*. Marmite, terre jaune, deux anses.
B. G. 357/*a*. Grande écuelle ouverte, terre grise.
B. G. 358/*d*. Cruche forme sphérique, bourrelet autour du col, terre grise. Voir pl. XIV, 5.
B. G. 358/*c*. Écuelle forme ovoïde, terre grise.

Planche XL....... Bégram II.
B. G. 115. Petit gobelet, terre rouge. Voir pl. XIV, 2.
B. G. 398. Coupe, terre rouge; pied manque.
B. G. 443. Gobelet à pied, terre rouge.

B. G. 239. Petit cratère à deux oreillettes, terre rouge, décor incisé.
B. G. 348. Gobelet caliciforme, terre rouge, décor peint noir.
B. G. 117. Gobelet caliciforme, terre rouge, décor peint noir.
B. G. 150. Gobelet caliciforme, terre rouge, décor peint noir. Voir pl. XIV, 9.
B. G. 207. Gobelet caliciforme, terre rouge, décor peint violacé.
B. G. 107. Gobelet caliciforme, terre rouge, décor peint noir.
B. G. 198. Cratère à deux oreillettes, terre rouge, décor incisé.
B. G. 91. Calice en terre rouge, décor en lignes circulaires incisées. Un trou au milieu de la panse. Voir pl. XIV, 7.
B. G. 114. Lampes terre marron. Voir pl. XIV, 8.
B. G. 365. Gourde de pèlerin, terre brune, enduit foncé. Voir pl. XV, 3.
B. G. 313. Cruche en terre rouge à anse. Bec pincé.
B. G. 357. Cruche en terre rosée, à anse aplatie, bec pincé; deux lignes circulaires incisées. Voir pl. XIV, 3.

Planche XLI....... Bégram II.
B. G. 470. Petit pot sphérique, terre rouge, décor incisé.
B. G. 390. Petite cruche à deux anses, terre rouge, décor incisé.
B. G. 389. Petite théière, terre jaune.
B. G. 391. Petite théière, terre jaune.
B. G. 152. Cruche à deux anses, terre grise, décor incisé. Voir pl. XIV, 4.
B. G. 67. Coupe, terre rouge, décor en trois lignes peintes en noir. Voir pl. XV, 1.
B. G. 465. Cruche forme sphérique, terre rouge, deux anses cassées. Le fond est décoré de deux têtes en relief, une de gazelle, l'autre de bouquetin, les gueules percées d'un trou d'évacuation. Voir pl. XV, 6 et 7.
B. G. 116. Petit pot, terre rouge, moitié supérieure peinte en rouge foncé. Décor incisé en quatre lignes circulaires et une ondulée. Voir pl. XV, 2.
B. G. 488/*a*. Fusaïole taillée dans un tesson, terre rouge.
B. G. 488/*b*. Petite lampe en forme de soucoupe, terre rouge.
B. G. 151. Cruche à anse, terre rouge, décor incisé. Voir pl. XV, 4.
B. G. 343. Cruche à deux anses, terre brune, décor incisé.
B. G. 344. Cruche à deux anses, terre brune, décor incisé.
B. G. 174 *bis*. Pot, terre brune, deux tenons percés horizontalement.
B. G. 356. Cruche, terre brune, deux tenons percés horizontalement, cercles incisés.

Planche XLII...... Bégram II.
1. Col de jarre, terre rouge grossière.
2. Col de jarre, terre rouge grossière.
3. Col de jarre, terre rouge grossière.
4. Col de jarre, terre rouge grossière.

5. Col de jarre, terre rouge foncé.
6. Col de jarre, terre rouge, partie médiane grise.
7. Col de jarre, terre rose jaunâtre.
8. Col de jarre, terre rouge grossière.
9. Col de jarre, terre rouge grossière.
10. Col de jarre, terre jaunâtre.
11. Col de jarre, terre rouge-gris, décor en tresse en relief.
12. Col de jarre, terre grise grossière.
13. Col de jarre, terre grise à l'extérieur et rouge à l'intérieur.
14. Col de jarre, terre rouge à l'intérieur, gris-noire à l'extérieur. Tenon non percé.
15. Col de jarre, terre gris clair.
16. Col de jarre, terre rouge grossière.
17. Col de jarre, terre rouge foncé.
18. Col de jarre, terre rouge brun.
19. Col de jarre et couvercle à anse, terre rouge brun.
20. Col de jarre, terre brune à l'intérieur, noire à l'extérieur.
21. Col de jarre, terre rouge.
22. Col de jarre, terre brune.
23. Col de jarre, terre rose grisâtre.
24. Col de jarre, terre rose-gris.
25. Col de jarre, terre rouge brun.
26. Col de jarre, terre rouge brun. Tenon non percé.
27. Col de jarre, terre gris-rose.
28. Col de jarre, terre rouge brun.
29. Col de jarre, terre rouge gris.
30. Col de jarre, terre rouge brun.
31. Col de jarre, terre rose-gris grossière.

Planche XLIII..... Bégram II. 32. Col de jarre, terre rose blanchâtre.
33. Col de jarre, terre gris-noire, enduit rouge brun.
34. Col de jarre, terre rouge. Tenon non percé.
35. Col de jarre, terre rouge, tenon en pastille.
36. Épaule de jarre, terre rouge brun grossière, décor incisé,
37. Fragment de jarre, terre rouge. Une anse.
38. Goulot de cruche, terre grise.
39. Goulot de cruche, terre rouge brun.
40. Goulot de cruche, terre rosâtre grossière.
41. Col de jarre, terre rouge gris.
42. Goulot de cruche, terre grisâtre.
33. Goulot de cruche, terre rouge violacé.
44. Goulot de cruche, terre rouge.
45. Col de jarre, terre rouge à l'intérieur, grise à l'extérieur.

46. Col de jarre, terre rouge, stries incisées.
47. Col de jarre, terre rouge brun.
48. Goulot de cruche, terre rouge gris.
49. Col de jarre, terre rouge.
50. Col de jarre, terre brique.
51. Fragment de pot, terre rouge, enduit brique. Cercle incisé.
52. Col de jarre, terre brique. Cercle incisé.
53. Col de jarre, terre brique. Cercles incisés.
54. Goulot de cruche, terre jaunâtre.
55. Bouchon de jarre, terre jaunâtre.
56. Fragment de cratère à oreillette, terre rosâtre, cercles incisés.
57. Fragment de cruche à anse, terre brique, cercles incisés.
58. Fragment de cruche, terre gris clair.
59. Fragment de cruche, à anse, terre brique, cercles incisés.
60. Tenon, terre rouge grossière.
61. Anse, section plano-convexe, terre brique.
62. Fragment de cruche à anse, terre rouge brique.
63. Fragment de gobelet, terre rouge.
64. Col de jarre, terre rouge noirâtre, décor en trois bourrelets et perles en creux.
65. Écuelle, terre rouge, bord peint en noir.
66. Écuelle, terre rouge.
67. Grosse écuelle, terre rouge grossière.
68. Écuelle, terre rouge brique, décor incisé à l'intérieur.
69. Écuelle, terre rouge.
70. Écuelle, terre brique.

Planche XLIV..... Bégram II. 71. Fragment de gobelet, terre rouge foncé, cercles incisés.
72. Écuelle, terre gris-noir.
73. Grande écuelle, terre rouge grossière.
74. Tesson, terre noire très cuite.
75. Tesson, terre rouge, décor incisé.
76. Tesson, terre rouge grossière, décor profondément incisé.
77. Tesson, terre rouge grossière, décor en tresse en relief.
78. Tesson, terre rouge, décor incisé.
79. Tesson, terre rouge, décor incisé.
80. Tesson, terre rouge, décor incisé.
81. Tesson, terre rouge brun, décor incisé.
82. Tesson, terre brique, décor en tresse en relief.
83. Tesson, terre grisâtre, décor peigné.
84. Tesson, terre brune grossière.
85. Tesson, terre rouge grossière, décor en torsade et incisé. Deux petits tenons.

86. Tesson, terre brique, décor incisé.
87. Tesson, terre gris-noire, décor cercles incisés.
88. Tesson d'écuelle, terre rose.
89. Bord d'écuelle, terre grossière.
90. Fond d'écuelle, terre noire verdâtre.
91. Fond d'écuelle, terre grise.
92. Fond d'écuelle, terre rouge.
93. Fond d'écuelle, terre rouge.
94. Cruche à deux anses, terre rouge, enduit rouge foncé.
95 à 112. Gobelets caliciformes, terre rouge, décor noir ou violacé.

Planche XLV ...... Bégram III.
B. G. 229. Coupe en bronze. Voir pl. XXI, 8.
B. G. 230. Coupe en bronze. Voir pl. XXI, 10.
B. G. 227. Petite marmite en bronze. Voir pl. XXI, 11.
B. G. 228. Assiette en bronze, décor au repoussé. Voir pl. XXI, 7.
B. G. 231. Moule en bronze. Voir pl. XXI, 9.
B. G. 226. Marmite en bronze. Voir pl. XXI, 12.
B. G. 103. Grille en bronze et fer. Voir pl. XXI, 21.
B. G. 175. Statuette de la déesse Ardokhsho, schiste gris. Voir pl. XVII et XVIII.
B. G. 362. Fragment de bas-relief gréco-bouddhique. Voir pl. XX, 8.

Planche XLVI ..... Bégram III.
B. G. 83. Figurine (mutilée) en terre cuite, représentant un cavalier. Voir pl. XX, 7 et 9.
Log. 1. Figurine en terre cuite représentant un cavalier. Voir pl. XX, 1 à 3. Provenant de la vallée du Loghar.
B. G. 541. Figurine (mutilée) en terre cuite représentant un cavalier.
B. G. 248. Figurine en terre cuite représentant un éléphant portant sur le dos une coupe. Voir pl. XX, 6.
B. G. 168. Figurine en terre cuite représentant un éléphant portant sur le dos une coupe. Voir pl. XX, 5.
B. G. 208. Tête de figurine en terre cuite représentant un éléphant. Terre rose, traces de peinture rouge et noire.
B. G. 345. Petit rhyton en terre cuite représentant un quadrupède. Voir pl. XX, 4.
B. G. 574/*a*. Fragment de figurine en terre cuite représentant une femme.
B. G. 537. Couvercle en terre cuite. Tenon en forme d'animal, tête cassée. Voir pl. XIX, 2.
B. G. 132. Outil en terre cuite. Inscription en kharoshthī. Voir pl. XIX, 4 et fig. 28.

Planche XLVII..... Bégram III.
B. G. 154/*c*. Bille en schiste.
B. G. 154/*a*. Petit couvercle en schiste gris-noir. Voir pl. XXI, 4.

B. G. 581/*a-g*. Fusaïoles en schiste gris.
B. G. 581/*h*. Fusaïole en pierre calcaire blanche.
B. G. 581/*i*. Fusaïole en bronze.
B. G. 581/*j*. Fusaïole en pierre calcaire blanche.
B. G. 581/*k*. Fusaïole en pierre brune.
B. G. 581/*l*. Fusaïole en pierre calcaire blanche.
B. G. 64. Clochette en bronze.
B. G. 84. Clochette en bronze. Voir pl. XXI, 2.
B. G. 154/*b*. Bouton (?) en os, décor incisé.
B. G. 557/*a*. Fragment de bracelet (?) en coquille taillée, décor incisé.
B. G. 558/*a*. Bague en bronze, deux incisions.
B. G. 558/*b*. Cachet-bouton, bronze.
B. G. 558/*c*. Cupule en bronze.
B. G. 14. Bague en argent.
B. G. 61. Cachet non gravé en pierre noire. Voir pl. XXI, 1.
B. G. 154/*d*. Support en bronze. Voir pl. XXI, 5.
B. G. 154/*e*. Tige en plomb.
B. G. 557. Épingle en os.
B. G. 74. Épingle en bronze. Voir pl. XXI, 20.

Planche XLVIII. ... Bégram III.
B. G. 532/*d*. Pince (?) en fer.
B. G. 463/*f* et *g*. Crochets en fer.
B. G. 532/*c* et 463/*h*. Lames en fer.
B. G. 463/*a* et *b*. Outils en fer.
B. G. 463/*e*. Clou en fer.
B. G. 463/*d*. Spatule (?) en fer.
B. G. 521. Crapaudine en fer.
B. G. 559/*c* et *d*. Clous en fer.
B. G. 575/*a*. Clou en fer.
B. G. 532/*b*. Clou en fer.
B. G. 559/*e*. Clou en fer.
B. G. 463/*c*. Tête de flèche en fer.
B. G. 464. Tête de flèche trilobée en fer.
B. G. 75. Tête de javeline en fer. Voir pl. XXI, 19.
B. G. 532/*a*. Tête de flèche en fer.
B. G. 559 *a* et *b*. Tête de flèche en fer.
B. G. 575/*b*. Tête de flèche en fer.

Planche XLIX ..... Bégram III.
B. G. 529. Fragment de jarre, décor floral estampé.
B. G. 528. Tesson de jarre, décor en étoile estampé.
B. G. 512. Tesson de jarre, décor floral estampé.
B. G. 534. Col de jarre, décor en étoile estampé.
B. G. 514. Fragment de vase à anse, en terre rouge violacé, décor estampé en fer à cheval.

B. G. 533. Fragment de vase, décor estampé représentant une plante.
B. G. 574/*b*. Anse de vase en terre cuite, décor en étoile estampé.
B. G. 516. Fragment de jarre, décor floral estampé.

Planche L......... Bégram III. B. G. 513. Tesson de vase, décor estampé.
B. G. 468. Tesson de vase, décor estampé, représentant un bouquetin avec un oiseau sur le dos.
B. G. 526. Tesson de jarre, décor estampé, représentant un bouquetin devant un arbre, avec un oiseau sur le dos. Un svastika sous le bouquetin.
B. G. 507/*a* et *b*. Deux tessons de jarre, terre rouge, décor incisé, traces d'inscription (?).
B. G. 538. Grande jarre, terre rose. Autour du col, décor incisé; sur l'épaule, une suite de médaillons estampés. Voir pl. XIX, 7.
G. P. 1. Tesson de céramique brune portant un décor estampé représentant deux chevaux ailés affrontés. Provenance Goundé-Peiça, environs de Bégram.
B. G. 506. Tesson de grande jarre, terre rouge, décor estampé représentant une jarre avec un fouloir et un panier-passoire triangulaire. Deux oiseaux picorant les grappes de raisin. Bordure de la jarre décorée de lignes incisées. Voir pl. XIX, 1.

Planche LI........ Bégram III. B. G. 466/*a*. Marmite, terre jaune.
B. G. 466/*b*. Pot, terre rose, anse cassée, col manque.
B. G. 330. Jarre à trois tenons, terre rouge, décor incisé. Voir pl. XIX, 5.
B. G. 530. Mortier, terre rouge grossière, décor incisé.
B. G. 469. Cruche à deux anses, terre jaune, cercles incisés.
B. G. 468/*a*. Cruche à une anse, terre brune, cercle incisé.
B. G. 130. Pot, terre brune. Voir pl. XIX, 6.
B. G. 493. Marmite à deux oreillettes, terre rouge.
B. G. 129. Carafe, terre rouge, travail irrégulier. Voir pl. XIX, 3.
B. G. 572. Couvercle de jarre, terre rouge.
B. G. 195. Cratère à deux oreillettes, terre rouge, cercles incisés.
B. G. 335. Cratère à deux oreillettes, terre rouge, cercles incisés.
B. G. 199. Gobelet à pied, terre rouge.
B. G. 571. Tasse à anse, terre rouge.
B. G. 467. Potiche à deux anses cassées, terre rose, décor incisé en lignes ondulées et peint en noir en arêtes de poisson.
B. G. 331. Petit gobelet à pied, terre rouge.
B. G. 527. Pied de coupe (fragment), terre rouge.

B. G. 487. Théière, terre rouge, cercles incisés.
B. G. 332. Théière, terre rouge.
B. G. 560. Lampe, terre grise.
B. G. 520. Boulette d'argile séchée au soleil, creuse à l'intérieur.
B. G. 570/*a*. Couvercle de vase, terre rouge, décor incisé.
B. G. 570/*b*. Gobelet, terre rouge, décor incisé.
B. G. 570/*c*. Lampe, terre brune.

Planche LII....... Bégram III. 1. Fond d'écuelle, terre brique.
2. Fond d'écuelle, terre brique, enduit successivement blanchâtre, noir et rouge.
3. Fond d'écuelle, terre rouge.
4. Fond d'écuelle, terre brune, enduit rouge.
5. Fond d'écuelle, terre brique grossière.
6. Fond d'écuelle, terre rouge grossière.
7. Grande écuelle, terre brune.
8. Outil en terre cuite, traces d'inscription en kharoshthī.
9. Baratte (?), terre brune grossière.
10. Petit pot à anse, terre rose, décor estampé.
11. Jarre, terre rose, cercles incisés.
12. Bec, terre rose.
13. Col de jarre, terre brune foncée, décor estampé.
14. Pot, terre rouge, avec un clou en fer à l'intérieur.
15. Tesson de céramique rose-mauve, décor incisé.
16. Bord d'écuelle, terre brique, enduit rouge.
17. Bord d'écuelle, terre grise.
18. Bord d'écuelle, terre rose-violacé.
19. Col de jarre, terre rouge grossière.
20. Fragment de cruche à anse, terre rouge lie-de-vin, décor cercles incisés.
21. Fragment de cruche, terre brique, décor cercles incisés.
22. Fragment de cruche à anse, terre noire, décor incisé.
23. Col de jarre, terre rouge.

Planche LIII....... Bégram III. 24. Col de jarre, terre rouge.
25. Col de jarre, terre rouge.
26. Col de jarre, terre rouge brique.
27. Fragment de col de jarre, terre rouge, enduit noir.
28. Col de jarre, terre rouge brun.
29. Col de jarre, terre brune.
30. Fond de vase, terre grise.
31. Col de jarre, terre brune, décor estampé.
32. Col de jarre, terre rouge grossière.
33. Fond de gobelet caliciforme, terre rose, traces de peinture rouge.

34. Tesson de céramique fine, terre jaunâtre, décor incisé.
35. Fond de gobelet caliciforme, terre rouge foncé.
36. Fond d'écuelle, terre noire.
37. Fond d'écuelle, terre noire.
38. Bord d'écuelle, terre rouge.
39. Bord d'écuelle, terre rouge.
40. Écuelle, terre rouge.
41. Coupe (?), terre rouge, percée de quatre trous.
42. Pied de vase, terre rouge.
43. Pied de vase, terre rouge.
44. Fragment de support en terre rouge grossière.
45. Fond d'écuelle, terre violacée.
46. Fond de grande écuelle, terre rouge grossière.
47. Fond d'écuelle, terre rouge.
48. Fond d'écuelle, terre rouge.
49. Fond d'écuelle, terre brune.
50. Fond d'écuelle, terre rouge grossière.

Planche LIV....... Bégram III. 51. Col de jarre, terre rouge.
52. Col de jarre, terre rouge.
53. Col de jarre, terre rouge grossière.
54. Col de jarre, terre brune.
55. Col de jarre, terre rouge.
56. Col de jarre, terre rouge.
57. Tesson de céramique rouge, décor incisé.
58. Tesson de céramique brune, décor incisé.
59. Col de jarre, terre rouge.
60. Col de jarre, terre brune.
61. Col de jarre, terre rouge.
62. Col de jarre, terre rouge grossière.
63. Col de jarre à anse, terre rouge.
64. Col de jarre, terre rouge.
65. Col de jarre, terre rouge.
66. Col de jarre, terre rouge.
67. Bord d'écuelle, terre rouge.
68. Bord d'écuelle, terre rouge.
69. Bord de gobelet, terre rouge, décor peint en noir.
70. Coupe (pied manque), terre rouge.
71. Col de jarre, terre rouge.
72. Fragment de jarre, terre rouge.

INDEX.

A

Abaršahr (voir Abharšahr).
Abdagasès, monnaies, 85.
Abharšahr, 99 n. 1, 157, 160, 161, 171.
Abrašahr (voir Abharšahr).
Achéménides (les), 4, 79, 134, 138 — bijoux, 59 — céramique, 55, 70 — conquête, 74 — cunéiformes, 185 — Empire, 132 n. 4, 173 — époque, 75 — vases, 47 — villes, 4.
Açoka, 73.
Aden, 125.
Ādur, 115.
Aelius Spartianus, 140 n. 4.
Afghan, 171, 177.
Afghanistan, 9 n. 6, 65, 75, 102, 129 n. 1, 167, 171, 172, 173, 174.
Afrasiab, 74.
Afrique, 182 — (du Nord), 66, 179.
Agathange, 99 n. 1, 157 n. 5.
Agathias, 169 n. 1.
Agathocle, 7 n. 2, 10, 73, 122.
Agesilas, 153.
Ahuramazdak, 114.
Airam, 149.
Aitymedioi, 132.
Alains (les), 137.
Alasanda (voir Alexandrie d'Égypte).
Alasanda-dvīpa (voir Alexandrie du Caucase).
Albains (les), 125.
Albert M., 50 n. 1.
Albertini, 150 n. 3.
Al-Birūnī, 177 n. 2.
Alexandre le Grand, 4, 5, 7, 8, 9 et n. 3, 10, 12, 22, 65, 123, 139, 162.
Alexandrie du Caucase, 6, 7 n. 1, 8, 9 n. 3, 10.
Alexandrie d'Égypte, 7 n. 1, 9 n. 4, n. 5, 15, 84, 153, 168, 173 — autels à parfums, 64 — céramique, 46 — phare, 138 n. 4 — verrerie, 65.
Alexandrie-Eschaté, 10 n. 1.
Alexandrie de Ghazni, 5.
Alexandrie de Hérat, 9 n. 4.
Alexandrie-Kapiçi, 10 n. 2.
Alexandrie de la Margiane (voir Merv).
Alexandrie sur le Tanaïs, 5.
Alexandrins (les), 138 n. 4, 173, 175, 179.
Allāhābād, 165, 171.
Allberry, C. R. C., 158 n. 2.
Allotte de la Fuÿe, 111 n. 4.
Alpes, 179.
Altaï, 60.
Amgoka, 147 et n. 5.
Amida, 178.
Āmohinī, 104, 105, 106.
Anag, 157.
Anahita, 52, 80.
Andarāb, 8, 123.
Anderson, J. G. C., 115 n. 7, 120 n. 2, 125 n. 4, n. 6, 129.
Angka-qalʿa, forteresse, 21.
Angleterre, 66, 87 n. 1, 123.
An-Thun (voir Marc-Aurèle).
Antialkidès, monnaies, 85.
Antiochus III, 126, 162.
Antimachos, 122.
Antonin le Pieux, 128, 140.
Antonins (les), 153, 154, 173, 174, 175.
Aparytai, 132.
Apollodotos, monnaies, 85, 138 n. 2, 145 n. 5.
Apollonios de Tyane, 23, 24, 26.
Appien, 154.
Ārā, 101 n. 7, 105, 141.
Arabes (les), 156, 164, 170, 178 — conquête, 167, 171, 179 — géographes, 161 n. 4 — historien, 158, 159, 160.
Arabie, 65, 130, 162.
Arabo-hephtalites, monnaies, 96.
Arabo-sassanides, tissus, 64 — marine, 179.
Arachosie, 6, 91, 94, 120 et n. 1, 122, 125, 132, 162.
Arachosiens (les), 9 n. 5, 12.
Arachoti, 9 n. 4.
Aral, mer, 137.
Araméen, 111.
Arda, 115 et n. 1.
Ardeshīr I, 40, 99 et n. 1, 101, 103 et n. 2, 104, 105, 106, 127, 142, 143, 155, 156 et n. 4, 157 et n. 5, 158, 159, 160, 161, 178.

Ardethr, 110, 115.
Ardokhsho, 37, 52, 78, 79, 80, 81, 82, 86, 97, 163, 181.
Ardvisura (voir Anahita).
Ariakè, 145.
Arie, 126, 127, 132, 133.
Aristobule, 177 n. 1.
Arménie (l'), 120, 125, 169, 170 — roi, 101, 155, 157, 165, 168.
Arméniens, historiens, 101, 155, 156, 157, 160.
Arrien, 4 n. 1, 114 n. 5, 154.
Arsacides (les), 101, 115, 119, 120, 155 et n. 4, 156 et n. 5 — monnaies, 89, 111 — royaume, 96, 126.
Arta, Arṭa, 115 et n. 1.
Artaban III, 120 et n. 3, 132 — monnaies, 93, 96.
Artaban V, 101, 103, 115 et n. 5, 155, 156 et n. 4, n. 5.
Artadr, 114.
Artaxerxès I, 115 n. 1.
Aryens (les), 157.
Asiani (les), 112 et n. 4, 114, 116.
Asie, 119, 134, 153, 182, 184 — antérieure, 18, 21, 23, 59, 71, 102, 155, 166 — centrale, 5, 12, 16, 18, 19, 21, 22, 27, 35, 39, 40, 59, 66, 71 et n. 2, 82, 84, 102, 117, 123, 124 n. 2, 130, 135 n. 4, 137, 148, 149, 153, 154, 155, 161, 181, 183, 184, 185 — mineure, 153 — occidentale, 180.
Aši-Vanuhi, 52, 80.
Assour, 10 n. 2, 75.
Astauène, 132.
Aśvaghoṣa, 154.
Athéna, 8, 68.
Athènes, 153 — céramique, 46.
Ātur, 115.
Aubert Marcel, 53 n. 1.
Auguste, 115, 122, 123.
Aurélien, 168, 174, 178, 179.
Autriche, 66.
Avdieff V., 149 n. 3.
Axoumites (les), 166, 167, 180.
Ayasa (voir Azès).
Ayaz-qalʿa, forteresse, 20, 21, 22, 36, 64, 127.
Azès I, 91, 105, 106, 111 — ère, 102, 105, 106, 107, 140 n. 2, 160 — monnaies, 60.
Azès II, 94, 105, 119, 120, 121 — monnaies, 85, 91, 97.
Azilisès, 91, 105, 111, 112.

B

Babylone, 10 n. 2, 152, 166.
Babylonie, 159.
Bacchus, 65.
Bachhofer, L., 62 n. 2, 101 n. 1, 141 n. 6, 163 n. 1, n. 2, 164 et n. 1, 166 n. 1.
Bactrani, 168.
Bactres, 8 n. 1, 9 n. 4, n. 7 — divinités, 52 et n. 2.
Bactriane, 6, 9, 19, 22, 27, 66, 96, 111, 112, 113 et n. 3, n. 4, 114, 115, 117, 118, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 129, 131 n. 3, 137, 141, 144, 146, 147, 148, 149, 161, 162, 164, 167, 171, 177, 178, 180, 184, 185.
Bactrie, 112 n. 4.
Bactriens (les), 124, 125, 127, 141, 168 — marchands, 138 n. 4 — peuple, 124 n. 2 — rois, 140 — territoire, 126.
Badakhshān, 60, 86, 113, 116, 142, 174.
Bahawalpūr, 145.
Bahl (voir Balkh).
Bahman, 156 n. 5.
Bahrām I, 169, 174.
Bahrām II, 168, 169.
Bahrām III, 169.
Bahrām, prince de Balkh, 171.
Bāhulaka, 114.
Bailey, H. W., 119 n. 2.
Balan, 119.
Balkh, 9, 10, 99 n. 1, 113 et n 4, n. 5, 114 et n. 8, 138, 155 n. 4, 157, 164, 165, 171, 172, 176, 177, 180.
Bāmiyān, 9 n. 2, 10, 149, 176, 181.
Bampūr, 161.
Banerji, 102 n. 4.
Barbier de Meynard, C., 159 n. 3, 175 n. 2.
Bardesane, 152 et n. 3.
Barthold, W., 113 n. 4, 145 n. 5.
Barygaza, 135 n. 4, 145.
Bar-i-āb, 9.
Bataille, G., 109 n. 2, 110, 185 n. 2.
Baӯ Nath Puri, 163 n. 4.
Bazar-qalʿa, citadelle, 21, 22.
Beauvoir Priaulx, Osmond de, 152 n. 3.
Bégram, 1, 3, 8, 15, 18, 20, 21, 22 et n. 1, 23, 24, 26, 27 et n. 4, 28, 30, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 44, 45, 46, 47, 52, 53, 66, 70, 75, 80, 81, 82, 85, 86, 87, 89, 90, 91, 93, 94, 95, 99, 100, 118 n. 3, 121 et n. 1, 123, 134, 138 n. 4, 149, 150, 153, 162, 172, 174, 175, 180 — art, 51 — bijoux, 58, 59, 61, 62, 64, 65 — céramique, 54, 55, 56, 57, 72 — divinités, 73, 74.
Bégram-Kapiçi, 10, 11, 22, 30, 41.
Bel, temple, 37.
Bénarès, 133, 144.
Benveniste, E., 114 n. 9 — (Meillet-), 115 n. 1.
Bernchtam, A., 27 n. 3, 131 n. 1.
Bhir, céramique, 54 n. 1, 56, 57.
Bīchāpour, 176 n. 3.
Bimaran, 60.
Bisoutoun, 12, 99.
Bodhisattva Çvētakētu, 81.
Boharak, 60 n. 4.
Bohling (Schmidt, Polotsky et), 158 n. 2.
Bonnets jaunes, 152, 178.
Bordj-i-ʿAbdallah, 1 et suiv., 15, 17, 86.
Bouddha, 13, 82, 83, 84 et n. 1, 107, 116, 154, 159.
Bouddhiques, communautés, 177 — divinités, 37, 81 — monastères, 27 n. 4, 149 — religion, 83, 123, 181 — textes, 135 n. 4, 166.
Bouddhistes (les), 152.
Boukhara, 9 n. 6, 100, 114, 115, 117, 150, 161.
Boyer, P., 135 n. 4, 145 n. 4.
Brahmā, 81, 149.
Brahmanes (les), 152.
Brāhmī, 102, 104, 163, 176, 183.
Briques à marques, 3, 16, 21 et n. 2.
B'uâ-dʿieu (voir Po-tiao).
Byzance, 169.
Byzantins, tissus, 64.

C

Cachemire, 80, 81, 114, 118, 125, 140, 141, 142 et n. 4, 143 et n. 3, 144 et n. 1, n. 6, 148, 161, 166, 174.
Cadrusi, 7 n. 3.
Cadusiens (les), 168.
Cagnat, R. (et V. Chapot), 50 n. 1.
Cahar tan (voir Cartana).
Candana (voir Kalliena).
Cappadoce, 65.
Caracalla, 177, 179.
Carie, 65.
Carl, J., 11, 17, 23, 175.
Carolingiens (les), 179.
Carpaya, 9.
Cartana, 7, 8 et n. 2, 9 n. 2.
Carus, 168.
Caspienne, mer, 125, 126.
Castana, 135.
Catch, 100 n. 2.
Caucase, 125 — montagnes, 9 n. 5 — portes, 155.
Cellarius, 7 n. 3.
César, 169.
Chah Abdallah Badakhshi, 60 n. 4.
Chapot, V., 79 n. 2, 155 n. 1 — (R. Cagnat et), 50 n. 1.
Châpour, ville, 10 n. 2, 40 et n. 1, 41, 80, 102 et n. 7, 103, 169, 176.
Châpour I, 30, 39, 80, 99, 100, 101, 102 et n. 7, 103 et n. 2, 104, 105, 106, 107, 127, 142, 143, 149, 150, 157, 158, 159, 160 et n. 7, 161, 162, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 176 et n. 3, 177, 178, 180.
Châpour II, 103 et n. 2, 105 n. 1, 160, 161, 170, 171, 172, 180 et n. 2, 183.
Châpour Pāpakān, 103, 142.
Charlesworth, M. P., 125 n. 3.
Charrhé, 178.
Chārsada, 94.
Chavannes, E., 11, 100 n. 6, 113 n. 2, n. 3, n. 4, n. 5, 118 n. 1, n. 4, 123 n. 3, 125, 128 n. 5, 129 n. 2, n. 4, 130 n. 3, n. 4, n. 5, n. 6, n. 7, 132 n. 2, n. 3, 134 n. 1, n. 3, 135 n. 1, n. 6, 136 n. 1, n. 3, 137 n. 2, 143 n. 2, 146 n. 1, n. 3, 161 n. 1.
Chavillakara, 142 n. 2.
Che ki, 113.
Chine, 66, 104, 112, 116, 122, 123, 125, 129, 130, 131 et n. 1, 134, 135 n. 4, 136, 139, 144 et n. 5, 145, 146 et n. 4, 148, 150, 152, 153, 156, 157, 160, 166 et n. 4, 172, 174, 178, 179, 180, 181, 183, 184.
Chinois (les), 66, 128, 130, 131, 132 n. 2, 135, 139 — annales, 117 — sources, 101, 112, 116, 123, 124, 125, 129, 132, 134, 136, 142, 146, 161, 183.
Chionites-Hephtalites (les), 11 et n. 2, 41, 60 n. 4, 75, 96, 117, 138, 170, 172, 180, 183, 184 — céramique, 55 — époque, 87 — nécropole, 88 — période, 171 — royaume, 169.
Chir Stūpa, 105, 106, 122.
Chong-hassar, 35.
Chorasène, 178.
Choresmie, 19 et n. 2, n. 3, 21, 22, 27, 36, 64, 127, 157, 166 — dynastie, 40 — fortifications, 41 — urbanisme, 39.
Chou, dynastie des, 178.
Chouang-mi, 113.
Cīnasthāna, 101.
Cīnastānarāja, 101.
Citral, 113.

Claudius Mamertinus, 168 n. 5.
Clément Alex., 52 n. 2.
Constantinople, 60, 179, 180.
Cophès, 9 n. 5.
Coptes, 166 n. 4.
Corbulos, 128.
Corinthiens, chapiteaux, 83.
Crassus, 126.
Christensen, A., 170, 171 n. 1.
Ctésiphon, 10 n. 2, 13, 139, 168, 170.
Cukhsa, 140.
Cunningham, A., 7 n. 2, 8 n. 5, 11, 96, 94, 109 n. 2, 110 n. 3, n. 6, 111 n. 2, n. 3, n. 6, 112 n. 1, 116 n. 6, 122 n. 4, n. 7, 172 n. 2.
Cusani (les), 116.
Cybèle, 51, 52.
Cyropolis, 4.
Cyrus, 12 n. 2, 15, 104, 162 — fleuve, 126.

D

Daces (les), 133.
Dandan-chikan, 9.
Dandan-oïlik, 35.
Danube, 168.
Darabguird, 19 n. 3.
Darius I, 12, 15, 99, 104.
Darius III, 170.
Darmesteter, J., 52 n. 2, 184 n. 1.
Daya Ram Sahni, 143 n. 6.
Deccan, 135 n. 4, 145.
Dēlum, 157.
Démazend, 11.
Déméter, 51, 52.
Démétrios, monnaies, 52.
Dewai, 102, 106.
Diaspora, 148.
Dioclétien, 169, 170, 180.
Diodore de Sicile, 9 n. 3.
Diodote, 126.
Diomède, monnaies, 85.
Dion Cassius, 133.
Dion Chrysostome, 138 n. 4.
Dionysopolis (voir Nagara).
Dionysos, 64, 65, 68.
Dioscures, 111 n. 6.
Dīpaṅkara, 13.
Djanbasse-qalʿa, forteresse, 19, 21 et n. 2.
Djebel Saraj (voir Parvan).
Djen, 157, 160.
Djenpagour, 160.
Djuchka, 141.
Dossennus, 68.
Drangiane, 132.
Dukhtar-i-Nōshirwān, 181.
Dumbāwand, 157.
Dupleix, 131.
Dura-Europos, 18, 19 et n. 1, 24, 41, 51 n. 1, 80 — céramique, 55 n. 1.

E

Égypte, 21, 64 et n. 4, 74, 75, 79, 122, 123, 153, 170.
Emôdus, 143.
Endere, 35.
Épître au roi (de Mātrceta), (de Nāgārjuna), 154.
Ératosthène, 9, 10.
Ermitage, Musée, 22.
Eskanderia, 9 et n. 3, 11, 64, 70.
Espagne, 66.
Éthiopiens (les), 180.
Eucratidès, 10, 22 n. 1, 120, 122, 126 — monnaies, 24, 43, 73, 85, 92.
Euphrate, 162, 168.
Europe, 119, 179, 182.
Euthydèmos, 126, 162.
Evlia Tchebeli, 60.

F

Farah, 161.
Faïzabad, 60 n. 4.
Fars, 19 n. 3, 103, 161 n. 4, 182.
Fayoum, 166 n. 4.
Ferghana, 10 n. 1, 148.
Filliozat, Dr J., 160 n. 4.
Finot, L., 7 n. 1.
Firdousi, 156 n. 4, n. 5.
Firishta, 158 n. 1.
Fīrouzābād, Gōr, 19 n. 3, 40, 155, 157, 158.
Flaviens (les), 50, 173, 175.
Fleet, J. F., 94, 100 n. 6, 102 n. 5, 104 n. 3, 105 n. 3, 108 n. 1, n. 2, 110 n. 6, 141 n. 5, 142 n. 4.
Flavius Vopiscus, 168 n. 3, n. 7, 174 n. 2.
Fociana, 132.
Fo-li-chi-sa-t'ang-na, 11.
Fortune, déesse, 52, 79, 81.
Foucher, A., 1 et n. 1, 3 et n. 1, 7, 8 et n. 6, 9 n. 7, 11 n. 11, 52 et n. 4, n. 5, 73, 79 n. 6, 80 et n. 4,

n. 5, 81 et n. 2, 83 n. 1, 100 n. 1, 110, 118 n. 3, 131 n. 4, 132 n. 4, 137 n. 1, 143 n. 3, n. 7, 144 n. 2, 145 n. 1, 149 n. 5, 152 n. 2, 177 n. 3.
Fougères, G., 4 n. 3.
Fou-nan, 166.
Franke, O., 110 n. 7, 113 n. 4, 125, 146 n. 4.
Fravartīn, 103.
Frounzé, 27.
Frye, R., 161 n. 4.

G

Galates (les), 75.
Galérius, 170.
Galles (pays de), 153.
Gandhāra, 13 n. 1, 51, 80, 81, 82, 83, 84 et n. 1, 96, 100 n. 1, 124 et n. 4, 125, 129, 130, 137, 144, 146 n. 4, 154, 159, 163 n. 4, 167, 177 n. 3, 184.
Gange, 133, 166.
Garen (Pahlav), 155.
Gardner, P., 10 n. 3, 92 n. 2, 110 n. 5, n. 6, 111 n. 1, n. 2, 123 n. 1.
Garjistān, 87.
Gaule, 183.
Gauthiot, R., 114 n. 6.
Gayukmart, 114.
Gēlān, 157.
Gelles (les), 168.
Genouillac, H. de, 71 n. 1.
Gerden Divar, 9.
Germains (les), 154, 183.
Ghasamotika, 135.
Ghazni, 9, 10, 11, 114, 125, 133, 167.
Ghirshman, R., 44 n. 1, n. 2, 47 n. 3, 69 n. 1, 71 n. 1, 102 n. 7.
Ghourian, 126 et n. 4.
Gilgit, 184.
Goethe, 154.
Golbahar, 88.
Golestan (Palais de), 55 n. 1.
Gondopharès, 93, 94, 95, 105, 106, 107, 120 et n. 3, 121 et n. 1, 122, 124 et n. 3, 125, 132, 133, 172 — monnaies, 28, 43, 85, 87, 91.
Gōr (voir Fīrouzābād).
Gorband, 5, 6, 17.
Gordien, 160.
Gotarzès, 96, 126, 132.
Goths (les), 66, 154, 183.
Goudéa, 20.
Goundé péiça, 41, 70.
Gourgan, 99 n. 1, 157.
Grèce, 4 — céramique, 46.
Grecs (les), 10, 22, 46, 68, 73, 80, 84, 112 — art, 153 — bijoux, 60, 65 — céramique, 82 — écriture, 96, 114, 147 — installations, 137 — rois, 22, 24, 26, 30, 92, 121, 122, 124, 174, 184, 185 — royaume, 24, 120.
Gréco-bactriens, art, 66, 154 — ateliers, 22 et n. 1 — civilisation, 22 — défenses, 3, 4, 39 — divinités, 73 — époque, 5, 15, 18, 22, 28 — installations hydrauliques, 5 — monnaies, 24, 43, 47, 111 — rois, 10, 12, 19, 22, 138 n. 1, 174 — royaume, 15, 96, 112, 114, 126, 145, 172, 182 — urbanisme, 18 — villes, 15, 46, 54 n. 1.
Gréco-bouddhique, art, 3, 13, 37, 48, 50, 52, 80, 81, 82, 83, 84, 153, 181, 182.
Gréco-kouchane, écriture, 96.
Gréco-Romains (les), 64, 65, 66, 68, 81, 84, 114, 182.
Gréco-sarmate, 60 n. 1, 65, 137.
Gréco-scythe, 84.
Grigorieff, G., 27 et n. 2, 47 n. 2, 56 n. 1, 70 n. 1, 117 n. 5, 149 n. 6.
Groot, J. de, 113 n. 3, 123 n. 3.
Grousset, R., 144 n. 5.
Guda, monnaies, 85, 93, 94, 95.
Gudasfara, 104.
Gupta, 84, 171, 180.
Gurwīn, 11.
Gutschmid, A. V. (von), 126 n. 4.

H

Hackin, J., 11, 17, 18 n. 1, 23, 24, 28 et n. 1, 38, 59, 65, 66, 67, 68 et n. 1, 73, 74, 83, 84, 86, 87 et n. 1, 109 n. 1, 134, 138 n. 4, 150, 153, 162, 175, 185 n. 2.
Hadrien, 83, 140.
Haetumant (voir Helmand).
Haloun, G., 112 n. 3, n. 4, n. 5, 114 n. 7, 116 et n. 2, 131 n. 1.
Hamadan, 44.
Hamza, 160.
Han (les), 66, 109, 116, 129, 130, 132, 133, 134, 136, 139, 146, 152, 178.
Hanotaux Gabriel, 179 n. 3.
Hari-roud, 126 et n. 4, 160.
Hariti, 52, 79, 80, 107, 171.
Harpocrate, 68.
Hashtnagar, 107, 171.

Hawak, passe, 8, 9, 123.
Hécate, 7 n. 2, 10, 73.
Hécatée, 100 n. 1.
Hélioclès, monnaies, 85.
Hellénistique, art, 51, 84 — bijoux, 59, 60 — céramique, 44, 47, 56, 70 — cités, 10, 15 — cours, 119 — culture, 182 — époque, 19 n. 1 — iconographie, 65 — ornements, 64 — urbanisme, 8, 19, 22, urbanistes, 5 — villes, 10, 18, 41, 46.
Helmand, 9, 132, 162.
Henning, W. B., 114 n. 8, 159 et n. 6.
Heou Han chou, 113, 136, 137.
Hephtalites (voir Chionites-Hephtalites).
Héraclès, 121.
Hérat, 9 n. 4, 99, 126 n. 4, 132, 162.
Heraüs, 96, 109 et n. 1, n. 2, 110 et n. 4, n. 6, n. 7, 112, 116 et n. 6, 117, 118, 127, 164, 185 et n. 2.
Hermaïos, 10, 24, 26, 43, 85, 91, 92, 93, 96, 116 n. 6, 120 et n. 5, 121, 122, 123 et n. 1, 124 et n. 3, 129, 172.
Hérodote, 100 n. 1, 132.
Herrmann, A., 113 n. 3, 114 n. 2, 115 et n. 4, 116 n. 2, 119 et n. 5.
Herzfeld, E., 80 et n. 3, 91, 94 et n. 5, 99 n. 1, 103 n. 2, 112 n. 4, 115 n. 4, 119, 126 n. 6, 129 n. 3, 159 n. 4, 160, 165 n. 2, 167, 169 n. 2.
Hiao-siuan, 130.
Hieou-mi, 113.
Hi-heou (yabgou), 113, 118.
Himalaya, 114, 143.
Himyarites (les), 125.
Hindous, art, 83 — calendrier, 160 n. 4 — divinités, 154 — princes, 8 — tradition, 157.
Hindou-kouch, 5, 6, 7, 8, 9, 22, 27, 41, 65, 75, 96, 109 n. 2, 111, 115, 123, 124, 125, 140, 144, 145, 147, 161, 167, 171, 172, 176, 177 et n. 2, 180, 183, 185.
Hindustan, 161.
Hiong-nou (les), 112, 113 et n. 4, 129, 130, 136.
Hippodam, 18.
Hirth, F., 113 n. 4, 117 n. 2.
Hi-touen, 113.
Hiuan-tsang, 8 n. 6, n. 8, 11, 41, 73, 97 et n. 1, 123, 144, 146, 147, 174, 177 et n. 3.
Ho, 135.
Hoeï-li, 146 n. 4.
Hollande, 123.
Honigmann, E., 127 n. 1.
Hopian, 11, 70.
Ho-pi-na, Ho-pit-na, 11.
Hormizd II, 170.
Hormizd IV, 127.
Hormizd-Ormies (frère de Bahrām II), 168, 169.
Hormizd, prince de Balkh, 165, 171.
Ho-si-na, 11.
Huchka, 141, 142.
Huns (les), 60, 66, 145.
Huviṣka, 102 et n. 3, 107, 141, 142, 143 et n. 6, 147 n. 5, 152, 155, 163, 164 — monnaies, 28, 56, 86.
Hu-wen (voir Kaboul).
Hyrcanie, 120, 125, 126, 127, 128, 133, 139.
Hyrcaniens (les), 126, 128, 140.
Hyrcode, 110, 111, 112, 115, 116.
Hou-wen (voir Kaboul).

I

Ibn Khordādbeh, 113 n. 4, 148, 160, 175.
Iénisséi, 60.
Ili, 130, 161.
Inde, 6, 8 n. 1, 9 n. 4, n. 7, 10, 37 et n. 1, 41, 47, 65, 83, 84, 91, 94, 102, 104 et n. 2, 108, 115 n. 1, 118, 121, 122, 123, 124 n. 4, 125, 128, 130, 131, 132, 133 et n. 1, 134, 135 et n. 4, 138 et n. 2, n. 4, 139, 142 n. 4, 143, 144, 146, 147, 148, 152, 153, 154, 156 n. 4, n. 5, 158, 161, 162, 166, 167, 169, 172, 173, 174, 175, 177 et n. 1, 178, 179, 180, 184 — bijoux, 60, 66 — céramique, 70 — monnaies, 89, 90 — roi, 168 — statuaire, 51, 78, 79.
Indiens (les), 131, 140, 141 — conquêtes, 132 n. 2 — colonies, 146 — envoyés, 133 — marchands, 138 n. 4 — Océan, 166, 169, 179 — traditions, 164.
Indo-grecs (les), 84, 85, 87, 88, 89, 96, 138.
Indo-parthes (les), 133 — monnaies, 85.
Indo-scythes, dynastie, 119 — inscriptions, 147 — monnaies, 43, 85.
Indus, 10 n. 1, 51, 65, 100 et n. 2, 120, 123, 125, 131, 133, 145, 152, 156 n. 5, 158, 159, 166, 167, 169, 178, 179.
Inostrantzeff, 177 n. 2.
Iran, 19 n. 3, 32, 40, 52 n. 1, 74, 75, 79, 91, 92, 95, 104 et n. 2, 114, 118, 119, 120 et n. 1, 121, 127, 132, 154, 155, 161, 169 — bijoux, 59 — céramique, 44, 47, 55, 56, 70 — roi des rois, 157, 165 — verrerie, 66.
Iraniens (les), 104, 144 n. 5 — art, 51, 84 — bijoux, 60 — divinités, 52, 70 — histoire, 99 — influence, 80 — monde, 181, 182 — origine, 114, 135, 147, 148, 173, 177, 185 — population, 178 — religion, 154 — traditions, 160, 176 — verrerie, 65, 66.

Irano-bouddhique, art, 181.
Isidore de Charax, 119, 132.
Iškamiš, 113 n. 5.
Islam, 122, 179.
Islam-qal'a, 126 n. 4.
Istakhr, 103, 142, 157.
Istakhrī, 9 n. 1, 123 n. 2, 148.
Issus, 170.
Italie, 66, 150, 153, 182.

J

Jamālgarhī, 107.
Jāmāsp, 103 n. 2.
Jelalabad, 6, 57, 65, 152.
Jihonika-Zeionisès, 106, 140 et n. 2, 145.
Jihun (voir Oxus).
Juifs (les), 148, 175, 179.
Julien St., 8 n. 8, 73 n. 1, 97 n. 1, 144 n. 4, 146 n. 4.
Julio-Claudiens (les), 172.
Julius Solinus, 7 n. 3.
Jumnā, 133, 158.
Junah, 157, 158.
Junge, J., 105 n. 8, 114 et n. 3, n. 5, 116 n. 2, n. 5.
Jupiter, 68, 174.
Justi, 115.
Justin, 115 et n. 5, 174 n. 1.
Juvénal, 139.

K

Kabadan, 132.
Ka'ba-Zardusht, 99, 103, 142, 150.
Kaboul, fleuve, 8, 9, 120, 123, 152 — musée, 1, 28, 38, 74, 86, 87 n. 1 — vallée, 65, 92, 125, 135 n. 4, 162, 167 — ville, 9 et n. 6, 10, 11, 15, 64 et n. 6, 70, 118 et n. 3, 156 et n. 3, 161 — région, 171 — roi, 156 n. 5, 170.
Kaccha (voir Catch).
Kachgar, 128, 129, 136 et n. 3, 137, 144, 146 n. 4, 147.
Kachgarie, 128, 129, 130, 131, 133, 135, 136, 137, 139, 143 et n. 3, 144 n. 5, 146 et n. 4, 147, 148, 153, 172, 174, 175, 181.
Kaçmiri, 80.
Kadphisès (les), 26, 46, 58, 83, 127.
Kafirs (les), 177 n. 2.
Kagan, 156.
Kalasi, 7.
Kalawān, 105, 106.
Kalhana, 142 et n. 2, 143, 144.
Kalliena, 135 n. 4.
Kamaṇḍalu, 13.
Kammerer, A., 179 n. 3.
Kanaul, 158.
Kandahar, 70, 95.
K'ang-kiu, 19, 27, 117, 128 et n. 5, 130, 161.
Kaniṣka, 15, 26, 27 et n. 4, 94, 99, 101 et n. 7, 102, 117, 126, 135 n. 4, 138, 141 et n. 2, 142 et n. 2, n. 4, 143 et n. 4, n. 6, 144 et n. 6, 145 et n. 1, n. 2, 146, 147 et n. 5, 148, 149, 150, 152, 153, 154, 163 et n. 3, 164, 166, 167, 172, 173, 176, 185 — armes, 82 — avènement, 105, 140 et n. 2 — dynastie, 100 et n. 1, 182 — ère, 106 et n. 1, 107, 160 — architecture, 30, 39, 41 — bouddhisme, 83 et n. 2 — écriture, 96 — monnaies, 61, 79, 86, 134 — statue, 62, 79 n. 3.
Kaniṣka II, 163, 164, 165, 166, 181.
Kaniṣka III, 141, 163 n. 2.
Kankālī, 102, 107.
Kan-sou, 116.
Kant, 154.
Kan Ying, 135, 139.
Kao-fou, 113, 118 et n. 3, 120 n. 5, 161.
Kapiça, 8, 11, 13, 47, 73, 96, 100, 118 n. 3, 120, 121 et n. 1, 123, 124, 129, 140, 162, 184.
Kapicène, 70, 73.
Kapiçi, 8, 9, 10, 12 n. 2, 15, 17, 18, 19, 22, 24, 41, 93, 110 n. 4, 118 n. 3, 120 n. 5, 123, 146 n. 4, 152, 162, 176, 185 n. 2 — divinités, 52, 73 — céramique, 54.
Kāpiša-kāniš, 12.
Kapotana, 132.
Kapsa, 124 n. 3.
Karasev, A., 3 n. 3.
Kara-tépé, 149.
Karen, 155, 156.
Karghaï, 8.
Kārnāmak i Ardashīr i Pāpakān, 156 n. 3.
Kaš, 100 et n. 2, 161.
Kāshāf-roud, 127.
Kashan, 44 n. 2.
Kaspapyros, 100 n. 1.
Kaspatyros, 100 n. 1.
Kaspeiraioi, 143 n. 3.
Kāthiāwār, 100 n. 2.
Kaufmann, C. M., 64 n. 3.
Kayber, 152.
Kennedy, J., 83 et n. 2, 133 n. 1, 138 n. 2, 143 n. 3, 148 n. 2, 153 n. 1, 171 n. 3, 174 n. 2.
Kerman, 157, 169.

Kertch, 60 n. 1.
Khadalik, 35.
Khalatse, 106, 140, 142.
Kharaosta, 115 n. 1.
Kharoshthī, 10, 46, 57, 61, 66, 72, 91, 92, 93, 95, 96, 102, 104, 111, 120 et n. 1, 121, 122, 135, 147, 148, 149, 176, 183, 185.
Khorasan, 61, 114, 127, 157.
Khosroès I d'Arménie, 101, 155, 156, 157.
Khosroès II, bijoux, 62 — monnaies, 13, 86.
Khotān, 122, 142 n. 4, 143 n. 3, 146, 147 et n. 5, 148, 150.
Khoulm, 9.
Khvārazm, 99 n. 1.
Kidāra, 108, 165, 181, 183, 184 — monnaies, 80.
Kidarites (les), 41, 43, 107, 165 et n. 1, 180.
K'ieou-tsieou-k'io, 118, 124 et n. 1.
Kiessling, 114 n. 4, 120 n. 2, 126 n. 4, n. 9, 127 n. 3, 132.
Ki-pin, 118, 124 n. 4, 125, 144 n. 6, 161.
Kirguizie, 27 n. 3.
Kirste, J., 110 n. 6, 114 n. 10, 140 n. 1.
Kisilev, S., 60 n. 2.
Kiu-lu-sa-pang, 8.
K'i-ye-to, 144 n. 6.
Kohdaman, 9, 17, 47, 70, 87, 125.
Kohistan, 55, 70, 87.
Kohzad Ahmed Ali, 1, 64 n. 6.
Koï-krilgan, 19.
Komé, 125.
Konkanais, 135 n. 4.
Konow, Sten, 72 n. 1, 94 et n. 2, 95, 102 et n. 1, 105 n. 4, n. 8, 106, 112 n. 4, 114 n. 10, 115 n. 1, 116 n. 4, 117 n. 1, 119, 123 n. 3, 125, 135 n. 3, n. 5, 140 et n. 2, 143 n. 3, 146 n. 2, 147 n. 1, n. 2, n. 5.
Kophen (voir Kaboul).
Kornemann, E., 129 n. 3.
Kotpūr, 58, 116 n. 6.
Koubhā, Koubhāna (voir Kaboul).
Kouchans (les), 92, 96, 116, 117, 124 n. 2, 125, 127, 128 et n. 5, 130, 132, 133 et n. 1, 134, 135 et n. 4, 140 et n. 2, 141, 142, 143 et n. 3, 145, 146, 147 et n. 5, 154, 157, 159, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172 et n. 2, 174, 175, 178, 181, 182, 184 — architecture, 3 — bijoux, 58, 59, 60, 61, 62, 65, 66, 67 — céramique, 13 — commerce, 66, 68 — divinités, 74 — dynastie, 80, 100 et n. 1, 101, 102, 107, 109, 115, 118, 148, 149 et n. 2, 164, 180 — empire, 3, 84, 123, 124, 139, 150, 152, 153 — époque, 70, 87, 94 — fortifications, 39 — inscriptions, 72, 108 — installations hydrauliques, 5 — monnaies, 79, 81, 83, 85, 86, 97, 138 — rois, 106, 121, 129, 131 et n. 2, 137, 144, 150, 155 et n. 4, 156, 160, 163, 165, 177 — royaume, 158, 161, 162, 179 — statuaire, 82, 84 — villes, 15, 26, 27, 28, 30, 41, 43, 87, 99 et n. 1.
Kouchans (Petits), 165.
Kouchaniya, 148.
Kouchano-sassanide, monnaie, 86.
Kouchanshah, 148.
Kouei-chouang, 113, 118, 123, 132 et n. 2.
Kourgachine-qal'a, forteresse, 20.
Koutcha, 131, 146.
Krasnaya retchka, 27.
Kuentz, Ch., 166 n. 4.
Kujula-Kadphisès, 12, 83, 106, 107, 109, 116 et n. 6, 117, 118, 121, 122, 124 et n. 3, n. 4, 125, 126, 127, 128, 129 et n. 1, 130, 131 et n. 3, 132 et n. 2, 133, 135, 137, 138 et n. 2, n. 4, 139, 140 n. 2, 142, 143, 145, 148, 152, 163, 164, 167, 172, 174, 182, 185 — monnaies, 85, 86, 87, 95, 96, 97.
Kujula Kapsa, 124 n. 3.
K'ušank', 99 n. 1, 157 n. 5.
Kushanšahr, 161.

L

Lagach, 20.
Laghman, 8.
Lan-che Tch'eng, 113.
Land, 100 n. 4.
Langlois, V., 101 n. 3, 155 n. 3, 160 n. 5.
Lenormant, F., 64 n. 5, 65 n. 2.
Lepsius, 21 n. 1.
Leuké, 125.
Lévi, S., 11 n. 10, 101, 104 n. 2, 113 n. 4, 116 n. 7, 131 n. 2, 133 n. 2, 135 n. 2, n. 4, 138 n. 4, 142 et n. 2, 143 n. 1, n. 5, 144 n. 1, n. 6, n. 7, 145 et n. 1, n. 3, 154 n. 1, n. 2, 164, 166 n. 2.
Livre des Rois, 156 et n. 4, n. 5.
Loghar, 74.
Longworth Dames, 163 n. 3.
Loriyān, 107.
Lot, F., 153 n. 2.
Lou-lan, Leou-lan, 35, 97, 147 n. 5.
Louristan, 70.
Louvre, musée, 53.
Lo-yang, 144.
Lucien, 110 n. 7, 114, 115 n. 3.
Lüders, H., 100 et n. 6, 101 n. 8, 141 n. 3.

M

Macédoniens (les), 65.
Maçoudi, 159 n. 3.
Maēs Titianus, 175.
Māngušnasp, 157.
Mahiriya, 147 n. 5.
Mahmoud Eraqui, monnaies, 87.
Makūran, 161.
Mālava, 108.
Mambanos, 135 n. 4.
Manamē Dheri, 101 n. 7.
Mandrawar, 8.
Mani, 158, 159 et n. 2, 166, 167, 177.
Marc-Aurèle, 150, 152.
Marco Polo, 60.
Marenjan, 11.
Margiane, 114, 122, 126, 127, 130, 133, 166, 178.
Marie-Thérèse, 122.
Marinos de Tyr, 126, 133, 143, 175.
Marquart, J. (Markwart), 7 n. 3, 10 n. 3, 11 et n. 10, 12 n. 3, 94 n. 5, 99 n. 1, 106 n. 1, 110 n. 6, 112 et n. 3, 113 n. 3, n. 4, n. 5, 114 n. 5, 122 n. 5, 123 n. 3, 125 et n. 1, 132 n. 1, 146 n. 4, 156 et n. 3, 157 n. 4, 160 et n. 7, 170.
Maronée, 64.
Marshall Sir John, 23 n. 1, 26 et n. 1, 28 n. 2, 41 n. 1, 47, 51, 64 n. 1, 65 n. 1, 76 n. 1, 82, 105 et n. 5, n. 6, n. 8, 120 n. 5, 134 n. 5, 140 et n. 2, 176 n. 5, 177 n. 1.
Martial, 139.
Martin, M. F. C., 165 n. 1.
Masson, 23, 41, 58, 87 et n. 2, 116 n. 6, 121 n. 1, 134, 149 et n. 2, n. 4, 150 n. 1.
Māt (voir Mathurā).
Mathurā, 62 et n. 2, 79 n. 3, 83, 102, 104, 107, 108, 133 n. 1, 134, 140, 141, 143 n. 6, 149, 158, 166, 180.
Ma-touan-lin, 124 n. 4.
Mātrceta, 154.
Mattingly, H., 168 n. 6.
Mauès, 91, 102, 105 et n. 1, n. 8, 116, 119, 122, 140 n. 2.
Maximien, 177.
Mazar-i-chérif, 9 n. 6.
Mazda, 52.
Médaïn, 71 et n. 1.
Médie, 157.
Méditerranée, 104, 173, 179, 182.
Meidan, 9, 10.
Meillet, A. (et E. Benveniste), 115 n. 1.
Memarmali, 127.
Memphis, 74.
Ménandre, 7 et n. 1, 10 n. 2 — monnaies, 24, 85, 138 n. 2.
Menalins, 127.
Mérovingiens (les), 179 — art, 183 — bijouterie, 59.
Merv, 10 n. 1, 19 n. 3, 99 et n. 1, 115, 150, 157, 158, 159, 161, 171.
Mervroud, 166.
Mesène, 159, 178.
Mésopotamie, 20, 51, 75, 168, 169, 170, 178.
Meunié, J., 27 n. 4.
Miaus, 109 n. 1.
Michin, 152.
Milinda (voir Ménandre).
Milindapañha, 7 et n. 1, 10 n. 2.
Milton, 154.
Ming, 161.
Mir de Badakhshān, monnaie, 86.
Mirān, 35, 153.
Mithra, 72.
Mithridate I, 105 n. 8.
Mithridate II, 92, 114, 126.
Moga, 104, 105 et n. 1.
Mohl, J., 156 n. 4, n. 5.
Moïse de Khorène, 101 n. 3, 155 n. 3, n. 4, 156 n. 2, 157 n. 2, 160.
Mokrān, 157.
Momsen, Th., 7 n. 3.
Mongols (les), 71.
Monneret de Villard, Ugo, 177 n. 1.
Morgan, J. de, 91 n. 1, 111 n. 1, n. 2, n. 4, n. 6, 117 n. 4, 123 n. 1.
Morin-Jean, 66 n. 1.
Mourad IV, 60.
Muqaddasī, 9 n. 1, 123 n. 2.
Musulmans, 64, 183.

N

Nad-i-Ali, céramique, 44 et n. 1.
Nagara-Dionysopolis, 6, 65.
Nagarahāra, 163 n. 4.
Nāgārjuna, 154.
Nahapāna, 135 et n. 4.
Naqsh-i-Roustem, 80, 99, 142.
Narsē, 166, 169, 170.
Néron, 125, 126, 172, 173.
Nessaia, 132.
Ngan, 136.
Ngan Che-Kao, 144.

Ngan-si, 120 n. 5.
Nicée d'Afghanistan, 7, 8 et n. 1.
Nichâpour, 60, 61, 160, 161.
Niches, 33, 35, 36, 37.
Nikè, 81, 93, 109, 112, 121, 124.
Nil, 21, 162.
Nisibis, 167, 178.
Niya, 35, 147.
Noire, mer, 65, 84, 125, 126, 137.
Nöldeke, T., 100 n. 4, 103 n. 3, 155 n. 4, 157 et n. 3, n. 5, n. 7, 159 n. 3, 160 n. 1, 167 n. 1.
Normandie, 66.
Novotcherkassk, 60.
Nowbahār, 177.
Nyberg, H. S., 52 n. 1, 80 n. 2.
Nysa, 65.

O

Ochus, 126.
Ohsson (d'), 156 n. 5.
Olbia, 3 n. 3.
Oldenberg, 100 et n. 6, 110 n. 6.
Oman, mer, 128, 150.
Omeyyades, châteaux forts, 40.
Ormasd, 149.
Ormies (voir Hormizd-Ormies).
Orode I, 92, 126.
Orṭa, 115 n. 1.
Orthagnes, 91, 94, 95, 121.
Ortospana, 9 et n. 3, n. 4, n. 5, 10 et n. 4, 11, 12.
Oscobares, 114.
Osroès II, 133.
Otto, W., 120 n. 5.
Oudjein, 135 et n. 4, 140, 145 et n. 2, 173.
Our, 10 n. 2.
Oural, 60.
Oxus, 19, 22, 27, 40, 47, 111, 112, 113 n. 4, 114, 115, 116, 117, 125, 126, 127, 129, 137, 140 n. 1, 149, 161, 162, 177.

P

Pacorus II, 96.
Pagman, 6, 17, 73.
Pagour (Bagpour), 160 n. 6.
Pahl (voir Balkh).
Pahlav, 155 et n. 4, 160 n. 7.
Pahlavan, 88.
Pahl-ēčak, 160 n. 7.
Pahrah, 161.
Paikuli, 169.
Paï-minar, 9.
Palestine, 65.
Pālēžak, 160.
Palmyre, 37 et n. 1, 67, 79, 84 et n. 2, 168, 173, 174, 178, 179, 183.
Pāmir, 114, 124, 129, 131, 137, 146, 147.
Pañcika, 52, 80.
Panini, 47, 70.
Panjāb, 105, 106, 114, 120, 133, 166, 167, 171, 173.
Panjshir, 1, 5, 6, 8, 9, 10, 12, 87, 113, 122, 123.
Panjtār, 106, 124, 125, 132 n. 2.
Pantaléon, 7 n. 2, 10, 73.
Pan Tch'ao, 128 et n. 5. 129 130, 131, 133, 135, 136, 139, 146, 174.
Panticapéennes, tombes, 61.
Pan Yong, 133 n. 1, 136, 137.
Pāpak, 103, 106, 142.
Pāratān, 161.
Paropanisades (les), 5, 7, 8, 9 et n. 4, 10, 11, 15, 51, 92, 132.
Parsis, 104.
Parthes (les), 84, 99 n. 1, 101, 104, 115, 120 n. 5, 124, 125, 132, 133, 134, 145, 156 — art, 51 et n. 1 — bijoux, 59 — céramique, 70 — dynastie, 92, 107, 120 — empire, 139, 172, 173 — époque, 19 n. 3, 24, 28, 75, 177 — monnaies, 81, 88, 89, 90, 95, 96, 111 — rois, 122, 136, 155 — royaume, 126, 135 — territoire, 128 — vassaux, 119.
Parthie, 91, 116, 118, 119, 120 et n. 5, 139, 152, 153, 183.
Partho-bactrienne, frontière, 126.
Parthyenas (les), 114.
Parthyène, 132.
Particus Maximus, 168.
Paruck, F. D. J., 103 n. 3, n. 4, 159 n. 4, 180 n. 2.
Parutai, 132.
Paul Orose, 114, 127 n. 2.
Parvan, 6, 7.
Patna, 145.
Patkanian, M. K., 101 n. 2, 156 n. 1, 155 n. 2, n. 4, 156 n. 1.
Patroclès, 126.
Pearson, H., 19 n. 1.
Pehlvi (le), 183.
Pelliot, P., 7 n. 1, 100 n. 5, 101, 114 n. 8, 116 n. 4, 124 n. 1, 132 n. 1, n. 2, 156 n. 6, 166 et n. 2, n. 3.
Perdrizet, P., 64 n. 4, 75.

Pergame, 46.
Périple de la mer Érythrée, 122, 123, 124, 125, 130, 135 n. 4, 138 n. 2, 175 et n. 1.
Pērōz, 165, 171.
Perrot et Chipiez, 21 n. 1.
Perrot Georges, 80.
Persans, argenterie, 149 — armée, 150 — bijoux, 62, 63 — écrivains, 156 n. 5 — marchands, 138 n. 4 —princes, 181 — source, 161.
Perse (la), 104, 139, 155, 158, 159, 166, 167, 170, 178, 180, 181 — (les), 74, 100, 115, 126, 145, 168, 171 — céramique, 47 — conquérant, 162 — conquête, 30, 99 — couronne de, 156 — empire, 75 — fortifications, 40 — prisonniers des, 41 — roi, 160, 165 — royaume, 161 n. 4 — urbanisme, 19 n. 3.
Persépolis, 103.
Perside, 161 n. 4.
Persique, golfe, 128, 139, 159, 168, 178, 179, 180.
Peshawar, 83, 99, 100 et n. 1, 107, 134, 141, 144, 150, 152, 161, 166, 171, 176.
Pétra, 173.
Petrie, F., 74 n. 2.
Peucolaitis, 9 n. 5.
Phase, 126.
Philostrate, 23.
Phraatacès (voir Phraate V).
Phraate II, 115.
Phraate IV, 115 — monnaies, 89, 90, 92, 93, 112.
Phraate V, monnaies, 90, 93, 96, 112.
Pi-lo-so-lo, 73.
Pilousâra, 73.
Pirenne, H., 179 n. 2, 180 n. 1, 182 n. 1.
Piro, 165.
Pline, 7 n. 3, 8, 9, 10 et n. 1, 12, 125, 126 et n. 7, 130 et n. 2, 134.
Plutarque, 154.
Polotsky, H. J., 158 n. 2, 159 n. 5, n. 7, 176 n. 3.
Po-lo-yen, 13.
Polybe, 5.
Pompéi, 70, 134, 174.
Po-tiao, P'o-tiao, 100, 101.
Pottier, E., 47 n. 4, 50 n. 1.
P'ou-ta, 118, 125.
Pré-achéménide, céramique, 44 n. 1.
Princeps, J., 87 n. 2, 134 n. 6.
Probus, 168.
Prophtasia, 9 n. 4.
Ptolémée, 8 et n. 4, 10, 11, 114 et n. 9, 125, 126, 127, 132, 133, 135, 138 n. 4, 142 n. 5, 143 n. 3, 145, 154.
Punique, civilisation, 182.
Pūšang, 160.
Puškabūr (Peshawar), 100 n. 1, 161.
Puškalāvatī, Puṣkarâvatî, 100 n. 1, 131 n. 3, 143 n. 5, 149 et n. 5, 163 n. 4.

Q

Qal'a-i-Dukhtar, forteresse, 40.
Quinte-Curce, 4 n. 2.

R

Ragan (Ragaura), 132.
Raia (Rea), 127.
Rājataranginī, 141, 142, 143, 144 n. 3, 166, 176.
Rapson, E. J., 79 n. 1, 91 n. 1, 94, 105 n. 8, 109 et n. 2, 110 et n. 5, 118, 120 n. 1, n. 5, 121 n. 2, 124 n. 3, 134, 147 n. 5, 185.
Ray, 157.
Reinaud, M., 133 n. 4, 138 n. 4, 139 n. 1, 140 n. 4, 141 n. 1, 152 n. 1, n. 3, 156 n. 5, 168 n. 2, 180 n. 4, n. 5.
Rémusat, A., 124 n. 4.
Renou, L., 8.
Rhénanie, 130.
Robertson, G., 177 n. 2.
Rochas d'Aiglun, A. de, 39 n. 1.
Romains (les), 68, 69, 79, 119, 125, 133, 136, 156, 168, 169, 172 n. 2, 173, 180, 181, 183, 184 — architectes, 38, 41 — architecture, 39, 153 — armements, 53 — art, 83, 84 — céramique, 54, 55 — coiffures, 50 — divinités, 81 — empereur, 128, 141 — empire, 138, 139, 150, 154, 155, 166, 167, 172 — monnaies, 138 — objets de bronze, 47 — prisonniers, 115 — tombeaux, 130 — verrerie, 65, 66.
Romania, 182, 183.
Rome, 100, 119, 122, 123, 125, 126, 130, 133, 134, 135 n. 4, 136, 139, 146, 148, 150, 152, 153, 154, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 178, 179, 182, 184.
Rosenberg, F., 137 n. 4, 148 n. 1, 149 n. 1.
Rostovtzeff, M., 19 n. 1, 24 n. 1, 51 et n. 1, 60 et n. 1, n. 5, 61 n. 1, n. 2, 66, 67 n. 1, n. 3, 75 et n. 1, 120 n. 3, 137 n. 3, 173 n. 1, 178 n. 1, 179 n. 1, 180 n. 3, 183 n. 2.
Rouge, mer, 125, 126, 128, 168, 178, 179, 180.
Route de la Soie, 66, 137, 146, 175, 176.

Rowland, B. Jr., 84 n. 1.
Rudradaman, 145 n. 2.
Russie, 9 n. 6 — bijoux, 59, 61, 62, 65.

S

Sacaraucae (les), 111, 112 et n. 4, 114 et n. 5, n. 10, 115, 116 et n. 1, 117 et n. 3, 126.
Sacastene, 171.
Saghanshah, 171.
Saglio, E., 50 n. 1.
Ṣāhi, 131 n. 2, 156, 174.
Sakas (les), 91, 95, 96, 105, 106, 107, 114 n. 8, 115 n. 1, 119, 121, 135, 164.
Saka-haumavarka, 114 n. 5.
Sakarau (voir Sacaraucae).
Sakarav (voir Sacaraucae).
Sakaravaka, 114 n. 5.
Sakastān, 132.
Salang, 6.
Salmas, 157.
Sa-lo-kia, 146 n. 4.
Samarkand, 47, 55, 71, 74, 100, 117, 149, 150, 162, 177 n. 2.
Samudragupta, 171.
Sānchī, 83, 174.
Sandanès, 135 n. 4.
San-kouo tche, 100.
Sapadbisès, 92.
Saphrib, 132.
Sār (du Garjistān), monnaies, 87.
Saraï-i-Khwaja, 9, 70.
Saraka, 146 n. 4.
Sarasvati, 70 et n. 2.
Saraucae (voir Sacaraucae).
Sarhad, 161.
Sarmates (les), 125, 137, 168, 183 — bijoux, 59, 60, 61, 62, 64, 65, 66.
Sārnāth, 141, 144, 145 n. 1, 150.
Sarre, F., 67 n. 2.
Sar Tchechmé, 9.
Sassanides (les), 79, 101, 148, 155, 161, 170, 171, 178, 180, 183, 184 — art, 181 — bijoux, 64, 67 — divinités, 52 — dynastie, 99, 106, 142, 169 — empire, 173, 182 — fortifications, 40, 41 — iconographie, 70, 81, 104 — monnaies, 89 — rois, 100, 103 n. 2, 127, 138, 157, 158, 162, 164, 165, 176, 180 n. 2, 172 — royaume, 80, 156, 159, 167.
Sašst, Sašstān, 100, 161.
Sātavāhana, 154.
Sawad, 157.
Scandinavie, 153.
Schmidt, C., 158 n. 2.
Schmidt, E., 99.
Schur, W., 120 n. 2, 122 n. 3, 125 n. 4, n. 6.
Schwentner, E., 114 n. 8.
Scythes (les), 7, 84, 92, 104, 127, 142, 156, 168 — bijoux, 60, 62 — cavaliers, 75 — céramique, 55 — marchands, 138 n. 4 — monnaies, 83 — peuples, 182 — princes, 155.
Scythie, 126, 127.
Scythique, 111, 119, 185.
Scytho-parthes, 26, 64, 138 — monnaies, 89.
Seistan, 99, 119, 120 et n. 1, 157, 158, 161, 162, 166, 169 — céramique, 44 — monnaies, 89, 91, 95 — royaume, 105 n. 8, 179.
Séleucides (les), 111, 132, 162.
Séleucie, 84, 168.
Séleucus Nicator, 126.
Sémirétchié, 27.
Semneh, 21.
Senart, E., 102 n. 4, 119 n. 4.
Sères, 166 n. 4.
Setq-Abad, 88.
Sévères (les), 177.
Sewall, R., 172 n. 1.
Seyat Nomesi, 60.
Seyrig, H., 37 et n. 1, 79 n. 4, 84 n. 2, 138 n. 4.
Shahdaur, 106.
Shahpuhr, 165 n. 3.
Shahr-i-Banu, 185 n. 2.
Shalaka, Sha-le, Sha-lo-chia, 146 n. 4.
Shotorak, 27 n. 4.
Shoutoul, 6.
Sialk, 44 et n. 2, 46, 47, 70.
Siang-Kien (voir Pilousâra).
Sibérie, 60.
Sicile, 179.
Sidon, 180.
Sie, 131.
Siegling, E., 64 n. 3.
Sikanderia (voir Eskanderia).
Sinatrocès, 115.
Siphara, 132.
Sirhind, 157.
Sirkap, 41, 54 n. 1, 64, 65, 140 n. 2, 145, 176.
Sirsukh, 41, 145, 176 — fortifications, 39 — plan, 41.
Siva, 86, 97, 138, 162, 177.
Skārah Ḍherī, 107, 171.
Smirnov, J., 22 n. 1.

Smith, V., 102 n. 5, 104 n. 2, 118 et n. 5, 121 n. 1, 122 n. 4, 124 n. 3, n. 4, 158 n. 1, 160 n. 3.
Socota, 125.
Sogdiane, 27, 71, 75, 112 et n. 4, 113, 114, 117, 128 et n. 5, 130, 131, 137, 148, 149, 150, 153, 161 et n. 4, 166, 175, 177 n. 2.
Sogdiens (les), 27, 129, 137, 138, 148, 149 — figurine, 75 — négociants, 178 — royaume, 117, 161 n. 4 — troupes, 128.
Soteira, 132.
Soter Megas, 140 — monnaies, 43, 85, 86, 134.
Soudan, 60.
Sou-le, 136, 146 n. 4.
Souppara, 145.
Souren (du Seistan), 94, 121, 157.
Spalagadama, 119.
Spalahora, 119.
Spalirisa, 119.
Spalirisès, 119, 120 et n. 1, n. 5, 121, 185 — monnaies, 85, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 118.
Spiegel, Fr., 111 n. 5, 159 n. 3.
Spooner, D. B., 104 n. 2.
Sprengling, M., 99 n. 1, 100 et n. 1, n. 2, n. 3, 103 n. 1, 142 n. 3, 150 n. 2, 157 n. 6, 161 n. 4, 165 et n. 3, n. 4, 176 n. 1, 178 n. 2.
Stein, Sir Aurel, 19 n. 3, 36, 40 n. 2, 70 n. 2, 80 n. 1, 97, 122 n. 9, 123 n. 3, 137 n. 1, 144 n. 2, 146 n. 4, 147, 148.
Stein, O., 8 n. 1.
Stéphane de Byzance, 127.
Strabon, 9, 10, 112, 114, 126 et n. 3, n. 4, 145 n. 5, 174 n. 1, 177 n. 1.
Strategoi, 134.
Strzygowsky, J., 79 n. 5.
Stūpa, 3, 18, 37, 48, 58, 73, 83, 104, 116 n. 6, 152, 174, 176 — jaina, 177 n. 3.
Sūgd, 100.
Sui Vihar, 145.
Suse, céramique, 46.
Susiane, 158, 159.
Sûtrâlavikâra, 149 n. 5.
Swāt, 107, 166.
Syrie, 84, 153, 170, 173 — art, 51, 65, 75.

T

Tabarī, 99 et n. 1, 100 n. 4, 157, 159, 170.
Tabaristān, 157.
Tachkend, 100, 109 n. 2, 149 n. 5, 150, 161.
Tacite, 94, 126 n. 8, 128 et n. 3, 168.
Tadjend, 126.
Tadjiks (les), 177 n. 2.
Tagh-i-Bostan, 52 n. 3, 62, 64.
Ta-hia, 109, 112, 113 et n. 1, n. 4, n. 5, 124, 161.
Takht-i-Bāhī, 104, 106.
Tali-Barzou, 27, 117, 138, 149, 150, 162 — céramique, 47 et n. 2, 55, 70 — figurine, 75.
Tamerlan, 162.
T'ang chou, 11.
Taqizadeh, S. H., 103 n. 3, 104 n. 1, 159 n. 4, 160 n. 1.
Tarbouzova, 60 n. 6.
Tarim, 129, 130, 135, 136, 144 et n. 2, 146, 147, 148.
Tarn, W., 7, 9 n. 2, 10 et n. 1, n. 2, 52 n. 2, 60, 73 n. 2, 91, 105 n. 7, 109 n. 2, 110 n. 4, n. 6, 112 n. 3, 114 n. 1, n. 5, 115 n. 4, 116 n. 1, n. 6, 117 n. 3, 118, 119 n. 3, 120 n. 1, n. 4, 121 n. 2, 122 et n. 6, n. 8, 123 n. 1, 125 n. 3, 126 n. 6, n. 11, 140 n. 2, 185 n. 1, n. 2.
Tāsh-Kurgān, 185 n. 2.
Ta-ts'in, 66, 133, 134, 150, 166.
Taukania, 132.
Taxila, 8 n. 1, 9 n. 7, 23 et n. 1, 24, 26 et n. 1, 28, 39, 41, 64, 67, 104, 105 et n. 5, 106, 124 n. 4, 134, 140, 145 — art, 51 — céramique, 46, 47, 54 n. 1, 56, 57, 76, 82 — monnaies, 86, 121 n. 4, 153, 176, 177 et n. 1.
Ta Yue-tche (voir Yue-tche).
Tchang K'ien, 112, 116, 128, 139, 148.
Tchan-t'an, 101, 135 n. 4.
Tcharikar, 9, 11, 70, 73.
Tch'en-p'an, 136, 137, 146 n. 4.
Tchen-tan Ki-ni-tch'a, 144 n. 6.
Tchong, 128.
Techik-qal'a, 36.
Téhéran, musée, 55 n. 1.
Telloh, 71 et n. 1.
Termez, 149, 150, 162, 176.
Tétragonis (voir Cartana).
Tetrapyrgia, 37.
Thomas, F., 97, 110 n. 6, 119 n. 4.
Thrace, 65, 75.
Tiastanès, 135.
Tibère, 122.
Tibet (Petit), 142.
T'ien tchou, 118, 132, 135, 161, 166.
Tigre, 157, 162, 168, 170.
Tir-Andaz, 70.
Tiridate, 112, 115.
Titus, 153.

Toghares (voir Tokhares).
Tokhares (les), 115 n. 5 — écriture, 185 — pays des, 113 n. 4 — roi, 116.
Tokharestan, 66, 97, 113 et n. 4, 124, 149.
Tokharien, 96, 147, 183, 184.
Toll, N., 55 n. 1.
Tolstov, S., 19 n. 2, 20, 21 et n. 2, 27 n. 1, 36 et n. 2, 39, 40 n. 1, 64 n. 2, 109 n. 2, 127 et n. 4, 177 n. 2.
Tomaschek, 8 n. 2, 114 n. 2, 129 n. 3, 136 n. 3, 143 n. 1, 146 n. 4.
Tong-li, 133, 135.
Tonkin, 150.
Top-Dara, 73.
Tôru Haneda, 112 n. 6, 113 n. 1, n. 5, 116 n. 4.
Tou-kiue, 11 n. 8.
Tou-mi, 113.
Toun-huang, 35.
Touranien (le), 160.
Tourchiz, 132.
Tourfān, 130.
Trajan, 83, 133, 139.
Transoxane, 100, 148, 150.
Trāyastrimçcas, 81.
Trebellius Pollio, 168 n. 1.
Trever, C., 22 n. 1, 66, 74 n. 1.
Trogue Pompée, 112 et n. 4, 113, 114, 115, 116, 126.
Troyer, A., 141 n. 4, 142 n. 1.
Tsao-kiu-tch'a, 11.
Tsatsène, 100.
Ts'ien Han chou, 113.
Tsin, 166.
Ts'ong-ling, 129.
Tukhāra, 114, 164.
Tukhāraka, 114.
Turān, 157, 159, 160, 166, 169.
Turcs (les), 11, 156, 170.
Tūgran, 161.
Turkestan (chinois), 35, 97, 114, 122, 137, 142.
Turuchka, Turuṣka, 142 et n. 2.
Tychè, 79, 81.
Tyr, 175, 180.
Tyrienne, civilisation, 182.

U

Uddiyāna, 144.
Uvimakav[thisa], 106.

V

Vājheṣka, 101, 141.
Vajrapāñi, 13.
Valérien, 40, 138 n. 4, 167, 168, 176.
Vallée-Poussin, L. de la, 91, 101 n. 4, n. 9, 104 n. 4, 124 n. 3, 125 n. 2, 133 n. 3, 135 n. 4, 141 n. 2, 143 n. 4, 144 n. 2, 145 n. 2, n. 4, 171 n. 2.
Vāmataksama, 140.
Varahrān, 165.
Vardanès I, 96, 126, 132.
Vāsiṣka, Vāseṣka, 102 n. 2, 141, 142, 143 et n. 4, n. 6, 164.
Vasmana, 147.
Vāsudeva I, 101, 102 et n. 3, 107, 142, 143, 149, 150, 152, 155, 156 et n. 5, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164 — monnaies, 86, 87, 99, 100.
Vāsudeva II, 163 et n. 1, 164 et n. 1, 165, 166.
Vāsudeva III, 164, 165.
Vehsadjan, 101, 155.
Veimar, B., 71 n. 2.
Vespasien, 130.
Vesselovsky, N., 66 n. 2.
Victor Aurelius, 141 n. 1.
Vidal de la Blache, 162 n. 1.
Vikrama, ère, 108.
Vikramāditiya, 108.
Vispuhr, 165.
Vivien de Saint-Martin, 11.
Vogel, J. Ph., 62 n. 2, 79 n. 3.
Vologès I, 94, 96.
Voltaire, 154.
Vononès, 91, 118, 119, 120 et n. 1.

W

Wahān, 113, 142.
Wecker, 129 n. 1, 133 n. 3.
Wei, 100, 113, 156, 161, 178, 181.
Wei-Lio, 133, 161.
Weill, R., 21 n. 1.
Wesendonk, O., 114 n. 5.
Whitehead, R. B., 73 n. 2, 91 n. 1, 94 et n. 1, 109 n. 2, 110 n. 6, 134 n. 7.
Wilson, H. H., 58, 120 n. 5.
Wima Kadphisès, 106, 107, 125, 130, 132, 133, 134, 135 et n. 4, 136, 137, 138, 139, 140 et n. 2, 141 et n. 2, 142, 143 et n. 6, 144, 145, 146 n. 4, 147, 163, 164, 166, 172, 173, 174, 176, 181, 185 — conquête, 83 — monnaies, 79, 85, 86, 87, 96 — statue, 62.

Wiwana, 12.
Wou, 130, 178.
Wou-souen (les), 130, 131 n. 1, 161.
Wroth, W., 89 n. 1, 90, 92, 93 n. 1, 96 n. 1, 110 n. 6, 112 n. 2.

Y

Yabgou, 113, 116, 118, 131, 182.
Yakoubovsky, A., 66 n. 2.
Yang-p'ing, 129 n. 4.
Yašt, 52.
Yavorsky, J. L., 9 n. 6.
Yaxartes, 4, 5, 7, 52, 112, 117, 150, 158.
Yen, 137.
Yen-kao-tchen, 132.
Yen-tsai, 137.
Yezdegerd III, 104, 156.
Ysamotika, 135.
Yue-tche (les), 112, 113 et n. 1, n. 4, n. 5, 114, 116, 118, 128 et n. 5, 132 et n. 2, 133, 134, 136, 137, 139, 143, 144 n. 5, 161, 166 — bijoux, 60 et n. 4 — dynastie des Ta, 117 — Fils du Ciel, 166 — pays, 130 — roi des grands, 92, 100, 156 — vassaux des, 109.
Yue-tha, 124 n. 4.
Yule, H., 11.
Yy-nan, 150.

Z

Zāboulistān, 11, 96.
Zarafšān, 161 n. 4.
Zariaspa, 111.
Zeionisès, 140 et n. 2.
Zénob de Klag, 157 n. 1.
Zénobie, 168, 174.
Zeus, 7, 10, 73, 91, 120 n. 5, 121.
Zograf, A. N., 109 n. 2.
Zurwān, 149.

Ἄσιοι, 114.
Γάζακα (voir Ghazni).
Γαύζακα (voir Ghazni).
Δορατοφόρος, 64.
Κάϐουρα (voir Kaboul).
Καρνάσα (voir Cartana).
Κάρουρα (voir Kaboul).
Καρσάνα (voir Cartana).
Κάτισα (voir Kapiçi).
Μίτρα, 64.
Ὀρτόσπανα, 10 n. 4.
Σαγαραῦκαι, 114.
Σακάραυλοι, 114.
Σακαυράκοι, 114.
Σεγανσαά, 169.
Σίλις, 166 n. 4.
Σηρική, 146 n. 4.
Τριοδίτις, 10.
Τυχή, 80.
Χαραναῖοι, 142.
Χαραυναῖοι Σκύδαι, 143 n. 1.
Χαύρανα, 142.

ERRATA.

Page 4. Ligne 4. *Lire* de l'Yaxartes.
— 5. Ligne 2. *Lire* (Yaxartes).
— 7. Ligne 8. *Lire* de l'Yaxartes.
— 10. Note 4. *Lire* Κάρουρα.
— 30. Ligne 3. *Lire* XII, XIII, XXXIV, XXXV.
— 45. Ligne 2. *Lire* B. G. 394.
Écuelles. Ligne 4. *Lire* pl. XXI, 31-34, 39.
— 48. Objets en fer. Ligne 5. *Lire* B. G. 508, *a* et *b*.
Ligne 6. *Lire* 395, *a* et *b*.
Bijoux. Perles. Ligne 2. *Lire* B. G. 99, *b*.
Ligne 5. *Lire* B. G. 492, *a* et *b*.
— 52. Ligne 8. *Lire* Yaxartes.
— 52. Note 2. *Lire* Darmesteter.
— 56. Gobelets. Ligne 5. *Lire* 94 à 112.
Ligne 22. *Lire* B. G. 398.
— 57. Objets en bronze. Ligne 5. *Lire* B. G. 556, *a*.
Ligne 6. *Lire* B. G. 356, *c*.
— 71. Ligne 10. *Lire* B. G. 507, *a*.
Écuelles. Ligne 3. *Lire* 36, 37, 48.
Jarres. Ligne 3. *Lire* pl. LI, B. G. 330.
Marmites. Ligne 2. *Lire* B. G. 466, *a* et *b*.
— 71. Cruches. Ligne 2. *Lire* (pl. LI, B. G. 468, *a*) ou deux (*ibid.*, B. G. 467 et B. G. 469).
— 72. Ligne 22. *Lire* Mithra.
— 76. Ligne 26. *Lire* et pl. XLV.
— 77. Objets en fer. Ligne 3. *Lire* B. G. 559, *a*.
Ligne 5. *Lire* B. G. 463, *e*.
— 94. Ligne 10. *Lire* Chārsada.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avant-propos ... vii

Introduction ... xi

Chapitre premier.

Bordj-i-ʿAbdallah ... 1
Description des objets trouvés à Bordj-i-ʿAbdallah ... 13

Chapitre II.

Plan général du site de Bégram. Défenses de la ville. Son architecture ... 15
Architecture des trois niveaux ... 23
Niveau I ... 23
Niveau II ... 26
Niveau III ... 30

Chapitre III.

Description des objets des trois niveaux ... 43
Niveau I ... 44
Céramique ... 44
Objets en bronze ... 47
Objets en fer ... 48
Objets en pierre ... 48
Bijoux ... 48
Figurines en terre cuite ... 49
Figurine représentant un guerrier ... 53
Niveau II ... 54
Céramique ... 54
Objets en bronze ... 57
Objets en fer ... 58
Objets en pierre ... 58
Bijoux ... 58
Objets trouvés sous la tour Nord-Est du château fort ... 67
Niveau III ... 69
Céramique ... 69
Forme des vases ... 71
Figurines en terre cuite ... 72

Pages.

Figurines de cavaliers 74
Objets en bronze 76
Objets en fer 77
Bijoux 77
Divers 78
Objets en pierre 78
Fragment de bas-relief gréco-bouddhique 81

CHAPITRE IV.

Étude numismatique 85
Une monnaie de Spalirisès 88
Une monnaie inédite de Guda (?) 93
Cinq monnaies inédites de Kujula Kadphisès 95

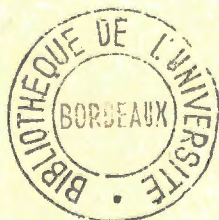
CHAPITRE V.

Chronologie 99
Ères et dates 99

CHAPITRE VI.

Essai sur l'histoire des Kouchans 109
Débuts de la dynastie kouchane 109
Heraüs 109
Première dynastie kouchane 118
Kujula Kadphisès 118
Wima Kadphisès 132
Interrègne entre la première et la seconde dynasties kouchanes 140
Seconde dynastie kouchane 141
Kaniṣka et ses successeurs 141
Fin de la seconde dynastie kouchane 155
Troisième dynastie kouchane 162
Conclusions 172

APPENDICE. A propos de Þ 185
LISTE des abréviations 187
TABLE des figures dans le texte 189
TABLE des planches 191
INDEX 213
ERRATA 229
TABLE DES MATIÈRES 231
PLANCHES 233



PLANCHES

Bégram. Vue aérienne de la « Nouvelle ville royale ».





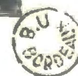
1

Point de jonction des deux rivières Gorband (à gauche) et Panjshir.



2

Bordj-i-ʿAbdallah.





1



2



4



3



5



Site d'Escandéria.


1


2


3


4


5



Bégram. Mur d'enceinte et fossé.





1 2

Bordj-i-'Abdallah. Bas-reliefs.





3

Bordj-i-'Abdallah. Conduite d'eau.



1



2



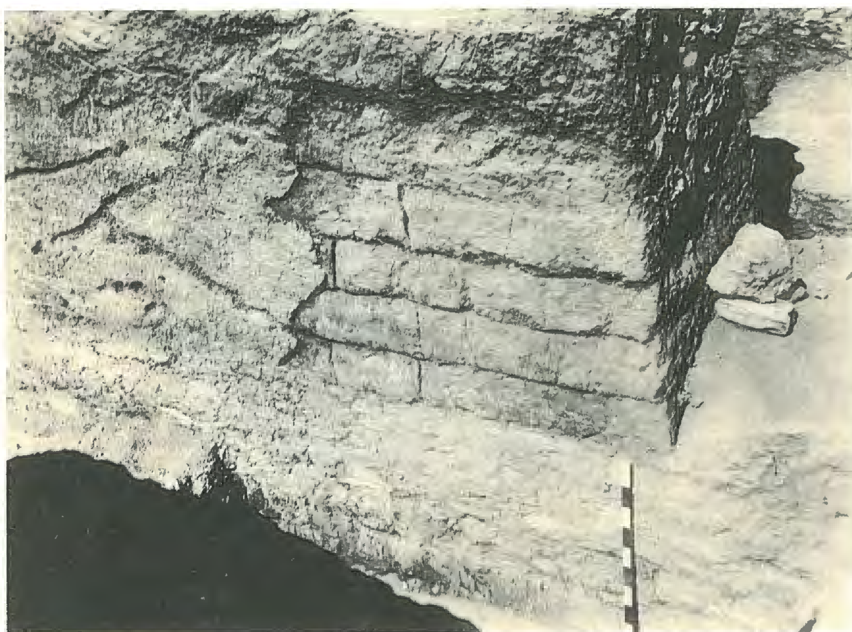
3



4



Bégram. Constructions.



1



2



3



4



5



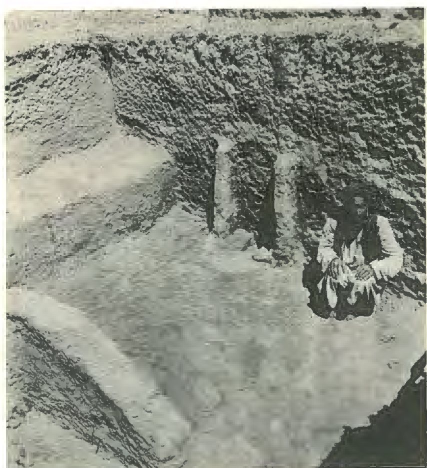
6



7



Bégram.



1



2



3



4



5



6



Chambres.





Bégram. Figurine en terre cuite.





2



4



5

Bégram I. — Terres cuites.



1



3







1 2



3



4



5



6



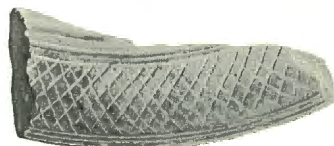
7



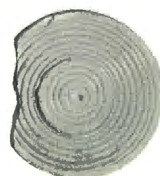
8



9



10



11



12



Bégram II — Objets divers.



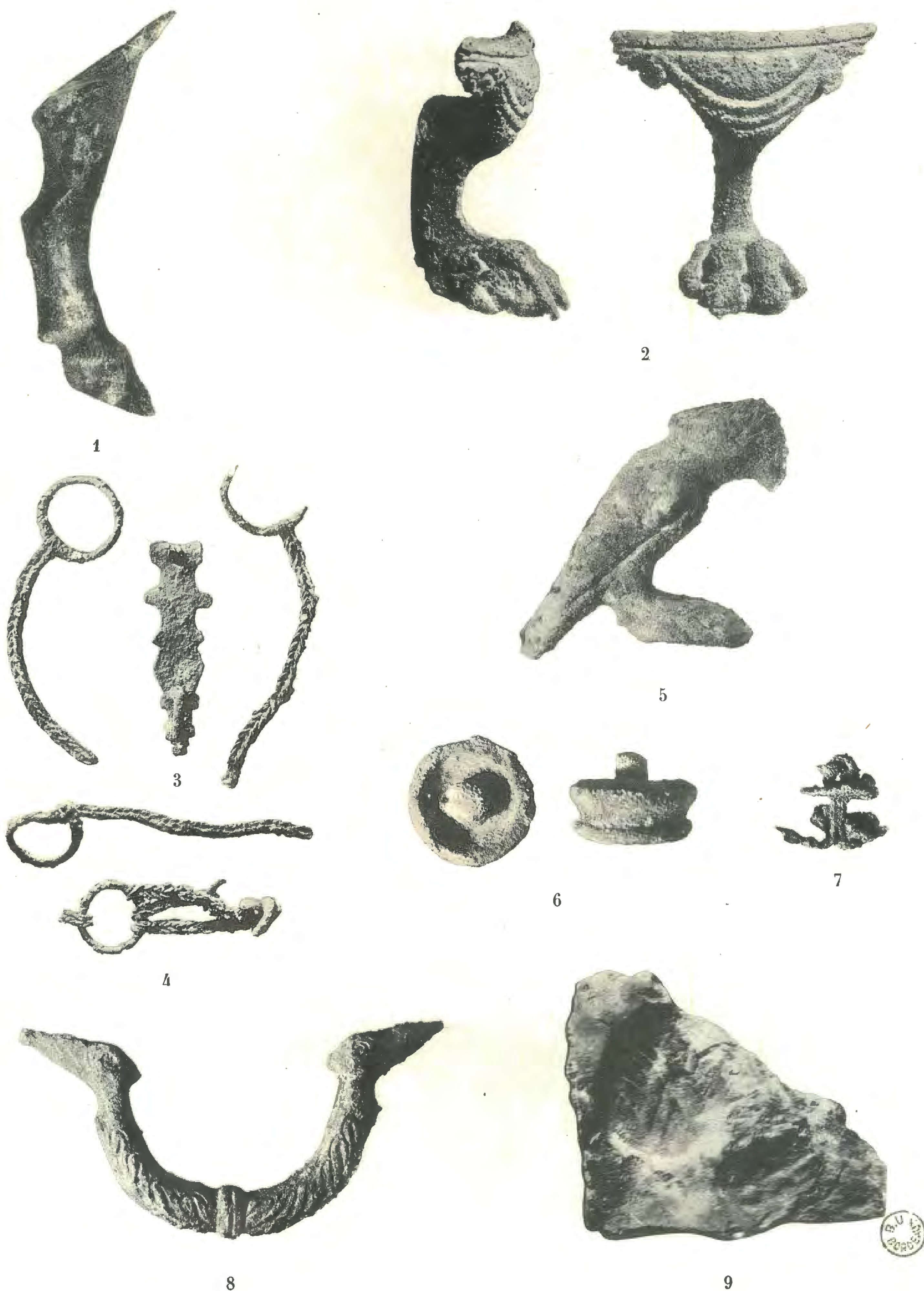








Bégram II. — Statuette en bronze.



1 2 3 4 5 6 7 8 9

Bégram II. — Objets divers.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

Bégram II. — Céramique.



1



2



3



4



5



6



7



Bégram II. — Céramique.


1

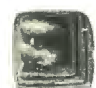

2


3


4


5

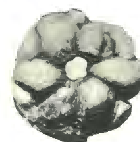


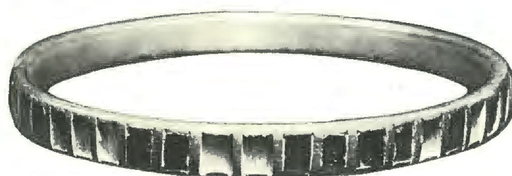

6


8

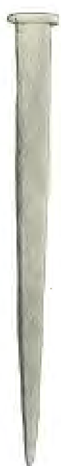

7


9

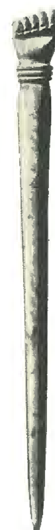

10

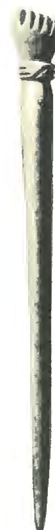

11


12


13


14




15


16


17


18



Bégram II. — Bijoux et objets divers.



Bégram III. — Statuette de la déesse Ardokhsho.





Bégram III. — Statuette en schiste.





1



2



3



4



5



6



7

Bégram III. — Céramique.



1



2



3



4



5



6



7

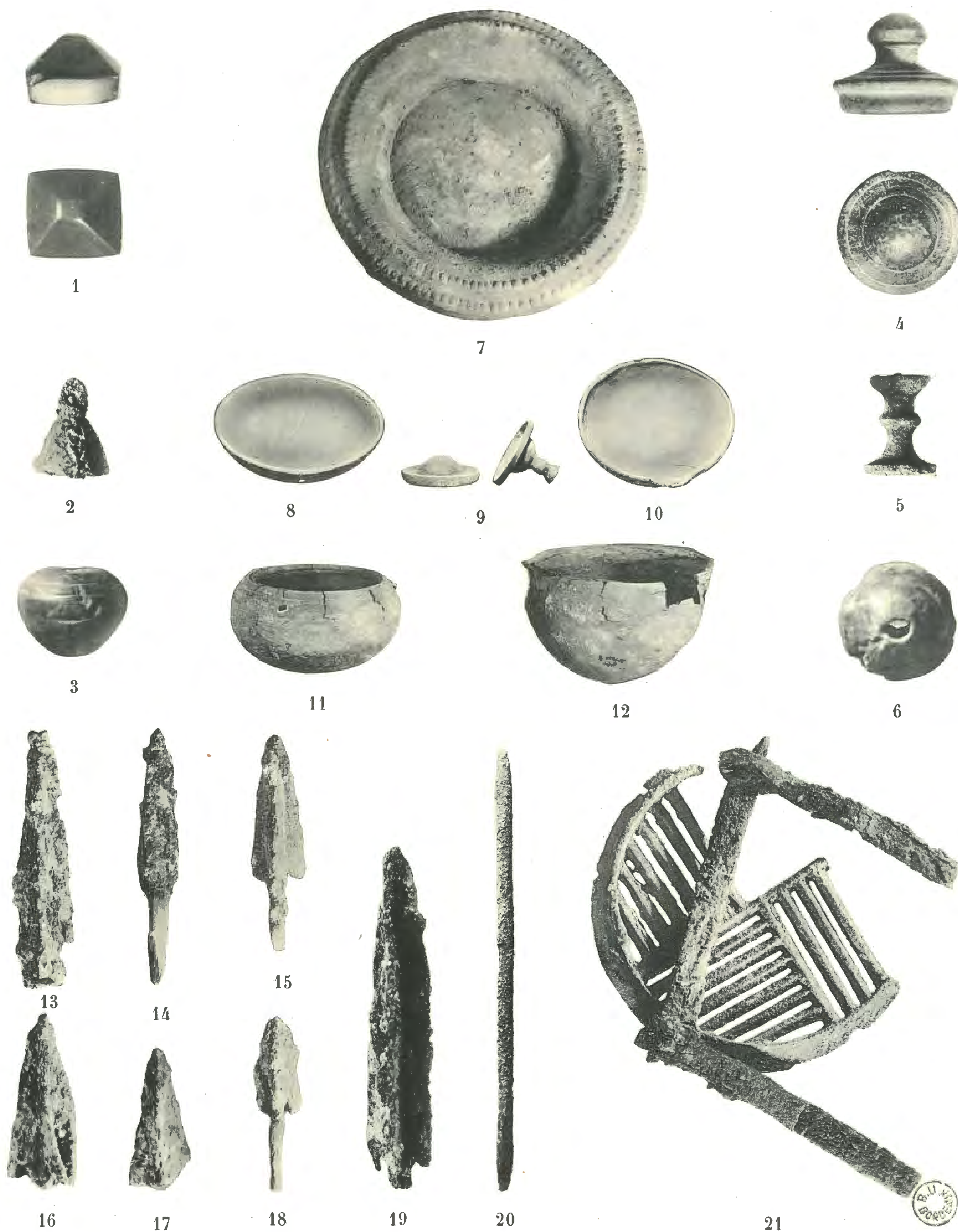


8



9

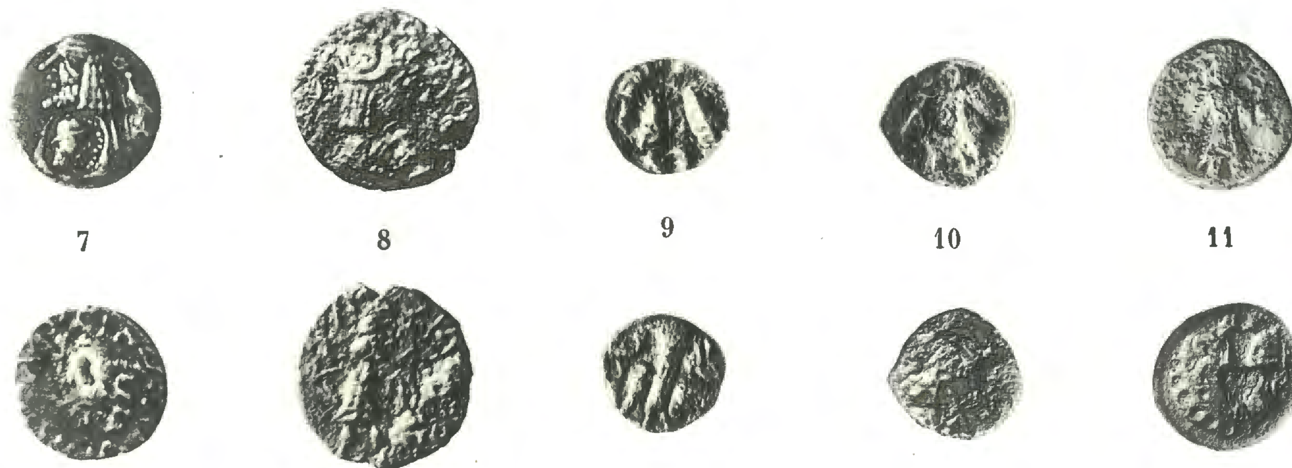
Bégram III. — Figurines et bas-relief.



Bégram III. — Objets divers.



6 1 2 3 4 5 6



7 8 9 10 11





a

13



b

12





c



d

Monnaies.




1

Drachme d'Ardathr.






2 3

Drachme d'Hyrcode.




4

Obole d'Heraüs.




5

Tétradrachme d'Heraüs.

Vers le Khohistan

GORBAND

PANJSHIR FL.

BORDJ-I-'ABD ALLAH

B

N

B

A

Vers Kara-Bagh et Kabul

BÉGRAM

0 50 100 200 m.

A fouilles 1937 à 40

B fouilles 1941 - 42

— canaux d'irrigation

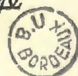
--- routes

...... pistes

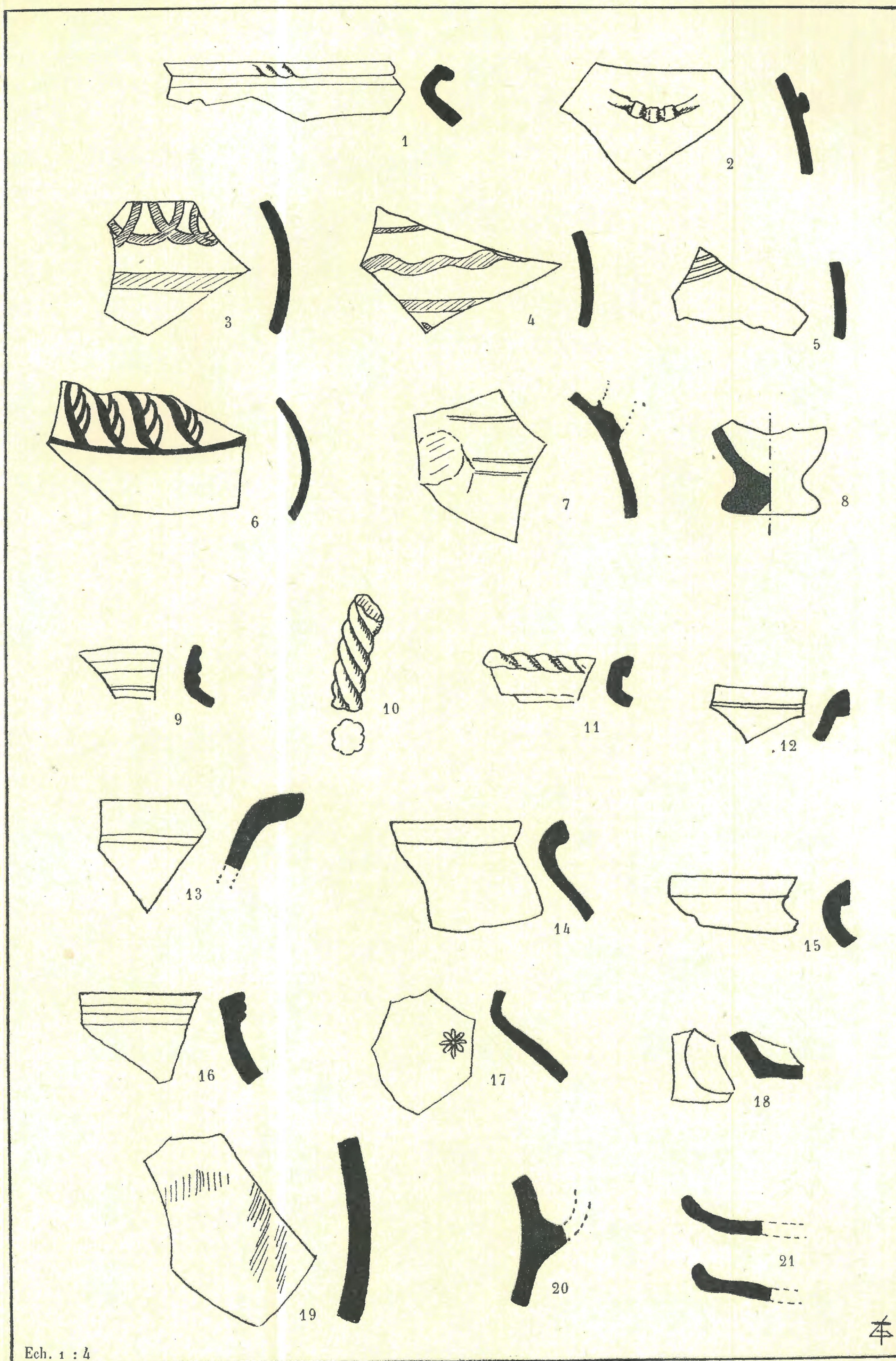
+++++ traces mur d'enceinte

Kaleh

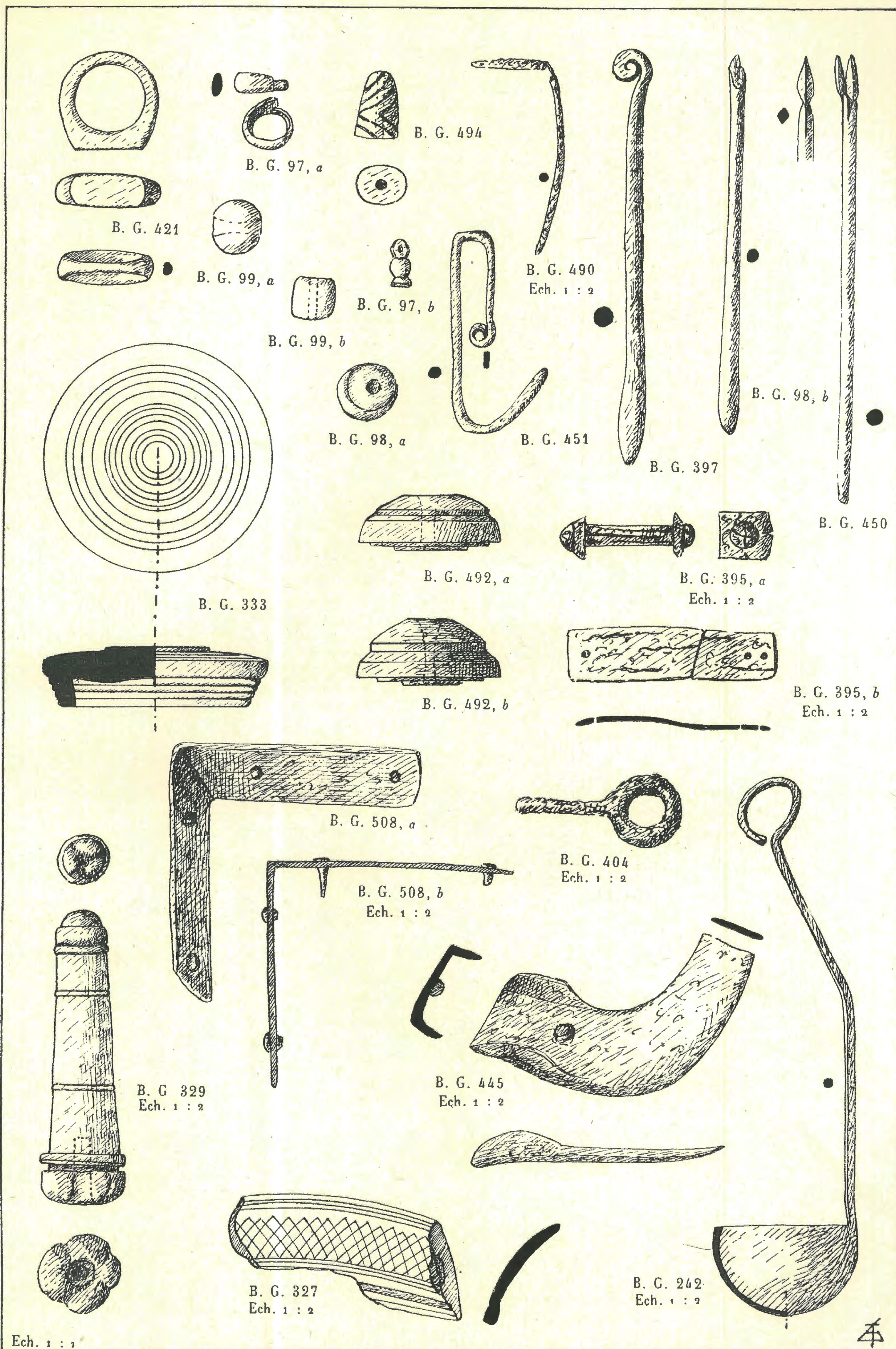
T. GHIRSHMAN _ BÉGRAM 1942



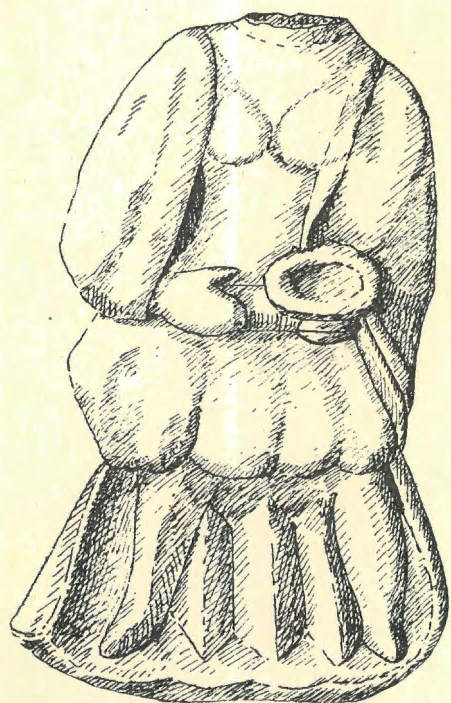
Bégram. Plan général du site.

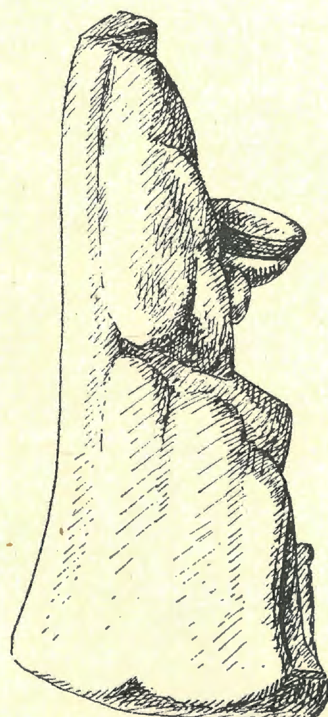


Bordj-i-'Abdallah. Tessons de céramique. Prof. 1 à 2 m.



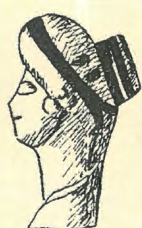
Bégram I. Objets divers.





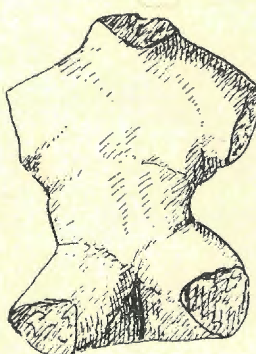
B. G. 371
Ech. 1 : 2

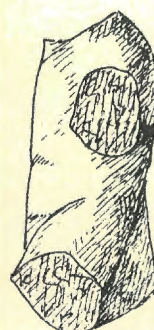




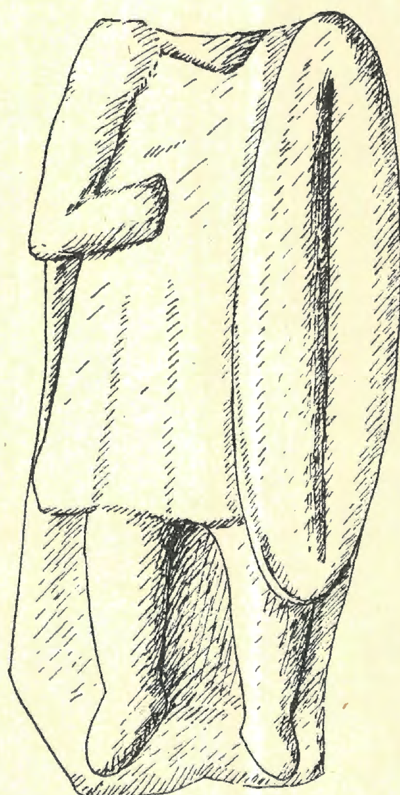


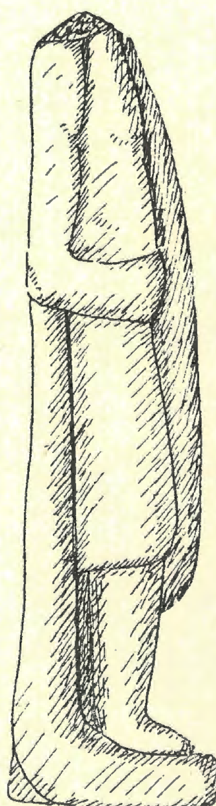
B. G. 452





B. G. 328





B. G. 539

Ech. 1 : 1

Bégram I. Figurines en terre cuite.

B. G. 393

a

b

B. G. 405

c

B. G. 403

B. G. 406

B. G. 407

B. G. 504

B. G. 444

B. G. 246

B. G. 324

B. G. 323

B. G. 334

B. G. 388

B. G. 326

B. G. 244

B. G. 394

B G 402

B. G. 245

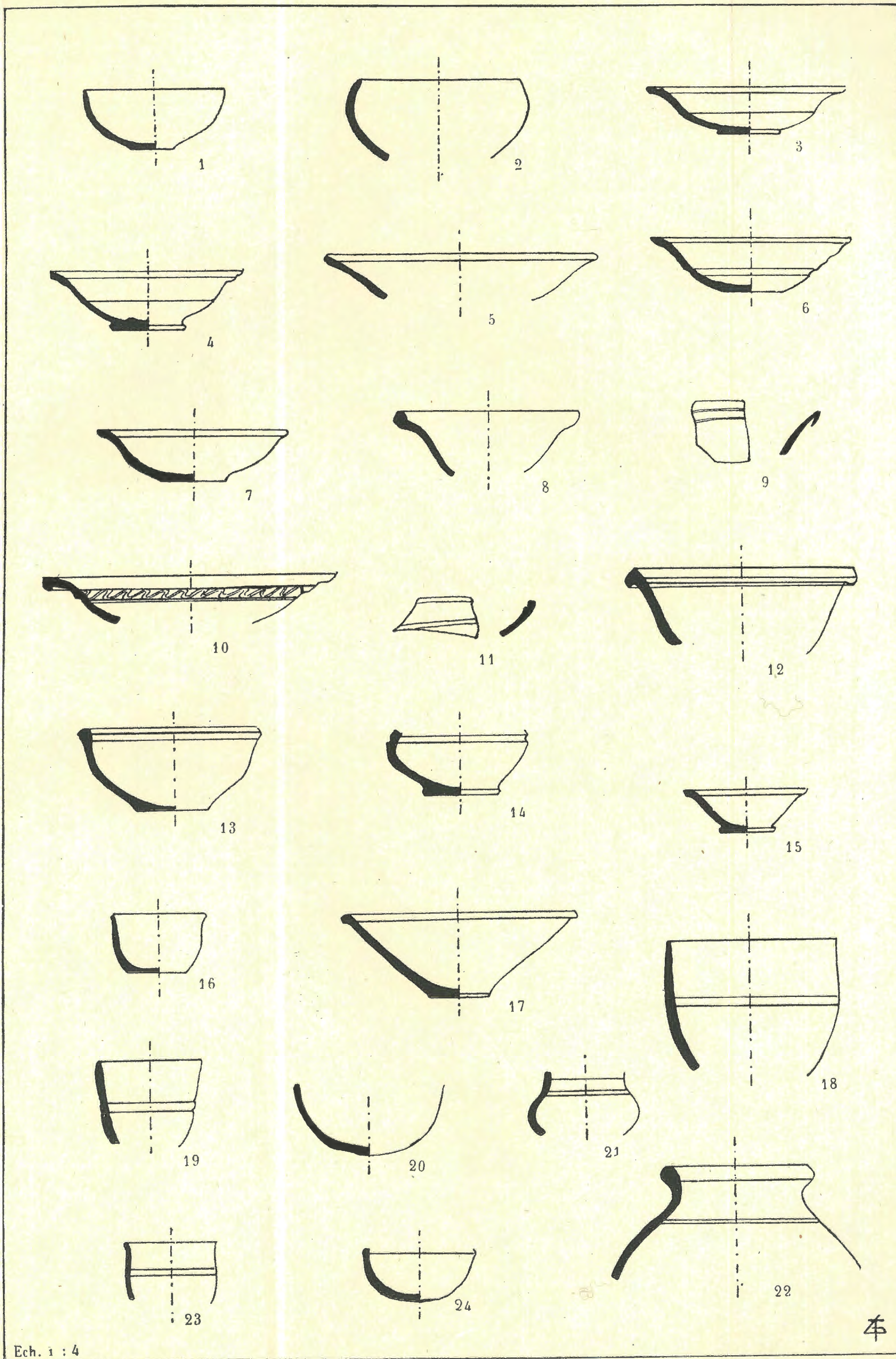
B. G. 441

B. G. 247
Ech. 1 : 1

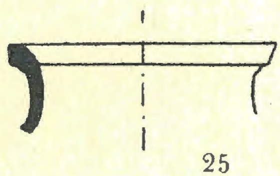
B. G. 243
Ech. 1 : 10

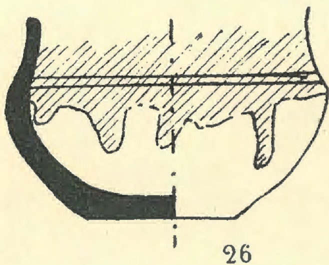
Ech. 1 : 4

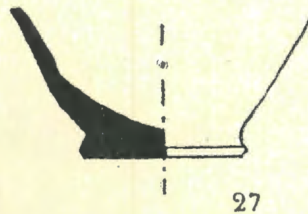
Bégram I. Céramique.

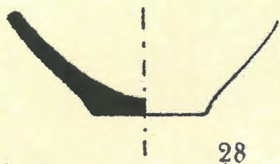


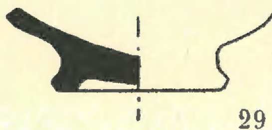
Bégram I. Céramique.

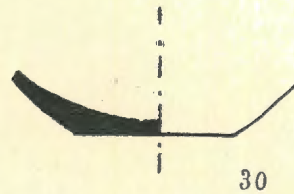


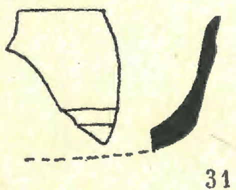


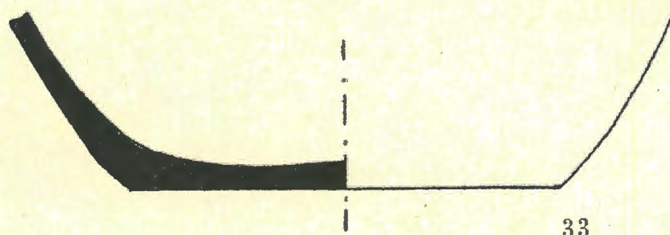




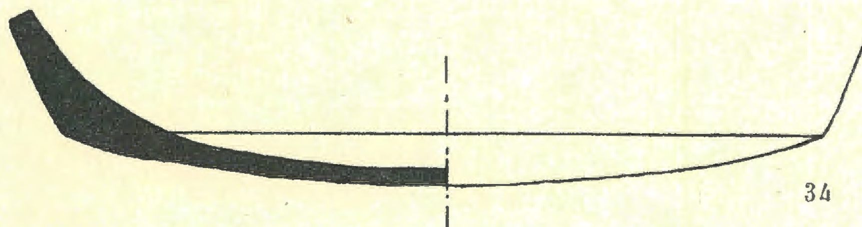


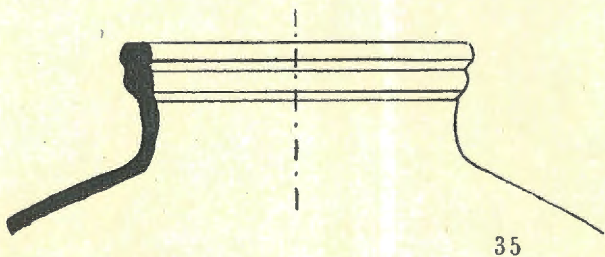


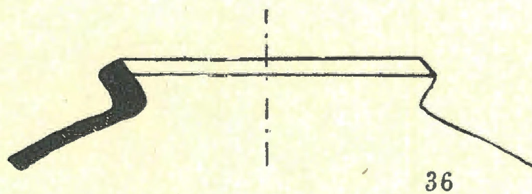


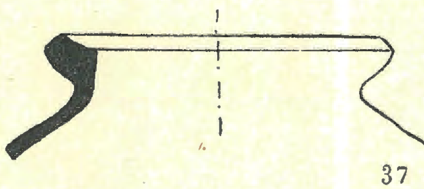


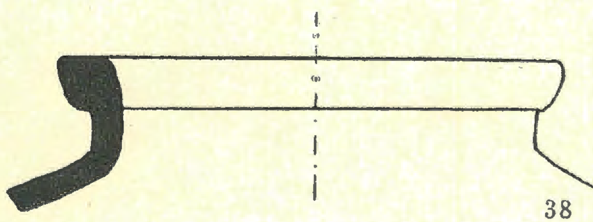


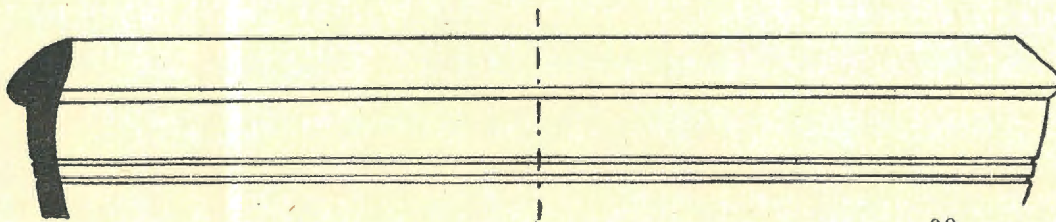






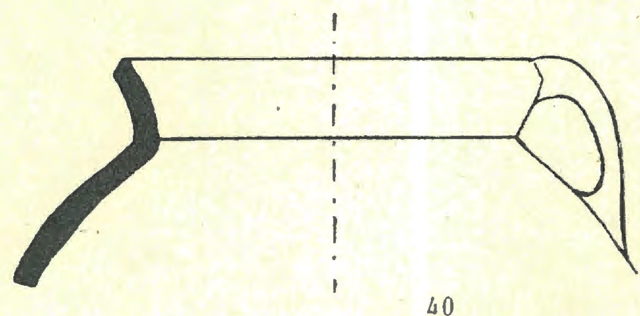


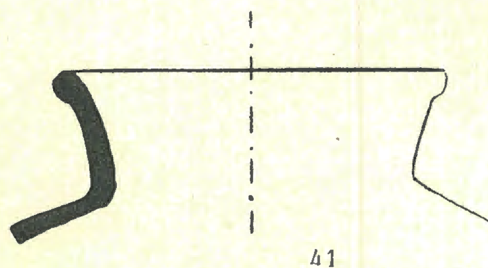


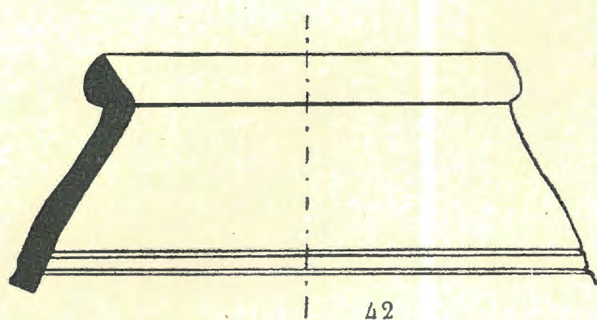


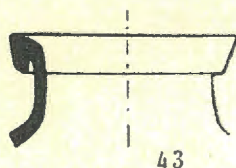
Ech. 1 : 4

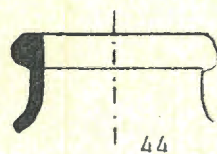
Bégram I. Céramique.

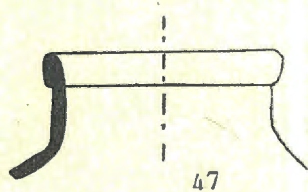


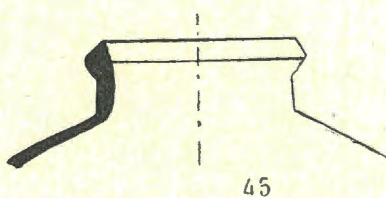


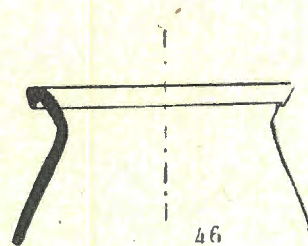


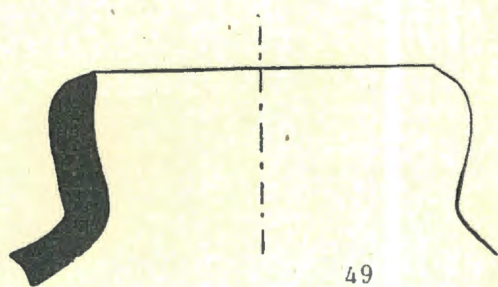


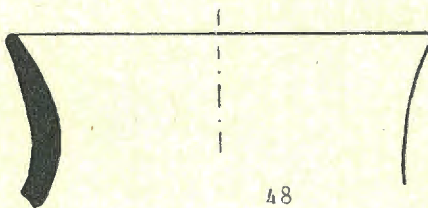


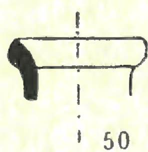


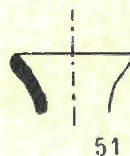


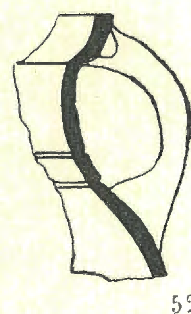


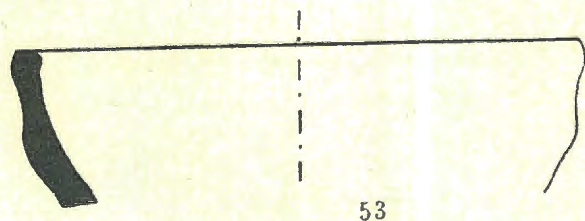


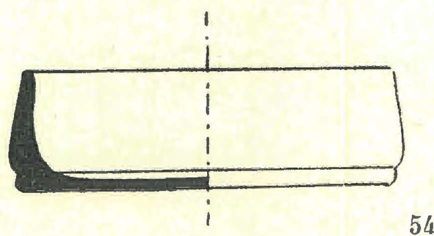




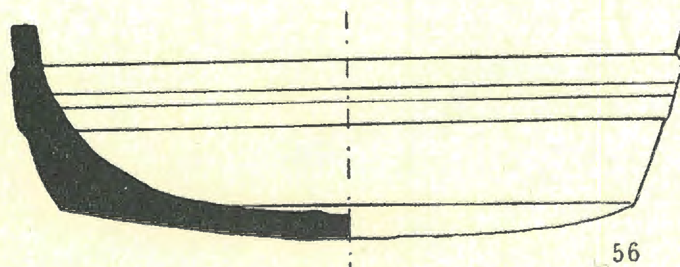








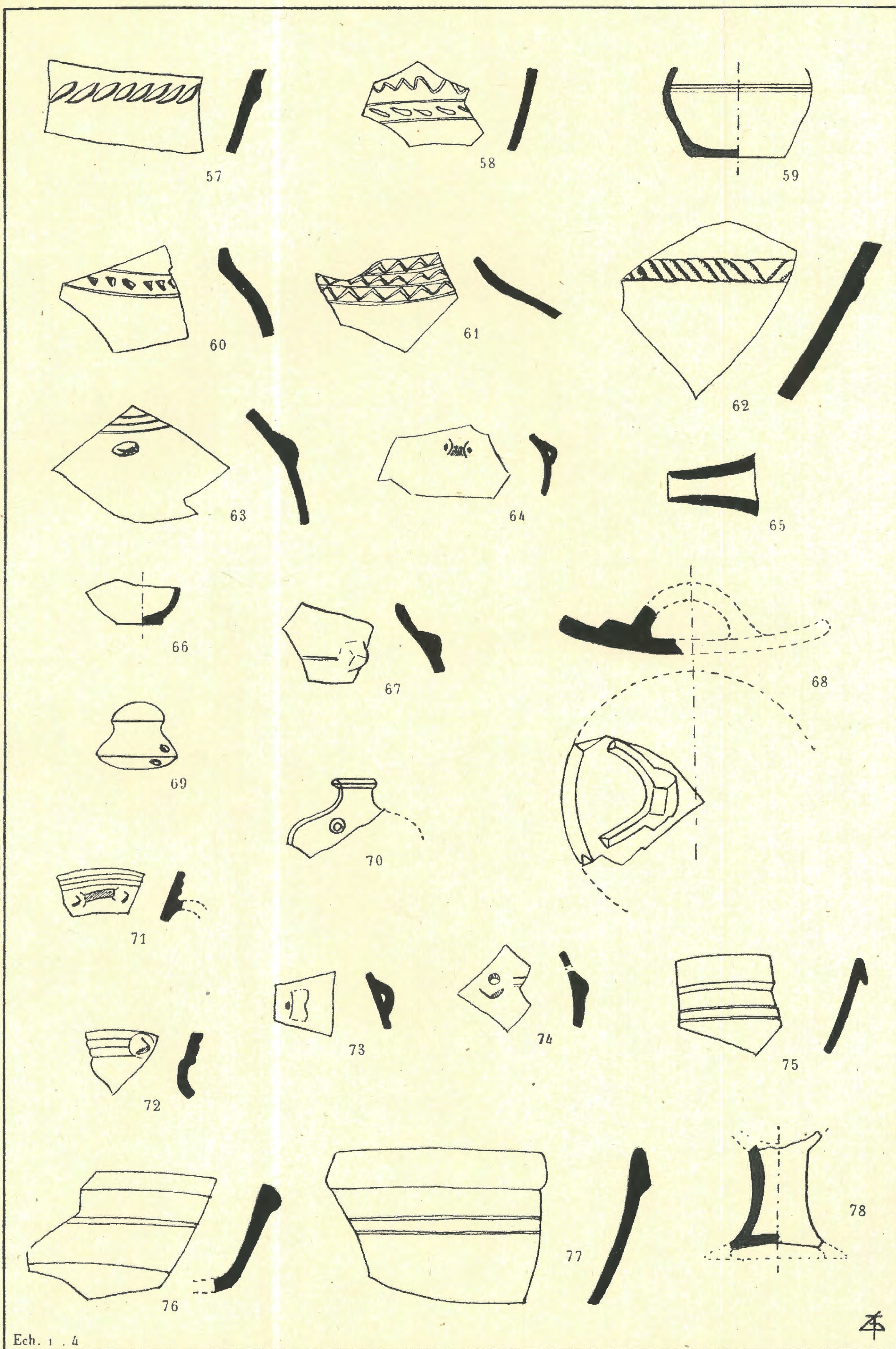




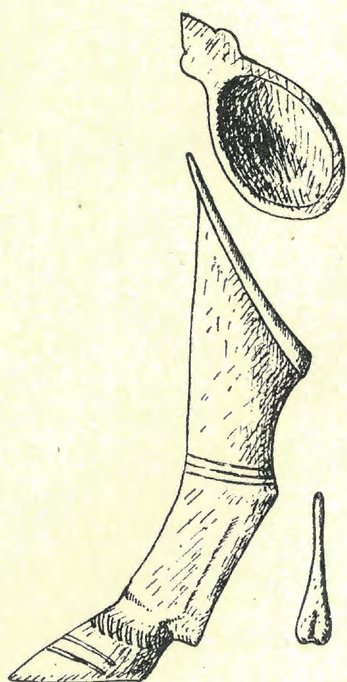
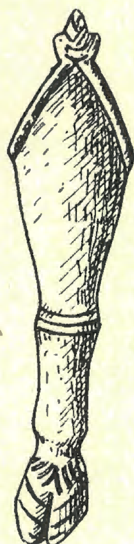


Ech. 1 : 4

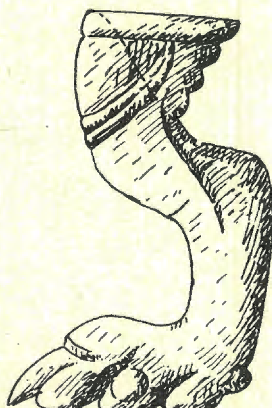
Bégram I. Céramique.



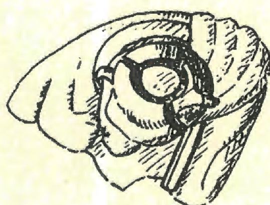
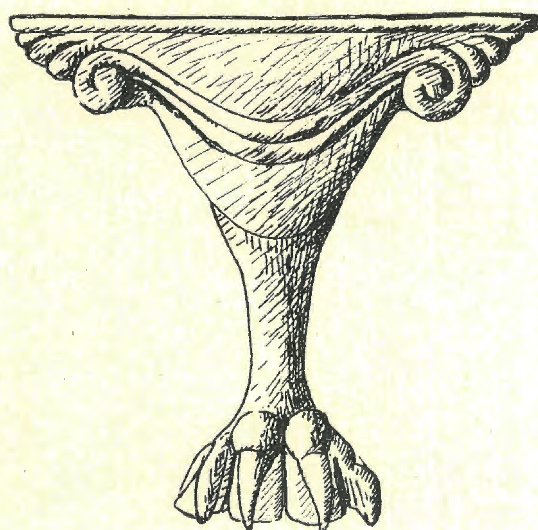
Bégram I. Céramique.

B. G. 2
Ech. 1 : 2



B. G. 3



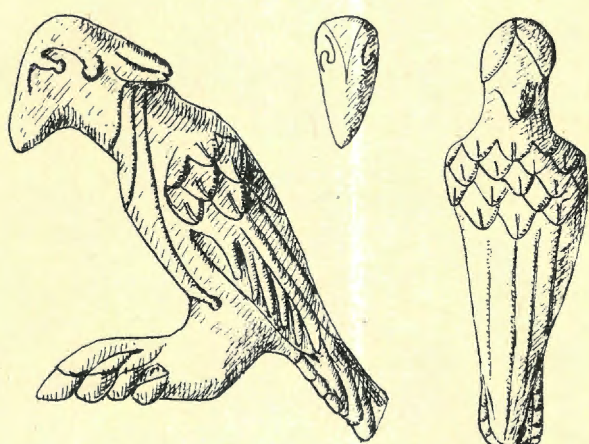
B. G. 9

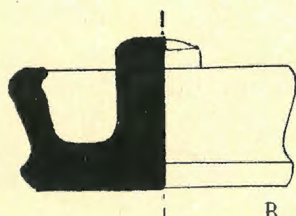


B. G. 4

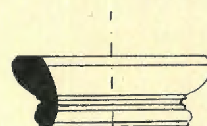
Ech. 1 : 1

Bégram II. Bronzes.

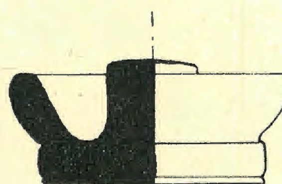




B. G. 6

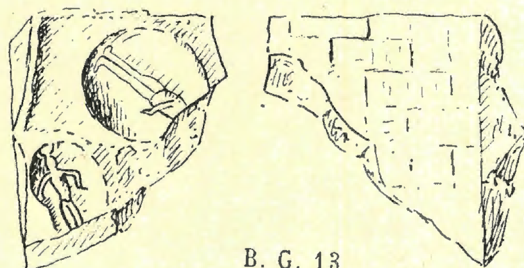


B. G. 12

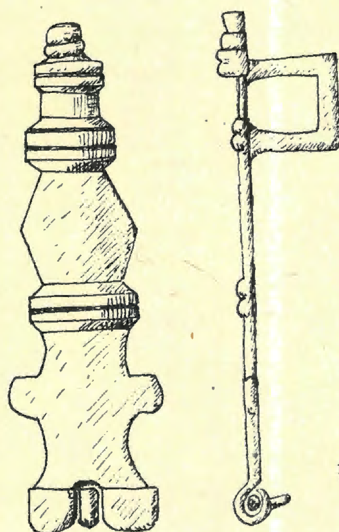


B. G. 7

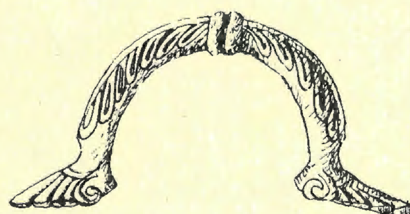
B. G. 5



B. G. 13

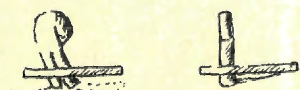


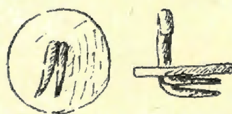
B. G. 8



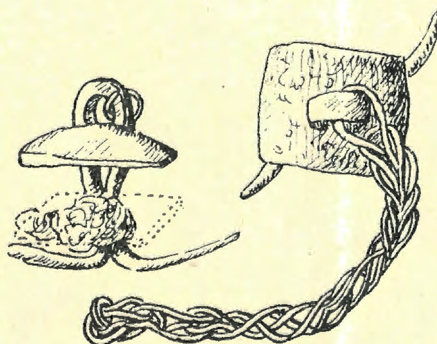


B. G. 1
Ech. 1 : 2

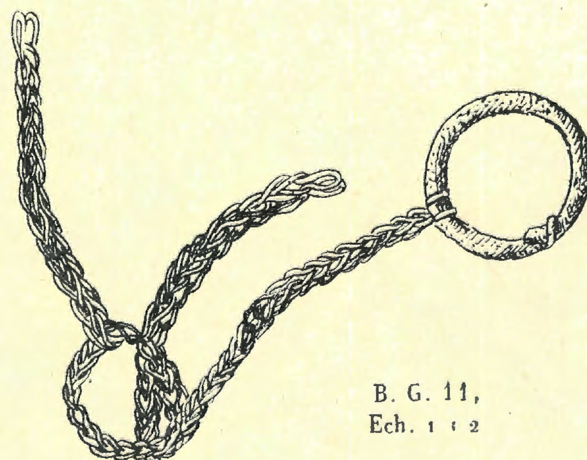




B. G. 10



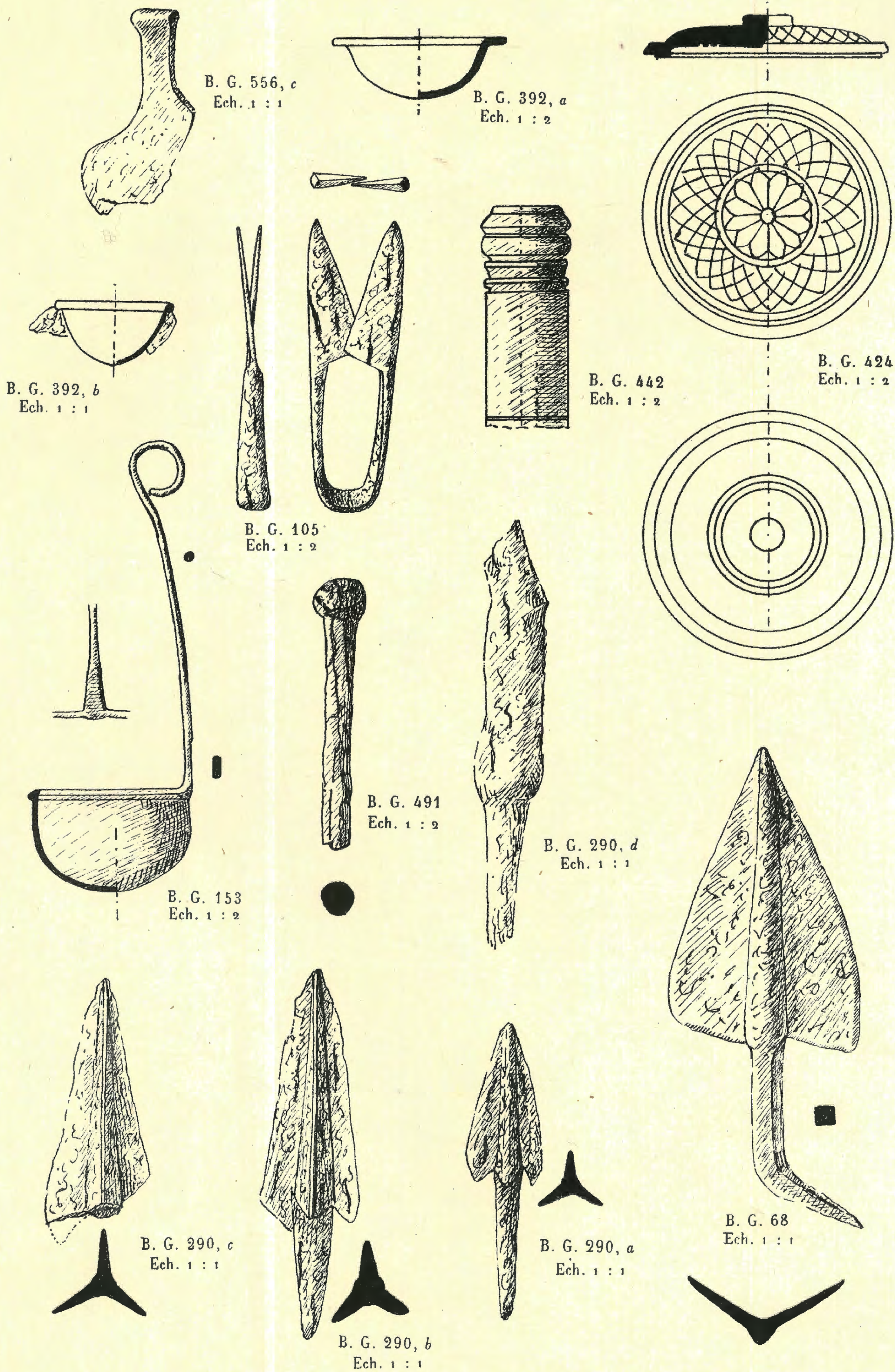
B. G. 8



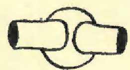
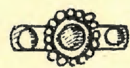
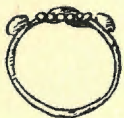
B. G. 11,
Ech. 1 : 2

Ech. 1 : 1

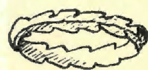
Bégram II. Bronzes.



Bégram II. Armes et objets divers.

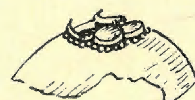




B. G. 511

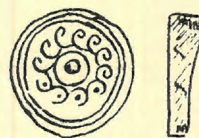


B. G. 90



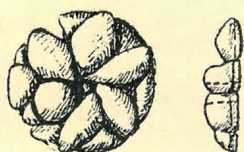



B. G. 241

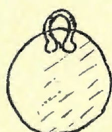
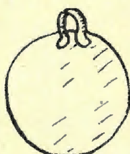
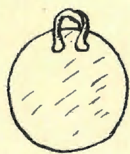


B. G. 69

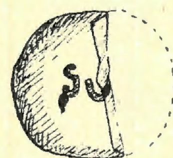




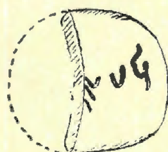
B. G. 240, *b*

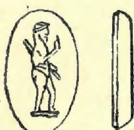





B. G. 422

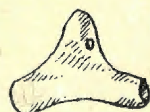


B. G. 240, *a*

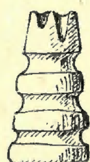
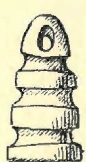




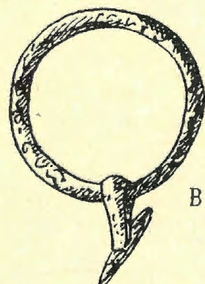

B. G. 423



B. G. 556, *b*

B. G. 52

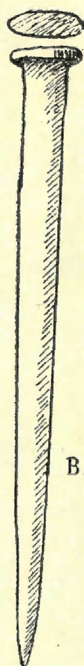


B. G. 556, *a*

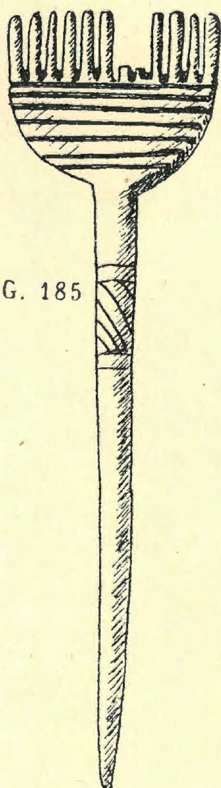



B. G. 489



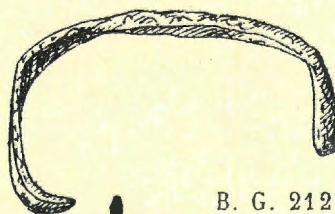



B. G. 104

B. G. 185

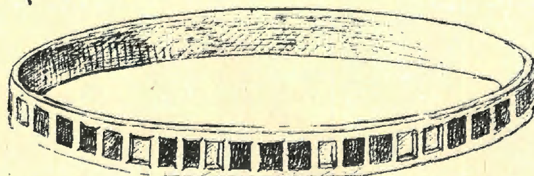
B. G. 396



B. G. 212



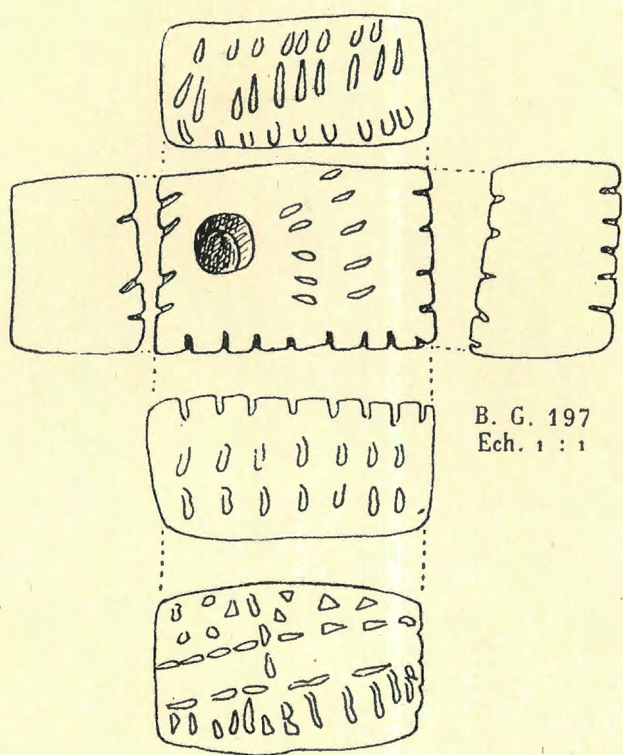
Ech. 2 : 1



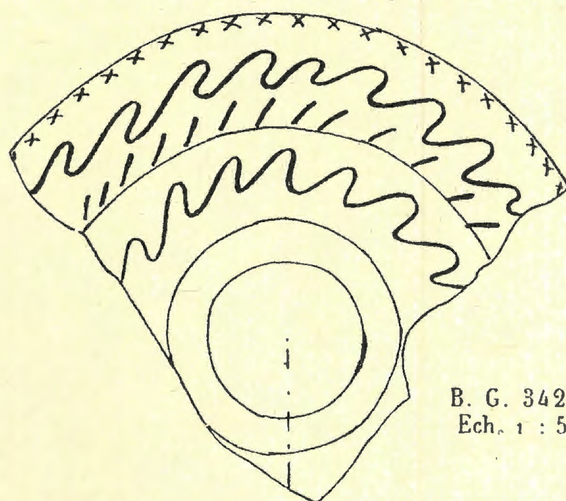
B. G. 85

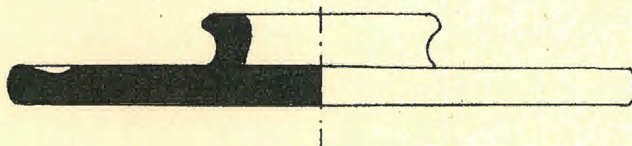
Ech. 1 : 1

Bégram II. Bijoux.

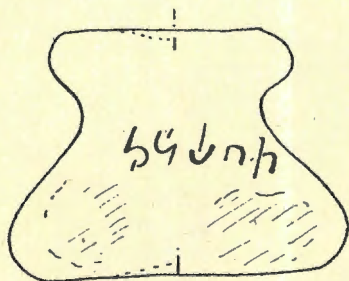


B. G. 197
Ech. 1 : 1

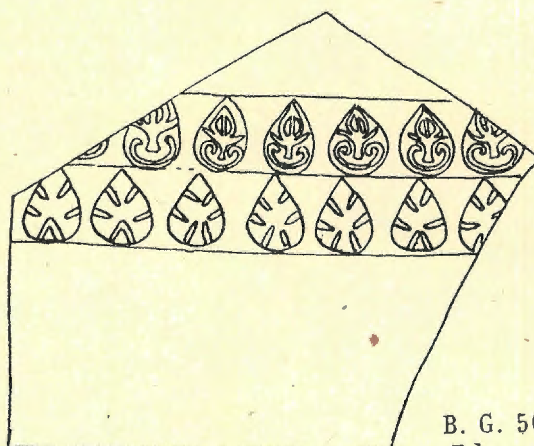




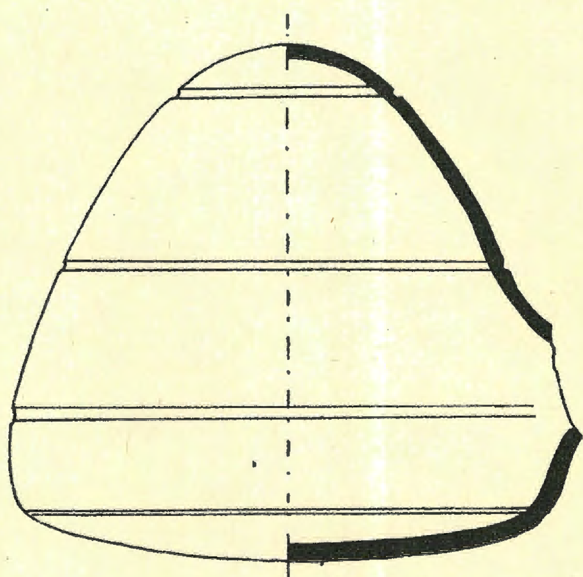
B. G. 342
Ech. 1 : 5



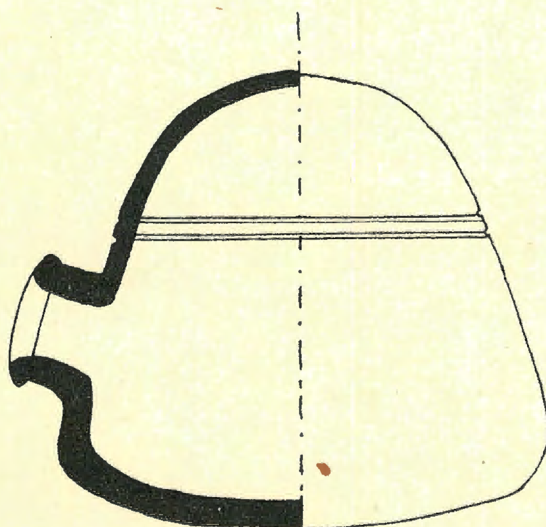
B. G. 169
Ech. 1 : 2



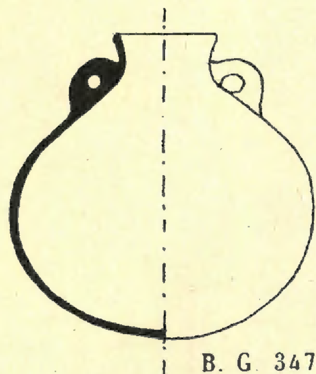
B. G. 505
Ech. 1 : 1

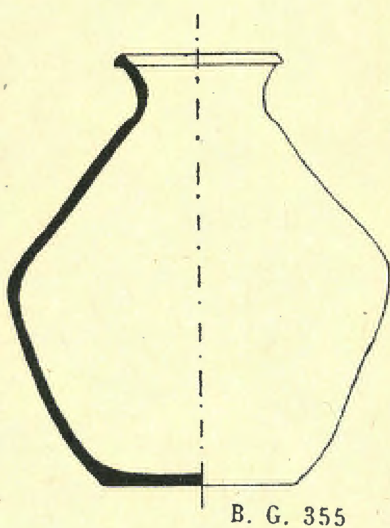


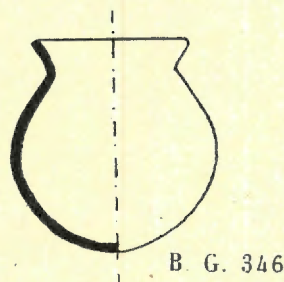
B. G. 314
Ech. 1 : 4

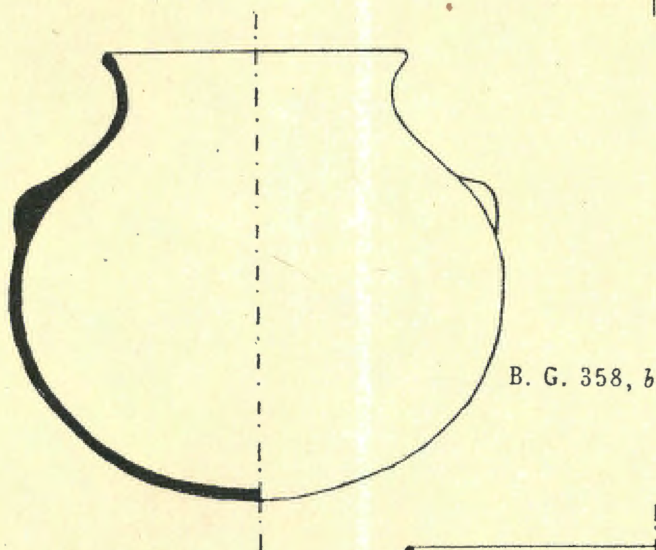


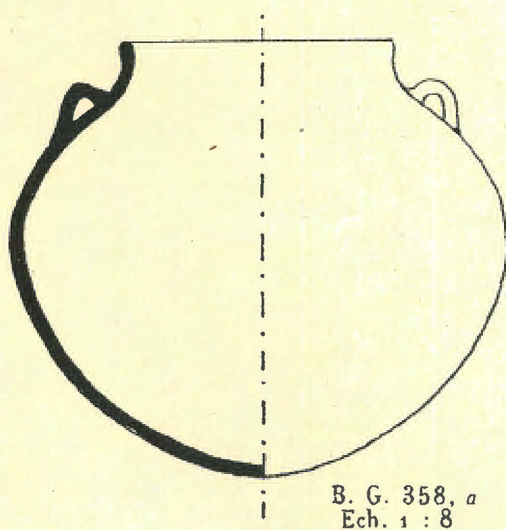
B. G. 358
Ech. 1 : 4

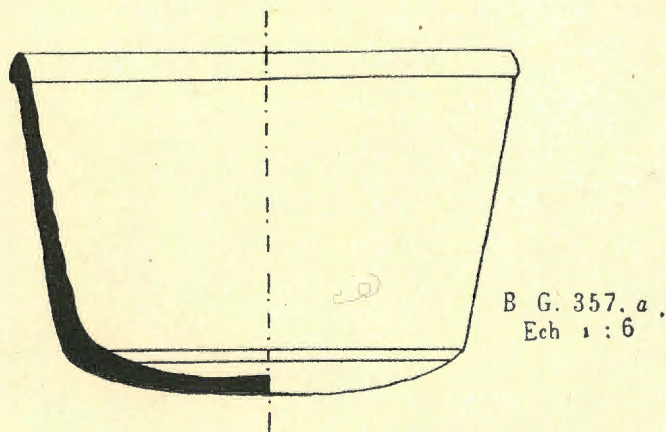


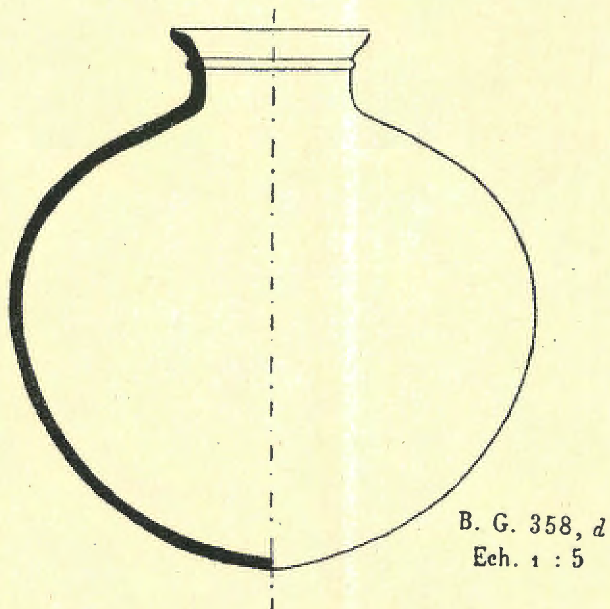


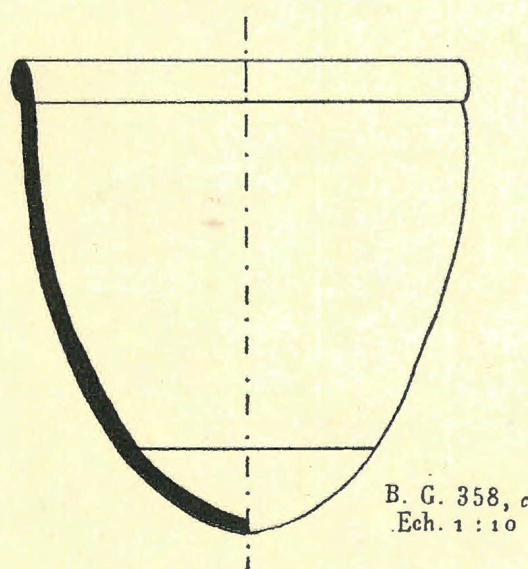




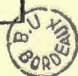




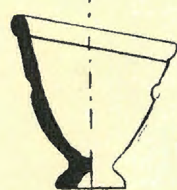


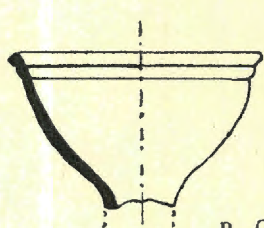


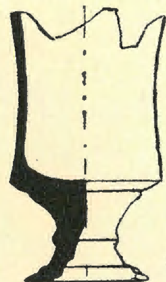
Ech. 1 : 4

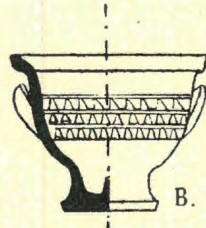


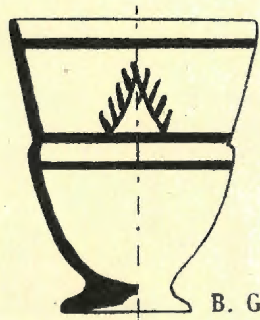
Bégram II. Céramique.

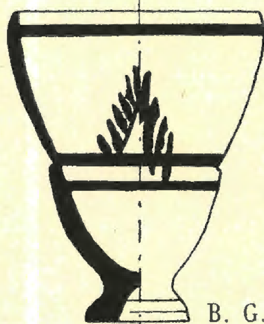

B. G. 115

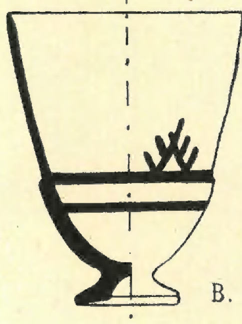

B. G. 398

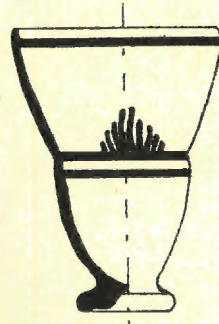

B. G. 443

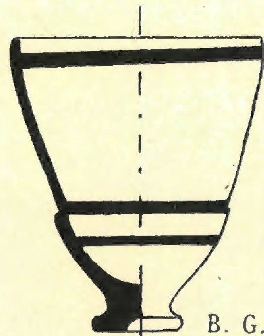

B. G. 239

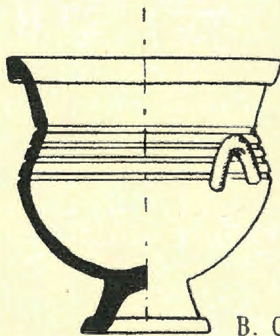

B. G. 348

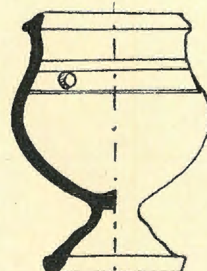

B. G. 117

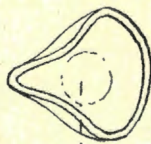
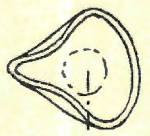

B. G. 150

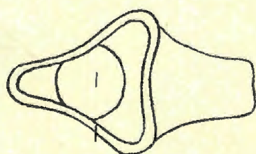
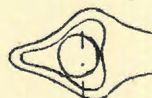
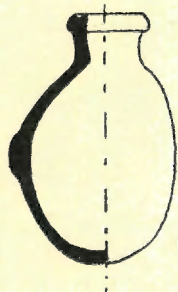

B. G. 207

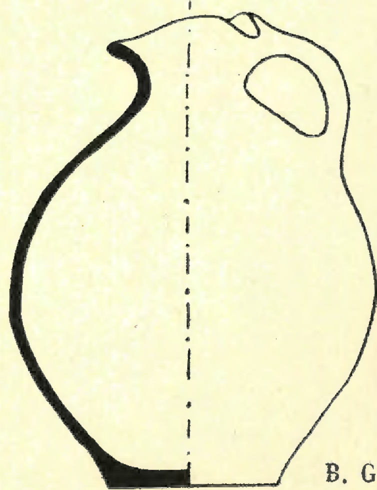

B. G. 107

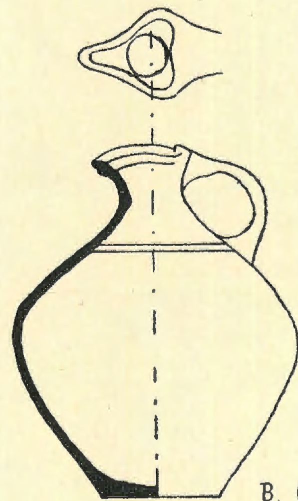

B. G. 198


B. G. 91



B. G. 114

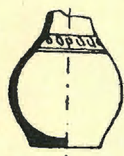



B. G. 365

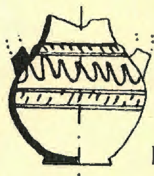

B. G. 313


B. G. 357

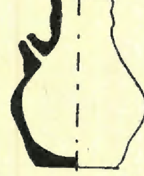
Ech. 1 : 4

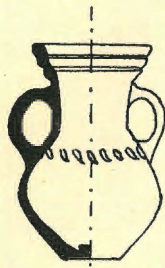
Bégram II. Céramique.

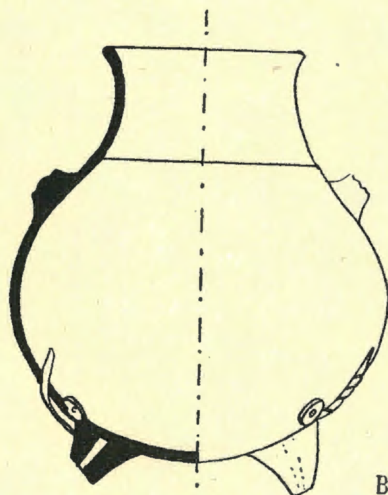

B. G. 470

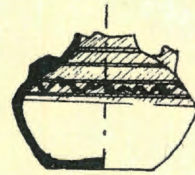

B. G. 390

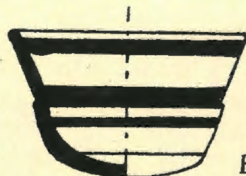

B. G. 389

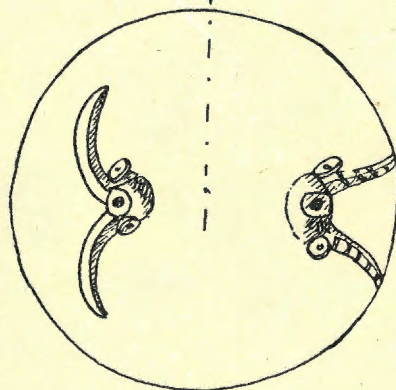

B. G. 391

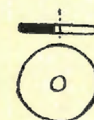

B G. 152


B. G. 465
Ech. 1 : 3

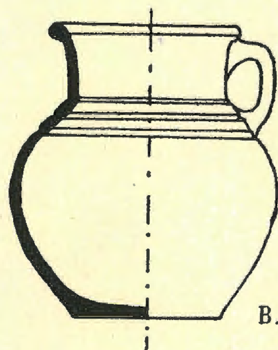

B. G. 116

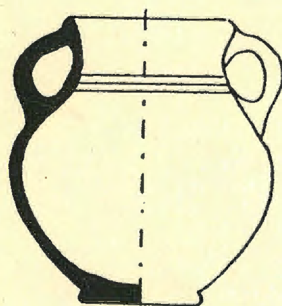

B. G. 67

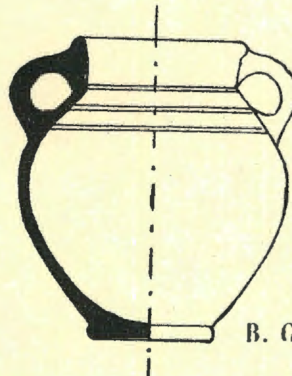


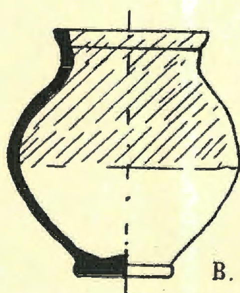

B. G. 488, *a*

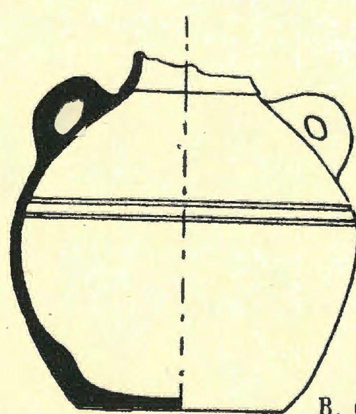

B G. 488, *b*


B. G. 151

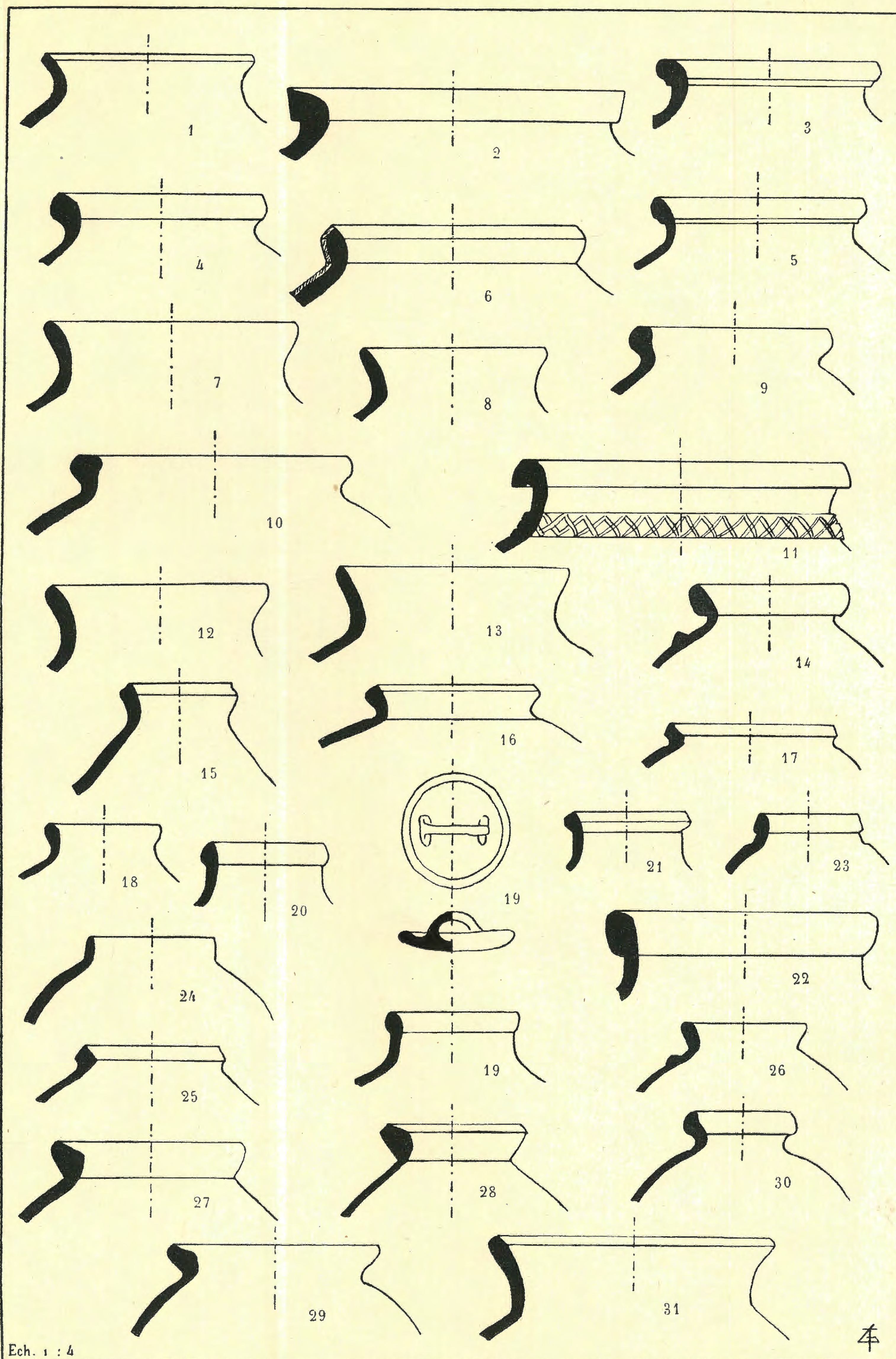

B G. 343


B. G. 344

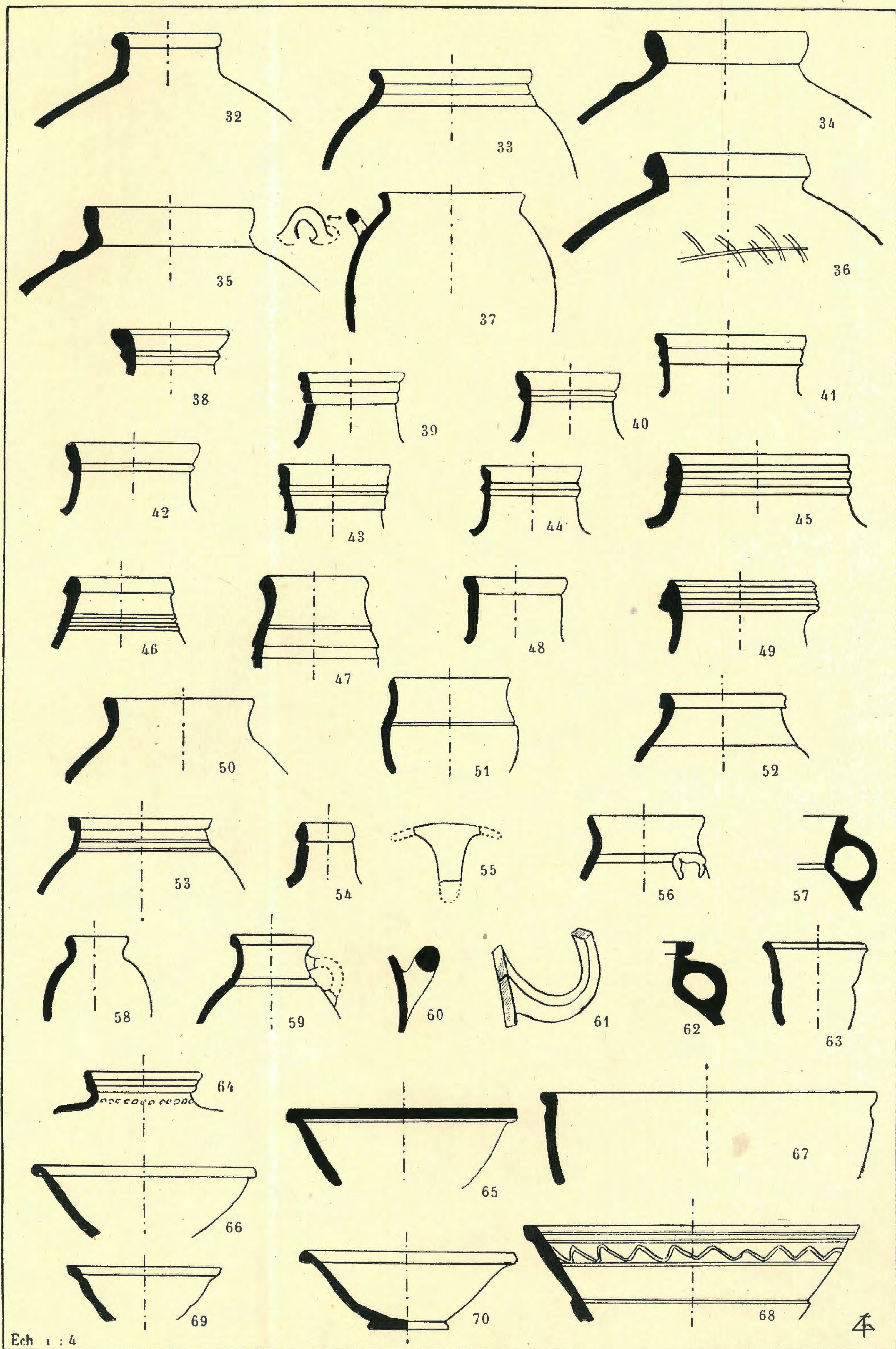

B. G. 174 *bis*


B. G. 356

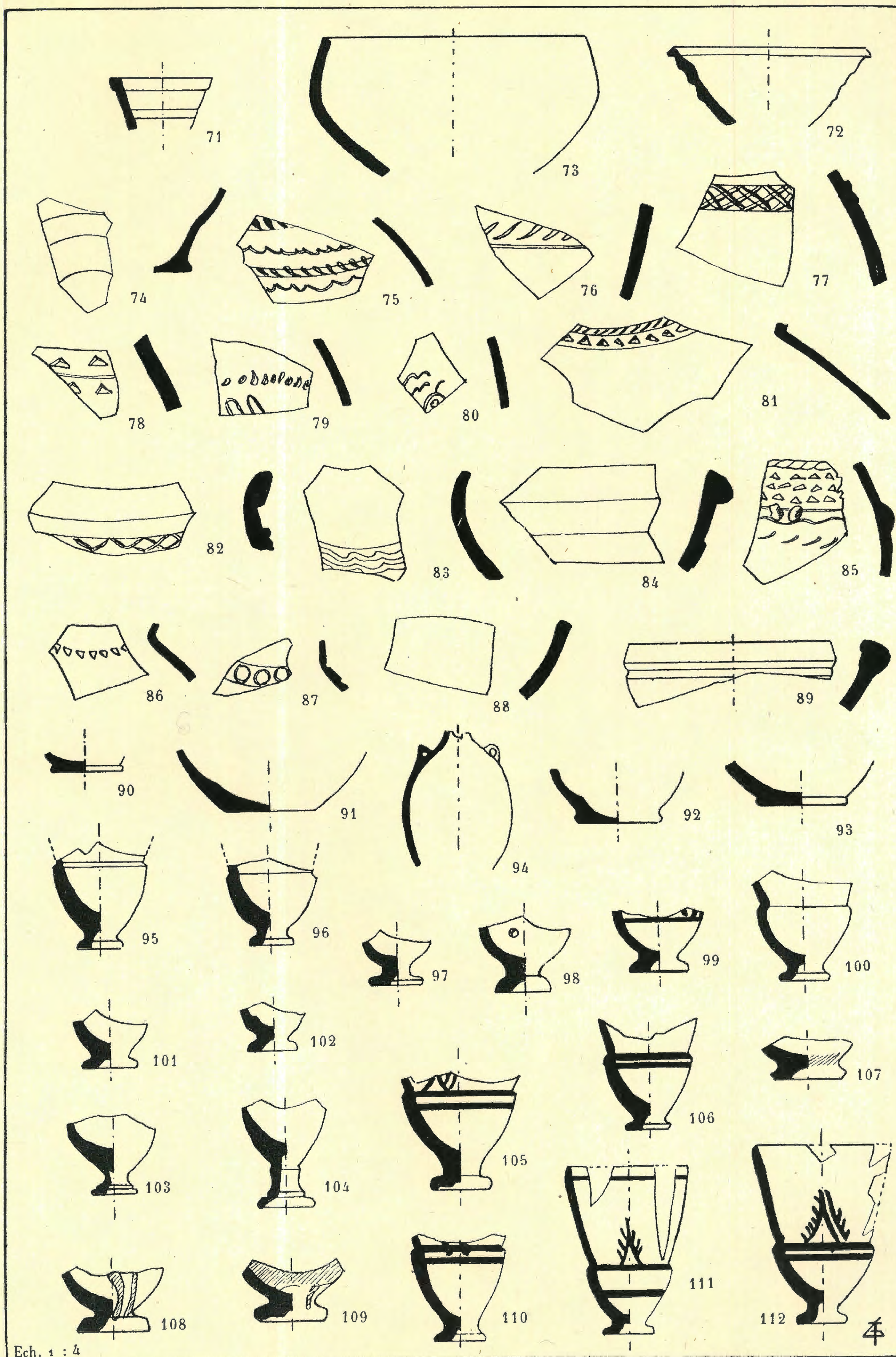
Ech. 1 : 4



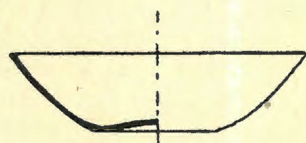
Bégram II. Céramique.



Bégram II. Céramique.



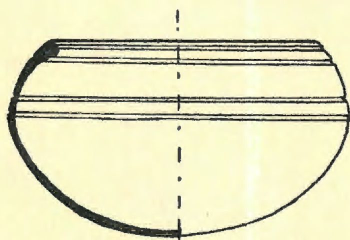
Bégram II. Céramique.



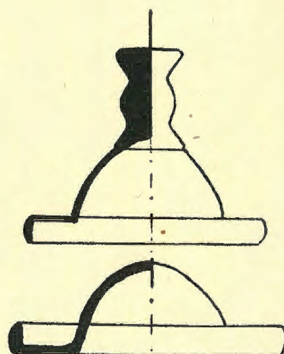
B. G. 229



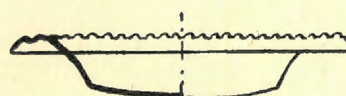
B. G. 230

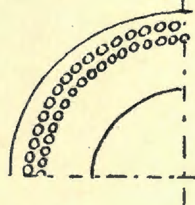


B. G. 227

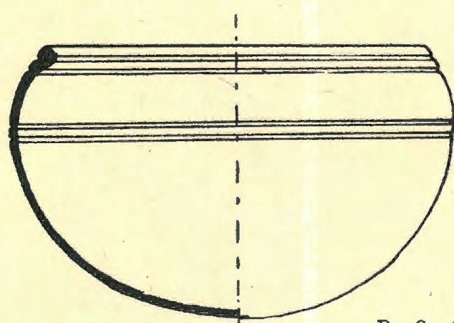


B. G. 231
Ech. 1 : 2

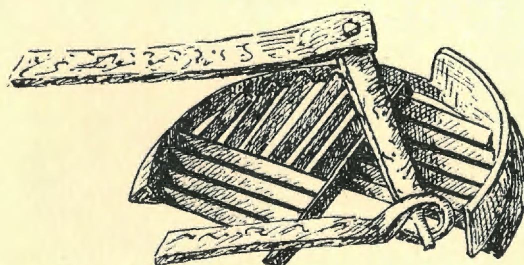




B. G. 228



B. G. 226





B. G. 103



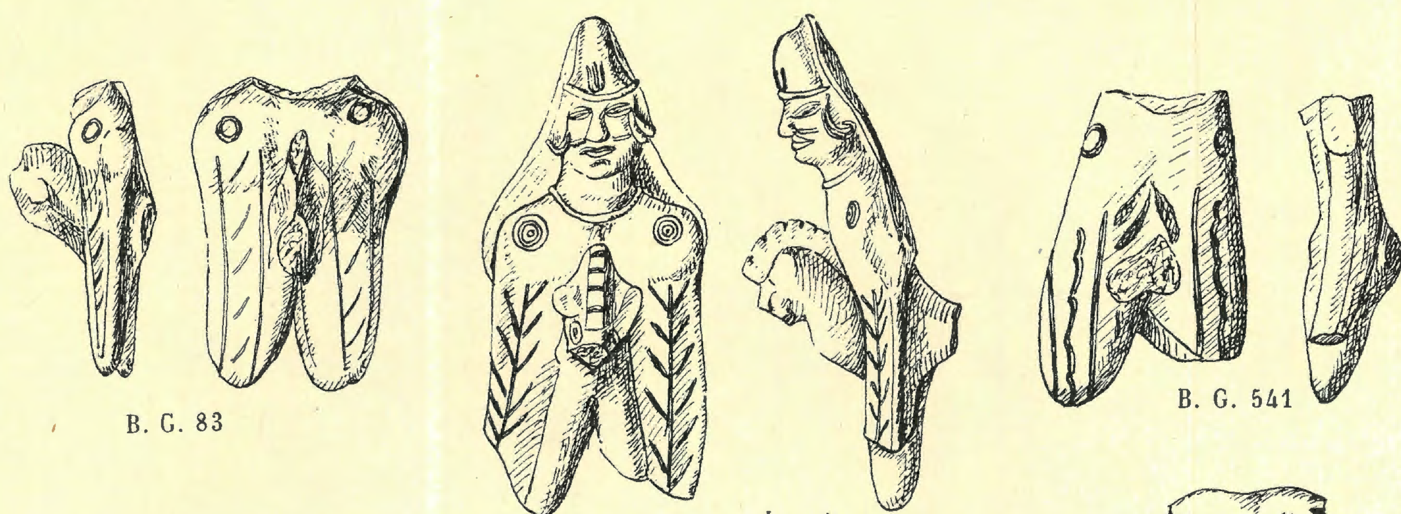
B. G. 175
Ech. 1 : 2

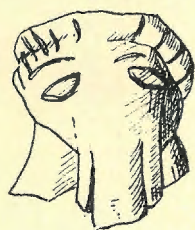
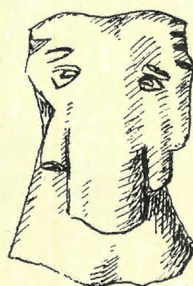


B. G. 362
Ech. 1 : 2

Ech. 1 : 4

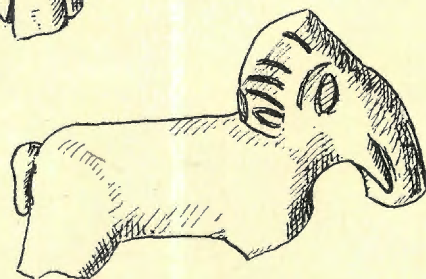
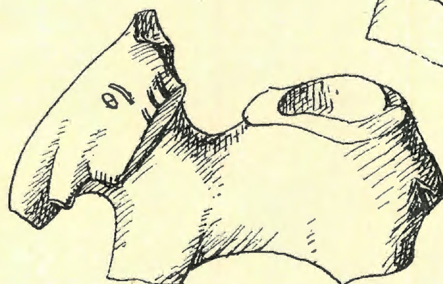
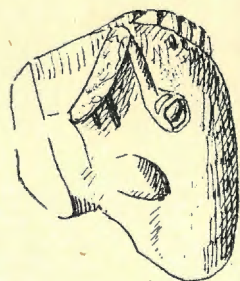
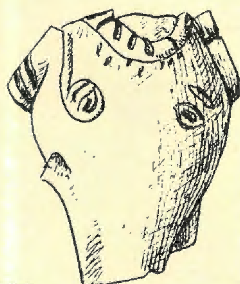
Bégram III. Bronzes et pierre.



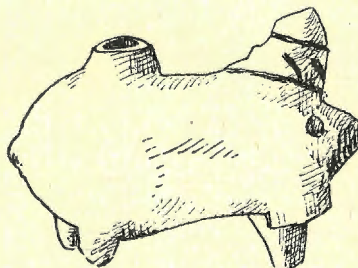



B. G. 248

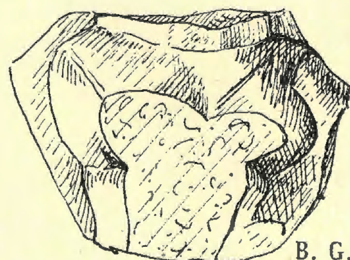
B. G. 168

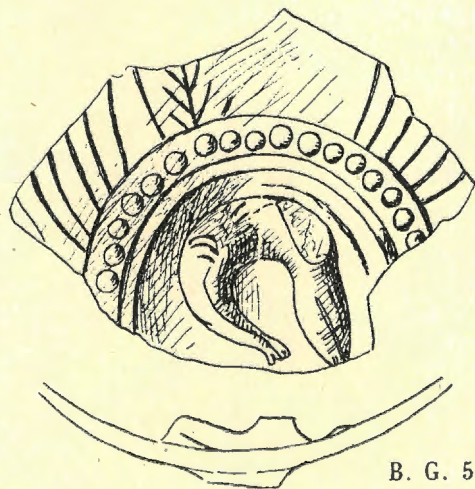
B. G. 208



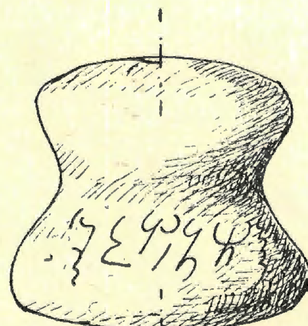
B. G. 345



B. G. 574, *a*
Ech. 1 : 1



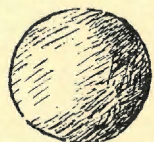
B. G. 537

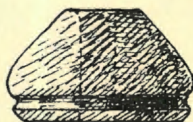


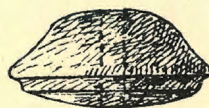
B. G. 132

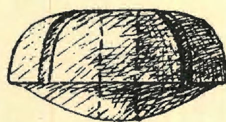
Ech. 1 : 2

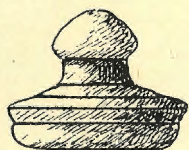
Bégram III. Figurines en terre cuite.

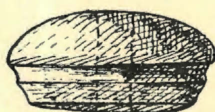

B. G. 154, c

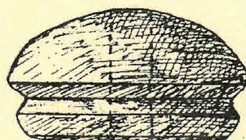

B. G. 581, a


B G. 581, b


B. G. 581, c


B. G. 154, a

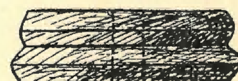

B. G 581, d


B G. 581, e


B. G. 581, f

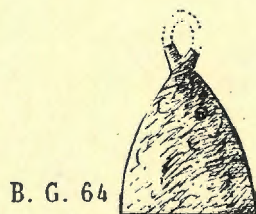

B. G. 581, g

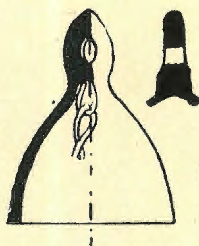

B. G. 581, h


B. G. 581, k


B. G. 581, i

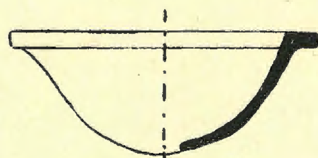

B. G. 581, j

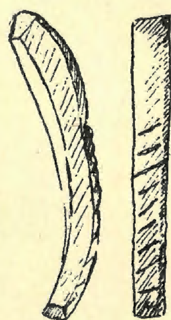

B. G. 64

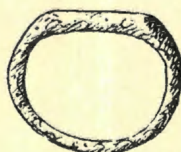

B. G. 84


B. G 581, l

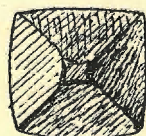
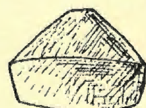

B G 154, b

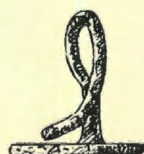
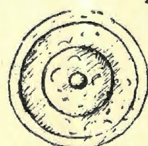

B. G. 558, c

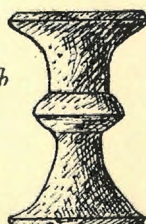

B. G. 557, a



B. G. 558, a

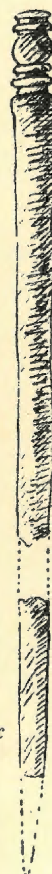

B. G 14



B. G. 61



B. G. 558, b


B. G. 154, d

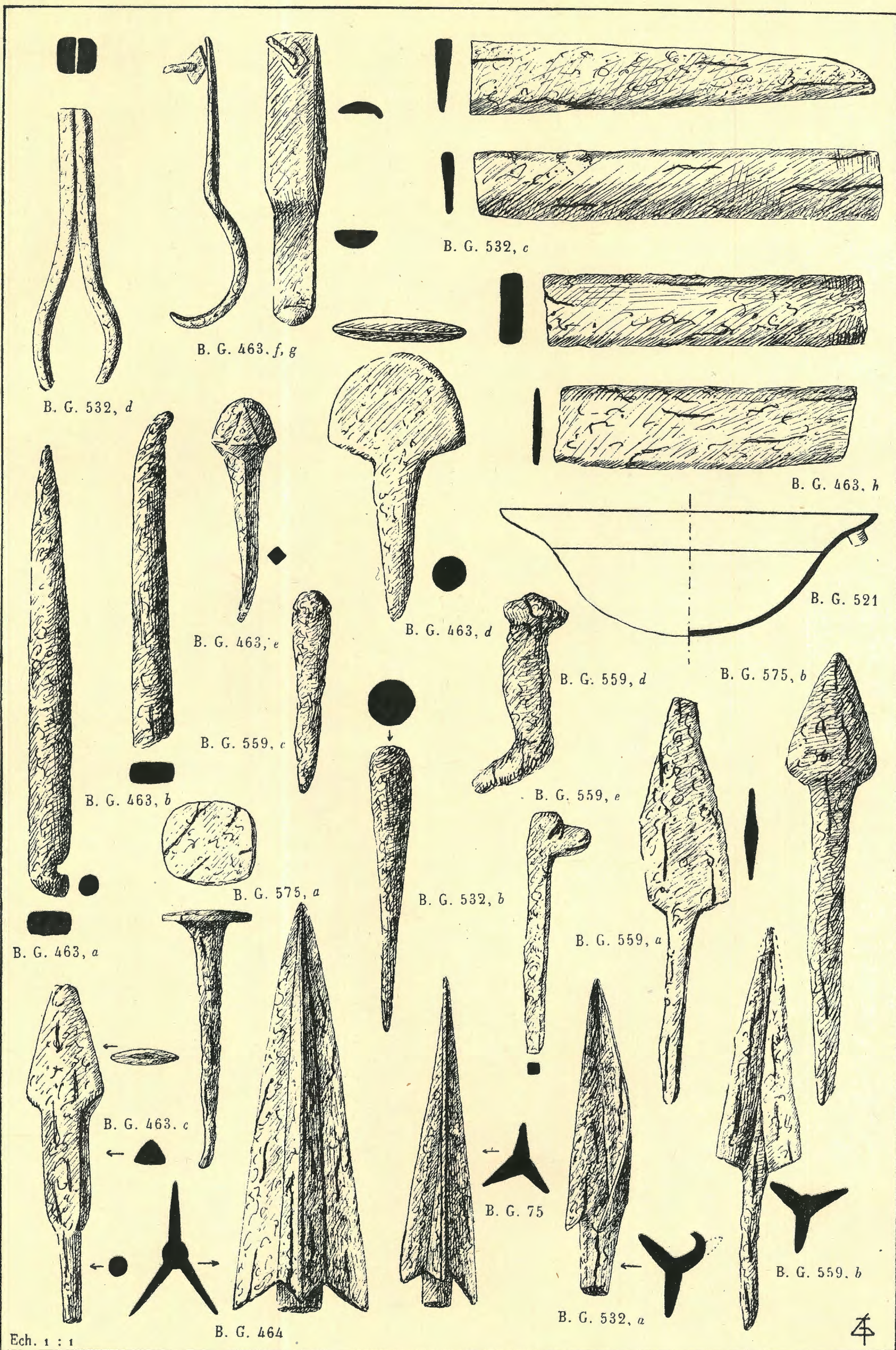

B. G. 154, c


B. G. 557

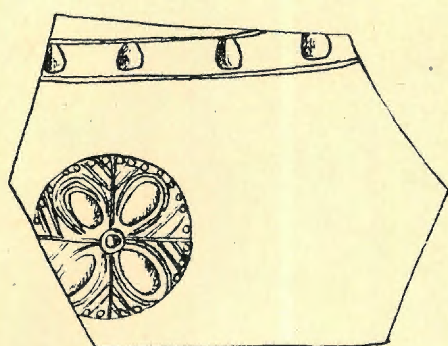

B. G. 74

Ech 1 : 1

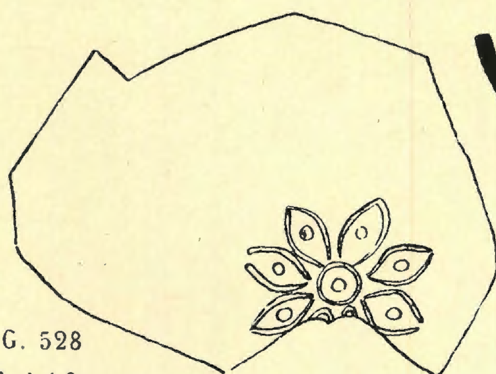
Bégram III. Objets divers.



Bégram III. Objets en fer.



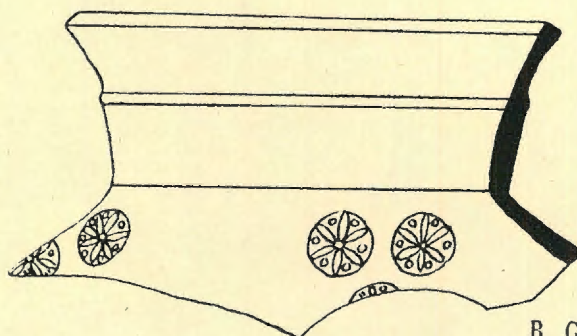
B. G. 529
Ech. 1 : 2



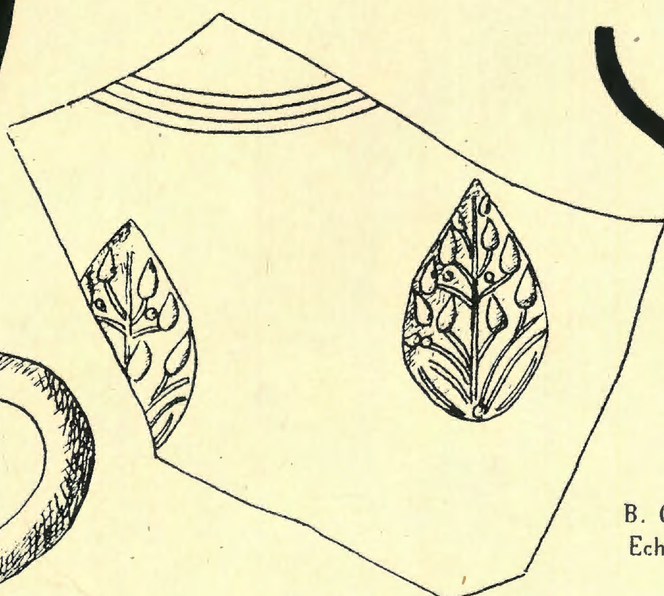
B. G. 528
Ech. 1 : 2



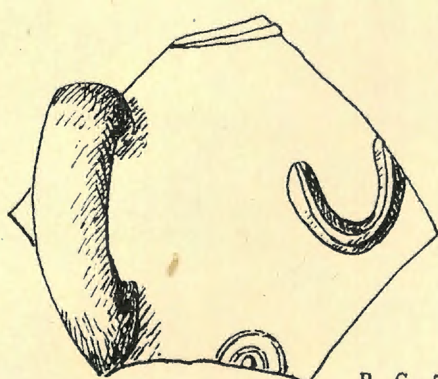
B. G. 512
Ech. 1 : 1



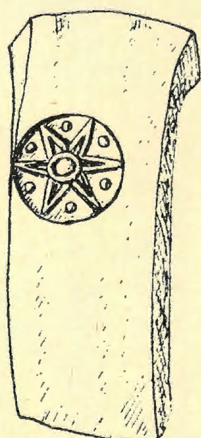
B. G. 534
Ech. 1 : 2



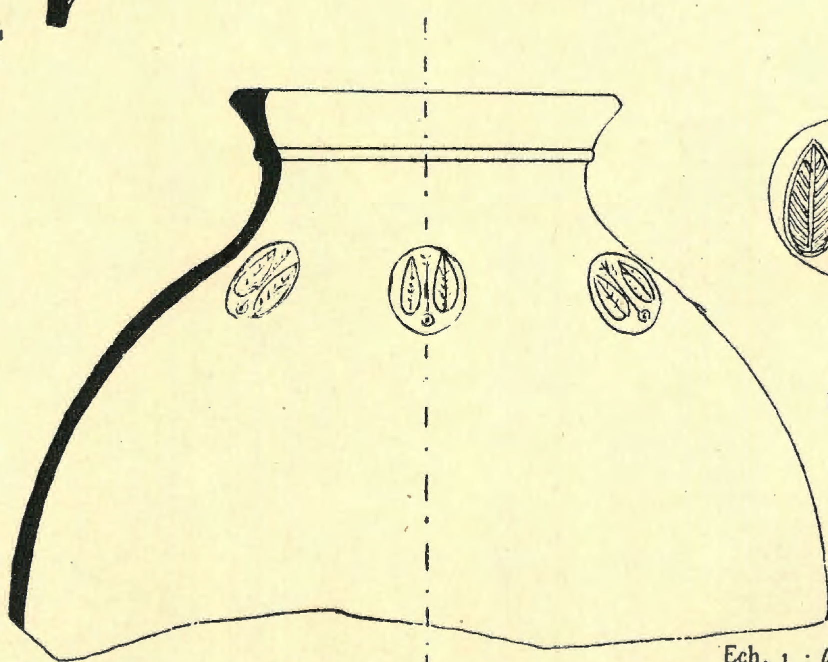
B. G. 533
Ech. 1 : 2



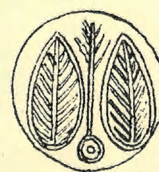
B. G. 514
Ech. 1 : 1



B. G. 574, *b*
Ech. 1 : 1



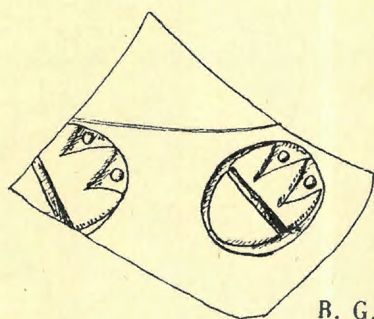
Ech. 1 : 4



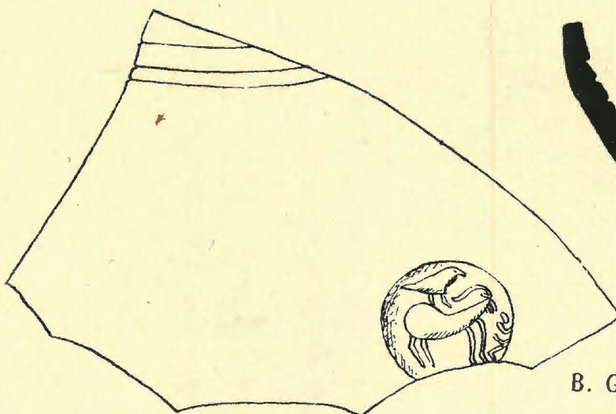
Ech. 1 : 2

B. G. 516

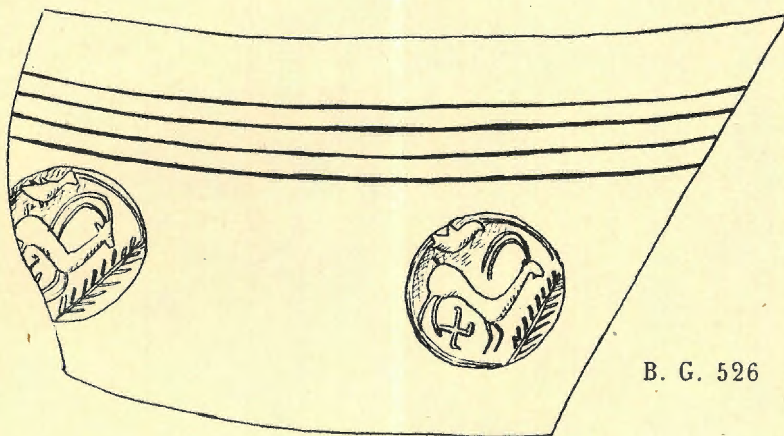
Bégram III. Céramique à décor estampé.



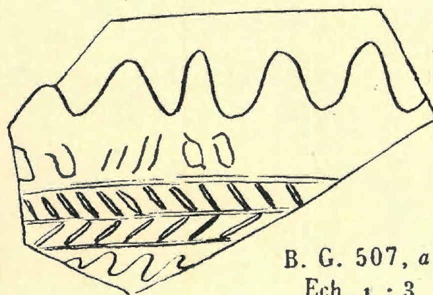
B. G. 513



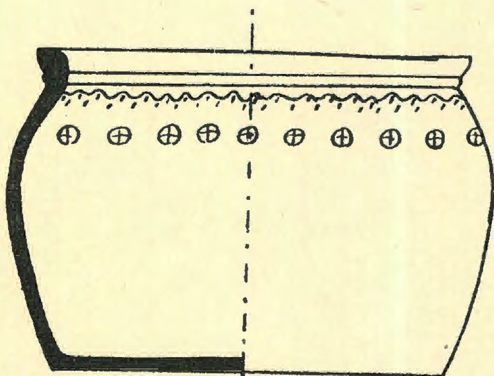
B. G. 468



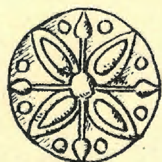
B. G. 526



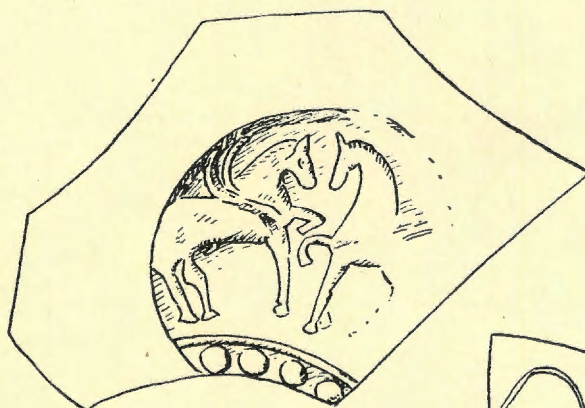
B. G. 507, *a*
Ech. 1 : 3



B. G. 538
Ech. 1 : 10



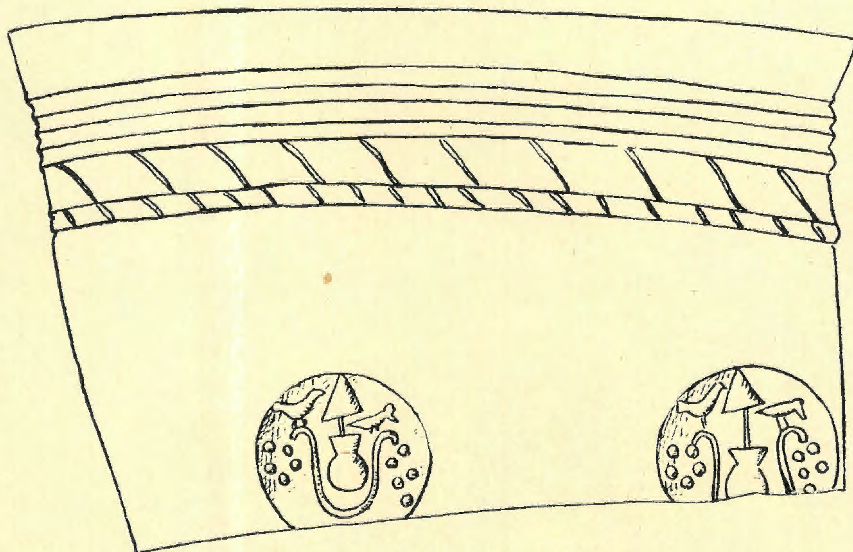
Ech. 1 : 1



G. P. 1



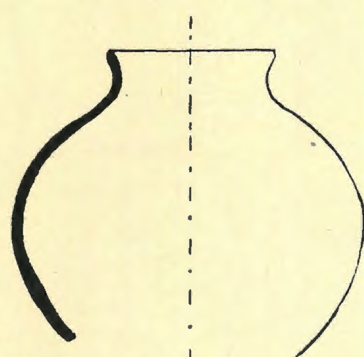
B. G. 507, *b*

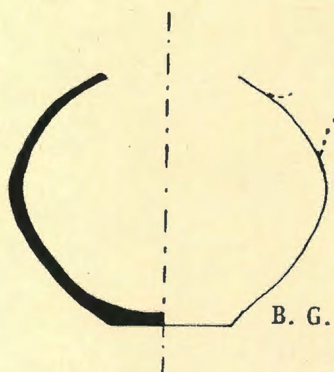


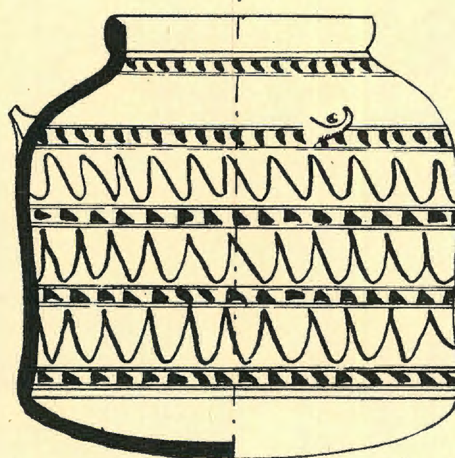
B G. 506

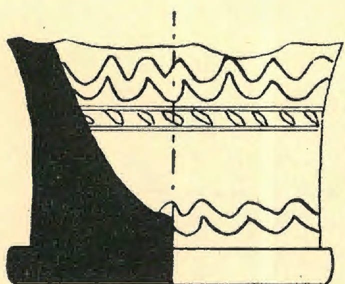
Ech. 1 : 2

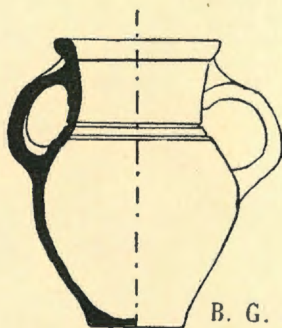
Bégram III. Céramique à décor estampé et incisé.

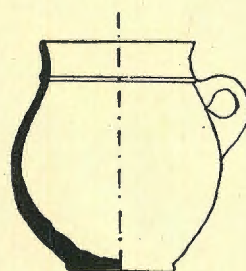

B. G. 466, *a*

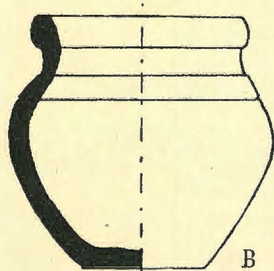

B. G. 466, *b*

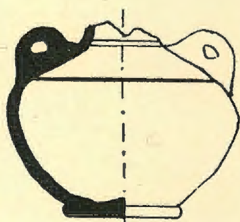

B. G. 330

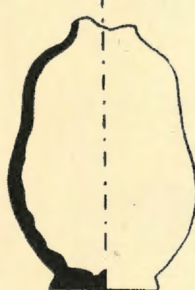

B. G. 530

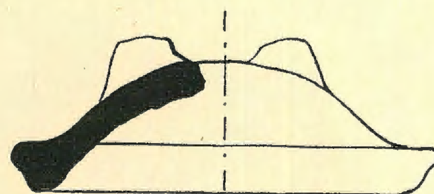

B. G. 469

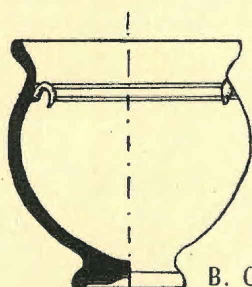

B. G. 468, *a*

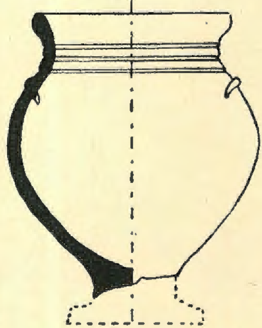

B G. 130


B. G. 493

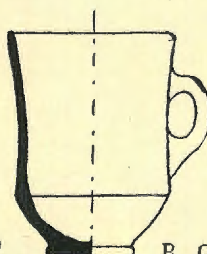

B. G. 129

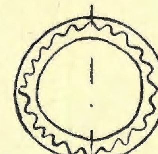
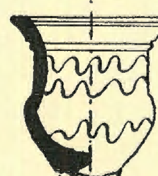

B. G. 572

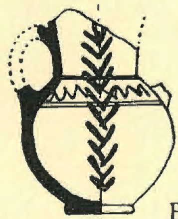

B. G. 195

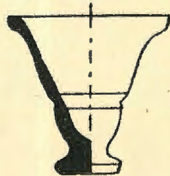

B. G. 335


B. G. 199

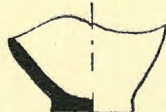

B. G. 571



B. G. 570, *b*

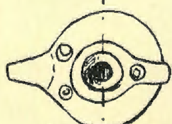

B. G. 467


B. G. 331


B. G. 527


B G. 570, *c*

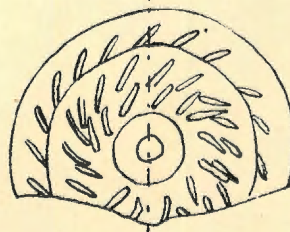
B. G. 570, *a*


B. G. 487


B. G. 332

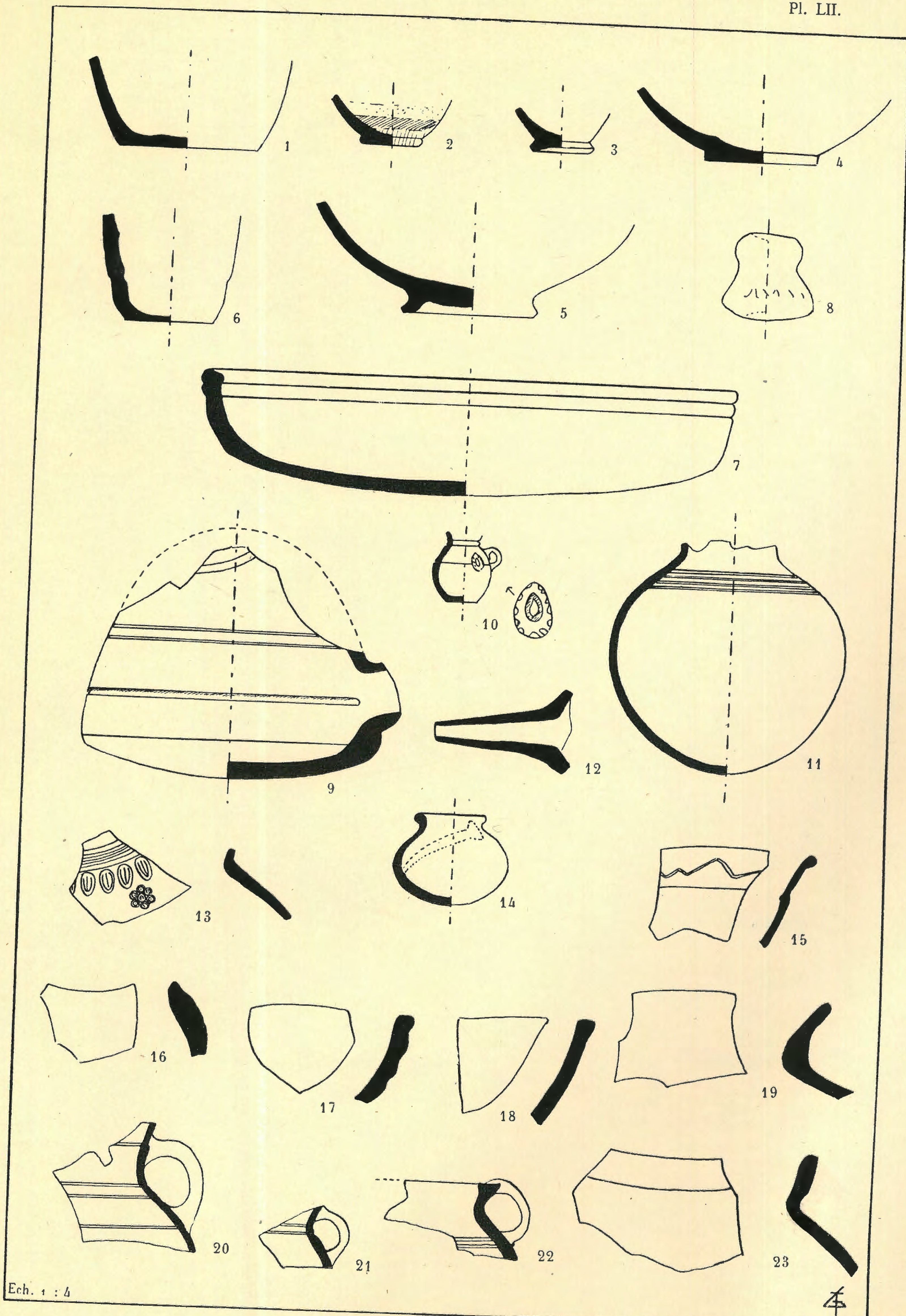

B. G. 560


B. G. 520

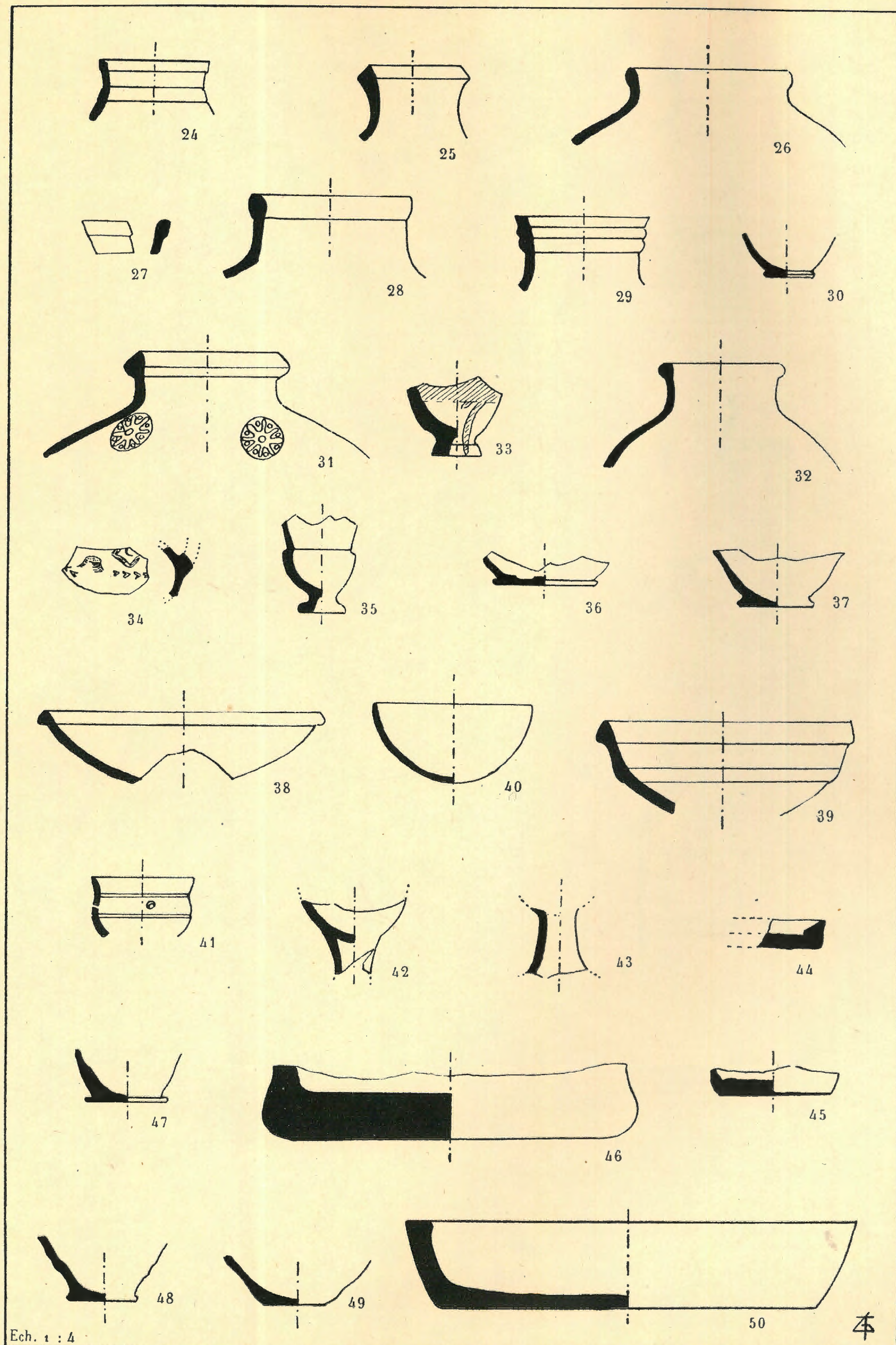


Ech. 1 : 4

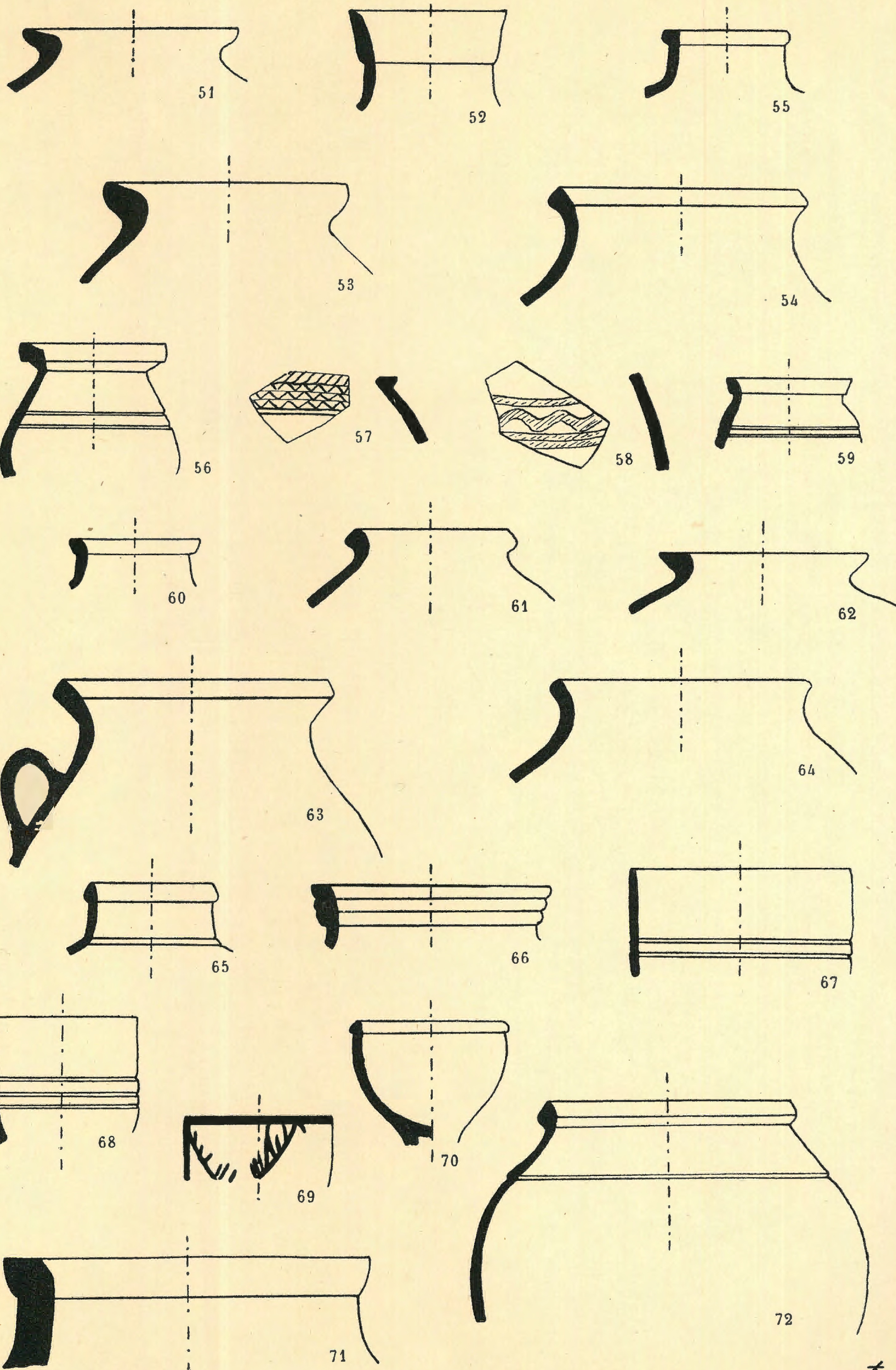
Bégram III. Céramique.



Bégram III. Céramique.



Bégram III. Céramique.



Bégram III. Céramique.

EN VENTE :

AU CAIRE : chez les principaux libraires et à l'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, 37, Shareh El-Mounira.

A PARIS : à la LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT, ADRIEN MAISONNEUVE, 11, rue Saint-Sulpice.

A LA HAYE : chez MARTINUS NIJHOFF, 9, Lange Voorhout.

BEGRAM